
Digitized by Google


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.
RACCOLTA
VILLAROSA
D
7/2
NAPOLI



Del Commendatore Prospero de' Rosa



VIES
DES SAINTS.

OUVRAGES QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

HISTOIRE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT, avec des explications édifiantes tirées des Saints Pères, par *M. Le Maître de Sacy*, sous le nom du sieur *de Royaumont*, prieur de Sombreval; nouvelle édition dédiée au Roi, 1 *vol. in-4°. orné de figures en tête de chaque page.* — La même sur grand papier.

OEUVRES COMPLÈTES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, évêque et prince de Genève, précédées de sa Vie, publiées d'après les éditions les plus correctes, ornées de son portrait et d'un modèle de son écriture, dédiées au Saint Père le Pape Pie VII; 16 *vol. in-8°.*

LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, adressées à des gens du monde, 1 vol. in-8°, orné de son portrait et d'un modèle de son écriture. Prix : 6 fr.; pap. vél. 12 fr.

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE, par le même, 1 vol. in-8°, imprimé par P. Didot, sur beau papier, orné du portrait de l'auteur et d'un modèle de son écriture. Prix : 6 fr.; pap. vél. 12 fr.

MÉLANGES INTÉRESSANTS, ou Choix de pensées morales et maximes, etc. précédés des Mémoires de ma vie, par M. l'abbé Gérard, auteur du Comte de Valmont, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, évêque et prince de Genève, nouvelle édition (imprimée en 1817), augmentée de Lettres inédites, ornée de son portrait et d'un modèle de son écriture, 3 gros vol. in-8. Le premier volume est précédé de la vie du Saint. Prix : 21 fr.

LETTRES DE SAINTE CHANTAL, fondatrice de l'ordre de la Visitation; nouvelle édition, augmentée de Lettres inédites; précédées de sa Vie, et ornées de son portrait et d'un *fac simile* de son écriture.

VIE DE SAINT BRUNO, ou Collection complète des vingt-deux tableaux peints par *Lesueur*, pour le cloître des Chartreux, exposée au Musée royal, exécutée en dessins lithographiés, avec un frontispice et un cul-de-lampe, par *M. Fragonard*, accompagnée d'un Examen raisonné et de deux Notices, l'une sur *Lesueur*; l'autre sur saint Bruno, par *M. Miel*; dédiée à S. A. R. Monsieur, par *M. Prosper Laurent*; in-fol. atlantique.

MORALE DE LA BIBLE, par *J. B. Chaud*, 2 vol. in-8°, ornés d'un beau frontispice, avec le texte en regard.



PARIS. — IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.





Si quelqu'un veut venir apres moi, qu'il se renonce lui méme, qu'il prenne sa croix et qu'il marche sur mes pas

Évangile selon S.t Math. Ch. 16

Paris J. J. BLAISE Libraire Éditeur

VIES
DES SAINTS,

OU

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES PÈRES,

DES MARTYRS ET AUTRES SAINTS,

Pour tous les jours de l'Année;

AVEC UNE PRATIQUE ET UNE PRIÈRE A LA FIN DE CHAQUE VIE, ET DES INSTRUCTIONS SUR LES DIMANCHES ET FÊTES MOBILES.

Ornées de Gravures, la plupart tirées des Tableaux des grands Maîtres anciens et modernes.

DÉDIÉES A SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XII.

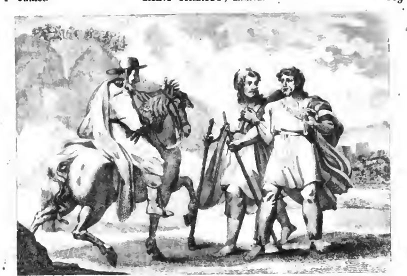
TOME SECOND.



A PARIS.

J.-J. BLAISE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE FÉROU, N° 24, PRÈS SAINT-SULPICE.

M DCCC XXV.



SAINT THIBAUT descendoit de la famille des comtes de Champagne ; il eut pour père le comte Arnoul, et naquit en 1017, à Provins, en Brie. Dans sa jeunesse il préserva son cœur de la corruption du monde ; plus on s'efforçoit de lui inspirer du goût pour les vanités du siècle, plus il prenoit de précautions pour se prémunir contre les piéges qu'on lui tendoit.

En lisant les Vies des Pères du désert, il fut singulièrement touché des exemples de perfection qu'il y voyoit, et il se sentit un grand désir de les imiter. Les Vies de saint Jean-Baptiste, de saint Paul ermite, de saint Antoine et d'Arsène, firent sur lui une grande impression. Il soupiroit sans cesse après le bonheur qu'ils avoient eu de goûter les douceurs de la solitude, et de converser continuellement avec Dieu par l'exercice de la prière et de la contemplation. Souvent il visitoit un pieux solitaire, nommé Burchard, qui vivoit dans une petite île de la Seine, et il s'essayoit, sous sa conduite, à la pratique du jeûne, des veilles, et des différentes mortifications de la pénitence. Son père voulut inutilement le retenir dans le monde, en lui proposant des partis avantageux et des postes brillants, soit à la cour, soit dans les armées. Enfin, ayant fortement représenté à son père l'obligation où il étoit d'accomplir le vœu qu'il avoit fait d'abandonner le monde, il obtint ce qu'il avoit demandé.

Peu de temps après, il alla à l'abbaye de saint Remi de Reims, avec un de ses amis, nommé Gautier. Etant arrivés, ils renvoyèrent chacun leur domestique, et partirent secrètement. Ils échangèrent leurs habits contre les haillons de deux mendiants, et se rendirent à pied en Allemagne. La forêt de Petingen, en Souabe, leur ayant paru propre à l'exécution de leur dessein, ils s'y arrêtèrent, et s'y construisirent des cellules. Ils avoient appris de Burchard, que la vie ascétique exige le travail des mains, et que les anciens solitaires s'occupoient à faire des nattes ou des paniers. Pour y suppléer, ils alloient dans les villages voisins exercer le métier de manœuvres sous les maçons, et se joindre aux serviteurs des fermiers, afin de partager avec eux des travaux pénibles et dégoûtants. Ils employoient leur salaire à acheter du pain bis, qui faisoit toute leur nourriture. Lorsque la nuit étoit venue, ils se retiroient dans leur forêt, y

chantoient ensemble les louanges de Dieu, et y passoient un temps considérable dans l'exercice de la contemplation.

Il fut aisé de s'apercevoir, à leur conduite, qu'ils n'étoient point destinés, par leur naissance, à vivre du travail de leurs mains. La sainteté de leur vie attiroit sur eux tous les regards. Se voyant trahis, ils résolurent d'abandonner un lieu où il n'étoit plus possible de rester inconnus. Ils firent nu-pieds un pélerinage à Compostelle : après quoi ils reprirent la route d'Allemagne. En passant par Trèves, Thibaut rencontra son père, qui ne le reconnut point à la pauvreté de ses habits, et à son visage desséché par les rigueurs de la pénitence. Son cœur ressentit la plus vive émotion à la vue de celui qui lui avoit donné le jour. Pour n'être pas exposé une seconde fois à une pareille épreuve, il entreprit, avec son compagnon, un pélerinage à Rome. Les deux Saints allèrent toujours nu-pieds. Lorsqu'ils eurent visité tous les lieux de dévotion qui étoient en Italie, ils se fixèrent dans un désert affreux, nommé Salanigo, près de Vicence, et s'y bâtirent, du consentement du seigneur du lieu, chacun une cellule dans le voisinage d'une vieille chapelle qui tomboit en ruines. Là, l'exercice de la prière et de la contemplation faisoit leur occupation continuelle; mais Dieu appela Gautier à lui au bout de deux ans.

Thibaut regarda la mort de son compagnon comme un avertissement que Dieu lui donnoit de la proximité de la sienne. Il redoubla donc de ferveur dans tous ses exercices; il ne vivoit que d'eau, de pain d'avoine et de racines, et il en vint jusqu'à s'interdire absolument l'usage du pain. Jamais il ne quittoit le cilice. Une planche lui servoit de lit; et, pendant les dernières années de sa vie, il ne dormoit plus qu'assis sur un banc. L'évêque de Vicence, frappé de ses éminentes vertus, l'éleva au sacerdoce : après quoi plusieurs personnes de piété lui confièrent la conduite de leur conscience.

Son père et sa mère, qui vivoient encore, ayant appris que l'ermite de Salanigo, dont on parloit dans toute l'Europe, étoit ce fils qui, par sa fuite, leur avoit fait verser tant de larmes, ils se mirent aussitôt en route pour aller le voir. Ils furent si fortement touchés du spectacle qui s'offrit à leurs yeux, qu'à l'instant ils se prosternèrent aux pieds de leur fils, sans pouvoir dire un seul mot. Lorsqu'ils furent revenus de leur surprise, ils se relevèrent, et la foi triomphant en eux des sentiments de la nature, la joie prit la place de la douleur. Ils sentirent tout à coup la vanité du monde, et résolurent de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Le comte Arnoul fut rappelé en Brie pour ses affaires; mais avant de partir, il accorda à Gisle, sa femme, la permission qu'elle lui avoit demandée de finir sa vie auprès de son fils. Thibaut lui fit bâtir une petite cellule à quelque distance de la sienne, et se chargea du soin de la former à la pratique de la perfection.

Peu de temps après, le Saint fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il souffrit avec une grande patience les douleurs aiguës que lui causoient les ulcères dont son corps étoit couvert. Sentant approcher son dernier moment, il envoya chercher l'abbé de Vangadice, de l'ordre des Camaldules; il lui recomman la sa mère et ses disciples. Après avoir reçu le saint viatique, il mourut en paix le 30 juin 1066. Ses reliques furent transférées à l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens.

Pratique. Rien de plus héroïque que la conduita de saint Thibaut. Il quitta tout pour suivre Jésus-Christ, afin de n'avoir plus rien de commun avec le monde, et de tendre uniquement à la perfection. Sa vie nous prouva que selon la parole de l'Evangile, il reçut, par les biens de la grâce, la vrai centuple dans le temps, qui l'a conduit à la vie de l'éternité.

Prière. Vous n'exigez pas de nous, Seigneur, dans la plupart des états, un sacrifice aussi entier et aussi parfait; mais vous voulez du moins que nous soyons détachés en esprit, de toutes les choses de ce monde, et que nous en usions conformément à votre sainte volonté. Aidez-nous à entrer dans ces dispositions nécessaires pour notre salut éternel. Ainsi soit-il.



Dans le mystère de l'Annonciation, l'ange Gabriel dit à Marie, qu'Elisabeth sa cousine avoit conçu miraculeusement, et même qu'elle étoit au sixième mois de sa grossesse. La Sainte Vierge, par l'humilité, cacha la dignité surprenante à laquelle l'élevoit l'incarnation du Verbe dans son sein; mais transportée de joie et de reconnoissance, elle voulut aller féliciter la mère de Jean-Baptiste. Ce fut le Saint-Esprit qui lui inspira cette résolution, pour l'accomplissement de ses desseins sur le précurseur du Messie, qui n'étoit point encore né. *Marie partit* donc, *et s'en alla en diligence au pays des montagnes, en une ville de la tribu de Juda; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.*

Quelles leçons d'humilité la Sainte Vierge ne nous donne-t-elle pas en cette occasion! Elle est traitée de mère de Dieu, et placée au-dessus de toutes les créatures. Loin de s'élever, elle n'en devient que plus humble. Elle prévient Elisabeth, dans un devoir de charité. Quoi de plus propre à confondre l'orgueil des mondains! Marie n'est effrayée ni par les dangers, ni par les difficultés d'un voyage long et pénible. L'écrivain sacré remarque qu'elle s'en alla *avec diligence*, pour exprimer l'ardeur avec laquelle elle s'empressa de rendre à sa cousine le bon office dont il s'agit. Marie se hâtoit, sans manquer à la modestie; elle ne cherchoit point à se montrer aux yeux du public, et elle avoit soin de fuir dans le voyage tout ce qui auroit pu la distraire ou la dissiper.

Lorsque Marie fut arrivée au terme de sa course, elle entra chez Zacharie, et salua sa parente. Quel bonheur pour cette maison d'être honorée, la première, de la visite du Verbe fait chair! De quelle bénédiction sa présence ne fut-elle pas suivie! La Sainte Vierge en fut l'instrument, parce que Dieu vouloit nous montrer qu'elle est le canal des grâces, et que nous pouvons avec confiance implorer son intercession.

A la voix de Marie, l'enfant dont Elisabeth étoit enceinte, fut rempli du Saint-Esprit, et sanctifié dans le sein de sa mère. Il eut par anticipation l'usage de la raison, et connut par une lumière surnaturelle quel étoit celui qui venoit le visiter. Cette connoissance le pénétra d'une joie si vive, qu'il en tressaillit dans le sein d'Elisabeth. Si les anciens patriarches goûtèrent une si grande consolation en voyant seulement en esprit, le jour du Seigneur, plusieurs siècles avant sa venue, il n'est pas surprenant que Jean-Baptiste ait éprouvé de si vifs transports en jouissant de la réalité. Mais qui pourroit exprimer les sentiments de respect et d'adoration dont il fut lui-même pénétré? Il ne seroit pas plus possible de comprendre les faveurs dont le Sauveur combla son ame. Il fut purifié de la tache originelle, rempli de la grâce sanctifiante, élevé à la dignité de prophète, à un rang même supérieur à cette dignité.

En même temps Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit. A la faveur d'une lumière qui lui fut communiquée, elle comprit l'ineffable mystère de l'Incarnation que Dieu avoit opéré dans Marie, quoique celle-ci ne voulût point le découvrir par humilité. Elle s'écria, dans les transports de son étonnement, que Marie étoit bénie au-dessus de toutes les femmes, puisque Dieu l'avoit choisie pour répandre sur le monde sa bénédiction et pour écarter les maux dont Eve avoit accablé le genre humain. En appelant aussi béni le fruit de ses entrailles, elle donna à ce titre un sens infiniment plus sublime. Le divin enfant étoit en effet le principe de toutes grâces; et ce n'étoit que par lui que Marie elle-même en avoit reçu de si grandes.

Elisabeth, tournant les yeux sur elle-même, s'écria : *Eh! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter?* Elle savoit bien qu'elle avoit conçu par le miracle; mais Marie avoit conçu en restant vierge, et par l'opération du Saint-Esprit : celui qu'elle avoit conçu étoit plus grand que les prophètes; mais Marie devenoit mère du fils éternel de Dieu, vrai Dieu lui-même. Elisabeth prédit à Marie ce qui doit lui arriver, ainsi qu'à son fils, qui avoit été l'objet des prophéties.

Marie, rapportant à Dieu tous les dons de la grâce qui étoient en elle, fit éclater son amour, sa reconnoissance et son humilité par l'admirable cantique que l'Eglise récite tous les jours à vêpres. On y trouve une élévation de sentiments, et une sublimité de style qui ne sont point dans les écrits des anciens prophètes. La sainte Vierge y loue Dieu de ses miséricordes infinies, et lui en donne toute la gloire. Dans le transport de sa joie elle adore son Sauveur, qui a bien voulu jeter les yeux sur sa bassesse. Quoique toutes les nations doivent l'appeler bienheureuse, elle déclare que l'abjection seule est son partage, et que le mystère qui l'occupe est uniquement l'effet de la puissance et de la bonté de Dieu. Elle ajoute que celui qui a détrôné les tyrans, qui a nourri dans le désert les Juifs affamés, et qui a opéré tant de prodiges en faveur de son peuple, est venu le visiter en personne, afin de vivre parmi les hommes, de mourir pour eux, et d'accomplir toutes les prédictions des prophètes. Marie, après avoir passé environ trois mois avec sa cousine, reprit la route de Nazareth.

Pratique. Lorsque, unis à l'Eglise, nous louons Dieu de ses miséricordes et des prodiges qu'il a opérés dans le mystère de l'Incarnation, appliquons-nous à imiter les vertus dont la Sainte Vierge nous a donné l'exemple. Apprenons d'elle surtout, à sanctifier les visites et les conversations, qui sont la source de tant de péchés, pour la plus grand nombre des chrétiens.

Prière. Faites, Seigneur, que nos entretiens avec le prochain aient pour but principal de nous rendre plus vertueux, et que nous ayons soin d'y éviter tout ce qui seroit capable de flatter nos passions et nos vices, ou de nuire aux intérêts du salut des autres, pour qu'en tous nos discours nous ne blessions jamais ni la justice ni la vérité. Ainsi soit-il.



Phocas demeuroit près de la porte de Sinope, ville du Pont, et s'occupoit à cultiver un jardin qui lui fournissoit de quoi vivre et de quoi faire l'aumône aux pauvres. Dans cette profession, vile aux yeux du monde, il imitoit la vertu des anciens patriarches, et retraçoit en quelque sorte l'état heureux où se trouvèrent Adam et Eve tant qu'ils furent innocents. Il joignoit la prière au travail des mains, sa maison étoit ouverte aux étrangers et aux voyageurs qui ne savoient où loger. Malgré l'obscurité de sa profession, on le connoissoit dans tout le pays à cause de sa vertu et de sa charité.

On l'accusa d'être chrétien, durant une cruelle persécution, qu'on croit être celle qu'alluma Dioclétien en 303. Son prétendu crime parut si notoire, qu'on n'observa point à son égard les formalités ordinaires: les bourreaux eurent ordre de l'exécuter en quelque endroit qu'ils le rencontrassent. Arrivés à Sinope, ils s'arrêtèrent à la maison de Phocas, qu'ils ne connoissoient pas, et se rendirent à l'invitation que le Saint leur faisoit de loger chez lui. Ils furent si charmés de son honnêteté et de ses attentions, qu'ils lui découvrirent, en soupant, le sujet de leur voyage, et le prièrent de leur dire où ils pourroient plus aisément rencontrer ce Phocas qu'on leur avoit ordonné de mettre à mort. Le Saint, sans témoigner la moindre surprise, leur répondit qu'il le connoissoit bien, et que le lendemain matin il leur donneroit toutes les instructions dont ils avoient besoin.

Lorsqu'ils se furent retirés pour aller se coucher, Phocas creusa un tombeau, prépara tout ce qui étoit nécessaire pour enterrer son corps, et employa le reste de la nuit à se disposer à sa

dernière heure. Le jour étant venu, il alla trouver ses hôtes, et leur dit que Phocas étoit en leur puissance, et qu'il ne tenoit plus qu'à eux d'exécuter la commission dont ils étoient chargés. Comme ils lui demandoient où il étoit, il répondit avee tranquillité : « Le voici devant vous ; » c'est moi-même ». Frappés d'une pareille réponse, ils restèrent quelque temps immobiles, ne pouvant se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montroit tant de vertus, et qui les avoit reçus dans sa maison avec une si grande cordialité. Phocas leur répétant qu'il ne craignoit point la mort, puisqu'elle devoit lui procurer les plus précieux avantages, ils revinrent de leur surprise, et lui coupèrent la tête. On bâtit depuis une église de son nom, qui devint célèbre dans tout l'Orient, et on y déposa la plus grande partie de ses reliques.

On lit dans le panégyrique du saint Martyr, par saint Astère, qui étoit évêque d'Amasée, vers l'an 400, que « Phocas depuis sa mort, étoit l'appui et la colonne des églises ; que le temple » qui possède son corps procure de la consolation aux affligés et la santé aux malades ; que tous » les lieux où il y a une portion de ses reliques, sont célèbres par des miracles ; que les Romains » l'honorent de la même manière que saint Pierre et saint Paul ». Cet éloge est bien digne et du saint qui l'a fait, et de celui dont il célèbre la mémoire.

Pratique. Que de motifs d'amour et de reconnoissance envers Dieu pour un philosophe chrétien, lorsqu'il considère la fertilité de la terre ; mais cette fertilité exige avec la rosée du ciel une culture presque continuelle Eh bien! doit se dire le vrai philosophe chrétien, voilà l'image d'une âme. Sans la grâce que Dieu donne, cette ame est une terre aride qui ne produit rien de bon ; et il faut de sa part une fidélité à toute épreuve, qui prie et qui seconde habituellement cette grâce pour que l'ame croisse en justice, qu'elle opère des œuvres de sanctification, et que la persévérance consomme son mérite pour le Ciel.

Prière. Tous les objets extérieurs devroient, Seigneur, nous rappeler le souvenir de vos bienfaits. C'est de vous que nous tenons tout ce que nous possédons de biens dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce. Faites que nous vous témoignions désormais notre reconnoissance par notre amour, pour obtenir un jour de votre bonté les biens infinis de l'ordre de votre gloire. Ainsi soit-il.



SAINT ULRIC étoit fils du comte Hucbad, et frère de Luitgarde, femme de Burchard II, duc de Souabe et d'Alsace. Il naquit en 893, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gal. Il étoit dans son enfance d'une complexion si délicate, qu'on étoit persuadé qu'il ne pourroit vivre. On regarda donc comme un miracle la prolongation de ses jours, et l'état de santé dont on le vit jouir depuis.

Il gagna l'estime et l'amitié des moines de Saint-Gal, par la vivacité de son esprit, l'innocence de ses mœurs, la douceur de son caractère, et surtout par sa piété. Son père l'ayant envoyé à Augsbourg, le mit sous la conduite d'Albéron, évêque de cette ville, qui connut bientôt son mérite. Le prélat le fit camérier de son Eglise, quoiqu'il n'eût que seize ans; il l'éleva depuis aux ordres sacrés, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Ulric, instruit des dangers et des devoirs de son état, s'appliqua de toutes ses forces à éviter les uns et à remplir les autres avec fidélité. Tous ses moments étoient employés à l'étude ou à la prière. Les pauvres avoient la plus grande partie de son revenu. Il fuyoit jusqu'à l'ombre même du péché, surtout lorsqu'il s'agissoit de tentations contraires à la pureté; et il avoit coutume de dire à ce sujet, qu'on évitoit la flamme en évitant tout ce qui est capable de l'entretenir.

En 924, il fut nommé évêque d'Augsbourg. Cette ville étoit dans l'état le plus déplorable. Les Hongrois et les Esclavons l'avoient pillée depuis peu, et en avoient brûlé la cathédrale. Il fit bâtir à la hâte une église pour rassembler le peuple. Il sut procurer abondamment à son troupeau les secours et la consolation dont il avoit besoin : et il n'y avoit personne qui ne se crût dédommagé des malheurs publics, par l'avantage qu'il avoit de posséder un tel pasteur.

Ulric allégua divers prétextes pour se dispenser de suivre la cour; il savoit combien la présence d'un évêque est nécessaire dans son diocèse. En qualité de prince de l'empire, il étoit obligé

d'entretenir des troupes et de les envoyer à l'armée ; il chargea son neveu de ce soin, et se borna aux fonctions spirituelles. Il se levoit régulièrement à trois heures du matin, pour assister à l'office avec ses chanoines ; il récitoit ensuite d'autres prières de dévotion. Au point du jour il disoit au chœur l'office des morts avec prime, et assistoit à la grand'messe : tierce finie, il offroit le saint sacrifice, et ne sortoit de l'église qu'après none. Il alloit ensuite à l'hôpital, pour y consoler les malades. Tous les jours il lavoit les pieds à douze pauvres, auxquels il distribuoit d'abondantes aumônes. Le reste de la journée étoit employé à l'instruction, à la visite des malades et à l'accomplissement des autres devoirs d'un pasteur vigilant. Il ne faisoit qu'un seul repas, encore n'étoit-ce que le soir avant complies. Il couchoit sur la paille, et ne prenoit que quelques heures de repos. En carême, il redoubloit ses austérités ; chaque année il faisoit la visite de tout son diocèse, et tenoit deux synodes.

Le saint évêque avoit environné la ville d'Augabourg de bonnes murailles, et fait construire des forts en différents endroits, pour mettre son peuple à l'abri des incursions des barbares. On vit, par l'événement, que cette précaution avoit été très sage. En effet, les Hongrois vinrent de nouveau assiéger Augsbourg. Ulric ordonna des supplications publiques, et ses prières furent exaucées. Les barbares, saisis tout à coup d'une terreur panique, levèrent le siége, et s'enfuirent avec beaucoup de confusion. Le saint pasteur, n'ayant plus rien à craindre des ennemis du dehors, fit rebâtir sa cathédrale avec une grande magnificence.

Ulric, se voyant fort avancé en âge, se démit de son évêché, avec l'agrément de l'empereur, en faveur d'Albéron son neveu, pour aller finir ses jours dans l'abbaye de Saint-Gal. La plupart des évêques improuvèrent hautement cette démarche, et se plaignirent de ce qu'Albéron s'attribuoit, contre les canons, les honneurs de l'épiscopat du vivant de l'évêque titulaire. Ulric fut cité à Ingelheim pour y rendre compte de sa conduite. Il avoua avec humilité qu'il avoit péché contre les lois de l'Eglise, en ajoutant que le désir de se retirer du monde lui avoit fait commettre cette faute. Il obtint cependant que son neveu seroit évêque après lui. Sa santé alla toujours en déclinant depuis le mois de mai de l'année 972. Il mourut le 4 juillet suivant, à l'âge de quatre-vingts ans. Sa sainteté fut attestée par des miracles, et le pape Jean XV le canonisa en 993. C'est la première canonisation qui ait été célébrée dans l'Eglise selon les formes usitées à Rome.

Pratique. Les Saints, en vivant de la vie de la foi, avoient recours à Dieu dans toutes leurs actions ; et par-là ils intéressoient le Ciel à la réussite de toutes leurs entreprises. C'est pour n'avoir pas cette attention, et pour négliger de consulter la volonté divine, que tant de personnes s'exposent à mille dangers, ou tombent dans un grand nombre de fautes, et s'attirent souvent des malheurs temporels, suivis peut-être d'un malheur éternel.

Prière. Ne permettez pas, Seigneur, que nous négligions jamais la prière, afin de connoître ce que vous exigez de nous, et d'obtenir de vous ce qui nous est nécessaire, pour ne pas travailler inutilement en nous consumant dans cette misérable vie, sans penser efficacement à celle de l'éternité. Ainsi soit-il.





Pierre, fils de Gui de Luxembourg, comte de Ligny, et de Matilde, comtesse de Saint-Pol, naquit, en 1369, à Ligny, petite ville de Lorraine, au diocèse de Toul. Il perdit son père et sa mère dans son enfance. La comtesse d'Orgières, sa tante, se chargea du soin de son éducation : il seconda parfaitement ses vues et celles de ses maîtres; les exemples qu'il avoit sans cesse sous les yeux, et les instructions qu'il recevoit tous les jours, firent sur lui de vives impressions, et fortifièrent le goût naturel qu'il avoit pour la vertu. On regardoit comme un miracle de la grâce sa ferveur et son assiduité à la prière, son zèle pour la mortification, et surtout son amour pour l'humilité et pour les pauvres.

A l'âge de dix ans, on l'envoya à Paris pour y achever ses études. Le comte de Saint-Pol, son frère aîné, ayant été fait prisonnier par les Anglais, il interrompit le cours de ses études, et se rendit à Londres, où il resta en otage jusqu'à ce que son frère eût payé sa rançon. Sa vertu lui gagna l'estime et l'affection des Anglais; ils lui accordèrent la liberté au bout d'un an, en lui disant que sa parole leur suffisoit pour le paiement de la somme stipulée. De retour à Paris, il reprit ses études.

Il ne visitoit que les personnes pieuses; il voyoit souvent Philippe de Maizières, qui possédoit, dans un haut degré, l'esprit de prière et de pénitence. Philippe avoit été chancelier des royaumes de Jérusalem et de Chypre : il menoit, depuis vingt-cinq ans, une vie retirée chez les Célestins de Paris, sans avoir embrassé cependant l'institut de ces religieux. Les avis que Pierre reçut de ce grand serviteur de Dieu, devinrent pour lui une source de nouvelles lumières, et le firent merveilleusement avancer dans les voies intérieures de la perfection.

En 1383 il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Paris. Toute la ville fut singulièrement édifiée de son assiduité au chœur, de sa charité pour tous les hommes, de

l'innocence de sa vie, de sa douceur, et de son amour pour les mortifications de la pénitence. Il avoit une haute idée des moindres fonctions cléricales; et il saisissoit avec empressement l'occasion de les exercer dans l'église.

Clément VII, qui résidoit à Avignon, et que la France reconnoissoit pour pape légitime durant le grand schisme, nomma Pierre de Luxembourg archidiacre de Dreux, au diocèse de Chartres. Il le nomma ensuite à l'évêché de Metz : il crut que sa prudence et sa sainteté étoient une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Il n'acquiesça à son élection que par la crainte d'offenser Dieu, s'il persistoit avec opiniâtreté dans son refus. Il fit son entrée à Metz, nu-pieds et monté sur un âne, imitant en cela l'humilité de Jésus-Christ. Toute sa suite ne respiroit que la modestie et la piété. Quand il eut pris possession de son Eglise, il entreprit la visite de son diocèse, accompagné d'un religieux dominicain qui avoit été sacré évêque pour être son suffragant. Partout il réforma les abus, et donna des preuves étonnantes de zèle et de prudence. Il divisa son revenu en trois parts; l'une pour l'église, l'autre pour les pauvres, et la troisième pour l'entretien de sa maison. Il ménageoit encore sur cette troisième part, pour grossir celle des pauvres. Les jours de jeûne, il ne vivoit que de pain et d'eau. Il faisoit la même chose en avent, ainsi que les mercredis, les vendredis et les samedis de toute l'année.

Clément VIII, l'ayant créé cardinal, le fit venir à Avignon, et l'obligea de rester auprès de sa personne. Pierre ne diminua rien de ses austérités. Ce pape lui ordonna de ménager davantage sa santé, et de retrancher une partie de ses pratiques de pénitence. Il obéit; mais il redoubla ses aumônes, pour lui tenir lieu de compensatinn de ce qui lui avoit été retranché de ses mortifications ordinaires.

Peu de temps après sa promotion au cardinalat, il fut attaqué d'une fièvre violente qui altéra tout-à-fait son tempérament. Sa santé parut d'abord vouloir se rétablir; mais ce n'étoit qu'une guérison imparfaite, qui fut suivie d'une langueur dont on craignit bientôt les suites. On lui conseilla de se retirer à Villeneuve, petite ville fort agréable, située de l'autre côté du Rhône, vis-à-vis Avignon. André, son frère, étant venu le voir, il lui parla avec tant de force des vanités du monde, qu'il se donna tout entier au service de Dieu. André reçut les ordres sacrés, devint évêque de Cambrai, et fut un des plus saints prélats de son temps.

Pierre, sentant que ses forces l'abandonnoient, demanda les derniers sacrements. Il fit venir ses domestiques, auxquels il demanda pardon du scandale qu'il leur avoit donné, en ne les édifiant pas par ses exemples, comme il l'auroit dû. Il mourut le 2 juillet 1447, n'ayant point encore soixante-dix-huit ans accomplis. D'après l'examen juridique des miracles opérés par son intercession, il fut mis au nombre des Saints en 1527.

Pratique. Le bienheureux Pierre de Luxembourg fut un saint dès son enfance, parce qu'il n'eut jamais d'autre désir que celui de plaire à Dieu, et de procurer sa gloire. S'il y avoit dans nos cœurs seulement une étincelle du feu sacré qui le brûloit, nos ames s'élèveroient au Seigneur dans tout ce que nous ferions, et chacune de nos actions deviendroit un sacrifice agréable à ses yeux. Aimons Dieu, disoit saint Augustin, et tout en nous sera sanctifié par cet amour.

Prière. Seigneur, allumez-le dans nos cœurs ce feu sacré, afin que nous ne vivions plus, que nous n'agissions plus que pour votre gloire, et que tout en nous devienne méritoire de la vie éternelle préparée à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.



Saint Sisoès fut une des plus éclatantes lumières des déserts d'Egypte, après la mort de saint. Antoine Ayant quitté le monde dès sa jeunesse, il se retira dans le désert de Scété. Le désir de trouver un lieu encore plus solitaire, lui fit passer le Nil, et il alla se cacher sur une montagne où saint Antoine étoit mort depuis peu. La mémoire récente des vertus de ce grand homme soutenoit merveilleusement sa ferveur; il s'imaginoit le voir, et entendre de sa bouche les instructions qu'il avoit données à ses disciples. Sa pénitence étoit très austère, son silence rigoureux, sa prière ardente et presque continnelle. Sa sainteté lui acquit une telle réputation, qu'il mérita la confiance de tous les solitaires des environs. Il étoit si mortifié et absorbé en Dieu, qu'il onblioit de prendre sa nonrriture; et il falloit qu'Abraham, son disciple, l'avertît lorsque l'heure de manger étoit venue. Son oraison étoit si sublime, qu'elle alloit fréquemment jusqu'à l'extase. Ordinairement il s'occupoit à faire des paniers. Un jour qu'il les vendoit, il eut une tentation de colère. Aussitôt il les jeta par terre, et prit la fuite. A force de se vaincre lui-même, il acquit une douceur que rien ne pouvoit altérer. Son zèle contre le vice n'avoit aucune amertume. Il ne s'étonnoit point des fautes de ses frères; et au lieu de les leur reprocher avec indignation, il leur aidoit à s'en relever avec une tendresse vraiment paternelle. Quelques ariens étant venus sur sa montagne, osèrent y dogmatiser parmi les frères. Le Saint ne leur répondit rien; mais il ordonna à son disciple de lire en leur présence le Traité de saint Athanase contre l'arianisme; ce qui leur ferma la bouche. Après les avoir ainsi confondus, il les renvoya avec sa douceur ordinaire.

Saint Sisoès fut aussi un modèle accompli d'humilité. Il revenoit toujours à cette vertu dans les avis et les instructions qu'il donnoit aux autres. Un solitaire lui ayant dit un jour: « Mon père, je me considère comme étant toujours devant Dieu », il lui répondit: « Ce

51*

» n'est pas assez, mon fils ; et il vous seroit bien plus avantageux de vous considérer comme » étant au-dessous de toutes les créatures : cela sert efficacement pour acquérir l'humilité ». Il dit à un autre qui se plaignoit de n'être point parvenu à la perfection de saint Antoine : « Ah ! si j'avois dans le cœur un seul des sentiments de ce grand homme, je serois tout » embrasé du feu de l'amour de Dieu ». Il avoit de si bas sentiments de lui-même, que, malgré l'austérité de son genre de vie, il se regardoit comme un homme sensuel. Si par hasard la charité pour les étrangers l'obligeoit d'avancer l'heure du repas, il s'en dédommageoit ensuite par un long jeûne, et faisoit, pour ainsi dire, payer à son corps une condescendance dont le motif avoit été si louable.

Trois solitaires étant venus le voir, un d'eux lui dit : « Mon père, que ferai-je pour » éviter le feu de l'enfer ? » Il ne répondit rien. « Et moi, dit le second, comment pourrai-je » éviter le grincement de dents, et ce ver qui ne mourra point ? » Le troisième ajouta : » Que ferai-je aussi ? car toutes les fois que je me représente les ténèbres extérieures, je suis » saisi d'une frayeur mortelle ». Alors le Saint prenant la parole, leur répond : « Je vous » avoue que je ne pense point à ces choses ; et comme je sais que Dieu est plein de bonté, » j'espère qu'il aura pitié de moi. Vous êtes bien heureux, ajouta-t-il, et j'envie votre vertu. » Vous parlez des peines de l'enfer, et vous en êtes si pénétrés, qu'elles peuvent vous aider » puissamment à éviter le péché. Eh ! que ferai-je donc, moi qui ai le cœur si insensible, » que je ne pense pas seulement qu'il y ait après la mort un lieu de supplices destiné pour » punir les méchants ? Ce qui est sans doute la cause pour laquelle je commets tant de » fautes ».

Le Saint, étant usé de vieillesse et d'infirmités, se rendit enfin à l'avis de son disciple Abraham, et alla demeurer quelque temps à Clysma, ville situé sur le bord, ou du moins dans le voisinage de la mer Rouge. L'abbé de Raithe vint l'y visiter. Le voyant affligé, il le consola en lui représentant qu'étant cassé de vieillesse, il avoit besoin de secours qu'il ne trouveroit pas dans le désert. « La liberté d'esprit dont j'y jouissois, répondit-il, ne me » suffisoit-elle pas ? » Il retourna dans sa solitude.

Lorsqu'il fut parvenu à la fin de sa course, les solitaires s'assemblèrent autour de lui. Étant à l'agonie, il s'écria : « Voici que l'abbé Antoine, le chœur des prophètes, et les anges, » viennent prendre mon ame ». En même temps son visage devint lumineux ; et après s'être intérieurement entretenu avec Dieu, il s'écria de nouveau : « Voyez Notre Seigneur » qui vient à moi ». Il expira en prononçant ces paroles ; et sa cellule fut embaumée d'une odeur céleste. Sa mort arriva vers l'an 429, soixante-douze ans au moins après qu'il se fut retiré sur la montagne de saint Antoine.

Pratique. Pourquoi les solitaires se séquestroient-ils du commerce du monde ? C'étoit pour avoir plus de facilité à vaincre leurs passions, à acquérir les vertus chrétiennes, et surtout à s'exercer à la pratique du détachement des choses créées, de la mortification et de l'humilité, qui caractérisent le vrai disciple de Jésus-Christ. Ces vertus sont nécessaires au salut pour tout chrétien ; exerçons-les selon notre état, et la mesure de la grâce. Jésus-Christ a dit à tous : *Soyez saints, parce que je suis saint.*

Prière. Il n'y a que votre grâce, Seigneur, qui puisse nous inspirer l'amour de ces vertus, et le courage de les pratiquer chacun dans notre état. Que votre lumière nous éclaire, afin que nous nous acquittions des devoirs qui sont communs à tous les fidèles. Ainsi soit-il.



Le nom de Brindes, ajouté à celui de Laurent, est celui de la ville où ce serviteur de Dieu prit naissance. Il exprima, bien jeune encore, le désir de se faire religieux; et son père, bien loin de le détourner de cette idée, l'y confirma. Il entra donc dans le couvent de Saint-Paul, de l'ordre de Saint-François, où son père le conduisit lui-même. Les succès qu'il eut dans ses études à Venise le firent bientôt connoître et estimer de tout le monde.

Mais cette estime générale étoit loin de suffire à Laurent; il résolut de se consacrer uniquement à Dieu, et choisit l'institut des capucins. Il fit son noviciat à Vérone; et l'ordre de ses supérieurs lui ayant fait prendre le sous-diaconat et le diaconat, il commença dès lors à exercer le ministère de la parole. Ses premiers essais furent suivis des plus heureux résultats: il vint à bout de corriger les abus qui s'étoient introduits parmi les étudiants de l'université de Padoue, à cette époque, la plus célèbre de l'Europe. Ordonné prêtre, il se rendit à Rome par l'ordre de Clément VIII, afin de travailler à la conversion des Juifs de cette ville et de ses environs. Sans jamais leur reprocher le crime de leurs pères, sans jamais employer en aucune occasion le mot le moins offensant, il en toucha plusieurs qui se convertirent, et les rabbins eux-mêmes furent obligés de rendre hommage à sa science.

Il enseigna depuis la théologie, fut nommé gardien de différents couvents de son ordre, et ensuite provincial de la Toscane et des états de Venise. Bientôt son talent lui mérita une nouvelle attention de la part de Clément VIII: ce pape l'envoya à l'empereur Rodolphe II, dans le royaume duquel il vouloit établir les capucins. Laurent éprouva des difficultés dont se seroit effrayé un autre moins confiant dans la bonté de Dieu; mais il les surmonta toutes, et son ordre eut bientôt plusieurs couvents en Autriche. On lui attribua l'heureuse issue d'une bataille que les troupes de l'empereur gagnèrent contre les Turcs le 11 octobre 1611.

Pour s'arracher aux félicitations et aux empressements dont il étoit l'objet dans toute l'Allemagne, il revint à Rome, et là il fut nommé général de l'ordre des capucins. Cette charge pénible, il la remplit avec zèle et prudence, en commençant par visiter tous les couvents de son ordre. Quelque temps après cette visite, il reçut la mission d'aller en Espagne, afin d'engager le roi Philippe III à entrer dans une ligue que plusieurs princes catholiques venoient de former dans le dessein de s'opposer à *l'Union protestante*. Cette négociation et plusieurs autres dont il s'acquitta avec son habileté ordinaire heureusement terminées, il voulut rentrer dans la retraite; mais Paul V l'appela auprès de lui. Il disoit la messe tous les jours, et n'y mettoit qu'une demi-heure lorsqu'il célébroit en public : ce court espace ne pouvoit suffire à son ardente charité; lorsqu'il le faisoit en particulier, il s'abandonnoit alors à tous les mouvements de la grâce, et les heures passoient sans qu'il s'en aperçût, plongé qu'il étoit dans la contemplation de la bonté de Dieu. Il étoit sujet à de violents accès de goutte; mais il faut remarquer que la douleur ne se faisoit point sentir pendant qu'il célébroit la messe.

Tant de vertus, avant d'être récompensées dans le Ciel, furent honorées sur la terre par les plus éminents personnages. Dans une visite qu'il fit, à Milan, au cardinal Frédéric Borromée, frère et héritier des vertus de saint Charles, l'archevêque se jeta à ses genoux, en le conjurant de se rendre aux instances d'une immense multitude rassemblée sous les fenêtres du palais, et qui le prioit de la bénir. Vaincu par cet acte d'humilité chrétienne, Laurent céda, et bénit la multitude prosternée et dans le plus grand recueillement.

Sa dévotion envers la Sainte Vierge étoit très vive. Il demanda aux papes Clément VIII et Paul V, et en obtint la permission de dire tous les jours, à l'exception des grandes fêtes, la messe votive de la Sainte Vierge. Tous ses efforts tendoient à inspirer aux autres cette même confiance dont il étoit animé envers cette tendre mère; souvent dans ses missions, au sermon qu'il faisoit le matin, il en ajoutoit un second chaque soir, et s'efforçoit de répandre son amour pour elle dans le cœur de ses auditeurs : il y réussissoit presque toujours, tant étoit vive et efficace dans sa bouche la force de la parole divine, *ce glaive à deux tranchants* que saint Paul manioit avec tant de succès.

Le bienheureux Laurent fut averti de sa fin prochaine. Son amour, sa charité ardente, le soutinrent quelque temps; mais enfin, affoibli par les souffrances, il fut obligé de se mettre au lit, où il reçut la communion tous les jours. La nouvelle de sa maladie répandit la consternation dans la capitale du Portugal où le roi l'avoit appelé. Ses douleurs augmentant à chaque moment, il sentit qu'il alloit bientôt joindre son bien-aimé : il mourut en effet le 22 juillet 1619.

(*Extrait de sa Vie.*)

PRATIQUE. Tous les chrétiens ne sont pas destinés à remplir des emplois aussi importants que ceux dont l'humble père capucin fut chargé; mais tous au moins peuvent le prendre pour modèle dans la vie intérieure, dans ces élans de la piété que chacun peut faire naître dans son cœur. Il est si doux de préparer dans son ame une retraite profonde où Dieu se plaît à venir combler de consolations ses véritables amis!

PRIÈRE. O mon aimable Sauveur, ne permettez pas que j'oublie jamais les grâces que vous m'avez accordées. Ajoutez à celles que j'ai déjà reçues, cette grâce sans laquelle les autres ne sont rien, la grâce de la persévérance. Ainsi soit-il.



ÉLISABETH étoit fille de Pierre III, roi d'Aragon, et petite-fille de Jacques I. Elle eut pour mère Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile, et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Elle naquit en 1271, et fut nommée au baptême Elisabeth, de sainte Elisabeth de Hongrie sa tante. Le roi Jacques se chargea du soin d'élever sa petite-fille. Pierre III étant monté sur le trône, ne mit auprès de sa fille que des personnes vertueuses. La jeune princesse étoit d'une douceur admirable de caractère, et n'avoit de goût que pour les choses qui portoient à Dieu. Dès l'âge de huit ans, elle pratiquoit déjà la mortification. A la mortification des sens, elle joignoit celle de la volonté, et un amour extraordinaire pour la prière. Elle vint à bout de se vaincre parfaitement, et d'acquérir une humilité profonde. Elle avoit en horreur tout ce qui eût été capable de la dissiper, et se montroit l'ennemie déclarée des vains amusements du monde. Les pauvres l'appeloient leur mère.

Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, on la maria à Denys, roi de Portugal. Ce prince avoit moins considéré en elle la vertu, que l'éclat de la naissance, et les belles qualités du corps et de l'esprit. Il lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices, et il ne put refuser son admiration à la piété de son épouse. Elisabeth fit une sage distribution de son temps, afin d'allier les devoirs du christianisme avec ceux de son état. Tous les jours elle se levoit de grand matin. Après une longue méditation, elle récitoit matines, laudes et prime. Ensuite elle entendoit la messe, où elle communioit souvent. Elle se retiroit fréquemment dans son oratoire pour y faire des lectures pieuses; elle avoit aussi des heures réglées pour ses affaires domestiques. Son travail consistoit à faire des ornements pour les églises, ou des choses à l'usage des pauvres; en quoi elle étoit aidée par ses dames d'honneur. Tout son extérieur annonçoit la simplicité. Comme on vouloit lui persuader de modérer ses austérités, elle répondit que la mortificatiou n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, où tout semble exciter et nourrir les passions. Les jeûnes prescrits par l'Eglise ne suffisoient point à sa ferveur. Elle jeûnoit tout l'avent, et depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption. Peu après, elle commençoit un nouveau carême, qui duroit jusqu'à la fête de saint Michel. Elle ne vivoit que de pain et d'eau les vendredis et les samedis, les veilles des fêtes de la Vierge et des Apôtres.

Sa charité pour les pauvres étoit inépuisable; elle pourvoyoit aux besoins des pauvres honteux; elle dotoit de pauvres filles qui ne trouvoient point à se marier. Elle aimoit et respectoit son mari; elle lui étoit soumise, et supportoit ses défauts avec patience. Denys avoit de belles qualités, mais il se conduisoit souvent d'après les maximes corrompues du monde.

Elisabeth avoit un page extrêmement vertueux, dont elle se servoit pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissoit à cause de sa vertu, résolut de le perdre; et, pour y réussir, il persuada au roi qu'il avoit un commerce criminel avec la reine Le prince ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux, qu'il lui enverroit un page pour lui demander *s'il avoit exécuté ses ordres*; et que c'étoit le signal auquel il le reconnoîtroit. Vous le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé; il a mérité la mort, pour avoir justement encouru mon indignation. Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle qui étoit commencée quand il entra dans l'église. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'étoit passé, envoya le délateur s'informer si on avoit exécuté ses ordres. Le maître du four prenant celui-ci pour le page dont le prince avoit parlé, le saisit et le jeta dans le feu qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four, et demande si l'ordre du roi est exécuté; et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission : le roi fut singulièrement étonné, en le voyant de retour contre son attente. Mais, lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Sainte Elisabeth eut du roi de Portugal deux enfants, Alphonse, qui succéda à son père, et Constance, qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Alphonse épousa depuis l'infante de Castille : peu de temps après son mariage, il se mit à la tête d'une conjuration contre son père. Elisabeth vint à bout de faire cesser ces troubles et de procurer le rétablissement de la paix. Elle exhorta son fils de la manière la plus pressante, à rentrer dans le devoir, et pria en même temps le roi de pardonner au coupable. Certains flatteurs trouvèrent le moyen de prévenir le roi, en lui représentant la reine comme une mère aveugle qui favorisoit le parti de son fils. Le prince crédule ajouta foi à ce qu'on lui disoit, et exila la reine à Alanguer. Elisabeth supporta cette disgrâce avec beaucoup de patience, et se servit de l'occasion que lui procuroit sa retraite, pour redoubler ses austérités et ses autres pratiques de piété. Elle ne voulut point entendre les propositions que lui faisoient les mécontents, ni même avoir avec eux aucune sorte de correspondance. Le roi ne put s'empêcher d'admirer les vertus qu'elle fit éclater dans la disgrâce; il la rappela, et se montra plus que jamais pénétré d'amour et de respect.

Le roi Denys étant tombé malade, Elisabeth lui donna en cette occasion, les plus grandes marques d'affection. Elle le servoit elle-même, et ne sortoit presque point de sa chambre. Elle s'attachoit principalement à lui procurer une sainte mort. Ses vœux furent exaucés; le roi mourut après avoir donné les preuves de la plus sincère pénitence.

Elisabeth prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, et vivoit dans une maison attenante au monastère des Clarisses, qu'elle fit bâtir.

La fièvre dont elle fut prise annonça bientôt qu'elle touchoit à la fin de sa vie. Elle montra pendant toute sa maladie, une grande dévotion pour la Sainte Vierge, qu'elle invoquoit très fréquemment. Elle mourut entre les bras de son fils et de sa belle-fille, le 4 juillet 1336, à l'âge de soixante-cinq ans. Urbain VIII la canonisa en 1625, et fixa sa fête au 8 de juillet.

PRATIQUE. L'amour de la paix fut la vertu distinctive de sainte Elisabeth. Elle savoit que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité, de douceur, et conséquemment un esprit de paix. Nous devons tous être animés de cet esprit de Jésus-Christ, au milieu même des plus rudes épreuves.

PRIÈRE. Il est écrit dans votre évangile, Seigneur, *bienheureux sont les pacifiques*, c'est-à-dire, ceux qui aiment la paix et l'entretiennent parmi les hommes. *Ils seront appelés les enfants de Dieu.* Que ce beau nom, par votre grâce, soit pour nous le titre de vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.



Saint Ephrem est appelé par saint Jean Chrysostôme, le maître de la jeunesse, le consolateur des affligés, le miroir des solitaires, le guide des pénitents, le fléau des hérétiques, le temple du Saint-Esprit.

Les auteurs varient sur le lieu de la naissance de saint Ephrem, les uns le faisant naître à Nisibe, et les autres à Edesse; mais tous conviennent qu'il étoit né en Syrie. Dans sa jeunesse, il fut accusé faussement d'un crime qu'il n'avoit pas commis. On le mit en prison, il fut menacé de la question, et dans un très grand danger d'être condamné à la mort. Cet événement le fit rentrer en lui-même. Il invoqua le Seigneur par de ferventes prières, et fit vœu de renoncer entièrement au monde, et d'embrasser l'état monastique. Le Seigneur vint à son secours. L'innocence d'Ephrem fut reconnue, et dès qu'il fut sorti de la prison, il s'acquitta fidèlement de la promesse qu'il avoit faite à Dieu, en se retirant dans une solitude qui n'étoit pas éloignée de la ville d'Edesse.

Il se distingua bientôt parmi les solitaires. Il étoit si vivement et si sensiblement pénétré des sentiments de la religion qu'il ne pouvoit y penser et en parler sans répandre des larmes.

Il écrivit, en sa langue syriaque, des commentaires sur l'Ecriture Sainte, qui furent admirés des Grecs, qui étoient accoutumés à ne point estimer les écrits des autres peuples d'Orient, qu'ils traitoient de barbares.

Quoique saint Ephrem vécût dans une étroite pauvreté, il avoit un zèle extrême pour le soulagement des pauvres : ainsi ne pouvant leur rien donner lui-même, il faisoit tous ses efforts pour engager les riches à les soulager; et comme il avoit au souverain degré le don de la parole,

il leur procura souvent des aumônes considérables, par la force et par l'onction de ses discours.

On raconte qu'une courtisane l'ayant sollicité au mal, le Saint lui fit sentir si vivement l'horreur de son entreprise, lui représenta avec tant de zèle la folie des pécheurs, qui ne craignent pas de commettre en présence de Dieu des actions qu'ils rougiroient de commettre aux yeux des hommes, qu'au lieu d'être séduit par les artifices de cette femme, il la convertit.

On avoit une si haute idée de la sainteté d'Ephrem, qu'on alloit le chercher dans sa solitude, où on l'écoutoit comme un oracle. Son humilité, sa douceur, sa patience, sa modestie, sa vie pénitente et mortifiée, inspiroient à tous les peuples la vénération et le respect. On voyoit en lui, dit saint Grégoire de Nysse, l'innocence d'Abel, la justice de Noé, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la piété de Jacob, la chasteté de Joseph, la vertu de Moïse, le zèle d'Elie, et l'austérité de Jean-Baptiste.

Il combattit les hérésies d'Arius et de Sabellius avec beaucoup de zèle; et, avant que de mourir, il fit un testament, qu'on peut regarder comme un témoignage illustre de sa piété. Il le commence ainsi :

« Je vous laisse ce testament, ô citoyens d'Edesse, comme un monument de la véritable » doctrine que je vous ai souvent enseignée.

» Hélas! les filets de la mort m'ont enveloppé; mes jours vont finir, mon corps s'est usé » comme un vêtement, le tissu de mes jours est à son terme, et va être enlevé.... Je n'étois » qu'un voyageur sur la terre; le temps est enfin venu de terminer ma course. Hélas, Seigneur, » je tremble dans l'attente de votre jugement !... »

Il dit ensuite : « Je vous conjure, ô habitants d'Edesse, de ne jamais oublier les paroles de » salut que je vous ai tant de fois prêchées; ne les méprisez pas, ne les oubliez pas parce » qu'elles venoient de moi, qui ne suis qu'un pécheur, puisque c'étoit la grâce du Seigneur » qui en étoit la véritable source. »

Il déclare enfin qu'il ne veut point être enterré dans le saint temple, ni sous l'autel. Il défend que l'on garde rien de ce qui lui a appartenu, pour en faire un objet de vénération, que l'on place son corps auprès des reliques des saints, qu'on lui fasse de magnifiques funérailles, ni qu'on le loue après sa mort. Il ordonne qu'on enveloppe simplement son corps dans sa tunique et dans son manteau. Ce saint mourut l'an 368.

P. Gr.

Pratique. La charité, dit saint Grégoire-le-Grand, doit nous faire souvent déplorer notre triste éloignement de Dieu. Nos fautes passées, celles que nous commettons chaque jour, le poids de nos misères et celles de notre prochain, sont encore bien propres pour nous exciter à pleurer l'ingratitude dont nous avons payé les bienfaits du Seigneur. Tout ce qui nous environne, nous fournit un sujet de larmes; et nous devons les mêler même à nos chants de louanges et d'amour.

Prière. Accordez-nous, Seigneur, cet esprit de componction qui ne quitta jamais Ephrem, votre serviteur. Puissions-nous, avant de nous présenter devant vous, laver nos ames par les larmes de cette véritable componction, et les purifier par l'hysope, trempée non dans le sang des boucs, mais dans le sang de l'agneau sans tache qui est mort pour le salut des hommes! Ainsi soit-il.





Félicité étoit une dame romaine, également distinguée par sa vertu et par sa naissance. Elle éleva ses sept enfants dans la crainte du Seigneur, et prit soin de les pénétrer des plus sublimes maximes du christianisme. Après la mort de son mari, elle servit Dieu dans la continence, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Ses exemples, ainsi que ceux de sa famille, arrachèrent plusieurs païens à leurs superstitions, en même temps qu'ils encourageoient les chrétiens à se montrer dignes de leur vocation.

Les prêtres païens, furieux des pertes que faisoit la religion dont ils étoient les ministres, portèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin : « Vous ne pouvez, dirent-ils, supporter la » hardiesse avec laquelle Félicité professe la doctrine des chrétiens; plusieurs abandonnent le » culte des dieux immortels, qui sont les gardiens et les protecteurs de l'empire; cet abandon, » et la tolérance d'un culte étranger les outragent; aussi sont-ils extrêmement irrités contre la » ville et contre tout l'état. On ne peut les apaiser qu'en obligeant Félicité et ses enfants à leur » offrir des sacrifices ».

Antonin, qui étoit lui-même superstitieux, répondit favorablement à la plainte des prêtres. Il chargea Publius, préfet de Rome, de leur donner satisfaction, et de faire ce qu'ils demandoient pour apaiser les dieux. En conséquence de cet ordre, Publius se fit amener Félicité avec ses sept enfants. Lorsqu'ils furent venus, il prit la mère à part, et employa tous les moyens possibles pour la déterminer à sacrifier; ajoutant qu'en cas de refus, il seroit obligé d'avoir recours aux voies de rigueur. « Apprenez à me connoître, répondit Félicité; et ne vous » flattez pas de m'effrayer par vos menaces, ni de me séduire par vos belles paroles. J'espère, » par la vertu de l'esprit de Dieu qui combattra avec moi, triompher de Satan, et sortir » victorieuse des épreuves auxquelles vos assauts mettront ma fidélité. — Malheureuse femme,

» dit Publius, transporté de rage, comment la mort peut-elle vous paroître si désirable, que » d'exposer vos enfants à être privés de la vie, et de me forcer à la leur ravir par de cruels » tourments? Mes enfants, reprit Félicité, vivront éternellement avec Jésus-Christ, s'ils lui » sont fidèles; mais ils doivent s'attendre à des supplices qui ne finiront point, s'ils sacrifient » aux idoles. »

Le lendemain Publius, étant assis sur son tribunal dans le champ et devant le temple de Mars, envoya chercher Félicité et ses enfants; puis s'adressant à la mère, il lui dit: « Ayant pitié de » vos enfants qui sont à la fleur de l'âge, et qui peuvent aspirer aux premières charges de l'état. » — Votre pitié, répondit la Sainte, est une impiété réelle; et la prétendue compassion à laquelle » vous m'exhortez, annonceroit la plus cruelle des mères. » Se tournant ensuite vers ses enfants, elle leur dit: « Regardez le ciel, où Jésus-Christ vous attend avec ses saints; persistez dans son » amour; et combattez généreusement pour vos ames ». A ces mots, Publius lui fit donner des soufflets, en lui disant qu'elle étoit bien hardie de donner en sa présence de pareils avis, qui montroient une opiniâtreté impardonnable à désobéir aux empereurs.

Il résolut de faire une nouvelle tentative, en prenant les sept frères séparément, pour essayer de les ébranler par la force réunie des menaces et des promesses. Il commença par Janvier, l'aîné de tous; mais il n'en reçut que cette réponse: « Ce que vous me conseillez de faire est contraire » à la raison; j'attends de la bonté du Seigneur Jésus qu'il me préservera d'une telle impiété ». Il ordonna qu'on le battît cruellement, après quoi il le renvoya en prison. Félix, le second des frères, fut ensuite amené. Comme on le pressoit de sacrifier, il répondit: « Il n'y a qu'un seul » Dieu, et c'est à lui que nous devons offrir le sacrifice de nos cœurs. Jamais nous n'oublierons » l'amour que nous devons à Jésus-Christ. Employez tous les artifices et tous les raffinements de » la cruauté, vous ne pourrez nous ravir notre foi ». Les autres frères, ayant été interrogés, firent une semblable réponse, et protestèrent que rien ne seroit capable de les priver de la récompense éternelle promise aux justes. Martial, qui parla le dernier, dit: « Tous ceux qui ne » confessent pas Jésus-Christ, seront jetés dans un feu qui ne s'éteindra jamais ». L'interrogatoire fini, les Saints souffrirent la peine du fouet, et furent ramenés en prison. Publius, désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur.

Antonin, ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les Confesseurs fussent envoyés à différents juges, et condamnés à différents genres de supplices. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe terminèrent leur vie par de violents coups de massue qu'on déchargea sur eux. Sylvain, le quatrième des frères, fut jeté, la tête en bas, dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial, qui étoient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière, quatre mois après.

Pratique. On entend tous les jours les parents se plaindre des désordres de leurs enfants. Ils doivent surtout s'en prendre le plus souvent à leurs négligence et à leurs mauvais exemples. Que n'imitent-ils le zèle de sainte Félicité! Qu'ils s'appliquent à former à la vertu ces tendres plantes dont la culture leur a été confiée. Elles feront alors leur consolation et leur mérite devant Dieu.

Prière. Inspirez, Seigneur, aux chefs de famille, et surtout aux mères chrétiennes, un vrai zèle pour l'éducation de leurs enfants. Quelle joie ne sera-ce pas pour eux d'être, dès cette vie même, récompensés de leurs peines par les plus douces consolations, et de compter autant de saints dans leur famille, qu'ils auront mis d'enfants au monde, qui les glorifieront sur la terre et dans le ciel! Ainsi soit-il.



Saint Jacques, un des plus célèbres docteurs de l'Eglise syriaque, étoit de Nisibe, en Mésopotamie, pays qui faisoit partie de l'empire d'Orient. La nature lui avoit donné un beau génie, qu'il cultiva par une application infatigable au travail. Lorsqu'il se fut suffisamment instruit des sciences humaines, il tourna ses études du côté de l'Ecriture-Sainte. La vue des dangers qu'on court dans le monde le pénétra d'une vive frayeur; il résolut d'assurer son salut par la fuite, ou du moins d'aller se fortifier dans la solitude, pour être ensuite plus en état de résister aux efforts de ses ennemis. Il choisit pour sa demeure de hautes montagnes. Il joignoit de grandes austérités à l'exercice de la prière. Des racines et des herbes crues faisoient toute sa nourriture. Malgré le soin qu'il prenoit de se cacher, il fut à la fin découvert : plusieurs personnes grimpoient sur les rochers escarpés qu'il habitoit, pour se recommander à ses prières, et le consulter sur les affaires de leur conscience. Il fit un voyage en Perse, pour visiter les églises qui venoient d'y être fondées, et pour fortifier les nouveaux convertis, alors cruellement persécutés par les ennemis du christianisme. Sa présence ranima le courage de ceux qui chanceloient, et leur inspira un désir ardent de mourir pour la défense de la foi. Il amena aussi des idolâtres à la connoissance de la vérité.

Sa grande réputation de sainteté le fit élever sur le siége épiscopal de Nisibe : la conversion des pécheurs et la persévérance des justes étoient deux objets qui l'occupoient continuellement. Sa charité pour les pauvres étoit sans bornes. Il fit bâtir une belle église à Nisibe. Dieu lui accorda le don des miracles. Le plus célèbre de ses miracles, est celui par lequel il délivra sa ville épiscopale de la fureur des Barbares. Sapor II, roi de Perse, assiégea cette ville deux fois. On met le premier de ces siéges en 338. L'armée des Perses étoit extrêmement nombreuse :

mais, après soixante-trois jours de siége, Sapor fut forcé de se retirer et de retourner dans ses états. Son armée, fréquemment harcelée par l'ennemi, et épuisée de fatigues, périt à la fin par la famine et par des maladies épidémiques. Dix ans après, les Perses tombèrent de nouveau sur les terres des Romains, et mirent encore le siége devant Nisibe. Tout leur annonçoit la victoire; et leurs mesures étoient si bien prises, qu'ils ne doutoient point du succès. Le saint évêque, par ses prières, conserva encore la ville; il renouvela le prodige autrefois opéré par Moïse : un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphants, ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de ces insectes rendit ces animaux furieux; ils renversèrent par terre ceux qui les montoient, et les mirent en désordre. Une grande partie de ces troupes fut emportée par la famine et par la peste qui survint bientôt après. Le même prince reçut un troisième échec devant Nisibe, en 359.

Selon l'opinion la plus probable, saint Jacques mourut vers l'an 350. Les fidèles de Nisibe avoient tant de confiance en son intercession, qu'ils crurent que sa dépouille mortelle les mettroit à l'abri de la fureur des Barbares : ils voulurent donc qu'il fût enterré dans l'enceinte de leur ville. Ses reliques furent depuis transportées à Constantinople.

Saint Jacques, quoique Syrien de naissance, composa divers traités dans la langue des Arméniens, pour l'instruction de ces peuples, à la prière d'un saint évêque, nommé Grégoire. « Daignez, lui disoit cet évêque, me donner quelques courtes instructions, et m'apprendre » quel est le véritable fondement de la vie spirituelle de la foi. Enseignez-moi par quels » moyens nous devons élever l'édifice de nos ames; par quelles bonnes œuvres et quelles vertus » on doit l'achever et le porter à la perfection. » Nous avons encore les beaux discours ou instructions que composa notre saint docteur.

Pratique. Dieu n'abandonne jamais ses vrais serviteurs; il les assure qu'il sera toujours leur appui, leur refuge, leur défenseur. Ils peuvent donc dire avec confiance : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous.* Il n'en est pas de même des méchants. Quel repos, quelle consolation pourroit goûter un pécheur qui sait qu'un bras tout-puissant est sans cesse levé contre lui, pour le punir s'il ne fait pénitence?

Prière. Dans quelque état que nous nous trouvions, Seigneur, nous aurons recours à vous. Après tant de marques de miséricorde que nous avons reçues de vous, nous n'aurons rien à craindre sur la terre, ni de la part des autres hommes, ni de la part des tyrans, ni de la part du démon, en persévérant dans la résolution d'être dociles à votre grâce, pour vous servir sur la terre et vous posséder dans le ciel. Ainsi soit-il.



Saint Jean Gualbert sortoit d'une famille riche et noble établie à Florence. Il fut élevé avec soin dans les maximes de la piété et dans la connoissance des lettres. Mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il en prit l'esprit avec le goût des vanités. L'amour des plaisirs le subjugua tellement, que ce qui lui avoit paru criminel ne lui offrit plus rien que de légitime et d'innocent : il s'imagina que la dissipation et le faste devoient être un privilége de la naissance. La doctrine évangélique ne s'accordant point avec sa conduite, il chercha à s'étourdir sur ce point; et bientôt les plus puissants motifs de la vertu perdirent toute leur force à son égard. C'en étoit fait de lui, si Dieu n'eût ménagé une circonstance pour le tirer de l'état déplorable où il étoit réduit.

Hugues Gualbert avoit été tué par un gentilhomme du pays; Jean, son frère, forma le projet de venger sa mort, en ôtant la vie au meurtrier. Animé de plus par les discours de son propre père, il devint entièrement sourd à la voix de la raison et de la religion. Aveuglé par sa passion, il se persuada qu'il se couvriroit de honte, en laissant impuni l'outrage qu'il avoit reçu dans la personne de son frère. Revenant de la campagne à Florence, un jour de vendredi saint, il rencontra le gentilhomme dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvoient se détourner ni l'un ni l'autre. La vue de son ennemi rallume sa vengeance; il met l'épée à la main, et se prépare à la lui passer au travers du corps; mais le gentilhomme se jette à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la Passion de Jésus-Christ, dont on célébroit la mémoire en ce jour, de ne pas lui ôter la vie. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyoit et entendoit. L'exemple du Sauveur, priant pour ses propres bourreaux, amollit la dureté de son cœur : il tend la main au gentilhomme, puis lui dit avec douceur : « Je ne puis vous refuser » ce que vous demandez au nom de Jésus-Christ; je vous accorde non-seulement la vie, mais

« même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. » S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent.

Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Minia.., qui appartenoit à l'ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église, il pria devant un crucifix avec une ferveur extraordinaire. Au sortir de l'église, il va trouver l'abbé, et lui demande l'habit. On lui refusa ce qu'il demandoit, parce qu'on craignoit son père; on lui permit seulement de suivre en habit séculier les exercices de la communauté. Quelques jours après, il se coupa lui-même les cheveux, et se revêtit d'un habit de moine qu'il avoit emprunté. Son père devint furieux; il s'adoucit cependant à la fin. Touché des motifs qui avoient déterminé son fils à quitter le monde, il lui donna sa bénédiction, et l'exhorta lui-même à persévérer dans les bons sentiments où il étoit.

Le jeune religieux se livra tout entier aux austères pratiques de la pénitence. Il eut bientôt trouvé le secret important de rendre sa prière continuelle. Il joignoit aux macérations corporelles de vifs sentiments de componction, afin d'expier ses fautes passées, et de se faciliter les moyens de remporter une victoire complète sur les penchants corrompus de la nature. Par son extrême fidélité à tous les exercices de la pénitence, il établit en lui, de la manière la plus solide, le règne de la douceur et de l'humilité, et il devint en peu de temps un modèle accompli de toutes les vertus.

L'abbé du monastère étant mort, les religieux voulurent l'élire en sa place; mais il fut impossible d'obtenir son consentement. Peu de temps après, il quitta le monastère avec un autre religieux, et se retira dans la vallée dite *Vallombreuse*, au diocèse de Fiésoli. Il y trouva deux ermites auxquels il se joignit avec son compagnon. Ils conçurent tous ensemble le projet de bâtir un petit monastère, et d'y former une communauté, où l'on suivroit la règle de Saint-Benoît, selon son austérité primitive. Le nouvel ordre fut depuis approuvé par le pape Alexandre II, ainsi que les constitutions particulières qu'y ajouta saint Jean Gualbert, qui en fut fait premier abbé. Il établit parmi ses frères l'amour de la retraite et du silence, le détachement de toutes les choses de la terre, la pratique de l'humilité, les austérités de la pénitence et la charité la plus universelle. Il étoit rempli de tendresse et très compatissant envers ses frères, surtout envers ceux qui étoient malades. Il ne voulut point, par humilité, recevoir même les ordres mineurs.

Le nouvel ordre prit bientôt des accroissements considérables. Gualbert aimoit singulièrement les pauvres; et il n'en renvoyoit aucun sans lui donner l'aumône. Souvent il lui arriva de vider les magasins du monastère pour soulager les indigents. Ayant été pris d'une grosse fièvre, il fit assembler les supérieurs de son ordre; il leur annonça qu'il alloit être séparé d'eux : puis il les exhorta fortement à veiller pour qu'on observât la règle avec exactitude, et à maintenir la paix et la charité fraternelle. Il demanda ensuite les derniers sacrements, qu'il reçut avec de grands sentiments de piété. Il mourut le 12 juillet 1073, à l'âge de soixante-quatorze ans, et fut canonisé en 1193, par le pape Célestin III.

Pratique. Les grâces signalées que reçut saint Jean Gualbert, furent en lui le fruit du pardon d'une injure. Quel motif pour nous d'aimer nos frères, et de leur pardonner les fautes qu'ils peuvent avoir commises contre nous! Quoi de plus touchant que les vues selon lesquelles le précepte divin nous prescrit le pardon des injures! Quoi de plus persuasif que l'assurance que nous avons, que Dieu nous pardonnera, si nous pardonnons aux autres!

Prière. Accordez-nous, Seigneur, cet esprit de charité pour le prochain, qui nous fasse aimer nos frères comme nous-mêmes, et nous porte non-seulement à oublier le mal qu'ils pourront nous avoir fait, mais encore à leur procurer tout le bien qui dépendra de nous, pour avoir le vrai caractère de vos enfants, et mériter vos bénédictions éternelles. Ainsi soit-il.



EUGÈNE fut élu évêque de Carthage dans un temps que cette Eglise étoit persécutée par les ariens, que Hunéric soutenoit. Ce prélat se rendit bientôt vénérable à ceux mêmes qui n'étoient pas de la communion de l'Eglise. Pour les catholiques, il gagna leurs cœurs à un point, que chacun se fût estimé heureux de donner sa vie pour lui. Sa charité se répandoit sur tous avec tant d'abondance, qu'on étoit surpris qu'il pût faire tant d'aumônes dans un temps où les Barbares, maîtres de tout, laissoient l'Eglise dans l'indigence et la pauvreté. Il trouvoit ces ressources dans les cœurs qu'il se concilioit par sa douceur, et dans l'austérité de sa vie; car il se refusoit tout pour le donner aux autres. Son jeûne étoit continuel, et souvent il ne le rompoit qu'en prenant du pain et de l'eau. Quand on lui représentoit qu'il devoit du moins se réserver de quoi pourvoir à ses propres besoins : « Puisque le bon pasteur, répondoit-il, » doit être prêt à donner sa vie même pour son troupeau, lui convient-il de se mettre » beaucoup en peine des besoins de son corps? »

Tant de vertus l'exposèrent à l'envie et à la haine des évêques ariens. Chaque jour ils inventoient de nouvelles calomnies contre lui; et enfin ils portèrent le roi Hunéric à lui défendre de s'asseoir sur le siége épiscopal, de prêcher la parole de Dieu au peuple, et de souffrir dans son église ni hommes ni femmes qui fussent habillés à la vandale. Nous ne savons point ce que le saint évêque répondit aux deux premiers articles; mais il dit, sur le troisième, que la maison de Dieu étant ouverte à tout le monde, il ne lui étoit pas permis d'empêcher ceux qui vouloient y entrer, ni d'en chasser ceux qui y étoient.

Hunéric, irrité de cette réponse, fit mettre à la porte de l'église des bourreaux, qui, dès qu'ils voyoient un homme ou une femme y entrer avec l'habit de leur nation, leur jetoient sur la tête de petits bâtons dentelés, dont ils leur entortilloient les cheveux; et les tirant avec force, ils arrachoient la chevelure avec la peau. Quelques-uns en perdirent les yeux; d'autres en moururent après avoir long-temps souffert; plusieurs expirèrent à la porte même de l'église. On menoit par la ville des femmes avec leur tête ainsi écorchée, précédées d'un crieur, pour les montrer à tout le peuple. Hunéric ôta toutes les pensions aux catholiques qui

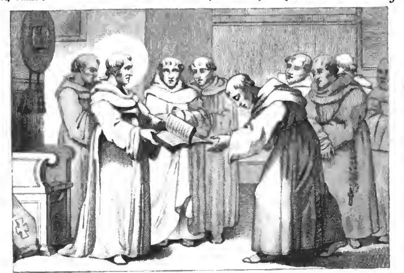
étoient à sa cour, et les employa aux travaux les plus rudes de la campagne. Ainsi, l'on vit des personnes de condition, et d'une santé foible, obligées de faire la moisson pendant les plus grandes chaleurs. Ce prince barbare, croyant abattre les catholiques à force d'être cruel, ne se contenta pas de ces premiers coups. Il chassa les laïques de leurs maisons, les dépouilla de leurs biens, et les relégua dans l'île de Sardaigne. Il fit assembler les vierges, et les traita indignement, pour les obliger à déposer contre les ecclésiastiques, comme s'ils eussent été coupables d'impudicité. Il fit prendre près de cinq mille évêques, prêtres, diacres et autres ecclésiastiques, et les relégua dans les déserts.

Saint Eugène fut exilé dans les déserts de la Tripolitaine, et mis à la garde d'un nommé Antoine, qui exerça contre lui un grand nombre de cruautés. Le saint évêque, réduit en cet état, ne se crut pas encore assez pénitent; et, pour ajouter quelque peine à sa situation, il couvroit son corps d'un rude cilice, couchoit sur la terre nue, et passoit les nuits à prier pour les maux de l'Eglise. Cette austérité le rendit paralytique. Son garde, ingénieux à le tourmenter, lui faisoit avaler de force le vinaigre le plus violent; parce qu'il savoit que cette liqueur étoit très contraire à son mal. Mais Dieu, qui donne la vie ou la mort à qui il lui plaît, rendit la santé à Eugène, parce qu'il le réservoit pour d'autre combats.

Hunérie sentit enfin le poids de la colère du Seigneur. Saint Victor de Vite dit qu'il fut mangé de vers qui sortoient de toutes les parties de son corps, et qu'il mourut ainsi dans le désespoir en vidant ses intestins. L'Eglise respira un peu sous son successeur. Saint Eugène eut la liberté de revenir à Carthage, l'an 487, et il fit tant par ses prières auprès de Dieu et par ses sollicitations auprès du nouveau roi, que ce prince rappela tous les évêques. Mais ce calme dura peu: ce roi mourut l'an 496; et Trasamond, son successeur, recommença la persécution. Dès la même année, ou tout au plus la suivante, saint Eugène fut enlevé tout d'un coup et conduit au roi. Il disputa en sa présence avec le patriarche des ariens, qu'il confondit et réduisit au silence. Pour prix de sa victoire, le Seigneur lui en prépara une seconde, dont il réserva le prix pour l'autre vie. Il fut condamné à perdre la tête avec deux autres qui l'avoient accompagné, et qui eurent en effet la tête tranchée. Pour Eugène, il eut seulement la gloire de montrer que Dieu lui avoit donné le courage et la constance d'un généreux martyr : car Trasamond lui en envia l'honneur. Le bourreau avoit déjà l'épée tirée, prêt à le frapper, lorsqu'on lui demanda encore quelle étoit sa résolution. « C'est, dit-il, de perdre la vie plutôt que d'abandonner la foi ». Le roi sembla avoir honte de faire mourir un homme respectable par sa science et sa vertu; et faisant arrêter le bras du bourreau, il exila le Saint dans le Languedoc. Eugène se retira à Alby, où l'on le laissa en paix, quoique Alaric, roi des Visigoths, qui étoient ariens comme les Vandales, fût maître de cette province. Le saint prélat y fut aussi respecté qu'à Carthage, et l'on dit que le grand nombre de catholiques qui voulurent se mettre sous sa conduite, l'obligèrent à bâtir un monastère dans le lieu de son exil. Il y finit sa glorieuse carrière, l'an 505.

Pratique. Les Saints regardoient la foi comme le plus précieux des trésors. La foi est en effet cette lumière surnaturelle, qui nous conduit dans la voie où nous devons marcher pour parvenir au vrai bonheur. Elle est la semence, ou plutôt la racine de la vie spirituelle, et le principe de toute vertu méritoire du ciel; sans elle, dit saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu.

Prière. Votre parole, Seigneur, nous instruit sur les qualités que doit avoir la foi qui sert de base au salut. Elle doit être ferme et supérieure à toutes les épreuves; elle doit être entière, c'est-à-dire, embrasser tous les articles de notre religion; elle doit être active, animée par la charité, féconde en bonnes œuvres. Daignez, par votre Esprit-Saint, nous l'accorder; nous vous la demandons par l'intercession de saint Eugène et de ses compagnons, qui combattirent si généreusement pour en maintenir la défense, afin que nous participions à leur bonheur infini. Ainsi soit-il.



Saint Bonaventure naquit l'an 1221, à Bagnania, petite ville de Toscane, située dans l'Etat Ecclésiastique. Il fut un des plus grands ornements de l'ordre de Saint-François, dans lequel il entra à l'âge de 22 ans, en conséquence d'un vœu que sa mère avoit fait. Dans le temps qu'il fut attaqué d'une maladie qui le mit aux portes de la mort, cette pieuse mère, effrayée du péril de son fils, le recommanda aux prières de saint François d'Assise, qui vivoit encore, et promit, s'il en revenoit, de le consacrer au service de Dieu, dans l'ordre que ce saint venoit d'établir.

Bonaventure ratifia lui-même le vœu de sa mère, et il en fit mention expresse, en prononçant ses vœux dans l'ordre de Saint-François.

Il fut envoyé à Paris pour y prendre des leçons de théologie, dans l'école d'Alexandre de Hales, célèbre docteur de ce temps-là; et il fit de si grands progrès dans cette science, qu'il fut jugé digne de l'enseigner lui-même à l'âge de 29 ans.

Ce Saint avoit reçu de Dieu un de ces naturels heureux qui réussissent dans tout. Il faisoit autant de progrès dans la piété que dans la doctrine. Il étoit en même temps humble et savant: il avoit une piété tendre et un esprit solide, un caractère ferme et une humeur douce.

Il n'avoit que trente-cinq ans, et il n'y en avoit que treize qu'il étoit entré dans l'ordre, lorsqu'il en fut fait ministre général. Il s'appliqua à y maintenir la discipline régulière selon l'esprit de saint François, et l'ordre conserva toute sa ferveur sous un si sage conducteur, qui prêchoit d'exemple.

Le pape Clément IV voulant l'élever à l'épiscopat, le Saint le conjura de le laisser dans l'humilité de son état : alors le pape lui dit ces paroles de l'Ecriture : *Demeurez donc ferme dans l'alliance que vous avez faite avec le Seigneur : acquittez-vous de ce que vous lui avez promis, et passez vos jours dans l'accomplissement de vos devoirs.*

Il composa plusieurs ouvrages de théologie, qui l'ont fait regarder avec raison comme un docteur de l'église. Il écrivit la Vie de saint François, dont il fut l'imitateur et le disciple. Il a fait un livre, où il applique à la Sainte Vierge les sentiments de piété qui sont répandus dans les psaumes, et qu'il appelle le psautier de la Vierge Marie, pour laquelle il eut toujours une dévotion particulière.

Le pape Grégoire X le fit cardinal et évêque d'Albano, malgré ses répugnances, jugeant à propos de le décorer, pour donner plus de poids à sa doctrine au concile de Lyon, où l'on devoit traiter de la réunion de l'église Grecque avec l'église Latine.

Saint Bonaventure fut en effet regardé comme l'oracle de ce concile. Il prêcha à la seconde et à la troisième session. Mais il fut ensuite attaqué de la maladie qui l'enleva l'an 1274, âgé seulement de 53 ans; ainsi il ne put voir la fin de ce concile. Il n'y avoit pas un an qu'il étoit cardinal.

P. Gr.

Pratique. Selon saint Bonaventure, la perfection du christianisme consiste moins à pratiquer les exercices sublimes de l'état religieux, qu'à bien faire les actions ordinaires. « La meilleure perfection, dit ce Saint, » est de faire les choses communes d'une manière parfaite. Une fidélité constante dans les petites choses, est » une grande, une héroïque vertu. » Prenons cette maxime pour règle.

Prière. Seigneur, vous voulez le salut de tous, et pour l'obtenir de votre miséricorde, il suffit de faire tout ce que votre loi et les devoirs de notre état nous prescrivent. Que votre grâce dirige toujours notre conduite, afin qu'elle se rapporte toute entière à vous. Ainsi soit-il.



SAINT HENRI, surnommé *le Pieux* et *le Boiteux*, naquit en 972. Il eut pour père Henri, duc de Bavière, et pour mère Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il fut élevé par saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, et fit de rapides progrès dans les sciences et la piété. En 995, il succéda à son père dans le duché de Bavière. Étant depuis parvenu à l'empire, il justifia la haute idée qu'on avoit conçue de lui, par l'assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires. Il prioit, il méditoit la loi de Dieu, et s'exerçoit à la pratique de l'humilité, afin de se prémunir contre l'orgueil, et de ne point se laisser éblouir par l'éclat des honneurs. Toujours il avoit devant les yeux la fin que Dieu s'étoit proposée en l'élevant à une dignité si éminente. De là son zèle à procurer la gloire du Seigneur, l'exaltation de l'Eglise, à entretenir la paix dans ses états, et à chercher en tout le bonheur de ses sujets.

En 1005, il fit assembler un concile national à Dortmond, en Westphalie, pour régler divers points de discipline, et pour maintenir plus sûrement l'observation des canons de l'Eglise. Il procura aussi la convocation de plusieurs synodes provinciaux, qui s'assemblèrent pour le même objet. Jamais il n'entreprit de guerres que dans la vue de défendre ses peuples. Il apaisa quelques révoltes qui s'étoient élevées au commencement de son règne, et pardonna à ceux qui en avoient été les auteurs.

Après une victoire remportée en Italie, il se rendit à Rome, accompagné de la reine, sainte Cunégonde. Le pape Benoît VIII l'y couronna empereur avec son épouse, en 1014. Henri confirma et renouvela les donations que ses prédécesseurs avoient faites au saint-siége, de la ville de Rome, de l'exarchat de Ravenne, et de plusieurs autres domaines en Italie. Après avoir apaisé les troubles de la Lombardie, il reprit le chemin des Alpes pour retourner en Germanie. Il visita ensuite le monastère de Cluni, auquel il donna le globe, et la couronne d'or enrichie de pierres précieuses, dont le pape lui avoit fait présent. Divers autres monastères reçurent aussi des marques de ses pieuses libéralités. Quelques princes même de sa famille, désapprouvant l'usage qu'il faisoit de ses revenus, prirent les armes contre lui; il les fit rentrer dans le devoir, et leur pardonna.

Quelque temps auparavant, les idolâtres qui habitoient la Pologne et l'Esclavonie, avoient ravagé le diocèse de Meesbourg, et détruit plusieurs églises; il les soumit, ainsi que les princes de Bohême, qui s'étoient également révoltés. Par ce moyen, la Pologne, la Bohême, et la Moravie, devinrent tributaires de l'empire. Henri répara les églises et rétablit les siéges épiscopaux qu'on avoit détruits. Il envoya dans la Pologne et la Bohême des prédicateurs zélés pour instruire les idolâtres.

Quand il eut terminé les nouvelles affaires qui l'avoient rappelé en Italie, il revint dans ses états. Dans le duché de Luxembourg, il eut une entrevue avec Robert, roi de France : les deux princes s'entretinrent d'affaires concernant l'Eglise et le gouvernement, ainsi que de la meilleure manière d'accroître le règne de la piété, et de rendre leurs sujets heureux : ils ne se séparèrent qu'après s'être donné des preuves de la plus sincère amitié.

De retour dans ses états, Henri s'appliqua à faire fleurir partout la religion. Il enrichissoit les églises, soulageoit les pauvres, remédioit aux abus et aux désordres, prévenoit les injustices, et garantissoit le peuple de l'oppression. Malgré la multiplicité des affaires dont il étoit accablé, il ne négligeoit pas pour cela les détails. Il n'oublioit pas surtout le soin de son ame : sans cesse il se rappeloit les dangers auxquels il étoit exposé. Plus il étoit élevé dans le monde, plus il cherchoit à s'abaisser; et on ne vit jamais une humilité plus grande sous le diadème. Il aimoit qu'on lui dît naïvement la vérité, et il chassa les flatteurs, qu'il regardoit comme les plus grandes pestes de la cour et des rois. La prière, et surtout la prière publique, faisoit ses plus chères délices. Il étoit si édifié de la conduite des chanoines de la cathédrale de Strasbourg, qu'il avoit dessein de se retirer auprès d'eux, après avoir renoncé à la couronne; mais il fut empêché de l'exécuter par les remontrances des seigneurs de sa cour, et surtout par celle de l'évêque Wérinhaire, qui lui fit comprendre que sa véritable vocation étoit de régner avec sagesse, et de se sanctifier sur le trône.

Henri assistoit au sacrifice de la messe avec beaucoup de dévotion, et participoit souvent à l'auguste sacrement de l'autel. Il honoroit la Mère de Dieu comme sa patrône. Il avoit une tendre dévotion pour les Anges gardiens, et généralement pour tous les Saints. Toujours il persistoit dans le dessein de quitter le monde, et il vouloit se retirer dans l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun; mais le pieux Richard, abbé de cette maison, lui conseilla de ne point exécuter ce projet. Ce saint empereur fit constamment présider la religion à ses conseils, la bonne foi à ses traités, le zèle à ses entreprises. Il conserva la chasteté au milieu des périls de la cour; on assure même qu'il garda la continence dans le mariage, de concert avec sainte Cunégonde, son épouse.

Il mourut au château de Grône, près d'Halberstadt, le 14 juillet 1024, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la vingt-deuxième de son règne. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, changèrent bientôt les regrets en une vénération singulière. Il fut canonisé, en 1152, par le pape Eugène III.

PRATIQUE. Ceux qui sont placés au-dessus des autres par les honneurs, les dignités, les richesses ou les talents, ont de grandes obligations à remplir, et rendront un compte bien rigoureux au souverain juge. Qu'ils se souviennent surtout que l'influence de leurs discours, et de leurs bons ou mauvais exemples sur la conduite de leurs inférieurs, sera la matière du jugement qu'ils subiront au tribunal de Dieu.

PRIÈRE. Pardonnez-nous, Seigneur, comme vous en prioit David, nos péchés étrangers, qui sont ceux dont nos exemples ou notre négligence auroient été la cause ou l'occasion; pardonnez aussi à nos frères, et que votre bonté, en nous rendant la grâce, nous aide à y persévérer. Ainsi soit-il.



Saint Eustathe eut pour patrie la ville de Side en Pamphilie. Nous apprenons de saint Athanase, qu'il confessa généreusement la foi devant les persécuteurs. Il étoit recommandable par son savoir et son éloquence, mais il l'étoit beaucoup plus encore par son éminente piété, et par son zèle ardent à maintenir la pureté de la doctrine catholique. Ayant été placé sur le siége de la petite ville de Bérée en Syrie, il s'acquit bientôt une grande considération dans l'Eglise.

On l'élut, en 324, pour remplir le siége d'Antioche, qui étoit alors le troisième du monde chrétien. Il s'opposa fortement à sa translation, alléguant pour raison que ces sortes de translations étoient défendues par les canons de l'Eglise, à moins qu'il n'en résultât de l'avantage pour la gloire de Dieu, et de l'utilité pour le prochain. On lui montra qu'il étoit dans le cas de l'exception, et il fut forcé de se rendre. Il se distingua particulièrement dans le concile de Nicée, par son zèle contre l'arianisme; il eut beaucoup de part aux réglements qu'on y dressa pour le maintien de la discipline.

De retour à Antioche, il y tint un concile pour rétablir la paix dans son église, qui étoit déchirée par diverses factions. Il se montra fort sévère dans l'examen de ceux qu'il recevoit parmi le clergé; il rejetoit toutes les personnes dont la foi et les mœurs étoient suspectes. Plusieurs de ceux qu'il avoit refusés, embrassèrent depuis l'arianisme; ce qui justifia la conduite qu'il avoit tenue à leur égard. Il envoya aussi dans les diocèses de la juridiction de son patriarchat, des hommes capables d'instruire et d'encourager les fidèles.

Plusieurs évêques ariens, outrés de son zèle, résolurent de le perdre à quelque prix que ce fût. Ils publièrent une calomnie atroce contre ses mœurs; mais la vérité se fit jour, et les

auteurs de la calomnie furent confondus. Les ariens accusèrent ensuite Eustathe de sabellianisme, c'étoit aussi une calomnie ; mais les hérétiques l'employant contre tous ceux qui professoient la doctrine orthodoxe, le patriarche et les évêques catholiques qui étoient présents au prétendu concile assemblé à Antioche par les partisants d'Arius, crièrent inutilement à l'injustice ; on ne voulut point les écouter ; on prononça même une sentence de déposition contre le Saint. Les évêques ariens informèrent l'empereur de ce qui s'étoit passé, et lui présentèrent les choses de manière, que ce prince, trompé, se laissa prévenir contre Eustathe.

La nouvelle de la déposition du saint patriarche ne se fut pas plus tôt répandue, qu'il s'éleva une sédition à Antioche. Il n'en fallut pas davantage pour achever de persuader à Constantin qu'il étoit coupable des crimes qu'on lui imputoit. Il lui envoya un ordre de se rendre à Constantinople, d'où il devoit le faire partir pour le lieu de son exil. Le saint pasteur, avant de quitter Antioche, assembla les fidèles pour les exhorter à rester inébranlables dans la doctrine de l'Eglise. Ses exhortations produisirent leur effet, en préservant un grand nombre de ses diocésains du malheur de tomber dans l'hérésie. Nous apprenons de saint Jérôme et de saint Chrysostôme, qu'il fut banni dans la Thrace, avec plusieurs tant prêtres que diacres. Théodoret assure qu'on l'exila de la Thrace dans l'Illyrie. Il mourut à Philippes en Macédoine, en 338.

Saint Jérôme appelle saint Eustathe une trompette retentissante, et dit qu'il fut le premier qui prit la plume pour combattre les ariens. Il admire en lui une vaste étendue de connoissances, et assure qu'il étoit parfaitement versé dans les lettres divines et humaines. Saint Chrysostôme lui donne les mêmes louanges. Saint Fulgence le compte parmi les plus grands évêques de l'Eglise.

Pratique. Heureux, disoit le Sauveur du monde, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ; heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que leur récompense est assurée dans le ciel. Quoi de plus propre en effet que les temps d'épreuves, à sanctifier nos ames par le renoncement aux passions, par la connoissance de nos misères, par l'aveu de notre néant? Un chrétien souffrant en vrai disciple de Jésus crucifié, accomplit, dans le sens de l'Apôtre, ce qui manque à la passion de ce Dieu Sauveur.

Prière. Faites-nous comprendre, Seigneur, tout le prix de cette glorieuse ressemblance, cette connoissance adoucira nos maux dans la tribulation, et nous donnera une ferme espérance de vous être réunis dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.



Les premiers chrétiens qui souffrirent à Carthage dans l'année 200, furent douze martyrs Scillitains, ainsi nommés de Scillite, ville de la province consulaire d'Afrique. Ayant été arrêtés le 16 juillet, on les conduisit devant le tribunal du proconsul Saturnin. Les principaux d'entre eux étoient trois hommes, Spérat, Narzal et Cittin, et trois femmes, Donate, Seconde et Vestine. Le proconsul les assurant que l'empereur oublieroit leur désobéissance s'ils sacrifioient aux dieux des Romains, Spérat répondit au nom de ses compagnons : « Nous n'avons commis » aucun crime; nous n'avons insulté personne; au contraire, lorsqu'on nous a maltraités, nous » en avons remercié le Seigueur. Sachez donc que nous n'adorons que le seul vrai Dieu, qui » est le maître et l'arbitre de toutes choses; et c'est pour nous conformer à sa loi, que nous » prions pour ceux qui nous persécutent injustement ». Le proconsul le pressant de jurer par le génie de l'empereur, Spérat reprit : « Je ne connois point le génie de l'empereur de ce » monde, mais je sers le Dieu du ciel, qu'aucun homme n'a vu ni ne peut voir. Je n'ai jamais » commis de crime punissable par les lois de l'Etat; j'ai toujours payé les droits dus au prince, » que je regarde comme mon seigneur sur la terre; mais je n'adore que mon Dieu, qui est le » roi des rois, et le maître souverain de toutes les nations de l'univers : encore une fois, je ne » suis coupable d'aucun crime, ainsi je n'ai mérité aucune punition ». Là-dessus le proconsul ordonna qu'ils fussent tous menés en prison, et qu'on les mît aux ceps jusqu'au lendemain.

Le jour suivant, le proconsul se les fit amener, et dit aux femmes d'honorer le prince et de sacrifier aux dieux. Donate répondit : « Nous rendons à César ce qui appartient à César; mais » nous n'adorons que Dieu, et nous n'offrons qu'à lui des sacrifices. Je suis aussi chrétienne, dit » Vestine. Je crois aussi en mon Dieu, dit Seconde, et je veux toujours lui être fidèle. Quant à

» vos dieux, jamais nous ne nous déterminerons à les servir et à les adorer. » Le proconsul ayant ordonné qu'on les remît en prison, fit approcher les hommes : puis adressant la parole à Spérat, il lui dit : « Persistes-tu encore dans ta première résolution ? es-tu toujours chrétien ? » Oui, je le suis, répondit Spérat; et pour que personne ne l'ignore, je le répète, je suis » chrétien ». Tous ceux qu'on avoit arrêtés avec lui s'étant écriés qu'ils professoient la même religion, le proconsul dit : « Vous ne voulez donc ni grâce, ni temps pour délibérer sur le » parti que vous avez à prendre? — Spérat. Faites ce qu'il vous plaira ; nous mourrons avec » joie pour l'amour de Jésus-Christ. — Le proconsul. Quels sont les livres que vous lisez, et » pour lesquels vous avez tant de respect? — Spérat. Les quatre Evangiles de Notre-Seigneur » Jésus-Christ, les Epîtres de l'apôtre saint Paul, et toute l'écriture inspirée de Dieu. » Comme le proconsul leur donnoit toujours des délais pour prendre une dernière résolution, Spérat dit : « Ce délai est inutile; jamais nous ne renoncerons à la loi de Notre Seigneur Jésus-Christ ; » ainsi ordonnez ce qu'il vous plaira ». Le proconsul les voyant inébranlables, prononça la sentence suivante : « Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, Félix, Acyllin, Lætance, Januaria, » Générose, Vestine, Donate et Seconde, s'étant avoués chrétiens, et ayant refusé de rendre » l'honneur et le respect dus à l'empereur, nous les condamnons à être décapités ». Après la lecture de cette sentence, les martyrs remercièrent Dieu de ce qu'il vouloit bien les recevoir au nombre de ceux qui donnent leur vie pour la confession de son nom. Ils allèrent avec joie au lieu de l'exécution et on leur trancha la tête, pendant qu'ils continuoient d'offrir leur sacrifice à Jésus-Christ.

Pratique. Personne n'est plus soumis qu'un vrai chrétien aux lois civiles du gouvernement, parce qu'il sait qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César; mais il sait aussi qu'il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Il ne s'écartera donc jamais de ce qu'il doit de juste soumission à l'une et l'autre puissance.

Prière. Nous vous demandons, Seigneur, la grâce de remplir exactement ce double devoir, de l'accomplissement duquel dépendent la tranquillité de l'ordre public, et notre bonheur pour ce monde et pour l'autre. Ainsi soit-il.



L'Empereur Adrien ayant fait bâtir un magnifique château à Tibur ou Tivoli, l'enrichit de toutes les curiosités de l'art que l'on y apporta de toutes les provinces. Lorsqu'il le vit achevé, il en ordonna la dédicace, qui se fit avec les cérémonies usitées parmi les païens. On commença par des sacrifices, que l'on offrit dans le dessein d'engager les idoles à rendre des oracles. Telle fut la réponse des démons : « La veuve Symphorose et ses sept fils nous tourmentent chaque » jour, en invoquant leur Dieu; si vous les portez à sacrifier, nous voûs promettons d'écouter » favorablement vos vœux ».

Symphorose vivoit à Tivoli avec ses sept fils, et employoit ses revenus, qui étoient considérables, à soulager les pauvres, et surtout les chrétiens qui souffroient pour la foi. Elle étoit veuve de Gétulius ou Zoticus, qui avoit reçu la couronne du martyre avec son frère Amantius. Après la mort de l'un et de l'autre, Symphorose enterra leurs corps. Comme elle ne désiroit rien plus que de voir arriver le moment où elle leur seroit réunie dans la gloire avec ses fils, elle se préparoit continuellement à les suivre par la pratique des bonnes œuvres.

Adrien, dont la superstition avoit été alarmée par la réponse de ses dieux, ou de leurs prêtres, se fit amener Symphorose et ses fils : il leur parla d'abord à tous avec douceur, et les exhorta d'une manière pressante à sacrifier. Symphorose lui répondit au nom de tous : « Gétulius, mon » mari, et son frère Amantius, l'un et l'autre tribuns dans vos troupes, ont souffert divers » tourments pour le nom de Jésus-Christ, plutôt que de sacrifier aux idoles ; ils ont vaincu vos » démons par leur mort, aimant mieux se laisser trancher la tête que de céder à vos efforts. La » mort qu'ils ont soufferte a paru honteuse aux yeux des hommes, mais elle les a comblés de » gloire parmi les anges ; ils jouissent présentement dans le Ciel d'une vie qui ne finira jamais ».

L'empereur, changeant de voix, lui dit d'un ton sévère : « Si vous ne sacrifiez avec vos fils » je vous ferai tous offrir en sacrifice à mes dieux puissants. — SYMPHOROSE. Vos dieux ne » peuvent me recevoir en sacrifice; mais si je suis brûlée pour le nom de Jésus-Christ, ma mort » augmentera les tourments que vos démons souffrent dans leurs flammes. Pourrois-je espérer le » bonheur d'être offerte en sacrifice avec mes enfants, au Dieu vivant et véritable? — ADRIEN. » Ou sacrifiez à mes dieux, ou vous périrez tous misérablement. — SYMPHOROSE. Ne croyez pas » que la crainte puisse me faire changer; je désire d'être réunie dans le lieu de repos, avec mon » mari, que vous avez mis à mort pour le nom de Jésus-Christ. »

Adrien fit conduire Symphorose au temple d'Hercule, où elle eut le visage meurtri de soufflets; on la pendit ensuite par les cheveux. Comme elle étoit inébranlable au milieu de ces tourments, l'empereur ordonna qu'elle fût jetée dans la rivière avec une grosse pierre au cou. Son frère Eugène, qui étoit un des principaux du conseil de la ville, retira son corps et l'enterra à quelque distance de là.

Le lendemain, Adrien ordonna que les sept fils de Symphorose lui fussent amenés tous à la fois. Ayant employé inutilement les exhortations et les menaces pour les gagner, il fit planter autour du temple d'Hercule sept pieux, où on les étendit avec des poulies : on les serra avec tant de violence, que leurs os furent disloqués en plusieurs endroits de leurs corps. Loin de céder à la cruauté des tourments, ils s'animoient les uns les autres, et se montroient plus avides de souffrances, que les bourreaux n'étoient ardents à les tourmenter. Enfin, l'empereur ordonna qu'on les mît à mort, chacun à l'endroit où il étoit. Crescens, l'aîné de tous, fut égorgé; le second, nommé Julien, reçut un coup de poignard dans la poitrine; Némésius eut le cœur percé d'une lance; Primitivus fut frappé dans l'estomac; on rompit les reins à Justin; on ouvrit les côtés à Stacteus; Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas. La persécution ayant cessé, on rendit aux reliques des martyrs l'honneur qui leur étoit dû; on les enterra sur la voie Tiburtine, à moitié chemin de Rome et de Tivoli. Ils souffrirent en l'an 120.

PRATIQUE. Sainte Symphorose rappeloit sans cesse à ses enfants la gloire et le bonheur de ceux qui marchent sur les traces du Sauveur du monde. Elle leur apprenoit qu'un chrétien qui aime les humiliations et les souffrances, y trouve un trésor solide et une paix inaltérable qui l'accompagnera jusqu'au dernier soupir, en assurant au mérite de sa généreuse et constante patience les palmes de l'éternité.

PRIÈRE. C'est en mourant sur la croix, Seigneur, que vous nous avez rachetés, et vous voulez que nous unissions nos souffrances et notre sacrifice aux vôtres, pour avoir part à vos mérites infinis : aidez-nous à marcher après vous dans la voie étroite qui seule conduit à la véritable vie. Ainsi soit-il.



Saint Vincent de Paule est né au Puy. Dès son enfance il montra une grande charité envers les pauvres. Il étudia d'abord à Acqs, ensuite à Toulouse, et à Saragosse. Il étoit prêtre et docteur en théologie lorsque, revenant de Marseille à Toulouse, il fut pris par les Turcs, blessé d'un coup de flèche, et conduit captif en Afrique : dans les fers, il convertit son maître, qui avoit abjuré la doctrine de Jésus-Christ, pour suivre celle de Mahomet. A son retour en France, le cardinal de Berulle l'engagea à se charger successivement des paroisses de Clichy, et de Châtillon. Il y renonça pour suivre l'attrait qu'il avoit pour les missions ; toutes celles qu'il a entreprises ou qui ont été faites sous ses auspices ont eu les plus grands fruits.

Saint François de Sales ne connoissoit pas de plus digne prêtre que saint Vincent. Il le fit supérieur des religieuses de la Visitation. Devenu principal du collége des Bons-Enfants, il y commença la congrégation des prêtres de la Mission, auxquels il donna pour objet de ministère l'instruction et le salut des gens de la campagne. Sa congrégation s'est répandue en Italie, en Pologne, en Ecosse, en Irlande, dans les Indes ; et jusque dans les contrées les plus éloignées des nôtres. On doit à saint Vincent l'établissement des séminaires, où les clercs se disposent aux ordres sacrés, les conférences ecclésiastiques où l'on traite des devoirs des prêtres, les assemblées des dames de charité où l'on pourvoit au soulagement des pauvres, l'institution des sœurs de la Charité dont les soins s'étendent aux besoins des malheureux de toute espèce. Il a procuré des secours et des hospices aux enfants abandonnés, aux ouvriers infirmes, aux étrangers malades, aux filles pécheresses et pénitentes.

Les galériens ont, à Marseille et à Paris, une infirmerie fondée par le roi à sa sollicitation. La Lorraine, la Champagne, la Picardie, ravagées par la peste, la famine et la guerre, trouvèrent en lui d'abondantes ressources. Quand Paris manqua de vivres, sa maison en fournit à deux mille pauvres. Louis XIII rendit entre ses bras les derniers soupirs. Après la mort du roi, la reine Anne d'Autriche le prit pour son conseil. Le crédit qu'il eut alors ne lui servit qu'à mettre dans les dignités de l'Eglise ceux qui les méritoient le plus. Dans son élévation il ne perdit rien de sa simplicité, de sa droiture, de son humilité; il fut toujours affable, toujours égal à lui-même. Dieu étoit sans cesse présent à ses yeux. Il montra un inviolable attachement à l'Eglise romaine et à la foi de nos pères. Accablé sous le poids des travaux et des années il mourut à Paris, en 1660, il fut enterré à la maison de Saint-Lazare, et, en 1737, canonisé par Clément XII.

Br. P.

Pratique. La sagesse mondaine n'est que folie, dit l'Ecriture, et le vrai sage ne sera jamais que l'homme selon le cœur de Dieu: tel fut saint Vincent de Paul. Tout à tous dans l'ordre de la charité évangélique, pour gagner les ames au Seigneur, il consola les affligés, instruisit les ignorants, convertit les pécheurs, servit de père aux pauvres, et fut l'apôtre de tous les âges et de tous les états. Voilà la vraie sagesse, la gloire de Dieu est sa fin, le bonheur des autres est son désir, l'Évangile est son école, et le Ciel sera son partage à jamais.

Prière. O Dieu, la charité par essence! renouvelez dans les ministres de votre Eglise et dans chacun de ses enfants, cette première des vertus. En vous aimant, et en aimant pour vous nos frères, nous accomplirons votre loi, vous régnerez en nous sur la terre, nos jours seront saints et heureux en attendant la félicité éternelle. Ainsi soit-il.



Saint Joseph Barsabas, que nous ne connoissons que par le livre des Actes des Apôtres, étoit un des soixante-douze disciples du Sauveur. Il fut mis sur les rangs par la sainte assemblée qui remplissoit le cénacle, quand les apôtres voulurent donner un successeur dans l'apostolat au traître Judas; saint Mathias fut proposé avec lui. Les apôtres demandèrent à Dieu de faire connoître celui de ces deux saints que sa grâce destinoit au collége apostolique; et le sort, dit le texte sacré, tomba sur Mathias. Le témoignage authentique rendu par l'assemblée des saints, à celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête, nous dit tout sur ses vertus.

Saint Chrysostôme, en faisant son éloge, observe que l'humilité profonde de saint Joseph Barsabas lui fit bénir le Saint-Esprit, de l'élection de saint Mathias à la dignité d'apôtre. Après la dispersion des disciples, il alla prêcher l'Evangile aux nations, confirmant par des prodiges la foi qu'il annonçoit. Un auteur des temps apostoliques, et, après lui, un des plus anciens historiens de l'Eglise, rapportent que saint Joseph Barsabas, ayant bu du poison, il n'en éprouva aucun mal. Il étoit désigné, parmi les saints disciples de Notre Seigneur, sous le nom de Joseph-le-Juste : ce mot est sans doute un panégyrique parfait.

Pratique. La vie des apôtres et des premiers disciples de l'Évangile étoit un miracle de grâce, et l'exercice soutenu de toutes les vertus. Ils ne désiroient de vivre que pour gagner le Ciel, et leur vie n'étoit qu'une préparation à la mort qui devoit les mettre en possession de ce royaume, auquel nous sommes tous appelés par la foi. Le zèle qui les embrasoit pour le salut du monde, les rendoit victimes de la charité pour convertir les peuples à Jésus-Christ. Leur piété, leur douceur, leur chasteté, leur patience, attiroient l'admiration et l'hommage des cœurs à la religion qu'ils annonçoient avec l'éloquence de la parole et celle de l'exemple. Héritiers de leur foi, en gardons-nous les préceptes ? en méditons-nous les vérités simples ? en pratiquons-nous les vertus? Hélas! quand cessera l'opposition criminelle de nos mœurs avec la doctrine de l'Évangile, et celle de toute notre conduite extérieure avec la règle imprescriptible de la foi?

Prière. O Sauveur des hommes, rammez en nous la vie de la foi, dont nous avons reçu le sceau par le baptême, et ne permettez pas que régénérés en vous, notre adoption soit encore profanée par l'habitude du péché; aidez-nous à en briser les chaînes, afin qu'avec votre secours, nous ne cessions de vous être fidèle jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

SAINT ZÉPHIRIN, pape et martyr.

Saint Zéphirin étoit Romain de naissance; il succéda au pape Victor, en 202, la même année où Sévère alluma le feu de la cinquième persécution contre l'Eglise. Le saint pontife fut l'appui et le consolateur des fidèles; et sa charité lui fit ressentir ce que souffroient les confesseurs. Il est vrai que les triomphes des martyrs étoient pour lui un sujet de joie; mais son cœur reçut des plaies bien profondes de la chute des apostats et des hérétiques. La douleur que lui causoit l'aveuglement de ces derniers, ne cessa point lorsque la paix fut rendue à l'Eglise. Les principaux hérétiques qui dogmatisèrent alors, furent Marcien, Praxéas, Valentin, et les montanistes. Zéphirin les combattit, et remporta la victoire sur tous, au rapport de saint Optat.

Mais rien ne l'affligea plus que la chute de Tertullien, que l'on attribue en partie à l'orgueil, et en partie à Proclus et Proculus. Celui-ci étoit un montaniste éloquent, dont Tertullien devint le panégyriste outré, lorsqu'il eut embrassé la même secte. Il fut confondu à Rome, dans une conférence qu'il eut avec Caïus, savant prêtre de l'Eglise de cette ville, que Zéphirin sacra depuis évêque régionnaire.

Eusèbe, saint Jérôme, et Photius, donnent de grands éloges au dialogue de Caïus avec Proculus, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. On lit encore dans Photius, que Caïus avoit aussi composé un traité contre Artémon, qui enseignoit que Jésus-Christ étoit un pur homme, et plusieurs autres savants ouvrages, dans lesquels Eusèbe puisa ce qu'il rapporte de la pénitence de Natalis. Saint Zéphirin employa tout son zèle pour arrêter les progrès de l'hérésie, et il eut la consolation de ramener Natalis à l'Eglise, qui, après avoir souffert diverses tortures pour la foi, s'étoit fait disciple de deux hérésiarques, qui l'ordonnèrent évêque de leur secte. Mais Dieu eut pitié de Natalis; il l'avertit par plusieurs visions d'abandonner le parti des hérétiques. Natalis, fidèle à la voix du Seigneur, se revêtit d'un habit de pénitence, et alla se jeter aux pieds de saint Zéphirin; il se prosterna aussi devant l'assemblée des fidèles, et y donna de si grandes marques de componction, que tous en furent singulièrement touchés. Enfin, la douleur extraordinaire qu'il témoignoit de sa faute, engagea saint Zéphirin à le rétablir dans la communion de l'Eglise, et à l'exempter des peines canoniques qui étoient alors très longues et très rigoureuses.

Nous apprenons d'Eusèbe que saint Zéphirin montra son zèle avec tant de vigueur contre les blasphèmes des hérétiques, séducteurs de Natalis, que ceux-ci le traitèrent de la manière la plus outrageante; mais ce fut une gloire pour lui de s'entendre donner le titre de principal défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il mourut en 219, après avoir occupé le siége pontifical pendant dix-sept ans. Il fut enterré dans le cimetière de Calixte, le 26 d'août, jour auquel il est nommé dans la plupart des Martyrologes. Il mérita le titre de martyr que lui donnent quelques martyrologistes, à cause des souffrances auxquels il fut exposé pendant la persécution. On ne sait rien de bien certain sur le genre de sa mort.

Pratique. Nous voyons, surtout dans les premiers siècles du christianismo, une suite de pasteurs zélés à maintenir le dépôt de la foi, à veiller sur la pureté de la morale, et à conserver la sainteté de la discipline. De quelle constance et de quelle fermeté n'eurent-ils pas besoin pour résister au paganisme, aux hérésies et à la corruption du monde! Nous devons donc à Dieu un tribut de louanges pour cette miséricorde dont il a donné des marques si éclatantes à son Eglise. Nous devons encore lui recommander nos propres œuvres, le prier d'exalter la gloire de son saint nom par la propagation de la foi sur la terre, de susciter dans son Eglise des modèles de vertu, des pasteurs animés de son esprit, et un peuple soumis au joug aimable de la loi divine.

Prière. O Dieu Sauveur! l'auteur et le consommateur de la foi de votre sainte Eglise, nous croyons fermement toutes les vérités que vous lui avez révélées: faites-nous la grâce d'y conformer notre vie, et de mourir en la professant d'esprit et de cœur. Ainsi soit-il.



Sainte Praxède étoit fille de Pudens, sénateur romain, et sœur de sainte Pudentiène. La ville de Rome, sous le pontificat de Pie I, et sous le règne de l'empereur Antonin-le-Pieux, connut et admira les exemples héroïques des vertus de sainte Praxède. Sa piété fit l'édification de l'Eglise, pour laquelle elle employa tout son zèle à concourir à l'entretien de ses autels, aux solennités de son culte, et à pourvoir à ses autres besoins. Elle avoit hérité de grands biens, dont elle employa la plus grande partie au soulagement des pauvres et des saints martyrs qui, dans les combats pour la foi, éprouvoient souvent, avec la douleur des tourments que les tyrans leur faisoient subir, les rigueurs du froid, de la nudité, de la faim, dans les prisons et sous le poids des chaînes.

Sainte Praxède, dans le désir de partager en quelque sorte leur bonheur, leur procuroit les consolations et les secours en tout genre qui pouvoient diminuer leurs souffrances. La prière, le jeûne, les veilles, et les autres pratiques de la perfection évangélique, la sanctifièrent par sa fidélité à correspondre aux grâces du Seigneur. Elle mourut en paix, et fut enterrée auprès de sa sainte sœur, à Rome, sur la voie Salarienne.

Pratique. Les chrétiens des premiers siècles ne vivoient que pour le Ciel; connoître Dieu, le servir et l'aimer de tout leur cœur, voilà l'objet de leurs pensées et le motif de leurs actions; tout le reste n'étoit à leurs yeux qu'indifférence: aussi leurs jours étoient-ils pleins de vertus; la paix de l'innocence étoit pour eux le gage et l'avant-goût de la paix dans le royaume de Dieu. Que cherchons-nous aujourd'hui, nous, les chrétiens de ces siècles d'impiété et de libertinage? Examinons sur cela notre conduite, nous y verrons la cause de cette désolation presque générale, dont les saints livres nous assurent que l'oubli de Dieu, l'esclavage des passions sont le principe, et dont la fin sera la mort dans le péché.

Prière. Eclairez, ô mon Dieu, de vos lumières, tant d'ames aveuglées par leur passions, et endurcies dans le péché; que la crainte de vos jugements nous pénètre, que votre infinie miséricorde nous attire; convertissez-nous, Seigneur, afin que, dociles aux impressions de votre grâce, nous rentrions dans les voies de la justice qui nous conduisent à vous. Ainsi soit-il.

SAINTE EANSWIDE, ABBESSE EN ANGLETERRE.

Saint Ethelbert, premier roi chrétien d'Angleterre, eut pour successeur dans le royaume de Kent, son fils Eadbald. Celui-ci s'abandonna d'abord à tous les vices qui sont la suite du paganisme; mais il se convertit depuis et devint un chrétien zélé. C'est ce que prouvent les pieuses fondations qu'il fit, et les différentes lettres que les papes lui écrivirent. Sainte Eanswide étoit fille de ce prince. Son illustre naissance reçut un nouvel éclat de l'éminente sainteté de sa vie. Les grandes vérités de la religion firent sur son cœur une impression si profonde, qu'on la vit dès son enfance ne trouver de plaisir que dans la prière et les autres exercices de piété. Pleine de dégoût pour le monde, elle en méprisoit les vanités et les amusements. Elle ne voulut point s'engager par les liens du mariage, parce que cet état, quoique saint en lui-même, lui paroissoit peu compatible avec le dessein qu'elle avoit de se consacrer à Dieu sans partage. A force de persévérance, elle obtint de ses parents la permission de quitter le siècle.

Son premier soin, après sa retraite fut de fonder un monastère de religieuses, à peu de distance de Folkstone, dans le royaume de Kent. Elle y passa le reste de ses jours, occupée nuit et jour de la prière et des pratiques de la pénitence. Elle mourut le dernier jour d'août, dans le septième siècle. La mer ayant depuis englouti une partie du monastère, les religieuses se retirèrent à Folkstone. On y porta aussi les reliques de la Sainte qui furent déposées dans l'église que le roi Eadbald avoit fait bâtir sous l'invocation de saint Pierre. Cette église ne fut plus connue dans la suite que sous le nom de la Sainte-Abbesse, par l'intercession de laquelle il s'opéra plusieurs miracles. La principale fête de sainte Eanswide se célébroit le douze de septembre; sans doute à cause de quelque translation de ses reliques ou de la dédicace de quelque église en son honneur.

Pratique. Ne nous y trompons pas; ce n'est ni la solitude du cloître, ni l'exercice extérieur de la prière, ni les autres pratiques de piété qui peuvent seules nous sanctifier par elles-mêmes. Il faut avant tout se renoncer soi-même, être à Dieu sans réserve, et persévérer avec son secours dans la divine charité.

Prière. Vous m'avez donné, Seigneur, tant de marques d'amour, hélas! faut-il que je n'y réponde que par l'ingratitude de l'injustice la plus coupable? Allumez dans mon cœur une étincelle de votre infinie charité; je désire en être la victime, et mourir de regret de vous avoir offensé. Ainsi soit-il.



Sainte Marie-Magdeleine, si connue dans l'Evangile par sa pénitence et son amour pour Jésus-Christ, étoit originaire de Béthanie, petit bourg près de Jérusalem. Sa beauté et les grands biens qu'elle partagea avec Lazare, son frère, et Marthe, sa sœur, firent qu'elle se livra au monde, et qu'elle en aima toutes les vanités et les plaisirs. Elle fut affligée d'une possession de sept démons qui la tourmentoient cruellement; mais ayant appris les merveilles que Jésus-Christ opéroit, elle eut recours à lui, et elle en obtint sa délivrance.

Sachant que son libérateur étoit chez Simon le pharisien, elle ne balança pas d'aller l'y trouver; elle se jette à ses pieds et les arrose de ses larmes, elle les essuie de ses cheveux, et elle les embaume des parfums les plus précieux. Le pharisien paroît étonné que Jésus-Christ souffre l'approche d'une femme dont les mœurs étoient décriées; mais ce divin Sauveur, justifiant son action, fait connoître qu'elle est le fruit de sa conversion et de son repentir. Jésus ayant visité Lazare, Marthe se plaignit que Magdeleine sa sœur demeuroit dans l'inaction à ses pieds, mais il déclare qu'elle a choisi la meilleure part. Lazare étant tombé malade, Magdeleine et Marthe se contentent de faire savoir sa maladie à Jésus, et ce Dieu Sauveur étant revenu quatre jours après sa mort, voyant les larmes de ces deux sœurs, fait ouvrir le tombeau du défunt, et le ressuscite malgré l'infection qui s'exhaloit déjà de son corps. Six jours avant sa passion, Jésus étant à souper chez Simon de Béthanie qu'il avoit guéri de la lèpre, Magdeleine s'y trouve et répand, sur la tête et les pieds de ce divin Messie, un parfum d'un prix considérable. Judas en murmure, mais ce Dieu Sauveur en prend encore la défense, et déclare que cette action sera célébrée dans tout l'univers.

L'amour de Magdeleine pour son divin maître lui donna le courage de le suivre dans sa

Passion, et de l'accompagner au pied de sa croix; et on peut juger de la douleur de son cœur, à la vue de ses souffrances, par l'empressement qu'elle fit paroître pour embaumer son corps après sa mort, et par la joie qu'elle ressentit lorsque la première elle eut la connoissance de sa résurrection, et qu'elle fut chargée, par Jésus-Christ même, de l'annoncer à ses Apôtres. On ne peut douter qu'elle ne fût du nombre de ces saintes femmes qui furent les témoins de l'Ascension de Jésus-Christ dans le ciel, et qui se retirèrent dans le cénacle pour se préparer à la réception du Saint-Esprit. Une tradition, qu'un grand nombre de miracles avérés ne peut laisser suspecte, nous apprend qu'après la mort de la Sainte Vierge, notre Sainte fut mise, par les Juifs infidèles, avec saint Lazare, sainte Marthe et plusieurs autres saints, sur un vaisseau sans mâts ni gouvernail, et qu'ayant abordé à Marseille, elle se retira dans la grotte de Sainte-Beaume, où elle fit, pendant trente années, la pénitence la plus austère. La vénération que les Fidèles ont pour les reliques de cette grande sainte est autorisée du Ciel par un grand nombre de prodiges.

Br. P.

Pratique. Connoissons bien, pécheurs que nous sommes, la miséricorde de Dieu, elle est infinie; le plus grand de nos crimes, serait d'en désespérer ou même d'en douter, surtout depuis le sacrifice adorable que Jésus-Christ a offert à la divine justice, pour nous sauver tous en mourant sur la croix. Quelque coupables que nous puissions donc être, allons à lui avec confiance; la grâce nous y appelle; nous serons pardonnés, et comblés de consolations et de joie; mais que notre conversion soit prompte, entière, édifiante et constante comme celle de sainte Magdeleine : peut-être les premiers pas nous paroîtront-ils un peu difficiles; marchons sans hésiter, bientôt la paix du Seigneur inondera notre cœur, sa main nous conduira dans les sentiers de la justice.

Prière. Divin Sauveur, renouvelez sur tant de pécheurs de nos jours les miracles de votre grâce, en les éclairant pour les ramener à vous; touchez leurs cœurs, pour que la véritable pénitence les ayant purifiés à vos yeux, ils soient fidèles à vous aimer, et à réparer votre gloire, en vivant et mourant pour vous. Ainsi soit-il.



Saint Apollinaire fut le premier évêque de Ravenne. Il est dit dans le véritable Martyrologe de Bède, qu'il siégea vingt ans, et qu'il versa son sang pour le nom de Jésus-Christ sous l'empereur Vespasien. Selon l'auteur de ses Actes, il fut disciple de saint Pierre, qui l'établit évêque de Ravenne. Cette circonstance s'accorde avec l'histoire du temps, et se trouve de plus appuyée sur d'autres autorités.

Saint Pierre Chrysologue, l'un des plus célèbres évêques de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de saint Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de martyr; mais il ajoute que, quoiqu'il eût à différentes reprises versé une partie de son sang pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à Jésus-Christ le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-temps à son église, et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Il y a donc toute apparence qu'il n'a été appelé martyr, qu'à cause des tourments qu'il souffrit pour la défense du christianisme, et il est hors de doute que ce saint évêque n'ait survécu à ses tyrans. Toute sa vie, il employa son zèle à la propagation de l'Evangile, au salut des ames, et à faire connoître et adorer Dieu; son nom se lit dans tous les martyrologes; et la vénération qu'on a toujours eue pour sa mémoire, prouve qu'il possédoit, dans le plus haut degré, les vertus des premiers disciples du Sauveur.

Pratique. Il n'y aura jamais de vrais sages parmi les hommes que les Saints, qui sont seuls les sages selon Dieu, parce que leur sagesse est fondée sur la connoissance des verités révélées, et sur la connoissance d'eux-mêmes; l'une les attache à Dieu par la charité, l'autre leur inspire une profonde humilité, et l'une et l'autre les rendent supérieurs à toutes les épreuves de cette vie. La sagesse des philosophes mondains n'a, au contraire, qu'une réalité d'apparence; elle est l'esclave des passions du cœur, le jouet de l'intrigue dans mille

circonstances, et toujours le tourment de la conscience. « Quelle ressemblance, disoit Tertullien dans son « Apologie, peut-il y avoir entre un philosophe et un chrétien ; entre un disciple de la Grèce et un disciple « du ciel ; entre un homme avide d'une frivole réputation et un homme qui ne cherche que son salut ; entre « celui qui n'est vertueux que de paroles et celui qui l'est d'action ? » Un philosophe du temps, selon saint Jérôme dans une de ses lettres, est un être passionné pour la vaine gloire, un vil esclave des applaudissements du vulgaire.

Prière. Dieu des vertus, de qui seul vient tout don parfait, donnez-nous cette vraie sagesse qui vous adore et qui vous glorifie, en gardant votre loi, en confessant votre saint nom, et en persévérant dans votre amour, afin qu'après cette vie, nous arrivions au séjour des bienheureux, pour régner avec vous pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINT PROTE ET SAINT HYACINTHE, MARTYRS.

Ces deux saints Martyrs occupent une place distinguée parmi les chrétiens qui scellèrent à Rome la foi de leur sang, pendant les persécutions des empereurs. Suivant saint Damase, ils étoient frères : Hyacinthe combattit le premier ; mais Prote fut couronné avant lui. On lit dans les actes de sainte Eugénie, honorée le 25 décembre, qu'ils étoient l'un et l'autre eunuques de cette vertueuse femme, et qu'ils souffrirent tous trois sous Valérien, en 267 : mais cette date ne paroît pas certaine. Nous apprenons en effet du calendrier de Libère, que sainte Basille, qui vraisemblablement fut compagne de sainte Eugénie, reçut la couronne du martyre le 22 septembre 304, durant la persécution de Dioclétien, et qu'elle fut enterrée sur la voie Salarienne.

Saint Avit de Vienne et Fortunat mettent la seconde de ces saintes au nombre des plus célèbres d'entre les vierges qui moururent pour la défense du christianisme. La fête de saint Prote et de saint Hyacinthe est marquée au onze de septembre dans le calendrier de Libère; et il y est dit qu'elle se célébroit à leur tombeau, sur l'ancienne voie Salarienne. On trouve la fête de saint Prote et de saint Hyacinthe dans les plus anciens martyrologes. En 366, le pape Damase fit ôter la terre qui déroboit la vue de leur tombeau. Vers le même temps, un prêtre, nommé Théodore, bâtit une église sur ce tombeau. Anastase rapporte que le pape Symmaque enrichit depuis cette église en ornements et en vases précieux. En 1592, Clément VIII transféra les reliques des deux saints Martyrs dans la ville de Rome, et les déposa dans l'église de saint Jean-Baptiste, appartenant aux Florentins.

Pratique. A la vue du courage intrépide de tant de Martyrs qui ont scellé de leur sang la foi divine que nous professons, comment excuser, ou plutôt pouvons-nous, si nous sommes encore chrétiens, ne pas condamner notre lâcheté dans les tentations, nos murmures dans les peines de la vie, notre crainte de déplaire au monde, et souvent nos transgressions des lois divines, pour de vils intérêts ou de doubles motifs? Quel jugement terrible Dieu réserve-t-il à ceux dont la vie ne fut qu'un tissu de foiblesses et d'iniquités!

Prière. Pénétrez-nous, Seigneur, de la crainte de vos jugements : nous devons en subir la rigueur au moment peut-être où nous y penserons le moins. Apprenez-nous, dès ce jour, à nous juger nous-même d'après votre loi sainte : faites-nous la grâce de préférer votre service et notre salut à tout autre intérêt. Ainsi soit-il.



Ce Saint a été, au cinquième siècle, une des plus grandes lumières de l'Eglise gallicane. Il étoit né dans le territoire de Toul, de parents riches et distingués par leur noblesse.

L'an 417, on lui fit épouser la sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles, avec laquelle il demeura sept ans. Comme elle n'avoit pas moins de vertu que lui, il n'eut pas de peine à lui faire approuver le dessein qu'il prit de se retirer entièrement du monde, pour embrasser l'état monastique. Il se fit religieux dans l'abbaye de Lérins, et sa femme prit le voile de religieuse. Ainsi, ils dirent tous deux au monde un éternel adieu, et se séparèrent pour ne plus se revoir qu'en l'autre vie. Avant leur séparation, ils distribuèrent tous leurs biens aux pauvres. Saint Loup, après avoir passé un an dans le monastère de Lérins, dans une pénitence et une oraison continuelles, fut obligé de se rendre à Mâcon, pour y terminer entièrement quelques affaires qui concernoient la donation qu'il avoit faite de ses biens, afin qu'ils fussent uniquement employés en œuvres de charité; et lorsqu'il se préparoit à retourner à Lérins, le peuple de Troyes le demanda pour évêque, avec des instances si vives et si pressantes, qu'il fut obligé de céder, malgré la répugnance que sa vertu lui inspiroit pour les dignités et pour les honneurs. Mais, s'il fut en quelque sorte forcé de les accepter, on peut dire qu'ils ne changèrent rien à ses mœurs. Il portoit toujours le cilice, couchoit sur la dure, et abrégeoit son sommeil par de longues veilles, afin d'avoir plus de temps à donner à la prière; et il persévéra pendant plus de vingt ans dans ce genre de vie, jusqu'à ce que ses infirmités l'obligeassent d'y apporter quelque modération. Ses exemples firent une vive impression sur son clergé et sur son peuple, et l'Eglise de Troyes ne fut jamais plus féconde en vertus, que sous le gouvernement de ce saint évêque.

L'an 451, Attila, roi des Huns, après avoir fait de grands ravages dans les Gaules, vint

mettre le siége devant la ville de Troyes, qui étoit presque sans armes et sans défense, et qui n'avoit de ressource que dans le zèle, la charité, et la piété de son évêque. Elle y eut recours : il exhorta le peuple à la pénitence et à la prière, et il commença par lui donner l'exemple, en s'humiliant sous la cendre et sous le cilice : il se prosterna devant l'autel du Seigneur, le conjurant, avec larmes, de détourner les malheurs dont la ville étoit menacée. Ayant appris qu'Attila s'approchoit avec son armée, il se fit revêtir de ses habits pontificaux, et résolut d'aller au-devant de lui avec tout son clergé. Quand il fut en présence d'Attila, il lui demanda d'un ton ferme qui il étoit. Attila répondit : « Je suis le fléau de Dieu. — Nous devons respecter, » dit le saint prélat, tout ce qui nous vient de Dieu; mais si vous êtes le fléau dont il veut se » servir pour nous punir, souvenez-vous que vous ne devez agir qu'autant que vous le permet » la main qui vous remue et qui vous gouverne ». Attila, frappé de ce discours, promit au Saint qu'il épargneroit la ville de Troyes, et il prit une autre route.

Saint Loup ne laissa pas d'avoir beaucoup à souffrir d'un peuple qu'il avoit délivré de tant de malheurs : il se forma un parti contre lui dans la ville, qui devint si nombreux et si puissant, que le saint prélat se vit obligé d'en sortir. Il se retira dans un lieu désert où il vécut deux ans, dépourvu des commodités de la vie, mais content de son sort, parce qu'il avoit l'avantage de n'être plus occupé que de Dieu. Il fut ensuite appelé à Mâcon, où il étoit fort connu à cause des grands biens qu'il y avoit possédés autrefois; et quelques années après, le feu de la discorde, qui avoit mis le trouble et la division dans son troupeau, s'étant ralenti, le Saint revint à Troyes, où il mourut de la mort des justes, l'an 478, après cinquante-deux ans d'épiscopat.

P. Gr.

Pratique. La prière peut tout auprès de Dieu, quand c'est le cœur qui prie avec la foi, l'humilité, la confiance et la persévérance nécessaires; demandez, dit Jésus-Christ, et vous recevrez, si vous demandez en mon nom, Dieu mon père vous exaucera. Mais, hélas! jusqu'à présent, reprend un apôtre, en instruisant les premiers fidèles, *vous vous plaignez que vos prières n'obtiennent rien du Seigneur; c'est que vous priez mal;* car c'est mal prier que de le faire sans la confiance et la soumission au bon plaisir divin, ou de demander ce qui peut être nuisible à la sanctification de nos ames, dont le vœu doit être habituel et le premier de tous.

Prière. Vos apôtres, ô mon Dieu, vous demandèrent de leur apprendre à prier, accordez-nous aujourd'hui la même grâce; éclairez notre esprit par les lumières de la foi. Donnez à notre cœur la ferveur de la charité, et le recueillement extérieur et intérieur qui fixe l'attention en priant comme il faut; donnez-nous, Seigneur, la connoissance de nous-mêmes, et la fidélité à vous servir, en préférant les intérêts de votre gloire à tout, dans l'espérance du bonheur de vous posséder à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.



Saint Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, étoit frère de saint Jean l'évangéliste, et son aîné de plusieurs années. Ils étoient proches parents de Jésus-Christ par la Sainte Vierge, dont Marie Salomé, leur mère, étoit, selon les savants interprètes, sœur ou cousine germaine, la langue hébraïque admettant l'une et l'autre signification dans le texte original. D'ailleurs, suivant la tradition constatée par d'anciens et respectables auteurs, la Sainte Vierge étoit fille unique. Saint Jacques étoit Galiléen, pêcheur de profession, ainsi que son père et son frère. Jésus, traversant un jour le lac de Génésareth, vit Jacques et Jean qui nettoyoient leurs filets dans une barque, avec Zébédée leur père; il les appela. Les deux frères quittèrent aussitôt leur barque, leurs filets et leur père, et suivirent Jésus-Christ. Il est bien probable qu'avant leur vocation, ils connoissoient Jésus pour le Messie attendu.

Zébédée approuva la démarche de ses enfants; et l'on voit, par le récit des évangélistes, que leur mère Salomé étoit une des personnes de son sexe qui se montrèrent les plus dévouées au service du Dieu Sauveur. Jacques et Jean, devenus ses disciples, le quittèrent quelquefois pour fournir à leur subsistance par la pêche. Mais, après le miracle de cette pêche miraculeuse, faite par l'ordre de Jésus-Christ, où Pierre et André les appelèrent pour les aider à tirer leurs filets remplis d'une quantité prodigieuse de poissons, les deux fils de Zébédée ne s'éloignèrent plus de Jésus. Ils furent bientôt après l'un et l'autre témoins de la guérison subite et parfaite de la belle-mère de saint Pierre, de la résurrection de la fille de Jaïre, et, dans la même année, choisis par Jésus-Christ pour être ses apôtres. Il leur donna même alors le surnom de *boanergès* ou d'enfants du tonnerre, sans doute, disent les saints docteurs, à cause de l'activité de leur zèle, dont l'ardeur trop violente contre les Samaritains, qui avoient refusé de recevoir Jésus-Christ, leur fit demander que le feu du ciel tombât sur leur ville. Le divin Maître, dans cette occasion, leur donna à entendre que la douceur et la patience étoient pour eux les seules armes à employer pour gagner les pécheurs.

Jacques et Jean furent, avec saint Pierre, les seuls spectateurs de la glorieuse transfiguration de Jésus, et les témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers. Mais, malgré l'exemple et

les instructions qu'ils en avoient reçues, ni leurs esprits n'étoient encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Leur mère, aussi-bien qu'eux, attendoit beaucoup de l'honneur qu'ils avoient d'être proches parents du Sauveur; et, d'après les idées grossières que les Juifs charnels s'étoient formées du Messie, qu'il établiroit une monarchie temporelle, et domineroit, avec sa nation, sur tous les peuples de la terre, ils concertèrent ensemble la demande téméraire et ambitieuse que fit leur mère à Jésus-Christ, en le priant que ses deux fils fussent assis l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, auprès de lui dans son royaume. Jacques et Jean avoient parlé par la bouche de leur mère, lorsqu'elle fit cette demande au Sauveur; aussi ce fut à eux qu'il adressa sa réponse, en leur disant : *Vous ne savez ce que vous demandez*. En effet, dans le royaume intérieur qu'il venoit établir sur la terre, ce ne pouvoit être ni l'orgueil, ni l'ambition qui devoit décider des places et du rang, mais l'humilité, la patience dans les souffrances, et le courage de persévérer à rendre témoignage à la foi de l'Evangile; aussi le Seigneur ajouta-t-il, en leur adressant toujours la parole : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai? Oui, nous le pouvons*, répondirent les deux apôtres, à qui sans doute l'Esprit Saint inspira le désir de tout sacrifier pour être fidèles à leur vocation. Aussi Jésus-Christ leur ajouta-t-il qu'ils auroient un jour part à son calice; mais qu'à l'égard des places dans son royaume, tout étoit réglé dans les conseils de la sagesse divine, d'après la volonté de son Père.

Après l'ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit sur l'Eglise naissante, saint Jacques, de concert avec tous les apôtres, travailla à répandre la doctrine évangélique; mais on croit qu'il quitta la Judée après le martyre de saint Etienne, et alla prêcher aux Juifs répandus dans la Perse. La tradition de l'Église d'Espagne, appuyée sur l'autorité de saint Isidore et de saint Jérôme, est que le saint Apôtre, en quittant la Perse, vint en Espagne, qu'il y prêcha Jésus-Christ, et que son zèle et ses miracles opérèrent, avec la grâce de l'Esprit-Saint, grand nombre de conversions. Il fut le premier des apôtres martyrisés pour la foi à Jérusalem, où il retourna la onzième année après l'ascension du Seigneur. Ce fut Hérode-Agrippa, surnommé l'Ancien, qui le fit mourir. L'empereur Caligula avoit donné à Agrippa, avec le titre de roi, la domination de tout le pays qu'avoit gouverné Hérode.

L'impie Agrippa, pour s'assurer l'affection des Juifs, se fit le premier persécuteur de l'Eglise, en condamnant saint Jacques à mort, et faisant emprisonner saint Pierre, que l'ange de Dieu délivra de ses chaînes. Saint Jacques fut arrêté quelques jours avant la fête de Pâques de l'année 43, et fut décapité la quatorzième année depuis la mort de Jésus-Christ. Le corps du saint Apôtre fut d'abord inhumé à Jérusalem. Peu de temps après, ses disciples le transportèrent en Espagne; et, dans la suite, Alphonse-le-Chaste, roi de Léon, voulut que ses précieuses reliques fussent honorablement déposées dans l'église cathédrale de Compostelle, devenue célèbre par le concours des pèlerins que la vénération du saint Apôtre y attire de différentes nations, et plus encore par les faveurs et les miracles que Dieu accorde aux vœux des fidèles par son intercession.

Pratique. Méditons souvent l'importante instruction que donne Notre Seigneur à saint Jacques et à saint Jean son frère, en leur apprenant que, pour avoir part à son royaume sur la terre, qui consiste surtout dans l'habitude de la charité divine et de la grâce sanctifiante qui l'accompagne, il falloit se faire violence, veiller, renoncer à soi-même, et souffrir tout, pour participer à son calice d'amertumes et de douleurs, afin d'arriver à son royaume dans le ciel, et y recevoir pour toujours la couronne qui ne peut être que la couronne de justice.

Prière. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, Seigneur, qui soit digne de vous; mais avec votre grâce nous pouvons tout. Daignez soutenir notre foiblesse dans les combats que nous avons à livrer contre les ennemis de votre gloire et de notre salut. Que votre amour règne seul en nos cœurs, qu'il y règne dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.



L'EVANGILE ne nous apprend rien de personnel sur sainte Anne, dont le nom hébraïque signifie *gracieuse*. La tradition la plus sûre nous apprend seulement, qu'elle eut pour époux saint Joachim; mais le Seigneur, par le choix qu'il fit de l'un et de l'autre avant le temps, pour donner au monde celle de qui devoit naître le Messie, le Saint des saints, nous fait assez connoître le haut degré de grâces et de vertus du père et de la mère de la très Sainte Vierge, dans le sein de laquelle le Verbe éternel devoit s'incarner pour le salut du monde. L'auguste qualité de mère de Dieu, nous dit en effet tout sur l'excellence et la richesse des dons spirituels dont sainte Anne et saint Joachim, ses père et mère, furent comblés par le Saint-Esprit, l'auteur de toute perfection.

Les saints Pères, et spécialement saint Epiphane, qui vivoit en 320, et après lui, saint Jean Damascène, ont célébré avec autant de piété que d'éloquence, les vertus de sainte Anne, et porté les fidèles à réclamer avec confiance sa puissante protection auprès de Dieu. Les monuments ecclésiastiques les plus anciens nous prouvent qu'elle fut honorée, ainsi que saint Joachim, son digne époux, dès les premiers siècles, par le culte des vrais enfants de l'Eglise. Nous savons aussi par l'histoire de l'empereur Justinien I, que ce prince fit bâtir à Constantinople, en 550, une basilique dédiée à sainte Anne, et que le corps de cette grande sainte ayant été apporté de la Palestine, en 710, à Constantinople, plusieurs églises d'Occident furent enrichies de quelques portions de ses reliques. Le récit de plusieurs miracles opérés par son intercession a tous les caractères authentiques, disent les Bollandistes, mois de juillet, tom. VI, pag. 250.

PRATIQUE. Ce fut sans doute un grand honneur pour sainte Anne, que d'être destinée à donner au monde la mère de Dieu: mais sa plus grande gloire est d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence; elle fut, dans les mains de la Providence, le principal instrument de notre salut en préparant ce vase d'élection

56*

que le Saint des saints devoit employer pour remplir les vœux de son amour. L'Église célèbrera dans tous les âges la piété maternelle de sainte Anne, et la gloire de la fille rejaillira sur elle de génération en génération. Puisse son exemple réveiller le soin des pères et mères! Leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur; par là ils honorent Dieu, perpétuent la gloire de son nom sur la terre, et se sanctifient eux-mêmes. Selon saint Paul, les parents ne se sauvent qu'autant qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfants.

Prière. Pénétrez-nous, Seigneur, de la crainte de vos jugements, et accordez-nous les secours nécessaires pour inspirer à nos enfants, ou à ceux dont vous nous avez confié l'éducation, l'amour et la pratique de la vertu, afin qu'après avoir perpétué la gloire de votre nom ici-bas, nous en recevions la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

SAINTE LÉOCADIE, VIERGE ET MARTYRE EN ESPAGNE.

Les Actes de sainte Léocadie ne nous donnent aucune connoissance bien sûre sur sa famille, son éducation et ses vertus éminentes, qui la disposèrent, avec la grâce, à verser son sang pour Jésus-Christ. Son nom est très célèbre en Espagne. Elle étoit née à Tolède. Son zèle à professer la religion chrétienne, pour sa propre sanctification et pour en étendre la gloire et les conquêtes, la fit connoître avec éclat durant la persécution de Dioclétien. Bientôt le gouverneur Datien, fameux par sa cruauté contre les disciples de Jésus-Christ, ordonna qu'elle fût arrêtée. Après avoir souffert d'horribles tourments avec une constance digne de la foi de l'Evangile, on la conduisit en prison, où elle mourut.

L'histoire du martyre de sainte Eulalie, que notre Sainte connoissoit, lui avoit inspiré un désir ardent de verser son sang pour Jésus-Christ. Elle demanda à Dieu la grâce d'être bientôt tirée de ce monde, et de partager la gloire comme les combats d'Eulalie, et ne cessa de répéter cette prière jusqu'à sa bienheureuse mort. Le quatrième concile de Tolède, dont sainte Léocadie est patronne, a fait une mention honorable de notre sainte Martyre.

Pratique. La vie chrétienne dans l'exercice des vertus qu'elle exige, fut pour les saints Martyrs la préparation à la grâce, et la disposition à y correspondre jusqu'à donner leur sang pour la foi. Nous sommes tous appelés à rendre témoignages à l'Evangile, si ce n'est pas jusqu'à mourir en le professant, c'est toujours jusqu'à vivre détaché entièrement du monde, et prêts à sacrifier tous les intérêts temporels au seul intérêt de la gloire de Dieu et du salut de notre ame. Interrogeons notre cœur, examinons notre vie, et jugeons-nous d'après les exemples des Saints, dont la vie toute entière ne fut qu'un véritable sacrifice.

Prière. Vous ne répandez, ô mon Dieu, vos faveurs et vos grâces que dans les ames qui, dociles à votre voix, persévèrent dans la fidélité qui les unit à vous. Aidez-nous à entrer dans la disposition de renoncer à tout ce qui pourrait nous séparer à jamais de votre amour sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.



SAINT PANTALÉON étoit médecin de l'empereur Valère-Maxime. Il professoit le christianisme; mais il succomba par une tentation, qui est quelquefois plus dangereuse que les tourments les plus cruels. Cette tentation fut celle du mauvais exemple, dont le propre est d'affoiblir les lumières de la foi, de diminuer les forces de l'ame par le respect humain, ou la séduction des passions des autres, et de déduire enfin la vertu la mieux établie. Pantaléon, vivant au milieu d'une cour idolâtre, où les fausses maximes du monde étoient toujours applaudies, s'accoutuma peu à peu à les goûter; il en devint bientôt lui-même l'approbateur, en y conformant sa conduite, et finit par renoncer à sa religion.

Un chrétien zélé, qui se nommoit Hermolaüs, fut vivement touché de son malheur. Il lui parla avec tant de force et de charité, sur l'énormité de son crime et sur les moyens de le réparer, que le coupable, docile aux impressions de la grâce, écouta la voix de sa conscience. Il ouvrit les yeux sur son état, détesta son apostasie, et rentra dans le sein de l'Eglise. La grâce agissant de plus en plus dans ce Saint, il guérit un aveugle, non par les règles d'Hippocrate, mais par le seul nom de Jésus-Christ. L'empereur voulant voir l'aveugle, et le trouvant ferme à soutenir les intérêts de Dieu, il lui fit couper la tête. La ferveur de la pénitence du Saint le faisoit soupirer après le moment où il pourroit expier son crime par l'effusion de son sang. La persécution de Dioclétien, qui s'étendit en 303 jusqu'à Nicomédie, lui ayant donné l'espérance d'y avoir part, il distribua tout son bien aux pauvres pour se préparer plus librement au martyre. En effet, peu de temps après, il fut arrêté dans sa maison, avec Hermolaüs, Hermippe et Hermocrate. On leur fit souffrir diverses tortures, après lesquelles ils furent décapités. L'Eglise grecque met au nombre des grands martyrs saint Pantaléon; et dans toute l'Eglise latine il est honoré comme un des témoins de la foi, qui l'ont confessée avec le plus de courage.

PRATIQUE. On perd la foi, quand on n'en exerce pas les vertus : on la perd en s'exposant à entendre ou le langage de l'hérésie, ou celui de l'impiété ; on la perd, en se livrant à l'esprit du monde, à ses scandales, à ses fêtes, parce que tout est dans le monde, dit l'Evangile, *convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie*. Le saint Martyr que l'Eglise honore aujourdhui, perdit la foi, parce qu'il se livra aux vanités du siècle, qu'il en écouta le langage séducteur, en adopta quelque temps les fausses maximes. Son apostasie, si Dieu n'eût eu pitié de lui, l'auroit conduit de crimes en crimes dans les enfers. Il fut docile aux impressions de la grâce, et répara son péché en sacrifiant tout pour la foi qu'il avoit trahie, et mérita la couronne immortelle. Notre foi est encore exposée tous les jours à d'aussi grands dangers que celle de saint Pantaléon, surtout dans un temps où elle a fait naufrage dans une multitude d'ames. Préservons la nôtre, par la vigilance la plus soutenue : réparons-en l'affoiblissement par une piété plus fervente, et ayons le zèle de la défendre jusqu'à la mort.

PRIÈRE. Augmentez en nous, Seigneur, la foi de votre évangile, vos saints Apôtres vous en demandèrent la grâce pour eux et pour tous les enfants de l'Eglise catholique notre mère. Touchez le cœur de tant de chrétiens devenus à vos yeux infidèles et apostats, et donnez-nous la force de résister à tout pour vivre et mourir en vrais disciples de votre croix. Ainsi soit-il.

S. CYRIAQUE, S. LARGE, S. SMARAGDE, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

SAINT CYRIAQUE fut diacre de l'Eglise romaine, sous les papes Marcellin et Marcel. On l'arrêta durant la persécution de Dioclétien, en 303, et il reçut à Rome la couronne du martyre. Il eut pour compagnons de ses souffrances et de son triomphe, Large, Smaragde, et vingt autres chrétiens, parmi lesquels sont nommés Crescentien, Serge, Second, Alban, Lictorien, Faustin, Félix, Sylvin ; il y avoit aussi quatre femmes, Memmie, Julienne, Cyriacide et Donate. Les corps de ces Saints furent enterrés sur la voie Salarienne, près du lieu où ils avoient été exécutés ; mais on les transporta depuis dans une terre appartenant à une chrétienne, nommée Lucine. Cette terre étoit située sur le chemin d'Ostie. Cette translation se fit le 8 d'août, selon d'anciens calendriers, et surtout celui de Libère.

PRATIQUE. Pour honorer les Martyrs et célébrer dignement leurs fêtes, nous devons bien nous pénétrer de leur esprit, et les imiter autant que les circonstances de notre état peuvent nous le permettre. Nous devons, comme eux, résister au mal, jusqu'à l'effusion de notre sang, soumettre nos passions, supporter les épreuves avec patience, sans jamais nous abandonner aux plaintes et aux murmures contre le prochain. La croix est l'échelle mystérieuse par laquelle nous devons monter au ciel.

PRIÈRE. Pénétrez-nous bien, Seigneur, que ce n'est qu'en souffrant sur la terre, et en unissant nos peines et nos souffrances à celles que vous avez endurées sur l'arbre de la croix, que nous serons dignes de partager votre gloire ; faites que cette pensée nous fasse supporter avec une parfaite résignation les afflictions de cette vie, afin d'en être récompensés dans le ciel. Ainsi soit-il.



SAINT NAZAIRE eut le bonheur d'avoir une mère remplie de piété. Elle avoit été instruite dans notre sainte religion par saint Pierre, ou du moins par ses premiers disciples. Son nom étoit Perpétue. Quoique son mari, officier distingué dans les troupes de l'empire, fût encore païen, elle éleva son fils dans la foi chrétienne, et tâcha de lui inspirer un désir ardent de se consacrer à Jésus-Christ. Ses leçons produisirent des effets qui surpassèrent ses espérances. Nazaire devint un modèle accompli de toutes les vertus évangéliques.

Enflammé de zèle pour le salut des ames, il quitta Rome, sa patrie, et alla prêcher la foi en plusieurs lieux, avec une ferveur et un désintéressement dignes d'un disciple des Apôtres. Etant arrivé à Milan, les païens l'y arrêtèrent, avec un jeune homme appelé Celse, qui l'accompagnoit et l'aidoit dans ses voyages. Ils furent bientôt l'un et l'autre condamnés à perdre la tête, et souffrirent le martyre, dès la première persécution de Néron contre l'Eglise. On les enterra séparément dans un jardin, hors de la ville. Saint Ambroise découvrit leurs corps et les leva de terre en 395; il les transporta dans l'église qu'il venoit de bâtir en l'honneur des apôtres. Après en avoir détaché quelques parcelles, il en fit part à saint Gaudence de Bresce, et à saint Paulin de Nole.

PRATIQUE. Les saints martyrs furent traités comme le rebut du monde; mais le Seigneur les a couronnés d'une gloire infinie, dont le bonheur et l'éclat ne s'altéreront jamais. La gloire du monde est fausse, passagère, vile en elle-même, c'est une ombre qui s'échappe, et qu'on n'obtient qu'en devenant esclave des chaines les plus honteuses, au lieu que la gloire qui n'est réservée qu'à la vertu est vraie, ineffable, éternelle : et dès cette vie même, Dieu lui donne souvent des droits sur le cœur des mondains, forcés de l'admirer, soit dans ses héros que la religion révère, soit dans ses vrais observateurs, dont la généreuse constance se soutient jusqu'à la

fin. Ouvrons donc les yeux sur notre unique intérêt, le salut de notre ame, et perdons tout, plutôt que de nous séparer de Dieu.

PRIÈRE. Divin Sauveur de nos ames, c'est à vous que nous appartenons à tant de titres; vous avez prononcé l'anathème éternel contre le monde. Ah! ne permettez pas que jamais nos cœurs lui soient livrés, nous vous en renouvelons la consécration solennelle et durable pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINT PAPHNUCE, ÉVÊQUE DANS LA THÉBAÏDE.

SAINT PAPHNUCE étoit Egyptien de naissance; après avoir passé plusieurs années dans le désert, sous la conduite de saint Antoine, il fut fait évêque de la Thébaïde. Il fut un des confesseurs qui, sous le tyran Maximin-Daïa, perdirent l'œil droit, et se virent ensuite condamnés aux mines. Sozomène et Théodoret ajoutent qu'on lui coupa le jarret gauche, mais que cette amputation se borna aux nerfs. Eusèbe nous apprend que dans le même temps on traita plusieurs chrétiens de la même manière. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Paphnuce alla rejoindre son troupeau. Il se montra très zélé contre l'arianisme qui se répandoit en Egypte. Son éminente sainteté, jointe au titre glorieux de confesseur, lui attira la vénération des Pères du concile de Nicée. Constantin-le-Grand s'entretenoit quelquefois avec lui dans son palais, et il ne le quittoit jamais qu'il ne baisât respectueusement la place où avoit été l'œil qu'il avoit perdu pour la foi.

Notre Saint fut toujours étroitement lié avec saint Athanase : il l'accompagna avec saint Potamon d'Héraclée et quarante-sept autres évêques égyptiens, au concile qui se tint à Tyr en 335. Le plus grand nombre de ceux qui composoient cette assemblée, professoient l'arianisme. Paphnuce aperçut au milieu d'eux Maxime, évêque de Jérusalem. Indigné de trouver, dans la compagnie des méchants, un prélat catholique qui avoit confessé Jésus-Christ dans la dernière persécution, il le prit par la main, le fit sortir de l'assemblée, en lui disant qu'il ne pouvoit souffrir qu'un homme, qui portoit comme lui des marques publiques de son zèle pour la foi, se laissât séduire par des hérétiques qui avoient juré la perte d'Athanase, le plus intrépide défenseur de l'article fondamental de cette même foi. Il l'informa ensuite du complot des ariens, qu'il avoit ignoré jusque là, le détacha de leur parti, et le fixa pour toujours dans la communion du saint patriarche d'Alexandrie. Nous ne savons plus rien de la vie de saint Paphnuce. On lit son nom dans le Martyrologe romain, sous le 11 septembre.

PRATIQUE. Nous ne devons point chercher le bonheur dans les passions humaines; cette vérité est confirmée par les oracles de la sagesse éternelle. Il n'y a de véritablement heureux que celui qui pratique la vertu; aussi le Sauveur donne-t-il le nom de béatitudes aux vertus dans lesquelles consiste le renoncement à nous-même; elles conduisent effectivement au bonheur, et nous procurent sur la terre celui dont nous sommes capables dans un état d'épreuves; mais la récompense qui nous est réservée dans le ciel, est telle qu'elle n'a nulle proportion avec toutes les souffrances de cette vie.

PRIÈRE. Que l'exemple des Saints, ô divin Sauveur de nos ames, nous montre la voie que nous devons suivre; que la gloire dont ils jouissent anime notre espérance et excite notre ferveur, afin que nous en recevions la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.



Marthe, sœur de Marie et de Lazare, demeuroit à Béthanie, petite ville qui étoit située à deux milles de Jérusalem, un peu au-delà de la montagne des Oliviers. Le Sauveur, qui d'abord avoit demeuré dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée, honora plusieurs fois de sa présence cette sainte famille. Il paroît, par la résurrection de Lazare, que cette famille étoit une des plus distinguées du pays. Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe s'empressa beaucoup à le bien recevoir et à le servir de ses propres mains. Cependant Marie restoit assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortoient de sa bouche divine. Elle y trouvoit une telle douceur, qu'elle n'étoit occupée d'aucune autre pensée. Tous les moments lui paroissoient précieux, et rien ne pouvoit la distraire.

Marthe, voulant témoigner à Jésus le vif empressement dont elle étoit animée, eût souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle, pour servir l'hôte adorable qui avoit daigné venir dans sa maison. Elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venoit pas l'aider. Le Sauveur approuva le principe de sa sollicitude, en lui faisant cependant comprendre qu'elle ne devoit pas condamner sa sœur, qui s'attachoit à ce qu'il y avoit de plus important, l'avancement spirituel de son ame. « Marthe, Marthe, lui dit-il, vous vous empressez, et vous » vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire. » Il donnoit par là à entendre, que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avoit choisi la meilleure part, et que jamais on ne la lui raviroit.

Ce qui prouve combien Jésus-Christ aimoit la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsqu'il fut tombé dans la maladie dont il mourut, ses sœurs en avertirent le Sauveur, qui étoit alors en Galilée. Elles ne lui firent dirent que ces paroles : *Celui que vous aimez est malade.* Elles savoient bien que ces paroles suffisoient pour exciter sa compassion, et pour l'attendrir sur leur malheur. Jésus n'eut pas plus tôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion : exemple sensible de cette bonté paternelle avec laquelle il reçoit les pécheurs pénitents. Le Sauveur différa cependant plusieurs jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare, que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Lorsqu'il fut arrivé à Béthanie, Marthe alla la première au-devant de lui, et appela Marie sa sœur; elles ressentirent une grande consolation en voyant le Sauveur qui rendit la vie à leur frère, quoiqu'il fût dans le tombeau depuis quatre jours. Ce miracle est un des plus éclatants qu'ait opérés l'Homme-Dieu, et une des plus fortes preuves de sa divinité.

Quand Jésus mangea chez Simon le lépreux, à Béthanie, six jours avant sa passion, Lazare étoit à table avec lui. Marthe le servoit, et Marie ayant versé un vase rempli de parfums sur ses pieds, les essuya avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui étoit présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre et en donner le prix aux pauvres. Mais Jésus prit la défense de cette sainte femme. Il considéroit, non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avoit fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie étoit embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps, qui devoit être bientôt livré à fureur des Juifs. On croit que sainte Marthe étoit une des saintes femmes qui suivirent Jésus-Christ durant sa passion, et qui étoit sur le Calvaire au pied de la croix. Les Provençaux prétendent, d'après une ancienne tradition, que notre Sainte vint à Marseille, après la résurrection du Sauveur, et qu'elle mourut dans leur pays. On découvrit son corps à Tarascon, peu après la découverte de celui de sainte Marie-Magdeleine. Louis XI, roi de France, a fait don à la collégiale d'un buste de vermeil, en l'honneur de sainte Marthe, qui est la patronne de cette ville.

Pratique. Une seule chose est nécessaire, a dit Jésus-Christ, en parlant de sainte Marthe, et cette maxime divine comprend toute la morale de la conduite dans tous les âges et tous les états; parce que ce nécessaire unique est le salut de notre ame, ce salut est tout pour nous, puisque sans lui le reste n'est rien, ou n'est que le souverain malheur. Que nous importera au jugement dernier, d'avoir vécu dans les honneurs, les plaisirs, les richesses, si notre ame coupable est réprouvée de Dieu? Nous ne fûmes créés que pour sa gloire. Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, n'est mort sur une croix que pour nous servir de modèle et pour nous racheter. « Ah! disoit Tertullien, mon intérêt unique, dans l'alternative effrayante d'un bonheur ou d'un « malheur éternel, est donc de ne penser qu'à me sauver; et toute ma sollicitude est de ne rien omettre avec « la grâce, pour arriver à cette heureuse fin. »

Prière. Pénétrez-nous, ô mon Dieu, de la crainte de votre justice, et de la nécessité de vous servir, en assurant par le secours de votre grâce le salut de nos ames, en gardant votre loi, en réparant nos péchés par une sincère pénitence, en sacrifiant tout à votre gloire et au bonheur de vous aimer sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.



Saint Germain, un des plus illustres prélats qu'ait eu la France, étoit originaire d'Auxerre. Il reçut une éducation convenable à sa noblesse. Le goût qu'il avoit pour les sciences l'engagea à aller à Rome pour s'y perfectionner, et on le regarda comme un des habiles hommes dans la jurisprudence. Sa réputation alla jusque dans la cour d'Honorius, empereur d'Occident, qui lui donna le gouvernement de la ville d'Auxerre. Le nouveau gouverneur s'acquitta de cet emploi avec une grande probité. Cette dignité, jointe à son mérite personnel, lui procura le meilleur parti de la province. Le seul plaisir de Germain étoit la chasse. Jaloux de cette sorte de gloire, il suspendoit à un arbre, planté au milieu de la ville, les têtes des animaux qu'il avoit pris, en manière de trophées. Saint Amateur, évêque d'Auxerre, le pria d'abolir cet usage, qui tenoit trop de la superstitiou des païens, et n'ayant pu obtenir cette grâce, il fit lui-même abattre l'arbre.

Le gouverneur, qui regarda cette action comme une entreprise sur son autorité, entra dans une grande colère contre le saint évêque, qui prit le parti de s'éloigner pour quelque temps; mais Dieu, ayant révélé à saint Amateur qu'il avoit choisi Germain pour son successeur, et qu'il rempliroit saintement sa place, il revint à Auxerre avec une grande joie. La première action qu'il fit après son retour, fut de tenir une assemblée de son clergé, où il pria le gouverneur de se trouver. Là, il lui déclare publiquement la volonté de Dieu, lui coupe les cheveux, l'engage dans l'état ecclésiastique, et l'avertit de se préparer aux saints ordres. Germain eut peine à revenir de son étonnement, se croyant bien indigne d'un état si saint. Il fit de ferventes prières pour connoître la volonté de Dieu; s'en étant assuré, il fit, du consentement de sa femme, vœu de chasteté, et il ne s'occupa plus que de l'étude de ses devoirs. Rien n'étoit plus

57*

admirable que la vertu de ce fervent ecclésiastique. A peine fut-il prêtre, que saint Amateur mourut ; le clergé et le peuple l'élurent unanimement pour son successeur. Notre Saint, plein d'humilité, fit tout ce qu'il put pour se défendre d'accepter cette charge ; mais il fallut obéir à la voix de Dieu.

A peine le saint évêque fut-il sacré, qu'il renonça à tous ses biens, pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ, et qu'il livra son corps à des austérités inouies. Il ne voulut, comme saint Paul, subsister que du travail de ses mains, et il ne portoit qu'un habit fort pauvre. Ce saint évêque, ne respirant que la sainteté du peuple qui lui étoit confié, ne cessa de parcourir son diocèse pour enseigner à tous la voie du salut. Il vit en peu de temps, dans tous les états, le changement de mœurs le plus consolant. La haute estime de savoir, où il étoit, fit que le pape le choisit avec saint Loup, évêque de Troyes, pour arrêter l'hérésie que Pélage et Célestius répandoient dans l'Angleterre. Nos Saints disputèrent publiquement contre les hérétiques, les confondirent par la solidité de leurs raisonnements, et confirmèrent la doctrine catholique par des guérisons miraculeuses, qu'ils firent devant tout le monde. Lorsqu'il donna le voile à sainte Geneviève, il prit la défense de sa vertu contre des calomniateurs qui tâchoient de la noircir. Comme il étoit le refuge des malheureux, il obtint du préfet des Gaules une diminution des impôts dont on avoit accablé son diocèse. Il fut sollicité d'aller demander la grâce des peuples de la Bretagne, qui s'étoient soulevés contre l'empereur Valentinien III : ce saint évêque fut le trouver à Ravenne, en Italie, et obtint de l'empereur tout ce qu'il désiroit. Un voyage si pénible épuisa ses forces ; il sentit approcher sa fin, et il s'y prépara avec une nouvelle ferveur. Il conjura l'impératrice de le faire rapporter à son église d'Auxerre. Il mourut le 31 juillet, en 449, âgé de soixante-cinq ans. L'empereur, qui avoit été témoin de ses miracles, avoit une si grande idée de sa sainteté, qu'il voulut que ce transport eût plutôt l'air d'un triomphe que d'un convoi funèbre.

Br. P.

Pratique. Si saint Germain a opéré tant de merveilles dans le ministère épiscopal, c'est qu'il y a été visiblement appelé de Dieu, et qu'il s'est surtout appliqué à en remplir dignement les fonctions. Aussitôt qu'il connut sa vocation, il renonça aux honneurs, aux délices de la vie ; et rien ne lui coûtoit quand il s'agissoit de servir Dieu. Lorsque nous voulons entrer dans un état, consultons le Seigneur, et examinons si notre unique vue est d'y servir Dieu et d'opérer notre salut. S'il y a peu de personnes qui se sanctifient dans leur état, c'est que la plupart y entrent sans y être appelés de Dieu.

Prière. C'est vous, Seigneur, qui avez appelé saint Germain au ministère pontifical, et qui avez béni ses travaux : faites-nous connoître votre sainte volonté lorsqu'il s'agit d'embrasser un état, et donnez-nous les grâces nécessaires pour nous sanctifier dans celui que vous nous choisirez. Ainsi soit-il.



SAINT IGNACE de Loyola naquit, l'an 1491, dans cette partie de la Biscaye qui porte le nom do Guipuscoa. Sa famille étoit noble et distinguée dans la province. Il fut élevé à la cour d'Espagne, parmi les pages du Roi Catholique, et prit d'abord le parti des armes.

Il se distingua par sa valeur en plusieurs rencontres, et ne songeoit qu'à acquérir de la gloire, et à vivre conformément aux idées du monde.

Mais le moment marqué par la Providence pour sa conversion ne tarda pas d'arriver. Il se trouva assiégé dans la citadelle de Pampelune, où il parut plus d'une fois sur la brèche, soutenant plusieurs assauts avec un courage intrépide; et dans un de ces assauts, il eut la jambe cassée d'un coup de canon. Ce malheur hâta la prise de cette citadelle où il commandoit, et Ignace se fit transporter an château de Loyola, qni appartenoit à son père. Comme sa guérison fut longue et diffieile, il demanda quelques romans pour se désennuyer; il ne s'en trouva point dans le château: on lui apporta une Vie des Saints, et il aima mieux la lire, que de passer ses jours dans une oisiveté ennuyeuse. Il fut frappé de tout ce que ces héros du christianisme avoient fait pour sauver leur ame, et il prit la résolution de les imiter. Il ent le temps de former à loisir le projet de sa conversion, et on peut dire qu'elle fut héroïque et digne de son grand cœur.

Dès qu'il fnt parfaitement guéri, il se rendit à Monserrat, lieu célèbre par le concours des pélerins, et par la dévotion des fidèles qui y accouroient en foule pour y implorer la protection de la Mère de Dieu. Il y fit une confession générale de tous les péchés de sa vie avec tant de componction et de larmes, que son confesseur en fut vivement touché. Il veilla une nuit devant l'image de la Mère de Dieu, et suspendit son épée à un des piliers de l'église. Il donna ensuite aux pauvres les riches habits qu'il portoit, se rendit à l'hôpital de Maurèze, dans l'équipage le plus pauvre et le plus humiliant, et s'attacha au service des malades.

Malgré son déguisement, on s'aperçut que cet homme n'étoit pas de la condition des pauvres. Voyant que l'on commençoit à le respecter, il alla se cacher dans une grotte proche la ville de Manrèze, où il fut uniquement occupé de la prière et des exercices de la pénitence. Ce fut là qu'il composa le livre des *Exercices spirituels*, qui a donné la première idée des retraites, où l'on ne s'applique qu'à méditer les vérités du salut, et qui ont fait tant de fruit dans les ames.

Il désira de visiter les saints Lieux, et fit le voyage de Jérusalem. A son retour, il résolut de se consacrer aux travaux de l'apostolat. Il vint à Paris l'an 1528, pour y finir ses études. Ce fut là qu'il s'associa quelques compagnons qui étudioient comme lui dans l'université, et qu'il jeta les fondements d'une compagnie d'hommes apostoliques, destinés à faire une guerre éternelle aux ennemis de Jésus-Christ et de l'Eglise.

L'an 1524, ils firent vœu, dans l'église de Montmartre, de se rendre dans la Palestine, pour y travailler à la conversion des infidèles, ou, si ce voyage ne pouvoit avoir lieu, d'aller se présenter au pape pour lui offrir de travailler sous ses ordres partout où il lui plairoit de les envoyer.

Le pape Paul III reçut avec plaisir les offres de ces nouveaux ouvriers, et les employa utilement pour le service de l'Eglise, qui étoit alors déchirée par l'hérésie dans toutes les parties de l'Europe. Ils étoient habiles et formés par un grand maître dans la science des Saints. Ce fut l'an 1540 que saint Ignace fit approuver par le pape l'établissement de sa compagnie, dont il fut élu le premier général. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il accepta cette dignité; et, quelques années après, il résolut de s'en démettre; mais aucun de ses disciples n'y voulut consentir, et il les gouverna jusqu'à sa mort avec une profonde sagesse, et un zèle encore plus grand pour la gloire de son Dieu et pour les intérêts de l'Eglise.

Cette compagnie s'étendit par ses soins avec un rapide progrès. Il ne cherchoit dans son établissement que l'utilité du prochain, la gloire de Dieu, et l'avantage de la religion; et tout le temps qu'il pouvoit dérober au gouvernement de son ordre, il le donnoit aux bonnes œuvres.

Il fut favorisé d'un grand nombre d'extases et d'apparitions miraculeuses, qui marquoient la pureté de son ame et son union intime avec Dieu; et on pouvoit le regarder comme un parfait modèle de toutes les vertus religieuses dont il donnoit des règles aux autres.

Il mourut à Rome, l'an 1556, et fut canonisé l'an 1609, par le pape Grégoire XV, à la prière de la plupart des princes catholiques de l'Europe.

P. Gr.

Pratique. Dieu est notre fin nécessaire, unique et éternelle. Ces trois mots bien médités, nous en conclurons, comme saint Ignace, que tout en nous doit se rapporter à la plus grande gloire de Dieu; que nous devons préférer à quelque intérêt que ce soit l'accomplissement de sa loi, vivre soumis et pleins de confiance en sa très sainte volonté, l'aimer de tout notre cœur et n'aimer rien que selon lui. Voilà toute la doctrine du salut, et le moyen infaillible et unique d'en assurer le succès.

Prière. Eclairez nos esprits, Seigneur, touchez nos cœurs, pour que n'appartenant qu'à vous, jamais nos passions ni le monde ne tyrannisent nos ames en nous rendant leurs esclaves. Vivez en nous par votre grâce sur la terre, afin que nous vivions en vous à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.



La fête de ce jour est depuis long-temps célébrée dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine, pour remercier Dieu du miracle de la délivrance de saint Pierre, des chaînes dont il fut chargé à Jérusalem pour le nom de Jésus-Christ. C'est du texte sacré des Actes des Apôtres, que nous allons extraire le récit de ce prodigieux événement.

Après la descente du Saint-Esprit sur l'Eglise naissante, les apôtres, et saint Pierre le premier, ayant prêché aux Juifs l'Evangile de Jésus-Christ, plusieurs milliers de personnes demandèrent et reçurent le baptême. La synagogue alarmée excita contre les nouveaux fidèles une persécution. Saint Pierre et ses collègues furent maltraités et emprisonnés; mais un ange les délivra de leurs chaînes, et ils continuèrent les fonctions de leur mission divine. Peu de temps après, Hérode Agrippa, roi des Juifs, ayant condamné à mort saint Jacques-le-Majeur, fit encore emprisonner saint Pierre; et, pour se rendre toujours plus agréable aux Juifs, il se proposoit de le faire exécuter publiquement après la fête de Pâques, qui étoit proche. L'Eglise se mit en prières, pour obtenir la délivrance de son premier pasteur, et ses prières furent exaucées.

Le prince des apôtres étoit gardé par seize soldats, dont quatre faisoient sentinelle tour à tour dans sa prison auprès de lui; les autres gardoient les portes : il étoit lié de chaînes, et dormoit au milieu de ses gardes. Vers l'heure de minuit qui précédoit le jour auquel devoit se faire son exécution, la prison fut éclairée par une grande lumière : un ange éveilla saint Pierre, lui dit de se lever, de mettre sa ceinture, d'attacher ses souliers, de prendre son vêtement et de le suivre. Au même moment, ses chaînes tombent; il obéit, et marche à la suite de l'ange. Après avoir passé le premier et le second corps-de-garde, ils viennent à la porte de fer par

où l'on alloit à la ville; cette porte s'ouvre d'elle-même : ils sortent, et marchent ensemble jusqu'au bout de la rue ; après quoi l'ange disparoît tout à coup.

Saint Pierre, à qui, jusqu'à ce moment, tout paroissoit n'être qu'un songe, reconnoît et bénit Dieu du miracle de sa délivrance. Il va chez Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs disciples réunis prioient pour lui, frappe à la porte; une jeune fille, nommée Rhodé, vient, reconnoît sa voix, et court, transportée de joie, dire aux disciples que Pierre est à la porte. On ne la crut pas, et l'on dit que c'étoit sans doute son ange gardien, envoyé de Dieu pour quelque événement extraordinaire. Cependant Pierre continue de frapper; on lui ouvre enfin. Lorsqu'il fut entré, il raconta comment le Seigneur l'avoit délivré de sa prison, recommanda d'en instruire Jacques et ses frères, et sortit de la ville pour se mettre en lieu de sûreté. Le lendemain matin, son évasion causa le plus grand trouble parmi les soldats; on ne savoit ce que le prisonnier étoit devenu. Hérode fit mettre à mort les gardes, sous prétexte qu'ils avoient favorisé son évasion.

Eudoxie, femme de l'empereur Théodose-le-Jeune, ayant apporté de Jérusalem, en 439, les deux chaînes dont saint Pierre avoit été lié dans cette ville, en retint une, qu'elle donna à une église de Constantinople; et envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, épouse de l'empereur Valentinien III. Cette princesse la déposa dans une église de Rome, dont la dédicace se fit le premier août, sous l'invocation de Saint-Pierre-aux-Liens. On conserve aussi, dans la même ville, suivant le témoignage de saint Césaire, les chaînes dont saint Pierre avoit été lié dans son dernier emprisonnement, qui précéda son martyre.

Pratique. Nous devons tous, comme chrétiens, rendre témoignage à notre foi; elle est, de sa nature, un engagement au martyre; et ses triomphes sur le monde, sur les passions, sur les tyrans, sur l'enfer même, seront toujours l'effet de la grâce, qu'il faut habituellement demander, seconder généreusement, sans jamais se confier sur soi-même.

Prière. Mon Dieu, soyez notre force et notre soutien contre les ennemis de votre gloire et de notre salut, pour que, dociles à la voix de votre grâce, nous ne trahissions jamais les intérêts de la foi de notre adoption en Jésus-Christ notre Sauveur qui vit dans le ciel. Ainsi soit-il.



SAINT ÉTIENNE étoit Romain de naissance. Ayant été élevé aux ordres sacrés, il fut fait archidiacre de l'Eglise de Rome; et il en exerça les fonctions sous les papes saint Corneille et saint Luce. Lorsque ce dernier alloit au martyre, il le désigna pour son successeur à son clergé. Conséquemment à cette demande du saint Martyr, Étienne fut élu pape, le 3 mai 258. Il occupa le saint-siége quatre ans deux mois et vingt-un jours. Peu de temps après son élection, les églises d'Espagne et des Gaules furent menacées d'un grand danger.

Marcien, évêque d'Arles, qui succéda à saint Régulus, successeur immédiat de saint Trophime, embrassa l'erreur de Novatien; et, d'après les principes de cet hérésiarque, il refusa de réconcilier plusieurs pénitents à l'article de la mort. Faustin, évêque de Lyon, et quelques autres prélats des Gaules, en écrivirent à saint Etienne et à saint Cyprien. Ils s'adressèrent au premier, à cause de la prééminence de son siége; au second, à cause de sa grande réputation, et du zèle avec lequel il combattoit les Novatiens. Saint Cyprien se joignit en effet aux évêques catholiques des Gaules, pour prier le pape saint Etienne d'employer toute son autorité contre l'évêque hérétique d'Arles, dont la conduite troubloit la paix de l'Eglise et causoit la perte des ames.

Le saint Pape, dont les lettres à saint Cyprien ne sont pas parvenues jusqu'à nous, remplit si bien son ministère, et l'exercice de la juridiction de son siége sur toutes les églises, que le nom de Marcien ne se trouve pas dans l'ancien catalogue des évêques d'Arles.

En Espagne, Basilide, évêque de Mérida, et Martial, évêque de Léon et d'Astorga, étoient tombés dans le crime des *libellatiques;* on appeloit ainsi ces lâches chrétiens, qui, pour sauver leur vie dans les persécutions, recevoient, ou donnoient pour de l'argent, des billets qui certifioient qu'ils avoient sacrifié aux idoles, quoique cependant ils ne l'eussent pas fait.

L'évêque Martial, ayant été convaincu de ce crime et de plusieurs autres, fut déposé dans un concile. Basilide, qui craignoit le même sort, quitta volontairement son siége. On fit Sabin, évêque de Mérida, et Félix, évêque de Léon et d'Astorga.

Basilide se repentant d'avoir quitté son siége, alla à Rome, vint à bout d'en imposer à saint Etienne; et, de retour en Espagne, présenta des lettres du pape en sa faveur; quelques évêques le reçurent comme leur collègue. Martial, encouragé par ce succès, prétendit au même avantage. Les évêques d'Espagne ayant consulté saint Cyprien sur la conduite à tenir envers ces évêques réclamants, répondit que des personnes aussi coupables que celles dont il s'agissoit, étoient, selon les canons, indignes de présider dans l'Eglise catholique; que l'élection et l'ordination de ceux qui les remplaçoient ayant été régulières et valides, elles devoient subsister; et qu'à l'égard des lettres du pape obtenues par fraude, on devoit les regarder comme non avenues. Saint Etienne, mieux informé, confirma ce qui avoit été fait par les évêques d'Espagne. Son zèle pour l'intégrité de la foi eut encore plus d'exercice dans la dispute qui s'éleva sur le baptême donné par les hérétiques. C'étoit la doctrine constante de l'Eglise, que les hérétiques mêmes baptisoient validement, pourvu qu'ils conférassent ce sacrement avec les paroles prescrites par l'Evangile.

Les églises d'Afrique pensèrent sur ce point comme toutes les autres, jusqu'à l'épiscopat d'Agrippin, évêque de Carthage, cinquante ans avant saint Cyprien. Ce saint, un de ses successeurs sur ce grand siége, après trois synodes qu'il avoit assemblés en différents temps, décida aussi que le baptême donné par un hérétique étoit nul et invalide. Le pape saint Etienne, informé du danger de la foi de l'Eglise par une hérésie dont des évêques, respectables d'ailleurs, se déclaroient les défenseurs, en usa d'abord avec beaucoup de douceur et de charité, ne cessant de répéter que toute innovation étoit mauvaise, et qu'il falloit s'en tenir inviolablement à la tradition apostolique, qui nous apprend que Jésus-Christ est le ministre principal dans l'administration des sacrements, dont la validité est indépendante de la foi et de la sainteté de ceux qui les confèrent.

Il menaça enfin les partisans de la nouvelle erreur de les excommunier. Saint Denys d'Alexandrie, par ses lettres, travailla à rétablir l'accord entre les évêques. Enfin, dit saint Augustin, la paix de Jésus-Christ triompha, et le décret du saint Pape fut reçu par l'Eglise d'Afrique, fondé sur ce principe, « qu'il ne faut rien introduire de nouveau, mais s'en tenir à » la tradition ». Saint Etienne mourut le 2 août 257, et fut enterré dans le cimetière de Calixte. Il a le titre de Martyr dans le Sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, et dans les anciens martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme.

Pratique. L'autorité, qui commande dans tous les états religieux et civils, a de grands devoirs à remplir et de grandes peines à dévorer pour s'en acquitter fidèlement; et il est peu de supérieurs et de maîtres, de chefs et de pasteurs, qui les remplissent avec toute justice dans les places qu'ils occupent. Le défaut de lumière, de courage et de zèle sera la cause de la damnation des uns; l'amour du monde et de soi-même en perdra encore un plus grand nombre au jugement de Dieu. Heureux celui-là seul qui, en faisant son salut, aura contribué à sauver ceux dont il fut chargé par la Providence!

Prière. Donnez, ô mon Dieu, à votre Eglise des pasteurs selon votre cœur; à la société, des chefs appliqués et intègres; à chaque famille, des parents vigilants et pieux, afin que, dans tous les états et tous les âges, votre saint nom soit glorifié. Ainsi soit-il.



Cette seconde fête, en l'honneur du premier des martyrs, fut instituée à l'occasion de la découverte de ses précieuses reliques. Un prêtre vénérable, nommé Lucien, qui desservoit une église à quelques lieues de Jérusalem, connut, par une révélation dont les miracles multipliés, le témoignage des Saints et des plus graves auteurs nous garantissent l'authenticité, le lieu de la sépulture de saint Etienne. Lucien lui-même en a écrit la relation dont nous donnons le précis.

Un vendredi, 3 de décembre de l'année 415, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose-le-Jeune, sur les neuf heures du soir, le prêtre Lucien, couché dans le baptistère de son église, étant à demi éveillé, vit un vieillard vénérable, qui, l'ayant appelé trois fois par son nom, lui ordonna d'aller à Jérusalem dire à l'évêque Jean de venir ouvrir les tombeaux où étoient ses reliques et celles de quelques autres Saints. Lucien lui demanda son nom. « Je suis, lui dit-il, ce Gamaliel qui instruisit saint Paul dans la loi. A l'orient de ce » tombeau est celui de saint Etienne. Celui de Nicomède, et celui de mon fils Abidas, qui, » comme moi, crut en Jésus-Christ, sont dans deux autres places, dans l'endroit appelé » *Capharsemalia*. » Lucien, pour s'assurer si cette vision venoit de Dieu, en demanda une seconde, et une troisième, qu'il tâcha d'obtenir par le jeûne et la prière. Gamaliel lui apparut en effet une seconde fois, et lui dit d'obéir à ce qu'il lui avoit dit de faire. Dans une troisième vision, à la même heure, la troisième semaine après, Gamaliel lui apparoissant encore, lui reprocha sa négligence, et lui annonça qu'à la découverte des saintes reliques, Dieu feroit

cesser la sécheresse qui affligeoit alors le monde. Lucien obéit enfin, et se rendit à Jérusalem, auprès de l'évêque Jean qui pleura de joie, et lui dit d'aller chercher les saintes reliques qui étoient auprès de son église.

Le prélat espéroit, en effet, qu'elles se trouveroient là; mais un pieux cénobite, appelé Migèce, lui indiqua l'endroit positif où le Seigneur lui avoit fait connoître qu'elles reposoient. On y creusa la terre, et l'on découvrit trois coffres, avec une pierre sur laquelle étoient gravés les noms des Saints. Dès qu'on eut ouvert le cercueil de saint Etienne, il se fit un tremblement de terre, et il s'exhala aussi une odeur très agréable. Soixante-treize malades furent guéris. Lucien informa l'évêque Jean de cet événement. Le prélat vint sur-le-champ avec Eutonius de Sébas et Eleuthère de Jéricho. Il décida qu'on porteroit dans l'église de Sion, à Jérusalem, les reliques de saint Etienne. Il tomba alors une pluie abondante, qui fertilisa la terre, après une longue sécheresse qui menaçoit d'une affreuse stérilité. Plusieurs églises d'Orient et d'Occident ont, dans la suite, été enrichies de parcelles des reliques de saint Etienne. Saint Augustin, en parlant à son peuple de celles qu'il avoit exposées à la vénération publique, disoit ce que nous devons chacun nous dire :

Pratique. « Désirons, mes frères, d'obtenir de Dieu les biens temporels par l'intercession de saint Étienne : » mais de manière qu'en l'imitant pendant cette vie, nous puissions mériter de jouir avec lui des biens » éternels. »

Prière. Allumez en nous, Seigneur, par votre grâce, le feu de la charité qui fit triompher saint Étienne de la rage de ses ennemis, et des tourments qui ee firent le premier de vos Martyrs, afin qu'à son exemple nous vous aimions au-dessus de tout, et que nous aimions nos ennemis mêmes pour l'amour de vous. Ainsi soit-il.



Saint Dominique naquit à Calaroga, petite ville du diocèse d'Osma en Espagne, l'an 1170. Quelques auteurs modernes ont dit qu'il étoit de la maison de Gusman; mais les plus anciens écrivains de sa Vie ne lui attribuent pas une si illustre origine : c'est un fait qu'il importe peu d'éclaircir, puisque la vraie noblesse des Saints ne consiste que dans leurs vertus. Il fit ses études dans l'université de Palencia, qui fut depuis transférée à Salamanque, et marqua dès lors un éloignement du monde et un dévouement à la piété, qui faisoient assez connoître la haute sainteté où il devoit s'élever dans la suite de sa vie. Une grande famine ayant multiplié le nombre et augmenté la misère des pauvres, Dominique, non content de leur donner tout l'argent qu'il avoit, vendit encore ses meubles et ses livres pour les soulager.

Dom Diégue de Azebet, évêque d'Osma, lui donna, l'an 1199, un canonicat dans sa cathédrale, après qu'il eut fini ses études. Les chanoines de cette église étoient réguliers, et vivoient sous la règle de saint Augustin.

Il vint en France, à la suite de son évêque, qui y fut envoyé par Alphonse, roi de Castille, pour y négocier le mariage de Ferdinand son fils, prince d'Espagne, avec la princesse de Lusignan, fille de Hugues, comte de la Marche. En passant dans le Languedoc, ils apprirent l'origine et le progrès de l'hérésie des Albigeois, qui y avoit pris naissance. Cette province fut long-temps le théâtre des travaux de saint Dominique, qui s'appliqua, avec un zèle infatigable, à la conversion de ces hérétiques. Il eut avec eux de fréquentes disputes, où il démontra la fausseté de leur pernicieuse doctrine. Il en convertit plusieurs, mais d'autres demeurèrent endurcis. Le Saint ne craignoit point d'entrer dans toutes les villes et tous les villages où les hérétiques dominoient, témoignant hautement le désir qu'il avoit d'obtenir par leurs mains la

couronne du martyre. Le Seigneur appuya sa prédication par des miracles. Un jour, ayant écrit la profession de foi de l'Église catholique, avec les preuves qu'il employoit pour la soutenir, les hérétiques écrivirent une profession de foi contraire, avec la réponse aux preuves de saint Dominique. Les deux écrits furent jetés ensemble dans le feu : celui des hérétiques fut consumé, et celui de Dominique, remis au feu jusqu'à trois fois, ne put jamais être brûlé. Il s'associa un grand nombre de compagnons dans ses travaux apostoliques, et demeura dix ans de suite en Languedoc, à faire une guerre continuelle aux ennemis de la foi. Il refusa successivement les évêchés de Béziers, de Consérans, et de Carcassonne; et les fruits que faisoient ses missions, lui donnèrent l'idée d'établir un ordre qui fût une société et un séminaire d'hommes apostoliques. Il proposa son dessein au pape, qui l'approuva, et on appela les disciples de saint Dominique, *frères Prêcheurs*, parce qu'ils étoient singulièrement attachés au ministère de la parole. Saint Dominique fut le premier général de l'ordre qu'il avoit fondé : il eut quelque idée de le réunir à l'ordre de saint François, qui venoit d'être établi pour la même fin; mais saint François n'ayant pas goûté ce projet, saint Dominique ne songea plus qu'à donner à son ordre naissant des constitutions particulières. Dans le premier chapitre général, qui se tint à Bologne, le Saint voulut se démettre du généralat, mais tout le chapitre s'y opposa. Il étoit extrêmement zélé pour la discipline régulière, qu'il pratiquoit lui-même avec la plus grande exactitude. Il recommandoit à ses religieux l'amour de la pauvreté et le mépris des richesses, et ne vouloit pas que leurs églises même fussent trop somptueuses et trop magnifiques. Il mourut à Bologne; et, avant que de mourir, il fit assembler ses religieux, et leur dit : « Mes » très chers frères et enfants, voici l'héritage que je vous laisse : conservez la charité, soyez » humbles, estimez la pauvreté ». Il reçut ensuite les sacrements de l'Église, et rendit son ame à Dieu le 6 août, l'an 1221.

Il se fit un si grand nombre de miracles à son tombeau, que le pape Grégoire IX crut devoir le mettre au nombre des Saints, douze ans après sa mort.

P. Gr.

Pratique. La grande maxime dans tous les états pour y faire son salut, c'est de rapporter tout à Dieu. Mais il faut pour cela, n'être esclave ni du monde, ni de ses passions, surtout de son amour-propre. Un homme tout à Dieu ne réfléchit sur les créatures que pour trouver Dieu dans elles; il ne les aime et ne s'aime lui-même que dans le rapport avec Dieu, à qui l'homme se doit tout entier, pour dire comme saint Paul : Je vis; non je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Prière. Répandez en nous, Seigneur, l'esprit de prière et le goût du recueillement qui distingua saint Dominique dans tout ce qu'il entreprit pour le salut des ames. Exaucez nos vœux pour notre sanctification et celle de nos freres, en bénissant sur nous le ministère saint de votre Eglise. Ainsi soit-il.



Il y a à Rome trois églises patriarchales, celle de Saint-Jean-de-Latran, celle de Saint-Pierre-du Vatican, et celle de Sainte-Marie-Majeure. C'est de la dédicace de cette dernière, dont on célèbre en ce jour la mémoire. Cette église est la première de celles de Rome sous l'invocation de la Sainte Vierge; on lui donna le nom de *basilique Libérienne*, parce qu'elle fut fondée sous le pontificat du pape Libère, dans le quatrième siècle, et consacrée vers l'an 435, sous le titre de la Vierge Marie, par le pape Sixte III. Elle porte aussi le nom de *Notre-Dame-des-Neiges*, qui lui vient d'une tradition ancienne, et confirmée par plusieurs graves auteurs, qui assurent qu'elle fut fondée et dotée sous le pontificat du pape Libère, par le patrice Jean, après une vision qu'il eut, où la Mère de Dieu lui étant apparue, le lieu où devoit être bâtie son église lui fut désigné par la neige dont il fut miraculeusement couvert le 5 d'août. C'est dans cette basilique qu'on voit la crèche ou le berceau de Notre-Seigneur dans une magnifique chapelle souterraine. Cette précieuse relique fut long-temps honorée à Bethléem, et l'on sait toute la vénération qu'avoient pour elle saint Jérôme et sainte Paule. L'église dont nous parlons est du moins, après celle de Lorette, le lieu du monde le plus célèbre par la dévotion des fidèles. On y vient de toutes les parties de la chrétienté, pour implorer le secours de la Sainte Vierge, et l'on y a souvent obtenu de Dieu des grâces signalées. Cette dernière circonstance suffit seule pour la rendre vénérable aux fidèles.

PRATIQUE. Dès les premiers temps du christianisme, l'Eglise a toujours exhorté ses enfants à honorer et à réclamer auprès de Dieu la protection puissante de la Sainte Vierge. Son culte s'est étendu partout où la foi de l'Evangile a pénétré; et point de pays sur la terre, qui n'ait reçu de la Mère de Dieu, par des faveurs insignes, des marques de son crédit dans le ciel. Nous l'invoquons, avec l'Eglise, comme l'auxiliatrice des chrétiens, la consolatrice des affligés, et le refuge des pécheurs. Mais souvenons-nous que sa protection n'est

accordée qu'aux chrétiens qui le sont d'esprit et de cœur, qu'aux affligés soumis et patients dans leurs peines, qu'aux pécheurs pénitents et qui désirent leur réconciliation avec Dieu pour en réparer la gloire.

Prière. Divin Sauveur de nos ames, vous nous avez laissé, en mourant pour nous sur votre croix, votre divine Mère pour notre avocate auprès de vous; accordez-nous, par votre intercession que nous réclamons avec confiance, la grâce de ne plus vous offenser et de mourir dans l'exercice de la charité, qui nous ouvrira par vos mérites infinis, l'entrée de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SAINT CÉOLFRID, ABBÉ EN ANGLETERRE.

Saint Céolfrid, honoré en France sous le nom de saint Céoulfroy ou saint Céufrey, étoit Anglais et parent de saint Benoît Biscop. Ils renoncèrent ensemble au monde, et allèrent à Rome par dévotion, et pour s'y perfectionner dans la connoissance des saintes lettres. De retour dans la patrie, ils fondèrent le monastère de Saint-Pierre de Wiremouth, en 674. Ils y vivoient, comme les Antoine et les Hilarion, dans la pénitence la plus austère et le recueillement le plus profond. Quelques années après, saint Benoît Biscop résolut de bâtir un monastère de Saint-Paul, à Jarrow; il chargea saint Céolfrid de former cet établissement et d'en gouverner les religieux, qui s'y trouvoient au nombre de soixante-dix. Sept ans après, le même saint Benoît l'établit aussi supérieur du monastère de Wiremouth, qui n'étoit pas éloigné. Notre Saint les gouverna l'un et l'autre pendant vingt-huit ans, avec une sagesse vigilante et charitable, et une grande ferveur de zèle et d'humilité.

Le vénérable Bède, qui vécut sous sa conduite, en parlant des vertus et de la science de son saint abbé, dit qu'il avoit formé dans ses monastères des bibliothèques choisies; et Bède lui-même prouve bien par ses écrits, qu'on étudioit dans ses monastères les bons livres avec succès. Notre saint abbé eut souvent des marques de l'estime et de la confiance du roi des Pictes, il le consulta souvent et se conforma à ses conseils. Saint Céolfrid, avancé en âge et devenu presque infirme, résolut de quitter sa place de supérieur des deux monastères, où se trouvoient six cents moines. Il eut bien de la peine à les engager à lui nommer un successeur. Lorsque Céolfrid se vit remplacé par celui de ses disciples qu'il avoit lui-même désigné, il déclara qu'il alloit partir pour visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres avant de mourir. Il se mit aussitôt en route. Pendant son voyage, il récitoit tous les jours l'office divin, le psautier tout entier, et célébroit régulièrement la sainte messe. Il traversoit la France lorsqu'il tomba malade à Langres, où il mourut le 25 septembre 716, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

Pratique. Nous apprenons de l'exemple des Saints, qu'on ne peut acquérir la vertu sans se faire violence. On se flatteroit en vain de rectifier ses inclinations, si l'on n'étoit fortement déterminé à lutter contre leur perversité; il faut jeter dans son cœur la semence des vertus, de manière qu'elle puisse y prendre racine, y croître et y fructifier de plus en plus. S'il en coûte pour se sanctifier et persévérer dans la justice, quelle paix ne goûte-t-on pas en menant une vie innocente, tandis que l'ambitieux, l'avare et le voluptueux sont accablés de troubles et de remords qui les dévorent malgré eux?

Prière. Non, mon Dieu, jamais une ame rebelle à votre volonté, ne jouira de cette paix intérieure que vous communiquez à vos fidèles serviteurs; gravez en nous ce principe d'une vie éternelle, et faites-nous la grâce d'y conformer notre conduite jusqu'au dernier instant de notre vie. Ainsi soit-il.



Jésus-Christ étant en Galilée, environ un an avant sa Passion, manifesta sa gloire à trois de ses plus chers disciples, qui furent depuis les témoins de son agonie dans le jardin des Oliviers; ces disciples étoient, Pierre, Jacques et Jean. Le Sauveur en prit trois, afin qu'on ne pût récuser leur témoignage; mais il n'en choisit point un plus grand nombre, pour faire connoître à ceux qui croient en lui, qu'ils doivent tenir cachées les grâces qu'ils reçoivent du Ciel.

Jésus, voulant donc opérer dans la retraite le miracle qu'il méditoit, conduisit ses trois apôtres sur une montagne écartée. C'étoit sa coutume de chercher quelque lieu solitaire pour prier. Nous apprenons de saint Cyrille de Jérusaleem, de saint Jean Damascène, et de plusieurs autres anciens Pères, que la tradition des chrétiens de la Palestine portoit que cette montagne étoit celle du Thabor, qui est fort haute, et qui anciennement étoit couverte d'arbres et très fertile. Elle s'élève à peu près en forme de cône dans une vaste plaine qui est au milieu de la Galilée. La transfiguration de l'Homme-Dieu arriva tandis qu'il prioit, pour nous montrer que c'est dans cet exercice que l'ame a coutume de recevoir les consolations divines, et que c'est aussi dans cette pratique qu'elle goûte combien le Seigneur est doux pour ceux qui le cherchent véritablement.

Tandis que Jésus étoit en prières, il laissa paroître un rayon de gloire due à son humanité sainte, et dont il s'étoit dépouillé pour l'amour de nous. Son visage parut brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. Par cette glorieuse transfiguration, il nous a donné un gage de celle qu'il destine à nos corps, lorsque, réunis à nos ames, ils en partageront la félicité dans le Ciel. Pendant ce mystère, les trois apôtres virent Moïse et Elie qui

s'entretenoient avec le Sauveur, de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem. Moïse représentoit les anciens patriarches, et les premiers saints qui avoient vécu sous la loi; Elie représentoit les derniers prophètes. Ils montroient l'un et l'autre, par leur présence, que tous les justes inspirés de Dieu, ont, dès le commencement du monde, rendu témoignage à Jésus-Christ comme au vrai Messie.

Les trois apôtres ne pouvoient soutenir les transports de leur joie; et Pierre s'écria tout hors de lui-même: « Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, une » pour Moïse, et une pour Elie ». Pendant que Pierre parloit, le Ciel fut tout à coup environné d'une nuée brillante qui annonçoit la majesté divine; et du fond de cette nuée, sortit une voix qui disoit: « C'est-là mon Fils bien-aimé; en lui j'ai mis mes complaisances; écoutez-le ». Par ce témoignage, le Père déclaroit que Jésus étoit son Fils unique, éternel comme lui; qu'il l'avoit envoyé dans le monde comme une victime de propitiation pour nos péchés; qu'il étoit le seul médiateur par lequel nous puissions avoir accès auprès de lui. Les trois apôtres ayant entendu la voix du ciel, furent saisis de frayeur, et tombèrent par terre. Mais Jésus, s'étant approché d'eux, les toucha, et leur dit de se lever; ils le firent, et n'aperçurent plus que le Sauveur dans son état ordinaire. Cette vision arriva durant la nuit.

Comme ils descendoient de la montagne, Jésus leur recommanda de ne point divulguer ce qu'ils avoient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité. Les Juifs étoient indignes de connoître un mystère que la plupart d'entre eux auroient blasphémé. Ils avoient, d'ailleurs, dans les miracles de Jésus-Christ des preuves évidentes de sa divinité. Le Sauveur vouloit encore nous donner une nouvelle leçon d'humilité, et nous apprendre que le secret, par rapport aux grâces extraordinaires, est l'unique moyen de conserver ses dons.

PRATIQUE. La considération du glorieux mystère que nous honorons en ce jour, est bien propre à nous donner une véritable idée du bonheur d'une autre vie. Si nous l'avions profondément gravée dans nos esprits, elle nous feroit mépriser les peines et les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu, et nous regarderions avec indifférence les biens et les maux de ce monde, pourvu que nous pussions nous rendre dignes d'avoir part à la félicité céleste. Pensons souvent à notre fin, nous trouverons alors de la consolation et de la joie dans nos souffrances; semblables à l'apôtre saint Paul, nous nous estimerons heureux de marcher sur les traces du Sauveur: et tout notre désir sera de lui plaire et de lui témoigner notre amour.

PRIÈRE. Vous êtes, Seigneur, notre premier principe, et vous serez bientôt notre juge et notre fin éternelle, ou dans le ciel ou dans l'enfer. Eclairez-nous par votre grâce, afin que nous soyons fidèles à vous aimer, à vous servir, en préférant votre gloire et notre salut à tout. Ainsi soit-il.





Ce Saint naquit à Vicence, dans la seigneurie de Venise, d'une famille illustre, vers l'an 1480. On lui donna le nom de Cajétan, que les Italiens prononcent Gaétan, en mémoire d'un de ses oncles, chanoine de Padoue, qui avoit rendu ce nom célèbre, ayant été un des plus savants théologiens de son siècle.

Celui-ci fut élevé avec soin; et, après son éducation, il se rendit à Rome, où il fut connu et estimé du pape Jules II. Il trouva une pieuse association établie, que l'on nommoit la congrégation de l'Amour divin; il y entra avec empressement, et s'y distingua par sa ferveur.

Etant de retour à Vicence, il voulut être admis dans une autre association, que l'on nommoit la congrégation de Saint-Jérôme. Comme il avoit reçu le sacerdoce à Rome, il devint en quelque sorte le chef de l'association de Vicence, et il prêchoit ses confrères dans leurs assemblées avec un zèle apostolique. Leur usage étoit de communier quatre fois l'année : saint Gaétan les engagea à le faire au moins douze fois chaque année, persuadé que la fréquentation des sacrements étoit un moyen propre à nourrir leur piété. Il leur disoit souvent la messe, et les communioit. En leur présentant le corps de Jésus-Christ, il leur faisoit des exhortations si vives et si pathétiques, que plusieurs en étoient touchés jusqu'aux larmes.

Il avoit choisi pour son confesseur un saint religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui lui conseilla de quitter sa patrie pour aller à Venise, où il pourroit exercer son zèle et sa charité avec plus de fruit. Le Saint eut d'abord quelque peine à s'y déterminer : il venoit de fonder à Vicence un hôpital qui étoit l'objet de ses soins, et il avoit du regret de le quitter. Cependant il résolut de suivre l'avis de son confesseur, et se rendit à Venise. Ce fut là qu'il forma le projet d'établir une congrégation nouvelle de religieux dévoués au salut du prochain et aux travaux apostoliques.

Jean-Baptiste Caraffe, alors évêque de Théate, qui fut dans la suite élevé sur la chaire de saint Pierre, où il prit le nom de Paul IV, obtint du pape Clément VII la permission de quitter son évêché pour embrasser le nouvel institut. On y faisoit profession de la pauvreté la plus rigoureuse et la plus étroite. Le saint fondateur avoit toujours eu un goût particulier pour cette vertu. Il s'étoit dépouillé de tout son bien pour le donner aux pauvres, et dit un jour qu'il vouloit lui-même devenir si pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, qu'il ne laisseroit pas de quoi fournir à la dépense de son enterrement. La nouvelle congrégation s'établit à Rome, où elle eut beaucoup à souffrir lorsque cette ville fut prise d'assaut par les troupes de Charles V. Des soldats furieux entrèrent dans la maison des religieux, où ils croyoient trouver des trésors cachés. Ils firent souffrir mille indignités à saint Gaétan, pour l'obliger à les découvrir. Le Saint se contenta de leur répondre, avec douceur, qu'il avoit été riche autrefois; mais que, depuis quatre ans, il avoit tout quitté pour suivre Jésus-Christ.

Etant obligé d'aller à Naples par ordre du pape, il partit dans le temps des plus grandes chaleurs. Lorsqu'il prit congé de sa sainteté, le pape lui dit qu'il exposoit sa vie, en se mettant en voyage dans une saison si fâcheuse; mais le Saint répondit : « Très saint Père, il vaut mieux » courir le risque de sa vie, que de différer un moment de vous obéir ».

Rien n'étoit plus pauvre que sa cellule; sa vie étoit austère, et il ne vouloit pas que ses religieux possédassent de grands revenus : il refusa même des établissements considérables, qu'on lui offroit pour sa nouvelle congrégation, parce qu'il craignoit d'affoiblir en elle l'esprit de pauvreté, disant, qu'il ne vouloit point d'autres titres et d'autres contrats que ces paroles de Jésus-Christ : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous » sera donné ».

Il célébroit la messe avec une dévotion sensible et une ferveur édifiante, et il ne sortoit de l'autel qu'animé d'un nouveau désir de se sanctifier. Il avoit coutume de dire, que nous ne recevions pas la communion pour transformer Jésus-Christ en nous, mais plutôt pour nous transformer en Jésus-Christ; qu'ainsi nous ne la recevions pas pour que Jésus-Christ fît notre volonté, mais pour nous soumettre en tout à la sienne.

Il possédoit toujours son ame en paix, et dit un jour à un seigneur qui s'emportoit contre ses domestiques : « Obéissez-vous à Dieu, comme vous voulez que les hommes vous obéissent ».

Dans sa dernière maladie, le médecin ayant ordonné qu'on lui donnât un matelas, il le refusa, en disant qu'il devoit et vouloit mourir plutôt sur la cendre et sur le cilice. Avant que d'expirer, il dit à ses religieux : « Je ne crois pas, mes chers frères, avoir fait aucun tort, ni » causé aucun chagrin à personne; mais, si j'ai eu le malheur d'offenser quelqu'un sans le » savoir, je lui en demande humblement pardon ».

Il mourut à Naples l'an 1547, âgé de soixante-sept ans. Il y avoit vingt-trois ans que son ordre étoit établi. Il fut canonisé par le pape Clément X, l'an 1673.

P. Gr.

Pratique. L'exemple de saint Gaétan nous retrace les maximes de ce parfait détachement recommandé par l'Evangile. Il enseignoit à ses disciples, qu'un soin excessif pour les biens du monde est un mal dangereux et infiniment préjudiciable aux vertus chrétiennes; il les exhortoit fortement à combattre cet ennemi, sur lequel il avoit lui-même remporté une victoire.

Prière. Délivrez-nous, Seigneur, de l'attachement aux choses passagères de ce monde, surtout lorsqu'elles sont capables de nous éloigner de la voie de vos préceptes; faites qu'à l'exemple des Saints, nous renoncions entièrement à tout ce qu'il y a ici-bas pour n'aimer que vous. Ainsi soit-il.



Sainte Bathilde naquit en Angleterre. Dès sa plus tendre jeunesse elle fut vendue comme une esclave, et achetée à vil prix par un seigneur français, nommé Erchinoald ou Archambaud qui, depuis, devint maire du palais, sous le roi Clovis II. La vertu et la prudence de Bathilde gagnèrent tellement l'estime et l'affection de son maître, qu'il se reposoit entièrement sur elle du soin de sa maison. Loin de se prévaloir de cette distinction, elle n'en étoit que plns humble et plus soumise à ses compagnes. Mais Dieu qui la destinoit à quelque chose de grand, même selon le monde, permit que l'éclat de ses vertus se répandît dans toute la France. Lorsque le roi Clovis II fut en âge d'être marié, on ne crut mieux faire que de l'unir à Bathilde; et ce choix fut universellement applaudi. Ce mariage fut célébré en 649. Notre Sainte, qui savoit apprécier les grandeurs humaines, ne s'enorgueillit point de cette alliance; elle ne servit qu'à donner un nouveau lustre à son humilité, à sa charité envers les pauvres, à son respect et à son zèle pour la religion. Le roi lui confia même cette partie de son autorité qui avoit pour objet la protection de l'Eglise, les pieux établissements, et le soulagement des malheureux.

Bathilde eut de son mariage trois fils, qui portèrent successivement la couronne, Clotaire III, Childéric II et Thierri I. Le roi son époux étant mort en 655, elle demeura chargée de la régence du royaume et de la tutelle de ses fils, dont l'aîné n'avoit que cinq ans. Elle soutint ce double poids avec une capacité admirable. Sa rare prudence maintint la paix dans l'état; elle abolit l'usage des esclaves qui subsistoit encore, travailla, de concert avec plusieurs saints évêques, à bannir la simonie de l'église de France, remplit le royaume d'hôpitaux, releva plusieurs monastères, entre autres, ceux de Saint-Martin, de Saint-Denis et de Saint-Médard, et fonda deux abbayes célèbres, l'une d'hommes à Corbie, et l'autre de femmes à Chelles. Cette dernière avoit été commencée par sainte Clotilde, mais Bathilde agrandit tellement le monastère, qu'elle en est regardée comme la principale fondatrice.

Clotaire, son fils, étant en état de gouverner par lui-même, elle résolut de suivre l'attrait intérieur qu'elle sentoit depuis long-temps pour la retraite. Elle alla s'enfermer en 665 dans l'abbaye de Chelles, où elle prit le voile. Sa sortie du monde lui fit oublier le haut rang qu'elle y avoit occupé. On ne la distinguoit des autres religieuses que par son humilité, son recueillement

et sa ferveur dans la prière. Elle leur rendoit à toutes les services les plus humiliants, et obéissoit à sainte Bertille, son abbesse, avec autant de ponctualité que la dernière des sœurs. Son plus grand plaisir étoit de visiter, de servir les malades, et de les consoler par des exhortations pleines de charité. Étant en méditation, Jésus-Christ lui apparut armé de sa croix : elle entendit une voix lui disant, « Donnez ordre aux affaires de votre maison, car vous mourrez et n'en » échapperez point ». Dieu l'éprouva sur la fin de ses jours par une colique très violente, et par d'autres maux qu'elle souffrit avec une grande résignation. Enfin lorsque son dernier moment fut arrivé, elle donna à ses sœurs les instructions les plus touchantes; elle leur recommanda surtout l'amour des pauvres et la persévérance dans le service de Dieu. Elle mourut probablement le 30 janvier 680, jour auquel elle est honorée en France.

Pratique. Nous ne devons regarder cette vie que comme un pèlerinage; notre principale affaire doit être de vivre pour Dieu, d'accomplir sa volonté, de travailler sans cesse à la sanctification de nos ames, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Nous sommes indistinctement obligés d'entrer dans la voie étroite de l'Evangile : les prétextes que nous pourrions tirer des circonstances de notre état, sont sans excuse à la vue des exemples de sainte Bathilde, qui sut allier tous les devoirs de la religion, avec les soins qu'entraînoit le gouvernement d'un grand royaume.

Prière. Faites-nous la grâce, ô mon Dieu, de persévérer dans votre service, et qu'au milieu de nos occupations extérieures, nous élevions nos cœurs vers le ciel; afin que, toujours animés de l'esprit du christianisme, toutes nos actions soient méritoires pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINT WILFRID, ÉVÊQUE D'YORCK.

Saint Wilfrid naquit en Angleterre vers l'an 634, dans le royaume de Northumberland. Il fonda un si grand nombre d'églises, qu'il semble que la Providence le donna à sa patrie pour en être l'apôtre. Son éducation, partagée entre l'étude de la religion et des sciences, eut des succès très rapides, et annonça en lui un modèle de vertu et de science. Il passa à Cantorbéry le temps nécessaire pour s'y former à la connoissance de la discipline et des rites de l'Eglise romaine, qui y étoient en plein exercice. Il fit, étant encore jeune, un voyage à Rome, et fut connu du pape Martin et du savant Boniface, son secrétaire. De retour en Angleterre, il gouverna le monastère de Rippon, et y fut ordonné prêtre deux ans après, puis sacré évêque de Northumberland. Des circonstances critiques l'ayant empêché d'aller tout de suite occuper ce siége, il se retira à son monastère de Rippon, jusqu'à l'année 669, qu'il fut nommé évêque d'Yorck.

Sa vertu éminente et son éloquence persuasive renouvelèrent la face de la religion dans ce diocèse. Il ranima aussi la ferveur dans les monastères. Il encourut la disgrâce du roi Egfrid, par son zèle à défendre les droits de la piété. Ce fut alors qu'il s'embarqua pour retourner à Rome; mais des vents contraires l'ayant jeté sur les côtes de la Frise, il s'y arrêta près d'un an, y convertit un grand nombre d'idolâtres, fonda plusieurs églises, et y établit des pasteurs, arriva enfin à Rome en 679, où le pape Agathon lui témoigna la plus haute estime. Saint Wilfrid, après avoir assisté au concile de Latran, qui condamna l'hérésie des monothélites, crut devoir retourner en Angleterre pour y reprendre ses fonctions. Mais ses ennemis y étoient encore si puissants, qu'ils lui suscitèrent une nouvelle persécution, soit de la part des grands, soit de la part des personnes les plus distinguées du clergé. Il fut souvent victime de l'envie de ceux-ci, et de la vengeance des autres.

Le pape Jean VI, s'étant déclaré en sa faveur, chargea l'évêque de Cantorbéry de convoquer un synode, afin de rendre justice à Wilfrid. L'assemblée fut composée d'évêques, d'abbés et de princes. Le roi même s'y rendit. On reconnut tous les droits de notre Saint; et ses vertus, qui, plus d'une fois, avoient été illustrées par des miracles, changèrent pour lui en témoignage de vénération, tous les procédés injustes dont il avoit long-temps éprouvé les excès. Il mourut le 24 avril 709, à l'âge de soixante-quinze ans.

Pratique. La véritable vertu ne se dément jamais, quand elle a la gloire de Dieu pour principe; elle est alors humble et modeste dans la prospérité; grande, active et courageuse dans l'adversité, et son triomphe, commencé sur la terre, sera à jamais couronné dans le ciel.

Prière. Dieu tout-puissant, soyez notre force et notre soutien contre les ennemis de votre gloire et de notre salut. Nous mettons toute notre confiance en vous, fondés sur les mérites infinis de Jésus-Christ votre fils. Ainsi soit-il.



Camille, de l'illustre famille des Lelli, naquit, en 1549, à Bucchianico, dans le diocèse de Chiéti. Sa mère eut, pendant qu'elle étoit enceinte, une vision en songe : il lui sembla qu'elle avoit mis au monde un enfant qui portoit sur la poitrine une croix, et qui marchoit à la tête d'une troupe d'autres enfants distingués par le même signe. Dans sa jeunesse, Camille embrassa l'état militaire, et se laissa entraîner quelque temps au torrent de la vie mondaine; mais, ayant atteint sa vingt-cinquième année, la grâce divine l'éclaira : il fut tout à coup saisi d'une telle douleur, à la vue des fautes par lesquelles il avoit offensé Dieu, que, versant des larmes en abondance, il prit la ferme résolution de se revêtir du nouvel homme, et de travailler sans cesse à effacer les souillures de sa vie passée. C'est pourquoi, dès le jour même, qui étoit celui de la Purification de la Sainte Vierge, il s'empressa de se rendre au couvent des *Frères-Mineurs*, et les supplia, avec les plus vives instances, de vouloir bien l'admettre dans leur ordre. Deux fois il fut au moment d'y prononcer des vœux; mais un ulcère à la jambe, dont il avoit été affligé pendant quelque temps, s'étant déclaré de nouveau, il se soumit avec humilité aux desseins de la Providence qui avoit sur lui des vues plus élevées; et, vainqueur de lui-même, deux fois il prit et quitta l'habit religieux qui avoit été l'objet de ses désirs.

Parti pour Rome, il y fut admis dans l'hôpital dit des *Incurables;* bientôt l'éclat de ses vertus lui en fit confier l'administration qu'il dirigea avec une intégrité rare et des soins vraiment paternels. Il se regardoit comme le serviteur de tous les malades; il se faisoit un devoir de préparer leur lits, de panser leurs plaies, de descendre même, dans les services qu'il leur rendoit, aux détails les plus abjects, et enfin de les soutenir, dans leurs derniers moments, par des prières et de pieuses exhortations. C'est au milieu de telles fonctions qu'il donna souvent des exemples signalés d'une patience admirable, d'un courage invincible, et d'une charité poussée jusqu'à l'héroïsme. Cependant, comme son unique but étoit le soulagement des ames au moment suprême qui sépare ce monde de l'éternité, il sentit bien que l'étude des lettres lui seroit, pour cet objet, d'un grand avantage. En conséquence, déjà parvenu à sa trente-deuxième année, il ne rougit point de se mêler au milieu des enfants, de fréquenter avec eux les écoles,

et de s'y instruire des premiers éléments de la science. Promu ensuite au sacerdoce, il s'occupa de réunir et de s'adjoindre un certain nombre de compagnons, et de jeter ainsi les premiers fondements de la congrégation des Clercs-réguliers, pour le service des malades. Ce fut en vain que l'ennemi du genre humain chercha, par toutes sortes d'efforts, à empêcher l'exécution d'une si généreuse entreprise; Camille fut confirmé dans son dessein, d'une manière tout-à-fait merveilleuse, par un miracle évident que Dieu daigna faire en sa faveur. Bientôt il obtint du saint-siége l'approbation nécessaire pour l'institution de son ordre, dont les membres s'astreignirent, par un quatrième vœu, plus sévère encore que les autres, à donner des soins aux malades atteints du fléau de la peste. Institution également agréable aux yeux de Dieu et utile au salut des ames, suivant le témoignage de saint Philippe de Néri, qui dirigeoit alors la conscience de Camille, et qui atteste avoir vû, plusieurs fois, les anges eux-mêmes suggérant des paroles de paix aux membres de l'ordre, lorsque ceux-ci prêtoient aux mourants les secours de leur ministère.

Attaché ainsi au service des malades, par des liens plus étroits, on le vit, jusqu'au dernier soupir, se dévouer à leurs besoins, avec un zèle admirable, la nuit et le jour, sans que jamais il fût arrêté, ni par aucune fatigue, ni par les dangers les plus imminents pour sa propre vie. Se faisant tout à tous, il saisissoit, avec autant d'empressement que de joie, les occasions de leur rendre les devoirs les plus repoussants; il y apportoit une si grande humilité, que souvent il les servoit à genoux, comme si, dans la personne des pauvres malades, il eût vu Jésus-Christ lui-même. Ce fut dans le dessein de se consacrer encore plus efficacement au soulagement de leurs misères, qu'il se démit volontairement du généralat de son ordre, et qu'il renonça aux célestes délices dont le faisoient jouir en abondance ses contemplations habituelles.

Les sentiments de charité qui le portoient à considérer les malheureux comme ses propres enfants, jetèrent surtout un vif éclat à l'époque où la ville de Rome, désolée par une maladie contagieuse, vint encore à éprouver les horreurs d'une extrême disette, et qu'à ces fléaux se joignit celui d'une peste affreuse qui exerçoit en même temps ses ravages à Nola, dans la Campanie. Enfin, son amour envers Dieu et le prochain fut si ardent, que non-seulement il lui mérita le nom d'Ange, mais que plus d'une fois les esprits célestes eux-mêmes daignèrent, dans diverses circonstances critiques, l'aider de leur secours. Doué du don de prophétie et de celui de guérir les malades, il lui fut aussi donné de pénétrer les cœurs. Par ses prières il obtint souvent la grâce de pouvoir multiplier les aliments.

Consumé à la fin, à force de veilles, de jeûnes, et de fatigues multipliées, réduit à un état de maigreur tel, que sa peau seule sembloit recouvrir les os de son corps, ayant supporté avec courage cinq maladies successives, aussi graves que longues, qu'il appeloit les *miséricordes de Dieu*, il s'endormit dans le Seigneur, à l'heure qu'il avoit prédite, muni de tous les sacrements, au milieu des noms, si doux pour lui, de *Jésus* et de *Marie*, et dans le moment où on lui adressoit ces paroles : « Allez jouir de la vue glorieuse et consolante de Notre Seigneur Jésus-» Christ ». Il mourut à Rome, l'an de grâce 1614, le 14 juillet, à l'âge de soixante-cinq ans. Illustré par un grand nombre de miracles, son nom fut solennellement inscrit, par Benoit XIV, au nombre de ceux des Saints. (*Extrait de sa Vie.*)

Pratiques. 1° C'est une utile et salutaire occupation que celle de penser souvent à l'heure de la mort, et de demander au Dieu tout-puissant, par l'intercession de Marie, notre adorable mère, de saint Joseph, notre premier patron, de saint Michel Archange, de notre ange-gardien, des saints Apôtres, de nos saints protecteurs et de tous les saints et bienheureux esprits de la Cour céleste, les grâces dont nous aurons besoin, dans cet instant si important et si terrible où doit se décider pour nous la grande affaire d'une éternité toujours heureuse ou toujours malheureuse.

2° Puissions-nous obtenir alors une parfaite contrition de toutes nos fautes, une foi vive, une ferme espérance, une ardente charité, de saintes dispositions à recevoir tous les sacrements de l'Eglise, la participation de ses trésors infinis, la jouissance de l'indulgence plénière à l'article de la mort, et enfin un généreux et volontaire détachement de toutes les choses d'ici-bas ! Puissions-nous approcher du sein affectueux de ce Dieu si digne de tout notre amour, nous y unir étroitement, nous abandonner à lui sans réserve, afin qu'il nous reçoive dans sa miséricorde, et qu'il nous accueille au nombre de ses élus !

Prière. Très glorieux héros de charité envers les malades, vous qui ne cessiez de les regarder comme une image vivante de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous qui les serriez dans vos bras, bien que leurs corps fussent couverts de plaies et d'infirmités, vous enfin qui leur prodiguiez, à genoux et tête nue, tous les secours dont ils avoient besoin, et qui, dans le cours de votre vie, en avez guéri un si grand nombre! daignez, je vous en supplie, être mon intercesseur auprès de Dieu, dans les maladies dont je puis être affligé, ainsi que mes proches, afin de nous obtenir, à tous, d'abord le don d'une résignation parfaite, et ensuite le rétablissement de la santé de nos corps. Ainsi soit-il.



Saint Laurent étoit archidiacre, c'est-à-dire, chef des diacres de l'Eglise romaine, et en cette qualité il assistoit le souverain pontife à la célébration des saints mystères, et il étoit chargé de distribuer aux pauvres les aumônes de l'Eglise.

Le saint pape Sixte II avoit été condamné à souffrir la mort pour Jésus-Christ : Laurent son diacre, voyant qu'on le menoit au supplice, « *se mit à pleurer*, dit saint Ambroise, non du » regret qu'il eut de le perdre par une mort si glorieuse, mais plutôt de la douleur qu'il avoit » de ne pas mourir avec lui. Où allez-vous, Saint Père, sans votre fils? lui dit saint Laurent ; » vous n'avez pas coutume d'offrir le sacrifice sans moi. Qu'ai-je donc fait qui ait pu vous » déplaire? m'avez-vous cru capable de dégénérer de vos sentiments? éprouvez-moi pour » connoître si je ne suis pas un ministre digne de vous : refuserez-vous de donner part de vos » combats à celui que vous avez tant de fois admis à la consécration du corps et du sang » de Jésus-Christ, et à la participation des sacrements? Prenez garde de faire tort à votre » jugement en signalant votre courage : le mépris du disciple retourneroit à la honte du » maître. Les grands hommes ont cru triompher dans les victoires de leurs disciples. Abraham » offrit son fils, et Pierre envoya Etienne devant lui. Montrez donc, ô mon père, montrez » votre courage dans celui de votre fils. Offrez au Seigneur le disciple que vous avez formé, afin » qu'assuré de sa constance dans la foi que vous avez paru estimer, vous parveniez à la couronne » de gloire avec un compagnon de vos travaux qui soit digne de vous ».

Sixte lui répondit : « Je ne vous quitte pas, mon fils, je ne vous abandonne pas, mais vous » êtes réservé à de plus grands combats. Ma vieillesse n'aura à essuyer qu'un léger combat ; mais

» vous, qui êtes jeune, vous remporterez une victoire plus glorieuse, parce que vous aurez » à soutenir une plus rude attaque. Ne pleurez point, vous me suivrez bientôt, dans trois jours » vous serez avec moi; il n'y aura que ce court intervalle entre la mort du prêtre et celle du » lévite. Il n'est nullement nécessaire que vous combattiez sous les yeux de votre maître, » comme si vous aviez besoin de son secours. Pourquoi voulez-vous mourir avec moi? je vous » laisse mon supplice pour mon héritage. Pourquoi voulez-vous souffrir en ma présence? » les disciples foibles marchent devant leurs maîtres, mais les disciples courageux ont la force » de les suivre et de vaincre sans eux, parce qu'ils n'ont plus besoin de maîtres. C'est par cette » raison qu'Elie se sépara autrefois d'Elisée ».

Voici quelle fut l'occasion du martyre de saint Laurent, qui suivit de près celui de saint Sixte. Les persécuteurs sachant qu'il avoit soin des trésors de l'Eglise, les lui demandèrent avec empressement; il promit de les leur livrer, et pria qu'on lui prêtât quelques chariots pour les faire transporter; on lui en prêta tant qu'il voulut. Alors il rassembla les pauvres, les boiteux, les aveugles, les malades dont il avoit soin, et les conduisit aux persécuteurs, en leur disant: *Voilà les trésors de l'Eglise.* Leur avarice trompée se changea en fureur. On étendit ce saint Martyr sur un gril rouge de feu pour le faire périr lentement. Il regardoit le ciel avec un visage tranquille et serein : et, quand il crut avoir été assez brûlé d'un côté, il dit froidement à ses bourreaux : « Voilà un côté de ma chair entièrement rôti, tournez-moi de l'autre, et repaissez- » vous de cette chair si vous le voulez ».

Saint Ambroise, saint Augustin, et le poète Prudence rapportent divers miracles obtenus du Ciel, par l'intercession de ce saint martyr.

P. Gr.

Pratique. Nous voyons, dans la personne de saint Laurent, quel est le pouvoir de la grâce de Jésus-Christ, et comment elle adoucit l'amertume de ce qui mortifie le plus la chair et le sang. Si nous avions le courage et la ferveur des Saints, les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu disparoîtroient. Si notre foi étoit aussi vive que celle des martyrs, nous mépriserions comme eux les plaisirs et les honneurs du monde, et nous jugerions des biens et des maux de cette vie, non d'après les sentiments de la nature, mais d'après les principes de la religion.

Prière. Eclairez-nous, Seigneur, sur nos véritables intérêts, afin que les illusions de nos sens et les prestiges du monde ne nous aveuglent plus. Allumez dans nos cœurs le feu sacré de votre amour; par lui nous vaincrons les ennemis de votre gloire, et vous seul serez à jamais tout en nous. Ainsi soit-il.



La famille de ce vertueux personnage étoit noble et ancienne, et son père avoit exercé plusieurs emplois honorables. Sa mère, que les personnes engagées dans les liens du mariage pourroient prendre pour modèle, ne négligea rien pour inspirer à son fils, l'aîné de trois qu'elle avoit, un attachement sincère aux vérités et aux pratiques de la religion. Il entra dans la congrégation des jeunes nobles de Naples, et il y devint un modèle de vertu et de piété. Ses succès dans différents genres d'étude furent rapides et brillants : sa mémoire étoit heureuse, son jugement sain et droit, et son goût exquis. A la fin de ses humanités, il se livra, avec non moins de succès, à l'étude du droit; et, en 1713, il se fit recevoir docteur, et embrassa la carrière du barreau. Il s'y distingua bientôt, et sa famille avoit déjà sur lui de grands desseins, lorsque la perte d'un procès lui inspira tant de dégoût pour la profession d'avocat, qu'il résolut de quitter le monde et d'entrer dans les ordres. Il reçut la tonsure le 23 septembre 1724. Après avoir été ordonné prêtre, il s'attacha aux missions qu'on donnoit dans les campagnes du royaume de Naples. Convaincu par sa propre expérience de l'utilité de ces travaux, il forma le dessein de les perpétuer, et établit une compagnie de missionnaires, sous le nom de *congrégation du Saint-Rédempteur*. Son entreprise éprouva de grandes difficultés, cependant il vint à bout de les surmonter.

Dieu le récompensa souvent, par des faveurs extraordinaires, de son zèle et de sa charité. Dsns ses missions, Liguori étoit quelquefois ravi en extase, et un jour qu'il prêchoit sur la dévotion à la Sainte Vierge, son auditoire le vit élevé à plusieurs pieds au-dessus de terre, et une statue de la Sainte Vierge, placée vis-à-vis de la chaire, devint resplendissante de lumière. Son oraison étoit sublime. C'est ainsi que Dieu comble de grâces ceux qui suivent *le chemin royal de la croix*. La réputation de ses vertus et de sa sainteté s'étendoit chaque jour.

Clément XIII le nomma évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Le Saint refusa long-temps de recevoir la charge de l'épiscopat, mais le pape lui ordonna si expressément de se soumettre, qu'il obéit.

Il fit, auprès de Clément XIV, des démarches inutiles afin d'obtenir la permission de résigner son siége : il fut plus heureux sous le pontificat de Pie VI. Ce pape lui ayant permis de se démettre, il se retira à Nocéra, dans une maison de son ordre, et là il se défit encore de sa supériorité.

Liguori recommandait surtout la dévotion à la Sainte Vierge. Nous avons vu qu'il prêchoit souvent sur ce sujet. Sa conduite étoit conforme à ses paroles; tous les jours il récitoit le Rosaire; en quelque lieu qu'il fût, lorsqu'il entendoit sonner l'*Angelus*, il adressoit cette prière à sa bonne mère avec une confiance et une affection dignes d'un fils aimant. Les discours qu'il faisoit sur les vertus et les perfections de Marie, pénétroient ses auditeurs d'une tendre confiance envers cette Sainte Vierge; ses paroles étoient si touchantes, qu'on a vu un grand nombre de malheureux esclaves du démon, que n'avoient pu toucher d'autres motifs, verser des larmes amères, en l'entendant parler du bonheur qu'on trouve dans le service de Marie, et rentrer ensuite en grâce avec Dieu.

Mais le Seigneur se plaît quelquefois à éprouver ses plus fidèles serviteurs. Liguori souffrit beaucoup dans les dernières années de sa vie, par les sécheresses et les aridités qui affligèrent son âme; mais au milieu de ces maladies spirituelles, il conserva toujours un calme, une patience inaltérables, et s'appliqua surtout à se maintenir dans une grande pureté de cœur, ce qui a fait croire qu'il ne perdit jamais son innocence baptismale.

Sa foi l'engagea souvent dans des discussions avec les ennemis de l'Eglise, et particulièrement contre les partisans de *la nouvelle discipline*, dont tous les efforts avoient pour but de détacher insensiblement du saint-siége tous ceux de la catholicité. Pendant toutes ces disputes théologiques, il ne perdit point de vue le salut de son ame. Il appuya de tout son crédit la dévotion aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie. Enfin le maître qu'il avoit servi si constamment lui fit connoître qu'il alloit sous peu de temps l'appeler à partager son bonheur dans le ciel; Liguori avoit prédit sa mort : elle arriva le 1er août 1787, au commencement de la quatre-vingt-onzième année de son âge. On l'enterra dans l'Eglise de Saint-Michel-de-Pagani, près de Nocéra, et ses obsèques ressemblèrent plutôt à un triomphe qu'à un convoi funèbre.

(*Extrait de sa Vie.*)

PRATIQUE. Il ne faut pas croire que Dieu nous appelle à un état, parce que nous y obtenons des succès : cette remarque est souvent trompeuse. Attachons-nous donc à connoître les desseins de Dieu sur nous; car c'est un grand obstacle au salut que de se placer dans une position où Dieu ne nous veut pas.

PRIÈRE. Vous avez inspiré à vos fidèles serviteurs, ô mon Dieu, ce que vous vouliez qu'ils fissent ici-bas, faites-moi connoître aussi votre volonté à mon égard, et, quoi que vous ordonniez, donnez-moi la force de l'exécuter. Ainsi soit-il.



Sainte Claire étoit née à Assise, d'une famille noble et des plus distinguées de cette ville. Ayant entendu parler des exemples héroïques de vertu que donnoit saint François d'Assise, elle voulut avoir quelques entretiens avec lui, pour se confirmer de plus en plus dans la piété dont elle avoit fait profession dès sa plus tendre enfance. Saint François lui parla si fortement sur le mépris du monde et sur les avantages de la vie religieuse, qu'elle résolut de se consacrer entièrement à Dieu, sous la conduite de ce grand Saint. Elle se rendit, l'an 1212, dans la petite église de Notre-Dame-des-Anges, située à l'extrémité d'un faubourg d'Assise, où saint François l'attendoit avec ses religieux. Là, elle quitta les vaines parures et les habits conformes à sa condition, qu'elle avoit portés jusqu'alors, et se revêtit d'un habit de pénitence. Saint Françoia la conduisit ensuite dans un couvent de Bénédictines, en attendant que l'on eût bâti une maison où elle pût vivre conformément aux nouvelles règles que le saint se proposoit de lui donner.

Cette démarche, qui fit un grand bruit dans la ville d'Assise, irrita les parents de sainte Claire; ils firent tous leurs efforts pour l'engager à retourner dans la maison paternelle, et lui proposèrent un établissement avantageux; mais elle aima mieux demeurer fidèle à Jésus-Christ. Saint François ayant jugé à propos qu'elle se retirât dans un monastère plus éloigné de la ville d'Assise, elle suivit ses conseils; et enfin, le saint ayant eu soin de faire bâtir l'église de Saint-Damien, dans la ville d'Assise, elle vint loger dans une maison attenante à cette église, qui fut comme le berceau de l'ordre de Sainte-Claire, ainsi que l'église de Notre-Dame-des-Anges, ou de la Portioncule, l'avoit été de l'ordre de Saint-François. L'exemple de sainte Claire attira bientôt dans cette maison une foule de personnes qui prirent la résolution de se donner à Dieu : elle recevoit indistinctement les filles, les veuves, et même les personnes mariées, pourvu qu'elle les vît sincèrement résolues de ne plus songer qu'à leur salut.

Agnes, sœur de sainte Claire, fut des premières à s'y rendre, et ses parents ne purent jamais la détourner de ce dessein.

Hortolane, leur mère, suivit l'exemple de ses deux filles. Sainte Claire fut la première supérieure de cet ordre naissant : mais, voyant que le nombre des filles augmentoit, elle voulut se démettre de la supériorité : les filles s'y opposèrent, et saint François régla que Claire garderoit la supériorité toute sa vie avec le titre d'abbesse.

On faisoit profession, dans cette maison, de la pauvreté la plus étroite et la plus rigoureuse. Claire avoit distribué tout son bien aux pauvres, et n'en avoit rien voulu retenir ni pour elle, ni pour son couvent, résolue de ne vivre, à l'exemple de saint François, que de ce que le couvent recevroit de la charité des fidèles ; et, quelque inconvénient qu'il pût y avoir dans une telle conduite, on ne peut nier qu'il n'y eût quelque chose de sublime et d'héroïque dans l'esprit de détachement et d'abnégation qui en étoit le principe. On menoit d'ailleurs dans cette maison une vie si austère et si pénitente, qu'il n'étoit pas nécessaire que les fidèles fissent de grands efforts de charité pour fournir à sa dépense.

Une pauvreté si grande fit que l'on appela l'ordre de Sainte-Claire, dans les commencements, *l'ordre des Pauvres-Dames*.

Claire enchérissoit encore sur les austérités communes, portant un rude cilice, couchant sur la terre nue, et ne vivant presque que de pain et d'eau, surtout durant le carême de l'Eglise, et durant le carême particulier de l'ordre, qui commençoit à la Saint-Martin et ne finissoit qu'à Noël.

Saint François fut même obligé d'apporter quelque modération à ses austérités; et, comme l'humilité est le fondement solide de la vraie vertu, elle en donna toujours des marques par sa parfaite obéissance. Dieu fit souvent connoître sa sainteté par divers miracles. Sa santé fut tellement altérée par les saintes rigueurs de sa pénitence, qu'elle se vit attaquée d'une langueur habituelle qui dura vingt-neuf ans, et qu'elle supporta sans jamais se plaindre.

Avant sa mort, elle dicta un testament, à l'exemple de son père saint François, où elle exhorta ses sœurs à demeurer fidèles à leur vocation, et où elle ne leur laisse pour héritage que l'amour de la pauvreté. Elle mourut le 11 d'août, l'an 1253, âgée d'environ soixante ans : elle en avoit passé quarante-deux dans la pénitence.

P. Gr.

Pratique. L'exemple de sainte Claire, renonçant à toutes les vanités du monde, et embrassant la plus généreuse pénitence, est la condamnation de la vie molle, sensuelle et orgueilleuse des chrétiens de nos jours. Si nous nous ne sommes pas tous appelés à des pratiques aussi rigoureuses, nous ne sommes pas pour cela dispensés de l'obligation de nous mortifier. Cette obligation nous est prescrite par l'Évangile, que nous professons.

Prière. Vous l'avez dit, ô Dieu Sauveur, sans la pénitence nous périrons tous. Je suis un grand pécheur à vos yeux, et je vis sans pénitence; touchez mon cœur par votre grâce, et que votre infinie miséricorde agrée en ce moment mon désir de faire sincèrement pénitence. Ainsi soit-il.



Saint Raimond, né en 1204 à Portel, diocèse d'Urgel en Catalogne, d'une famille noble, mais peu favorisée des biens de la fortune, fut pieux presque dès son enfance, et d'une si grande docilité, qu'il ne négligeoit rien de ses petits devoirs. Il étudia les belles-lettres avec de grands et rapides succès. Son père, pour le détourner du goût qu'il remarquoit en lui pour la solitude et le silence du cloître, le chargea du soin d'une ferme, et de celui de veiller sur les troupeaux qui y étoient. Raimond, sans répliquer, alla y donner tous ses soins, et se plaisoit à garder les troupeaux, s'y occupant de la présence de celui qui remplit tout, comme faisoient les anciens anachorètes sur les montagnes et dans les forêts. Sollicité quelque temps après d'aller se montrer à la cour d'Aragon, où il avoit des parents illustres par leur naissance et leurs places, il se décida à exécuter la résolution qu'il avoit toujours eue de renoncer au monde, et prit l'habit religieux chez les Pères de la Merci; et son choix sur cet ordre fut dirigé par sa charité pour les chrétiens esclaves des Maures, à qui l'ordre de la Merci procure des secours spirituels et temporels, et autant qu'il peut la délivrance de l'esclavage.

Le père de saint Raimond s'opposa d'abord à sa vocation; mais Dieu toucha son cœur, il consentit que son fils fît ses vœux à Barcelone, entre les mains de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. Les progrès du nouveau religieux dans la plus haute perfection, furent si surprenants, qu'après quelques années de profession, il fut chargé de remplacer saint Pierre Nolasque dans l'office de rédempteur; et, envoyé en Barbarie, il obtint des Algériens la liberté d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque ses fonds furent épuisés, il se donna lui-même en ôtage pour la rançon de ceux des chrétiens dont la situation étoit la plus dure, ou dont la foi couroit le plus de risque. Ce sacrifice ne servit qu'à irriter contre lui les

mahométans; ils le maltraitèrent si inhumainement, que le cadi ou magistrat de la ville craignit qu'il ne mourût, et ordonna qu'on l'épargnât, de peur de perdre sa rançon.

L'espèce de liberté et de repos qu'on laissa à notre Saint, fut employé à visiter, à soutenir les chrétiens, ou à convertir des musulmans qui reçurent ensuite le baptême. Le gouverneur en ayant été informé, le condamna à être empalé; et l'on obtint difficilement que, pour cette fois, Raimond ne souffriroit que la bastonnade. Après ce dernier tourment, le Saint reprit sa première méthode d'exhorter les chrétiens, et d'instruire les infidèles avec le même zèle. Le gouverneur le condamna à être fouetté aux coins des rues de la ville. Conduit après cela au milieu de la place publique, on lui perça les lèvres avec un fer chaud, et l'on ferma sa bouche avec un cadenas, que l'on n'ouvroit que quand il falloit le faire manger; il étoit enchaîné dans un cachot, et y passa huit mois. Les Pères de la Merci ayant été informés de toute la rigueur de l'état où se trouvoit Raimond, apportèrent sa rançon envoyée par saint Pierre Nolasque, et lui déclarèrent que l'ordre de son général étoit qu'il partît et qu'il revînt en Espagne. Le Saint obéit, et fut nommé cardinal par Grégoire IX, presque en arrivant.

Cette dignité ne changea rien ni dans ses habits, ni dans sa manière de vivre; il n'habita que sa cellule. Le pape l'ayant appelé à Rome, il se mit promptement en route, et vêtu comme un simple religieux qui voyage. Mais à peine fut-il arrivé à Cordoue, qui n'est qu'à quelques lieues de Barcelone, qu'il fut pris d'une fièvre violente, dont les symptômes annoncèrent bientôt la proximité de sa fin. Il mourut le 31 août 1240, à l'âge de trente-sept ans. On l'enterra dans une chapelle dédiée à saint Nicolas. Saint Pierre Nolasque y fit bâtir un couvent de son ordre, et l'on y conserve encore les reliques de saint Raimond. Le pape Alexandre VII fit insérer son nom dans le Martyrologe romain en 1657.

Pratique. La charité est le grand précepte de l'Évangile: aimer Dieu de tout son cœur, aimer son prochain comme soi-même en vue de Dieu, voilà toute la loi observée, a dit Jésus-Christ. Suivant cette maxime, n'avons-nous pas lieu de conclure de nos dispositions, que nous n'aimons ni Dieu, ni le prochain? Sondons nos cœurs, et nous verrons qu'ils ne sont remplis que de l'amour de nous-même, et que la cupidité est le principe dominant de nos actions.

Prière. Vous êtes, ô mon Dieu, la charité par essence, et tous nos devoirs sont renfermés dans l'exercice de cette première des vertus. Répandez-la dans le cœur de tous les fidèles, et faites-nous la grâce de vous aimer par-dessus tout, et d'aimer notre prochain pour l'amour de vous. Ainsi soit-il.



Eusèbe étoit un prêtre qui possédoit dans un degré éminent l'esprit de prière et toutes les vertus apostoliques. Il versa son sang pour la foi sous le règne de Dioclétien et de Maximien, mais avant que ces princes eussent publié de nouveaux édits contre les chrétiens. Les uns placent son martyre à Rome, et les autres en Palestine. Quoi qu'il en soit, Maxence, président de la province, informa contre Eusèbe, qui se distinguoit par son zèle à invoquer et à prêcher Jésus-Christ. Animé par les cris des idolâtres, il lui dit : « Sacrifiez aux dieux, de bonne volonté, ou » je saurai vous y contraindre. — Eusèbe. Il est écrit dans une loi plus sacrée : *Vous adorerez » le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez seul.* — Maxence. Choisissez de sacrifier ou » de souffrir les tourments les plus cruels. — Eusèbe. Il est contraire à la raison d'adorer des » pierres, qui, de toutes les choses, sont la plus vile et la plus fragile. — Maxence. Les » chrétiens sont une étrange espèce d'hommes; la mort leur paroît préférable à la vie. — » Eusèbe. Il seroit impie de mépriser la lumière pour les ténèbres. — Maxence. Les voies de » douceur ne servent qu'à vous rendre plus opiniâtres. Je vous déclare donc que si vous ne » sacrifiez, vous serez brûlé vif. — Eusèbe. Vos menaces ne m'étonnent point; l'éclat de ma » couronne se mesurera sur la cruauté des tourments que j'endurerai. »

Alors Maxence le fit étendre sur le chevalet, et on lui déchira les côtés avec les ongles de fer. Pendant cette torture, Eusèbe répétoit souvent ces paroles : « Sauvez-moi, Seigneur Jésus ; soit » que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours à vous ». Cette circonstance étonna le juge. Il fit ôter le Saint du chevalet, et lui dit : « Connoissez-vous les décrets du sénat, » par lesquels il est ordonné à tous les sujets de l'Empire de sacrifier aux dieux? Les ordres de » Dieu, répondit Eusèbe, doivent l'emporter sur ceux des hommes ». Maxence, outré de fureur, fit mener le Saint au bûcher, pour être brûlé vif.

Sa constance et sa joie, en suivant les exécuteurs, frappèrent d'étonnement et le juge et les assistants. Maxence même le rappela, et lui dit : « Pourquoi courir à la mort que vous pouvez » éviter?..... S'il est vrai, répondit Eusèbe, que l'empereur m'ordonne d'adorer un métal » insensible, au mépris du vrai Dieu, qu'on me fasse paroître devant lui ». Il parloit ainsi, parce que les empereurs n'avoient point publié de nouveaux édits contre le christianisme. Maxence ordonna aux gardes de le remettre en prison jusqu'au lendemain. Etant ensuite allé trouver le prince, il lui dit : « Seigneur, on m'a présenté un homme séditieux qui ne veut pas » obéir aux lois; il a même osé, devant moi, nier le pouvoir des dieux; il refuse de leur offrir » des sacrifices, et d'adorer votre nom. Qu'on me l'amène, répondit l'empereur. Si vous » le voyez, lui dit-on, vous serez touché de ses discours. Est-ce un homme, répliqua l'empereur, » qui puisse me faire changer? Non-seulement, dit Maxence, il vous fera changer, mais » il opérera encore le même effet sur l'esprit de tout le peuple. Vous ne pourrez le voir, sans » vous sentir ému, et porté à l'imiter ». L'empereur voulut cependant qu'on le lui amenât.

Eusèbe ayant paru, l'empereur le regarda fixement; il sembla même remarquer en lui quelque chose de divin, et lui parla de la sorte : « Vieillard, pourquoi paroissez-vous devant » moi? parlez, et ne craignez rien ». Et comme Eusèbe gardoit le silence, il ajouta : « Parlez, » encore une fois, et répondez aux questions que je vous fais. Je désire vous sauver la vie. Si » j'espère, répondit le Saint, être sauvé par un homme, je ne dois plus attendre le salut que » Dieu m'a promis. Quoique vous surpassiez les autres hommes en dignité et en pouvoir, vous » n'êtes pas moins mortel qu'eux. Je ne craindrai point de répéter devant vous ce que j'ai déjà » déclaré : Je suis chrétien; et en cette qualité je ne puis adorer du bois et des pierres. Je suis » résolu d'obéir au vrai Dieu que je connois, et dont j'ai éprouvé tant de fois la bonté. Quel mal » y a-t-il, dit l'empereur au président, que cet homme adore le Dieu dont il parle, comme » supérieur à tous les autres? Invincible empereur, reprit Maxence, ne vous en laissez point » imposer; ce qu'il appelle Dieu, n'est pas ce que vous pensez : il entend un Jésus que » je ne connois point; et qui n'a jamais été connu de nos ancêtres. Allez, dit l'empereur, » jugez-le selon les règles de l'équité. Pour moi, je ne veux pas être juge en cette affaire ».

L'empereur Maximien étoit d'un caractère naturellement féroce; cependant le courage et la vertu modeste du Saint le pénétrèrent pour lui de vénération. Il eût voulu le sauver; mais, semblable à Pilate, il craignoit de déplaire à ceux qu'il méprisoit en d'autres occasions. Maxence, s'étant donc retiré, il s'assit sur son tribunal, et ordonna à Eusèbe de sacrifier aux dieux. « Je ne sacrifierai point, répondit le Saint, à des êtres qui ne peuvent ni voir ni » entendre..... » Le juge, désespérant de le vaincre, le condamna à être décapité. Lorsque Eusèbe eut entendu prononcer la sentence, il dit : « Seigneur Jésus, je rends grâces à votre » bonté, et je loue votre puissance, de ce qu'en mettant ma fidélité à l'épreuve, vous me traitez » comme un de vos disciples ». Etant arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux et eut la tête tranchée. C'est ce saint Eusèbe qui est nommé en ce jour, dans les anciens martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme.

Pratique. Les martyrs, par leur douceur et leur constance, vainquirent les plus cruels tyrans et les plus redoutables puissances du monde. Ils inspirèrent une vénération secrète à ceux qui les tourmentoient, et dont la malice opiniâtre rendoit les cœurs impénétrables aux rayons de la lumière de la vérité. Tel est l'aimable pouvoir de la vertu; telle est la paix qu'elle procure; tels sont les triomphes qu'elle mérite au sein même des persécutions.

Prière. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez faire notre bonheur; malheur à ceux qui veulent être heureux en s'éloignant de vous. Vous ne nous avez créés que pour vous, et l'hommage de nos cœurs vous sera consacré jusqu'au dernier instant de notre vie; ne permettez pas que rien nous sépare de vous. Ainsi soit-il.



I. L'Ecriture ne nous apprenant rien sur la mort et sur l'Assomption de la Sainte Vierge, nous sommes obligés d'avoir recours à la tradition, pour nous en instruire.

II. Cette tradition est en partie renfermée dans les écrits des saints Pères, et c'est de là que nous avons tiré tout ce qui peut servir à l'explication de ce mystère. On emploiera même, autant qu'il sera possible, les propres paroles des saints Pères, pour donner plus de poids à une créance pieuse et autorisée par l'Eglise, qui n'a été que trop souvent l'objet de la censure téméraire des critiques modernes.

III. On peut réduire à six points ce que la tradition nous apprend, et ce que l'Eglise nous permet de croire sur la manière dont la Sainte Vierge a fini ses jours : 1° sa mort; 2° l'élévation de son ame dans le Ciel, au moment de sa mort; 3° la sépulture de son corps; 4° sa résurrection; 5° sa triomphante assomption en corps et en ame dans le ciel; 6° son couronnement dans la gloire.

IV. Quant à sa mort, saint Epiphane a paru douter que la Sainte Vierge ait été soumise à la loi générale de la nature humaine; mais l'Eglise déclare nettement, dans l'oraison qui se dit à la messe le jour de l'Assomption, que la Sainte Vierge mourut selon la condition de la chair. « Je ne donnerai cependant pas le nom de mort au moment qui termina vos jours, dit saint » Jean Damascène, je l'appellerai plutôt un sommeil, un passage; et, pour me servir d'un » terme encore plus propre, une union intime et parfaite avec Dieu. »

V. « Dès que l'ame de Marie fut séparée de son corps, cette ame, dit saint Augustin, plus » sainte et plus pure que les anges, fut élevée jusqu'au trône du souverain Maître de l'univers, » parce qu'il ne convenoit pas qu'elle fût éloignée de celui qu'elle avoit mis au monde. »

VI. Juvénal, patriarche de Jérusalem, écrivant à l'empereur Marcien et à l'impératrice Pulchérie, assure que les apôtres assistèrent à ses funérailles, et saint Jean Damascène dit la même chose.

VII. Le même saint nous apprend que le tombeau ayant été ouvert trois jours après sa mort, on n'y trouva plus le corps, et qu'on y trouva seulement ce qui avoit été employé à l'ensevelir; que le tombeau répandoit une odeur délicieuse, et que les apôtres ne purent penser autre chose,

sinon que celui qui, étant le Verbe de Dieu et le Seigneur de la gloire, avoit voulu se faire homme dans le sein de Marie; celui qui avoit voulu qu'elle demeurât toujours vierge après avoir été mère, avoit aussi voulu préserver de la corruption un corps qui avoit servi et contribué à former le sien, et qu'il n'avoit pas attendu la résurrection générale pour l'enlever de la terre, et pour la transférer dans le Ciel.

« Celui, dit saint Augustin, qui a pu conserver la chair de Marie toujours pure et sans tache, » a pu sans doute la préserver de la pourriture et de la corruption. L'ancienne loi qui ordonne » à un fils d'honorer sa mère, ne lui ordonne-t-elle pas aussi de la garantir de tout ce qui peut » la déshonorer? Or, la corruption de nos corps est l'opprobre de la nature humaine; et, » puisque la chair de Jésus-Christ a été exempte de cet opprobre, il convenoit sans doute que » celle de Marie en fût délivrée; la chair de cette Vierge avoit servi à former celle de » Jésus-Christ. »

VIII. La réunion de ce corps glorieux avec l'ame de Marie, qui étoit dans le Ciel, est ce qu'on appelle son *Assomption*.

IX. « Qui pourroit comprendre, dit saint Bernard, avec quelle gloire la Reine de l'univers » est montée au Ciel, avec quels transports de joie toute la cour céleste vint au-devant d'elle, » pour admirer et pour augmenter la pompe et l'éclat de son triomphe? »

« *Il est temps*, lui dit le Seigneur, par le ministère d'un ange (selon saint Augustin), il est » temps que ma mère soit élevée dans la gloire : ô Vierge pleine de grâces, vous avez fait » jusqu'ici la joie des Saints qui sont sur la terre, venez faire celle des Saints et des esprits » bienheureux qui règnent avec moi dans le Ciel; venez rendre agréables les demeures du » Père céleste; venez animer les Saints, qui seront confirmés dans la foi et dans l'espérance » de leur future résurrection, en voyant la vôtre..... Vous serez soustraite à l'empire de la mort, » puisque vous avez donné au monde celui qui est la vérité et la vie : vous ne resterez point dans » les ténèbres du tombeau, vous qui avez enfanté la lumière du monde. »

« On ne doit pas s'étonner, dit Arnoult de Chartres, de voir Marie élevée en corps et en ame » dans le Ciel. Marie est une créature différente des autres par le nombre et par la nature des » grâces dont le Ciel l'a comblée : sa gloire est en quelque sorte la même que celle de son Fils. »

X. « Marie, dit saint Bernard, est dans le Ciel notre souveraine, notre médiatrice et notre » avocate auprès de Dieu. Voilà l'échelle des pécheurs; voilà l'appui de ma confiance, et le » fondement de mon espérance. »

« Vierge Sainte, s'écrie saint Augustin, vous êtes la ressource des pécheurs; c'est par vous » que nous espérons obtenir le pardon de nos péchés et la récompense éternelle. »

« Toute puissance, dit saint Anselme, lui a été donnée dans le Ciel et sur la terre : rien ne » lui est impossible, puisqu'elle peut rendre l'espérance du salut à ceux même qui ont eu le » malheur de tomber dans le désespoir. Ce que nous avons de grâce et d'espérance, ajoute le » même Saint, soyons persuadés que nous en sommes redevables aux prières de Marie. Si vous » voulez que vos prières soient exaucées, offrez vos vœux au Seigneur par les mains de Marie; » elle est, dit saint Ephrem, l'espérance des pécheurs désespérés, le port de ceux qui ont fait » naufrage, et la ressource de ceux qui sont destitués de secours. » « Tous les trésors de la » miséricorde de Dieu sont entre ses mains, dit le bienheureux Pierre Damien. Enfin, « Avoir en elle une dévotion singulière, dit saint Jean Damascène, c'est avoir des armes « défensives que Dieu met dans les mains de ceux qu'il veut sauver. » P. Gr.

PRATIQUE. La voix de l'Eglise et l'exemple des Saints doivent nous inspirer une tendre dévotion pour la Sainte Vierge. Sainte Thérèse, inconsolable d'avoir perdu sa mère, se prosterne devant l'image de la Mère de Dieu, la conjurant avec larmes, de la prendre sous sa protection spéciale et de lui servir de mère et de tutrice. Nous devons aussi mettre en elle notre confiance, recourir à sa puissante médiation, et la choisir pour notre avocate auprès de son fils. Renouvelons-nous chaque jour dans ces sentiments, et faisons-les principalement éclater à toutes les fêtes de la Sainte Vierge. Adressons-nous à elle dans nos tentations et dans nos besoins spirituels et corporels. Dans l'état de misère où nous sommes, que pouvons-nous faire de mieux, que de fortifier nos prières par l'intercession d'une si puissante avocate.

PRIÈRE. Bienheureux trésor de grâce, mère de la vie, mère du salut, qui êtes notre reine, notre médiatrice, notre avocate, réconciliez-nous, recommandez-nous, présentez-nous à votre fils. Nous vous en conjurons par la grâce dont vous avez été honorée, par la miséricorde que vous avez manifestée au monde; faites que celui qui s'est revêtu de notre foiblesse, nous rende par vous participants de son bonheur et de sa gloire. Ainsi soit-il.



Saint Roch, qui ne fut jamais invoqué en vain dans les contagions, naquit à Montpellier, l'an 1284. Son père étoit gouverneur de la ville; sa mère, également distinguée par sa naissance, l'était encore plus par sa piété. A la naissance de Roch, on eut un présage de sa sainteté; il avoit une dévotion tendre pour la Sainte Vierge; à mesure qu'il croissoit en âge, on voyoit croître en lui la modestie et la piété. Le jeune Roch ayant perdu son père et sa mère à l'âge de vingt ans, distribua aux pauvres l'argent qu'ils lui avoient laissé; et, pour se conformer plus parfaitement à Jésus-Christ pauvre, il quitte ses biens, sa ville, et, déguisé en pélerin, il prend le chemin de Rome. En passant par Aquapendente, ville de l'Etat ecclésiastique, il apprit que la peste y faisoit de grands ravages; il s'offrit pour soulager les pestiférés qu'on transportoit à l'hôpital. La vue de sa délicatesse fit qu'on refusa ses services; mais il fit tant d'instances, qu'on les accepta. A peine fut-il parmi les malades, que la peste disparut de l'hôpital et de toute la ville.

Le fléau ayant passé à Césène, ville de la Romagne, il y va, et sa présence fait cesser la maladie: la contagion ayant pénétré dans Rome, ce fut un motif pour presser notre Saint d'y aller. A son arrivée, le mal cessa encore: il satisfit là sa piété pendant trois ans à visiter les tombeaux des martyrs. Notre Saint ayant appris qu'il couroit à Plaisance une maladie épidémique qui désoloit toute la ville, y vint pour la secourir: après qu'il eut signalé sa charité dans l'hôpital et dans la ville, il fut pris lui-même d'une fièvre ardente et d'une douleur cruelle dans la cuisse gauche, qui l'obligeoit, malgré sa patience, à jeter de grands cris: la crainte d'incommoder

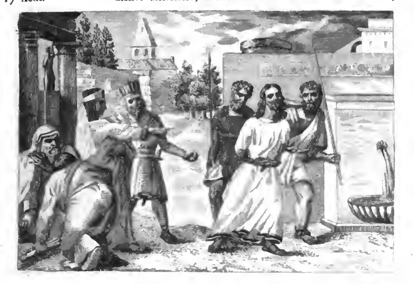
les autres malades l'engagea à demander qu'on le transportât hors de la ville. Il se retira dans une hutte au fond d'un bois; là, il étoit sans secours, Dieu ne l'abandonna pas, et lui fournit des ressources dans ses besoins. Conduit par l'esprit de Dieu, Roch retourna dans son pays; il y fut pris pour un espion, et enfermé dans un cachot par ordre du gouverneur, qui étoit son oncle : il y demeura cinq ans, et souffrit cette captivité en esprit de pénitence. L'heure de sa mort lui fut révélée; il demanda un prêtre, qui le confessa et le communia, et qui vit en lui des marques de sainteté : il dit au gouverneur que c'étoit un Saint, mais il fut traité de visionnaire. Le Saint mourut, et on trouva ces mots écrits près de son corps : *Ceux qui, frappés de la peste, invoqueront mon serviteur Roch, seront guéris.*

Il se répandit un bruit, que le prisonnier étoit le neveu du gouverneur : sa grand'mère vivoit encore; elle demanda à voir le corps, et elle reconnut en effet son petit-fils. Alors le gouverneur n'épargna rien pour rendre à son saint neveu les honneurs qui lui étoient dus; on le porta comme en triomphe au tombeau; on fit bâtir une magnifique église pour y mettre ses saintes reliques. Les miracles sans nombre qui se sont opérés par son intercession, le font encore invoquer avec confiance. Il mourut en 1319. âgé de trente-quatre ans.

Br. P.

Pratique. L'effroi et les ravages que la peste entraine après elle, font qu'il n'y a point de précautions qu'on ne prenne pour s'en garantir; on refuseroit l'entrée des ports aux vaisseaux le plus richement chargés, s'ils étoient soupçonnés de porter la contagion; on interrompt tout commerce; les assemblées, les jeux, les spectacles sont interdits; il n'y a rien qu'on ne fasse pour prévenir et arrêter cette maladie, qui ne peut ôter que la vie temporelle : et que fait-on pour se préserver de ces sortes de pestes plus funestes qui attaquent les ames et les font périr? Il est dans le monde un air empoisonné que nous respirons sans cesse, qui dessèche nos cœurs, qui fait mourir les fleurs des vertus et les fruits de dévotion, qui étouffe les germes de la vie spiritnelle : voilà le poison qu'il faut craindre, poison qui se prend par tous les sens, poison répandu partout, et qui tue les ames par milliers. Invoquons saint Roch, pour qu'il nous délivre de cette sorte de contagion.

Prière. Seigneur, qui avez glorieusement récompensé les vertus de saint Roch, en rendant sa protection si puissante et si salutaire pour les pestiférés, faites que, comme lui, nous redoutions plus les maux de l'ame que ceux du corps. Ainsi soit-il.



Saint Mamas ou Mammès est un des plus célèbres martyrs du troisième siècle de l'Eglise ; il confessa Jésus-Christ dans les tourments sous l'empereur Aurélien, que les soldats proclamèrent à Sirminm, après la mort de Claude, en 250. Aurélien, Scythe d'origine, fut un prince barbare : à peine fut-il placé sur le trône, qu'il fit mettre à mort, sous de légers prétextes, plusieurs sénateurs, et excita, en partant pour une expédition dans l'Asie, la neuvième persécution contre le christianisme, qu'il vouloit détruire, en commençant par l'Orient, où la reine Zénobie le favorisoit. Cette princesse, en vertu d'une concession de Gallien, possédoit de vastes domaines en Orient ; Aurélien entreprit de la chasser de ses Etats ; elle se défendit d'abord avec succès, aidée par les conseils de Longin qui avoit été son précepteur. A la fin cependant son armée fut défaite, et Palmyre, en Syrie, sa capitale, fut prise par les Romains, qui la détruisirent en 273.

Zénobie et Longin furent faits prisonniers. Longin fut mis à mort. Zénobie conserva la vie. Aurélien lui donna même des biens considérables en Italie, et cette princesse vécut honorablement à Rome jusqu'à sa mort. Aurélien publia, après son retour, les édits les plus sanglants contre les chrétiens. Le nombre de ceux qui souffrirent alors est considérable dans les anciens martyrologes ; il l'auroit été encore plus, dit Lactance, si le tyran n'eût été assassiné au moment où il alloit faire la guerre aux Perses. Saint Mammès fut un des plus célèbres martyrs durant cette persécution. Nous apprenons de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, qu'il étoit fils d'un berger de Cappadoce, et que, dès son enfance, il chercha le

royaume de Dieu de tout son cœur, et se distingua toujours par une ferveur extraordinaire. Ayant été arrêté par les persécuteurs, il souffrit avec constance les plus cruelles tortures, et remporta, quoique fort jeune, la couronne du martyre.

L'histoire nous a conservé la connoissance d'un fait mémorable, précieux à la piété éclairée des fidèles, et qui a sa preuve dans la vénération de l'église d'Orient pour notre Saint. Ce fait présente une sorte de prophétie de l'apostasie de l'empereur Julien, un des plus grands ennemis du christianisme. Julien, et Gallus son frère, étant à Césarée dans leur enfance, entreprirent de bâtir une église sur le tombeau de saint Mammès : ils avoient partagé l'ouvrage entre eux, et chacun faisoit travailler de son côté. Mais tandis que les travaux de la part de Gallus avançoient, une main invisible sembloit détruire ceux de Julien; les fondements se dérangeoient, les murs élevés se renversoient, de sorte qu'il fut impossible de finir cette église. Saint Grégoire de Naziance et plusieurs autres auteurs de ces temps ont écrit ces faits d'après des témoins oculaires, et les regardoient comme les présages de l'apostasie de Julien qui, devenu empereur, se fit idolâtre, magicien, et le tyran des disciples de l'Évangile.

Pratique. Nous sommes tous appelés au royaume des cieux, et l'adoption divine en Jésus-Christ, notre Sauveur, est le titre qui nous assure que nous régnerons à jamais avec lui et par lui, si nous sommes fidèles. Méprisons la terre et ses faux biens, usons des choses d'ici-bas comme n'en usant pas, et que nos sacrifices à la vertu soient comme autant de degrés pour arriver au trône de l'immortalité bienheureuse.

Prière. Augmentez en nous, Seigneur, la foi, l'espérance et la charité; et pour obtenir de votre infinie miséricorde les biens ineffables qui nous sont promis, faites-nous aimer votre loi, et soutenez notre foiblesse pour que nous l'observions jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.



Sainte Hélène, dont la patrie et la famille nous sont peu connues, épousa Constance Chlore, qui commandoit dans l'armée romaine en Angleterre. Il devint césar sous l'empereur Maximien-Hercule, et, treize ans après, empereur. Il mourut en Angleterre. Le premier de ses enfants fut Constantin, qui lui succéda sur le trône. Il reçut sa première éducation sous les yeux de sa respectable mère. Elle le prépara au dessein de la Providence, qui en fit le premier empereur chrétien, après la victoire miraculeuse qu'il remporta sous l'étendard de la croix de Jésus-Christ; et il paroît qu'Hélène, sa mère, ne reçut que vers ce même temps le saint baptême; mais sa conversion à la foi fut si parfaite, qu'elle pratiqua depuis les plus héroïques vertus. Sa piété fervente envers Dieu, son amour pour les pauvres, son zèle pour la propagation de l'Evangile, furent célébrés dans toute l'Eglise. Son fils la fit proclamer Auguste dans toutes les provinces de l'empire. Et saint Grégoire-le-Grand assure que ses exemples attiroient tous les Romains à la connoissance et au service du vrai Dieu. Humble dans le haut rang qu'elle occupoit, elle aimoit à être confondue parmi le peuple dans les églises, en assistant à l'office divin. Maîtresse du trésor de l'empire, elle ne s'en servoit que pour faire de bonnes œuvres partout où elle passoit.

L'empereur son fils, devenu maître de tout l'Orient, par la victoire qu'il remporta sur Licinius son collègue, fit assembler, en 325, le concile général de Nicée, et écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, au sujet de la basilique qu'il vouloit faire bâtir sur le mont Calvaire. Sainte Hélène, quoique alors âgée de quatre-vingts ans, se chargea de l'exécution de ce pieux ouvrage. Elle désiroit beaucoup de découvrir la croix de Jésus-Christ, sur cette montagne arrosée de son précieux sang; et Dieu lui accorda cette consolation en signalant, par la résurrection subite d'un mort, la croix de l'Homme-Dieu, quand elle eut été trouvée enfouie

avec celles des deux larrons crucifiés. En même temps, sainte Hélène visita tous les lieux saints, les orna, rendit la liberté aux exilés et aux autres confesseurs de la foi, que Licinius avoit condamnés aux mines; et, après avoir satisfait son zèle, sa charité et sa piété, elle retourna à Rome.

Peu de temps après, ayant eu des pressentiments sur sa dernière heure, elle ne s'occupa plus que du désir de s'unir à Dieu pour jamais. Elle s'entretint avec son fils des moyens de gouverner l'empire conformément à la loi divine; elle le bénit, ainsi que ses petits-fils, et mourut, en leur présence, au mois d'août 328. Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe. Les pauvres et les églises pleurèrent et l'invoquèrent en même temps.

Pratique. L'exercice de la charité et de l'humilité est un devoir indispensable pour tout chrétien; son salut en dépend. Rien ne peut devant Dieu, suppléer ces deux vertus: elles remplacent toutes les autres. Grands et petits, soyons humbles et charitables. Fuyons l'orgueil et l'amour-propre, ils sont la source féconde de nos péchés et presque de tous nos chagrins. Souvenons-nous qu'une vie innocente et paisible sera suivie du bonheur parfait dont jouissent les Saints.

Prière. Que nous apprenions de vous, Seigneur, à être doux et humbles de cœur, nous trouverons selon votre promesse le repos et la paix de nos ames. Votre amour régnera seul en nous, il sera notre consolation sur la terre, et notre bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

SAINTE VALÈRE, vierge et martyre.

Selon l'opinion la plus commune, sainte Valère étoit native de Limoges. Léocadie, son père, occupoit une place dans la magistrature des Gaules. Ce fut le saint évêque Martial qui se chargea du soin d'apprendre à cette jeune vierge les dogmes et la morale de la religion, et qui la forma dans la pratique des vertus chrétiennes. Elle étoit si instruite et si ferme dans sa foi, qu'après avoir combattu pour elle, elle la scella de son sang. On la conduisit hors des murs de la ville de Limoges, et là on lui trancha la tête.

L'Aquitaine la regarde et l'honore comme sa première martyre. Dès que la paix fut rendue à l'Église, la mémoire de notre Sainte se répandit en plusieurs lieux, et y fut célébrée avec éclat. Le corps de cette sainte Martyre demeura à Limoges, dans l'église de Saint-Pierre, jusqu'aux guerres des Normands; ce fut alors que la plus grande partie de ses reliques fut transportée à Chambon, pays situé entre le Bourbonnois, l'Auvergne et le Berri. On y bâtit, en son honneur, une magnifique abbaye. A Paris, dans l'église de Saint-Martial, bâtie par saint Eloi dans les commencements du septième siècle, le zèle des peuples pour la gloire de sainte Valère, et la confiance qu'ils ont eue en elle, l'ont fait révérer autant que le saint évêque dont cette église, détruite aujourd'hui, portoit le nom. Sainte Valère existoit dans le troisième siècle. Tout ce que nous en venons de dire, est fondé sur une tradition populaire. Il ne seroit pas surprenant que son histoire ait été altérée ou perdue dans un de ces siècles si éloignés du nôtre.

Br. P.

Pratique. Tant qu'on sera bien convaincu de la vérité de la religion, on en soutiendra avec chaleur les intérêts, et l'on aura pour elle un attachement que la mort, avec toutes ses terreurs, ne pourroit rompre. Nous le voyons dans sainte Valère, elle aime mieux mourir pour sa foi que de la perdre. Son courage est bien admirable, mais qu'il a peu d'imitateurs! Elle souffre avec joie, pour Jésus-Christ, les tourments et la mort, et nous, lâches chrétiens, nous ne haïssons rien tant que les souffrances. Quelle monstrueuse différence entre la foi de cette sainte Martyre et la nôtre! La religion aujourd'hui est si languissante dans les cœurs, que souvent, loin de la soutenir lorsque le monde l'attaque, on rougit presque de la professer. Méritons-nous d'être éclairés de ses lumières?

Prière. Seigneur, qui avez allumé dans le cœur de sainte Valère ce zèle pour la foi qui l'a conduite au martyre, nous vous conjurons, par son intercession, d'exciter en nous un amour de la religion qui nous attache inviolablement à votre service. Ainsi soit-il.



Il y a eu plusieurs martyrs illustres du nom d'Hippolyte, mot grec qui signifie *conducteur de chevaux*. Celui dont on célèbre en ce jour la mémoire étoit soldat à Rome. Ayant été chargé de garder saint Laurent, il fut converti et baptisé par ce saint dans la prison. Sa conversion ayant été connue des païens, leur rage n'eut point de bornes, quand ils l'entendirent rendre témoignage à la foi chrétienne, qu'il venoit d'embrasser. Après lui avoir fait souffrir diverses tortures, on l'attacha à des chevaux furieux, qui mirent son corps en pièces. C'est ainsi que s'expriment sur notre Saint les actes du martyre de saint Laurent.

Le même jour que saint Hippolyte reçut la couronne du martyre, sainte Concorde fut frappée jusqu'à la mort, avec des bâtons garnis de plomb, et dix-sept autres personnes de sa maison eurent la tête tranchée. Ils sont tous nommés le 13 d'août, dans le Martyrologe romain. Saint Hippolyte fut enterré aux catacombes, sur le chemin de Tivoli, dans le champ Véran, près de saint Laurent, dans le cimetière de Cyriaque. Sainte Concorde fut enterrée an même endroit avec ses compagnons.

Pratique. Si nous connaissions la douceur ineffable des consolations dont l'amour divin inonde les cœurs des justes, le zèle et le courage qu'il leur communique, nous mépriserions tous les faux biens d'un monde tyrannique et réprouvé ; et nous nous dévouerions au service constant et généreux de celui qui seul est le principe et la fin éternelle de nos ames. Abandonnons-nous donc à lui d'esprit et de cœur. Il est, dit saint Paul, magnifique envers ceux qui l'invoquent.

Prière. Mon Dieu, délivrez-nous de l'esclavage de nos passions et des chaînes du péché, rendez à nos ames la liberté de vos enfants par l'effet de votre grâce; et soutenez-nous dans la résolution que nous prenons de ne servir que vous, pour être éternellement heureux par vous. Ainsi soit-il.

SAINT HIPPOLYTE, ÉVÊQUE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE, ET MARTYR.

Cet illustre docteur de l'Eglise florissoit au commencement du troisième siècle. Saint Jérôme dit qu'il n'avoit pu savoir de quelle ville il étoit évêque; mais Gélase, dans son livre des deux Natures de Jésus-Christ, l'appelle métropolitain de l'Arabie. Il fut, au rapport de Photius, disciple de saint Irénée, ainsi que de saint Clément d'Alexandrie, et maître d'Origène. Nous apprenons d'Eusèbe et de saint Jérôme, qu'il écrivit des commentaires sur plusieurs parties de l'Ecriture, et que ce fut son exemple qui excita depuis Origène à faire la même chose.

Saint Jérôme appelle saint Hippolyte, *un homme très saint et très éloquent;* saint Chrysostôme et d'autres écrivains ecclésiastiques lui donnent les épithètes honorables de *source de lumière*, *de témoin fidèle*, *de docteur très saint*, *d'homme rempli de douceur et de charité.* Théodoret le place dans la même classe que saint Irénée, et les appelle l'un et l'autre *les fontaines spirituelles de l'Eglise*. Saint Jérôme et d'autres anciens auteurs le qualifient évêque et martyr, et quelques martyrologes mettent sa mort sous le règne d'Alexandre, qui mourut en 235. Il est vrai qu'Eusèbe et saint Jérôme le font fleurir sous ce prince; mais saint Grégoire de Tours et d'autres anciens écrivains, disent qu'il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Dèce, en 251. Ruinart et Berti ont adopté ce sentiment, fondé principalement sur ce que le Saint réfute l'hérésie de Noët, qui commença à paroître vers l'an 245. Les fragments de tous ses ouvrages, cités par différents auteurs graves, sont des monuments authentiques de son savoir et de son zèle.

Pratique. On voit, par les écrits de saint Hippolyte, que les chrétiens de la primitive Eglise ne perdoient jamais de vue les jugements de Dieu; et c'est-là, selon saint Jean Climaque, le caractère du véritable disciple de Jésus-Christ. Par là ils s'entretenoient continuellement dans la crainte et la componction; ils étoient attentifs à veiller sur eux-mêmes, et à rapporter à Dieu toutes leurs actions; ils s'exerçoient à souffrir avec joie les tourments et même la mort la plus cruelle, plutôt que de consentir au péché.

Prière. Que l'exemple des Saints de la primitive Eglise, Seigneur, nous retrace sans cesse la vue de vos jugements, afin que nous supportions avec une parfaite résignation les afflictions et les peines qu'il vous plaira de nous envoyer, pour vivre et mourir dans votre amour. Ainsi soit-il.



Saint Bernard, la gloire de l'Eglise de France, le Thaumaturge de son siècle, le miroir de la pureté, le restaurateur de la vie cœnobique, le zélé défenseur de la dévotion à la Sainte Vierge, l'apôtre de la vie évangélique, naquit près de Dijon en 1091. Ses père et mère, issus de la noblesse la plus distinguée de Bourgogne, étoient encore plus recommandables par leur vertu. Sa mère, dans l'idée qu'il seroit une des plus brillantes lumières de l'Eglise, en prit un soin particulier. Les excellentes qualités du jeune Bernard, sa beauté, sa douceur, sa modestie, sa piété, son bon cœur, le rendirent les délices de sa famille, et le firent chérir de tous ceux qui le connurent. La dévotion à la Sainte Vierge naquit avec lui, en sorte qu'il suffisoit de la nommer pour le faire tressaillir de joie. Son application à l'étude, jointe à ses talents, lui fit faire en peu de temps de grands progrès dans toutes les sciences.

Tant d'excellentes qualités l'exposèrent, dans le monde, à bien des piéges qu'on tendit de toutes parts à son innocence. L'amour qu'il avoit pour la pureté fit qu'il se jeta jusqu'au cou dans un étang presque glacé, pour se punir d'un regard qu'il avoit jeté imprudemment sur une femme. La multitude des dangers qui se rencontrent dans le monde l'effrayèrent; pour s'en garantir il embrassa la reforme de Cîteaux, qui venoit d'être instituée par le célèbre Robert, abbé de Molesme. Ses frères voulurent s'opposer à sa vocation; mais, loin de céder, il les engagea à le suivre avec vingt-cinq autres gentilshommes. Bernard, âgé de vingt-deux ans, fit profession avec tous ses compagnons, qu'il surpassoit encore en ferveur, quelque zélés qu'ils fussent. Sa continuelle méditation des anéantissements et des souffrances de Jésus-Christ, le

fit triompher de la vie dure, austère et laborieuse qu'il avoit embrassée. L'éclat des vertus de ces fervents novices, attira à Cîteaux un grand nombre de sujets. Bernard fut envoyé dans une affreuse solitude pour y former une nouvelle maison qui prit le nom de Clairvaux.

Le concours des solitaires qui se joignirent à Bernard, et la réputation du nouvel abbé rendirent en peu de temps ce lieu très célèbre; on venoit de fort loin pour voir cet homme incomparable par ses austérités, par sa science, par le don des miracles qu'il possédoit. On le regardoit comme un ange et un oracle céleste. Les princes et les souverains le prenoient pour l'arbitre de leurs différends. Il termina le chisme qui désoloit le saint-siége, et il fit reconnoître Innocent II pour légitime pape. Il arrêta les erreurs d'Abailard, de Pierre de Bruys, d'Arnaud de Bresse, et de plusieurs autres dès leur naissance. On peut dire qu'il a été un homme de prodiges par sa vie austère au milieu de continuelles infirmités; pour ses ouvrages immenses, malgré de continuels voyages qu'exigeoient ou des œuvres de charité, ou le soin des maisons qu'il établissoit, et qui montèrent, de son vivant, au nombre de cent soixante; pour l'ascendant qu'il avoit sur les esprits, quoiqu'il ne flattât jamais les passions; pour les miracles dont il accompagnoit ses prédications, enfin, pour cette autorité surprenante qu'il s'étoit acquise par sa sainteté, qui l'a fait regarder comme la lumière des conciles de son temps. Une vie si admirable finit par une mort aussi sainte. Il s'y prépara par ces tendres sentiments de dévotion qu'il avoit fait paroître toute sa vie pour Jésus-Christ et sa sainte Mère; et il mourut à l'âge de soixante-trois ans, le 20 août 1153. Un concours prodigieux de peuples, qui se trouvèrent à ses obsèques, furent témoins de plusieurs miracles qui se firent à son tombeau, et qui procurèrent sa canonisation vingt ans après sa mort. Br. P.

Pratique. Connoître Dieu, se connoître soi-même, voilà la seule science nécessaire, selon saint Augustin et saint Bernard. Ce dernier ajoute qu'il faut joindre à cette double connoissance le pratique des humiliations, qui entretient et perfectionne la vertu d'humilité. « L'humiliation, dit-il, est la voie qui conduit à l'humilité, « comme la douceur dans les épreuves, celle qui conduit à la patience..... Si vous ne vous exercez point aux « humiliations, vous ne pourrez parvenir à l'humilité. »

Prière *tirée de saint Augustin.* Faites, Seigneur, que je vous connoisse, et que je me connoisse : en vous connoissant, je vous aimerai en toutes choses, en me connoissant, je ne compterai point sur mes forces, et je ne m'attribuerai aucun bien. Ainsi soit-il.



Dijon vit naître Jeanne-Françoise Frémiot. Son père, président à mortier au parlement de cette ville, magistrat recommandable par sa probité et son attachement à la foi, perdit fort jeune sa vertueuse épouse, et prit grand soin de l'éducation des enfants qu'elle lui laissa. Notre illustre institutrice, la moins âgée de ses deux filles, fit espérer qu'elle s'éleveroit à une éminente sainteté. Son esprit, sa piété, sa modestie la rendoient aimable. Elle épousa le baron de Chantal. Ils vécurent dans une parfaite union. Leur maison florissante étoit l'école des vertus. Dieu, pour éprouver sa servante, permit que son époux reçût à la chasse un coup fatal que lui porta involontairement un ami, et dont il mourut à la fleur de ses années.

Le baron de Chantal, son fils, fut tué, en combattant contre les huguenots, dans l'île de Rhé, dans la trente-unième année de son âge. Il s'étoit préparé à la bataille par la réception des sacrements. Il laissoit après lui une fille qui n'avoit pas encore un an (2). Notre Sainte, à cette nouvelle, montra un courage si héroïque, qu'il étonna les ames les plus fortes. « Seigneur, » disoit-elle, détruisez, coupez, brûlez tout ce qui s'oppose à votre sainte volonté. » La même résignation la soutint en 1631, en apprenant la mort de la baronne de Chantal, sa belle-fille, et celle du comte de Toulonjon, son gendre, gouverneur de Pignerol.

(1) L'édition la plus complète des Lettres de sainte Chantal est celle qui est publiée par J.-J. Blaise, libraire-éditeur : elle est précédée de sa Vie, accompagnée de son portrait, d'un modèle de son écriture, et forme deux volumes in-8°.

(2) Elle épousa depuis Henri, marquis de Sévigné. Elle s'est rendue célèbre par ses Lettres, où l'on admire la beauté de l'imagination, la délicatesse du goût, la solidité du jugement, un style naturel, facile, plein d'esprit et de dignité. L'éditeur de cet ouvrage en a publié plusieurs éditions, l'une en 10 vol. in-8°, ornés de portraits, de vues et de *fac simile*; l'autre en 12 vol. in-12, ornés de portraits et de *fac simile*.

La vertueuse veuve, privée de l'époux qu'elle aimoit, et dont elle étoit aimée, adora les desseins de Dieu, et jugea qu'il demandoit d'elle un détachement plus parfait, que celui qu'annonçoit son éloignement des plaisirs et des vanités du monde. Cette femme forte éleva ses quatre enfants dans la crainte de Dieu. Se lever de grand matin, commencer la journée par la prière et l'oraison, faire assister avec elle au saint sacrifice ses enfants et ses domestiques, leur inspirer de la vertu et de la religion, les conduire à l'office divin dans les jours consacrés au Seigneur; voilà l'occupation journalière de cette mère si digne de l'être.

Dès qu'elle connut saint François de Sales, elle le prit pour guide dans les voies de Dieu, et parvint dès-lors à la plus haute perfection. Toutes ces actions n'avoient pour objet que de glorifier Dieu. Sa patience fut invincible dans les épreuves. Elle étoit si charitable, qu'elle rendoit aux malades les services les plus pénibles, et secouroit magnifiquement les pauvres. Le soin qu'elle eut de former sa maison à la sainteté des mœurs, fut comme l'essai du saint ordre dont elle a enrichi l'Eglise. Son cœur étoit pénétré d'une tendresse naturelle pour ses enfants, cependant elle en triompha pour se donner toute entière à la grande œuvre à laquelle Dieu l'appeloit. Après avoir pourvu à l'établissement de ses enfants, elle ne pensa plus qu'à être à Dieu. C'est à Anneci que, de concert avec le saint évêque de Genève, elle commença l'établissement de l'ordre de la Visitation. Paris et les autres villes du royaume voulurent bientôt avoir de ces vertueuses filles. Les pénibles voyages qu'exigeoient de la mère Chantal ces divers établissements, épuisèrent sa foible santé. Elle entrevit la mort, s'y prépara avec ferveur, et la reçut avec piété à Moulins en 1641; son cœur y fut déposé, et son corps fut reporté à Anneci. Dieu ayant fait voir par différents miracles qu'il l'avoit couronnée dans le ciel, Clément XIII l'a mise au nombre des saints. Br. P.

Pratique. Une des plus grandes maximes de notre Sainte, dit Marsolier, son historien, étoit de répéter souvent à ses filles spirituelles l'exortation suivante : « Il faut que l'humilité soit notre vertu ordinaire. Quand « les autres nous humilient, humilions-nous nous-mêmes encore davantage; quand les autres nous accusent, « ajoutons encore à leurs accusations; quand on nous emploie aux fonctions les plus basses, reconnoissons « sincèrement qu'on nous traite encore mieux que nous ne méritons; et quand on nous méprise, soyons « contentes. Avec qui, leur disoit-elle, Jésus-Christ a-t-il conversé ? Avec un traître qui l'a vendu, avec un « voleur qui l'a outragé sur la croix; avec des pécheurs, avec des ingrats pour tous ses bienfaits, avec des « pharisiens orgueilleux. D'après ces grands et divins exemples, pourrons-nous, à la moindre contradiction, « manquer de patience et de charité, si nous sommes disciples de l'Evangile? »

Prière. Que votre grâce, Seigneur, nous inspire le goût de l'humilité, sans laquelle nous n'aurions qu'une foi vaine, et dont les principes ne pourroient servir qu'à nous réprouver. Rendez-nous humbles par votre secours, afin que notre humilité soit le caractère de la véritable pénitence à laquelle est promise la gloire de l'éternité. Ainsi soit-il.



Le grand Pape, dont nous honorons la mémoire en ce jour, naquit dans le Milanais, de parents vertueux, mais pauvres. Occupé dès sa jeunesse à des travaux obscurs et pénibles, il fut rencontré, à l'âge de quatorze ans, par des religieux de Saint-Dominique, qui, dans un entretien qu'ils eurent avec lui, lui trouvèrent tant de candeur et tant de dispositions à la vertu et aux sciences, qu'ils lui proposèrent de venir chez eux, où il serviroit dans la sacristie, et on lui apprendroit le latin. Les ayant suivis, l'enfant fit tant de progrès dans la science et dans la piété, qu'on lui donna l'habit de la religion, et on l'envoya faire sa théologie à Boulogne. A une grande ouverture pour l'étude il joignoit un grand amour pour les austérités, et une grande fidélité à l'exercice de la prière. Sa vertu et son mérite extraordinaire le firent ordonner prêtre avant l'âge, et passer en peu de temps aux charges de lecteur, de maître des novices, de prieur.

Le saint-siége, voulant fermer l'entrée de l'Italie aux hérésies de Luther et de Calvin, jeta les yeux sur notre Saint, qui méritoit sa confiance par ses vertus et sa capacité. On l'établit vicaire-général de l'Inquisition : il s'acquitta de cette commission avec autant de zèle que de prudence; et le talent qu'il avoit pour convaincre les hérétiques, fit qu'on vit en peu de temps un grand nombre de conversions. Paul IV le nomma à l'évêché de Sturi, qu'il lui fit prendre malgré lui; et, comme il sollicitoit sa démission pour vaquer à la retraite, le pape, loin de l'accepter, lui créa une charge d'Inquisiteur-général, qui n'a été conféré à personne après lui, à cause de sa trop grande autorité. Le même pape le fit encore cardinal; mais toutes ces dignités ne lui firent rien diminuer de l'austérité et de la simplicité de sa vie.

Après la mort de Pie IV, saint Charles Borromée, son neveu, connoissant la haute vertu de notre Saint, fit et disposa tout pour le placer sur le saint-siége. Obligé d'accepter cette suprême dignité, il prit le nom de Pie V. Il mit un ordre admirable dans sa maison, en sorte qu'elle pouvoit passer pour le modèle des maisons religieuses. Il bannit de Rome le luxe et les débauches; il en chassa les comédiens et les courtisanes; il employa de grands fonds à marier de pauvres filles et à fonder des hôpitaux. Il réunit les princes chrétiens contre le Turc, qui fut

défait à Lépante; il consacra cette victoire par une fête qui a donné lieu à celle du Rosaire. Enfin, la sixième année de son pontificat et la soixante-huitième de son âge, il alla recueillir au Ciel le fruit de ses travaux, l'an 1572. Bu. P.

Pratique. Ce n'est ni la naissance ni les biens ni les dignités qui font les saints, c'est la vertu seule; et si la mémoire de ce saint pontife est aujourd'hui en vénération dans toute l'Église, ce n'est que parce qu'il a réuni à de grands talents une profonde humilité et une modestie inaltérable aux plus hautes dignités. La piété qu'avoit ce grand Saint lui inspira pour la Sainte Vierge une dévotion particulière; il établit en son honneur la fête de Notre-Dame de la Victoire, qui depuis a été suppléée par celle du Rosaire, en reconnoissance de la victoire de Lépante. Imitons son humilité, sa modestie, sa charité, sa dévotion pour la Sainte Vierge. Il s'est sanctifié par ces vertus au milieu des grandeurs, ce qui est difficile; il nous sera donc facile, en pratiquant ces mêmes vertus, de nous sanctifier dans l'obscurité de notre condition.

Prière. Seigneur, qui avez élevé de la poussière le saint pape Pie V, pour honorer la vertu; faites qu'à son imitation, nous la pratiquions constamment pour obtenir la gloire que vous nous destinez dans votre royaume. Ainsi soit-il.

SAINT ACHART, abbé de Jumiège.

Saint Aïcard ou Achart, étoit fils d'Anschaire, l'un des premiers officiers de la cour du roi Clotaire II, et de Ermine, qui tous deux sortoient d'une des plus illustres familles du Poitou. Ils étoient encore plus recommandables par leur vertu que par leur naissance. Ermine surtout avoit une dévotion tendre, et ne désiroit rien tant que de voir marcher son fils sur les traces des saints. Il y avoit alors deux écoles célèbres de sciences et de piété, le palais de l'évêque et le monastère de saint Hilaire. On mit Achart dans la seconde, et il y resta jusqu'à l'âge de seize ans, que son père l'en retira pour le présenter à la cour, et pour lui faciliter les moyens de s'avancer dans le monde. Ermine frémissoit en pensant aux dangers que l'innocence de son fils alloit courir. Elle désiroit que les vues d'ambition n'influassent point sur le choix de l'état qu'il embrasseroit, et que ce choix fût réglé par la volonté de Dieu.

On fit venir le jeune Achart, qui s'expliqua d'une manière si précise sur le dessein qu'il avoit de se consacrer à Dieu, que son père ne put lui refuser son consentement. Se voyant libre, il se retira dans l'abbaye de Jouin, qui étoit alors fort célèbre par la sainteté des religieux qui l'habitoient. Achart y fit paroître une ferveur et un zèle pour la perfection, qui ne se démentirent jamais. Ses parents, après sa retraite, fondèrent l'abbaye de Quinçay, environ à une lieue de Poitiers, et la mirent sous la conduite de saint Philibert, qui, pour se soustraire à la tyrannie d'Ebroin, avoit été obligé de quitter son abbaye de Jumiège, et de s'enfuir dans la Neustrie, aujourd'hui la Normandie. Le saint abbé peupla le nouveau monastère d'une colonie de fervents religieux qu'il fit venir de Jumiège. Il établit d'abord saint Achart abbé de Quinçay; mais se voyant dans l'impossibilité de retourner à Jumiège, il lui en donna le gouvernement, et garda celui de Quinçay pour lui.

Le monastère de Jumiège renfermoit alors neuf cents religieux. Saint Achart sut entretenir parmi eux l'amour de la perfection et de l'étude. Il les exhortoit surtout par ses exemples. Son assiduité à la prière, l'austérité de sa pénitence, et son exactitude à observer tous les points de la règle, donnoient beaucoup de poids à ses discours; il s'exprimoit d'une manière si pathétique, que ses auditeurs étoient toujours persuadés. Dans ses derniers moments, il disoit à ses religieux : « Aimez-vous les uns les autres, et ne laissez dans vos cœurs aucune aigreur contre le prochain.... » Inutilement auriez-vous porté le joug de la pénitence, si vous ne vous aimez pas » sincèrement les uns aux autres.... La charité fraternelle est l'ame d'une maison religieuse. » Lorsqu'il eut cessé de parler, il leva les yeux et les mains au ciel, et mourut le 15 de septembre vers l'an 687. Il étoit dans la soixante-troisième année de son âge.

Pratique. Saint Achart recommandait fortement la charité à ses religieux, parce qu'il était pénétré que cette vertu supplée à toutes les autres, et que rien ne peut lui suppléer. La vraie charité doit s'étendre à tous et sur tous : la distance des lieux, la diversité des religions, l'opposition des humeur, rien ne doit empêcher qu'elle ne se dilate, puisqu'elle doit, selon saint Augustin, embraser les hommes. Saint Paul dit que celui qui aime son prochain a accompli toute la loi.

Prière. Venez, Esprit-Saint, remplissez nos cœurs, et embrasez-les du feu sacré de votre divin amour. O Dieu de charité! donnez-nous un cœur qui embrase tous nos frères d'un parfait amour, afin qu'ayant aimé notre prochain comme nous souhaitons d'en être aimés, nous puissions un jour nous aimer tous dans le ciel. Ainsi soit-il.



Philippe Beniti naquit à Florence, vers l'an 1224, d'une famille noble. Ses parents l'envoyèrent à Paris, où il étudia en médecine, et ensuite à Padoue, où il prit le degré de docteur. Etant de retour à Florence, il se trouva indécis sur l'état de vie qu'il devoit embrasser; mais le Ciel prit soin de le déterminer. Il eut une vision où la Sainte Vierge lui apparut, et lui fit connoître qu'il devoit entrer dans un ordre entièrement consacré à son service. Cet ordre étoit encore naissant, et venoit d'être formé par sept marchands de la ville de Florence, qui s'étoient retirés sur le mont Serène, où ils vivoient dans une grande piété, faisant profession d'honorer particulièrement la Mère de Dieu.

Philippe obéit à la voix du Ciel, et fut reçu dans le nouvel ordre, qui avoit déjà une maison fort petite à Florence. Comme son humilité lui faisoit cacher avec soin ses talents et sa science, il fut envoyé sur le mont Serène : on l'occupa aux travaux de la campagne et aux offices les plus bas. Il demeura long-temps caché, inconnu, et content de son sort; mais deux religieux de l'ordre de saint Dominique, ayant eu occasion de l'entretenir, s'aperçurent aisément que son esprit étoit cultivé par l'étude, et ils dirent à ses supérieurs, qu'il méritoit mieux que personne d'être élevé au sacerdoce. Alors on le tira de sa solitude; il prit les ordres sacrés, et bientôt il devint le chef de la congrégation nouvelle, qui s'étendit par ses soins, et qui commença à s'établir en divers endroits de l'Italie. Sa réputation devint si grande, que les cardinaux, assemblés à Viterbe pour l'élection d'un pape, ne pouvant convenir entre eux, résolurent de l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il eut connoissance de leur dessein, et se

cacha si bien dans les montagnes du territoire de Sienne, que personne ne put découvrir le lieu de sa retraite. Il en sortit lorsqu'ils eurent élu un pape, qui prit le nom de Grégoire X. Il continua à édifier le peuple par ses prédications, et les religieux de son ordre par ses exemples. Il se transporta à Lyon, où il obtint l'approbation de cet ordre. En l'année 1285, il eut connoissance de sa mort prochaine. En entrant un jour dans l'église du couvent de Todi, en Ombrie, il dit à haute voix ces paroles du psaume : *C'est ici le lieu de mon repos pour jamais*. Quoiqu'il fût las et fatigué, il y passa toute la nuit en oraison. Le lendemain il monta en chaire, et fit un sermon fort touchant sur la gloire du Ciel.

Quelques jours après il fut attaqué d'une fièvre violente qui dura huit jours. Comme il s'affoiblissoit, on lui donna le saint viatique, qu'il reçut avec de grands sentiments de componction, d'humilité et de ferveur. Ses religieux étoient en prières autour de son lit; il tomba en défaillance, et, pendant trois heures, on le crut mort; mais il reprit ses sens, et dit à ses religieux qu'il venoit de soutenir un grand combat, où le démon, lui représentant tous les péchés de sa vie, s'étoit efforcé de le faire tomber dans le désespoir ; mais que Jésus-Christ, sollicité par les prières de la Sainte Vierge, lui avoit rendu le calme avec l'espérance. Ensuite il demanda *son livre* : comme on ne savoit de quel livre il vouloit parler, on lui en apporta plusieurs qu'il refusa. Alors un des frères, qui le soutenoit dans ses bras, remarquant qu'il avoit la vue attachée sur un crucifix, s'avisa de dire que c'étoit là le livre qu'il demandoit parce que c'étoit celui qu'il avoit étudié toute sa vie; le Saint témoigna, par un signe, que c'étoit là sa pensée. On lui donna un crucifix, et il mourut en l'embrassant, l'an 1285.

P. Gr.

Pratique. En lisant les vies des Saints, nous apprenons à connoître le bonheur d'une vertu qui a jeté dans l'ame de profondes racines ; elle s'entretient par des actes réitérés, et de là résultent les habitudes fortes et permanentes de douceur, d'humilité, de tempérance, de charité et de zèle. Une telle vertu est à l'abri des retours de l'amour-propre ; toujours semblable à elle-même, on ne lui reproche point de contradictions; supérieure à ses ennemis, elle découvre leurs piéges, triomphe de leurs assauts, et est fidèle jusqu'à la fin. Si la nôtre n'a point ces caractères, il est bien à craindre qu'elle ne soit fausse, et conséquemment indigne d'être couronnée.

Prière. Divin Sauveur, donnez-nous, comme à saint Philippe Beniti, la science sublime de votre croix. C'est la seule vraie, la seule utile, parce que c'est la seule divine. Les Saints n'ont connu qu'elle, et par elle ils savoient tout. Faites-nous la grâce de l'étudier avec succès; et d'en observer en tout les préceptes, et qu'elle soit toujours notre consolation dans les peines et les afflictions de cette vie. Ainsi soit-il.



Saint Barthélemi étoit originaire de Galilée, et, comme les autres apôtres, il exerça d'abord la profession de pêcheur, figure de l'apostolat par lequel il devint pêcheur d'hommes, selon l'expression de Jésus-Christ. Il fut le compagnon fidèle des travaux de son divin maître, et le témoin oculaire de tous les prodiges qu'il opéra pendant le cours de ses prédications, et de ses apparitions après qu'il fut ressuscité; il écouta ses instructions, il demeura dans le cénacle avec le reste des disciples et il reçut les abondantes effusions de l'Esprit Saint, au jour de la Pentecôte.

Jésus-Christ ayant ordonné à ses apôtres de se répandre dans toute la terre pour y annoncer les grâces et les merveilles de son Evangile, et pour y publier les prodiges de sa naissance, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension, en un mot, de son humanité et de sa divinité, et le Saint-Esprit descendu visiblement sur leur tête les ayant remplis de science et de force, le vaste champ d'Asie fut celui qui fut commis à notre Saint. La tradition nous apprend qu'il soutint avec le plus grand courage tous les travaux de l'apostolat, et qu'il fit la plus belle moisson. Après avoir parcouru la Lycaonie, l'Albanie, toutes les Indes, où il fit bien des prodiges et des conversions, et où il consacra des diacres, des prêtres et des évêques, pour cultiver le champ qu'il avoit défriché, il passa en Arménie. Le bruit des miracles qu'il faisoit partout, le fit connoître du roi, qui le conjura de soulager sa fille, possedée d'un cruel démon. Le Saint l'ayant guérie, le roi lui offrit de riches présents; mais il lui marqua qu'il ne vouloit point d'autre récompense que sa conversion. Le roi, sa cour et douze des principales villes embrassèrent le christianisme. Les prêtres des idoles, en fureur contre notre Saint, animèrent contre lui Astiage frère du roi, prince très superstitieux. Il se saisit du saint Apôtre et le fit écorcher tout vif. Voyant le lendemain qu'il respiroit encore, impatient de lui ôter la vie, il lui fit trancher la tête. Son corps, qui d'abord avoit été inhumé, et qui étoit fort révéré à cause

des miracles qui se faisoient à son tombeau, fut ensuite jeté à la mer par les païens, dans un coffre, qui parvint heureusement à l'île de Lipari, près de la Sicile, et depuis il a été transporté à Rome, où il est précieusement conservé et en grande vénération. Ba. P.

Pratique. Le zèle pour la gloire de Dieu fut la vertu distinctive des saints apôtres, les fondateurs et les martyrs de l'Evangile, et malheur à nous si, comme chrétiens, nous n'avons pas comme eux le zèle de la gloire du Seigneur pour notre propre sanctification d'abord, et celle de tous ceux au salut desquels nous devons contribuer. Celui qui n'est pas pour moi, a dit Jésus-Christ, est contre moi. Jugeons nous-mêmes, sur cet oracle, quel est le Dieu de notre cœur.

Prière. Allumez, ô mon Sauveur, votre amour dans mon cœur, et par lui le désir habituel de contribuer à votre gloire. J'en exprimerai le vœu sincère par cette adorable prière que je tiens de vous, quand je dis à Dieu : Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, c'est-à-dire, glorifié en moi et par moi dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINT EULOGE, patriarche d'Alexandrie.

Saint Euloge étoit Syrien de naissance : étant encore jeune, il embrassa la vie monastique dans sa patrie. Les eutychiens se trouvoient alors divisés en plusieurs sectes. La fureur et l'animosité de leurs contestations avoient jeté les églises de Syrie et d'Egypte dans la plus grande confusion; et la plupart des moines syriens étoient devenus fameux par la corruption de leurs mœurs, et par leur attachement à l'hérésie. Euloge apprit de leur chute à veiller sur lui-même, et il ne se distingua pas moins par l'innocence de sa vie que par la pureté de sa doctrine. Après avoir acquis une grande connoissance des belles-lettres, il étudia la théologie dans les vraies sources de cette science, dans l'Ecriture, dans les conciles, et dans les ouvrages des pères.

Comme il joignoit à une application infatigable un esprit pénétrant, une conception vive, et un jugement solide, ses progrès furent très rapides. Il fut bientôt en état de combattre pour la vérité, et devint une des plus brillantes lumières de l'Eglise dans le siècle où il vécut. Sa science reçut un nouvel éclat de son humilité, ainsi que de son amour pour la pénitence et pour la prière. Les besoins de l'Eglise le firent tirer de sa solitude, et il fut fait prêtre par saint Anastase, patriarche d'Antioche, qui mourut en 598. Tant qu'Euloge demeura dans cette ville, il fut toujours étroitement lié avec saint Eutychius, patriarche de Constantinople, et il se réunit avec lui contre les ennemis de la vérité. Tibère-Constantin, prince vertueux, n'eut pas plutôt été élevé à l'empire, qu'il s'occupa des moyens de réparer les maux que Justinien et Justin-le-Jeune, ses prédécesseurs, avoient faits à l'Eglise et à l'état. Il ouvrit ses trésors pour assister tous ceux de ses sujets qui étoient dans le besoin. Son zèle pour l'orthodoxie lui faisoit chercher de bons pasteurs pour les églises particulières qui avoient le plus souffert des ravages de l'eutychianisme. Ce fut ce qui le détermina à demander que l'on donnât saint Euloge pour successeur à Jean, patriarche d'Alexandrie. On le sacra sur la fin de l'année 583.

Ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople, environ deux ans après son installation, il y trouva saint Grégoire-le-Grand, et se lia avec lui d'une amitié fort étroite. Ils n'eurent plus tous deux dans la suite qu'un cœur et qu'une ame. Parmi les lettres de saint Grégoire, il y en a plusieurs qui sont adressées au saint patriarche. Celui-ci composa d'excellents ouvrages contre les acéphales et les autres sectes des eutychiens. On connoît aussi de lui plusieurs autres ouvrages dont il ne nous reste plus que des fragments qui nous ont été conservés par Photius. Le saint patriarche d'Alexandrie mourut en 606 ou en 608.

Pratique. Nous admirons les actions d'éclat qui brillèrent dans les saints; ce n'est pourtant pas dans ces sortes d'actions que consistoit leur sainteté, mais dans la disposition habituelle de vertu où étoit leur ame. Ce n'est point assez d'avoir reçu dans son cœur la semence des vertus, il faut l'y nourrir, la développer, et l'unir tellement à la substance de son ame, qu'elle devienne le principe de toutes nos actions et de toutes nos affections. Par-là, tout l'ensemble de notre conduite, tant publique que particulière, formera une suite non interrompue d'œuvres méritoires.

Prière. Soyez à jamais glorifié dans vos saints, ô mon Dieu; et accordez-nous par leur intercession la grâce d'imiter en eux les vertus intérieures qui les ont sanctifiés à vos yeux, plus ordinairement encore que les œuvres d'éclat qu'ils accomplirent par les secours de votre providence. Ainsi soit-il.



Louis IX, la gloire de la France et de l'Eglise, naquit à Poissy l'an 1215. La reine Blanche, sa mère, s'étudia à le former à la vertu dès ses tendres années, et ne cessoit de lui répéter que, quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle aimeroit mieux le voir mourir que de lui voir commettre un seul péché mortel. Le jeune prince répondit parfaitement aux soins de sa vertueuse mère, et fut fidèle à ses saintes instructions. Il perdit Philippe-Auguste, son grand-père, à l'âge de huit ans, et le roi Louis VIII, son père, à l'âge de onze ans. Il commença dès lors à régner sous la régence de la reine, sa mère, pour laquelle il eut toujours la déférence la plus parfaite; ce fut sous elle qu'il apprit le grand art de régner sur les peuples, et l'art essentiel de régner sur son cœur. Des princes mécontents ayant fait une ligue, il parut, dès l'âge de quatorze ans, à la tête de ses armées, et il la dissipa; mais craignant encore plus la révolte de ses passions, il sut dès lors les dompter en macérant son corps, et en le retenant sous le joug de la pénitence.

Plus Louis croissoit en âge, et plus il croissoit en vertus; son amour pour Jésus-Christ brilloit à la cour d'une manière exemplaire, par sa piété devant les saints autels, par sa charité pour les pauvres, qu'il servoit lui-même, par son équité pour ses sujets, auxquels il rendoit la justice en personne, souvent contre ses propres intérêts, enfin par son zèle pour la gloire de Dieu, punissant sévèrement les impiétés, les blasphèmes, les injustices et les duels. La reine, sa mère, lui marqua qu'il devoit prendre une épouse, et il choisit Marguerite de Provence, par le seul motif de sa vertu. Ils s'appliquèrent l'un et l'autre à faire régner dans leur maison une modestie et une piété non-seulement chrétiennes, mais vraiment religieuses. Jamais le royaume ne fut plus vertueux, aussi jamais ne fut-il plus florissant. Il suffisoit que Louis parût à la tête de ses

troupes pour dissiper les armées les plus nombreuses; tous les souverains cherchoient avec empressement à faire alliance avec un roi si respectable et si puissant.

Louis ayant eu une maladie dangereuse, qui mit tout le royaume en alarmes, il fit vœu de se croiser s'il guérissoit : il l'exécuta, et il fit à Damiette des prodiges de valeur; mais malgré les exemples de sainteté qu'il donnoit à son armée, une grande partie se livra aux plus honteuses débauches, et attira sur elle la colère de Dieu : une partie périt par les maladies, et l'autre par le fer des Sarrasins. Le roi fut obligé de se rendre prisonnier; et, dans cet état, il parut aussi grand, aussi tranquille, aussi religieux, que s'il avoit été dans la capitale de son royaume. Il passa dans la Palestine, et il visita les saints lieux avec ces tendres sentiments de respect et de piété qui manifestoient la grandeur de sa foi. Il recueillit ce qu'il put des monuments précieux de la passion de Notre-Seigneur, et il les plaça, à son retour à Paris, dans la Sainte-Chapelle, qu'il avoit fait bâtir pour y déposer le trésor inestimable de la couronne d'épines. Le roi de Tunis ayant fait paroître quelque désir de se faire chrétien, le saint roi y alla avec une armée nombreuse, mais il trouva ce prince dans d'autres sentiments. Le seul bon effet de ce voyage fut de rendre Louis martyr de son zèle et de son amour pour Jésus-Christ. La contagion s'étant mise dans son armée, il en fut attaqué. Avant de mourir il fit venir Philippe, son fils aîné, à qui il fit une exhortation pathétique, pour le porter à régner en prince vertueux. Ensuite il se prépara à la mort, couché sur la cendre et revêtu d'un cilice : il expira la bouche collée sur un crucifix, le 25 août 1270, à l'âge de 55 ans. Les chairs de ce prince furent apportées à Palerme et ses ossements à Paris. Les miracles qui se firent au double tombeau, le firent canoniser en 1297 par Boniface VIII. Br. P.

Pratique. Saint Louis sur le trône ne fut un grand saint et un grand roi, que par sa fidélité à Dieu, son assiduité aux devoirs de sa place, sa patience à supporter les peines dont il fut souvent accablé, et sa confiance dans les secours de la bonté divine. Imitons-le chacun dans notre état, et nous aurons part à sa gloire dans le ciel.

Prière. Donnez-nous, ô mon Dieu, cette piété qui seule vous adore, cette vigilance qui connoît et qui accomplit votre divine volonté; cette confiance en vos miséricordes qui soutient le juste dans les épreuves de cette vie, et le conduit au bonheur de l'éternité. Ainsi soit-il.



Genès étoit le chef d'une troupe de comédiens dans Rome, lorsque l'empereur Dioclétien parvint à l'empire. Il avoit conçu contre les chrétiens une aversion si étrange, qu'il ne pouvoit pas même en entendre prononcer le nom sans une espèce d'horreur. Il n'aimoit à les voir que dans les supplices, afin d'avoir le plaisir de leur insulter. Il entreprit un jour d'en divertir l'empereur et la ville, et de jouer en plein théâtre les mystères du christianisme. Il tâcha, pour ce sujet, de s'instruire de ce qui s'y pratiquoit, et il ne lui fut pas difficile de l'apprendre de quelque apostat, ou de ses parents mêmes qui étoient chrétiens. Lorsqu'il eut dressé tous les acteurs, et qu'il les vit prêts à bien faire leurs rôles, il parut sur le théâtre, devant Dioclétien et le peuple romain. Il contrefaisoit le malade, couché sur un lit, et demandant le baptême : « Mes amis, disoit-il, je me sens bien pesant, je voudrois être soulagé. — Quel » remède pourrions-nous apporter à votre mal? dirent les autres. Sommes-nous des menuisiers » et gens à rabots? Nous ne voyons pourtant que cet outil qui puisse vous rendre plus léger. » Cette mauvaise plaisanterie ayant fait rire les spectateurs, le malade bouffon s'écria : « Lourdauts que vous êtes, ne comprenez-vous pas que je veux mourir chrétien, et que par » là je serai bientôt déchargé du fardeau de cette vie? — Et pourquoi vouloir être déchargé » du fardeau de cette vie? dirent ses compagnons. — Afin, ajouta Genès, que, paroissant » devant Dieu comme un fugitif, il me reçoive en ce jour terrible. » Aussitôt on envoie chercher un prêtre et un exorciste ; il vient deux nouveaux acteurs pour jouer cette nouvelle scène. Ceux-ci, s'approchant du malade, lui dirent : « Que voulez-vous, mon fils, et pourquoi » nous avez-vous fait venir? » Genès, alors changé tout à coup par un effet miraculeux de la grâce, répondit très sérieusement et de tout son cœur : « Je veux recevoir la grâce de Jésus-» Christ, afin que, renaissant en lui, je sois délivré du poids de mes péchés ». Comme les

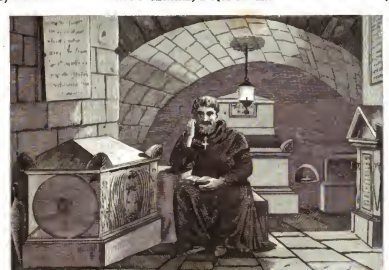
autres croyoient que le prétendu malade continuoit son jeu, on accomplit sur lui les cérémonies du baptême. Après qu'on l'eut revêtu d'habits blancs, des comédiens habillés en soldats se saisirent de lui comme chrétien, et le conduisirent devant l'empereur pour être interrogé sur sa religion.

L'empereur étoit charmé de voir représenter si naïvement ce qui se passoit à l'enlèvement des chrétiens; mais sa joie ne fut pas de longue durée : et Genès lui fit bientôt connoître qu'il étoit en effet un de ceux qu'il avoit eu dessein de jouer sur le théâtre. « Jusqu'ici, dit-il à » l'empereur, je n'avois pu entendre nommer un chrétien sans frémir d'horreur, et je n'ai » jamais assisté à leurs supplices que pour les insulter. Cette aversion alloit si loin, que j'en » avois pour ceux qui m'ont donné la naissance, à cause qu'ils font profession du christianisme, » et je ne m'étois instruit des mystères des chrétiens, que pour les tourner en ridicule. Mais, » dès le moment que l'eau, dans laquelle j'ai été baptisé, a touché mon corps, et que, sur la » demande qui m'a été faite, si je croyois, j'ai répondu, Je crois; je me suis tout à coup senti » un autre homme. J'ai vu une troupe d'anges tout éclatants de lumière, qui, descendant du » Ciel, se sont arrêtés autour de moi. Ils lisoient dans un livre tous les péchés que j'ai commis » depuis l'enfance; et, après l'avoir plongé dans l'eau où j'étois encore, ils l'ont retiré aussi » blanc que la neige, sans qu'il parût qu'il y eût jamais rien eu d'écrit. Vous donc, grand » prince, et vous peuple, qui aves voulu vous faire un divertissement des mystères des » chrétiens, croyez maintenant, avec moi, que Jésus-Christ est le vrai Seigneur; qu'il est » la lumière et la vérité, et que c'est par lui que nous pouvons obtenir la rémission de nos » péchés. »

Dioclétien, également surpris et indigné d'un tel discours, lui fit donner des coups de bâton, et le mit entre les mains de Plautien, préfet du prétoire, pour l'obliger à sacrifier. Plautien lui fit appliquer les ongles de fer et les torches ardentes; mais Genès persistoit dans la confession du nom de Jésus-Christ, en disant : « Il n'y a pas d'autre roi que celui que j'ai vu; » c'est lui que j'adore; et, quand il faudroit endurer mille morts, jamais je ne cesserai d'être à » lui : jamais les tourments ne m'ôteront Jésus de la bouche : jamais ils ne l'arracheront de » mon cœur. Je n'ai d'autre regret que d'avoir commencé si tard à le connoître et à l'adorer ». Enfin Plautien lui fit couper la tête, le 25 août, l'an de Jésus-Christ 286.

PRATIQUE. Que de chrétiens jouent la comédie en se disant chrétiens! On va à la messe, on reçoit les sacrements, parce que les autres le font : mais tout cela se fait sans avoir le cœur chrétien. C'est un rôle que l'on joue : mais la pièce finira. Quel en sera le dénouement?

PRIÈRE. Seigneur, vous faites miséricorde à qui il vous plaît! Si vous nous traitez selon nos mérites, nous ne pouvons attendre que l'enfer. N'entrez point en jugement avec nous, mais ayez compassion de notre misère. Ainsi soit-il.



Saint Césaire naquit en Bourgogne, l'an 469, dans le territoire de Châlons-sur-Saône. Ses parents tenoient un rang considérable dans la province ; mais ils étoient encore plus distingués par leur probité et par leur vertu, que par leur noblesse. Ils eurent soin de l'élever dans la piété, et il fut si docile à leurs instructions, que, dès l'âge de sept ans, il commençoit déjà à s'exercer dans les œuvres de miséricorde. Il lui arriva plus d'une fois, pendant le cours de sa jeunesse, de donner ses habits aux pauvres qu'il rencontroit, et de retourner chez lui à demi nu. Lorsqu'on lui demandoit ce qu'il avoit fait de ses habits, il se contentoit de répondre que des passants les avoit emportés. Ses parents avoient dessein de l'établir dans le monde, mais il étoit résolu de ne vivre que pour Dieu ; et, s'étant dérobé à leur insu de la maison paternelle, il alla trouver l'évêque de Châlons, et le pria de lui donner la tonsure cléricale et de l'admettre dans son clergé : il avoit alors dix-neuf ans. L'évêque, touché de ses saintes dispositions, lui accorda sa demande, et le fit clerc de son église. Ensuite, voulant encore mener une vie plus parfaite et plus retirée, il embrassa la vie monastique, dans l'abbaye de Lérins, située sur les côtes de Provence. Saint Porçaire, qui en étoit abbé, le reçut avec joie ; et, comptant sur sa fidélité et sur sa vertu, il lui donna l'emploi de cellerier, dont il s'acquitta avec tant d'exactitude, qu'on fut obligé de l'en ôter, parce que quelques religieux imparfaits se plaignoient de lui. Césaire, se voyant délivré d'un emploi qui lui causoit plus de dissipation qu'il n'en vouloit avoir, s'appliqua plus que jamais à sa propre perfection. Ses jeûnes et ses austérités furent si grands, que sa santé parut entièrement ruinée.

L'abbé se persuada que l'air de Lérins lui étoit contraire, et l'envoya à Arles, dans la maison d'un séculier charitable, qui logeoit souvent chez lui des religieux et de pauvres ecclésiastiques :

ce fut là qu'il fut connu d'Eone, évêque d'Arles, qui étoit son parent, et qui le fit diacre de son église. Ce prélat le nomma ensuite abbé d'un monastère situé dans une île du Rhône, auprès d'un des faubourgs de la ville d'Arles. Trois ans après, Eone étant mort, toute la ville jeta les yeux sur Césaire pour le remplacer. Il refusa long-temps d'accepter la dignité qu'on lui offroit, mais il fut contraint de céder aux vives instances du clergé et du peuple.

Il signala son zèle contre les ariens, qui étoient alors en grand nombre dans ces contrées; ce qui lui attira des persécutions qu'il soutint avec courage. Il fut accusé auprès d'Alaric, par un nommé Licinius, d'avoir formé une conspiration, pour livrer la ville d'Arles aux ennemis de ce prince; et, sur cette accusation, Alaric le chassa de son siége, et le relégua à Bordeaux. Son innocence ayant été reconnue, Alaric voulut punir son accusateur; mais le Saint intercéda pour lui, et lui sauva la vie, se souvenant qu'il étoit disciple de Jésus-Christ, qui avoit prié sur la croix pour le salut de ses ennemis.

Les Visigoths et les Ostrogoths firent, de son temps, de grands ravages en Provence et en Italie; ce qui donna au Saint l'occasion d'exercer sa charité envers les prisonniers, que ces barbares traitoient avec beaucoup de cruauté, les laissant mourir de faim et de misère. Il vendit les vases précieux de son église pour les soulager; et Théodoric, roi des Ostrogoths, l'ayant fait venir en Italie, pour répondre à quelques accusations dont les ariens l'avoient chargé, ce prince fut si touché de sa vertu, qu'il le renvoya avec une somme considérable, que le Saint employa tout entière à racheter des prisonniers.

Il bâtit à Arles un monastère de filles, auxquelles il donna une règle qui a été fort célèbre.

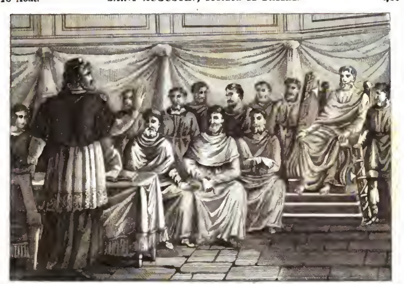
Il assembla plusieurs conciles où il présida. Le plus fameux de tous fut le second d'Orange, où l'on établit, en vingt-cinq canons, la doctrine de l'Eglise sur les matières de la grâce, dont saint Césaire avoit fait une étude particulière pour combattre l'hérésie des semi-pélagiens. On décida, dans ce concile, plusieurs questions importantes, et saint Césaire en obtint la confirmation du pape Boniface II.

Ce saint évêque, que l'on regarde avec raison comme une des plus grandes lumières de l'Eglise gallicane, mourut l'an 542, dans la soixante-treizième année de son âge, et la quarantième de son épiscopat.

P. Gr.

Pratique. Saint Césaire nous apprend que rien ne dispose mieux nos ames à la prière qu'une vie pure, mortifiée et pénitente. Nous devons présenter à Dieu des cœurs crucifiés au monde et à eux-mêmes, brûlants du feu de l'amour divin, remplis d'humilité et de confiance, ornés en un mot de toutes les vertus, afin que nos hommages, étant offerts par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, soient agréables au Seigneur, et puissent dignement glorifier son saint nom.

Prière. Nous reconnoissons, Seigneur, que nos prières ont été jusqu'ici sans humilité, sans ferveur, sans confiance; donnez-nous, par votre grâce, une foi vive, et le désir sincere d'être tout à vous, afin de mériter par nos prieres les récompenses qui nous attendent dans le ciel. Ainsi soit-il.



Saint Augustin, le docteur de la grâce, la lumière de l'Eglise, le fléau des hérétiques, naquit à Tagaste en Afrique, l'an 354. Son père, nommé Patrice, étoit payen; mais sainte Monique, sa mère, qui étoit chrétienne, lui fit connoître le saint nom de Jésus dès ses premières années, et l'éleva dans les principes de notre sainte religion. Son père, qui découvrit en lui un riche fonds d'esprit, le mit entre les mains des meilleurs maîtres pour le former aux sciences. La facilité de son génie le faisoit réussir extraordinairement dans ses études, et sa vivacité le précipitoit dans les plaisirs les plus criminels. De Tagaste il passa à Madaure pour étudier les belles-lettres; il les apprit en peu de temps, et rien ne l'amusoit plus que l'histoire profane. Son père le rappela à Tagaste, dans le dessein de l'envoyer à Carthage pour se perfectionner dans les sciences; mais pendant une année qu'il y demeura oisif, il se livra au plaisir, aux spectacles, aux lectures fabuleuses, qui lui gâtèrent l'esprit et le cœur. Son père étant mort, après avoir été converti par les prières de sa sainte épouse, et avoir reçu la grâce du baptême, sainte Monique exécuta l'ancien projet d'envoyer son fils étudier à Carthage.

A peine Augustin fut-il arrivé dans cette capitale de l'Afrique, qu'il s'y fit admirer par la supériorité de son génie. Il égala en éloquence les plus grands maîtres, mais en même temps il se perdoit avec des compagnons vicieux, qu'il s'efforçoit, par une détestable émulation, d'égaler en méchanceté. Un funeste aveuglement l'avoit porté à mettre sa gloire dans le mal, jusqu'à se vanter, comme il l'avoue avec douleur, de celui qu'il n'a pas fait. Ses lectures les plus chéries étoient les ouvrages de Cicéron; il dit cependant qu'il avoit une certaine inquiétude de n'y pas trouver le doux nom de Jésus, dont sa mère, lorsqu'il étoit enfant, lui avoit fait de si grands éloges. Cherchant partout de quoi repaître son esprit, il trouva un manichéen, qui lui fit goûter les idées extravagantes de sa secte. Augustin, après avoir

professé la rhétorique à Carthage avec de grands applaudissements, passa à Rome à l'âge de vingt-huit ans. Il ne s'y fit pas moins admirer pendant le temps qu'il y demeura; mais ayant été appelé à Milan, il s'y rendit. Sa sainte mère, qui n'avoit point cessé de pleurer ses égarements, vint l'y trouver, et elle le recommanda aux ferventes prières de saint Ambroise, qui eurent leur effet. Le goût d'Augustin pour l'éloquence, lui fit écouter avec plaisir les sermons du saint évêque, et il y trouva des beautés qui le charmèrent. La lumière de la grâce brilla à ses yeux, et une lecture du treizième chapitre de saint Paul aux Romains, acheva de les dessiller. Il pensa sérieusement à se convertir; il renvoya sa concubine, il abjura le manichéisme, et il reçut le baptême des mains de saint Ambroise, la trente-troisième année de son âge; renonçant dès lors à toutes ses idées de fortune et de grandeur, pour aller s'ensevelir dans quelque désert d'Afrique.

Augustin retournant avec sa sainte mère, eut la douleur de la perdre à Ostie; de là il repassa à Tagaste sa patrie. Il y vendit ses biens et en donna le prix aux pauvres. Il se retira ensuite avec des amis vertueux à sa maison de campagne, où il n'étoit occupé que de l'oraison, de la méditation, et des ouvrages que son zèle lui inspiroit de composer pour la gloire de son Dieu. Etant allé à Hyppone, à la prière d'un de ses amis, l'évêque Valère connut son mérite, l'ordonna prêtre malgré lui, et l'obligea d'annoncer l'Evangile à son peuple. Ce fut alors qu'Augustin, tout embrasé d'amour pour Jésus-Christ, s'efforça, par l'énergie de ses discours, d'allumer le même feu dans le cœur de ses auditeurs. On accouroit de toutes parts pour entendre un si éloquent, un si saint prédicateur. Valère, craignant de perdre cet homme apostolique, le fit sacrer malgré lui pour son coadjuteur. Tous les hérétiques frémirent à cette nouvelle; ils sentirent la force d'un tel adversaire. Le saint docteur les attaqua par de savants écrits; et tous, ariens, priscillianistes, origénistes, manichéens, donatistes, pélagiens, semi-pélagiens, furent confondus par la solidité de sa doctrine. Tandis que tout l'univers applaudissoit au triomphe de saint Augustin et à ses victoires sur l'hérésie, lui seul gémissoit sur son ignorance, et, pour se confondre, il publia la confession de ses égarements et la rétractation de ses erreurs. Tant de travaux n'empêchoient pas ce saint évêque de veiller sur la conduite du peuple qui lui étoit confié. Il les instruisoit dans les chaires, il prenoit connoissance de leurs différends, il subvenoit à tous les besoins des pauvres, et surtout il n'oublioit rien pour les consoler dans l'horreur des ravages que le cruel Genseric, roi des Vandales, fit dans toute l'Afrique. Saint Augustin eut la douleur de voir sa ville assiégée par ces barbares. Il tomba malade. Il repassa les premières années de sa vie dans l'amertume de son cœur; et s'étant préparé à la mort avec les sentiments de la plus tendre confiance aux mérites de Jésus-Christ et en la protection de la Sainte Vierge, il expira, âgé de 76 ans, le 28 août de l'an 430. Les miracles qui se firent à son tombeau, confirmèrent la haute idée qu'on avoit de sa sainteté.

Br. P.

Pratique. L'éminente sainteté de saint Augustin avoit sa source dans l'humilité. Il avoit lui-même suivi la règle qu'il traçoit aux autres. « En vain, dit-il, voudroit-on parvenir à la vraie sagesse par une voie différente » de celle que Dieu nous a marquée. Si l'on me demande quel est le précepte qui occupe la première, la » seconde, la troisième place, je répondrai que c'est l'humilité, et je donnerai la même réponse toutes les fois » que l'on me fera la même question. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres préceptes; mais si l'humilité ne » précède, n'accompagne et ne suit, l'orgueil enlève de nos mains tout ce que nous faisons de bien. »

Prière. Nous implorons, Seigneur, le secours de votre grâce, pour nous aider à détruire en nous l'orgueil, la source du péché. Faites que nous apprenions à l'école de votre Evangile à être doux et humbles de cœur, et nous goûterons le repos que vous avez promis aux humbles, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.



L'ÉGLISE, dans la seconde fête qu'elle célèbre aujourd'hui, honore particulièrement le martyre du saint Précurseur de Jésus-Christ. L'Esprit Saint le conduisit dans le désert dès son enfance; il y resta jusqu'à l'âge de trente ans, occupé de la prière, de la contemplation, et dans un exercice continuel de pénitence, vêtu d'un habit de poils de chameau, et ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage. Il sortit de son désert, et instruit par la révélation divine des sublimes fonctions du ministère qu'il avoit à remplir pour préparer les hommes à recevoir le Messie, comme les prophètes Isaïe et Malachie l'avoient annoncé, il commença, l'an 29 de Jésus-Christ, à prêcher, sur les rivages du Jourdain, la venue du règne de Dieu dans les cœurs et le baptême de la pénitence, dont les œuvres devoient disposer les cœurs à la grâce du salut. Il instruisoit ceux qui, de différents âges et états, venoient en foule l'entendre, et les baptisoit; d'où lui vint le surnom de Baptiste. Ce baptême étoit la figure de celui que devoit établir le Dieu Sauveur, et une sorte de profession publique du renoncement au péché.

La sainteté de la vie et le zèle de Jean-Baptiste firent penser aux Juifs qu'il pourroit bien être le Messie attendu, et ils envoyèrent une députation pour lui demander qui il étoit; le saint Précurseur répondit: Qu'il n'étoit que *la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez la voie au Seigneur.* Peu de temps après, le Sauveur du monde se présenta à Jean-Baptiste parmi ceux qui lui demandoient le baptême, et voulut le recevoir de sa main. Le saint Précurseur le connut par révélation, et lui répondit, avec le sentiment d'une adoration profonde, que c'étoit plutôt à lui à être baptisé de la main de Jésus. Mais il obéit à la volonté divine, et baptisa le Sauveur, qui, disent les saints docteurs, sanctifia les eaux par sa chair sacrée, institua le sacrement de la régénération spirituelle, que ses disciples, et après eux son Eglise, devoient administrer jusqu'à

la fin des temps. Dans cette grande circonstance, Jean-Baptiste déclara à la foule qui l'environnoit, que Jésus qu'il montroit étoit l'agneau de Dieu et la victime par excellence pour la rémission des péchés et le salut de toutes les générations de la terre. Jean-Baptiste n'avoit en vue que la gloire de Dieu, et ne prêchoit que Jésus-Christ.

La nécessité de la pénitence et son zèle, supérieur à toute considération humaine, lui donnèrent la force de reprendre toujours avec une sainte liberté l'hypocrisie des pharisiens, les profanations des saducéens, les extorsions des publicains, les rapines et la corruption des soldats, la dépravation des mœurs dans tous les états, et l'inceste d'Hérode lui-même, qui quitta sa légitime épouse pour se marier avec Hérodiade, sa belle-sœur, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Jean-Baptiste l'en reprit fortement, ainsi que sa complice, et dit au prince ces paroles : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.* Hérode respectoit Jean-Baptiste ; mais sa passion le fit céder aux désirs d'Hérodiade, qui exigea qu'il fît arrêter le saint Précurseur pour être renfermé dans une prison d'état. Il y resta dans les fers environ un an. Hérodiade ne cessoit d'aigrir l'esprit d'Hérode le tétrarque, et ne désiroit que d'obtenir enfin la mort de saint Jean-Baptiste; elle saisit la première occasion qui se présenta pour assouvir sa fureur.

Hérode, pour célébrer le jour de sa naissance, donnoit un magnifique festin à sa cour et aux autres sujets les plus distingués de la Galilée. La fête fut encore plus somptueuse dans l'année dont nous parlons. Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, frère d'Hérode, qui vivoit encore, plut tellement, en dansant, à Hérode, à demi ivre, qu'il lui promit avec serment de lui donner ce qu'elle lui demanderoit. Flattée d'une telle promesse, Salomé alla consulter sa mère sur la demande qu'elle avoit à faire ; Hérodiade lui dit de demander la mort de saint Jean-Baptiste, et que sa tête lui fût apportée tout de suite. Cette demande fit frémir Hérode ; il y acquiesça cependant, quoiqu'avec répugnance. Un soldat est aussitôt chargé d'aller couper la tête du saint Précurseur dans la prison, et de l'apporter à Salomé, qui la présenta à sa mère. Ainsi mourut le plus grand des enfants des hommes, martyr des droits de la justice et de la pureté. Ses disciples enlevèrent son corps. On croit qu'il fut enterré auprès du château de Machérus.

Pratique. Fut-il jamais un empire plus absolu, plus honteux que celui de la passion sur la chair; elle n'épargne rien, ne respecte rien pour se satisfaire. Honneur, salut, réputation, fortune, vie même, tout lui est sacrifié. Quand elle gouverne une ame, elle en fait le malheur sans la dédommager jamais réellement dans cette vie ; et Dieu le punira par des châtiments terribles au jour de ses vengeances.

Prière. Donnez-moi, ô mon Dieu, un cœur pur, un esprit droit et docile à votre loi, comme vous le demandoit le roi-prophète, pour que jamais aucune passion ne me tyrannise ; et pardonnez-moi les fautes que j'ai commises jusqu'ici, par les mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.



L'Asie, l'Europe, et l'Afrique, avoient reçu, depuis plusieurs siècles, la lumière de l'Evangile, et produit une multitude de saints de tous âges et de tous états, tandis que l'Amérique étoit encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. La foi y pénétra, par un effet de la miséricorde divine, peu de temps après que cette grande partie du monde eut été mieux connue; et la Sainte, dont on célèbre en ce jour la fête, fut un des plus beaux ornements de cette église naissante, et la première à laquelle le saint-siége ait décerné un culte public. Elle étoit d'extraction espagnole, et naquit à Lima, capitale du Pérou, en 1586. Elle reçut au baptême le nom d'Isabelle; mais, dans la suite, sa beauté la fit appeler Rose. Elle montra, dès sa première jeunesse, une grande patience dans les souffrances, et un amour extraordinaire pour la mortification. Etant encore enfant, elle jeûnoit, trois fois par semaine, au pain et à l'eau, et ne vivoit, les autres jours, que d'herbes cuites ou de racines.

Sainte Catherine de Sienne fut le modèle qu'elle se proposa : toujours humble et retirée du monde, lorsqu'elle devoit paroître en public, elle se frottoit le visage et les mains avec l'écorce et la poudre du poivre des Indes, pour éloigner d'elle tous les regards. Soumise à ses parents, docile et fidèle à tous ses devoirs, elle étoit leur joie et leur consolation. D'opulents qu'ils étoient, divers événements les ayant réduits à la plus grande pauvreté, sainte Rose pourvut à leurs besoins en travaillant nuit et jour : elle disoit, *Retirer du bien de son travail, c'est un don de Dieu.* On la sollicita long-temps et vivement de se marier, elle résista toujours, et garda le vœu qu'elle avoit fait de rester vierge; et, pour se délivrer enfin d'une sorte de persécution, elle entra chez les religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique. Son amour pour la solitude et la pénitence, sa régularité, son union avec Dieu, la firent avancer à grands pas dans la route de la perfection; et Dieu lui accorda souvent des grâces extraordinaires au milieu des épreuves

qui, pendant quinze ans, soit par des peines intérieures, soit par les persécutions des personnes du dehors, ne cessèrent de multiplier ses sacrifices et sa résignation au bon plaisir de Dieu.

Une maladie longue et douloureuse acheva de la préparer, avec la grâce, à la possession du souverain bien : elle mourut le 24 août 1617, dans la trente-unième année de son âge. La ville de Lima l'honora presque d'une vénération générale à ses funérailles. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession. Clément X l'a canonisée en 1671, et fixa sa fête au 30 d'août.

Pratique. Malheur au monde, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, et cet anathème éternel doit préserver tout chrétien de s'attacher au monde, et d'en suivre les lois. Vivons comme des voyageurs : nous ne sommes en effet ici qu'en passant, et le ciel est notre patrie.

Prière. Que votre règne arrive, ô mon Dieu; régnez sur mon esprit, régnez sur mon cœur, régnez sur mes sens, régnez seul en moi par votre grâce, régnez-y toujours, afin que je fasse votre volonté sur la terre, comme les anges la font dans le ciel. Ainsi soit-il.

SAINT LIN, PAPE ET MARTYR.

Plusieurs Pères de l'Eglise nous apprennent que saint Lin fut le successeur immédiat de saint Pierre sur le siége de Rome. On lit dans Tertullien que le prince des apôtres désigna saint Clément pour le remplacer; mais ou saint Clément refusa cette dignité jusqu'après la mort de saint Lin et de saint Clet, ou il ne fut d'abord que le vicaire de saint Pierre, afin de gouverner sous son autorité les gentils convertis, tandis que cet apôtre s'occupoit du soin de veiller sur toute l'Eglise ; en sorte cependant qu'il s'appliquoit principalement à instruire les Juifs fidèles, et à répandre de plus en plus la lumière de l'Évangile par ses prédications.

Saint Lin étant monté sur la chaire de saint Pierre, lorsque ce premier vicaire de Jésus-Christ eut été martyrisé, l'occupa onze ans, c'est-à-dire, depuis l'an 65 jusqu'à l'an 79. Il est nommé parmi les martyrs dans le canon de la messe de l'Eglise romaine, qui est d'une plus haute antiquité que celui de Gélase, et d'une plus grande autorité sur ce point. On voit d'ailleurs, par de très anciens pontificaux, qu'il versa son sang pour la foi. Il fut enterré sur le mont Vatican, près du tombeau de saint Pierre. Sa fête est marquée par Bède au 7 d'octobre ; mais Florus, Usuard et le Martyrologe romain la mettent au 23 de septembre.

Pratique. Il n'est donné à personne sur la terre, dit saint Paul, de comprendre le bonheur infini que Dieu destine à ceux qui l'aiment ici-bas, en imitant autant qu'ils peuvent les vertus dont le Sauveur s'est fait pour nous le parfait modèle. Mais il faut surtout que le vieil homme, dans le sens de l'apôtre, soit crucifié en nous, et le corps du péché détruit, pour approcher de la conformité évangélique que nous devons avoir avec le fils de Dieu.

Prière. Mon Dieu, donnez-moi ce désir sincère de mon salut, qui ne connoît ni lâcheté, ni indolence. Vous avez racheté mon ame par votre sacrifice sur la croix, je dois m'unir à vous pour que vous m'en appliquiez les mérites. Aidez-moi à me séparer de tout, afin que toutes mes actions ne tendent et ne se rapportent qu'à vous. Ainsi soit-il.



Le véritable nom de saint Fiacre, étoit Féfre. Il ne fut connu dans l'Eglise, sous le nom de Fiacre que cinq ou six cents ans après sa mort. Il étoit Irlandais de naissance. Il vint en France vers l'an 620; il y fut reçu avec plaisir par saint Faron, évêque de Meaux, qui avoit une charité particulière pour les Irlandois et les Anglois, que le désir de servir Dieu avec plus de liberté et de perfection, faisoit sortir de leur pays. Ce saint évêque le mit à Breuil en Brie, à près de deux lieues de Meaux; il fit bâtir pour lui une chapelle, et lui donna une modique portion de ses terres, qui étoit environnée et couverte de bois. Fiacre s'occupa de la culture de ce petit terrain, et elle fournit à sa subsistance et à celle des pauvres, à qui il rendit toutes sortes de services.

Au travail des mains, il joignoit la prière, la méditation des vérités éternelles, et les œuvres de pénitence. Il ne permit jamais aux femmes, sous aucun prétexte, l'entrée de son hermitage. Fiacre finit saintement ses jours dans la solitude. Dieu le rendit illustre après sa mort, par un si grand nombre de miracles, que le nom de notre Saint est demeuré au lieu qu'il habitoit. Son corps resta dans la chapelle où il avoit reçu la sépulture, jusqu'à l'an douze cent trente-quatre, que l'on fut visiter son tombeau, et qu'on l'en tira pour l'exposer à la vénération des fidèles. En 1568, il fut transporté dans l'Eglise cathédrale de Meaux, pour le soustraire aux insultes des calvinistes. On a établi un prieuré à son ermitage, où il y a toujours un concours de peuples. Son culte est ancien en France. A Paris, les églises des religieux Barnabites et des religieuses du Val-de-Grâce possèdent quelque portion de ses reliques. Br. P.

Pratique. Que la solitude doit avoir de charmes sur une ame vraiment chrétienne! On y vit loin du tumulte et de la contagion du siècle; on y sert Dieu avec plus de liberté et d'affection; on y trouve pour le salut des difficultés, mais aussi on y a de plus grandes facilités pour l'opérer. Saint Fiacre le comprit, c'est pourquoi il préféra une vie solitaire, et ascétique à toute autre. Si nous connoissions, comme lui la consolation que procurent les augustes communications qu'on a avec Dieu par une oraison fervente, le sentiment délicieux que la paix du cœur fait éprouver dans des jours purs, les douceurs que l'on goûte dans une vie champêtre, tranquille, réglée, le sort des cénobites nous paroîtroit plus heureux que celui des mondains, fussent-ils dans les plus brillantes places, et dans l'opulence la plus magnifique; mais nous n'en jugeons pas ainsi. Eblouis

par le vain éclat du monde, et attirés par les faux plaisirs, nous lui sommes si attachés, que nous nous croirions malheureux d'en être éloignés. Fatal enchantement! n'attendons pas que la mort le dissipe. Fuyons le monde, ou vivons-y comme n'y vivant pas.

Prière. Seigneur, si vous ne nous appelez pas, comme saint Fiacre, à la vie de retraite et de prières, faites que nous soyons du moins séparés du monde d'esprit et de cœur, afin d'y acquérir et d'y conserver la sainteté. Ainsi soit-il.

SAINT AGAPET, Pape.

Agapet, né à Rome, fut reçu dans le clergé de cette ville, et s'attacha à l'église de Saint-Jean et de Saint-Pierre. Il devint depuis archidiacre. Son éminente sainteté lui attira l'amour et la vénération de tous ceux qui le connoissoient. Il succéda au pape Jean II, mort le 26 avril 535, et fut sacré le 4 mai suivant. Sa douceur guérit les plaies faites à l'Eglise par le schisme de Dioscore, qui s'étoit élevé contre Boniface II, en 529. L'empereur Justinien ayant appris son élection, lui envoya sa profession de foi, qui fut reconnue pour orthodoxe; et, sur la demande qu'en fit ce prince, Agapet condamna les acémètes, moines de Constantinople, qui étoient infectés de l'hérésie des nestoriens. Justinien, ayant rompu l'alliance faite avec Gensérie par l'empereur Zénon, fit passer en Afrique une flotte de cinq cents voiles, qui s'empara de tout le pays, et prit Carthage presque sans aucune résistance. Justinien envoya aux églises de Jérusalem les vases de l'ancien temple des Juifs, que Tite avoit déposés à Rome, et que Gensérie avoit depuis transportés à Carthage.

L'empereur et les prélats de l'Eglise d'Afrique écrivirent au pape pour le prier de permettre qu'on laissât en possession de leurs siéges les évêques ariens qui renonçoient à l'hérésie. Mais Agapet leur répondit qu'ils devoient suivre les canons, et qu'en conséquence il falloit se contenter de recevoir les évêques ariens à la communion, sans les admettre parmi le clergé, et sans leur laisser les dignités ecclésiastiques. Théodat régnoit alors sur les Goths en Italie. Ce prince ayant appris que Justinien se préparoit à lui déclarer la guerre, obligea le pape de se rendre à Constantinople, pour écarter le danger qui le menaçoit. Vers le même temps, Agapet reçut des lettres de la part des abbés catholiques de cette ville, qui l'avertissoient des désordres causés par Anthime, pour troubler leur église. Agapet leur manda qu'aussitôt qu'il seroit arrivé à Constantinople, il prendroit les moyens convenables pour arrêter les progrès de l'erreur.

Le saint pape arriva à Constantinople le 2 février 536, et l'empereur l'y reçut avec beaucoup d'affection et de respect. Il fut d'abord question de l'affaire qui étoit l'objet principal du voyage d'Agapet, mais il ne put obtenir ce qu'il demandoit. Il traita ensuite des matières de religion, dans l'espérance de rétablir la paix troublée par l'hérésie. Il déclara qu'il ne communiqueroit point avec Anthime, à moins qu'il ne souscrivît aux décisions du concile de Calcédoine, et que rien ne pourroit le faire consentir à sa translation au siége de Constantinople. L'impératrice travailla sans succès à le gagner sur ce point. Justinien ne réussit pas mieux, quoiqu'il eût employé les promesses et les menaces. Agapet resta inflexible, et Anthime retourna à Trébizonde, de peur d'être obligé de recevoir le concile de Calcédoine. Le saint pape le déclara excommunié, à moins qu'il ne prouvât sa catholicité en souscrivant ce concile. Cette fermeté anima contre lui la fureur des eutychiens et celle de l'impératrice; mais la constance d'Agapet triompha des efforts des hérétiques. Mennas, aussi recommandable par son savoir que par sa piété, fut élu patriarche de Constantinople. Le pape le sacra lui-même.

Les catholiques lui ayant porté plusieurs plaintes contre Sévère et quelques autres évêques du parti des acéphales, il se proposa de les faire examiner dans le concile. Mais il tomba malade, et mourut à Constantinople le 17 avril 536, après avoir siégé onze mois et trois semaines. Son corps fut porté à Rome et enterré dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, le 20 du mois de septembre suivant, jour auquel on honore sa mémoire.

Pratique. Quel spectacle que celui d'un homme vertueux aux prises avec les ennemis de la foi, assez généreux pour défier le monde entier, inébranlable dans la religion malgré les promesses et les menaces des princes, disposé à tout quitter plutôt que de se rien permettre que sa conscience puisse désapprouver! Il n'appartient qu'à la religion d'inspirer le vrai courage, et il n'y a qu'elle qui élève l'homme au-dessus de tous les évènements, qui lui inspire des actions nobles, et qui le prémunisse contre les erreurs et les injustices du monde.

Prière. Vous seul, ô mon Sauveur, pouvez nous faire triompher des ennemis de notre salut, et nous rendre inébranlables dans la pratique de notre sainte religion. Donnez-nous la force de tout abandonner plutôt que de jamais consentir à vous offenser. Ainsi soit-il.





Saint Ægidius, vulgairement appelé saint Gilles, dont le culte, pendant plusieurs siècles, a été fort célèbre en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hongrie, étoit, suivant d'anciens historiens de sa vie, Athénien de naissance et d'une extraction noble. Sa vertu et sa science lui attirèrent une admiration universelle. Alors le Saint, ne désirant que de vivre humble et caché aux yeux du monde, résolut de quitter sa patrie et de passer en France. Il y choisit, pour demeure, un ermitage situé dans un désert, près l'embouchure du Rhône. De là il se retira dans un lieu voisin du Gard, puis dans une forêt, au diocèse de Nîmes; il y resta plusieurs années entièrement occupé de la prière et de la contemplation, et n'ayant pour nourriture que des herbes et de l'eau. On lit, dans l'histoire de sa vie, qu'il fut nourri quelque temps par le lait d'une biche de la forêt, et que Flavius (Wemba), roi des Goths, poursuivant cet animal à la chasse, il alla se réfugier auprès du Saint, qui par là fut découvert.

Plusieurs miracles opérés par les prières du Saint, en faveur de ceux qui, l'ayant découvert, s'adressèrent à lui, le firent bientôt connoître dans toute la France : le roi lui-même le sollicita vivement de quitter sa solitude, et lui donna les témoignages de l'estime et de la vénération la plus sincère. Saint Gilles ne se rendit pas à ses désirs, et ne voulut point quitter sa solitude; il reçut cependant des disciples, et fonda un monastère, où la règle de Saint-Benoît fut observée long-temps avec édification. Il s'est formé dans la suite, aux environs, une ville qui porte le nom de Saint-Gilles. Les reliques de ce saint abbé furent transportées dans l'église de Saint-Sernin, à Toulouse, dans le temps que les calvinistes pilloient et profanoient les choses saintes dans la province de Languedoc.

Saint Loup, vulgairement appelé *saint Leu*, né dans le diocèse d'Orléans, jeta, dès son enfance, les fondements de cette sainteté éminente à laquelle il parvint dans la suite. Il fut élevé dans le sanctuaire, et agrégé de bonne heure au clergé de son diocèse. Animé de l'esprit des saints martyrs, il crucifioit sa chair par des jeûnes rigoureux, par de longues veilles et par la pratique des humiliations. Sensible à la misère de ceux qui souffroient, il portoit la charité au-delà de ce que l'on peut imaginer. Ayant été élu, en 609, pour remplacer Artémius sur le siége archiépiscopal de Sens, il remplit les devoirs de pasteur avec une parfaite exactitude, et montra qu'on peut conserver l'humilité au milieu des plus grandes dignités, et allier les fonctions extérieures des premières places avec l'exercice du recueillement. Il s'appliquoit avec une activité infatigable à maintenir la tranquillité publique. Après la mort du roi Thierri, il se déclara hautement pour le parti de Sigebert, fils de ce prince.

Clotaire, étant devenu maître de la Bourgogne, envoya Farulphe dans ce pays pour soutenir ses intérêts. Ce ministre fut très irrité contre le Saint, parce qu'il ne lui avoit pas envoyé de présents : il l'accusa donc faussement auprès du roi, dans le dessein de le perdre. Ses calomnies trouvèrent un appui dans l'abbé Médigisile, qui, par là, espéroit devenir archevêque de Sens. Le roi, trompé par leurs artifices, exila le Saint. Quand le saint évêque fut arrivé au lieu de son exil, il y vit les peuples prostituer un encens sacrilége aux idoles ; il crut que Dieu l'avoit envoyé pour travailler à leur conversion. Ses discours, soutenus de ses exemples et de ses miracles, opérèrent les plus grands fruits. Landégésile, officier païen, qui avoit été chargé de le conduire dans son exil, se convertit, et reçut le baptême avec plusieurs autres païens qui servoient dans les armées des Français.

Vers le même temps, saint Vinebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes, se réunit aux habitants de Sens pour solliciter le rappel du saint archevêque. Clotaire, qui étoit alors auprès de Rouen, connut enfin la vérité : il se repentit d'avoir concouru aux mauvais traitements de ce saint homme ; il punit et disgracia ses calomniateurs. Ayant ensuite envoyé chercher saint Leu, il se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et le renvoya à son église, comblé de bienfaits. Le Saint, loin de se venger de ses ennemis, chercha toutes les occasions de leur rendre service. Il mourut en paix vers l'an 623. Son corps fut porté à Sens, et enterré dans l'église de Sainte-Colombe.

Pratique. Une solitude entière et constante, consacrée à la pénitence et à l'oraison, est un état d'une haute sainteté, mais tous ne sont pas appelés à cette sublime perfection; au lieu que la grâce du recueillement, du mépris du monde et de l'assiduité au culte du Seigneur, est donnée à tous, et la fidélité à y correspondre nous sanctifie chacun dans notre état.

Prière. Inspirez à mon ame, ô mon Dieu, la foi de votre divine présence partout; et partout je vous adorerai et vous offrirai l'hommage de mes prières et du culte, en esprit et en vérité; il sanctifiera mes jours dans l'exil de cette vie, en attendant le bonheur de vous posséder dans le ciel par les mérites infinis de mon Sauveur. Ainsi soit-il.



Saint Etienne, premier roi chrétien de Hongrie, étoit fils de Geysa, quatrième duc des Hongrois, et de la princesse Sarloth son épouse. L'un et l'autre eurent le bonheur de connoître la foi de l'Evangile, d'abord par quelques prisonniers chrétiens, ensuite par les instructions des vertueux missionnaires venus en Hongrie, qui y prêchèrent Jésus-Christ, et y convertirent un grand nombre de Hongrois idolâtres. Le duc et la duchesse de Hongrie reçurent le baptême, avec plusieurs des seigneurs de leur cour. Quelque temps après, la duchesse devint enceinte, et crut avoir entendu saint Etienne, premier martyr, l'assurer dans une vision, que l'enfant qu'elle portoit achèveroit d'exterminer le paganisme du milieu de son peuple. Cet enfant naquit en 977, et reçut au baptême le nom d'Etienne. Dès que son âge le permit, on lui donna pour gouverneur le pieux Théodat, comte d'Italie, qui lui inspira les plus grands sentiments de religion. Geysa, son père, étant mort en 997, Etienne se trouva à la tête du gouvernement. Son premier soin fut de faire une paix solide avec tous ses voisins; il s'appliqua ensuite à concourir, avec les missionnaires, à la destruction de l'idolâtrie et à l'instruction du christianisme pour la conversion de son peuple. Il eut à combattre un des premiers seigneurs qui, à la tête des idolâtres, osa lui faire la guerre; Etienne lui livra bataille, et remporta sur ce rebelle une victoire complète, sous les auspices de la Sainte Vierge et de saint Martin, qu'il invoqua avant le combat.

Ce prince fonda, peu de temps après, des monastères et dix évêchés, et envoya au pape Sylvestre II un ambassadeur, pour obtenir la confirmation canonique de ses pieux établissements. Le pape lui accorda ce qu'il lui demandoit, le reconnut pour roi de Hongrie, et lui envoya une riche couronne qu'il avoit bénie, et une croix qu'il lui permit de faire porter à la tête de ses

armées. Etienne, informé du retour de son ambassadeur, alla au-devant de lui, entendit debout la lecture des bulles de Rome, et se fit ensuite sacrer roi. Après cette cérémonie solennelle, il déclara, par un acte public, qu'il mettoit tous ses états sous la protection de la Sainte Vierge, à laquelle il fut toujours dévoué, et bâtit en son honneur, dans la ville d'Albe, une magnifique église. Peu de temps après son sacre, ce prince épousa Gisèle, sœur de saint Henri, roi de Germanie. Il publia un code de lois très sages, dont sa vigilance et l'exemple de ses vertus conservèrent l'observation dans tous ses états. Il pratiquoit sous le diadème les austérités de la pénitence, et se livroit tout entier aux devoirs de la religion et à ceux du gouvernement de l'état.

Sa vie, toujours saintement occupée, faisoit l'admiration de tout le monde : ses enfants y trouvèrent les premières leçons de leur éducation. Son fils aîné, appelé Eméric, l'imitoit avec tant de ferveur, que sa sainteté le rendit célèbre. Il mourut étant encore jeune, et fut canonisé par Benoît IX. Son vertueux père sentit vivement cette perte, mais il se soumit à la volonté de Dieu. Bientôt il ajouta à ce grand sacrifice celui de ses autres enfants, qui successivement moururent de diverses maladies. Le saint roi eût volontiers quitté le sceptre, et se seroit retiré du monde pour se consacrer à Dieu le reste de sa vie dans le seul exercice de la prière; mais il céda au bien de l'Eglise : son peuple lui fit un devoir de rester sur le trône pour en remplir toutes les obligations. Des maladies douloureuses l'affligèrent pendant près de trois ans. Se sentant près de la fin de sa vie, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, le maintien de la foi catholique et la pratique de ses lois sous l'obéissance du saint-siége. Il mit de nouveau son royaume sous la protection de la Sainte Vierge; et ayant reçu les sacrements de l'Eglise, il expira, le 15 août 1038, dans la soixantième année de son âge, et la trente-huitième depuis son sacre comme roi. Benoît IX l'a canonisé, et Innocent XI fixa sa fête au 2 de septembre.

Pratique. Saint Augustin observe que la vertu est la plus excellente dignité; elle seule fait le vrai mérite. Le génie, le savoir, les richesses, la valeur, la puissance, ne sont estimables que quand ils servent à la vertu. Elle fait notre gloire, notre richesse, notre force, notre bonheur dans cette vie-ci et dans l'autre. C'est un trésor que nous devons tâcher d'acquérir et de grossir tous les jours. La vertu ne règne pas plutôt dans le cœur de l'homme, qu'elle règle toutes ses actions, et les rend méritoires. C'est encore elle qui fait avancer dans la ferveur et la perfection.

Prière. Vous l'avez dit, ô mon Sauveur : Que sert à l'homme de posséder tous les talents et tous les biens de cette vie, s'il vient à se perdre lui-même pour l'éternité? Faites, ô mon Dieu, que cette vérité soit toujours présente à nos esprits, et qu'elle dirige toujours notre conduite. Ainsi soit-il.



SAINT SIMÉON, auquel on donne le surnom de *Jeune*, pour le distinguer de saint Siméon, qui vivoit environ un siècle auparavant, se retira dès son enfance dans le monastère appelé *Thaumastore*, ou *Montagne admirable*, lequel étoit situé dans les déserts de Syrie, près d'Antioche, où il étoit né en 512. Il y servit plusieurs années un religieux de cette maison, qui menoit la vie érémitique sur une colonne peu éloignée de la commuuanté; et il s'appliqua de toutes ses forces à devenir le fidèle imitateur de ses vertus. Ayant un jour rencontré un léopard, il le mena à son maître avec autant de facilité que si c'eût été un animal domestique. L'ermite, à la vue de cette bête furieuse qui respectoit un enfant et qui lui obéissoit avec tant de docilité, conçut de son disciple les plus hautes espérances. Peu de temps après, le croyant assez solidement établi dans la ferveur, il lui ordonna aussi de vivre sur une colonne. Siméon reçut cet ordre en 526; il s'y conforma comme s'il lui étoit venu du Ciel.

Siméon demeura successivement sur deux colonnes, dans l'enceinte du monastère, pendant l'espace de soixante-huit ans, et y joignit l'exercice d'une contemplation continuelle aux austérités de la plus rigoureuse pénitence. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles, qui eurent pour objet principal la guérison des malades. Evagre, qui fut témoin oculaire de plusieurs de ces prodiges, ajoute que sa propre expérience le convainquit que le Saint lisoit dans le cœur des autres hommes, lorsqu'il le visita pour le consulter sur le salut de son ame. Les Romains, les Barbares, s'empressoient de recourir à lui dans leurs besoins. Il étoit honoré dans tout l'univers, et principalement respecté de l'empereur Maurice.

Les Samaritains ayant détruit les images qui étoient dans les églises, Siméon écrivit à l'empereur Justin en faveur de la vénération qu'on devoit leur rendre. Sa lettre est citée par

saint Jean Damascène et par le second concile de Nicée. Il fut attaqué de la maladie dont il mourut, vers l'an 592. Saint Grégoire, patriarche de Constantinople, n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il partit sans délai pour l'assister dans ses derniers moments; mais il ne vivoit plus lorsqu'il arriva. Les Grecs l'honorent le 24 mai, et les Latins le 3 septembre.

PRATIQUE. Les Saints étoient de la même nature que nous; la vie austère et contemplative qu'ils ont menée, a fait le mérite et le bonheur de leurs jours. Le monde refuse de le croire, mais l'évidence du fait le prouve invinciblement; et quiconque ne voudroit servir que Dieu dans son état, être humble, pénitent et docile à la grâce, l'éprouvera toujours. Il est écrit que le juste seul peut être heureux.

PRIÈRE. Vous êtes, Seigneur, notre premier principe et notre fin éternelle, et vous seul pouvez faire la félicité de notre cœur. Donnez-nous la force de renoncer à nos passions et à nous-même, pour ne vivre que pour vous sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

SAINT EUCHER, ÉVÊQUE DE LYON.

SAINT EUCHER, sorti d'une famille illustre, selon le monde, dut sa vraie grandeur selon Dieu, au mépris qu'il fit des richesses et des honneurs que lui assuroient sa naissance et ses rares talents. Il montra, presque dès l'enfance, un goût de piété extraordinaire; et l'éducation soignée qu'il reçut, en secondant la beauté et la pénétration de son génie, en firent un savant: son érudition et son éloquence lui attirèrent l'admiration et les égards de tout ce qu'il y avoit alors de grands hommes dans l'empire. Il eut pour épouse Galla, dont l'origine et les vertus étoient dignes de son choix. Elle lui donna deux fils, Salonius et Véran, qui devinrent l'un et l'autre deux saints évêques. Leur père les envoya très jeunes au monastère de Lérins, pour y être élevés sous les yeux de saint Honorat, par le célèbre Salvien, prêtre de Marseille.

Saint Eucher, après quelques années passées dans le monde, et toujours occupé du désir de ne tendre qu'à Dieu, obtint le consentement de sa femme pour se retirer, en 422, au monastère de Lérins. Elle se choisit aussi une retraite, où elle alla se consacrer au Seigneur. Saint Eucher fit à Lérins l'édification de tout le monastère; et après y avoir passé quelque temps, le désir d'une plus profonde solitude le conduisit dans l'île de Léro, peu éloignée de Lérins. Ce fut là qu'il écrivit son livre de la *Vie solitaire* et son *Traité du mépris du monde*, ouvrages les plus estimés en ce genre de tous ceux qui nous restent de l'antiquité ecclésiastique. Cassien, en parlant de leur auteur, dit qu'Eucher, après avoir brillé dans le monde comme un astre, par la perfection de sa vertu, fut depuis, par l'exemple de sa vie, le modèle de la sainteté monastique. La Providence permit qu'au moment où il s'y attendoit le moins, on le tirât de sa retraite pour le placer sur le siége de Lyon, vers l'an 434. On vit en lui, disent les auteurs de son siècle, un pasteur fidèle, digne en tout des siècles apostoliques, riche en bonnes œuvres, puissant en paroles, humble d'esprit, la gloire et le modèle de tous les évêques des Gaules. Il mourut, comblé de jours et de mérites, en 450.

PRATIQUE. L'éclat de la naissance, celui des honneurs et des richesses, ont toujours été l'objet de l'indifférence et du mépris de tous les Saints. Le grand nombre même parmi eux n'y a vu que le danger de perdre le salut, en ne s'en séparant pas totalement. D'où vient, dans les chrétiens de nos jours, une façon de penser sur ce point diamétralement contraire? C'est que le jugement des Saints étoit fondé sur les principes de la foi, et que celui des hommes du monde n'est inspiré que par les passions et l'illusion des sens, qui nous séduisent et nous perdent.

PRIÈRE. Délivrez-nous, Seigneur, du prestige qui dégraderoit en nous votre image, si la chair et le sang dominoient sur nous. Que nos ames vivent de vous et par vous seul, par votre grâce, pour qu'elles vivent à jamais en vous. Ainsi soit-il.



Sous les empereurs Antonin-le-Pieux, et Marc-Aurèle Antonin, surnommé le philosophe, son successeur, il y eut une cinquième persécution contre les chrétiens. Les bonnes qualités, et la sagesse surtout si vantée de ces deux princes, n'étoient qu'une sagesse humaine, incapable d'apprécier la sainteté de la morale évangélique, et d'atteindre aux sublimes vertus dont elle porte la pratique jusqu'à l'héroïsme. L'an 170, l'empire romain se vit comme inondé de nations ennemies qui l'attaquèrent de toutes parts, et ne furent repoussées qu'après y avoir causé les plus grands ravages. La persécution des chrétiens parut être un acte religieux digne d'être agréé par les dieux du paganisme, pour en obtenir la prospérité de l'empire.

De sanglants édits contre les disciples de l'Evangile furent en conséquence publiés; et la fureur des idolâtres, favorisée par la haine des magistrats dans les provinces, prolongea cette persécution, qui donna, en 177, à Lyon et à Vienne, cette multitude de martyrs dont saint Grégoire de Tours a écrit que le sang ruisseloit dans les rues de ces deux villes. Les deux saints martyrs Marcel et Valérien, que l'Eglise honore en ce jour, étoient alors à Lyon; mais la Providence ayant permis qu'ils pussent en sortir sans danger, ils allèrent prêcher l'Evangile dans les provinces voisines. Les persécuteurs les découvrirent, et les condamnèrent à mort en 179. Saint Marcel fut arrêté près de Châlons-sur-Saône; on le conduisit dans la ville, où, après diverses tortures, il fut brûlé vif. Le 4 septembre, saint Valérien fut arrêté par les infidèles, près de la petite ville de Tournus, qui est aussi sur la Saône. Il souffrit le supplice du chevalet et des ongles de fer, et fut décapité à Tournus le 15 septembre. Ces deux saints martyrs sont honorés comme les fondateurs de la foi dans cette partie de la France.

PRATIQUE. Saint Marcel et saint Valérien rapportèrent à Dieu toutes leurs actions, et leur vie fut une préparation continuelle au martyre. Il faut s'être long-temps exercé à toutes les vertus, pour ne pas se démentir

dans le temps d'épreuves, et produire à la mort les actes que la religion exige. Lorsqu'on a eu soin de bien régler son ame, et qu'on a laissé la vertu s'enraciner solidement dans le cœur, la pratique en devient facile et comme naturelle, même dans les circonstances qui font le plus souffrir la nature. On profite alors de tout pour sa sanctification; on surmonte tous les obstacles, ou bien l'un s'en fait des moyens pour produire des actes des plus héroïques vertus.

Prière. Je vous consacre, ô mon Dieu, toutes mes pensées, mes désirs, mes actions jusqu'à la mort, aidez à ma foiblesse à persévérer dans la fidélité que je vous dois pour que je meure dans la justice. Ainsi soit-il.

SAINT COSME ET SAINT DAMIEN, MARTYRS.

Saint Cosme et saint Damien étoient frères, et Arabes de naissance; mais ils firent leurs cours d'études en Syrie, et se rendirent fort habiles dans la médecine. Comme ils professoient le christianisme, et qu'ils étoient animés de cet esprit de charité qu'il inspire, ils exerçoient leur profession avec beaucoup de zèle et de désintéressement. Ils sont appelés *Anargires* par les Grecs, parce qu'ils ne recevoient point d'argent de leurs malades. Ils vivoient à Eges, en Cilicie, où ils étoient universellement aimés et respectés. Ils étoient surtout connus par leur attachement à la religion chrétienne, à laquelle ils s'efforçoient tous les jours de faire de nouveaux prosélytes.

La persécution de Dioclétien s'étant allumée, il étoit difficile qu'ils ne fussent pas découverts les premiers. On les arrêta par l'ordre de Lysias, gouverneur de Cilicie, qui, après leur avoir fait souffrir divers tourments, les condamna à perdre la tête. Leurs corps furent portés en Syrie, et enterrés à Cyr. Théodoret, qui étoit évêque de cette ville au cinquième siècle, dit qu'on y gardoit leurs reliques dans une église de leur nom : il leur donne les titres d'illustres athlètes et de généreux soldats de Jésus-Christ. L'empereur Justinien, qui commença à régner en 527, fit agrandir, orner et fortifier la ville de Cyr, par respect pour les saints Martyrs, dont les sacrés ossements y reposoient. Voyant que l'église de Constantinople tomboit en ruines, il en fit bâtir une magnifique, en reconnoissance de ce qu'il avoit été guéri d'une maladie dangereuse par leur intercession.

Pour satisfaire sa dévotion envers les mêmes Saints, Justinien fit bâtir une seconde église à Constantinople sous leur invocation. On trouve dans la chronique de Marcellin, et dans saint Grégoire de Tours, le récit de plusieurs miracles opérés par leur intercession. Une partie de leurs reliques est présentement à Rome, dans l'église de leur nom, qui est un titre de cardinal-diacre. Cette partie des reliques fut portée dans cette ville, du temps du pape saint Félix, bisaïeul de saint Grégoire-le-Grand. Il y en a deux autres parties à Venise. La cathédrale et la paroisse de Saint-Cosme de Paris, ainsi que l'église collégiale de Luzarches, ont eu chacune une portion des reliques de ces saints Martyrs.

Pratique. Saint Cosme et saint Damien s'estimoient heureux de trouver dans leur profession la facilité de procurer à leurs frères souffrants de la consolation et du secours. Soyons, comme eux, charitables et bienfaisants, même à l'égard de nos ennemis et de nos persécuteurs, et nous pourrons alors nous regarder comme de véritables disciples de Jésus-Christ. Par là nous ressemblerons à notre divin modèle, et nous nous montrerons enfants du Père céleste, qui supporte les plus grand pécheurs, qui les invite à la pénitence, et qui ne cesse de leur faire ressentir les effets de sa miséricorde.

Prière. Donnez-nous, Seigneur, cette disposition de piété charitable et bienfaisante, même à l'égard de nos ennemis, afin que nous soyons, selon votre parole, les enfants du Père céleste, et les véritables disciples de votre saint Evangile. Ainsi soit-il.



Saint Laurent Justinien, né à Venise en 1380, étoit fils de Bernardo Justiniani, qui tenoit un rang distingué parmi la première noblesse de la seigneurie. Sa mère se nommoit Querini, et sortoit d'une maison qui n'étoit pas moins illustre que celle de son père. Laurent, dès les premières années de sa jeunesse, montra de si heureuses dispositions à la vertu, qu'à l'âge de dix-neuf ans il étoit homme de raison, et attiré par l'Esprit Saint à quitter le siècle pour embrasser l'état religieux, et ne s'appliquer qu'à la profession évangélique. Il consulta sur sa vocation son oncle maternel, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Georges à Venise. Ce sage directeur étoit un saint et savant prêtre. Il conseilla à son neveu d'essayer d'abord ses forces par la pratique des austérités, par l'assiduité à la prière et à la vigilance, pour seconder la grâce du Seigneur. Laurent commença tout de suite par coucher sur la dure, et suivre un réglement d'exercices spirituels qui, le tenant uni à Dieu, le séparoit pour ainsi dire de tout rapport avec la terre.

Sa famille, alarmée pour sa santé, essaya de le détourner de son dessein pour la retraite; on lui proposa même un établissement honorable, mais il resta fidèle à l'attrait de sa vocation; et, pour éviter de nouveaux piéges, il quitta secrètement sa famille, et alla prendre l'habit chez les chanoines réguliers de Saint-Georges. La régularité du cloître, les austérités de la vie religieuse, la continuité des exercices pieux, la pratique des vertus envers tous ses frères, parurent être pour Laurent une conduite facile et ordinaire. Ses supérieurs, étonnés, furent souvent obligés de modérer son désir pour la pénitence et les actes d'humilité la plus héroïque, qui alloit jusqu'à chercher, quand il faisoit la quête dans les rues de Venise, les occasions de s'attirer les railleries ou le mépris des gens du monde. Il se présentoit souvent à la porte de la maison où il étoit né, pour y recevoir la quête. Il n'y entroit pas, et de tout ce que l'on vouloit

lui donner, il n'acceptoit que deux pains, et se retiroit tout de suite, en priant Dieu pour ceux dont il avoit reçu l'aumône.

Un de ses anciens amis, revêtu d'une des premières charges à Venise, étant de retour d'un voyage en Orient, vint visiter notre Saint dans son monastère, et employa tout pour l'engager à quitter son état. Laurent lui parla d'une manière si touchante sur la brièveté de la vie, sur les vanités du monde, et le bonheur d'être tout à Dieu, que son ami ne tarda pas à l'imiter, il prit l'habit à Saint-Georges, et y mourut de la mort des saints. Saint Laurent fut élevé au sacerdoce, et quelque temps après élu, malgré lui, général de son ordre, qu'il gouverna avec tant de sagesse et d'après des points de règle, pour en réformer la discipline, si essentiels, qu'il fut depuis regardé comme le fondateur de sa congrégation. Le pape Eugène IV, instruit de son éminente vertu, le nomma, en 1433, évêque de Venise. Le Saint employa tout pour ne point accepter cette dignité; mais il fut obligé d'obéir. Il ne diminua rien de ses austérités étant évêque, et son union avec Dieu lui donna les lumières, cette fermeté et cette charité apostolique avec laquelle il gouverna son diocèse dans des temps difficiles. Il fonda des monastères, érigea des paroisses, fut le père des pauvres et le consolateur de tous les affligés; sa porte étoit ouverte à tous ceux qui recouroient à lui. Sa maison n'étoit composée que de cinq personnes; il n'avoit pour lit qu'une paillasse; il mangeoit sur de la vaisselle de terre, et ne se servoit que d'habits les plus simples. Tout son peuple l'aimoit, le respectoit. Il en réforma peu à peu les désordres, et le pape Nicolas V, après la mort du patriarche Grado, en 1451 ayant transféré la dignité patriarchale du siége de Grado à celui de Venise, nomma saint Laurent premier patriarche de Venise.

Les premiers historiens de sa vie ont écrit, comme témoins oculaires, plusieurs miracles qu'il opéra pendant sa vie. Il eut, dans quelques circonstances, le don de prophétie; et ses œuvres, imprimées plusieurs fois sur différents sujets, qui tous intéressent la religion, ne présentent partout que le langage de l'amour divin, dans l'explication des saints mystères de la foi et les devoirs du salut. Saint Laurent avoit soixante-quatorze ans lorsqu'il composa son dernier ouvrage, intitulé : *Les degrés de perfection*. Il l'eut à peine achevé, qu'il fut frappé d'une fièvre violente, pendant laquelle il voulut être couché sur la paille, et ordonna qu'on l'enterrât comme simple religieux, dans le couvent de Saint-Georges. Il dit à Marcel, un de ses plus chers disciples, pour le consoler dans la douleur où il le voyoit de le perdre : « Je vais vous précéder; » mais vous me suivrez bientôt, nous nous réunirons à Pâques prochain ». La prédiction fut vérifiée par l'événement. Ayant ensuite dit : « Voilà l'époux, allons au-devant de lui », il expira le 8 janvier 1455, à l'âge de soixante-quatorze ans, après vingt-deux ans d'épiscopat. Il fut béatifié en 1524 par Clément VII, et canonisé par Alexandre VIII, en 1690. On marqua sa fête au 5 septembre, qui étoit le jour où il avoit été sacré évêque.

Pratique. Nous devons tous avoir du zèle pour le salut de nos frères. Les ministres de Jésus-Christ ont sur ce point des obligations à remplir aussi immenses que rigoureuses. Il faut qu'ils travaillent à se sanctifier eux-mêmes, s'ils veulent prêcher l'Evangile avec fruit pour sanctifier les autres. Mais ne nous y trompons pas; comme chrétiens, dans tous les états, il n'y a personne qui, sous quelque rapport, ne doive aider le prochain à sauver son ame. Pères et mères, maîtres et maîtresses, hommes en place, hommes savants, riches et pauvres, tous rendront compte à Dieu de leur zèle pour le salut d'autrui.

Prière. O mon Dieu Sauveur, qui êtes mort pour le salut de nos ames, ne permettez pas que j'expose jamais le salut de la mienne; donnez aux ministres de votre Eglise, et à tous les chrétiens, le zèle de votre gloire, pour concourir au succès du salut commun. Ainsi soit-il.



Saint Pambon s'attacha, dès sa jeunesse, à saint Antoine dans le désert; et, pressé du désir d'être admis au nombre de ses disciples, il lui demanda des règles de conduite. Le saint patriarche des solitaires lui dit qu'il devoit toujours vivre dans la pénitence et la componction du cœur, se priver de toute affection mauvaise, ne jamais se confier en lui-même, veiller assidument sur son cœur et sur ses sens, faire chaque action comme devant en rendre compte à Dieu, réprimer surtout sa langue et sa sensualité. Pambon, dès ce moment, suivit ces différentes leçons, et excella parmi les anciens solitairea, par la pratique de toutes les vertus. Il gardoit le silence avec tant de régularité, que, s'il étoit obligé de parler, ce n'étoit qu'en peu de mots, et souvent après de mûres réflexions. Un saint abbé disoit de lui : « On remarque, dans » Pambon trois pratiques extérieures bien essentielles à la vie solitaire : son jeûne qui va tous » les jours jusqu'au soir, son silence et son application au travail des mains. »

Saint Antoine lui-même, en parlant de notre Saint, l'appeloit le sanctuaire du Saint-Esprit. Lorsque Pambon se retira dans le désert de Nitrie, il s'arrêta, dans son voyage, quelque temps au monastère appelé des Cellules, où Ruffin, auteur ancien que nous suivons, dit qu'il alla recevoir la bénédiction en 374. Il arriva enfin au monastère de Nitrie. Sainte Mélanie l'ancienne vint le voir, et lui offrit trois cents livres pesant d'argent, le priant d'accepter cette somme, provenant de son bien, pour assister les frères qui étoient dans le besoin. Pambon, sans quitter le travail dont il étoit alors occupé, et sans regarder ni Mélanie, ni son argent, lui dit que Dieu récompenseroit sa charité; et ordonna à Origène, un de ses disciples présents, de distribuer l'argent aux frères de la Libye et des îles, dont les monastères étoient pauvres. Sainte Mélanie lui fit remarquer qu'il y avoit trois cents livres pesant d'argent. « Ma fille, lui répondit Pambon,

» le Seigneur, qui n'a pas dédaigné de recevoir deux oboles de la main de la veuve, qu'il a plus » estimées que les grands présents des riches, sait quel est votre présent. » Mélanie se retira pénétrée de la vénération la plus profonde pour notre Saint, dont l'air, presque divin, inspiroit tant de respect, qu'on n'osoit le regarder en face. Il se rendit à Alexandrie, où il fut invité par saint Athanase, et rentra dans son désert pour se préparer à la mort. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il bénit Dieu d'avoir toujours été fidèle à sa vocation, et ajouta : « Je » vais à lui plein de confiance en sa miséricorde, mais comme un homme qui à peine a » commencé à le servir ». Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, sans maladie ni douleur, dans le moment où il étoit occupé à faire une corbeille qui fut donnée entière à sainte Mélanie, et qu'elle conserva précieusement jusqu'à sa mort.

Pratique. Les austérités pratiquées dans les déserts ne conviennent point aux gens du monde, elles seroient même incompatibles avec les devoirs de leur état. Mais tous sont capables d'aimer Dieu souverainement, et de faire de cet amour le principe de leur pensées, de leurs désirs, de leurs actions. Voilà ce que peuvent faire avec la grâce tous ceux qui ont du cœur. Dans quelques circonstances que nous nous trouvions, nous avons mille occasions de soumettre nos penchants par la mortification, de régler les mouvements de nos cœurs, et de purifier nos affections par le recueillement et la prière, d'unir nos ames à Dieu par des actes réitérés de l'amour divin. Tous les hommes peuvent trouver dans les fonctions de leur état des moyens de pratiquer ces vertus héroïques qui conduisent à la perfection.

Prière. Mon Dieu, rendez notre volonté conforme à la vôtre : vous voulez notre salut, vous nous en donnez la grâce et le moyen. Tout, excepté le péché, peut nous conduire à cette heureuse fin. Aidez-nous à y parvenir par les mérites infinis de notre Sauveur. Ainsi soit-il.

SAINT ÉVARISTE, PAPE ET MARTYR.

Saint Évariste succéda, au commencement du deuxième siècle de l'Eglise, à saint Anaclet sur le saint siége apostolique de Rome. L'empereur Trajan gouvernoit alors l'empire; et l'histoire nous apprend que, sous ce prince, malgré ses bonnes qualités, il y eut souvent des persécutions contre les chrétiens, de la part des gouverneurs et autres magistrats dans les provinces. Saint Évariste fut martyrisé sous le règne de Trajan, en 112, après avoir gouverné l'Eglise neuf ans.

Les monuments anciens qui nous restent sur notre Saint, lui donnent le titre de martyr, et nous apprennent que le saint Pontife fut en tout digne de succéder au prince des apôtres dans la suprême dignité du vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il institua des cardinaux-prêtres, et sous ce nom étoient désignés les prêtres attachés au service de chaque église de Rome, qu'il divisa en paroisses. Ce saint Pape fit trois grandes ordinations, et établit les sept diacres qui devoient accompagner l'évêque dans les fonctions solennelles de son ministère. Saint Évariste fut enterré au Vatican, près le tombeau de saint Pierre.

Pratique. Hors de l'Eglise point de salut. La seule vraie Eglise est l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et cette dernière dénomination exprime que le saint siége de Rome est le centre de la communion de l'Eglise. Saint Pierre, le chef des Apôtres, l'a occupé le premier, et la succession des souverains pontifes jusqu'à nous, dans l'exercice de l'autorité de vicaire de Jésus-Christ sur la terre, doit nous attacher invariablement à la chaire de saint Pierre, source infaillible de la mission apostolique sur le salut de tous les peuples.

Prière. Soutenez, ô mon Dieu, dans ces derniers temps, le zèle de votre sainte Eglise, et bénissez les travaux de son ministère apostolique pour le salut des infidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs; éclairez de vos lumières les pasteurs et les prêtres, afin que l'exercice de l'autorité sainte des premiers, et la sainteté des fonctions des seconds, soient partout secondés de vos grâces, et nous conduise à la Jérusalem céleste de votre Eglise triomphante pendant l'éternité. Ainsi soit-il.



SAINT CLODOALD, vulgairement appelé saint Cloud, est le premier prince du sang de nos rois que l'Eglise ait honorés d'un culte public. Il naquit en 522, et eut pour père Clodomir, roi d'Orléans, l'aîné des fils de sainte Clotilde. Il n'avoit encore que trois ans, lorsque Clodomir fut tué en Bourgogne. Clotilde, son aïeule, le conduisit à Paris avec ses deux frères Théobald ou Thibaut, et Gunthaire. Elle les aimoit tous trois avec une extrême tendresse, et se préparoit à leur donner une éducation conforme à leur auguste naissance. Mais Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, oncles des trois princes, résolurent bientôt d'exécuter le projet qui leur avoit été suggéré par leur ambition. Ils partagèrent entre eux le royaume d'Orléans, et trempèrent leurs mains dans le sang des deux aînés de leurs neveux.

Cloud, par une protection spéciale de la Providence, échappa au massacre. Bientôt après, il se coupa lui-même les cheveux, cérémonie par laquelle il déclaroit qu'il renonçoit au monde pour se consacrer au service de Dieu. Il trouva depuis diverses occasions de recouvrer le royaume de son père; mais il ne voulut point en profiter. La grâce lui avoit découvert le néant des grandeurs humaines, elle lui avoit appris qu'un chrétien gagne plus à en être privé qu'à les posséder; que le véritable roi est celui qui sait se commander lui-même, et maîtriser les passions dont les grands de la terre ne sont que trop souvent esclaves. Il remporta cette victoire sur ses penchants, et s'appliqua constamment à la conserver par la pratique de toutes les vertus du christianisme. La paix dont il jouissoit dans sa cellule étoit inaltérable; il goûtoit une joie solide qu'il n'eût pas voulu échanger contre les délices des cours, dont les charmes sont empoisonnés par le trouble, la confusion et l'inquiétude.

Un habit pauvre lui paroissoit préférable à la pourpre; ses désirs étoient satisfaits; et tous les

jours il remercioit Dieu de l'avoir tiré de Babylone, et de l'avoir préservé de sa corruption. Son mépris pour les choses de la terre augmentoit à proportion du progrès qu'il faisoit dans la vertu. Ayant quitté sa première demeure, il alla se mettre sous la condnite de saint Severin, qui vivoit en reclus près de Paris. Dirigé par un maître si habile, il parvint à une perfection encore plus éminente. Mais le voisinage de Paris ne lui parut point compatible avec le désir qu'il avoit d'être inconnu au monde. Il se retira dans la Provence, où il passa plusieurs années, et où l'on assure qu'il opéra plusieurs miracles. Sa sainteté le trahit de nouveau, et lui attira bientôt un grand nombre de visites. Il revint à Paris, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie.

En 551, Eusèbe, alors évêque de Paris, l'ordonna prêtre, sur la demande que lui en fit le peuple; et saint Cloud exerça quelque temps les fonctions sacrées du ministère. Il se retira depuis à Nogent, aujourd'hui Saint-Cloud, à deux lieues de Paris, et y bâtit une église qui dépendoit de celle de cette ville. Il eut bientôt pour disciples tous ceux qui faisoient une profession spéciale de vertu, ou qui fuyoient le monde par la crainte de s'y perdre. Tous le regardoient comme leur supérieur, et il les animoit à la vertu par ses instructions et ses exemples. Selon quelques auteurs, saint Cloud fonda un monastère où il fit profession avec ses disciples. Il distribua tous ses biens aux pauvres; et, non content de travailler à sa sanctification et à celle de ses disciples, il instruisoit encore les peuples du voisinage.

Il donna le village de Nogent au siége de Paris, comme le rapporte Hincmar dans la Vie de saint Remi; et il en est parlé dans les lettres-patentes que donna Louis XIV, lorsqu'il érigea ce lieu en duché-pairie en faveur des archevêques de Paris. Saint Cloud mourut à Nogent, vers l'an 560. Ce village est devenu une ville qui porte aujourd'hui le nom du Saint. Ce Saint est nommé dans le martyrologe romain, le 7 septembre, qui paroît avoir été le jour de sa mort.

Pratique. La plupart des chrétiens s'imaginent que le plus grand bonheur de cette vie consiste à être constitué en dignité et en puissance, à jouir de l'abondance, à être environné de l'éclat d'une cour : rien de plus faux qu'un tel raisonnement. Saint Cloud, en renonçant à tout pour ne suivre que Jésus-Christ, eut, selon sa promesse, le centuple dans cette vie, par la paix de l'innocence et les consolations divines qui inondoient son cœur; et Dieu l'a couronné dans le Ciel d'une gloire que personne ne lui ravira jamais.

Prière. Oui, mon Dieu, vous êtes magnifique dans vos dons, pour les ames qui sont à vous sans partage; vous avez fait nos cœurs insatiables, parce que vous seul pouvez et voulez en être l'ineffable félicité. Fixez-les dans votre amour jusqu'au dernier soupir de notre vie. Ainsi soit-il.



LA naissance de la Sainte Vierge annonça la joie et la délivrance prochaine du monde; de là cette fête que l'Eglise célèbre en ce jour par des louanges et par des actions de grâces. Il s'agit non-seulement d'un mystère de sainteté, mais d'un mystère que distinguent des priviléges singuliers. Lorsque Marie vint dans le monde, elle ne fut point, comme les enfants d'Adam, souillée de la tache originelle; elle sortit du sein de sa mère, pure, sainte, glorieuse, et ornée de tous les dons célestes qui convenoient à celle qui avoit été choisie pour être la Mère de Dieu. Elle parut, à la vérité, avec toutes les foiblesses de notre nature; mais aux yeux du Ciel, elle l'emportoit en pureté et en éclat sur les premiers des Séraphins.

Pour mieux comprendre la grandeur du présent qui fut alors fait à la terre, considérons l'éminente dignité de la Sainte Vierge, et les priviléges qui la distinguent au-dessus de toutes les créatures. L'Évangéliste exprime sa dignité en disant que *d'elle est né* JÉSUS, *qui est appelé Christ*. Ce texte, qui renferme un article de foi, suffiroit seul pour montrer qu'elle est véritablement Mère de Dieu, parce qu'elle a conçu et mis au monde un homme bienheureux, qui, *subsistant* par la seconde personne de l'adorable Trinité, est conséquemment le fils naturel de Dieu, et non pas son fils adoptif, comme l'enseignoient les semi-nestoriens. La dignité de Mère de Dieu est la plus sublime à laquelle une pure créature puisse être élevée. Est-il en effet une union plus intime avec le créateur de l'univers? Celui qui est engendré du Père de toute éternité, qui lui est consubstantiel, qui est le créateur et le maître de toutes choses, naît dans le temps, et reçoit dans le sein de Marie la nature humaine dont il daigne se revêtir.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Marie, c'est qu'en devenant mère, elle n'a point cessé d'être vierge. Ce privilége, dit saint Bernard, n'a été que pour elle, et ne sera point accordé

à d'autres. C'est la marque distinctive à laquelle les anciens prophètes reconnoissoient la Mère du Christ, du Messie, du Sauveur du monde. Ce fut ce signe miraculeux du salut du genre humain, que le Seigneur voulut bien donner au roi Achaz, qui balançoit d'ajouter foi à la promesse qui lui étoit faite d'être délivré de ses ennemis. *Le Seigneur,* dit Isaïe, *vous donnera lui-même un signe. Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel.*

Nous avons donc dans la protection de Marie un secours puissant contre l'impureté. Mais inutilement la réclamons-nous, si nous ne tâchons d'exprimer en nous l'humilité de cette Vierge Sainte, son recueillement, sa mortification, son amour pour la prière et ses autres vertus. Saint Ambroise, au commencement de son second livre de la Virginité, exhorte les vierges en particulier à régler leur conduite sur celle de Marie. « Ayez, dit-il, devant les » yeux la vie et la virginité de la Mère de Dieu ; elles seront comme un miroir dans lequel » vous verrez le modèle de la chasteté et de la vertu. Le premier motif d'imitation, c'est la » noblesse du Maître. Or, quoi de plus noble que la Mère de Dieu !... Elle étoit vierge de corps » et d'esprit, et d'une pureté incapable de tout déguisement ; elle étoit humble de cœur, grave » dans ses discours, sage dans ses résolutions. Elle parloit rarement, et ne disoit que ce qui » étoit nécessaire.... Toujours fervente, elle ne vouloit que Dieu pour témoin de ce qui se » passoit dans son cœur ; c'étoit à lui qu'elle rapportoit tout ce qu'elle faisoit ou possédoit.... Ses » regards étoient pleins de douceur, ses paroles remplies d'affabilité ; et toute sa conduite » portoit l'empreinte de la modestie.... »

Il y a plus de mille ans que la fête de la Nativité de la Sainte Vierge se célèbre dans l'Église avec beaucoup de solennité. Il est parlé dans l'*Ordre Romain* des homélies et des litanies qu'on y devoit lire, suivant ce qui avoit été décidé par le pape Serge en 688, ainsi que d'une procession qui s'y faisoit de l'église de Saint-Adrien à la basilique Libérienne, connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie-Majeure. On trouve, dans le Sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, publié par D. Ménard, des collectes, une procession et des matines pour la Nativité de la Sainte Vierge, avec une préface propre pour la messe de ce jour. Il y a aussi une messe et des collectes propres pour cette fête dans l'ancien Sacramentaire romain, publié par le cardinal Thomasi, et qui, au jugement des savants, est le même que celui dont le pape saint Léon-le-Grand et quelques-uns de ses prédécesseurs se servoient. Saint Ildefonse, qui florissoit dans le septième siècle, parle de la même fête. Les Grecs, comme on le voit par l'édit de l'empereur Emmanuel Comnène, les Cophtes d'Egypte, et tous les chrétiens de l'Orient, la célébroient autrefois et la célèbrent encore aujourd'hui avec une grande solennité. La nation française est spécialement consacrée à la Sainte Vierge ; elle est à ce titre notre Dame, notre Mère, notre Protectrice particulière. Honorons-la par notre culte, et soyons zélés pour sa gloire.

Pratique. Le Sauveur, en mourant, nous a laissés à sa très sainte Mère pour les enfants de la charité de son cœur maternel ; imitons ses vertus, et surtout son humilité, sa charité, sa pureté, qui sont pour de vrais chrétiens les vertus les plus nécessaires. Préservons-nous des vices qui leur sont contraires, car ils arrêteroot les effets salutaires de sa puissante protection.

Prière. O Vierge sainte, mère de Dieu, nous recourons à vous ; priez pour nous, pauvres pécheurs que nous sommes, obtenez-nous la grâce de pleurer nos péchés et de recouvrer la justice, elle sanctifiera le reste de notre vie ; protégez-nous surtout à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.



Saint Omer naquit, vers la fin du sixième siècle, d'une famille noble, qui possédoit des biens considérables dans le territoire de Constance. Ses parents prirent grand soin de son éducation, et s'appliquèrent surtout à lui inspirer l'amour de la vertu : ils lui faisoient allier l'étude des lettres avec la pratique des maximes du christianisme. Ils eurent la joie de le voir répondre à leurs vues. Omer, ayant perdu sa mère, résolut de se détacher entièrement du monde; il se retira à l'abbaye de Luxeuil, et il engagea son père à l'y suivre, après l'avoir déterminé à vendre ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres. Saint Eustase reçut avec bonté le père et le fils, qui firent profession ensemble. Une admirable pureté de mœurs, jointe à l'assemblage de toutes les vertus, firent remarquer saint Omer parmi tous les frères. Il acquit une connoissance parfaite de l'Écriture et de tout ce qui avoit rapport à la religion. Son nom devint bientôt célèbre dans tout le royaume.

La ville de Tarvane ou de Térouane avoit alors besoin d'un pasteur zélé. C'étoit la capitale des anciens Morins, située dans la Gaule Belgique, qui comprenoit ce que nous appelons aujourd'hui la Basse-Picardie, l'Artois et la Flandre. Le vice et la superstition régnoient dans ce vaste pays. Saint Achaire, alors évêque de Noyon et de Tournay, proposa Omer au roi Dagobert, pour établir la pratique de l'Évangile dans cette importante partie de l'empire français. Le prince applaudit à ce choix, qui eut aussi l'approbation des évêques et de la noblesse de tout le royaume. Il y avoit plus de vingt ans que le Saint vivoit dans la retraire, lorsqu'on vint l'en tirer pour lui confier le gouvernement de l'église de Térouane. Comme on lui ordonnoit d'obéir sans délai, il s'écria : « Quelle différence, grand Dieu, entre le port où je » jouis de la douceur du calme, et cette mer orageuse où je suis jeté malgré moi et sans » expérience! » On n'eut aucun égard aux représentations que lui suggéra son humilité; il fut sacré évêque sur la fin de l'année 637.

Les dispositions avec lesquelles Omer reçut l'épiscopat, attirèrent sur ses travaux les plus abondantes bénédictions du Ciel. Aidé du secours de la grâce, il instruisit les Morins de la doctrine du salut, et les engagea à élever de leurs propres mains l'étendard de la croix sur les



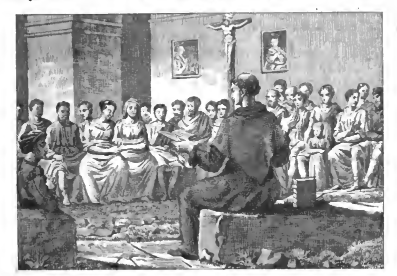
ruines de leurs temples et de leurs idoles. Il commença par rétablir la pureté de la foi parmi le petit nombre de ceux qui professoient encore le christianisme à Térouane, mais qui vivoient dans une profonde ignorance des maximes de la foi et dans une étrange corruption de mœurs. Cette réforme ne fut pas moins difficile que la conversion des idolâtres. Tel fut cependant le succès des travaux du saint évêque, que bientôt son diocèse ne le céda à aucun des plus florissants de la France. Il se fit une loi de visiter souvent son diocèse, et de rester quelque temps dans tous les lieux où sa présence étoit nécessaire, soit pour enseigner la doctrine chrétienne à ceux qui l'ignoroient, soit pour corriger les abus et établir solidement le règne de la piété dans les cœurs.

Un gentilhomme, nommé Adroald, un des principaux parmi les nouveaux convertis, ayant donné sa terre de Sithiu à saint Omer, il y fit bâtir sur la montagne une église ou oratoire, qu'il dédia sous l'invocation de saint Martin, auquel il avoit une dévotion singulière. En 639, Walbert, abbé de Luxeuil, ayant envoyé trois coopérateurs à saint Omer, il les établit d'abord dans un monastère qui étoit sur le haut de la montagne. Mais le nombre des moines s'étant considérablement augmenté, saint Bertin et ses compagnons résolurent de chercher un emplacement vaste; et, de l'agrément de saint Omer, ils bâtirent un monastère et une église dans l'île de Sithiu. Le saint évêque chargea du gouvernement de cette abbaye saint Bertin, dont les conseils, les exemples et les travaux apostoliques lui furent d'un grand secours pour l'établissement du règne de Jésus-Christ.

Le saint Pontife venoit souvent dans la solitude de Sithiu se délasser des fatigues de l'apostolat; mais les douceurs qu'il y goûtoit ne lui faisoient point oublier ce qu'il devoit à son troupeau. La réputation de sa sainteté étoit répandue dans toute la France. Ses prédications tiroient une nouvelle force de ses miracles, et surtout des guérisons qu'il opéroit par l'imposition des mains. Etant devenu aveugle dans sa vieillesse, il profita de cet accident pour vaquer à la contemplation avec plus de ferveur et plus de liberté. Il prit un coadjuteur pour l'aider dans ses fonctions. Il ne demeura cependant point oisif : il continuoit à exhorter son troupeau à la pratique des vertus chrétiennes; et, malgré ses infirmités, il le visitoit encore. Ce fut dans une de ces visites qu'il fut pris de la fièvre; et il sentit bientôt qu'il approchoit de sa dernière heure. Il se leva de son lit et se fit conduire à l'église; là, prosterné devant l'autel, il pria longtemps avec ferveur et avec larmes pour lui-même et pour les ames confiées à ses soins. Ayant reçu le corps et le sang de Jésus-Christ, il donna des instructions salutaires à ceux qui étoient auprès de lui; puis, levant au ciel ses yeux et ses mains tremblantes de foiblesse, il dit : « Je » prie, mes chers enfants, l'immense miséricorde du Tout-Puissant de me faire la grâce de » vous voir tous heureux dans son royaume ». On le reporta dans son lit, où il ne cessa de prier jusqu'à son dernier moment. L'opinion la plus probable est qu'il mourut le 9 septembre 970.

PRATIQUE. Saint Omer avoit une si haute réputation de sainteté, qu'elle le fit choisir pour gouverner un grand diocèse. Sa vertu ne fit que s'accroître dans l'exercice des fonctions de cette éminente dignité; il fut aussi humble et aussi austère dans le monde, qu'il avoit été fervent et irréprochable dans le cloître. Imitons-le chacun dans notre état, ne pensons qu'à y glorifier Dieu et à nous y sanctifier; souvenons-nous qu'une vertu solide est la base de la vraie gloire et d'un bonheur parfait.

PRIÈRE. Donnez à votre Eglise, ô mon Dieu, des pasteurs saints et zélés, qui, comme saint Omer, nous animent autant par leurs exemples que par leurs discours à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, afin que toutes nos actions ne tendent qu'à glorifier votre saint nom sur la terre, et à sanctifier nos ames pour l'éternité. Ainsi soit-il.



Ce Saint naquit au bourg de Saint-Ange, près de Fermo, dans la Marche d'Ancône, l'an 1239; ses parents étoient pauvres, mais vertueux; et ils obtinrent du Ciel cet enfant de bénédiction, par l'intercession de saint Nicolas, dont ils lui firent porter le nom.

Il fut premièrement chanoine de l'église de Saint-Sauveur; mais un jour ayant entendu le prieur des ermites de saint Augustin expliquer à une multitude innombrable de peuple, devant laquelle il prêchoit, cette parole de l'Evangile, « N'aimez point le monde et les choses du » monde, car le monde passe avec sa concupiscence »; il en fut si touché, qu'immédiatement après le sermon il alla déclarer au prieur qu'il étoit résolu de quitter entièrement le monde, et le pria de le recevoir dans son monastère. Le prieur refusa de l'admettre sans le consentement de ses parents, qui; loin de le refuser, approuvèrent fort le dessein de leur fils. Il entra donc dans l'ordre des ermites de saint Augustin, et commença à châtier rudement son corps pour conserver une pureté parfaite.

Il avoit un cousin qui étoit prieur d'un autre ordre, et qui vivoit commodément dans un riche monastère. Ce religieux imparfait, pour ne rien dire de plus, voulut engager Nicolas à changer d'ordre, pour venir goûter avec lui les douceurs et les commodités de la vie. Le Saint s'aperçut du piége que le démon lui tendoit. Il entra aussitôt dans l'église pour se mettre en prières, et il entendit une voix qui lui dit: « Demeurez dans l'état où Dieu vous a appelé, c'est le moyen de » faire votre salut ». Il lui fut aussi révélé qu'il mourroit dans la ville de Tolentin.

Il y fut en effet envoyé par ses supérieurs, et il y demeura trente ans. Dès qu'il y fut arrivé, il redoubla ses austérités, qui furent si excessives qu'elles ruinèrent absolument sa santé. On désespéra de sa vie, et les médecins furent appelés: ils lui conseillèrent de manger de la

viande ; mais le Saint ne voulut pas les écouter, disant qu'il ne voulait suivre que les conseils de Jésus-Christ, qui étoit le médecin de son ame.

Le prieur du monastère l'exhortant à relâcher un peu de la rigueur et de la sévérité de sa pénitence, il lui répondit : « Ne voyez-vous pas qu'il faut nécessairement tenir la chair en » bride, pour l'empêcher de tomber dans l'abîme du péché? »

Le prieur représenta au général de l'ordre, que si Nicolas persistoit dans sa manière de vivre, les médecins jugeoient qu'il ne pouvoit manquer de périr. Sur les remontrances du prieur, le général lui ordonna de manger de la viande, et le Saint déclara qu'il seroit obéissant jusqu'à la mort, selon la promesse qu'il en avoit faite à Dieu et à saint Augustin : on lui servit donc de la viande, il en mangea fort peu, et dit : « Vous voyez que j'ai fait ce qui m'a été ordonné : ôtez » présentement de devant moi tout ce qui ne peut servir qu'à flatter la gourmandise ».

Il étoit doux et charitable pour ses frères. Il visitoit les malades, et s'appliquoit à consoler ceux qu'il voyoit dans l'affliction et dans la peine; il guérit souvent des malades, en faisant sur eux le signe de la croix, et fut honoré de son vivant comme un saint du premier ordre.

Se sentant près de sa fin, il demanda humblement l'absolution de ses péchés, quoiqu'il eût passé toute sa vie dans une grande innocence de mœurs. Il reçut le corps de Jésus-Christ avec tous les sentiments que la piété la plus tendre et la foi la plus vive peuvent inspirer. Il pria ensuite qu'on lui apportât une croix d'argent où étoit enchâssé un morceau de la vraie croix. Il adora à genoux cette sainte relique, et dit : « Je vous salue, ô précieuse croix, qui avez » porté le salut du monde ». Et l'ayant baisée avec respect, il conjura celui qui le servoit de lui répéter sans cesse ces paroles du prophète : « Seigneur, vous avez brisé mes liens : je vous offrirai » un sacrifice de louanges ».

Il fut ensuite favorisé d'une vision céleste, et après avoir dit : « Seigneur, je remets mon » esprit entre vos mains », il s'endormit au Seigneur l'an 1306.

P. Gr.

Pratique. Quoique les Saints eussent comme enchaîné leurs passions, il n'en est pas un qui ait cessé un seul jour de veiller sur lui-même. Que celui qui est debout, dit saint Paul, prenne garde de tomber. Cette vigilance continuelle est si nécessaire, que sans elle on ne peut persévérer dans la justice.

Prière. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que jamais j'oublie que je suis mauvais de mon fonds, et que l'ennemi de mon salut roule sans cesse autour de moi pour me perdre ; je n'en puis triompher que par votre secours, que je veux réclamer sans cesse, en n'espérant jamais qu'en vous. Ainsi soit-il.



Joseph Casalanz, d'une famille noble et riche, naquit le 11 septembre 1556, à Pétralte, dans le royaume d'Aragon. Il reçut une éducation chrétienne, et se montra, dès son enfance, pieux et recueilli, ce qui n'est pas indigne de remarque; car à cet âge ordinairement on est fort léger et d'une dissipation que les parents ne savent pas toujours réprimer; aussi voyons-nous chaque jour les enfants qu'on amène dans nos églises, y rire, y faire du bruit, se conduisant en tout comme s'ils n'étoient pas nés de parents chrétiens. Joseph n'exposa jamais les siens à un pareil reproche. Lorsqu'il fut en âge de commencer ses études, on lui donna des maîtres capables de lui inspirer les vertus du chrétien en même temps qu'ils l'instruisoient dans les sciences humaines. Le cours de ses études terminé, ses parents voulurent inutilement l'engager à se marier : sa résolution étoit prise depuis long-temps, il l'exécuta, malgré les obstacles sans nombre qui se rencontrèrent. Persuadé que Dieu l'appeloit à l'état ecclésiastique, il se fit ordonner prêtre, et pendant vingt ans parcourut différentes parties de l'Espagne, où il opéra des conversions éclatantes.

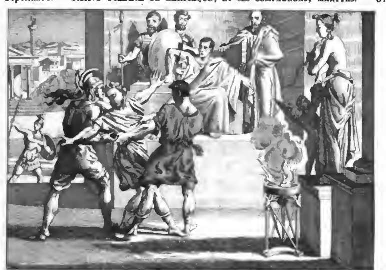
Il seroit trop long d'entrer dans le détail des bonnes œuvres qu'il fit ou fit faire : sa charité suffisoit à tout. Il étoit dur à lui-même, et se punissoit des moindres fautes avec la dernière rigueur. Cette sévérité ne s'étendit jamais sur les autres; au contraire, il se montroit constamment indulgent pour les foiblesses de la nature humaine; il écoutoit avec bonté ceux qui venoient lui faire l'aveu de leurs fautes, et il les renvoyoit consolés et avec la ferme résolution d'éviter toutes les occasions du péché. Pour satisfaire encore davantage le zèle de la maison de Dieu qui le dévoroit, il entra dans la pieuse congrégation des frères de la Doctrine chrétienne, dont les soins et les services sont si grands; mais non content encore de contribuer

aux immenses avantages que la religion et la société retirent de cette confrérie, il résolut d'en former une autre sur le même modèle, afin de remplir entièrement les vues qu'il avoit pour l'éducation des enfants du peuple. Ses premiers essais furent suivis d'un heureux résultat : le nombre des personnes qu'il s'étoit associé se multiplia de jour en jour à un tel point, que, en 1617, le pape, Paul V, les autorisa à se donner des constitutions. Peu d'années après, Grégoire XV les érigea en corps religieux, sous le nom de *Clercs réguliers, Pauvres de la Mère de Dieu, des Ecoles pies*. L'objet de leur institut est d'enseigner aux enfants à lire et à écrire, à tenir les livres chez les marchands.

Le pieux fondateur de cet établissement ne se borna pas à instruire les enfants du peuple, il voulut encore que les religieux de son ordre fussent en état de donner une éducation brillante aux enfants des grands. Il s'attacha toujours à inspirer à ses élèves une grande crainte du Seigneur, et ses soins ne furent pas inutiles, Dieu le récompensant ainsi de toutes les peines qu'il se donnoit pour les établir solidement dans la route de la vertu. Les enfants qu'il avoit instruits étoient partout des modèles de sagesse et de bonne conduite; les travaux auxquels ils s'adonnoient ne les empêchoient point de songer à l'affaire de leur salut, celle qui doit passer avant toutes les autres. Quant à ceux de ses religieux que les grands appeloient auprès d'eux, il leur recommandoit une grande simplicité et une grande pureté de mœurs, et surtout une grande prudence, lorsqu'ils verroient des choses qui leur paroîtroient peu convenables; ils ne devoient jamais s'immiscer dans les affaires de la maison où ils étoient placés, et se tenir toujours dans un profond respect pour les parents des enfants confiés à leurs soins. Tels étoient les moyens que Casalanz crut devoir prendre, afin d'éviter tous les inconvénients que peut entraîner la censure des mœurs de ceux avec qui l'on vit. Ce n'est pas cependant qu'il leur défendît de manifester leurs sentiments, lorsqu'on leur demanderoit leur avis; mais il vouloit que ces avis fussent dictés par la grande prudence; il vouloit enfin que ses religieux ne fussent pas un objet de discorde dans les maisons de ceux qui les chargeroient d'élever leurs enfants. (*Extrait de sa Vie.*)

Pratique. Le respect que nous devons à la maison du Seigneur est une sainte habitude qu'il nous faut prendre de bonne heure. Pourquoi tant de chrétiens aujourd'hui paroissent-ils si distraits, si dissipés dans nos temples? ah! sans doute, c'est que cette attention, cette piété dans le lieu saint ne leur a pas été inculquée dès leur enfance. Souvenons-nous que Dieu ordonnoit aux Israëlites de craindre en sa présence. *Pavete ad sanctuarium meum.*

Prière. Lorsque nous demandons une grâce à un prince, ou à quelque grand de la terre, nous ne paroissons pas distraits; ce n'est que lorsque nous vous prions, ô mon Dieu, que nous paroissons inattentifs. Corrigez en nous ce défaut et rendez-nous désormais pieux et recueillis dans votre sainte demeure. Ainsi soit-il.



PENDANT la persécution de l'empereur Dèce, on arrêta dans le voisinage de Lampsaque, ville de l'Asie-Mineure, près de l'Hellespont, un jeune homme nommé Pierre, très bien fait, orné des plus belles qualités de l'esprit, mais surtout recommandable par sa foi et ses vertus. Le proconsul Optimus, auquel on le conduisit, lui ordonna de sacrifier à Vénus, conformément aux édits du prince. « Je suis étonné, répondit Pierre, que vous me proposiez de sacrifier à » une femme décriée pour ses impudicités, et dont les actions, que la modestie ne permet » pas de uommer, seroient punissables selon vos propres lois. »

Le proconsul le fit étendre sur une roue entre des pièces de bois attachées à son corps avec des chaînes de fer, et tellement disposées, que la roue, venant à tourner, devoit lui briser peu à peu les os. Le Martyr, levant les yeux au ciel, montroit une grande tranquillité mêlée de joie. Le proconsul le trouvant inébranlable, lui fit couper la tête.

On lui présenta ensuite André, Paul et Nicomaque, et il les interrogea sur leur religion. Nicomaque, plein d'impatience, cria à haute voix qu'il étoit chrétien. Les deux autres répondirent modestement qu'ils étoient aussi chrétiens. Nicomaque fut pendu au chevalet, et appliqué à la torture. Mais comme il étoit près d'expirer, il se laissa vaincre par la douleur, et promit de sacrifier. A peine eut-il été détaché du chevalet, et eut-il sacrifié, que le démon se saisit de lui. Il tombe par terre, s'agite avec violence, se coupe la langue avec ses dents, et meurt sur la place.

Dieu consola ses deux autres serviteurs, en suppléant à la diminution de leur nombre. Une

vierge, nommée Denyse, âgée d'environ seize ans, qui avoit été témoin de la fin déplorable de Nicomaque, s'écria tout à coup : « Falloit-il, malheureux, te précipiter dans des supplices » éternels, pour te procurer un instant de repos? » Le proconsul, l'ayant entendne, lui demanda si elle étoit chrétienne. « Oui, répondit-elle, je suis chrétienne; et c'est pour cela » que je plains le sort de ce misérable qui, pour n'avoir pas voulu souffrir encore un moment, » s'est attiré une éternité de peines. — Sacrifiez, reprit Optimus; autrement vous serez exposée » dans un lieu de prostitution, puis brûlée vive ». Les menaces étant inutiles, il la remit entre les mains de deux jeunes libertins qui la conduisirent dans leur maison. Elle résista si fortement à leur brutalité, qu'elle leur ôta toute espérance de succès. Vers le milieu de la nuit, un jeune homme tout resplendissant de lumière parut dans la maison où ils étoient renfermés. Frappés de terreur, ils se jetèrent aux pieds de la Sainte qui les fit relever, et les rassura en leur disant : « Vous avez vu mon gardien et mon protecteur ». Là-dessus, ils la supplièrent d'intercéder pour eux, afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Le lendemain, la populace, animée par les prêtres de Diane, environna la maison du proconsul, demandant avec de grands cris qu'on lui livrât Paul et André. Optimus, afin d'apaiser le tumulte, se fit amener les deux Martyrs; et comme ils refusoient constamment de sacrifier, il les condamna à être fouettés, puis les livra au peuple pour être lapidés.

Pendant l'exécution, Denyse apprit ce qui se passoit. Elle s'échappa de ses gardes et courut toute en pleurs où le peuple étoit assemblé. Elle s'écria, en adressant la parole aux Martyrs : « Je veux mourir avec vous sur la terre, afin de pouvoir vivre éternellement avec vous dans le » ciel ». Le proconsul, instruit de la manière dont elle avoit conservé sa chasteté, et dont elle s'étoit échappée, ainsi que du désir qu'elle avoit de la mort, la fit séparer de Paul et d'André, et donna les ordres pour qu'on la décapitât à quelque distance; ce qui fut aussitôt exécuté.

Pratique. Les saints Martyrs n'ont remporté la palme, que parce qu'ils étoient parfaitement crucifiés au monde. L'obligation de ce crucifiement regarde tous les hommes, c'est-à-dire, que nous devons détacher notre cœur de l'affection aux choses terrestres, si nous voulons appartenir véritablement à Jésus-Christ, qui veut, selon sa parole dans l'Evangile, que nous portions notre croix après lui.

Prière. Apprenez-nous, Seigneur, à méditer plus sérieusement et plus fréquemment les vérités éternelles, afin qu'elles se gravent profondément dans nos cœurs, et qu'aidés de votre grâce, nous puissions chaque jour vous servir avec une nouvelle ferveur, en renonçant à tout, pour vous posséder à jamais. Ainsi soit-il.



SAINT AMAT, vulgairement appelé saint Amé, sortoit d'une famille où les richesses se trouvoient réunies à la piété ; aussi puisa-t-il, dès le berceau, l'amour de la vertu, dans les exemples et les instructions de ceux dont il avoit reçu le jour. La vivacité de son esprit et la solidité de son jugement lui firent faire de rapides progrès dans ses études. Il suivit, par rapport aux sciences profanes, la maxime de saint Jérôme, qu'il ne faut point apprendre ce que l'on ne peut savoir sans danger. Il ne négligea point, à l'exemple de ceux de son âge, la plus précieuse comme la plus utile des connoissances, celle de Dieu et de soi-même. Il s'exerçoit aussi, avec ardeur, dans la pratique de l'humilité et de la divine charité. Ses parents, de leur côté, travaillèrent à le prémunir contre les vices si ordinaires à la jeunesse. Ils éloignoient de lui tout ce qui étoit capable de lui inspirer l'amour du monde, ou de souiller la pureté de son ame. Ils l'excitoient non-seulement à la persévérance, mais encore à la perfection, persuadés que la moindre infidélité à la grâce peut avoir les suites les plus funestes.

Amé, formé d'après ces principes, fut de bonne heure un chrétien parfait. Lorsqu'il fut en âge de prendre un état de vie, il pria Dieu avec ferveur de lui faire connoître sa volonté. Se croyant appelé d'une manière spéciale à la sainteté, il entra dans le clergé, du consentement et de l'avis de ceux que la prudence et le devoir l'obligeoient d'écouter. La prière, l'étude de la religion, et la pratique de la charité, devinrent son unique occupation. Il s'estimoit heureux de se voir affranchi de tous les assujettissements du monde, qui, quoique compatibles avec la piété, lorsqu'on les rapporte à Dieu, sont cependant toujours dangereux, et absorbent une partie considérable d'un temps que nous devrions employer tout entier pour l'éternité. On ne le trouvoit donc jamais dans ces assemblées profanes où il est si facile de perdre l'esprit ecclésiastique, et dans lesquelles le monde lui même croit les ministres de Jésus-Christ déplacés. Il vivoit dans la retraite la plus exacte, et s'y préparoit à l'exercice des fonctions sublimes auxquelles il étoit destiné.

Animé du désir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastère d'Agaune, que l'amour des saintes lettres et de la régularité avoit rendu célèbre. Il obtint de son abbé la

permission de demeurer dans une petite cellule taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avoit un oratoire, et que l'on appelle aujourd'hui *Notre-Dame du Roc*. Quelque temps après, on le tira de sa solitude pour l'employer au service de l'Église, et on le plaça, vers l'an 669, sur le siége de Sion en Valais. Cette dignité, en faisant briller sa vertu d'un nouvel éclat, lui donnoit en même temps plus d'autorité. Il répandoit dans le sein des pauvres des aumônes abondantes; il les instruisoit avec une ardeur infatigable; il proportionnoit aux circonstances les secours spirituels et temporels; en un mot, il remplissoit, avec la plus parfaite exactitude, tous les devoirs d'un pasteur accompli. Il y avoit cinq ans qu'il gouvernoit son diocèse en paix, lorsqu'il plut à Dieu de l'éprouver par des tribulations.

Thierri III, fils de Clovis II, qui réunit en sa personne toute la monarchie française, fut, pendant plusieurs années, livré au vice, et maîtrisé par des ministres corrompus. Il est le premier de nos rois qui aient gouverné par les maires du palais, et auxquels on donne le titre de *Fainéants*. Ebroïn, qui exerçoit cet emploi, étoit un des plus méchants hommes qui aient jamais été chargés de l'administration du royaume de France. Il suffit, pour se former une idée de lui, de se rappeler qu'il fut le meurtrier de saint Léger; qu'il persécuta, et fit condamner à l'exil un grand nombre de saints et d'évêques recommandables par leurs vertus. Les ennemis de saint Amé profitèrent des dispositions d'un tel roi et d'un tel ministre pour le perdre : ils l'accusèrent de divers crimes dont il étoit innocent. Thierri, sans examiner si l'accusation étoit fondée, et sans permettre à l'évêque de Sion de se justifier, l'exila dans le monastère de Saint-Fursy, à Péronne, où il fut traité par saint Ultan, qui en étoit abbé, avec beaucoup de vénération. Saint Amé souffrit avec joie cette disgrâce; il la regarda comme un moyen dont Dieu se servoit pour lui faire goûter les douceurs de la retraite. Jamais il ne fit entendre de plaintes, quoiqu'on eût violé à son égard toutes les lois de la justice : une seule chose l'affligeoit, c'étoit de voir son troupeau livré à un intrus, qui cachoit la méchanceté d'un loup sous l'habit d'un pasteur.

Après la mort de saint Ultan, saint Mauront fut chargé du soin de garder l'évêque de Sion. L'ayant pris quelque temps avec lui dans le monastère de Hamaye, il le conduisit ensuite à celui de Breuil ou de Merville, qu'il venoit de fonder. Il se félicitoit tous les jours de posséder le serviteur de Dieu, et il se démit en sa faveur du gouvernement de son abbaye. Saint Amé, encore plus par ses exemples que par ses discours, portoit ses moines à la perfection. Lorsque la régularité fut bien établie, il s'enferma dans une petite cellule attenante à l'église, où il mourut vers l'an 690. Ebroïn, ce cruel persécuteur de tant de saints, subit dès cette vie la peine due à ses crimes, il fut massacré en 679. Le roi Thierri mourut en 691; mais il étoit rentré en lui-même quelques années avant sa mort. Il se reprocha toujours l'injuste traitement qu'il avoit fait souffrir à saint Amé; et ce fut dans l'intention d'expier ce crime, qu'il fit plusieurs donations à l'abbaye de Breuil.

PRATIQUE. Les Saints qui se consacroient à Dieu dans la solitude ne faisoient aucune réserve dans leur sacrifice. Ils mesuroient leur zèle pour la perfection, sur la connoissance qu'ils avoient de leurs misères spirituelles. On n'est parfait, dit saint Bernard, qu'à proportion de la ferveur avec laquelle on travaille à le devenir, et du sentiment que l'on a de sa corruption, lequel fait qu'on se regarde comme des serviteurs inutiles.

PRIÈRE. O mon Dieu Sauveur, qui avez soutenu saint Amé dans les disgrâces injustes qu'il eut à essuyer de la part des méchants; faites qu'à son exemple nous supportions avec patience les peines de cette vie, et que notre unique désir soit de vous aimer et de vous servir. Ainsi soit-il.



Notre Seigneur ayant annoncé que, lorsqu'il seroit élevé au-dessus de la terre, il attireroit tout à lui, voulant nous marquer, par cette expression, que nous ne serions redevables de notre salut qu'au mystère douloureux de sa mort sur l'arbre de la croix, l'Eglise a toujours eu une singulière vénération pour l'instrument précieux de l'ouvrage de notre sanctification. Souvent Dieu a manifesté combien il approuvoit l'honneur qu'on rend à ce signe salutaire, en le faisant paroître d'une manière miraculeuse dans les airs. Un semblable prodige, qui procura et la victoire et la conversion du grand Constantin, a fait que depuis ce temps ce glorieux signe a été placé, comme un signe de triomphe, sur les autels et sur les lieux les plus élevés des églises.

Dieu ayant permis que l'impératrice Hélène, mère du grand Constantin, découvrît le bois sacré de la croix sur laquelle Jésus-Christ avoit été attaché, qu'il avoit arrosé de son précieux sang, et sur laquelle il avoit expiré, la pieuse princesse, pour conserver cette inestimable relique, fit bâtir, sur le Calvaire, une magnifique église, où elle plaça ce monument des miséricordes du Seigneur. Alors l'Eglise établit une fête en l'honneur de la sainte croix, afin de perpétuer le souvenir de sa découverte miraculeuse. Un second événement donna occasion de renouveler cette fête, avec une solennité toute particulière.

Chosroès, roi de Perse, ayant défait Phocas, empereur de Constantinople, porta ses armes victorieuses jusqu'à Jérusalem, la prit, et emporta la vraie croix, le plus précieux monument de cette ville. Héraclius, étant parvenu à l'empire, voulut faire la paix avec le roi de Perse; mais Chosroès déclara qu'il n'écouteroit aucune proposition de paix qu'Héraclius et ses sujets ne renonçassent à Jésus-Christ. Cette proposition impie excita le zèle des chrétiens; Héraclius se

mit sous la protection de la Sainte Vierge, leva ce qu'il put de troupes, et alla jusque dans la Perse attaquer Chosroès : il le trouva à la tête d'une armée formidable; il l'attaque, le défait, et oblige Siroès, son fils et son successeur, de lui remettre le patriarche Zacharie et tous les chrétiens qu'il tenoit en esclavage. Il rapporte à Jérusalem la vraie croix : il choisit ce jour qui lui étoit consacré; et, portant lui-même la croix sur ses épaules, au milieu de sa cour et d'un concours extraordinaire de peuples, il voulut qu'on renouvelât la solennité de cette fête.

Br. P.

Pratique. C'est en mourant sur sa croix que Jésus-Christ nous a rachetés; c'est par la vertu de sa croix que le baptême nous a régénérés; c'est sur la morale de sa croix que nous serons jugés. Méditons ces trois points de la foi, nous lirons alors en caractères de lumière, écrits sur la croix du Dieu Sauveur, ses anathèmes contre l'orgueil, la sensualité, et l'impénitence; et si le salut de notre ame nous est encore cher, nous renoncerons à tout pour suivre Jésus-Christ crucifié.

Prière. Divin Sauveur, vous avez promis d'attirer tout à vous, du haut de votre croix, et votre promesse s'est accomplie par la conversion des nations et des pécheurs de tous les âges. Que la vertu divine de cette croix s'étende jusqu'à moi, et que par elle devenu pénitent de cœur et d'esprit, je bénisse à jamais votre infinie miséricorde. Ainsi soit-il.

SAINT BASLE, ermite en Champagne.

Saint Basole, vulgairement appelé saint Basle, sortoit d'une famille riche et noble, établie dans le Limousin. Le désir de vivre uniquement pour Dieu, lui fit abandonner sa patrie. Il vint à Rheims pour visiter le tombeau de saint Remi, auquel il avoit beaucoup de dévotion, et fut reçu avec des témoignages d'amitié par Gilles, évêque de cette ville, qui connoissoit ses parents, et avoit logé autrefois chez eux. Ce prélat, touché des dispositions où il voyoit le serviteur de Dieu, lui promit de l'aider à suivre l'attrait de la grâce, et lui donna la liberté de choisir une retraite dans son diocèse.

Le Saint se détermina d'abord à entrer dans le monastère de Verzy, bâti depuis peu de temps, et où il n'y avoit encore que douze religieux. Il s'y distingua par sa ferveur, son amour pour la mortification et la pauvreté. Quelque temps après, le désir de la plus haute perfection le conduisit dans un désert; il se construisit, sur une montagne voisine, une chapelle avec une cellule, dans laquelle il passa quarante ans. Il y soutint de longs et de violents assauts de la part du démon; mais il en triompha par la prière, par le jeûne, et mourut en saint le 26 novembre, vers l'an 620. On l'enterra dans la chapelle de son petit ermitage. Divers miracles, opérés par son intercession, rendirent bientôt son nom célèbre, surtout depuis que le monastère de Verzy fut transféré à l'ermitage du Saint, au milieu du septième siècle.

Pratique. La lecture de la Vie des Saints est une preuve sans réplique, que, dans tous les états, il faut, pour assurer son salut, pratiquer, avec les vertus intérieures, la pénitence extérieure des sens, parce que, sans la mortification de la chair, plus ou moins rigoureuse à raison des différents états, mais habituelle pour tous, les passions restent comme indomptables, et l'amour-propre nous domine.

Prière. Délivrez-nous, Seigneur, de l'esclavage de la chair et du sang, et donnez à nos ames la force de votre grâce, pour crucifier en nous l'homme terrestre, et ne vivre sur la terre qu'en soupirant après le ciel. Ainsi soit-il.



SAINT NICÉTAS étoit de Bithynie. Son père, nommé Philarète, qui avoit quitté le monde après la mort de sa femme, le fit élever dans des monastères où l'on pratiquoit de grandes austérités. Le jeune Nicétas imita les modèles de vertus qu'il avoit sous les yeux. La prière et la lecture de l'Ecriture sainte étoient presque son unique occupation. Les jeûnes et les veilles avoient tellement exténué son corps, qu'il ressembloit moins à un homme qu'à un squelette ambulant. le désir qu'il avoit de croître toujours en perfection, le détermina à se retirer dans le monastère de Saint-Serge, fondé par saint Nicéphore vers l'an 770, en Bithynie. Il fut ordonné prêtre par saint Taraise, patriarche de Constantinople. Saint Nicéphore l'associa au gouvernement de son monastère, et le désigna pour son successeur.

Après la mort de saint Nicéphore, arrivée en 800, il gouverna seul le monastère, et se montra par ses vertus digne de la place qu'il occupoit. Mais, tandis qu'il jouissoit dans la solitude d'une paix profonde, le démon vint la troubler. L'instrument dont il se servit fut l'empereur Léon l'Arménien, qui, en 813, renouvela la guerre contre les saintes images. Ce prince persécuta cruellement les catholiques, bannit le saint patriarche Nicéphore, et mit sur le siége de Constantinople un des officiers de la cour, nommé Théodose, qui n'avoit ni capacité, ni vertu. Nicétas se déclara hautement pour la doctrine de l'Eglise. Son zèle lui attira un emprisonnement, deux exils, et plusieurs autres souffrances. Théodose ayant dit depuis anathème à tous ceux qui n'honoreroient pas l'image de Jésus-Christ, notre saint le crut orthodoxe, et reçut, ainsi que plusieurs autres confesseurs, la communion de ses mains. Il en eut ensuite de vifs remords, et craignit qu'on ne pensât qu'il avoit trahi les intérêts de la vérité. Il protesta donc ouvertement qu'il ne vouloit ni abandonner la foi de ses pères, ni reconnoître Théodose pour patriarche. On lui fit inutilement de magnifiques promesses de la part de la



cour, jamais on ne put le déterminer à changer de sentiment. On l'exila dans l'île de Sainte-Glycérie, aux extrémités de la Propontide, où l'eunuque Anthime le renferma dans une étroite prison. Il y resta six ans, durant lesquels il souffrit toutes sortes de mauvais traitements. Il ne voyoit personne, et on lui faisoit passer par une petite fenêtre la quantité de nourriture qui lui étoit nécessaire pour ne pas mourir de faim.

Cependant Michel-le-Bègue, successeur de Léon l'Arménien, arrêta la persécution suscitée aux catholiques. Il élargit ceux qui étoient détenus en prison, et rappela les exilés. Saint Nicétas, par un motif d'humilité, ne voulut ni retourner à son monastère, ni vivre à Constantinople ; il se renferma dans un petit ermitage auprès de cette ville, et y mourut le 3 avril 824. Plusieurs miracles ont rendu son nom célèbre.

Pratique. Les vrais catholiques ont eu dans tous les temps horreur des nouveautés profanes en matière de religion. Restons inviolablement attachés à la foi de l'Église, qui ne varie point dans sa doctrine, et qui est aujourd'hui telle qu'elle étoit du temps des apôtres ; soyons-y fidèles, comme l'ont été nos ancêtres.

Prière. Seigneur, préservez-nous de prêter l'oreille à ceux qui s'élèvent contre l'enseignement de l'Église ; et faites-nous la grâce d'écouter toujours avec docilité cette mère commune, qui est la dépositaire des vérités du salut qu'elle a reçues de vous. Ainsi soit-il.

SAINT MARC, PAPE.

Saint Marc, né à Rome, entra dans le clergé de cette ville, et s'y distingua surtout par sa piété, son zèle et sa charité. La persécution avoit cessé en Occident au commencement de l'an 305 ; mais elle s'y ralluma peu de temps après sous Maxence. Marc, supérieur aux dangers, veilloit avec le plus grand soin au salut des fidèles, et employoit tout son temps à fortifier les disciples de Jésus-Christ. Il fut choisi pour être le successeur du pape Sylvestre, sous le pontificat duquel il avoit rendu de grands services à l'Église. La cérémonie de son installation se fit le 18 janvier 336. Il n'occupa la chaire de saint Pierre qu'environ huit mois, étant mort le 7 octobre suivant.

Selon le pontifical publié par Anastase, il bâtit deux églises, l'une sur la voie d'Ardée, l'autre dans l'enceinte de la ville, près du Capitole. On l'enterra sur la voie d'Ardée dans le cimetière de Balbine, ainsi appelé d'une sainte martyre dont les reliques y reposoient. Ce cimetière, appelé anciennement *Prétextat*, sans doute à cause de quelque personnage illustre de ce nom, étoit peu éloigné de celui de Calixte, situé sur la voie Appienne. Saint Marc l'avoit embelli par respect pour les martyrs qui y étoient enterrés, et il ne savoit pas qu'il porteroit un jour son nom. Le pape Damase, dans son épitaphe, loue son désintéressement extraordinaire, son parfait mépris pour toutes les choses de la terre, son amour singulier pour la prière, qui attiroient des bénédictions abondantes sur le peuple. Le nom de saint Marc se trouve dans tous les martyrologes de l'Eglise d'Occident. Il y avoit à Rome une église de son nom dès le cinquième siècle.

Pratique. Ce fut par la pratique de la vigilance, de la mortification et de la prière que tous les Saints triomphèrent de leurs ennemis spirituels. Jamais ils ne quittoient les armes. Mais de tous ses ennemis, il n'y en a point qu'un vrai chrétien doive plus redouter que lui-même. Si nous combattons avec les mêmes armes que les Saints, nous sommes sûrs de vaincre.

Prière. Soyez, Seigneur, notre lumière et notre soutien, pour triompher du monde, du démon, et surtout de nous-même. Que nos jours soient marqués par nos sacrifices à votre amour, et que les derniers instants de notre vie les consomment. Ainsi soit-il.



Le pape saint Fabien ayant souffert le martyre le 20 janvier 250, le saint-siége vaqua pendant près de seize mois. Après une si longue vacance, la chaire de saint Pierre fut remplie par saint Corneille, qui monta à cette dignité après avoir passé par tous les degrés ecclésiastiques, et qui, loin de l'avoir briguée, fut au contraire forcé de l'accepter. Son élection ne laissa pas d'être suivie peu de temps après d'un schisme fâcheux, par l'ambition d'un prêtre de Rome, nommé Novatien, qui, ne pouvant voir sans peine qu'on eût choisi un autre que lui, se sépara de saint Corneille avec quelques prêtres et quelques confesseurs qu'il entraîna malheureusement dans son parti. Cependant le pape écrivit en Afrique pour apprendre à cette Eglise la nouvelle de son ordination : mais la faction contraire ayant écrit en même temps des lettres pleines de calomnies contre lui, saint Cyprien crut qu'avant de communiquer avec lui, il étoit bon d'avoir le témoignage de ceux qui avoient été présents à son ordination. Les évêques d'Afrique députèrent donc à Rome deux évêques, qui rapportèrent les témoignages qu'on souhaitoit ; l'élection de saint Corneille fut reconnue légitime par toute l'Afrique, et cette Eglise lui écrivit au sujet de ceux qui avoient succombé à la persécution. Le pape tint un concile où l'on approuva le sentiment des Africains, qui étoit de ne pas refuser la ressource de la pénitence à ceux qui avoient eu le malheur d'apostasier. Cette indulgence déplut à Novatien, qui prétendoit que l'on devoit entièrement refuser aux apostats la grâce de la réconciliation : en sorte que les Pères du concile, ne pouvant vaincre son opiniâtreté, se crurent obligés de le retrancher du corps de l'Eglise. Loin de profiter de ce châtiment, il tomba dans un autre excès, à la persuasion de Novat, prêtre d'Afrique, dont l'esprit remuant avoit déjà formé un schisme à Carthage. Novatien se fit ordonner évêque par trois prélats simples et rustiques, qu'il fit venir de

la plus petite province d'Italie, et qu'il enferma dans un lieu, où, après les avoir enivrés, il reçut d'eux l'imposition des mains, et fut le premier qui acquit dans l'Eglise le malheureux titre d'anti-pape. Ce schismatique écrivit aux Eglises pour avoir leur communion, et il ébranla même quelques évêques, entre autres Fabius d'Antioche, à qui saint Corneille apprit par une lettre ce qui avoit été résolu dans le concile de Rome. Le concile d'Afrique rejeta les lettres et les légats de Novatien. Saint Cyprien composa à cette occasion un traité de l'unité de l'Eglise, et écrivit aux confesseurs de Rome, que ce schismatique avoit engagés dans son parti : ils revinrent à l'Eglise, détestèrent publiquement le schisme et l'erreur de Novatien, et obtinrent du pape le pardon de tout ce qu'ils avoient fait dans leur égarement. Saint Corneille apprit aussitôt cette bonne nouvelle à saint Cyprien, qui de son côté avoit soin de faire reconnoître ce saint pape par toute l'Afrique, et de le justifier contre les calomnies que les schismatiques répandoient contre lui. La persécution, qui s'étoit beaucoup ralentie sur la fin du règne de Dèce, se renouvela sous son successeur Gallus, à l'occasion des sacrifices et autres cérémonies païennes que ce prince avoit ordonné de faire pour arrêter la peste qui ravageoit alors les provinces de l'empire. Cette nouvelle tempête s'éleva tout à coup dans la ville de Rome ; mais les fidèles, que saint Corneille n'avoit pas laissé endormir durant le calme, ne s'y laissèrent pas surprendre. Ce saint pape ayant été attaqué, donna à son peuple l'exemple d'une glorieuse confession, en l'animant également par ses actions et ses discours ; de sorte que son mérite augmenta par la gloire de tous ceux qui le suivirent et l'imitèrent en cette rencontre. Il fut cause que beaucoup de ceux qui étoient tombés dans la persécution précédente se relevèrent alors, en confessant la foi et le nom de Jésus-Christ, sans s'épouvanter des supplices ni de la mort. Saint Cyprien ayant appris l'agréable nouvelle de la confession de saint Corneille devant le tribunal des puissances séculières, lui en écrivit aussitôt une lettre de congratulation ; et ce fut par où finit le commerce que ces deux Saints avoient eu sur la terre pour le service de leur maître commun et pour l'utilité de toute l'Eglise. Saint Corneille fut banni à Civita-Vecchia ; et l'on croit que ce fut dans cet endroit même qu'il finit sa vie par une mort glorieuse, que quelques-uns croient avoir été naturelle plutôt que violente : ce qui n'empêche pas qu'on n'ait eu une grande raison de le regarder comme martyr, soit qu'il soit mort dans la prison, ou dans la peine de son bannissement, qui étoit le fruit de sa confession. Il mourut le 14 septembre 252.

PRATIQUE. Saint Cyprien, dans sa dernière lettre à saint Corneille, fait une remarque bien essentielle dans la pratique des vertus de la foi. « Le démon, dit-il, n'inquiète point ceux dont il est déjà sûr, il ne travaille » point à vaincre ceux qui sont en son pouvoir : l'ennemi de l'Eglise les regarde comme ses esclaves, et ne » les juge pas dignes de son attention, parce qu'il les a déjà séduits et arrachés du centre de l'unité ; mais il » emploie ses ruses et ses stratagèmes contre ceux dans lesquels il voit que Jésus-Christ habite. » Que l'ame tiède ne se rassure donc pas sur la fausse tranquillité dont elle croit jouir ; cette prétendue paix n'est qu'une léthargie qui se termine trop souvent par la mort éternelle.

PRIÈRE. Eclairez-moi, ô mon Dieu, sur l'état de mon ame à vos yeux ; c'est la prière que vous adressoit David, et celle que je vous adresse avec ce saint Prophète, afin que je conserve la vie de la foi, et que la charité vive en moi jusqu'au dernier de mes soupirs. Ainsi soit-il.



Saint Lambert naquit à Maestricht, de parents nobles et riches, et plus recommandables encore par leur zèle à pratiquer notre sainte religion. Ils donnèrent à leur fils l'éducation la plus chrétienne; et, ses premières études achevées, son père le mit sous la conduite de saint Théodard, successeur de saint Remacle sur le siége de Maestricht. Sous un tel maître, Lambert fit de rapides progrès dans la science et la vertu. Le saint évêque, ayant fait un voyage, en 669, à la cour de Childéric II, pour obtenir, par son autorité, la restitution des biens de son église, envahis par des personnes puissantes, fut assassiné, par leurs ordres, sur la route de Spire. Sa mémoire est encore en grande vénération, et on l'honore comme martyr le 10 de septembre. On lui donna pour successeur saint Lambert, qui n'accepta qu'avec effort, et tremblant sur lui-même en embrassant cette dignité.

Childéric II régnoit alors en Austrasie, et Thierri III étoit roi de Neustrie et de Bourgogne. Vulfoade étoit maire du palais du premier, et Ebroïn avoit usurpé la même dignité dans le palais du second. La tyrannie du roi Thierri et les vexations d'Ebroïn excitèrent la révolte des peuples; ce prince fut détrôné, puis renfermé à Saint-Denis, et Ebroïn fut emprisonné à Luxeuil. Saint Lambert éprouva bientôt les tristes effets de cette révolution : on lui fit un crime de son attachement pour Childéric; il fut chassé de son siége et enfermé, pendant sept ans, dans un monastère, dont il observa la règle comme le plus fervent novice. Une suite d'événements, étrangers à cet ouvrage, ayant réuni, après la mort de Dagobert II, toute la monarchie française sous le roi Thierri, Ebroïn apostasia du monastère où il avoit fait profession, reprit sa place de maire, et recommença ses vexations contre les Eglises. Il fut assassiné trois ans après, et Pépin d'Héristal succéda à sa dignité de maire du palais. Un de ses premiers soins fut de réparer toutes les injustices d'Ebroïn : il rétablit tous les pasteurs légitimes, exila les intrus, et saint Lambert revint à Maestricht en 681 ou 682.

Son zèle apostolique fut partagé entre le soin du salut des anciens fidèles et la conversion des païens, qui étoient en grand nombre dans les pays environnants. Il en convertit beaucoup, fonda chez eux des églises, leur donna des minstres de Jésus-Christ pour les conduire dans la pratique de l'Evangile, et renouvela tout le pays dans l'exercice de la foi et dans l'amour de la justice. Saint Lambert, ayant été informé du désordre et de la conduite déréglée de Pépin avec une concubine, vint lui représenter et ses fautes et son devoir. Dodon, parent de cette concubine, s'unit à deux usurpateurs des biens de l'Eglise, à qui saint Lambert avoit vivement reproché leurs sacriléges rapines. Un jour qu'il revenoit de matines, ils l'attaquèrent. Le saint prélat défendit à ceux qui l'accompagnoient d'opposer aucune défense pour lui sauver la vie : se mit à genoux, pria, les bras étendus, pour le salut de ses ennemis. L'un d'entre eux le perça d'un javelot. Sa patience, sa douceur, et l'éminente sainteté de sa vie, firent regarder comme un véritable martyre son injuste mort, qui arriva le 17 de septembre de l'an 708 ou 709, après un épiscopat de quarante ans.

PRATIQUE. La force qui éclate dans le martyre d'une manière si héroïque, est une vertu dont le Saint-Esprit seul est l'auteur dans les ames. Ce n'est ni le courage, ni une impétuosité aveugle de caractère, qui fait les héros de la religion ; mais la charité parfaite qui ne voit que Dieu, et ne désire que de le glorifier sur la terre pour le posséder dans le ciel.

PRIÈRE. Votre amour, Seigneur, est plus fort que la mort, et les Saints de tous les âges n'ont triomphé que par lui : allumez-le dans mon cœur et dans celui de tous les enfants de votre Église, et nous ne craindrons que de vous offenser. Ainsi soit-il.

SAINT FIRMIN, PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS, MARTYR.

SAINT Saturnin, qui étoit évêque de Toulouse vers le milieu du troisième siècle, eut entre autres disciples saint Honest de Nîmes. C'étoit un prêtre rempli de zèle, qui porta le flambeau de la foi dans la Navarre, et qui se distinguoit autant par son savoir que par ses vertus : il fut le maître de saint Firmin. Ce dernier ayant été sacré évêque, prêcha la foi dans le territoire d'Albi, à Agen, puis en Auvergne, en Anjou, à Beauvais, et enfin à Amiens, dont il est regardé comme le premier évêque. Il versa son sang pour la foi vers l'an 287.

Nous apprenons de ses Actes qu'il eut pour patrie la ville de Pampelune, dans la Navarre, où il est honoré comme principal patron. Un chrétien, nommé Faustinien, l'enterra ; et bâtit à l'endroit où étoit son corps, une église, qui fut dédiée sous l'invocation de la Sainte Vierge. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Amiens, à l'exception d'une partie que Dagobert I donna aux moines de Saint-Denis.

PRATIQUE. Le soin que Dieu prend de ses serviteurs est toujours proportionné au zèle qu'ils ont pour sa gloire. Heureux et mille fois heureux ceux qui, fortement convaincus par la raison et la foi qu'il y a une Providence qui dispose de tout et pourvoit à tout, s'abandonnent à sa conduite ! C'est cette Providence qui fortifia le courage des Martyrs contre la violence des tyrans, qui les accompagna dans les tortures, qui y mêla mille secrètes douceurs, et qui, dans les amphithéâtres et dans les fournaises, les rendit victorieux des flammes, des tigres, et supérieurs à tous les tourments.

PRIÈRE. Si vous nous châtiez dans cette vie, Seigneur, c'est pour nous couronner dans le ciel. Conduisez-nous donc vous-même, ô mon Dieu, pour la gloire de votre nom ; faites de nous ce qu'il vous plaira ; nous recevrons tout de votre main avec actions de grâces, parce que nous regarderons la voie que vous nous marquerez comme la plus sûre pour arriver à l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.



Ce Saint naquit à Fuenllana ou Font-plein, petite ville de Castille, l'an 1488.

Ses parents, qui n'avoient que des biens médiocres, étoient cependant fort charitables pour les pauvres; ils inspirèrent à leur fils les mêmes sentiments; et dès sa jeunesse il donna aux pauvres de grandes marques de sa charité. Il se privoit d'une partie de sa nourriture pour les soulager; et l'on raconte qu'un jour, ayant un habit neuf, il le donna à un pauvre, et reprit celui qu'il venoit de quitter, disant qu'il étoit accoutumé à le porter, et que le neuf étoit plus convenable pour couvrir la nudité des membres de Jésus-Christ.

A l'âge de quinze ans il fut envoyé à Alcala, pour y achever ses études dans l'Université que le cardinal Ximénès venoit d'y établir. Il s'y distingua par ses talents et par sa piété, qui lui attirèrent l'estime et la bienveillance de ce grand ministre. Ayant été reçu maître-ès-arts à l'âge de 26 ans, Thomas enseigna la philosophie avec tant de réputation, qu'il fut appelé à Salamanque, dont l'université étoit plus célèbre et plus ancienne que celle d'Alcala, qui ne faisoit que de naître : il fut peu touché de cette distinction, et ne se détermina à quitter sa chaire pour en prendre une autre qu'afin de rompre toutes les liaisons humaines, et de renoncer à toutes les connoissances qu'il avoit faites à Alcala durant 14 ans qu'il y étoit demeuré. Il se rendit donc à Salamanque, où il enseigna la théologie morale; mais le désir de se sanctifier dans la solitude, et de renoncer entièrement au monde, le porta à entrer dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, qui avoient un couvent à Salamanque, où il fut reçu l'an 1518.

Après son noviciat, il fut appliqué au ministère de la prédication, dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle et de succès. Toute la ville couroit à ses sermons; et ses supérieurs voulant que d'autres villes en profitassent, il prêcha à Burgos et ensuite à Valladolid, où l'empereur Charles-Quint le venoit entendre fort souvent. Ce prince fut si touché de son mérite et de

sa vertu, qu'il le nomma pour être un de ses théologiens et de ses prédicateurs ordinaires; et Thomas obtint un jour de lui la grâce de quelques criminels, que Charles-Quint avoit refusée à tous les grands du royaume, et même à l'infant don Philippe son fils. Quelqu'un lui ayant témoigné sa surprise de ce qu'il avoit tant d'égard à la prière d'un simple religieux, il répondit : « N'est-il pas juste d'accorder quelque grâce sur la terre à un saint ami de Dieu, dont nous » avons besoin pour obtenir les grâces du ciel? »

Il ne tarda pas à donner à Thomas des marques encore plus personnelles de son estime, en le nommant à l'archevêché de Grenade; mais le Saint lui en rapporta le brevet, et le conjura avec tant d'instance de le donner à un autre, que l'empereur, en admirant son désintéressement, ne put se résoudre à le contrister.

L'an 1544, le siége de Valence étant venu à vaquer, on en expédia encore le brevet pour lui par une inadvertance du secrétaire, qui s'imagina que l'empereur lui avoit nommé Thomas, quoiqu'il lui eût dit un autre nom qu'il oublia. L'empereur ne désapprouva pas sa méprise, et se contenta de lui dire : « On j'ai mieux dit que je ne pensois, ou vous avez » mieux fait que je n'ai dit ».

Le Saint rendit ce second brevet jusqu'à trois fois, mais il reçut ordre de son provincial de l'accepter, et fut sacré à Valladolid par l'archevêque de Tolède.

Sa mère, qui vivoit encore, et qui demeuroit à Villeneuve, où elle avoit fait un hôpital de sa maison, pour consacrer le reste de ses jours au service des pauvres malades, le pria de passer chez elle avant de se rendre dans son diocèse. Il crut d'abord devoir lui accorder cette satisfaction; mais s'étant mis en prières pour consulter Dieu, il fut persuadé qu'il y auroit dans ce voyage quelque chose de trop naturel et de trop humain, et il alla droit à Valence.

Les chanoines de son église voyant qu'il manquoit de tout, et qu'il n'avoit songé à se pourvoir de quoi que ce pût être pour faire sa maison, lui offrirent 4000 ducats : il les reçut avec joie, et sur-le-champ il les envoya à l'hôpital pour être employés au soulagement des pauvres. Il fit si souvent de semblables libéralités, qu'on lui donna le nom d'*Aumônier*. Il vivoit si durement et si simplement, qu'il ne dépensoit pas pour lui et pour sa maison le quart de ses revenus. Le reste étoit employé à payer les créanciers de ceux qui ne pouvoient acquitter leurs dettes, à marier de pauvres filles, à faire nourrir et élever les enfants-trouvés et les orphelins, à pourvoir aux besoins des pauvres honteux.

Après onze ans passés dans les travaux de l'épiscopat, ce Saint mourut le 8 septembre de l'an 1555, dans la soixante-septième année de son âge. On lui fit une pompe funèbre magnifique; mais rien ne la rendit plus belle et plus glorieuse que les cris et les regrets de plus de 8500 pauvres qui pleuroient leur père.

P. Gr.

Pratique. Traitez les pauvres, qui sont vos frères, disoit notre Saint, comme vous désirez que Dieu notre Père vous traite vous-même. Rachetez vos péchés par l'aumône. Allez surtout au-devant des besoins de ceux qui n'osent demander; leur faire attendre l'aumône, c'est la leur faire acheter. Donnez autant que vous pourrez; jamais l'aumône n'a ruiné personne.

Prière. Je vous consacre, ô mon Dieu, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, pour ne vivre que dans l'exercice de la charité qui vous aime, et qui me fasse aimer mon prochain comme moi-même. Tout est à vous, Seigneur, et l'aumône que le pauvre reçoit en votre nom sera pour moi, quand vous me jugerez, un titre à vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.



Le royaume des cieux est destiné aux grands et aux petits, et c'est souvent dans les conditions que le monde regarde comme viles, que le Seigneur se choisit ses plus fidèles serviteurs. François de Posadas est une nouvelle preuve de cette vérité. Il naquit à Cordoue le 22 novembre 1644, de parents pauvres, mais pieux, qui mirent tous leurs soins à donner à leur enfant une éducation chrétienne, dont il profita si bien, que, dans un âge où les autres enfants ne sont encore que légèreté et étourderie, il étoit recueilli et modeste, se livrant déjà à des exercices de piété. Sa mère, au moment de sa naissance, l'avoit placé sous la protection de la Sainte Vierge; aussi il eut toujours envers cette tendre mère une dévotion toute particulière. Dans sa plus tendre enfance, il aimoit à lui prouver son amour par de petites mortifications qu'il pratiquoit en son honneur. Il ne manquoit jamais d'entendre la messe le samedi, jour spécialement consacré par l'Eglise à honorer la Mère de Dieu. Son affection, toute filiale, lui mérita la protection de cette puissante reine du ciel.

Les parents de François avoient toujours manifesté le désir de le voir entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, et pour cela ils lui avoient donné une instruction solide, à la suite de laquelle il fut reçu, en 1663, dans le couvent des dominicains de la *Scala Cœli*. Il s'étoit préparé long-temps d'avance à cette démarche importante, en redoublant ses austérités, ses macérations, et ses pratiques de pénitence. Avant qu'il embrassât la vie religieuse, il eut le malheur de perdre son père; et, pour comble d'infortune, sa mère épousa, en secondes noces, un homme dur et grossier, qui se plut à le contrarier, et mettoit, à chaque instant, des entraves au désir qu'il avoit de ne vivre que dans la compagnie de Dieu. Ce n'est pas tout: non content de le traiter d'une manière indigne, cet homme le donna à un maître que ni la

douceur, ni l'assiduité au travail, n'avoient jamais pu adoucir. Dieu se servit de notre Saint pour le ramener à des sentiments plus humains. Il le gagna par sa vertu et sa patience, et sut si bien se mettre dans ses bonnes grâces, que ce maître intraitable l'aida à achever ses études, en lui donnant de quoi subvenir aux frais qu'elles exigeoient.

Dans les premiers jours de son entrée en religion, il eut à essuyer une rude épreuve par les calomnies affreuses auxquelles il se vit exposé. Loin de se laisser abattre, François montra un courage qui surprit ceux même qui l'avoient calomnié. Il se souvenoit que Jésus-Christ n'avoit été condamné à mort que sur la déposition d'infames calomniateurs : tous ses efforts tendoient à imiter ce divin modèle, et il ne l'essaya pas en vain. Sa conduite, au milieu de cet orage qui grondoit sur lui, son calme, sa résignation, qu'il ne perdit pas un instant, firent concevoir des doutes sur la vérité de ce qu'on avoit avancé contre lui : on fit des perquisitions ; et, lorsque enfin on fut parvenu à découvrir la fausseté de ces accusations, on s'empressa de les réparer d'une manière qui ne pouvoit que plaire à son cœur enflammé de l'amour divin ; on l'ordonna prêtre, et ses supérieurs l'attachèrent au service des missions. Ses prédications produisirent des effets étonnants. Comment, en effet, n'être pas touché des paroles qui sortent d'une ame qui reçoit les inspirations de la grâce? Il sembloit que l'Esprit Saint parloit par la bouche de François, tant ses discours étoient efficaces, tant il possédoit cet art de pénétrer les cœurs, que Dieu seul peut donner à qu'il lui plaît. Il s'attachoit surtout, dans ses sermons, à inspirer une vive horreur pour ces spectacles dangereux, où l'on puise un penchant si fort pour le péché, et d'où l'on ne sort jamais sans se sentir plus mauvais qu'on n'y étoit entré. Il prêchoit sur cet article avec tant de chaleur et d'onction, qu'au sortir d'un sermon qu'il prononça à Cordoue, les magistrats, sur la demande des habitants, firent abattre le théâtre, et on n'en voit point encore aujourd'hui dans cette ville.

La mort d'un si saint prêtre ne pouvoit être que sainte ; sa vie avoit été une suite continuelle de bonnes œuvres, et il persévéra jusqu'à la fin. La mort le frappa subitement, au moment où il venoit de célébrer la messe, le 20 septembre 1718. On le révéra bientôt comme un saint ; et, le 20 septembre 1818, François de Posadas fut mis au nombre des bienheureux.

(*Extrait de sa Vie.*)

PRATIQUE. Dieu choisit souvent les plus foibles instruments pour opérer les plus grands biens. Ses apôtres, ses premiers disciples étoient des hommes du peuple, et c'est à eux que l'univers est redevable d'avoir été appelé des ténèbres par Jésus-Christ à son admirable lumière. Si nous sommes nés dans une condition plus élevée, pensons que Dieu ne nous y a pas mis en vain et que nous sommes obligés de donner le bon exemple.

PRIÈRE. O mon aimable Sauveur, faites que je ne me laisse pas troubler par les accusations qui peuvent être dirigées contre moi. Accordez-moi la grâce d'imiter votre patience et votre résignation dans les adversités. Ainsi soit-il.



SAINT EUSTACHE, appelé Eustate par les Grecs, et Placide avant sa conversion, souffrit à Rome, vers le temps de l'empereur Adrien, avec son épouse Théopiste, et ses fils Agape et Théopiste; ces noms étant tous grecs, paroissent n'avoir été donnés à ces Saints qu'après qu'ils eurent embrassé la religion chrétienne. D'anciennes traditions, plutôt que des histoires sûres parvenues jusqu'à nous, portent que saint Eustache fut estimé des empereurs Vespasien et Tite, et qu'il se distingua dans leurs armées. Il perdit par différents événements sa fortune; et, peu après, son épouse et ses enfants lui furent enlevés; mais la foi de Jésus-Christ, qu'il avoit embrassée, le soutint dans d'aussi terribles épreuves.

Il rendit de grands services en combattant avec les troupes qui lui furent encore confiées pour arrêter les progrès des Barbares dans l'empire romain, et retrouva sa femme et ses deux fils. L'empereur Adrien l'honora de son estime. Mais ce prince l'ayant invité nommément au sacrifice qu'il faisoit à ses dieux, saint Eustache lui déclara qu'il n'adoroit que le seul vrai Dieu du ciel et de la terre, et que ses idoles n'étoient rien. Le prince, irrité, ordonne à l'instant de l'arrêter, avec son épouse et ses enfants; et rien n'ayant pu ébranler leur constance, ils furent renfermés dans un taureau d'airain, rougi par un grand feu, où ils moururent pour Jésus-Christ.

PRATIQUE. La foi, dit l'Apôtre, triomphe de tout, elle a vaincu le monde, et si nous lui sommes fidèles, nous ne servirons que Dieu; et dans la liberté de ses vrais enfants, nous rendrons à chacun ce que nous lui devons par justice, et à Dieu seul l'hommage de tout notre cœur, et l'emploi de tout le temps de cette vie.

PRIÈRE. Votre providence, ô mon Dieu, est surtout admirable dans vos Saints; je m'abandonne à sa divine volonté pour qu'elle soit ma règle dans tous les événements de ma vie. Accordez-moi la grâce de m'y conformer dans toutes mes actions, et de mourir en l'adorant. Ainsi soit-il.

SAINT MELCHIADE, Pape.

Saint Melchiade, ou Miltiade, succéda au saint pape Eusèbe le 2 juillet 311, sous le règne de Maxence. Constantin ayant vaincu ce tyran le 28 octobre de l'année suivante, publia des édits en faveur de la religion chrétienne, permit de bâtir des églises, exempta le clergé des charges civiles, abolit aussi les fêtes païennes et la célébration des mystères profanes, qui donnoient lieu à la corruption la plus affreuse des mœurs, et ordonna la peine de mort contre l'adultère. Saint Melchiade, comblé de joie de voir enfin la foi de l'Evangile triompher de l'idolâtrie, travailla avec zèle à étendre de toutes parts le royaume de Jésus-Christ. Le nombre des enfants de l'Eglise se multiplioit, et faisoit la consolation du saint pontife, lorsque le schisme des donatistes, qui avoit pris naissance en Afrique, vint porter la désolation dans le troupeau de Jésus-Christ.

Voici ce qui donna occasion à ce malheureux schisme. Mensurius, évêque de Carthage, avoit été accusé d'avoir livré les Saintes Ecritures aux païens, pour être brûlées, durant la persécution de Dioclétien. Quoique ce fût une vraie calomnie, Donat, évêque des Cases-Noires, en Numidie, s'étoit séparé de la communion de l'évêque de Carthage, et persévéra dans son schisme sous Cécilien, successeur de Mensurius. Plusieurs ennemis de Cécilien se joignirent à Donat, qui grossit son parti de tous ceux qu'il put y entraîner par des intrigues. Ces schismatiques crurent pouvoir s'adresser à Constantin, qui se trouvoit alors dans les Gaules, pour le prier de commettre trois évêques Gaulois, qu'ils désignèrent, pour juger leur cause contre Cécilien. L'empereur acquiesça à leur demande; mais il voulut que les trois évêques se rendissent à Rome. Il écrivit en même temps à saint Melchiade, pour le prier d'examiner, conjointement avec les prélats gaulois, la question qui occasionnoit le schisme, et de la décider conformément à l'équité. Il laissa aux évêques la décision de cette affaire, parce qu'elle regardoit un évêque.

Le saint pape ne tarda pas d'assembler un concile dans le palais de Latran, dont l'ouverture se fit le 2 octobre 313. Cécilien et Donat y assistèrent. Le premier fut déclaré innocent, et déchargé de toutes accusations; mais le second fut convaincu de schisme, et condamné. Quant aux évêques de son parti, il fut décidé qu'on leur laisseroit leurs siéges, s'ils revenoient à l'unité de l'Eglise. Saint Augustin, en parlant de ce concile, fait le plus grand éloge de la sagesse et de la douceur de saint Melchiade. Les donatistes, au contraire le calomnièrent après sa mort, en l'accusant d'avoir livré les Saintes Ecritures aux persécuteurs. Saint Augustin l'a justifié pleinement, en démontrant que cette accusation n'est fondée que sur la haine et la malice des donatistes contre le saint pape. Melchiade mourut le 10 janvier 314, après avoir siégé deux ans, six mois et huit jours. Il fut enterré sur la voie Appienne, dans le cimetière de Calixte.

Pratique. La paix rendue à l'Eglise par le grand Constantin, fit triompher la croix de Jésus-Christ, en attirant à ses pieds des peuples et des nations entières; mais si, comme dans les premiers chrétiens, la charité ne règne pas parmi les enfants de l'Eglise, bientôt les divisions, le scandale, les erreurs ou le schisme y portent le trouble, les animosités, la désolation, et, si l'esprit du monde pénètre jusqu'au sanctuaire, à quels ravages n'est point exposé l'héritage du Seigneur! Veillons tous sur le dépôt de la foi, pour la conserver pure et entière dans nous, et dans tous ceux dont la Providence nous a chargés. Ce n'est point la multitude, mais l'Evangile seul que nous devons suivre.

Prière. Répandez en nous, Seigneur, cet esprit du christianisme, qui régnera toujours dans votre Eglise, parce que, malgré la corruption presque générale qui, dans ces derniers temps, paroît avoir gagné tous les états, vous aurez partout de vrais adorateurs, des serviteurs constants et fidèles. Accordez-nous la grâce d'être de ce nombre, pour avoir le bonheur de vous glorifier pendant l'éternité. Ainsi soit-il.



Saint Matthieu est appelé Lévi par deux évangélistes. Ces deux noms ont une origine hébraïque. Il portoit le second avant sa conversion, et il paroît avoir pris le premier lorsqu'il se fut attaché à Jésus-Christ, pour montrer qu'il avoit renoncé à sa profession, et qu'il étoit devenu un homme nouveau. Saint Marc l'appelle fils d'Alphée; mais il ne faut pas conclure de là qu'il étoit frère de saint Jacques-le-Mineur. Il paroît qu'il étoit Galiléen de naissance. Il exerçoit la profession de publicain, ou de receveur de tributs pour les Romains, profession qui étoit fort odieuse parmi les Juifs. On pense qu'il avoit la recette du droit de péage que payoient les marchandises qui venoient par le lac de Génésareth, ainsi que tous ceux qui traversoient ce lac. C'est pour cela que, dans l'Evangile en hébreu publié par Munster, le mot publicain est rendu en cet endroit par *le seigneur du passage*. On lit dans l'Evangile que quand le Sauveur appela saint Matthieu, il étoit assis au bureau des impôts sur le bord du lac.

Jésus, après la guérison d'un paralytique, sortit de Capharnaüm, et marcha sur les bords du lac de Génésareth, enseignant le peuple qui le suivoit en foule. Ayant aperçu Matthieu qui étoit assis à son bureau, il l'appela, et celui-ci se mit à sa suite. Matthieu avoit un poste avantageux; il voyoit bien ce que lui coûteroit la démarche qu'il faisoit, et il n'ignoroit pas que la pauvreté alloit devenir son partage. Mais toutes ces considérations ne l'arrêtèrent point; la gloire de devenir le disciple de Jésus-Christ lui parut préférable à tout. Il paroît qu'il connoissoit le Sauveur et sa doctrine, parce qu'il demeuroit dans le voisinage de Capharnaüm, où Jésus-Christ avoit prêché et opéré plusieurs miracles. Ainsi il étoit en quelque sorte préparé aux impressions de la grâce qui l'appeloit à l'apostolat. On lit dans saint Jérôme, qu'il fut touché et fortement attiré par un certain éclat de majesté, mêlé d'une douceur aimable qui brilloit sur le visage de Jésus. Il se convertit, suivant Bède, parce que « celui qui l'appeloit extérieurement par sa » parole, le touchoit en même temps par l'onction intérieure de sa grâce ». Saint Matthieu n'a pas plutôt entendu la voix de Jésus, qu'il brise tous ses liens, qu'il abandonne le monde, et tout ce qui pouvoit l'y retenir.

On remarque trois principaux points dans sa conversion. 1° Elle fut prompte; il crut que balancer un moment entre Dieu et le monde, c'est s'exposer à perdre la grâce qui est offerte.

2° Elle fut courageuse, et triompha de tous les obstacles qu'opposèrent les passions. 3° Elle fut constante ; l'apôtre ne regarda plus en arrière, il suivit Jésus-Christ avec ferveur, et persévéra toujours dans ses premières résolutions. Les autres apôtres, selon la remarque de saint Grégoire, quittèrent leur barque et leurs filets pour suivre le Sauveur ; mais on les voit encore exercer leur profession. Il n'en fut pas de même de saint Matthieu ; il ne retourna jamais à son bureau, parce qu'il y auroit trouvé de fréquentes occasions de chute. Ayant invité le Sauveur et ses disciples à manger chez lui, il appela aussi au même festin ses amis, et ceux principalement qui exerçoient la profession à laquelle il venoit de renoncer. Il espéroit sans doute que les entretiens divins du Sauveur pourroient leur procurer la même grâce qu'à lui.

On met la vocation de saint Matthieu à la seconde année de la prédication publique de Jésus-Christ. Quelque temps après, le Sauveur ayant formé le collége apostolique, voulut bien agréger notre Saint dans la société de ceux qu'il destinoit à être les princes et les fondateurs de son Eglise. Dans la liste des apôtres donnée par les autres évangélistes, le nom de saint Matthieu se trouve avant celui de saint Thomas ; mais notre saint évangéliste place cet apôtre avant lui, et joint à son nom l'épithète de publicain. Il suivoit en cela son humilité, qui le portoit à publier ce qu'il avoit été, afin que l'on pût admirer en lui les effets de la miséricorde divine. Nous apprenons d'Eusèbe et de saint Epiphane, qu'après l'ascension de Jésus-Christ, saint Matthieu prêcha dans la Judée et dans les contrées voisines, et qu'il ne s'en éloigna point jusqu'à la dispersion des apôtres. Quelque temps avant cette séparation, il écrivit son Evangile, à la prière des Juifs convertis. Saint Epiphane dit qu'il l'écrivit par le commandement des autres apôtres. Il est au moins sûr que l'Evangile de saint Matthieu est le premier de tous ; que saint Barthélemi l'emporta dans les Indes, et qu'il l'y laissa.

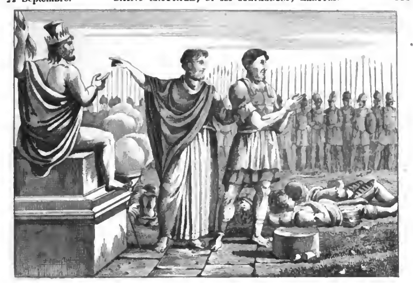
Les évangiles sont la plus excellente partie de l'Ecriture. Jésus-Christ nous y instruit des vérités du salut, non par ses prophètes, mais par lui-même ; et nous y trouvons dans l'histoire de sa vie le plus parfait modèle de sainteté. Saint Matthieu entre dans un détail plus circonstancié des actions du Sauveur. Depuis le cinquième chapitre jusqu'au quatorzième, il diffère des autres évangélistes dans la manière de ranger les faits ; il néglige l'ordre des temps, pour réunir les instructions de Jésus-Christ, et montrer plus parfaitement la liaison qui est entre elles. Il insiste principalement sur les préceptes moraux, et donne la généalogie du Sauveur, pour faire voir l'accomplissement des promesses selon lesquelles le Messie devoit sortir de la race d'Abraham et de David ; en quoi il se proposoit particulièrement d'engager les Juifs à croire en lui.

Le saint évangéliste, après avoir converti un grand nombre d'ames dans la Judée, alla prêcher la foi à des peuples barbares de l'Orient. Nous apprenons de saint Clément d'Alexandrie, qu'il étoit fort adonné à l'exercice de la contemplation ; qu'il menoit une vie très austère ; qu'il ne mangeoit point de viande, et qu'il ne vivoit que d'herbes, de racines et de fruits sauvages. Saint Ambroise dit que Dieu lui ouvrit le pays des Perses. Selon Ruffin et Socrate, il porta l'Evangile dans l'Ethiopie, par où l'on doit entendre, non les contrées occidentales et méridionales de l'Afrique, mais la partie de l'Ethiopie qui confine à l'Egypte.

Florentinius dit que, suivant l'opinion commune, saint Matthieu mourut à Luch, dans le pays de Sennaar, qui faisoit partie de l'ancienne Nubie, et qui est entre l'Egypte et l'Abyssinie. On lit dans Fortunat, qu'il souffrit le martyre à Naddaver en Ethiopie. Dorothée rapporte qu'il fut enterré honorablement à Hiérapolis dans la Parthie. On porta depuis ses reliques dans l'Occident. On lit dans une lettre écrite en 1080, par le pape Grégoire VII, à l'évêque de Salerne, qu'elles étoient dans une église de cette ville, laquelle avoit été dédiée sous l'invocation du Saint.

PRATIQUE. « Quand on lit l'Evangile dans les églises d'Orient, dit saint Jérôme, on allume des cierges, quoique « le soleil luise, pour témoigner sa joie. » Saint Thomas le lisoit toujours à genoux. Nous y trouvons non-seulement les divines instructions du Sauveur, mais encore l'histoire de sa vie sur la terre, qui nous est proposée pour modèle. « Chaque action, chaque parole du Seigneur Jésus-Christ, dit saint Basile, est une « règle de piété. Il s'est revêtu de la nature humaine, afin de nous tracer et de nous rendre sensible le « modèle proposé à notre imitation. » Etudions-le, ce modèle, et prions saint Matthieu de nous obtenir la grâce d'être bien pénétrés de l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit d'humilité, de pénitence, de mortification, de charité et de détachement du monde.

PRIÈRE. Soutenez-nous, ô mon Dieu, dans la résolution où nous sommes de correspondre à vos grâces, et de suivre en tout les maximes de votre saint Evangile ; assistez-nous par les mérites de saint Matthieu votre apôtre, afin que son intercession nous obtienne les grâces que nous ne pouvons pas obtenir nous-mêmes. Ainsi soit-il.



L'EMPEREUR Carus, qui avoit osé prendre le titre de dieu, ayant été tué par la foudre, et Numérien son fils, assassiné par Aper son oncle, Dioclétien fut proclamé empereur par l'armée qu'il commandoit en Orient, le 7 septembre 284. L'année suivante, ayant vaincu, dans la Mésie, Carin, le second fils de Carus, il lui ôta la vie. Après cette victoire, il se fit donner le nom de Jovius, tiré de celui de Jupiter, créa césar Maximien, et lui confia le gouvernement de l'Occident. L'empereur, après l'avoir associé à l'empire, lui ordonna de marcher contre les Bagaudes, qui avoient pris les armes pour venger la mort de Carin; Maximien se fit alors donner le nom d'Hercule. C'est dans cette expédition que les historiens les plus judicieux mettent le martyre de la légion Thébéenne. Il paroît que cette légion étoit ainsi appelée, parce qu'elle avoit été levée dans la Thébaïde ou Haute-Egypte, où il y avoit un grand nombre de chrétiens zélés. Elle étoit toute composée de soldats qui croyoient en Jésus-Christ; et saint Maurice, qu'on croit en avoir été le principal commandant, n'y en admettoit probablement point qui fussent d'une autre religion. Dioclétien, au commencement de son règne, n'étoit pas ennemi des chrétiens; il leur confioit même, au rapport d'Eusèbe, les places les plus importantes; mais les gouverneurs et la populace n'en avoient pas moins la liberté de suivre les mouvements de la haine qu'ils leur portoient. Quant à Maximien, il versoit leur sang dans certaines occasions extraordinaires.

La légion Thébéenne fut du nombre de celles que Dioclétien fit passer d'Orient en Occident pour combattre les Bagaudes. Maximien, ayant passé les Alpes, fit défiler quelques détachemens du côté de Trèves, et ordonna que toute l'armée feroit un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire. La légion Thébéenne s'éloigna, pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum, ville qui, dans ce temps-là, étoit considérable, mais qui n'est plus qu'un village. L'empereur lui enjoignit de revenir au camp général, et de se réunir au gros de l'armée pour l'oblation du sacrifice. Mais, comme tous ceux dont elle étoit composée refusoient constamment de participer à cette cérémonie sacrilége, il les fit décimer; et les soldats sur lesquels tomba le sort furent mis à mort. Les autres restèrent inébranlables, et s'entr'exhortoient à persévérer fidèlement dans leur religion. Cette première décimation fut

suivie d'une seconde, qui ne produisit pas plus d'effet. Tous les soldats de la légion qui vivoient encore, s'écrièrent qu'ils n'obéiroient point, et qu'ils étoient résolus à tout souffrir, plutôt que de trahir leur foi.

Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, ne contribuoient pas peu à les entretenir dans ces généreux sentiments. Saint Eucher donne à saint Maurice le titre de *primicerius*, qui étoit la première dignité dans la légion, et qui revenoit à peu près à celle de tribun, ou colonel. Exupère est appelé *campiductor*, ou major, et Candide, sénateur des troupes. L'empereur fit dire à la légion, qu'il étoit de son plus grand intérêt de se rendre; qu'elle comptoit en vain sur le nombre de ceux qui la composoient, et qu'ils périroient tous, s'ils persistoient dans leur désobéissance. Tous, animés par leurs officiers, envoyèrent à Maximien la réponse que nous allons rapporter en substance.

« Nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. Nous vous » devons le service militaire et l'obéissance; mais nous ne pouvons renier celui qui est notre » créateur et notre maître, comme il est aussi le vôtre dans le temps même que vous le rejetez. » Vous nous trouverez dociles à vos ordres dans toutes les choses qui ne sont point contraires » à sa loi, et notre conduite passée doit vous en répondre. Nous sommes prêts à nous opposer » à vos ennemis, en quelque lieu qu'ils soient; mais nous ne pouvons tremper nos mains dans » le sang innocent. Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le faire; vous fieriez-vous au » second serment, si nous allions violer le premier? Vous voulez que nous punissions les » chrétiens, et nous le sommes tous. Nous confessons Dieu le père, auteur de toutes choses, » et Jésus-Christ son Fils. Nous avons vu massacrer nos compagnons sans les plaindre, et nous » nous sommes même réjouis du bonheur qu'ils avoient eu de mourir pour leur religion. » L'extrémité à laquelle on nous réduit, n'est point capable de nous inspirer des sentiments » de révolte. Nous avons les armes à la main; mais nous ne savons ce que c'est que de résister, » parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables. »

La légion Thébéenne étoit composée de plus de dix mille hommes bien armés, qui pouvoient du moins vendre leur vie bien cher; mais ils savoient qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César; et ils montroient plus leur courage en mourant pour leur foi, qu'ils n'auroient fait dans les entreprises les plus périlleuses. Maximien, désespérant d'ébranler leur constance, les fit investir par son armée, qui les massacra. Loin de faire la moindre résistance, tous mirent bas les armes, et se laissèrent tranquillement ôter la vie. Ils s'exhortoient mutuellement à la mort, et il n'y en eut pas un seul qui se démentit. La terre étoit couverte de corps morts, et des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Pendant que l'armée pilloit ceux qu'on venoit de massacrer, arrive un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'étoit pas du même corps. Frappé d'indignation, il se retira sans vouloir prendre part à la joie publique. Les soldats, étonnés, lui demandèrent s'il étoit aussi chrétien. Sur la réponse qu'il leur fit qu'il l'étoit, et qu'il espéroit l'être toujours, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Ursus et Victor, qui étoient de la légion Thébéenne, mais qui s'étoient écartés du corps, furent martyrisés à Soleure, et l'on y garde encore leurs reliques. Octave, Aventitius et Solutor, souffrirent à Turin vers le même temps. Ils ont été célébrés dans les sermons de saint Maxime. Fortunat appelle ces saints martyrs, l'heureuse légion. Leur fête est marquée en ce jour dans les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, et de plusieurs autres. Il s'est opéré un grand nombre de miracles par la vertu de leurs reliques. Les corps de saint Maurice et de ses compagnons furent découverts à Agaune, plusieurs années après leur martyre. Ces saints sont honorés dans un grand nombre d'églises de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de Portugal.

Pratique. Nous apprenons de l'exemple des Martyrs, à nous former une juste idée du courage. Le devoir et la vertu en sont le fondement. Celui qu'il anime entreprend de grandes choses, et supporte les plus rudes épreuves. Lorsqu'il s'agit de conserver son innocence, il n'y a point de sacrifice qui lui coûte, et il envisage les plus affreux tourments avec intrépidité. Cette disposition de l'ame ne peut avoir sa source que dans la religion chrétienne; et d'elle dérivent plusieurs vertus. Un héros chrétien aime ses ennemis, fait du bien à ceux qui le persécutent, supporte les affronts avec joie, et est prêt à tout souffrir pour l'amour de Dieu.

Prière. Divin Sauveur de nos ames, renouvelez en nous l'esprit de force et de courage des vrais enfants de votre Eglise, et que sous sa conduite nous triomphions avec elle, en vous et par vous, de toutes nos passions, et surtout de celles qui mettent obstacle à notre salut. Ainsi soit-il.



SAINTE THÈCLE, dont le nom a toujours été fort célèbre dans l'Eglise, et qui est appelée la première martyre de son sexe par saint Isidore de Péluse, et par tous les Grecs, fut un des plus beaux ornements du siècle des apôtres. Elle étoit née dans l'Isaurie, ou dans la Lycaonie. Saint Méthode dit, dans son *Banquet des Vierges*, qu'elle étoit fort versée dans la philosophie profane ; qu'elle possédoit toutes les parties des belles-lettres, et qu'elle s'exprimoit avec autant de force et d'éloquence, que de douceur et de facilité. Il ajoute qu'elle fut convertie au christianisme par saint Paul, et qu'elle devint très habile dans la connoissance de la religion. Il loue l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, qui éclata dans plusieurs occasions importantes, et surtout dans les combats qu'elle soutint, pour la foi, avec un courage et une force de corps dignes de la vigueur de son ame.

Suivant saint Augustin, saint Epiphane, saint Ambroise, et plusieurs autres, ce fut à Icône que saint Paul la convertit par ses prédications. L'opinion la plus vraisemblable est qu'elle embrassa le christianisme vers l'an 45. Les discours de l'Apôtre lui firent comprendre toute l'excellence de la virginité, et elle résolut de donner la préférence à cet état, dans un âge encore tendre. Elle renonça sur-le-champ à un mariage avantageux que ses parents étoient sur le point de lui faire contracter. Sa famille, qui ne connoissoit point les motifs de la conduite extraordinaire qu'elle tenoit, employa les menaces, les caresses, et tous les moyens possibles, pour la déterminer à finir l'affaire de son mariage. Le jeune homme qu'elle devoit épouser se joignit aux parents de Thècle, et fit valoir les raisons les plus capables de la toucher. Enfin, tous ceux qui la connoissoient la pressèrent, de la manière la plus persuasive, de se rendre au désir de sa famille. Tous ces moyens étant inutiles, on eut recours au magistrat, qui la menaça

de la sévérité des lois. Thècle triompha de tous ces différents assauts, et regarda comme ses plus cruels ennemis, ceux qui affectoient de lui témoigner tant de tendresse.

La Sainte, se voyant un peu plus libre, profita de cette occasion pour s'échapper des mains de ses persécuteurs, et elle se retira auprès de saint Paul, pour y trouver quelques consolations. Ainsi elle abandonna ce qu'elle avoit de plus cher dans le monde, pour chercher Jésus-Christ, qui lui tenoit lieu de toutes ces choses. Le jeune homme auquel elle avoit été promise en mariage, la fit chercher de toutes parts, tant pour satisfaire sa passion que pour se venger de l'affront prétendu qu'il s'imaginoit avoir reçu; l'ayant découverte, et ne pouvant vaincre sa résistance, il la dénonça comme chrétienne aux magistrats, pour qu'ils la condamnassent à être dévorée par les bêtes. Thècle resta toujours inébranlable. Elle fut exposée nue dans l'amphithéâtre; mais elle étoit revêtue de l'innocence; et l'ignominie dont on vouloit la couvrir, devint pour elle une occasion de gloire et de triomphe. Tranquille au milieu des léopards, des lions et des tigres, elle attendoit, avec une sainte impatience, le moment où elle alloit être mise en pièces par ces redoutables animaux, dont les rugissements glaçoient d'effroi tous les spectateurs. Mais les lions et les autres animaux, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent à ses pieds et les léchèrent, comme pour lui témoigner leur respect. On eut beau les exciter, ils se retirèrent sans avoir fait de mal à la servante de Jésus-Christ.

Cette circonstance merveilleuse est rapportée par saint Ambroise, qui s'exprime, en cette occasion, avec cette éloquence simple et énergique qui lui est particulière. On la trouve aussi dans saint Chrysostôme et dans d'autres anciens Pères. Une autre fois, sainte Thècle n'éprouva point les effets du feu, par une protection visible du Ciel, et sortit du milieu des flammes sans que son corps en eût été endommagé. Saint Grégoire de Nazianze et d'autres auteurs, qui rapportent ce prodige, ajoutent que la Sainte fut délivrée de plusieurs autres dangers auxquels la rage des persécuteurs l'avoit exposée. On lit, dans un martyrologe qui porte le nom de saint Jérôme, que ce fut à Rome que Dieu sauva miraculeusement sa servante de l'activité des flammes. Thècle accompagna saint Paul dans ses courses apostoliques, afin de se former à la perfection chrétienne sur un modèle aussi accompli. Saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, et plusieurs autres Pères, lui donnent le titre de vierge et martyre: ses souffrances lui ont justement mérité le second de ces titres, quoique Bède dise, dans son martyrologe, qu'elle mourut en paix. Ce dernier sentiment a été adopté par plusieurs graves auteurs.

La Sainte passa le reste de sa vie dans la retraite. Elle mourut dans l'Isaurie, et fut enterrée à Séleucie, capitale de ce pays. On bâtit une église sur son tombeau, sous les premiers empereurs chrétiens: il y venoit des pélerins de toutes parts, et il s'y opéra un grand nombre de miracles. La cathédrale de Milan est dédiée sous l'invocation de sainte Thècle, et l'on y a gardé long-temps une partie de ses reliques.

Pratique. Nous ne pouvons plaire à Jésus-Christ, à moins que nous n'imitions l'amour qu'avoient les Saints pour la pureté, et que nous ne suivions les règles de la plus exacte chasteté, chacun selon notre état. Mais cette vertu ne peut s'acquérir qu'en priant Dieu de nous pénétrer de la crainte de ses jugements; qu'en se formant à la pratique de l'humilité, en vivant dans une entière défiance de soi-même, et sur-tout en évitant tout ce qui est capable d'allumer les passions, comme les amitiés trop tendres. Sans cette précaution, on court risque de finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit.

Prière. Animez-nous, ô mon Dieu, par le souvenir des biens invisibles, et par celui des austérités auxquelles tant de vierges délicates s'assujettirent avec joie; détachez-nous de tout ce qui n'est pas vous, et faites qu'à l'exemple de sainte Thècle, nous vous soyons toujours consacrés par une vie pure, innocente et sainte. Ainsi soit-il.



Saint Gérard, Vénitien de naissance, vint au monde vers le commencement du onzième siècle. Il se consacra à Dieu, étant encore très jeune, et entra dans l'état monastique; sa ferveur, soutenue par la prière et la méditation, le fit avancer à grands pas dans la pratique des plus hautes vertus. Après quelques années passées dans la solitude, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller en pélerinage au saint sépulcre de Jérusalem : lorsqu'il traversoit la Hongrie, le roi saint Etienne eut occasion de le connoître, et d'admirer sa piété, son mérite rare et son humilité profonde. Ce prince, que le zèle des ames embrasoit, tâcha de lui persuader, comme il le croyoit lui-même, que Dieu ne lui avoit inspiré le désir du pélerinage au saint sépulcre, que pour le mettre à portée de travailler avec lui à la conversion des Hongrois, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'idolâtres.

Saint Gérard ne crut pas devoir consentir à rester dans le monde; il demanda seulement au roi la permission de se fixer quelque temps dans une solitude. Le prince y consentit avec joie, et notre Saint, en 1080, se bâtit un petit ermitage dans un désert, au diocèse de Vesprin, où il passa sept ans dans le jeûne et la prière, avec un compagnon nommé Maur. Dans cet intervalle, le saint roi de Hongrie, ayant soumis tous ses ennemis et rétabli la paix dans ses Etats, obligea Gérard de quitter sa solitude, pour s'appliquer aux fonctions du saint ministère. Le Saint, toujours docile à la conduite de la Providence, commença sa mission évangélique, et prêcha avec les plus grands fruits. Quelque temps après, il fut placé, malgré ses répugnances, sur le siége épiscopal de Chonad.

Une grande partie de son peuple étoit encore dans les ténèbres du paganisme; mais en peu d'années son diocèse changea de face : Jésus-Christ y fut adoré, l'Evangile connu, et la loi divine observée. Le saint évêque en prêchant l'Evangile, l'observoit lui-même en donnant les

exemples de l'humilité, de la charité, de la patience, et du plus profond respect pour tout ce qui tenoit au culte catholique. Vêtu lui-même toujours simplement, allant ordinairement à pied dans ses courses apostoliques, et se montrant partout le père des pauvres, des affligés et des pécheurs, il gagna tous les cœurs à Dieu. Le saint roi Etienne le seconda toujours tant qu'il vécut; mais ce prince étant mort, Pierre, son neveu et son successeur, n'eut pour le serviteur de Dieu que du mépris et de la haine. Ses sujets se révoltèrent et le chassèrent du trône en 1042. On nomma, pour régner après lui, Abas, qui étoit d'un caractère cruel et atroce; il fit mourir tous ceux de la noblesse qu'il crut n'avoir pas été dans ses intérêts. Il voulut être couronné par saint Gérard, et le manda pour cette cérémonie à sa cour. Le saint évêque refusa de prêter son ministère au dessein de l'usurpateur, qui trouva quelques prélats assez lâches pour le satisfaire. Il ne régna que deux ans : il eut la tête tranchée sur un échafaud.

André, fils de Ladislas, et cousin germain du roi saint Etienne, fut proclamé roi de Hongrie, à condition qu'il en chasseroit les chrétiens, et rétabliroit l'idolâtrie. André, aveuglé par l'ambition, promit d'exécuter la condition. Saint Gérard et trois autres évêques se rendirent à Albe-la-Royale, dans le dessein d'engager le nouveau roi à renoncer à la promesse sacrilége qu'il avoit faite. Les quatre évêques étant arrivés à Giod, près du Danube, Gérard célébra la messe, et dit ensuite à ses compagnons : « Nous souffrirons tous le martyre aujourd'hui, » excepté l'évêque de Bénétha ». Lorsqu'ils eurent un peu avancé, et qu'ils se préparoient à passer le fleuve, ils furent investis par une troupe de soldats, qui avoient à leur tête le duc Vatha, l'un des plus zélés défenseurs de l'idolâtrie, et l'un des plus implacables ennemis de la mémoire de saint Etienne. Gérard fut assailli d'une grêle de pierres. Sa douceur et sa patience, loin de désarmer ses persécuteurs, ne fit que les aigrir. On le tira de son chariot pour le traîner par terre. Le Saint s'étant relevé sur ses genoux, fit la même prière que saint Etienne, pour ceux qui lui ôtoient la vie. A peine l'eut-il achevée, qu'on le perça d'un coup de lance, dont il mourut au bout de quelques instants. Deux autres évêques, nommés Beatérd et Buld, partagèrent avec lui la gloire du martyre. Le nouveau roi étant arrivé sur ces entrefaites, tira le quatrième évêque des mains des soldats. Il se déclara depuis contre le paganisme, vainquit les Germains qui vouloient envahir ses états, et régna avec gloire. Le martyre de saint Gérard arriva le 24 septembre 1046. On enterra son corps dans une église dédiée sous l'invocation de la Sainte Vierge, près du lieu où il avoit souffert; mais on le porta depuis dans la cathédrale de Chonad.

Pratique. Un bon pasteur, et tous les chrétiens qui ont de l'autorité sur les autres, doivent se montrer supérieurs aux fatigues et aux dangers, lorsqu'il s'agit du salut des ames. S'ils sont chargés de cultiver un sol stérile, ils ne doivent épargner ni peines ni sueurs pour le fertiliser, et en attendre la fécondité du Père céleste. Le pécheur, de son côté, ne doit point désespérer de son salut tant que les portes de la miséricorde lui sont ouvertes, et que le Dieu qu'il a offensé l'attend, et lui offre la ressource de la pénitence; mais il faut que cette pénitence soit prompte et sincère.

Prière. Mon Dieu, préservez-nous de nous rendre coupables du salut d'autrui, ou par nos scandales, ou par notre négligence. Sauvez-nous, Seigneur, et sauvez spécialement tous ceux pour lesquels vous voulez que nous nous intéressions, et faites-nous à tous la grâce d'expier nos crimes par la pénitence. Ainsi soit-il.



Le père de Simon se nommoit Grégoire de Ruiz et sa mère Constance de Roxas. Il reçut le jour à Valladolid en 1552. Son enfance fut marquée par une tendre dévotion à la Sainte Vierge; dévotion dans laquelle il persévéra jusqu'à ses derniers moments. Dans le cours de ses études il ne se distingua pas moins par sa piété que par ses dispositions extraordinaires; modeste, recueilli, attentif à observer les règles de l'ordre de la Trinité pour la rédemption des captifs, dans lequel il étoit entré dans un âge fort peu avancé. Lorsqu'il y eut été admis, il se livra avec une ardeur incroyable à l'étude de la théologie, où il fit des progrès aussi rapides que surprenants.

Au milieu de l'admiration générale, Simon de Roxas fut toujours d'une humilité qui relevoit encore l'éclat de son mérite, sa réputation s'étendit promptement, et sur l'éloge qu'on lui en fit, la reine Elisabeth, épouse de Philippe II, roi d'Espagne, voulut le voir et le choisit pour son confesseur. Cet honneur, qu'il n'avoit nullement recherché, ne lui inspira aucun sentiment contraire à la vertu qu'il pratiquoit si bien, l'humilité : il ne voulut pas s'autoriser de cette nouvelle charge, pour renoncer aux travaux précédemment entrepris; il fut confesseur de la reine d'Espagne, et continua d'annoncer la parole de Dieu au peuple. Dieu bénissoit les efforts de son serviteur, en procurant la conversion d'un grand nombre de pécheurs émus, changés par la force de la parole divine annoncée par Simon de Roxas.

Sa dévotion à la Sainte Vierge, qui l'avoit occupé d'une manière spéciale lorsque les autres enfants se connoissent à peine, lui fit concevoir le désir de la voir honorée par les autres d'une manière particulière. Il communiqua ce dessein à plusieurs personnes pieuses qui s'empressèrent de le seconder, et bientôt le nombre de ces personnes étant devenu plus

considérable, il en forma une congrégation qui, quoique composée de membres obligés de vivre au milieu du monde, n'en étoit pas moins remarquable par une ferveur aussi tendre que solide, et astreinte à réciter plusieurs prières, et à pratiquer des actes de dévotion en l'honneur de Marie.

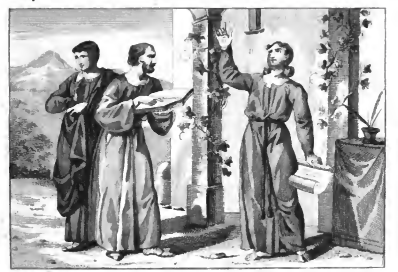
Elevé par Philippe II à la charge de précepteur de ses enfants, notre Saint se montra toujours le même : ses devoirs auprès des enfants une fois remplis, il consacroit le reste de son temps à prêcher, à confesser, à prier pour les besoins de l'état, et pour le salut de son roi. Son ardente charité ne lui permettoit pas de se ménager, et dans une maladie épidémique où il se distingua par son zèle au service des malades, le roi lui ayant défendu de continuer cet exercice, en lui représentant qu'il n'étoit pas seulement dangereux pour lui, mais encore pour la cour où il vivoit, le serviteur de Dieu lui offrit de la quitter, ajoutant qu'il préféroit servir les pauvres plutôt que les princes. Cette réponse, énergique autant que ferme, n'étonna pas le roi ; il savait que les disciples de Jésus-Christ ont toujours aimé l'humiliation.

Il fut averti de sa mort prochaine par une faveur toute particulière de Dieu. Cependant il ne l'annonça que d'une manière allégorique, en disant qu'il alloit incessamment entreprendre un long voyage. Le peu de jours qui s'écoulèrent entre cette prédiction et l'événement, il les employa à assurer de plus en plus les honneurs que la congrégation qu'il avoit établie rendoit à la Sainte Vierge. Il chargea de ses ordres un religieux trinitaire, qui s'en acquitta avec un zèle échauffé par son affection personnelle envers la Mère de Dieu. La veille de sa mort il fit une confession générale, et dit la messe avec de grandes marques de piété. Son visage parut tout resplendissant de lumière pendant tout le temps qu'il resta à l'autel, où il répandit une grande abondance de larmes. Enfin, l'heureux moment qu'il avoit toujours si ardemment désiré arriva. Son grand âge (il avoit soixante-douze ans) sembleroit faire croire qu'il ne pouvoit plus vaquer aux exercices de la communauté : tout au contraire, la nuit même qui précéda le jour de sa mort, il se leva, comme les frères, afin d'assister à l'office. Mais ses forces étoient épuisées, et les efforts des médecins ne purent lui rendre la parole, qu'il perdit bientôt après. Le bienheureux Simon de Roxas mourut le 28 septembre 1624. Peu de temps après sa mort, on commença à faire des informations pour sa béatification, et ce fut le pape Clément XIII qui le mit au nombre des bienheureux, le 13 mai 1766.

(*Extrait de sa Vie.*)

PRATIQUE. La dévotion à la Sainte Vierge a été recommandée dans tous les temps par les plus grands serviteurs de Dieu. Cette bienheureuse mère nous a en effet adoptés pour ses enfants. Une mère a-t-elle jamais refusé à son enfant ce que celui-ci lui demande avec confiance? quelle assurance ne devons-nous donc pas avoir en nous adressant à elle dans nos besoins spirituels et corporels !

PRIÈRE. Vous avez voulu naître, ô mon Dieu, dans le sein d'une pure créature. Accordez-nous cette précieuse et si délicate vertu, faites que jamais rien ne souille la pureté de notre ame et de notre corps. Ainsi soit-il.



Saint Nil, Grec d'extraction, naquit à Rossana, dans la Calabre, en 910. Il reçut au baptême le nom de Nicolas; mais il prit celui de Nil à sa profession religieuse. Il montra dès son enfance beaucoup de ferveur, et fit de grands progrès dans les lettres divines et humaines. Quoique engagé dans l'état du mariage, il se réservoit quelques heures chaque jour pour se recueillir, ainsi que pour vaquer à la lecture, à la prière et à la méditation. S'étant depuis relâché dans ses exercices, sa première ferveur diminua peu à peu, et il en vint jusqu'à contracter des habitudes vicieuses. Mais, après la mort de sa femme, il fut si vivement pénétré du danger de son état, qu'il sentit renaître son ancien amour pour la retraite. Il étoit alors dans la trentième année de son âge. Le monastère de Saint-Jean-Baptiste de Rossana fut celui où il alloit goûter les douceurs de la solitude.

Rossana étoit la seule ville du pays qui eut échappé aux ravages des Sarrasins. Il y avoit une célèbre image de la Sainte Vierge, qu'on dit être encore dans la cathédrale. Ce fut aux pieds de la Mère de Dieu que Nil se consacra solennellement au Seigneur. Il visita ensuite le monastère de Saint-Mercure, où il prit l'habit, et se retira, peu de temps après, dans l'abbaye de Saint-Nazaire, dite aujourd'hui de Saint-Philarète. Il porta à un si haut degré de perfection l'obéissance, l'humilité, la mortification des sens, et la contemplation, qu'on l'appeloit un autre saint Paul. Au bout de quelques années, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller vivre dans une forêt voisine, et de fixer sa demeure dans un ermitage attenant à une petite chambre de Saint-Michel. Il y reçut dans la suite deux disciples.

Saint Nil devint bientôt célèbre par ses prédictions et ses miracles, et sa réputation se répandit par tout le pays. En 976, Théophilacte, métropolitain de Calabre, accompagné de Léon, seigneur du pays, et de plusieurs autres personnes, vint voir le Saint, moins pour s'édifier par ses discours, que pour connoître son savoir et son érudition. Nil s'en aperçut. Après avoir salué honnêtement la compagnie et fait une courte prière, il présenta à Léon son livre, où étoient diverses maximes concernant le petit nombre des élus. Comme on les trouvoit trop sévères, le Saint prouva qu'elles étoient conformes aux principes établis par l'Evangile, par

saint Paul, et par les Pères de l'Eglise. « Elles vous paroissent, dit-il, effrayantes, parce » qu'elles sont la condamnation de votre conduite. Si vous ne vivez tous saintement, vous » ne pourrez échapper aux tourments éternels. » Ces paroles jetèrent la crainte dans l'âme de tous les auditeurs.

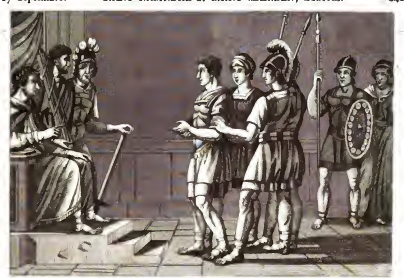
Quelqu'un ayant demandé au saint abbé si Salomon étoit damné ou sauvé, il répondit : « Que vous importe de savoir si Salomon est sauvé, ou ne l'est pas? Ce qu'il vous importe de » savoir, c'est que Jésus-Christ menace de la damnation tous ceux qui commettent le péché » d'impureté ». Il parloit de la sorte, parce que celui auquel il adressoit la parole, étoit un impudique. « J'aimerois mieux savoir, ajouta-t-il, si vous serez damné, ou si vous serez sauvé. » Euphraxe, aussi rempli de vanité que de hauteur, ayant été envoyé en Calabre, avec le titre de gouverneur, par la cour de Constantinople, plusieurs abbés lui firent des présents. Euphraxe, pour se venger de Nil, qui n'avoit point imité leur exemple, chercha toutes les occasions de le mortifier. Mais il changea bientôt de sentiment à son égard : étant tombé malade, il l'envoya chercher, lui demanda pardon, et le conjura de lui donner l'habit monastique, avec un tel empressement, que le Saint acquiesça à sa demande. Dès qu'il l'eut reçu, il parut un homme tout nouveau ; il affranchit ses esclaves, distribua ses biens aux pauvres, et mourut trois jours après, dans de grands sentiments de piété.

Lorsque Othon fit un pélerinage au mont Gargan, il alla visiter le Saint dans son monastère, qui n'étoit qu'un assemblage de pauvres cabanes. Othon lui offrit inutilement un emplacement pour bâtir un monastère, qu'il promettoit de doter. Saint Nil, lui mettant alors la main sur la poitrine, lui dit : « La seule chose que je vous demande, est que vous pensiez au salut de votre » ame. Quoique vous soyez empereur, vous mourrez, et vous rendrez compte à Dieu, comme » les autres hommes ». Il ne voulut point accepter l'évêché de Rossana, et refusa d'écouter les pressantes sollicitations qu'on lui faisoit d'aller à la cour de Constantinople. Saint Nil avoit formé une espèce de communauté de ses disciples, qui vivoient dans des cabanes auprès de son ermitage ; mais on ne put jamais le faire consentir à prendre le titre d'abbé.

Les Sarrasins étendant de plus en plus leurs conquêtes et leurs ravages dans la Calabre, Nil se retira, avec ses moines, au Mont-Cassin. Aligerne, qui en étoit abbé, le reçut avec beaucoup de distinction, et lui donna, peu de temps après, le monastère de Val-Luce; mais le Saint le quitta bientôt, parce qu'il ne le trouvoit point assez solitaire. Il passa dix années dans le monastère de Serperi, et s'établit ensuite dans l'ermitage de Sainte-Agathe. Il prenoit soin de conduire ses religieux dans les voies de la perfection : mais il vivoit dans une cellule séparée, sans s'arroger l'autorité de supérieur. On doit cependant le regarder comme le principal fondateur de ce monastère, quoiqu'il ait été achevé après sa mort par le père Barthélemi. Il y avoit long-temps qu'il étoit à Sainte-Agathe lorsque Dieu l'appela à lui. Il mourut en 1005, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Sa communauté fut depuis transférée à Grotta-Ferrata, dans le voisinage de Tusculum.

PRATIQUE. L'éminente sainteté et le don sublime de contemplation que nous admirons dans les Saints, étoient fondés sur une humilité profonde. Nous ne serons disciples de Jésus-Christ, qu'autant que nous imiterons les Saints dans la pratique de cette vertu. Mais saint Bernard nous apprend que nous ne pouvons l'acquérir que par la connoissance de Dieu et de nous-même, ainsi que par de fréquentes humiliations. « Que votre méditation, dit-il, commence et finisse par vous-même. »

PRIÈRE. Adorable Sauveur, qui avez voulu que nous apprissions de votre exemple à être doux et humble de cœur, et qui semblez avoir renfermé votre morale dans cette importante instruction, ouvrez-nous les yeux sur un devoir si essentiel, et conduisez-nous dans les sentiers étroits où vous avez marché vous-même. Ainsi soit-il.



NICANDRE et Marcien servirent quelque temps dans les armées romaines ; mais ils se retirèrent et renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvoient se promettre dans le monde, lorsqu'ils virent publier les édits contre le christianisme. On leur fit un crime du motif de leur retraite ; ayant été arrêtés, ils furent conduits devant Maxime, gouverneur de la province. Celui-ci leur montra l'ordre de l'empereur, qui portoit que tous eussent à sacrifier aux dieux. Nicandre répondit que cet ordre ne pouvoit regarder les chrétiens, auxquels il étoit défendu, par leur loi, d'abandonner le Dieu immortel, pour adorer du bois et des pierres.

Darie, femme de Nicandre, qui étoit présente, exhortoit fortement son mari à rester fidèle à Jésus-Christ. Maxime, l'interrompant, lui dit : « O la méchante femme qui souhaite la mort » de son mari ! — Vous vous trompez, répondit-elle, je désire qu'il vive en Dieu, pour ne pas » mourir éternellement. — Il est aisé, reprit Maxime, de pénétrer votre dessein ; vous voulez » être défaite de celui-ci, pour en épouser un autre. — Si vous avez de moi cette pensée, » répliqua Darie, vous n'avez qu'à me faire mettre à mort la première. » Maxime, n'ayant point d'ordre pour les femmes chrétiennes, parce que l'édit ne regardoit que l'armée, commanda qu'on la conduisît en prison ; mais on lui rendit bientôt la liberté : elle revint pour voir l'issue du combat où son mari étoit engagé.

Maxime, se tournant vers Nicandre, lui dit : « Je vous donne quelque temps pour délibérer, » afin que vous choisissiez entre la vie et la mort. — Ce délai est inutile, répondit Nicandre ; » ma résolution est déjà prise, je ne désire autre chose que de me sauver. » Le juge, croyant qu'il parloit de la conservation de sa vie, et conséquemment qu'il alloit sacrifier aux idoles, en rendit grâces à ses dieux. Déjà même il se félicitoit de sa prétendue victoire, avec Suétone, un de ses assesseurs ; mais Nicandre le détrompa bientôt, en priant le vrai Dieu de le garantir des

dangers et des tentations de ce monde. « Quoi! reprit Maxime, vous paroissiez tout à l'heure » vouloir vivre, et vous désirez présentement la mort! La vie que je désire, répliqua Nicandre, » est éternelle, et bien différente de celle-ci, qui ne peut avoir une longue durée. Faites ce » qu'il vous plaira de mon corps, que je vous abandonne; je vous déclare que je suis chrétien. »

Le gouverneur interrogea ensuite Marcien. Voyant qu'il étoit dans les mêmes sentiments que Nicandre, il les envoya l'un et l'autre en prison. Vingt jours après, il leur fit subir un second interrogatoire. Comme il leur demandoit s'ils étoient enfin résolus de se conformer aux édits des empereurs, Marcien répondit: « Tous vos efforts ne nous feront jamais abandonner le vrai » Dieu. Nous le voyons ici présent par la foi, et nous savons où il nous appelle. Nous vous » conjurons de ne pas retarder plus long-temps notre bonheur. Hâtez-vous de nous envoyer à » celui qui a été crucifié, que vous ne craignez pas de blasphémer, mais que nous honorons et » adorons ». Maxime les condamna à être décapités. Il s'excusa toutefois sur la nécessité où il étoit d'exécuter les ordres des empereurs. Les deux martyrs le remercièrent, et reconnurent qu'ils avoient été traités avec beaucoup d'humanité. Ils allèrent au supplice en louant Dieu.

Nicandre étoit suivi de sa femme et de son fils encore enfant, que Papinien, frère du saint martyr Pasicrate, portoit dans ses bras. Marcien étoit accompagné de tous les parents qu'il avoit dans le pays: sa femme surtout se lamentoit et fondoit en larmes, mais avec des sentiments bien différents de ceux de Darie. Elle tâchoit d'ébranler la constance de son mari, par tout ce que la douleur pouvoit lui inspirer de plus touchant. Tantôt elle lui montroit l'enfant qui étoit né de leur mariage, pour l'attendrir; tantôt elle le tiroit par-derrière afin de le retenir. Il ne put s'en débarraser qu'en priant Zotique, chrétien zélé, de l'arrêter. Lorsqu'il fut au lieu du supplice, il l'envoya chercher et l'embrassa tendrement; puis, prenant son fils qu'on avoit amené, il le baisa, et dit, les yeux levés vers le ciel: « Seigneur, Dieu tout-puissant, prenez » cet enfant sous votre protection ». Il ordonna ensuite à sa femme de se retirer, puisqu'elle n'avoit pas le courage de le voir mourir.

Pour Darie, elle ne se sépara point de son mari, qu'elle exhortoit elle-même à persister généreusement dans la foi. « Prenez courage, disoit-elle. J'ai été dix ans privée de votre » présence; et, pendant ce temps-là, je n'ai cessé de demander à Dieu la grâce de vous revoir. » J'ai présentement cette consolation; je suis même assez heureuse que de devenir la femme » d'un martyr. Rendez témoignage à Dieu, et pensez aussi à me délivrer de la mort éternelle. »

Le bourreau, ayant bandé les yeux à Nicandre et à Marcien, consomma leur sacrifice en leur coupant la tête. Ils souffrirent vers l'an 303. Il paroît que ce fut dans la Mésie, province de l'Illyrie.

PRATIQUE. Nous ne perdons jamais ce que nous sacrifions pour obéir à la voix de Dieu; et dans toutes sortes d'événements et d'affaires, après avoir pris les précautions et les mesures qui étoient en notre pouvoir, nous devons nous en rapporter pour le reste à la bonté divine. Cette disposition bannira toute inquiétude de nos cœurs, et attirera toujours sur nous les bénédictions divines.

PRIÈRE. Il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez nous mettre dans cette disposition d'abandon à votre sainte volonté: nous vous la demandons, afin que nous ne perdions pas le prix des souffrances par lesquelles vous jugerez à propos de nous éprouver. Ainsi soit-il.



Saint Wenceslas eut pour père Uratislas, duc de Bohême, et pour mère Drahomire. Il étoit petit-fils de Borivor, premier duc chrétien de Bohême et de la bienheureuse famille des Uratislas. Son père étoit un prince vertueux, et accompli pour les autres qualités; mais son épouse, Drahomire, qui se donnoit pour païenne, n'avoit aucune religion. Elle eut, outre Wenceslas, un autre fils, nommé Boleslas. Ludmille, leur grand'mère, qui, depuis son veuvage, s'étoit fixée à Prague, ayant demandé Wenceslas pour être élevé auprès d'elle, il lui fut envoyé : son éducation dirigée par les maîtres les plus pieux et les plus habiles, fut digne de son illustre naissance. Ses progrès allèrent toujours croissant, mais surtout dans les connoissances et l'exercice des vertus qui font le véritable chrétien. Il étoit encore jeune lorsque la mort lui enleva son père. Drahomire se fit déclarer régente, s'empara du gouvernement, et fit éclater d'abord sa fureur contre les chrétiens, en révoquant toutes les lois publiées en leur faveur, détruisant les églises et défendant d'enseigner la religion catholique aux enfants. Un grand nombre de fidèles se déclarèrent, par leur constance, les généreux martyrs de la foi, et furent massacrés. Wenceslas et la pieuse Ludmille, sa grand'mère, touchés de tant de malheurs, se déterminèrent à s'y opposer, et pour cela elle décida le jeune prince à user de son droit, en se mettant à la tête du gouvernement des États de son père.

La Bohême fit éclater sa joie; et, pour prévenir toute division, on régla que Boleslas, son frère, auroit pour lui le cercle de la Bohême appelé, de son nom, la Boleslavie. Drahomire, leur mère, furieuse de cet arrangement, se lia d'intérêt avec Boleslas, qu'elle avoit élevé dans l'idolâtrie, et qui ne répondit que trop à ses vues atroces et impies. Son principal soin fut de s'assurer d'une faction puissante et bien dévouée à ses volontés : elle l'employa d'abord pour ôter

la vie à sainte Ludmille, que ses assassins trouvèrent prosternée devant l'autel dans sa chapelle, et qu'ils étranglèrent avec son propre voile. Wenceslas, en apprenant cet affreux événement, fut pénétré d'horreur et de regret. Il adora les jugements de Dieu, et s'abandonna à sa divine providence sur les suites que pourroit avoir le crime de Drahomire, sa parricide mère. Il apprit bientôt qu'elle s'étoit unie à Radislas, prince impie de Gurime, contrée voisine de la Bohême, qui ne tarda pas à y arriver avec son armée. Wenceslas, dès qu'il fut sur ses frontières, lui envoya demander la paix, et lui offrir tous les dédommagements des torts dont il auroit à se plaindre avec justice, sauf ce qui pourroit être contre sa religion et le bien de ses sujets. Radislas répondit que l'unique moyen d'avoir la paix étoit d'abandonner la Bohême.

Wenceslas, sur cette réponse, marcha contre son ennemi; et les deux armées étant en présence, il fut proposé à Radislas de décider l'affaire par un combat singulier. Celui-ci, plein de confiance en lui-même, accepta le défi. Les deux princes s'avancèrent. Wenceslas, levant les yeux au ciel, fit le signe de la croix; tout à coup Radislas, saisi d'un sentiment dont il ne fut pas le maître, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et le laissa le maître des conditions de la paix. L'empereur Othon I ayant convoqué une diète générale à Worms, y combla Wenceslas des marques de l'estime et de l'amitié la plus sincère : il lui donna le titre de roi; mais le Saint se contenta de lui demander une partie des reliques de saint Vit et de celles de saint Sigismond, qu'il fit transporter, avec le corps de sainte Ludmille, sa grand'mère, dans une église de Prague. Ce prince jouissoit du bonheur de la tranquillité; et, pour la maintenir, il réprimoit les désordres des vexations de la noblesse sur le peuple, et les injustices de tout genre que les personnes en charge se permettoient. Son zèle lui attira des ennemis cachés qui conspirèrent sourdement contre sa vie. Boleslas, son frère, l'ayant invité à venir prendre part à la joie que lui causoit la naissance d'un fils, Wenceslas se rendit auprès de lui sans aucune défiance; il fut reçu avec la plus belle apparence d'affection par sa mère et par son frère : la fête fut magnifique. La nuit suivante, saint Wenceslas se rendit, selon sa coutume, à l'église pour y prier pendant quelque temps, son frère vint le surprendre à l'instigation de sa mère, avec les assassins convenus; ils se jetèrent sur Wenceslas, et Boleslas lui-même le perça de sa lance. Le saint Martyr expira sous leurs yeux le 28 septembre 936, et Dieu le glorifia par des miracles, qui lui firent discerner le culte des Saints.

Pratique. La sûreté et le bonheur de tout gouvernement, de toute société, de toute famille, sont essentiellement fondés sur la religion, et l'expérience de tous les siècles en est la preuve irréfragable. Sans la religion, on est l'esclave de ses passions ou de celles de ceux qui commandent : alors point d'injustice ni de crimes secrets que l'intérêt propre ne fasse commettre s'ils peuvent servir l'impunité des coupables, quels qu'ils soient.

Prière. Que votre loi, Seigneur, dont la sanction est éternelle, soit toujours la règle de mes désirs, de mes actions, et que le souvenir de votre auguste présence me rende fidèle à l'observer en tout. Ainsi soit-il.



L'Église, notre divine mère, nous propose, dans le cours de l'année, les histoires des saints qui ont été des hommes comme nous, et elle nous en fait voir de toutes sortes d'états et de professions, afin que l'ardeur de leur charité échauffe notre tiédeur, et que leur exemple nous anime à tendre aux mêmes récompenses, en marchant fidèlement sur leurs traces : mais aujourd'hui elle élève nos pensées au-dessus de la terre, pour nous faire considérer un peuple d'esprits bienheureux, qui ne nous procure pas moins d'exemples et de secours que tous les Saints ensemble.

« Dieu, dit saint Augustin, a créé les Anges dans une bonne volonté, c'est-à-dire dans » une volonté sage, et dans un amour chaste, pleins de respect pour la grandeur et la bonté » de Dieu ; et les créant dans une nature toute pure, il a répandu en même temps en eux le » don de sa grâce. » Lucifer, et les anges que celui-ci a entraînés avec lui dans sa révolte, ont été créés aussi purs et aussi parfaits ; car toutes les créatures de Dieu sont bonnes, et Dieu ne peut jamais être l'auteur du mal : c'est pourquoi ces paroles énergiques, qui ne peuvent convenir littéralement au roi de Tyr à qui le Seigneur les adresse par la bouche d'Ezéchiel, les saints Pères les appliquent au premier ange : « Vous avez été dans les délices du Paradis, vous » qui étiez le sceau de la ressemblance divine, plein de sagesse et d'une parfaite beauté. Vos » vêtements ont été tout couverts de pierres précieuses, de sardoines, de topazes, de jaspes, » de chrysolithes, d'onix, de bérylles, de saphyrs, d'escarboucles et d'émeraudes. Vous étiez » le chérubin qui étendiez vos ailes et qui couvriez les autres. Je vous ai placé sur la montagne » sainte de Dieu, et vous avez marché au milieu des pierres étincelantes », c'est-à-dire *des pierres vivantes et spirituelles, des saints Anges brûlant de l'amour de Dieu*, dit saint Augustin :

« Vous avez été parfait dans vos voies au jour de votre création, jusqu'à ce quo l'iniquité s'est » trouvée en vous ». Dieu ne pouvoit pas nous marquer plus clairement que le chef même des mauvais anges a été créé d'abord dans la perfection et dans la sainteté ; et, si nous voulons savoir de quelle manière il est tombé dans cette iniquité qui s'est trouvée en lui, selon ce prophète, il ne faut qu'écouter ce que nous dit encore le Saint-Esprit par la bouche du prophète Isaïe, qui, selon l'interprétation des saints Pères, découvre la corruption secrète du cœur de cet ange, lorsqu'il le représente parlant en ces termes : « Je monterai au ciel : j'établirai mon » trône au-dessus des astres de Dieu. Je m'asseierai sur la montagne de l'alliance aux côtés de » l'aquilon : je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, et je serai semblable au » Très-Haut ». Car encore que ces paroles marquent en figure le roi de Babylone, on doit néanmoins les entendre du démon, selon saint Augustin. C'est ainsi que s'est perdu cet esprit superbe, parce qu'étant ébloui de sa beauté et de sa gloire, au lieu de la rapporter tout entière à celui dont il l'avoit reçue, il a voulu la lui ravir, et attribuer ce qu'il étoit à sa propre force, comme s'il eût pu se suffire à lui-même et subsister sans dépendre du Créateur. Saint Michel, qui est le chef des saints Anges, s'est trouvé dans une disposition toute contraire. Il a opposé une humilité profonde et religieuse à cette impiété superbe de Lucifer et des anges apostats, et il a dit, selon la signification de son nom : *Qui est semblable à Dieu?* c'est-à-dire, Qui est-ce qui existe par soi-même comme Dieu? Qui est-ce qui a quelque chose qu'il n'ait point reçu de Dieu? Qu'étions-nous il n'y a qu'un moment? Et que serions-nous, si cette main toute-puissante, qui nous a tirés du néant, ne nous conservoit ce que sa bonté vient de nous donner? Ainsi Dieu, qui est la justice même, voulant récompenser les bons Anges, et punir les mauvais, n'a fait que les laisser dans l'état où les uns et les autres s'étoient mis. Le premier ange s'est élevé, comme ceux qui l'ont suivi, dans une présomption effroyable, et il s'est révolté avec une audace impie contre celui qui l'avoit créé ; et Dieu, par un juste jugement, les a tous abandonnés à eux-mêmes, et les a livrés aux désirs et à la corruption de leur cœur. Saint Michel, au contraire, avec les saints Anges, s'est abaissé profondément sous la majesté de Dieu, comme s'il eût rentré volontairement dans ce même néant d'où la toute-puissance du Créateur venoit de le tirer, et Dieu les a affermis dans cette disposition si humble et si sainte où ils demeureront éternellement.

Pratique. Nous devons entrer dans les dispositions où sont les esprits bienheureux, nous montrer les imitateurs de leur humilité, de leur égalité d'ame, de leur constance, de leur douceur, de leur patience, de leur charité, de leur zèle pour la gloire de Dieu. Mais souvenons-nous que *rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux*, et que sans une inviolable pureté d'esprit et de corps, nous ne pourrons avoir part au bonheur des Anges. Cette vertu demande des efforts pénibles et continuels : la récompense doit nous animer, et nous inspirer un courage supérieur à tous les obstacles.

Prière. Esprit Saint, apprenez-nous à faire votre sainte volonté sur la terre, comme les Anges l'accomplissent dans le ciel, promptement, entièrement, constamment; en elle nous vous aimerons, nous vous glorifierons sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.



Saint Jérôme fils d'Eusèbe, naquit à Stridon, ville d'Illyrie sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Il fut envoyé fort jeune à Rome, où il eut pour maître dans l'étude des belles-lettres le fameux grammairien Donat. Les dimanches, il avoit coutume d'aller avec quelques-uns de ses compagnons visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs, et d'entrer dans les grottes souterraines, où les chrétiens avoient pratiqué leurs cimetières au temps des persécutions. Après avoir reçu le baptême dans cette ville à l'âge de quinze ans, il fit un voyage dans les Gaules; et comme il avoit déjà formé le dessein de s'appliquer aux lettres saintes, il copia de sa main, dans la ville de Trèves, le grand ouvrage de saint Hilaire sur les Synodes. Il parcourut ensuite la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie, et se retira dans le désert de Chalcide en Syrie avec la bibliothèque qu'il avoit amassée à Rome à grands frais. Là, dans l'espérance de pouvoir, par une étude pénible, se délivrer des mauvaises pensées qu'il n'avoit pu dissiper par l'abstinence et par le jeûne, il s'appliqua à l'étude de la langue hébraïque, en se rendant disciple d'un Juif qui s'étoit fait chrétien depuis quelques années. Obligé de déclarer s'il croyoit une ou trois hypostases dans la Trinité, et incertain du parti qu'il devoit prendre dans la division qui s'étoit élevée à Antioche entre trois évêques de trois partis différents, Paulin, Vital et Melèce, il prit le parti de consulter le pape Damase, pour savoir s'il devoit distinguer dans la Trinité trois hypostases, et avec lequel de ces trois évêques il devoit communiquer. Après avoir passé quatre ans dans ce désert, comme il se vit exposé aux traits de l'envie et accusé d'hérésie, il se détermina à quitter cette retraite pour venir à Antioche, où Paulin, à qui il s'attacha, lui persuada de se laisser ordonner prêtre, à quoi il ne consentit qu'en se réservant la liberté de vivre à la manière des moines, dont il avoit

embrassé l'état. Il passa ensuite à Jérusalem, et demeura quelque temps à Bethléem, d'où il vint à Constantinople, et y suivit les explications que saint Grégoire de Nazianze faisoit des divines Ecritures. Etant allé à Rome avec saint Paulin et saint Epiphane, à l'occasion des dissensions qui agitoient Antioche et les autres églises d'Orient, il y fut retenu par le pape Damase, qui le prit auprès de lui pour y faire la fonction de secrétaire, et pour répondre en son nom aux consultations des conciles de l'Orient et de l'Occident. Son séjour à Rome fut de trois ans. Après la mort du pape Damase, il se retira à Bethléem auprès du lieu où naquit le Sauveur, et passa la plus grande partie de sa vie dans le monastère que sainte Paule y avoit bâti. Dans cette retraite, il s'occupa à composer des commentaires sur l'Ecriture ; et, pour mieux entendre le sens de certains endroits, il visita, avec les plus habiles d'entre les Juifs, les différents lieux de la Palestine dont il est parlé dans les livres saints. Dans un âge très avancé, il alla à Alexandrie pour consulter le fameux Didyme sur les passages le plus difficiles. Il rétablit la version latine du Nouveau Testament sur le texte grec, et donna une traduction nouvelle de l'ancien, faite sur l'hébreu. Il corrigea le psautier sur la version grecque des Septante ; et c'est ce psautier ainsi revêtu que l'Eglise latine a adopté dans ses offices. La connoissance qu'il avoit des livres des meilleurs auteurs ecclésiastiques grecs, le porta à en traduire plusieurs en latin. Il réfuta, par des écrits pleins de feu et de vivacité, les lucifériens Helvide, Vigilance, Jovinien et Pélage. Saint Augustin et plusieurs autres grands hommes le consultoient sur des questions difficiles. La ville de Rome ayant été prise et ruinée par les Goths, il retira dans le monastère de Bethléem plusieurs nobles Romains qui se trouvoient réduits à la dernière pauvreté. Il parvint à un très grand âge, et mourut, après une fièvre de quelques jours, sous l'empire d'Honorius et de Théodose le jeune, l'an de Jésus-Christ 420. On croit que ce fut le dernier jour du mois de septembre. Son corps, d'abord enterré dans la grotte du monastère de Bethléem, fut ensuite apporté à Rome, et mis dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, près de la crèche du Sauveur.

Pratique. Ce fut tout à la fois, et par esprit de pénitence, et par zèle pour la gloire de Dieu, que saint Jérôme s'appliqua à l'étude des saintes lettres, qui le mit en état de rendre à l'Eglise des services si importants. Mais pour découvrir les trésors inestimables qui sont renfermés dans l'Ecriture, il faut la lire souvent, et la méditer humblement; il faut se pénétrer de cet esprit de prière et de cette docilité qui ont mérité à tant de saints docteurs d'être les fidèles interprètes de la parole de Dieu.

Prière. Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu, de nous avoir donné votre sainte parole, et de nous l'avoir fait annoncer par le ministère des pasteurs. Faites-nous la grâce de la méditer humblement, afin qu'ayant fidèlement pratiqué votre sainte loi ici-bas, nous allions un jour en recevoir une éternelle récompense dans votre sein. Ainsi soit-il.





L'opinion la plus probable sur la naissance de saint Remi, est qu'il naquit en 439. Emilius son père, et Cilinie sa mère, illustres par leur noblesse et leurs richesses, le furent encore plus par la pratique des vertus. Saint Remi eut deux frères plus âgés que lui; ils reçurent une éducation conforme à leur naissance distinguée, au château de Laon, que possédoient leurs parents. Le jeune Remi s'y étoit fait une petite solitude, où il se renfermoit de temps en temps pour vaquer plus librement à la prière. Il fit de rapides progrès dans les sciences; et nous savons de saint Sidoine Apollinaire, qu'il fut regardé comme l'orateur le plus éloquent de son temps. Remi n'ayant encore que vingt-deux ans, fut élu malgré lui évêque de Rheims; son mérite extraordinaire ayant entraîné les suffrages, et autorisé les évêques à lui accorder la dispense de l'âge requis par les canons pour exercer l'épiscopat, il en commença les fonctions avec le zèle le plus éclairé, et la charité la plus ardente pour le salut des ames.

Son assiduité à méditer les saintes Ecritures et à prêcher la parole divine, eut bientôt les plus grands succès pour la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles. La sainteté du prédicateur, ses ferventes prières, auxquelles Dieu accorda souvent des miracles; son humilité, sa douceur, tout en lui attiroit les ames à Dieu, et préparoit saint Remi à devenir l'apôtre des Français. Il y avoit environ cinq cents ans que les Gaules étoient sous la puissance des Romains, lorsque les Français s'en emparèrent; loin d'en chasser ou d'en faire périr les habitants subjugués, ils devinrent un même peuple avec eux, et peu à peu en adoptèrent les mœurs et le langage. Clovis, encore très jeune, étoit leur roi, et fut le plus célèbre conquérant de son siècle. Quoique païen, il traitoit avec bonté les chrétiens, qui étoient en grand nombre parmi les Gaulois, et surtout les évêques; il épargnoit les églises, et témoignoit des égards distingués aux personnes d'une vertu plus connue. Saint Remi fut de ce nombre; il lui fit rendre les vases enlevés de son église par un soldat païen, qu'il fit mourir.

Ce prince épousa en 493 Clotilde, dont le zèle pour la foi chrétienne et la sainteté ont mérité la vénération de l'Eglise. Elle travailla à adoucir la férocité de son mari, et vint à bout de lui inspirer peu à peu du respect, et même du goût pour la religion chrétienne. Elle obtint de lui que son premier fils reçût le baptême ; mais cet enfant étant mort peu de temps après, Clovis en fut vivement affligé, et s'en prit à Clotilde, d'avoir irrité, disoit-il, ses dieux, en leur préférant celui de l'Evangile. Clotilde eut un second fils, elle obtint encore qu'il fût baptisé : le Seigneur, pour éprouver sa vertueuse mère, permit aussi qu'il fût malade ; mais il exauça sa prière, et l'enfant recouvra la santé. Dans le même temps, une armée nombreuse, sortie de la Germanie et commandée par plusieurs rois, ayant passé le Rhin, parut sur les frontières de la France, dans l'intention de la piller et de s'en rendre maîtres. Clovis se hâta d'aller s'opposer à ses efforts, et leur livra bataille à Tolbiac, entre la Meuse et le Rhin. Il se mit à la tête de sa cavalerie ; mais le choc de l'ennemi fut si terrible, que l'armée de Clovis se débanda bientôt. Dans cet instant, il se souvint que Clotilde lui avoit dit : Si vous implorez le seul vrai Dieu, qui est le Dieu des chrétiens, vous remporterez la victoire. Plein d'espérance, il lève les yeux au Ciel, et dit tout haut : « O Christ! que Clotilde adore comme le fils du Dieu vivant, j'implore votre secours ; » délivrez-moi de mes ennemis, et je me ferai baptiser en votre nom ».

Au même instant, sa cavalerie dispersée se rallie autour de lui, le combat recommence : les ennemis sont vaincus, et leur chef tué. Il gagna cette célèbre victoire l'an 496. Depuis ce grand événement, Clovis se disposa à recevoir le baptême. Sainte Clotilde partit avec saint Remi pour aller au-devant du roi ; elle lui présenta le saint évêque, qui dès ce moment, commença à l'instruire des mystères et des lois de la religion. Le prince, docile aux lumières de la grâce, se distinguoit des autres catéchumènes par sa piété et son assiduité aux saints exercices. Il fut enfin baptisé par saint Remi avec la plus grande solennité religieuse, le jour de Noël, avec une de ses sœurs et trois mille Français.

Bientôt la foi de l'Evangile s'étendit par toute la France ; les miracles qu'opéroit saint Remi, son zèle pour le salut des ames, les gagnoient à Jésus-Christ. Il réprima par sa présence un grand incendie qui menaçoit la ville de Rheims d'une ruine universelle. En descendant pour cela de l'église de Saint-Nicaise, il imprima si fortement ses vestiges sur une pierre, qu'ils y sont toujours demeurés depuis ce temps-là ; et à peine parut-il devant les flammes, faisant le signe de notre rédemption et invoquant le nom de Jésus-Christ, qu'elles s'enfuirent devant lui aussi vite qu'il les put poursuivre. Il les fit sortir par une porte, qu'il commanda ensuite de boucher, avec défense de la rouvrir sous peine d'un grand châtiment. Un bourgeois la déboucha depuis, mais lui et tous ceux de sa maison moururent dans la même année.

Il eut plusieurs disciples que l'Eglise honore, et qui le secondèrent dans ses travaux apostoliques. Il en donna plusieurs pour pasteurs aux nouveaux fidèles, tant dans la Bourgogne que dans la France ; et, plein de jours et de mérites, il mourut le 13 janvier 533. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint-Christophe à Rheims.

PRATIQUE. Le prix des ames rachetées par le sang de Jésus-Christ est infini. Tout les Saints, à l'exemple du bon pasteur, ont tout sacrifié pour leur salut et celui de leurs frères ; voilà pour chacun de nous le seul intérêt essentiel, nécessaire et éternel que nous devons préférer à tout : et ce devoir s'étend sur tous les points de la conduite.

PRIÈRE. Divin Sauveur, qui par votre grâce nous avez appelés à la foi de votre Evangile, aidez notre foiblesse dans la pratique des vertus que le christianisme exige pour notre sanctification, et que votre infinie miséricorde soit à jamais glorifiée en nous. Ainsi soit-il.



Outre la fête de saint Michel et de tous les saints Anges, l'Eglise en a établi une particulière qu'elle célèbre en ce jour, pour remercier Dieu des grâces qu'il répand sur chaque ame par l'intercession et le zèle du saint Ange gardien. Nous devons à ce prince de la cour céleste un hommage habituel de respect, de confiance, de reconnoissance, dit saint Bernard, dont nous copions ici presque mot à mot la doctrine. La présence de notre Ange gardien mérite de notre part un respect de vénération. Sa charité soutenue pour nos véritables intérêts, doit nous inspirer en lui la plus vive confiance. Sa vigilance sur nous, et les services qu'il nous rend, ont droit à notre reconnoissance. Aimons donc, continue le saint docteur, les Anges tutélaires; ces esprits bienheureux seront un jour nos compagnons et nos cohéritiers dans la gloire, après avoir été en cette vie nos tuteurs et nos intercesseurs auprès de Dieu. Que notre dévotion pour eux soit digne, autant qu'il est possible, de leur puissante protection contre les ennemis visibles et invisibles que nous avons à éviter ou à combattre.

Quelque foible que nous soyons, quelque misérable que soit notre condition présente, quels que soient les dangers qui nous environnent, dit toujours saint Bernard, avec la grâce de Dieu, nous ne devons rien craindre sous la protection du saint Ange gardien. Il nous assistera dans nos tribulations, il nous rendra victorieux dans nos tentations, il nous fortifiera dans les angoisses de la mort, et conduira notre ame à Dieu, son principe et sa fin éternelle.

Pratique. Appliquons-nous à garder l'ordre que Dieu donna par Moïse à son peuple, avant d'entrer dans la terre promise. « Je vais, dit le Seigneur, envoyer mon Ange, qui marchera devant vous; il vous gardera » et vous conduira. Respectez-le, écoutez sa voix, mon nom est en lui ; il vous introduira dans la terre que « je vous ai préparée. »

Prière. Dieu trois fois saint, je vous adore avec les Anges dans le ciel et sur la terre, et vous supplie de m'accorder, par leur intercession, la grâce d'être fidèle à votre loi, en me conformant toujours en pensées, en désirs et en actions, à votre très sainte volonté. Ainsi soit-il.

SAINT ANDRÉ AVELLIN, CLERC-RÉGULIER THÉATIN.

Saint André Avellin naquit en 1521, à Castro-Novo, petite ville du royaume de Naples. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions à la vertu, et en pratiqua de bonne heure les exercices. Une physionomie heureuse exposa sa chasteté à quelques grands dangers; mais il en triompha par la prière, la mortification, la vigilance sur lui-même, et surtout par la fuite des sociétés dangereuses. Son désir d'être tout à Dieu, lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fit à Naples, avec grand succès, les études nécessaires, après lesquelles il entra dans l'exercice des fonctions du saint ministère, avec cet esprit de zèle, de pénitence et de charité, qui fit de sa conduite un modèle de perfection. L'archevêque de Naples le chargea de la direction spirituelle d'une communauté religieuse, dont il ramena la ferveur, en y rétablissant une régularité soutenue, dans une séparation habituelle du monde, dont la pratique rigoureuse excita contre notre Saint, de la part des mondains, une persécution qui lui attira des traitements indignes, qu'il souffrit avec une patience héroïque.

Le désir de se retirer dans une retraite où il ne fût occupé que de Dieu, détermina saint André Avellin, en 1556, à embrasser la règle des clercs-réguliers, appelés Théatins; et il se retira dans leur maison de Naples, où, ayant été reçu, on admira bientôt son humilité profonde, sa mortification habituelle et une charité pour le prochain si généreuse, qu'il sollicita lui-même vivement la grâce du meurtrier d'un de ses neveux qu'il aimoit tendrement. Grand nombre de personnes de tout état, réguliers et séculiers, lui donnèrent leur confiance, et, sous sa direction, ils avancèrent à grands pas dans le chemin de la vertu. Le célèbre cardinal Paul d'Arrezzo et saint Charles Borromée, pénétrés d'estime et de vénération pour notre Saint, le consultèrent et l'employèrent avec succès aux bonnes œuvres qu'ils lui confièrent.

Dans le temps où il s'appliquoit à rétablir dans le clergé l'esprit et les vertus des saints apôtres et de leurs premiers disciples, il fut appelé en différents endroits pour y fonder des maisons de son ordre. Dieu bénit partout le zèle d'André Avellin, et il l'autorisa plusieurs fois par le don de prophétie et l'éclat de plusieurs miracles. Notre Saint étoit dans sa quatre-vingt-huitième année, lorsqu'il tomba en apoplexie au pied de l'autel, au moment où il commençoit la messe, dont il ne put prononcer que ces paroles : « J'entrerai à l'autel du Seigneur », *introibo ad altare Dei*. Il fut administré, et expira le 10 novembre 1608. Clément XI l'a canonisé en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons.

Pratique. L'esprit du christianisme, et plus encore celui du sacerdoce de l'Eglise catholique, est un esprit d'humilité, de charité, de zèle; sans ces vertus, on n'est chrétien que de nom; sans elles, on exercera sans mérite pour soi-même, et souvent sans succès pour les autres, le plus saint et le plus important ministère. Que le prêtre soit saint pour sanctifier le peuple; que le peuple soit vertueux pour attirer la grâce et les succès qu'elle seule peut donner aux fonctions redoutables du plus auguste ministère.

Prière. Mon Dieu, donnez à votre Eglise cette piété que votre Apôtre a dit être la plus utile pour obtenir l'effet de vos promesses en cette vie et dans l'autre. Par elle, nous pratiquerons les vertus nécessaires à la sanctification dans tous les états, dans la mesure de notre vocation personnelle. Ainsi soit-il.



Saint Paul, ayant été obligé de sortir de la ville de Bérée en Macédoine, où il prêchoit avec beaucoup de fruit, pour ne pas tomber entre les mains des Juifs qui étoient venus de Thessalonique soulever le peuple contre lui, passa en Achaïe, et vint à Athènes. Pendant qu'il y attendoit Silas son compagnon, et Timothée son disciple, son esprit se sentit ému, et comme irrité en lui-même, dit saint Luc, voyant l'attachement que cette ville avoit pour l'idolâtrie. Il y conféra avec des philosophes épicuriens et stoïciens, qui, voulant lui faire rendre compte de sa doctrine, le menèrent à l'aréopage, c'est-à-dire, devant le sénat de la ville. Saint Paul, étant au milieu de cette assemblée, dit : « Seigneurs Athéniens, il me semble qu'en toutes » choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès; car, ayant regardé en passant les statues de vos » dieux, j'ai trouvé même un autel sur lequel il est écrit : au dieu inconnu. C'est donc ce » dieu, que vous adorez sans le connoître, que je vous annonce. Dieu, qui a fait le monde, » et tout ce qui est dans le monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans » les temples bâtis par les hommes. Il n'est point honoré par les ouvrages de la main des » hommes, comme s'il avoit besoin de ses créatures, lui qui donne à tous la vie, la respiration » et toutes choses. Il a fait naître d'un seul toute la race des hommes, et il leur a donné pour » demeure toute l'étendue de la terre, ayant marqué l'ordre des saisons, et les bornes de » l'habitation de chaque peuple, afin qu'ils cherchassent Dieu, et qu'ils tâchassent de le trouver » comme avec la main et à tâtons, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous : car c'est en » lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être; et, comme quelques-uns de vos poètes » ont dit, nous sommes même les enfants et la race de Dieu. Puis donc que nous sommes les » enfants et la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à

» l'argent, ou à la pierre, dont l'art et l'industrie des hommes a fait des figures. Mais Dieu, » étant en colère contre ces temps d'ignorance, fait maintenant annoncer à tous les hommes, et » en tous lieux, qu'ils fassent pénitence, parce qu'il a arrêté un jour auquel il doit juger le » monde selon la justice, par celui qu'il a destiné pour en être le juge, dont il a donné à tous » les hommes une preuve certaine, en le ressuscitant d'entre les morts ». Mais, lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, quelques-uns s'en moquèrent, et les autres dirent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point ». Ainsi Paul sortit de leur assemblée. Quelques-uns néanmoins se joignirent à lui, et embrassèrent la foi, entre lesquels fut Denys, membre de l'aréopage, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux.

On dit que saint Denys étoit originaire de Thrace, ce qui n'est appuyé que sur l'autorité d'un ancien, que quelques-uns ont pris pour saint Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze. Saint Chrysostôme témoigne qu'il étoit citoyen d'Athènes; et, quand il n'y seroit pas né, sa charge de sénateur ou conseiller de l'aréopage le persuaderoit assez. Cette dignité nous fait juger qu'il avoit mené dans le monde une vie sans reproche, et qu'il avoit acquis la réputation d'un homme de probité, puisqu'on ne recevoit personne dans l'aréopage, qu'après avoir examiné plusieurs fois sa conduite et ses mœurs avec beaucoup de sévérité. Les bonnes qualités naturelles de Denys, qui n'étoient que vertus humaines et morales avant sa conversion, furent sanctifiées par la grâce de son baptême. Il fut fait premier évêque de la ville d'Athènes, comme Eusèbe le prouve par une lettre que saint Denys, évêque de Corinthe, écrivit environ cent vingt ans après aux Athéniens. Après avoir beaucoup travaillé pour la propagation et la défense de l'Évangile, et avoir souffert diverses sortes de tourments très violents pour le même sujet, il couronna sa vie et sa confession par un glorieux martyre, vers l'an 95. La mémoire de son martyre est rapportée au 3 octobre, à Athènes, tant dans le martyrologe qui fut autrefois envoyé à Aquilée par le souverain pontife, et que saint Adon de Vienne transcrivit ensuite de sa propre main, à Ravenne, vers le milieu du neuvième siècle, que dans presque tous les autres martyrologes des Latins. La tête de ce bienheureux martyr avoit été transportée à Constantinople, et se conservoit dans la chapelle impériale, lorsque, sous Baudoin I, qui fut fait empereur de Constantinople l'an 1204, elle fut apportée en France par Nivelon, évêque de Soissons, et donnée à l'abbaye de Longpont, monastère de l'ordre de Cîteaux, dans son diocèse, où elle se garde encore. Le reste du corps de notre Saint fut envoyé à l'abbaye de Saint-Denys, près Paris, par le pape Innocent III, où ce précieux dépôt est singulièrement honoré.

Pratique. Toujours la véritable conversion, en soumettant les esprits à la foi, a purifié et sanctifié les cœurs. Pourquoi cette divine lumière, en nous éclairant, n'agit-elle pas avec le même succès sur cette soumission ? C'est que notre volonté dépravée est rebelle à la grâce, et que nous refusons de lever les obstacles qu'y opposent nos passions.

Prière. Esprit Saint, pardonnez-moi mes résistances a votre grâce : elles ont été jusqu'ici un obstacle à ma sincère conversion. Je renonce dès aujourd'hui à mes passions; aidez-moi a me délivrer de leur joug, afin que je jouisse du bonheur de ceux qui vous aiment. Ainsi soit il.



Saint François, natif de la ville d'Assise en Italie, avoit pour père un riche négociant, nommé Bernardon. Notre Saint fut élevé dans la science du commerce, qu'il exerçoit avec succès. Il étoit né avec un cœur si charitable, qu'il ne pouvoit refuser à aucun des pauvres qui lui demandoient l'aumône. Ces heureuses dispositions lui attirèrent bien des grâces, auxquelles il correspondit avec fidélité. Etant en prières dans l'église de Saint-Damien, qui tomboit en ruine, il conçut le dessein de réparer cette Eglise. Le père de notre Saint, qui craignit que cette entreprise n'épuisât sa fortune, s'y opposa; mais saint François s'armant d'un saint zèle, déclara à son père devant l'évêque d'Assise, qu'il renonçoit aux liens du sang, et au droit d'héritier, pour n'avoir plus d'autre occupation que celle de servir Dieu. Son sacrifice lui attira les bénédictions du Ciel; car il vint à bout par ses travaux, et par le secours des aumônes qu'il ramassa, de réparer non-seulement l'Église de Saint-Damien, mais encore celle de Notre-Dame-des-Anges, où il reçut l'admirable indulgence de Portioncule, si célèbre dans son ordre.

François avoit vingt-cinq ans quand il renonça au monde. Il embrassa la vie la plus pauvre et la plus mortifiée. En travaillant à son salut, il conçut le désir d'en faire connoître l'importance à ses frères. Ce zèle pour le salut des ames lui fit entreprendre de prêcher publiquement la pénitence dans les rues et dans les places publiques d'Assise; il le fit avec un succès surprenant. Trois disciples se joignirent d'abord à lui, ensuite le nombre s'accrut jusqu'à douze. Animés du même esprit, ils prêchoient avec la même ferveur. On ne parloit partout que des pénitents d'Assise, et leurs prédications faisoient les fruits les plus merveilleux. Saint François voyant ses disciples se multiplier de jour en jour, leur dressa une règle, et il en sollicita l'approbation auprès du pape Innocent III, qui la refusa d'abord, mais qui l'accorda quelque temps après.

Les mortifications étonnantes de notre Saint, son humilité, qui le porta jusqu'à refuser le saint ordre de la prêtrise, l'onction de ses paroles faisoient qu'on venoit de toutes parts pour embrasser son nouvel institut. Chaque ville vouloit en avoir des maisons; et les progrès de cet

ordre naissant furent si rapides, que dans le premier chapitre qu'il tint à Assise, il se trouva plus de cinq mille religieux. L'amour dont saint François brûloit pour Jésus-Christ, lui avoit inspiré un ardent désir du martyre. Il alla parmi les Sarrasins en Égypte et en Syrie pour le chercher; mais son divin maître lui réservoit une faveur précieuse, il vouloit en faire un martyr de la croix. Un jour qu'il méditoit profondément sur ce douloureux mystère, il en sentit une vive impression au côté, aux mains et aux pieds. S'étant démis du gouvernement de son ordre, et retiré sur le mont Alverne, il ne s'occupa plus que de la méditation des souffrances de Jésus-Christ. On pouvoit l'appeler un homme de douleurs, par ses infirmités et ses mortifications. Quelque sublime que fût sa sainteté, que Dieu manifestoit par quantité de miracles, il se regardoit comme un grand pécheur. Ayant eu révélation de sa mort, il s'y prépara avec une ferveur inconcevable. Elle arriva le 4 octobre 1226. Les prodiges qui illustrèrent son tombeau, n'ajoutèrent rien à la haute idée qu'on avoit de sa sainteté.

Br. P.

Pratique. C'est seulement aux humbles et aux petits que Dieu se révèle, et la sagesse mondaine, qui n'est qu'erreur, ténèbres ou corruption, ne conduit qu'au péché et à la mort. Étudions souvent au pied de la croix de Jésus-Christ: cette étude se fait surtout par la prière, et nous y trouverons la force et la sagesse divine, qui peut tout et qui sait tout.

Prière. Divin Sauveur, éclairez nos esprits sur le mystère adorable de vos souffrances et de votre mort pour le salut de nos ames, et donnez à nos cœurs les sentimens de contrition, de reconnoissance et d'amour qui vous sont dus à tant de titres. Ainsi soit-il.

SAINT SAENS, abbé en Normandie.

Le Saint que l'Église honore aujourd'hui est né en Irlande, dans le septième siècle. Il paroît, par le peu que les anciens auteurs ecclésiastiques en ont dit, que son éducation dans la vertu et dans les lettres fut faite avec soin, et qu'il répondit parfaitement à ce qu'on attendoit des bonnes qualités d'esprit et de cœur avec lesquelles il étoit né. Il étoit encore jeune quand saint Philibert, célèbre abbé de Jumiége, envoya quelques-uns de ses religieux en Irlande, pour diverses œuvres de zèle et de charité. Saens, dont le nom latin est Sidonius, fut si touché de la vie exemplaire de ces religieux, qu'il désira de s'attacher à eux, et les suivit lorsqu'ils revinrent en France. Il entra dans le monastère de Jumiége, et y prit l'habit. Il porta au plus haut degré de ferveur la mortification et l'humilité que l'on pratiquoit dans cette école des vertus, et devint le modèle de ce grand nombre de saints qui y étoient alors réunis.

La renommée le fit connoître à saint Ouen, archevêque de Rouen, et à la cour de Thierri III. Ce prince ayant appris du saint prélat tout le mérite de Saens, ne fit aucune difficulté de contribuer par ses libéralités à la fondation d'un nouveau monastère que lui proposa saint Ouen dans le pays de Caux, et voulut que notre Saint en fût le premier abbé. Son humilité céda, malgré ses répugnances, au désir du saint prélat, et le nouveau monastère fut la copie de celui de Jumiége, sous sa conduite. Saint Ouen, lié d'une amitié tendre avec le saint abbé, le consultoit dans les affaires les plus difficiles. Il le pria aussi de l'accompagner dans un voyage qu'il fit à Rome. A son retour dans son monastère, saint Saens parut plus occupé que jamais du désir d'être uni à Dieu, et il ne soupiroit qu'après le bonheur de le posséder. Ses vœux furent exaucés. Il mourut vers l'an 689. Son abbaye fut détruite au neuvième siècle, durant les guerres des Normands.

Pratique. Les voies de la divine Providence sont admirables, surtout à l'égard des Saints. Elle les discerne des autres, les appelle, les conduit, les éprouve, les soutient, et couronne ses dons en couronnant en eux leur fidèle persévérance. Secondons ses desseins sur nous, et soyons sûrs qu'elle veut notre bonheur véritable.

Prière. Mon Dieu, mon Père, mon Sauveur, je vous adore sous ces trois augustes noms que vous prenez dans les saints livres; et je m'abandonne avec soumission et confiance à votre sainte volonté. Délivrez-moi de toute crainte humaine et injuste; que je ne craigne que de vous offenser, et que je ne respire que pour vous servir et vous aimer. Ainsi soit-il.



La réputation dont jouissoit saint Benoît, pendant qu'il vivoit à Sublac, s'étant répandue au loin, les plus illustres familles de Rome lui confièrent l'éducation de leurs enfants. Equice lui confia Maur son fils, à l'âge de douze ans. Placide, fils du patrice Tertullus, n'en avoit que sept lorsqu'il fut mis sous sa conduite. Comme son cœur n'avoit point encore été corrompu par le monde, il étoit plus susceptible de recevoir les impressions de vertu que lui donnoit son maître.

Un jour, dit saint Grégoire, le jeune Placide se laissa tomber dans le lac de Sublac, où il étoit allé puiser de l'eau. Saint Benoît n'eut pas plus tôt appris cette accident, qu'il appela Maur, et lui dit : « Courez vite, mon frère, l'enfant est tombé dans l'eau ». Maur lui demande sa bénédiction, et s'empresse d'obéir. Il marche sur l'eau, jusqu'à l'endroit où étoit Placide; puis, le prenant par les cheveux, il revient au bord du lac. Ce ne fut qu'alors qu'il s'aperçut d'avoir marché sur l'eau. Saint Benoît attribua ce miracle à l'obéissance de son disciple; mais celui-ci l'attribua à l'ordre et à la bénédiction de son maître. Placide décida la dispute, en disant : « Lorsque j'ai été tiré de l'eau, j'ai vu sur ma tête le manteau de l'abbé, et lui-même » qui me secouroit ».

La conservation miraculeuse de sa vie fut regardée comme l'emblème de ce qu'avoit fait la grâce pour le sauver de l'abîme du péché. Il parvint à un tel degré de perfection, que saint Benoît eut toujours pour lui une tendresse particulière, et qu'il le mena avec lui au Mont-Cassin en 528. Tertullus, qui étoit le principal fondateur de ce monastère, vint, quelque temps après, leur faire une visite. Il fut très touché des vertus de son fils; et, pour en témoigner sa reconnoissance à saint Benoît, il lui donna une partie des biens qu'il avoit dans le pays. Il lui en donna encore d'autres en Sicile, et le saint patriarche y fonda un nouveau monastère près de

Messine. Placide, âgé d'environ vingt-six ans, en fut fait abbé. On croit qu'il vint en Sicile en 541, quelque temps avant la mort de saint Benoît.

Placide établit parmi ses frères un esprit de pénitence, de détachement, de prière, de mortification, qu'il avoit puisé auprès de saint Benoît. Mais la tranquillité dont il jouissoit dans la solitude, fut troublée par une flotte de pirates païens qui abordèrent en Sicile. Ces barbares, qui haïssoient les chrétiens, et surtout les moines, massacrèrent le saint abbé avec ses religieux, qui étoient au nombre de trente, et mirent le feu au monastère, vers l'an 546.

Pratique. C'est une erreur aussi générale que grossière en elle-même, de croire que le simple chrétien ne soit point obligé, pour être sauvé, à remplir les mêmes devoirs que les religieux. Il n'y a de différence de l'un à l'autre, quant à la loi, à la pratique de la charité, de l'humilité et de la foi, que dans l'usage des moyens; car, pour appartenir à Jésus-Christ, dit saint Paul, il faut, dans tout état, crucifier sa chair, être mort au monde, et ne vivre que pour Dieu.

Prière. Mon Dieu, séparez-nous de ce monde de cœur et d'esprit; faites, par votre grâce, que nous y vivions comme n'y vivant pas, afin que nous ne vivions qu'en vous, de vous et pour vous. Ainsi soit-il.

SAINT FÉLIX DE VALOIS; INSTITUTEUR DE L'ORDRE DE LA SAINTE-TRINITÉ.

Saint Félix de Valois est né en 1127. Sa naissance distinguée et des biens considérables ne lui parurent que de grands dangers pour son salut. Docile à la grâce qui l'appeloit à la perfection évangélique, il quitta le siècle pour être inconnu aux hommes, et pour ne s'occuper que de Dieu, en travaillant à sa propre sanctification. Il se retira dans une solitude qu'il choisit dans une forêt, au diocèse de Meaux; il joignit dans cette retraite à la prière et à la contemplation, les plus rigoureuses austérités de la pénitence. La réputation de sainteté dont il jouissoit depuis quelque temps, attira dans son désert saint Jean de Matha, qui, ayant obtenu de lui, par de vives instances, la permission de vivre sous sa conduite, acquit avec la connoissance des voies intérieures de la perfection, un si grand empire sur lui-même, que bientôt le maître ne vit en son disciple qu'un modèle à admirer.

La ferveur de ces deux anachorètes dans la continuité des veilles et des jeûnes étoit comparable à tout ce que les saints solitaires de la Thébaïde ont pratiqué de vertus héroïques. Nos deux Saints concertèrent ensemble le projet de fonder un ordre religieux pour la rédemption des captifs, et travaillèrent conjointement à exécuter cette grande œuvre, pour laquelle ils eurent à supporter des peines, des fatigues, des dangers dans divers voyages que fit saint Jean de Matha à Rome et en Barbarie, pendant que saint Félix de Valois, chargé du gouvernement du nouvel ordre, éprouvoit toutes les contradictions et les obstacles que le monde et l'enfer opposèrent à son zèle; mais la main du Seigneur le soutint toujours, et le combla de bénédictions. Il mourut dans la solitude de Cerfroy, au diocèse de Meaux, le 4 novembre 1212, âgé de plus de quatre-vingt-cinq ans.

Pratique. La charité qui aime Dieu par-dessus tout, est aussi celle qui nous fait aimer le prochain comme nous-même en vue de Dieu. Celui qui garde ce grand précepte, observe dès lors tous les points essentiels de la loi Notre-Seigneur Jésus-Christ nous ayant aimés jusqu'à mourir pour nous, ses vrais disciples regardent en ce Dieu Sauveur tous les hommes comme leurs frères, et n'épargnent rien pour concourir à leur salut.

Prière. Eclairez, Seigneur, les chrétiens de nos jours sur le prix de leurs âmes, que vous avez rachetées au prix infini de votre sang, et donnez-nous la force de sacrifier tout à l'intérêt éternel de notre propre salut et de celui de nos semblables. Ainsi soit-il.



SAINT BRUNO, issu d'une famille noble et ancienne, naquit à Cologne vers l'an 1035. Dès ses premières années, on ne vit rien en lui qui ressentît les foiblesses ordinaires de l'enfance. Ses parents, recommandables par leur piété, l'élevèrent sous leurs yeux, et le mirent dans l'école de saint Conibert, à Cologne. Le jeune Bruno y fit des progrès si rapides dans les lettres et la vertu, que saint Annon, alors évêque de cette ville, lui donna un canonicat dans son église. Il quitta Cologne pour aller continuer et achever ses études à Rheims, ville alors célèbre par la réputation dont jouissoit son école. Il y parcourut la carrière de toutes les sciences qu'on y enseignoit; mais il excella surtout dans la philosophie et la théologie, et ses contemporains le regardent comme l'un des plus illustres élèves de l'école de Rheims.

L'archevêque Gervais l'ayant élevé à la dignité d'écolâtre, le Saint justifia le choix du prélat, par sa prudence et son savoir. Toutes ses leçons avoient pour objet principal de conduire à Dieu, de faire connoître et respecter sa loi. Beaucoup de ses disciples rendirent son nom célèbre, et portèrent sa réputation dans des pays fort éloignés. Plusieurs prélats et abbés, qui vécurent dans le même siècle, se faisoient gloire d'avoir eu Bruno pour maître. Il étoit regardé, selon l'expression d'un ancien auteur, comme la lumière de l'Église, le docteur des docteurs, la gloire de l'Allemagne et de la France, l'ornement de son siècle, le modèle des hommes de bien. Après la mort de l'archevêque, qui arriva en 1067, Manassès I parvint, par des voies simoniaques, à se mettre en possession du siége de Rheims. Il n'eut pas plus tôt usurpé cette dignité, qu'il opprima son troupeau, et se rendit coupable de plusieurs crimes qui attirèrent sur lui l'exécration publique. Bruno, zélé pour la gloire de Dieu, et sensible aux abus dont il étoit témoin, condamna hautement la conduite scandaleuse de Manassès. On le cita à comparoître au concile assemblé à Autun en 1077. Le coupable, ayant refusé de paroître à la citation, fut suspendu de ses fonctions.

Il y avoit déjà quelque temps que saint Bruno avoit formé le projet de quitter le monde, et il

(1) Les principaux traits de la vie de saint Bruno, peints par Lesueur, formant vingt-deux tableaux exécutés en lithographie, sont accompagnés de la Vie du Saint et de celle du peintre. 1 vol. grand in-folio. Paris, chez J.-J. Blaise, libraire-éditeur.

se sentoit de plus en plus pénétré d'ardeur pour la poursuite des biens éternels. Après avoir résigné son bénéfice, et renoncé à tout ce qu'il possédoit dans le monde, il alla au château de Réciac, en Champagne, où il resta peu de temps, et revint ensuite à Rheims. Enfin il se retira à Saisse-Fontaine, au diocèse de Langres, où il vécut dans la ferveur avec quelques-uns de ses compagnons. Bruno, qui tendoit à la perfection, délibéra avec eux sur la conduite qu'il avoit à tenir. Il consulta également saint Robert, abbé de Molesme, qui lui conseilla de s'adresser à Hugues, évêque de Grenoble. Il se mit en route avec six de ses compagnons; ils arrivèrent à Grenoble l'an 1084. S'étant jetés aux pieds de saint Hugues, ils le prièrent de leur accorder, dans son diocèse, un lieu où ils pussent servir Dieu loin du tumulte et des embarras du monde. Le saint évêque, ne doutant point qu'ils ne vinssent de la part de Dieu, leur assigna le désert de Chartreuse, et leur promit sa protection.

Bruno et ses compagnons bâtirent un oratoire et de petites cellules à peu de distance l'une de l'autre. Ce fut au mois de juin 1084 que le Saint se retira dans ce désert. Les nouveaux religieux n'y furent pas plus tôt établis, qu'ils construisirent une église sur une hauteur, près de laquelle ils se firent des cellules. Ils étoient d'abord deux dans chaque cellule; mais, bientôt après, chacun eut la sienne. Il seroit difficile de peindre la vie merveilleuse de saint Bruno et de ses compagnons : la prière, le jeûne, le silence perpétuel, la pauvreté, le travail, et tout ce que la pénitence a de plus austère, y étoit observé. L'exemple de ces pieux solitaires réveilloit les ames lâches de leur léthargie; on voyoit des personnes de tout âge et de toute condition courir dans leur désert pour partager leur pénitence.

Six ans s'étant passés de la sorte, le pape Urbain II, qui avoit été disciple de saint Bruno, à Rheims, le manda à Rome. L'humble religieux, en quittant sa solitude, fit à l'obéissance le plus pénible de tous les sacrifices. Il partit pour l'Italie en 1089, après avoir nommé Landuin prieur de sa chère communauté. Son départ causa une vive douleur à ses disciples; plusieurs lui déclarèrent qu'ils ne le quitteroient jamais, et il fut obligé de les mener à Rome avec lui. Il fut reçu du pape avec de grandes marques d'estime et d'affection. Il voulut même qu'il logeât dans son palais, afin d'être plus à portée de le consulter sur les affaires de sa conscience et le gouvernement général de l'Eglise. Cependant le tumulte de la cour de Rome devenoit de jour en jour plus insupportable à saint Bruno; il n'y trouvoit point ces douceurs qu'il avoit goûtées dans la solitude, et il trembloit au milieu des distractions occasionées par le commerce du monde. Le pape, voulant se l'attacher, le pressa d'accepter l'archevêché de Reggio, dans la Calabre; mais les instances du Saint furent si vives, que le souverain pontife lui permit de se retirer, non à la Chartreuse, mais dans quelque désert sur les montagnes de la Calabre.

Le saint Solitaire, ayant un endroit conforme à ses désirs dans le diocèse de Squillace, s'y établit, en 1090, avec les nouveaux disciples qui s'étoient attachés à lui en Italie.

Le monastère de la Torre fut le second que saint Bruno fonda dans la Calabre. Il y établit la pratique des vertus qui faisoient le caractère distinctif de ses disciples. Quoique éloigné de la grande Chartreuse, il en étoit toujours regardé comme le père, et il ne s'y faisoit rien d'important sans ses conseils; de sorte que les Chartreux de France et d'Italie étoient tous animés du même esprit. Le temps où saint Bruno devoit aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus et de ses travaux étant arrivé, il assembla sa communauté autour de son lit, et fit une espèce de confession publique de toute sa vie : il fit ensuite une profession de foi, que ses disciples écrivirent, et qu'ils nous ont conservée. Enfin, il rendit tranquillement l'esprit, le 6 octobre 1101. Il fut enterré dans le cimetière de l'église de Notre-Dame de la Torre. Les miracles qu'il avoit opérés pendant sa vie, et ceux que Dieu accorda par son intercession après sa mort, décidèrent Léon X à le béatifier. En 1623, Grégoire XV a étendu son culte, en l'autorisant dans toute l'Eglise.

Pratique. La méditation constante de l'éternité interrompoit le repos de saint Bruno pendant la nuit, et éloignoit le sommeil de ses yeux. Elle excitoit de plus en plus sa ferveur, et donnoit toujours un nouveau degré de chaleur à sa componction. Si nous voulons l'imiter, méditons sans cesse; soyons seuls avec Dieu seul, en rapportant tout à lui. Notre vie sera innocente, nos pensées pures, nos paroles discrètes et édifiantes, nos actions pieuses et conformes à tous nos devoirs.

Prière. Ce n'est, Seigneur, que dans la méditation, la solitude du cœur et le silence des sens, que l'on entend votre voix. Donnez-nous l'attention et le recueillement nécessaires à la prière, et le dégoût des choses du monde, afin que tout en nous ne tende qu'à vous. Ainsi soit-il.



Les parents de ce bienheureux attribuèrent à saint Joseph la grâce d'avoir obtenu cet enfant, le seul fils qu'ils eussent eu jusqu'alors. Son père étoit le duc de Palma. Toute sa famille étoit une réunion de personnes pieuses. Les grandeurs, les richesses n'avoient point corrompu leurs cœurs ; elles vivoient au milieu du monde comme n'y vivant pas, et usoient de ses biens comme n'en usant pas. Marie-Joseph étoit encore fort jeune lorsqu'il fut ébranlé par la résolution que prirent deux de ses sœurs de suivre leur penchant à la vie religieuse. Son père se refusa long-temps à ses désirs, mais à la fin vaincu par les larmes et les instances réitérées de ce fils vertueux, il se laissa persuader que Dieu appeloit ce cher enfant à son service, et lui donna son consentement.

L'ordre des Théatins, qui sont destinés au soulagement des malades et des mourants, et à l'extirpation des hérésies, lui parut être celui qui convenoit le mieux à ses goûts. Il y entra, et le 25 mars 1666 il prononça ses vœux en présence de toute sa famille rassemblée. Cette cérémonie renouvela toutes les peines de son père, dont les larmes coulèrent pendant tout le temps qu'elle dura. Avant de commencer les études nécessaires à l'état ecclésiastique, sa santé foible et chancelante l'obligea de retourner chez ses parents, où il porta la bonne odeur de Jésus-Christ ; sa conduite étonnoit et charmoit tous ceux qui le connoissoient. Les uns avoient peine à croire qu'un jeune seigneur, né dans un rang si distingué, abandonnât tout ainsi pour s'attacher au service des pauvres et des malades ; les autres, plus chrétiens, admiroient en lui la force de la grâce qui fait surmonter tous les obstacles, et conduit toujours ceux qu'elle anime, au but où Dieu veut qu'ils arrivent.

Au moment de reprendre le cours de ses études, il apprit la mort de sa belle-sœur, et

immédiatement après son oncle, aussi religieux théatin, lui ordonna de se rendre sur-le-champ en Sicile, afin d'y consoler son jeune frère. Il n'y arriva que pour être témoin de la mort de ce frère bien-aimé, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras, avec toute la force d'ame d'un héros chrétien, à l'âge de vingt-quatre ans. Un jeune enfant, que cette mort laissa orphelin, fut confié par lui à des personnes dignes de son estime, et capables de l'instruire autant dans la science du salut que dans les belles-lettres. Lorsqu'il eut pourvu aux arrangements le plus nécessaires, il se transporta à Palerme, afin d'y achever son cours de théologie; il n'étoit alors que diacre. Il fut élevé au sacerdoce en 1675, et mérita constamment, par sa conduite régulière, l'estime de ses supérieurs, qui, ayant égard à la foiblesse de sa santé, le dispensèrent de prêcher et de confesser.

A compter de cette époque, il s'occupa uniquement d'études sérieuses et convenables à son état : il établit, avec ses quatre sœurs religieuses, une correspondance où sont exprimés les sentiments de la plus sincère piété. Les ouvrages qu'il publia lui attirèrent l'admiration des hommes les plus distingués de son temps par leur science profonde et leur érudition. Le père Mabillon, qui l'avait vu à Rome, fait le plus grand éloge de ses qualités, que relevoient encore l'amabilité et la douceur de ses manières. Malgré son mérite, Thommasi avoit refusé plusieurs emplois honorables; à la fin cependant, ne pouvant résister à des ordres absolus, il fut nommé cardinal par le pape Clément XI. Cette nouvelle dignité ne changea rien à la conduite du religieux théatin, il s'y conduisit toujours comme un véritable disciple de Jésus-Christ; et, placé dans un rang éminent, il donnoit l'exemple de toutes les vertus.

Le Seigneur le soutint ainsi dans la plus grande sainteté jusqu'à l'âge de soixante-trois ans. Ce fut la veille de Noël 1712, qu'il commença à sentir les premières atteintes du mal qui devoit le mettre en possession de son bien-aimé. Le 31 décembre il dicta son testament, et le lendemain il rendit à Dieu son ame pure et sans tache.

(*Extrait de sa Vie.*)

PRATIQUE. La soif de savoir est souvent dangereuse, et nous devons nous défier de nous-même lorsque l'étude a pour nous trop d'attraits. Lorsque nous nous y abandonnons avec une ardeur excessive, elle est notre unique pensée, notre unique occupation; et nous perdons de vue l'étude bien plus importante, la seule chose nécessaire ici-bas, notre salut éternel.

PRIÈRE. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que les intérêts temporels nous fassent jamais oublier nos devoirs envers vous. Vous ne nous avez créés que pour vous aimer, pour vous servir, et tout le reste n'est rien en comparaison de cette unique destination. Donnez-nous la grâce de veiller si bien sur nous-même, de régler si bien notre conduite, que tout tende en nous vers le seul but auquel vous nous destinez. Ainsi soit-il.



Brigitte, qu'on appelle communément Brigite ou Brigide, étoit fille de Birger, prince du sang royal de Suède; sa mère se nommoit Sigride, et descendoit des rois des Goths. Ils vivoient l'un et l'autre dans la pratique la plus exacte du christianisme, et avoient une grande dévotion à la passion du Sauveur. Sigride étant morte vers l'an 1302, et peu de temps après la naissance de notre Sainte, la jeune Brigitte fut élevée par une de ses tantes, qui étoit également recommandable par ses vertus. Elle fut privée de la parole jusqu'à l'âge de trois ans; mais elle ne sut pas plus tôt parler, qu'elle se servit de sa langue pour louer Dieu. Dès son enfance, la grâce agissoit si puissamment dans son cœur, qu'elle n'avoit d'attrait que pour les exercices de piété.

A l'âge de dix ans, elle fut singulièrement touchée d'un sermon qu'elle entendit sur la Passion, et la nuit suivante elle crut voir Jésus-Christ attaché sur la croix, tout couvert de plaies et de sang. Il lui sembla aussi qu'une voix lui disoit : « Regardez-moi, ma fille. Eh ! » qui vous a traité de la sorte, dit-elle? Ce sont, répondit la même voix, ceux qui me » méprisent, et qui sont insensibles à mon amour pour eux ». L'impression que fit sur elle ce songe mystérieux ne s'effaça jamais, et les souffrances de Jésus devinrent le sujet continuel de ses méditations. Lorsque Brigitte eut atteint l'âge de seize ans, elle épousa, par obéissance pour son père, Ulphon, prince de Néricie, en Suède. Ils passèrent dans la continence la première année de leur mariage, et leur maison devint une espèce de monastère où ils pratiquoient les austérités de la pénitence.

Après la naissance de huit enfants, qui moururent la plupart en bas âge, les deux époux s'engagèrent, par un vœu, à passer le reste de leur vie dans la continence. Ils se regardèrent comme le refuge des malheureux; ils fondèrent un hôpital pour les malades, qu'ils servoient

de leurs propres mains. Ulphon fit avec sa vertueuse épouse, un pèlerinage à Compostelle. En passant par Arras, il fut attaqué d'une maladie dangereuse; Brigitte obtint sa guérison par ses prières. Lorsque le prince fut rétabli, il partit pour la Suède, où il mourut peu de temps après, en odeur de sainteté, dans le monastère d'Alvastre, de l'ordre de Cîteaux.

Brigitte, devenue libre, renonça au rang de princesse, pour se consacrer entièrement à la pénitence; elle partagea les biens de son mari entre ses enfants, et oublia ce qu'elle avoit été dans le monde. Les austérités qu'elle pratiquoit sont incroyables. Ayant fait bâtir le monastère de Wastein, au diocèse de Lincopen en Suède, elle y mit soixante religieuses; elle y mit aussi, dans un bâtiment séparé du même monastère, treize prêtres. Elle leur donna à tous la règle de Saint-Augustin, à laquelle elle ajouta quelques constitutions particulières.

Notre Sainte, après avoir passé deux ans dans le monastère de Wastein, fit un pèlerinage à Rome, dans le dessein d'aller prier sur le tombeau des apôtres. Elle s'y fit admirer par l'éclat de ses vertus, et elle y vivoit dans la retraite, visitoit les églises, et servoit les malades dans les hôpitaux. Dure à elle-même, elle étoit pleine de douceur pour les autres. Elle fonda dans cette ville une maison pour les étudiants et les pèlerins suédois, laquelle fut rebâtie sous Léon X. Pendant les trente dernières années de sa vie, la Sainte se confessa tous les jours, et elle participoit plusieurs fois la semaine à la divine eucharistie.

Rien n'est plus fameux dans la vie de sainte Brigitte, que les révélations dont elle fut favorisée, et qui eurent pour objet principal les souffrances du Sauveur, et les révolutions qui doivent arriver en certains empires. Ces révélations furent écrites, d'après ce qu'elle en avoit dit, par Pierre, moine de Cîteaux, et par Mathias, chanoine de Lincopen, qui, l'un et l'autre, avoient été les directeurs de sa conscience. Ce qu'on admire le plus dans la Sainte, c'est cette simplicité avec laquelle elle soumettoit ses révélations au jugement de l'Eglise. Elle ne se servit de ces faveurs si extraordinaires, que pour s'établir plus solidement dans la charité et dans l'humilité; de sorte qu'on peut dire que, si ses révélations ont rendu son nom célèbre, ses héroïques vertus l'ont rendue vénérable à toute l'Eglise.

Il seroit impossible de donner une juste idée de son ardent amour pour Jésus-Christ crucifié. Ce fut cet amour qui lui inspira le dessein de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Elle arrosa de ses larmes les lieux qui avoient été sanctifiés par la présence du Sauveur. Etant revenue à Rome, elle y fut attaquée de diverses maladies qu'elle souffrit avec une résignation admirable. Se sentant près de sa fin, elle donna des avis fort touchants à son fils Birger, et à sa fille Catherine; après quoi elle se fit étendre sur un cilice pour recevoir les derniers sacrements. Elle mourut le 23 juillet 1373, à l'âge de soixante-onze ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent *in Panisperna*, qui appartenoit aux pauvres Clarisses. Boniface IX la canonisa le 7 octobre 1391.

Pratique. La vie et les souffrances de Jésus-Christ, sont le livre où les ames qui servent Dieu, et qui pratiquent la vertu, trouveront des motifs puissants, ainsi que des moyens efficaces, de travailler à leur perfection. Si on les considère, si on les médite avec attention, elles parleront un langage qui pénétrera jusqu'au fond du cœur, qui réformera nos pensées, nos sentiments et nos affections. En un mot, en méditant les souffrances du Sauveur, on acquiert cette précieuse ressemblance avec lui, dans laquelle consistent la réformation et la perfection de l'homme intérieur, et qui nous assure le droit de participer à l'héritage céleste.

Prière. Divin Sauveur, modèle adorable des justes de tous les siècles, faites de moi, par votre grâce, cet homme intérieur qui, en suivant vos traces, est assuré d'arriver au bonheur céleste que vos souffrances et votre mort ont mérité aux vrais disciples de votre croix. Ainsi soit-il.





Le pape Innocent I assure de la manière la plus expresse, que les fondateurs des églises des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique, avoient été ordonnés évêques par saint Pierre et ses successeurs. L'histoire des martyrs de celles de Lyon et de Vienne, qui souffrirent en 177, prouve qu'elles étoient très florissantes dans le deuxième siècle. La lumière de l'Evangile cependant ne pénétra pas si tôt à l'extrémité des Gaules, comme nous l'apprenons de Sulpice Sévère, et des Actes de saint Saturnin. Saint Germain de Paris, et plusieurs autres évêques français, disent, dans une lettre à sainte Radegonde, qu'à la vérité la foi avoit été plantée dans les Gaules dès la naissance du christianisme, mais qu'elle n'y avoit pas fait des progrès bien rapides jusqu'à l'an 560, que la miséricorde divine y envoya saint Martin. Il n'en n'est pas moins certain qu'on y voyoit en divers endroits de nombreuses églises, qui précédemment avoient été fondées par les sept évêques envoyés par le saint-siége.

Saint Denys, l'un de ces sept missionnaires envoyés de Rome dans les Gaules, s'avança plus avant dans le pays que les autres, et fixa son siége à Paris. Ce fut lui qui fonda les églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne, et quelques autres, qui étoient florissantes dans le quatrième siècle. Nous lisons dans les Actes de saint Denys, que cet évêque, rempli de zèle, fit bâtir une église à Paris, et convertit un grand nombre d'idolâtres à la foi. Les travaux de son apostolat furent couronnés par le martyre. L'opinion la plus probable est qu'il souffrit durant la persécution de Valérien, en 272. Saint Grégoire de Tours, Fortunat et les martyrologistes d'Occident, qui suivent les Actes de son martyre, nous apprennent qu'il fut long-temps emprisonné pour la foi, et qu'il termina sa vie pour le glaive avec Rustique, prêtre, et Eleuthère, diacre. L'auteur des mêmes Actes ajoute que les trois Martyrs furent jetés dans la Seine; mais qu'une femme chrétienne, nommée Catulla, les ayant retirés, les enterra honorablement près du lieu où ils avoient été décapités. Les fidèles bâtirent une chapelle sur leur tombeau.

En 469, les pieuses exhortations de sainte Geneviève firent élever une église sur les ruines de cette chapelle; et les chrétiens venoient de toutes parts la visiter avec beaucoup de dévotion,

comme nous l'apprenons de plusieurs endroits des ouvrages de saint Grégoire de Tours. Il résulte de ces mêmes passages, que l'église dont il s'agit étoit hors des murs de la ville, quoiqu'elle n'en fût pas éloignée. Le roi Dagobert, qui mourut en 638, ayant fondé la célèbre abbaye de Saint-Denys, on y transporta les reliques de saint Denys et de ses compagnons. Les rois de France ont eu leur sépulture dans l'abbaye de Saint-Denys depuis plusieurs siècles. Dès l'établissement du christianisme, les fidèles ont toujours honoré le saint apôtre de la France et ses compagnons, avec une vénération singulière, et c'est à la protection de ces saints patrons, que l'Eglise gallicane attribue l'avantage d'avoir conservé, depuis sa conversion, le sacré dépôt de la foi dans toute sa pureté.

Pratique. Les hommes apostoliques qui convertirent tant de nations à la foi, étoient remplis de l'esprit de Jésus-Christ; ils ne cherchoient que sa gloire, ils n'agissoient et ne vivoient que pour lui. Ils se rappeloient sans cesse que Jésus-Christ, dont ils devoient être les imitateurs, n'avoit envisagé que la gloire de son Père. Demandons à Dieu des ministres dignes de leur vocation, et soumettons-nous humblement aux avis qu'ils nous donneront.

Prière. Dieu Sauveur, qui avez rendu saint Denys si cher à la France, accordez-nous, par l'intercession de ce digne apôtre des Français, des ministres qui l'imitent, afin qu'en croyant les vérités qu'ils nous annonceront de votre part, nous en fassions la règle de toutes nos actions. Ainsi soit-il.

SAINT EXUPÈRE, ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Saint Exupère, qui naquit dans l'Aquitaine, selon l'opinion la plus commune, fut élevé sur le siége de Toulouse après la mort de saint Sylvius. Saint Jérôme, qui étoit en commerce de lettres avec lui, lui donne de grands éloges en plusieurs endroits de ses ouvrages. Il loue surtout sa charité pour les pauvres. Il souffre, dit-il, la faim, pour nourrir ses frères; il se condamne à des privations volontaires, afin de pourvoir aux besoins des autres. La pâleur de son visage annonce l'austérité de ses jeûnes; mais sa pauvreté le rend véritablement riche. Cette pauvreté est telle, qu'il se voit réduit à porter le corps du Seigneur dans un panier d'osier, et son sang dans un vase de verre. Sa charité pénétroit au-delà des mers; il en fit ressentir les effets aux solitaires de l'Egypte et des contrées voisines.

Ce fut sous son épiscopat que les Vandales, les Suèves et les Alains causèrent d'horribles carnages dans les Gaules. La tendresse avec laquelle il voloit au secours des malheureux, faisoit verser des larmes de joie à saint Jérôme. Ce Père lui dédia ses commentaires sur le prophète Zacharie. Saint Exupère ne fut pas témoin de la prise de Toulouse par les Barbares, Dieu lui ayant épargné ce sujet de douleur. Il vivoit encore en 409, lorsque saint Paulin de Nole, qui écrivoit en cette année, le compte parmi les grands évêques qui illustroient alors l'Eglise des Gaules. On ne sait ni le lieu ni l'année de sa mort.

Le pape Innocent lui adressa une décrétale qui est célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Elle est divisée en plusieurs articles qui ont pour objet divers réglements concernant la discipline. Saint Exupère est honoré à Toulouse en ce jour. On y célèbre la fête de l'invention ou de la translation de son corps, le 14 de juin.

Pratique. La charité doit être générale et universelle, parce que tout homme pauvre est notre prochain et notre frère, formé comme nous à l'image de Dieu, membre comme nous de Jésus-Christ, destiné comme nous à la gloire immortelle. La volonté de faire l'aumône doit donc s'étendre à tous les pauvres; autrement on auroit lieu de craindre que les aumônes ne fussent totalement capricieuses.

Prière. Qu'une charité pleine et entière, Seigneur, nous fasse percer dans ces sombres retraites pour y calmer et adoucir les maux de ces infortunées victimes de l'injustice des hommes, et qu'à l'exemple de saint Exupère, nous secourions nos frères, afin d'en recevoir comme lui notre récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.



De Borgia, fils d'un duc de Gandie, grand d'Espagne, naquit à Gandie, ville du royaume de Valence. Le vœn que sa mère avoit fait le fit nommer François : ses parents qui avoient de la piété lui en inspirèrent. Après la mort de sa mère, qu'il perdit à dix ans, son père le confia à l'archevêque de Saragosse, son oncle; il continua ses études avec succès, et prit dès lors le goût du cloître. Pour le lui faire perdre; on l'envoya à la conr de Charles-Quint; on réussit, mais Dieu le préserva des désordres de la cour. Quoique très pieux, il cherchoit à briller parmi les courtisans : l'impératrice Isabelle lui fit épouser, à dix-huit ans, Eléonore de Castro, dame de son palais; et l'empereur le fit marquis de Lombay et premier écuyer de son épouse. Il vécut saintement dans le mariage, et eut plusieurs enfants.

Charles-Quint, frappé de tant d'ordre et de sagesse dans le jeune de Borgia, l'appeloit le *miracle des princes*. Il l'honoroit de son amitié et prenoit ses conseils. De Borgia le suivit à la guerre : au retour d'une campagne, il fut attaqué d'une maladie violente, dans laquelle on admira sa patience et sa piété. Cette maladie et la mort de l'impératrice, dont il vit le cadavre défiguré, furent les moyens dont Dieu se servit pour le détacher du siècle; il fit alors le vœu d'entrer en religion, s'il survivoit à sa femme. Cependant il est fait vice-roi de Catalogne : dans cette dignité, il fut mortifié, fervent et zélé pour le bien; il communioit tous les dimanches, il consacroit trois jours à s'y préparer, et trois jours à en remercier Dieu. Devenu duc de Gandie par la mort de son père, il y rétablit l'hôpital, et y commença un établissement de Jésuites. Son épouse, qui avoit part à ses bonnes œuvres, le laissa veuf à trente-six ans. Dès qu'il eut pourvu à l'établissement de ses enfants par des alliances illustres, saint Ignace le reçut dans sa compagnie. Après quelques épreuves, il fit ses vœux, avec la permission du pape de

demeurer dans le monde; il y passa quatre ans sans être connu pour jésuite; il étudia la théologie, et s'exerça à la profession religieuse.

Il va à Rome pour le jubilé; il y est reçu, malgré lui, avec tous les honneurs dus à son rang: il y fonde le collége Romain et la maison professe des Jésuites; il fait ensuite à l'empereur la démission de ses titres et de ses charges, et prend l'habit de jésuite : dès lors il n'a plus de pensées et de désirs que pour le ciel. Ordonné prêtre, il célèbre sa première messe au château de Loyola. Le pape Jules III qui lui avoit fait l'accueil le plus tendre, se disposoit, suivant l'intention de l'empereur, à le revêtir de la pourpre romaine. L'humble Borgia prie saint Ignace de s'y opposer; néanmoins le cardinalat lui est offert, mais avec la liberté de l'accepter.

Depuis le refus qu'il en fit, il se livra aux fonctions du saint ministère avec un zèle et un succès prodigieux, surtout auprès des grands; il soutint avec force les intérêts de sa compagnie, la défendit contre des ennemis puissants, et contribua beaucoup à sa propagation : il y étoit si attaché, qu'on tenta inutilement de l'en faire sortir. Saint Ignace voyant les bénédictions que Dieu répandoit sur les travaux et les entreprises de saint François, le nomma supérieur pour l'Espagne et le Portugal, et fut contraint de modérer son humilité et ses austérités trop excessives. Quoique souffrant, de Borgia travailla toujours à l'œuvre de Dieu. Après avoir été attaqué gratuitement dans sa réputation, chargé des négociations les plus importantes, honoré de la confiance des princes, chéri de plusieurs souverains pontifes, exercé par des maladies dangereuses, après avoir procuré la gloire de Dieu, et s'être sacrifié au salut des petits et des grands, il mourut la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1571, à l'âge de soixante-deux ans, général de son ordre, qui lui dut presque toute sa fortune et sa perfection. Les jésuites et le peuple l'honorèrent comme saint; et sur les preuves de sa sainteté et de ses miracles, Clément IX le canonisa en 1671, et Innocent XI fixa sa fête au 10 octobre, en 1683.

Ba. P.

Pratique. Trois choses, disoit saint François de Borgia à ses confrères, sont essentielles dans les fonctions du saint ministère : la ferveur dans la prière, le mépris du monde, l'humilité dans l'exercice de l'obéissance, en ne se proposant jamais que la plus grande gloire de Dieu.

Prière. Donnez, Seigneur, aux ministres de votre Eglise, et aux peuples que vous avez confiés à leur zèle, les grâces de la foi pour leur propre salut et celui de leurs frères, afin que nous glorifiions tous votre saint nom dans l'éternité. Ainsi soit-il.



Ce fut durant la persécution de Dioclétien, vers l'an 304, que ces trois glorieux Martyrs versèrent leur sang pour la foi, après avoir souffert les tourments les plus cruels. Leurs Actes sont l'un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique; c'est une copie authentique des registres proconsulaires, que les chrétiens achetèrent des notaires publics. Les trois premières parties contiennent les interrogatoires que nos Saints subirent à Tarse, à Mopsueste et à Anazarbe, villes de Cilicie. La quatrième partie est de trois chrétiens, nommés Marc, Félix, et Férus, témoins oculaires, et qui enlevèrent les corps des Martyrs, et les enterrèrent.

Taraque, Probe et Andronic étoient d'âge et de pays différents. Le premier étoit Romain d'extraction. Quoique né en Isaurie, il avoit servi dans les armées de l'empire; il se retira pour ne rien faire de contraire à sa conscience : il étoit âgé de soixante-cinq ans lorsqu'on l'arrêta. Probe, natif de Pamphilie, avoit quitté une fortune considérable pour servir Jésus-Christ avec plus de liberté. Andronic, le plus jeune des trois, étoit d'une des principales familles d'Éphèse. Ayant été arrêtés à Pompéiopolis en Cilicie, ils furent présentés à Numérien Maxime, gouverneur de la province, qui ordonna de les conduire à Tarse, où il devoit bientôt se rendre. Lorsqu'il y fut venu, le centurion Démétrius fit paroître devant lui les saints Confesseurs, en lui disant que c'étoit ceux qu'on lui avoit déjà présentés à Pompéiopolis, comme coupables de professer la religion impie des chrétiens.

Maxime, s'étant adressé d'abord à Taraque, lui demanda, son nom, son pays, sa profession : « Je suis chrétien, répondit le martyr, et d'une famille romaine, mais né à » Claudiopolis, en Isaurie; soldat de profession, j'ai quitté le service pour ne m'occuper que » de ma religion : mon capitaine m'a donné mon congé. — Sacrifie aux dieux de l'empire, lui » dit Maxime, ou je t'y forcerai par les tourments. — J'ai soixante-cinq ans, répondit Taraque,

» et je ne trahirai pas ma religion. » Après cette réponse, le saint Martyr fut frappé si rudement sur la bouche, qu'il eut les mâchoires cassées; puis on déchira son corps à coups de verges; et, dans cet état, on le mena en prison, où il fut chargé de fers. Probe parut après lui devant Maxime, qui l'interrogea sur son nom, son pays et sa famille. Probe lui dit : « Mon » principal nom, celui qui m'honore le plus, est Chrétien; mon père étoit de Thrace; je suis » plébéien, né à Side, en Pamphilie, et je professe le christianisme ». Le gouverneur, après lui avoir dit les injures les plus atroces, ordonna de frapper le Saint avec des nerfs de bœuf. Son sang rougit la terre autour de lui; et, tandis qu'on le tourmentoit d'une manière aussi barbare, il ne cessoit de confesser la foi de Jésus-Christ. Maxime, furieux, ordonna de le mettre au cachot dans les fers, et de ne permettre à personne de lui donner aucun soulagement.

Andronic parut ensuite devant Maxime, qui lui fit les mêmes questions qu'à Taraque et à Probe. « Je suis chrétien, dit-il, né à Éphèse, d'un père honoré de ses concitoyens. — Jeune » homme, lui dit le gouverneur, quitte ta folie, adore les dieux, et obéis aux empereurs. » — Je n'ai jamais sacrifié à de vaines idoles, répondit Andronic, et je perdrois mille vies » plutôt que d'être un instant parjure et traître à Dieu. » Après cette généreuse confession, le saint Martyr fut mis sur le chevalet, et tourmenté avec violence. On mit du sel sur ses plaies, on lui déchira les côtes avec des morceaux de tuiles cassées. Maxime, outré de ne pouvoir ébranler sa constance, ordonna de lui mettre des chaînes aux pieds et au cou, et de le garder dans une étroite prison.

Les saints Martyrs subirent un second interrogatoire à Mopsueste : le gouverneur les trouvant toujours inébranlables, fit renouveler leurs tourments avec encore plus de cruauté, et les laissa dans les fers, en attendant qu'on mît leur constance à de nouvelles épreuves. Ce fut à Anazarbe que nos saints Martyrs subirent un troisième interrogatoire. Maxime, voyant que leur fermeté étoit toujours plus généreuse, imagina tous les genres de supplices, afin d'augmenter leurs souffrances. Le lendemain de ce troisième interrogatoire, Maxime ordonna de préparer des jeux publics pour le peuple. Les trois saints Martyrs, qu'il avoit condamnés à être dévorés par les bêtes, y furent conduits au milieu d'une foule innombrable de peuple. On fut obligé de porter les Martyrs dans l'amphithéâtre, étant hors d'état de marcher, à cause des horribles tourments qu'on leur avoit fait souffrir. Ils ne furent pas plus tôt arrivés, qu'on lâcha contre eux plusieurs bêtes, qui, comme retenues par une force invisible, n'approchèrent point des saints Confesseurs. On y amena un ours qui, le même jour, en avoit tué trois. Cet animal vint doucement lécher les plaies de saint Andronic. Une lionne furieuse fut aussi lâchée; mais elle vint se coucher aux pieds de saint Taraque. Le gouverneur, voyant que le peuple commençoit à murmurer de sa barbarie, fit appeler des gladiateurs, qui achevèrent les saints Martyrs. Les chrétiens, à la faveur de l'obscurité et de la terreur qu'excita un violent orage, emportèrent les corps des trois Martyrs, et les déposèrent dans une caverne d'une des montagnes voisines.

PRATIQUE. Nous admirons, avec raison, l'héroïsme des Martyrs au milieu des tourments dont ils ont, avec le secours de Dieu, soutenu les rigueurs jusqu'à la mort en versant leur sang pour Jésus-Christ. Imitons leur courage et secondons la grâce dans les épreuves et les tentations de la vie. Point de salut pour le chrétien qui n'aura pas rendu, par sa conduite, un vrai témoignage à sa foi.

PRIÈRE. Augmentez en nous, Seigneur, la lumière et le zèle de la foi, afin que toute notre conduite soit conforme à la profession des vérités qu'elle enseigne, jusqu'au moment où nous entrerons en possession de l'éternité. Ainsi soit-il.



La Providence tire quelquefois des plus tristes événements les avantages les plus grands : ce qui est arrivé en la personne de saint Conrad nous en fournit une preuve. Il étoit issu des familles les plus illustres de Plaisance, et avoit épousé une personne qui répondoit à sa naissance. Il étoit tout occupé de ses plaisirs, lorsque l'accident qui a procuré sa conversion arriva : il chassoit un sanglier, qui se logea dans des broussailles fort épaisses; il y fit mettre le feu : un vent impétueux occasiona un embrasement qui fit de grands dommages. On arrêta un homme qu'on trouva dans le bois, on lui fit donner la question; et, tout innocent qu'il fût, il s'avoua coupable, et fut condamné à être pendu.

Conrad, auteur du mal, voyant qu'on alloit exécuter cet homme innocent, fut touché des remords de sa conscience; il va trouver le juge, et lui déclare que c'est son imprudence qui a causé l'incendie, et qu'il est prêt à en réparer les dommages; il vendit donc ses meubles, ses maisons, ses terres, et se réduisit à la mendicité. Alors il communiqua à sa femme le dessein qu'il avoit de se retirer du monde: comme elle avoit eu les mêmes vues, elle profita de cette déclaration, et s'enferma dans un monastère de Sainte-Claire, où elle finit ses jours en odeur de sainteté; et Conrad se retira au convent de Corvolare, chez les religieux du Tiers-Ordre de Saint-François, dont il prit l'habit.

La multitude des visites dont notre Saint étoit accablé, lui fit prendre le parti de se retirer, avec la permission de ses supérieurs, dans une grande retraite. Il alla à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres; de là il passa en Sicile, où il ne logeoit que dans les hôpitaux : enfin il se retira dans la ville de Noto, et s'enferma dans une solitude sur une montagne déserte, qu'il trouva aux environs. Là, il exerça sur son corps les plus grandes austérités; il jeûnoit plusieurs jours de la semaine au pain et à l'eau, les autres jours il ne faisoit usage que de légumes ou de mauvais poisson. Il se déchiroit le corps de disciplines; et le peu de repos qu'il prenoit,

étoit sur la terre nue. Malgré une vie si crucifiée, il fut attaqué de violentes tentations, dont il ne se délivroit qu'en se jetant nu dans les ronces et les orties. Sa grande dévotion étoit à la passion de Jésus-Christ; tous les vendredis il venoit nu-pieds à la ville pour y adorer un crucifix qu'on y garde avec une grande vénération. Il mourut l'an 1351, dans une grande réputation de sainteté, qui fut confirmée par beaucoup de miracles. Ba. P.

Pratique. Le premier pas qu'on doit faire pour entrer dans les voies de la vertu, c'est de réparer le tort qu'on a pu faire à son prochain. Saint Conrad a le courage de se réduire à la mendicité pour satisfaire à un devoir si essentiel: par là il obtient de Dieu la grâce d'embrasser la vie la plus austère, et de s'y soutenir dans une admirable persévérance. Dieu, pour le récompenser, le favorise d'un don extraordinaire de prophéties et de miracles, il fait voir que, quelque sacrifice qu'on fasse pour un tel maître, on en est bien dédommagé.

Prière. Seigneur, c'est votre grâce qui a inspiré à saint Conrad de réparer les dommages que son imprudence avoit causés: faites, par son intercession, que si nous avons fait quelque tort à quelqu'un de nos frères, nous soyons prêts à tout sacrifier pour y satisfaire. Ainsi soit-il.

S. ÉPIMAQUE, ET S. ALEXANDRE, martyrs a Alexandrie.

La persécution excitée par Dèce fut des plus violentes à Alexandrie en 250. On y rechercha les chrétiens avec un soin extraordinaire. Saint Epimaque et saint Alexandre ayant été arrêtés, confessèrent avec courage le nom de Jésus-Christ. On les chargea de chaînes, et on les conduisit en prison, où leur constance fut mise à l'épreuve par différentes tortures. Leur fermeté étant inébranlable, ils reçurent une bastonnade des plus cruelles, eurent les côtes déchirées avec des ongles de fer, et furent enfin condamnés à être brûlés vifs. Ils consommèrent leur généreux sacrifice par le feu. Saint Denys, évêque d'Alexandrie, qui fut témoin oculaire de leurs souffrances, nous en a donné le récit abrégé.

Il nous a aussi conservé la précieuse mémoire de quatre femmes chrétiennes qui reçurent la couronne du martyre le même jour et dans le même lieu. La première se nommoit Ammonarium; c'étoit une vierge dont la conduite avoit toujours été irréprochable. Elle souffrit sans se plaindre les plus horribles tortures, et n'ouvrit la bouche que pour déclarer que rien ne seroit capable de lui faire trahir la foi du christianisme : elle fut décapitée. Le nom de la seconde étoit Mercurie, que son âge et ses vertus rendoient vénérable. La troisième s'appeloit Denyse : elle étoit mère de famille, et chérissoit tendrement ses enfants; mais s'élevant, par le secours de la grâce, au-dessus des sentiments de la nature pour rester fidèle à Jésus-Christ, elle recommanda au Seigneur ses enfants, et mourut pour la foi, dont elle leur avoit enseigné la doctrine. La quatrième se nommoit aussi Ammonarium; elle confessa la foi avec le même zèle que ses compagnes. Le juge, furieux et confus d'avoir été vaincu par la première, fit couper la tête aux trois autres. Tous ces Saints sont nommés en ce jour dans le Martyrologe romain.

Pratique. Quelle différence entre la vertu magnanime des Martyrs et le prétendu héroïsme des sages du monde! La vertu des premiers est fondée sur l'amour de Dieu, dominant dans leurs cœurs, sur la confiance entière dans sa grâce, sur le desir de verser leur sang pour un Dieu Sauveur qui, par un effet de sa miséricorde, s'est livré pour nous à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Les Martyrs aimèrent tendrement, et leurs persécuteurs et leurs bourreaux; ils prièrent pour eux, comme saint Étienne, et leur obtinrent souvent les plus grandes grâces; au lieu que le héros selon le monde n'est souvent qu'un hypocrite et un lâche que la crainte du mépris précipite, qui ne s'expose que pour l'intérêt de la plus vaine gloire, ne souffre que pour le triomphe de ses propres passions, dont il meurt souvent la honteuse victime, déchiré de remords, de dépit et de rage.

Prière. Soyez notre force, Seigneur, et nous vaincrons par vous le monde et l'enfer même, si, dociles à votre grâce, nous en suivons les impressions pour persévérer à vous être fidèles, quoi qu'il puisse nous en coûter. Ainsi soit-il.



Saint Edouard étoit fils d'Ethelred II, roi d'Angleterre, et d'Emme, fille de Richard I, duc de Normandie. Le règne du père d'Edouard fut malheureux, parce qu'il fut foible. Les Danois, l'ayant détrôné, firent à ses sujets tous les maux que la haine et la perfidie peuvent inspirer à des ennemis sans foi et sans humanité. Ce prince, après avoir perdu ses états, se retira avec sa famille en Normandie. Suénon, roi des Danois, qui fit la conquête de l'Angleterre, mourut la même année. Canut son fils devint roi d'Angleterre, et y régna dix-neuf ans. Ce prince étant mort en 1036, ses états furent partagés entre ses enfants; Harold eut l'Angleterre, où il régna pendant trois ans, et mourut en 1039. Ce fut alors qu'Edouard quitta sa retraite de Normandie pour repasser en Angleterre. Les Anglais, las de vivre sous la domination des rois étrangers, résolurent de rétablir saint Edouard, leur prince légitime, sur le trône de ses pères. Il fut sacré le jour de Pâque 1042, à l'âge d'environ quarante ans.

Ses vertus lui gagnèrent bientôt tous les cœurs; et malgré les circonstances critiques dans lesquelles il monta sur le trône, son règne fut un des plus heureux qu'on eût jamais vu, tant à cause de la piété, de la justice et de la bienfaisance du jeune prince, que par la sagesse des lois, le zèle de la religion et le maintien des bonnes mœurs, qu'il eut soin de faire observer. Edouard n'entreprit qu'une seule guerre, qui eut pour objet le rétablissement de Malcolm, roi d'Ecosse, et elle fut terminée par une victoire glorieuse. Le pieux roi, dont le caractère étoit composé de toutes les vertus morales et chrétiennes, avoit une charité, une humilité et une délicatesse de conscience sur tout ce qui concernoit la plus exacte pureté, qui, sans nuire à la dignité du sceptre, faisoient l'admiration générale.

Edouard se vit comme forcé par le vœu général de la nation de prendre une épouse. Son

choix se fixa sur Edithe, qui joignoit à une vertu éminente toutes les qualités du cœur et de l'esprit; elle étoit fille de Godwin, comte de Kent, prince le plus riche et le plus puissant du royaume. Le roi déclara à sa nouvelle épouse qu'il avoit fait vœu de chasteté perpétuelle. Edithe entra dans ses vues, et ils convinrent qu'ils vivroient dans l'état du mariage comme frère et sœur. Le saint roi se montra plus que jamais le père des pauvres; il fonda des églises, des monastères et d'autres établissements utiles à son peuple. Les revenus de ses domaines étoient si sagement administrés, qu'ils suffisoient pour tout ce qu'il entreprenoit. Ses sujets n'eurent jamais lieu de se plaindre des impôts établis pour les besoins de l'état.

Le code des lois de ce prince, respecté et usité encore en partie dans la Grande-Bretagne, lui mérita le nom du plus sage législateur de son temps. Il consulta le pape Léon IX, sur la promesse qu'il avoit faite, pendant son exil en Normandie, de visiter les tombeaux des saints apôtres à Rome, si le Seigneur permettoit qu'il rentrât dans les droits de son père sur l'Angleterre. Le souverain pontife, persuadé que le roi ne pouvoit quitter ses états, sans exposer son peuple à de grands dangers, le dispensa de l'accomplissement de son vœu, à condition qu'il distribueroit aux pauvres l'argent qu'il auroit dépensé en venant à Rome, et qu'il bâtiroit ou doteroit un monastère en l'honneur de saint Pierre. Edouard, après avoir réparé et fait des donations considérables au monastère qui étoit hors des murs et au couchant de la ville de Londres, voulut encore qu'il fut honoré de priviléges. On lui donna le nom de Westminster : il est devenu depuis célèbre par le sacre des rois et par la sépulture des grands du royaume.

En faisant la fondation dont nous venons de parler, Edouard espéroit ériger un monument qui attesteroit aux siècles futurs son zèle pour la gloire de Dieu, et sa dévotion pour le prince des apôtres. S'étant trouvé mal avant la cérémonie de la dédicace de l'église de Westmister, il y assista cependant jusqu'à la fin, mais il fut obligé de se mettre au lit. Il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, par des actes fervents de piété et par la réception des sacrements. Voyant la reine fondant en larmes, il lui dit : « Ne pleurez plus ; je ne mourrai point, mais je vivrai. » J'espère, en quittant cette terre de morts, entrer dans la terre des vivants, pour y jouir du » bonheur des saints ». Il expira le 5 janvier 1066, dans la soixante-quatrième année de son âge. Dieu le glorifia par plusieurs miracles. Il fut canonisé en 1161 par Alexandre III. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, fit la translation de ses reliques le 13 octobre, jour auquel on a depuis célébré sa principale fête.

PRATIQUE. Il y a des saints de tout âge, de tout sexe, de tout état. Saint Édouard s'est sanctifié dans un siècle corrompu, et au milieu des dangers de la couronne. Quelle excuse peut-on fournir après ce grand exemple, sur les prétendues difficultés insurmontables pour le salut, dans différents états? On ne se perd que par le péché, et l'on ne pèche que parce que les passions ou la lâcheté nous entraînent volontairement.

PRIÈRE. Pénétrez-nous, Seigneur, de l'esprit du christianisme; il enchaînera nos passions, et excitera notre vigilance et notre courage, pour vaincre les ennemis de notre salut, et arriver par vos mérites infinis, au port de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.



Ce Saint étoit Romain de naissance; il succéda au pape saint Zéphirin, en 217 ou 218. Selon les plus anciens pontificaux de l'église romaine, il gouverna l'Eglise l'espace de cinq ans et deux mois. L'empereur Antonin Caracalla ayant été massacré, Macrin prit la pourpre, et fut tué lui-même deux ans après. L'empire passa à Héliogabale. Ce prince, que ses crimes rendirent l'exécration du genre humain, ayant péri de mort violente, Alexandre Sévère, son cousin, lui succéda. Ce fut un des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire romain. Il se conduisoit d'après ces deux maximes, qu'il avoit empruntées des chrétiens : « Faites à tous les hommes ce » que vous voulez que les autres vous fassent. — Les emplois doivent être donnés aux plus » dignes. » Il estimoit les chrétiens, et il fit mettre dans son oratoire les images de Jésus-Christ et d'Abraham. Il honoroit Calliste, et admiroit la prudence avec laquelle il choisissoit ceux qu'il élevoit au sacerdoce.

Ce fut sous son règne que les chrétiens commencèrent à bâtir des églises. On lit dans l'historien de sa vie, qu'un païen, voulant convertir en cabaret un oratoire des chrétiens, il l'adjugea à l'évêque de Rome, en disant qu'il valoit mieux le consacrer au culte de la divinité, que d'en faire un lieu de débauches. Calliste opposoit les jeûnes et les larmes aux désordres et aux folles joies des idolâtres, et il mettoit tout en œuvre pour accroître le royaume de Jésus-Christ. Les pontificaux lui attribuent un décret qui ordonne le jeûne des Quatre-Temps. Ses travaux apostoliques furent récompensés par la couronne du martyre, le 12 octobre 222. On enterra le saint pape le 14 octobre, sur la voie Aurélienne, dans le cimetière de Saint-Calépode, martyr, qui, selon plusieurs martyrologes, étoit attaché au service de l'Eglise romaine, sous le pontificat de Calliste. Calépode fut martyrisé pour avoir baptisé un grand nombre de païens illustres. Calliste prit soin de sa sépulture, et fut enterré à côté de lui peu de temps après.

Quant à notre Saint, il paroît, par ses actes, qu'il fut mis à mort dans une émeute populaire. Le pape Paul I, et ses successeurs, voyant les cimetières sans murailles, et abandonnés depuis les dévastations des Barbares, en retirèrent les corps des plus illustres martyrs, et les firent porter dans les principales églises de la ville. Ceux de saint Calliste et de saint Calépode furent transférés dans l'église de Sainte-Marie, au-delà du Tibre.

Pratique. Les Saints de tous les siècles ont traité les morts avec un respect religieux, et se sont empressés de leur faire des funérailles modestes et décentes. Une telle conduite leur étoit inspirée par la foi en la résurrection de nos corps; ils croyoient, avec raison, exercer une œuvre de charité : de-là, les éloges donnés par Jésus-Christ à cette femme qui versa sur lui des parfums précieux, quelques jours avant sa mort.

Prière. Faites, Seigneur, que nous soyons vivement persuadés de la résurrection future, et que nous regardions la dépouille mortelle de nos frères comme quelque chose de précieux, afin que nous ne doutions pas que les corps des justes, confiés à la terre, ne ressuscitent un jour dans la gloire, pour devenir l'ornement de la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

SAINTE SCHOLASTIQUE, VIERGE.

Sainte Scholastique, sœur de saint Benoît, instituteur de l'état monastique dans l'Occident, étoit originaire du duché de Spolette, en Italie. Dès ses premières années, elle se consacra au service de Dieu, s'appliqua à mener une vie toute cachée en Jésus-Christ, qu'elle avoit choisi pour époux. Elle ne désiroit d'être connue que de lui seul; mais, quelque soin qu'elle prît de tenir ses vertus cachées, elles éclatèrent malgré elle, et attirèrent auprès d'elle plusieurs jeunes vierges, qui la conjurèrent de leur apprendre à connoître Dieu, et à marcher dans les voies du salut.

Tandis que saint Benoît formoit à la vertu ses disciples, et leur apprenoit à marcher dans la route de la plus haute perfection, sainte Scholastique apprenoit à ses filles à se sanctifier dans la pratique du silence et de la mortification religieuse. Chaque année, elle venoit visiter son frère, et s'entretenir avec lui des moyens d'avancer dans la vertu. Cet homme, tout rempli de l'esprit de Dieu, l'animoit à redoubler sans cesse ses travaux, à la vue des anéantissements de Jésus-Christ, des récompenses du ciel, et de la durée de l'éternité.

La dernière visite que sainte Scholastique reçut de son frère est remarquable : comme ils étoient tout occupés de ces saintes conversations, elle le pria de la prolonger pour sa consolation; le Saint répondit qu'il ne convenoit pas d'être si long-temps absent du monastère. Notre Sainte se mit en prière, et aussitôt il s'éleva un orage si considérable, qu'il fut impossible à saint Benoît de sortir. Qu'avez-vous fait, dit saint Benoît à sa sœur? — Je vous ai demandé une grâce, dit-elle, que vous m'avez refusée, et le Seigneur, que j'ai réclamé, a bien voulu m'exaucer. Le lendemain ils se séparèrent. Trois jours après, saint Benoît eut révélation de la mort de sa sœur; il aperçut son ame, revêtue d'une gloire toute céleste, s'élever au ciel. Cette bienheureuse mort arriva l'an 543.

Pratique. Qu'heureuses sont les familles où chacun se porte à la piété! on y trouve de mutuels secours pour s'animer à la vertu; mais qu'elles sont rares ces familles de bénédiction! La plupart s'engagent dans le commerce du monde le plus corrompu, et si quelque personne se trouve d'un caractère différent, que n'a-t-elle pas à souffrir de la persécution des autres? Qu'on porte ses regards sur les siècles passés, et sur ces hommes qui y ont vécu, dans quel rang voudroit-on avoir été? Au nombre des Benoît et des Scholastique, ou de ces mondains qui sont oubliés des hommes, et qui sont la victime de la fureur des démons?

Prière. Seigneur, qui avez exaucé la prière de sainte Scholastique, parce qu'elle vous avoit seul pour objet, faites, par son intercession, que nous ne vous demandions rien qui n'ait rapport à votre gloire.



L'ILLUSTRE et admirable sainte Thérèse naquit à Avila en Espagne, en 1515. Ses parents, plus distingués par leur naissance que par leurs richesses, prirent un grand soin de son éducation. La jeune Thérèse, docile à leurs instructions, fit paroître, dès ses plus tendres années, les plus heureuses dispositions pour la vertu. Sa lecture la plus chérie étoit celle de la Vie des Saints. Elle étoit singulièrement touchée du courage héroïque de ces jeunes vierges qui avoient souffert les plus cruels supplices pour l'amour de Jésus-Christ, jusque-là, qu'un jour elle forma le dessein d'aller chez les Maures chercher le martyre. Elle se mit en état de l'exécuter avec un jeune frère qu'elle avoit; mais ces pieux sentiments s'évanouirent bientôt par le commerce qu'elle eut avec une jeune parente fort volage, et par la lecture des romans.

La jeune Thérèse couroit à grands pas vers le précipice. La perte qu'elle avoit faite de sa mère, lui procuroit une funeste liberté dont elle ne se servoit que pour contenter le goût qu'elle avoit pris pour le monde. Son père, qui s'aperçut de ce dérangement, la mit dans un couvent. A peine y eut-elle été huit jours, que ses premières inclinations pour la vertu se réveillèrent; elle sentit avec amertume ses égarements, et elle attribua son retour à la protection de la Sainte Vierge, pour laquelle elle avoit toujours eu une tendre dévotion. Les lectures des livres de piété, surtout des Epîtres de saint Jérôme, lui inspirèrent le désir de se faire religieuse. Elle choisit le monastère des Carmélites d'Avila; mais, avant que d'y entrer, elle éprouva de rudes combats. Victorieuse de ses répugnances, notre Sainte se livra tellement à l'esprit de mortification et de pénitence, qu'elle faisoit l'admiration de son monastère.

Dieu, ayant favorisé sainte Thérèse du don de la plus sublime oraison, l'éprouva pendant quelque temps, en permettant que ses confesseurs traitassent d'illusion les visions et les extases qu'elle avoit. Mais, après un mûr examen, le doigt de Dieu ayant été reconnu dans les merveilles dont il favorisoit notre Sainte, elle se livra avec un nouveau zèle à la pratique des austérités religieuses, et elle voulut pratiquer la règle dans toute la ferveur primitive. Les oppositions qu'elle trouva dans son couvent, à ce nouveau genre de vie, lui firent prendre le parti d'en sortir. Elle se retira, avec trois de ses compagnes pleines du même zèle, dans une maison qu'elle érigea en monastère, sous le nom de Saint-Joseph, et qui fut approuvé de l'évêque d'Avila, l'an 1562. Ce fut là le berceau de la réforme des religieux et des religieuses du Carmel. Une vie austère, un grand silence, un éloignement entier du commerce des hommes, beaucoup d'oraison, un grand amour de la pauvreté, faisoient le partage de ces nouvelles épouses de Jésus-Christ. La réputation de leur sainteté attira bientôt à sainte Thérèse un grand nombre de compagnes. Non-seulement il fallut augmenter le monastère; mais encore les principales villes d'Espagne et de l'Europe voulurent avoir des religieux qu'elle forma, avec Saint-Jean-de-la-Croix, dans le même esprit de réforme, et de ses édifiantes religieuses. Les travaux que demandoient l'établissement de tant de monastères, ne purent interrompre le recueillement de notre Sainte. Son amour pour Jésus-Christ étoit si grand, qu'elle désiroit uniquement de souffrir pour lui, en sorte que sa devise étoit : *Ou souffrir, ou mourir*. Accablée de maladies, de fatigues et d'austérités, elle sentit approcher l'heure de sa mort; elle s'y prépara avec une nouvelle ferveur, par la réception des sacrements. Elle expira le 4 octobre 1582, âgée de soixante-sept ans, dans son monastère d'Albe. Au moment de sa mort, elle fut préservée de la corruption; son corps fut trouvé entier plusieurs années après. Des miracles, d'une certitude incontestable, lui sont attribués dans le procès de sa canonisation, faite en 1622.

Br. P.

Pratique. Imitons sainte Thérèse dans la confiance entière, humble et courageuse qu'elle avoit en Dieu seul, et qui la rendit supérieure à tous les événements, ne comptant jamais ni sur elle, ni sur les autres, mais sur Dieu seul. « L'expérience, disoit-elle, m'a appris que le seul moyen de prévoir les chutes, et d'avoir la force » d'avancer toujours, c'est de s'appuyer sur la croix de Jésus-Christ, et de se confier pleinement en celui qui » a bien voulu y mourir pour nous. »

Prière. C'est en vous seul que nous espérons, ô divin Sauveur ! nous ne pouvons rien faire de bien par nous-même pour vous glorifier et vous plaire; mais par votre grâce, que nous implorons, nous voulons vous aimer, vous servir, et n'aimer et servir que vous pour le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.



Saint Gal naquit en Irlande, de parents nobles et vertueux, qui l'offrirent à Dieu dès sa première jeunesse, et le mirent dans le monastère de Bencor, pour y être élevé dans la piété et les lettres, sous la discipline de saint Colomban. Il avoit de si belles inclinations, qu'avec les grâces dont Dieu le soutenoit, il fit des progrès tout extraordinaires dans la vertu et les sciences. Son abbé, saint Congal, fondateur du monastère où il vivoit, voulut le faire élever aux ordres sacrés et au sacerdoce ; mais ce ne fut qu'après beaucoup de temps et d'efforts que saint Colomban, l'ayant emmené en France, parvint à vaincre sa répugnance, qui n'étoit que l'effet de son humilité. Il fut du nombre des douze religieux que ce saint choisit, avec la permission de saint Congal, pour l'accompagner dans les différents endroits où il vouloit bâtir des monastères. Ils furent en Irlande, en Angleterre, et de là en France, où ils s'établirent d'abord dans les déserts du mont des Vosges, sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne. Ils y menèrent, pendant deux ans, la vie la plus pénitente et la plus austère. L'éclat de leurs vertus ayant pénétré jusqu'à la cour, ils élevèrent, sous la protection du roi Gontran, un monastère sur les ruines d'une vieille maison appelée Luxeu, au diocèse de Besançon. Saint Gal y embrassa des premiers la règle que saint Colomban y prescrivit à ses disciples : la ferveur de ses prières, et les larmes dont elles étoient accompagnées, lui obtinrent de nouvelles grâces de Dieu, et lui attirèrent l'estime et le respect des hommes avec qui il conversoit : il devint un modèle de régularité pour la communauté, qui se multiplia en peu de temps, par l'affluence de ceux qui venoient de France et de Bourgogne servir Dieu, sous la conduite de saint Colomban. Notre Saint passa plusieurs années dans le silence et la retraite, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de procurer d'autres épreuves à sa vertu, dans les traverses et les persécutions qui furent suscitées à saint Colomban par la reine Brunehaut, grand'mère de Thierry, roi de Bourgogne. Il se retira avec saint Gal auprès de Théodebert, roi d'Austrasie, frère de Thierry : ce prince les reçut comme des anges du Seigneur ; et, pour les empêcher de sortir de ses états, les pria de choisir un lieu qui leur fût propre pour y servir Dieu en paix, et instruire les peuples sous sa protection. Ayant accepté cette faveur, ils remontèrent le long du Rhin ; et, entre Bâle et Constance, dans le pays que nous

appelons maintenant des Suisses, ils trouvèrent un terrain qui leur étoit propre; mais les habitants, qui étoient idolâtres, ne furent point disposés à les écouter. Saint Gal, ne pouvant retenir son zèle, mit le feu au temple de leurs faux dieux, et jeta dans le lac voisin tout ce qui étoit destiné à leurs sacrifices. Les habitants, irrités, résolurent de le tuer, et de chasser saint Colomban. Nos Saints, en étant informés, jugèrent à propos de se retirer. Ils s'arrêtèrent auprès d'un saint prêtre nommé Willimar, au bourg d'Arbon, sur le lac de Constance : il les reçut charitablement, et leur procura, après avoir su leur dessein, une solitude vers le levant de ce lac, près de la ville de Bregentz, où ils trouvèrent une chapelle dédiée à sainte Aurélie ; mais elle étoit profanée par un culte impie et idolâtre. Le jour de la grande fête du lieu, saint Colomban ordonna à saint Gal d'annoncer l'Evangile à ces peuples. Saint Gal signala son zèle en prêchant fortement contre la superstition païenne, exhorta les assistants à reconnoître et adorer le vrai Dieu; puis, joignant les effets aux paroles, il brisa les statues, et en jeta les morceaux dans le lac. Plusieurs profitèrent de ses instructions et se convertirent. Saint Colomban et saint Gal, ayant ensuite béni la chapelle avec toutes les cérémonies requises et accoutumées, commencèrent à y célébrer la messe. Les autres disciples de saint Colomban, qui étoient restés à Arbon, vinrent le joindre à Bregentz. Ils bâtirent des cellules autour de la chapelle ; et, outre les exercices de piété, les uns s'occupoient à cultiver un jardin, et les autres à la pêche. L'exercice de saint Gal étoit de faire des filets pour les pêcheurs, ou de pêcher souvent lui-même; et, par ce moyen, il fournissoit du poisson à ceux de sa communauté, et aux hôtes qu'ils recevoient dans leur petit monastère. Les idolâtres ayant été trouver le duc Gunzon, gouverneur du pays, pour se plaindre de ces solitaires, Gunzon ordonna à saint Colomban de se retirer. Saint Colomban, au lieu d'aller se justifier, passa en Italie avec ses disciples; mais saint Gal, qui se trouvoit indisposé, s'excusa de ne pouvoir le suivre. Le saint abbé, croyant que c'étoit moins la maladie que l'attache pour ce pays, qui lui faisoit désirer de n'en point sortir, lui permit d'y rester; mais lui défendit de dire la messe tant qu'il sauroit qu'il seroit en vie. Saint Gal obéit; et sa maladie étant augmentée, il retourna à Arbon, chez le prêtre Willimar, qui eut grand soin de lui. Lorsqu'il fut guéri, l'amour de la solitude lui fit prendre le parti de se retirer dans un désert proche de cet endroit, où il dressa le plan d'une église en l'honneur de la Sainte Vierge, de saint Maurice et de saint Dizier. La réputation de sainteté qui le suivoit, lui attira des disciples. Le duc Gunzon même en eut une si haute opinion, sur le récit qu'on lui en fit, qu'il manda au prêtre Willimar de lui envoyer saint Gal pour guérir sa fille, que l'on croyoit possédée. Notre Saint la guérit par ses prières, et le duc en eut tant de reconnoissance, qu'il chargea notre Saint de présents, et voulut lui donner l'évêché de Constance. Saint Gal le refusa, et retourna dans son désert bâtir l'église qu'il avoit projetée, avec douze cellules pour ses disciples : ce fut là l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Gal, qui subsiste encore aujourd'hui avec une ville du même nom dans le pays des Suisses : elle a embrassé depuis la règle de saint Benoît; et, entre divers priviléges, son abbé tient rang parmi les princes de l'empire. Saint Colomban étant mort, saint Gal en eut une révélation qui se trouva vraie : il continua à dire la messe; et, dix ans après, les religieux de Luxeu, ayant perdu leur abbé, saint Eustase, envoyèrent le prier de prendre sa place; mais il la refusa. Étant allé rendre visite au prêtre Willimar, à l'occasion de la fête de sa paroisse, il y prêcha devant une multitude de peuple qui étoit venue à la solennité. Trois jours après, il y tomba malade, et mourut le quatrième jour, qui étoit le 16 octobre, vers l'an 646, âgé de quatre-vingt-un ans. Dieu rendit témoignage à sa sainteté par un grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau.

Pratique. Pour porter efficacement les autres à la vertu, il faut la pratiquer soi-même. Les ministres de la parole divine n'ont jamais plus de succès sur les esprits et les cœurs, que lorsqu'ils sont des hommes de bien et d'une conduite qui honore la sainteté de leur état.

Prière. Donnez, Seigneur, toujours à votre Eglise des ministres selon votre cœur; inspirez aux pères de famille, et à tous ceux qui ont de l'autorité sur les autres, le zèle du salut des ames, afin que, par votre grâce, l'exemple des uns et la docilité des autres conservent votre peuple dans la fidélité de la foi. Ainsi soit-il.



HEDWIGE étoit fille de Bertolo d'Andechs, troisième du nom, marquis de Méran, duc de Carinthie. Sa mère, nommée Agnès, étoit fille du comte Rotlecht. Hedwige fut formée de bonne heure à la vertu par les exemples et les leçons de sa pieuse mère. On la mit, étant encore jeune, dans un monastère, où elle resta jusqu'à l'âge de douze ans, qu'on l'en retira pour la marier à Henri, duc de la Silésie. Sa fidélité à remplir ses différents devoirs la rendit semblable à cette femme forte dont l'Esprit Saint a tracé le portrait. Toutes ses pensées et ses actions avoient pour but la gloire de Dieu, sa sanctification, et celle de sa famille. Elle eut six enfants, trois garçons et trois filles. Ladislas, duc de la Grande-Pologne, ayant été chassé de ses états par la noblesse, on offrit à Henri cette principauté en 1233 : Hedwige employa tous les moyens pour le détourner d'accepter cette offre ; mais elle ne put y réussir.

La prédilection de son mari pour Conrard, son second fils, qu'il traitoit comme devant être son successeur, au préjudice de Henri, son fils aîné, fit naître dans le cœur des deux frères une haine implacable et réciproque. Leur sainte mère, qui n'approuvoit pas cette préférence, et qui l'avoit souvent témoigné au duc leur père, employa en vain tous les moyens pour les réconcilier. Ils en vinrent à une guerre ouverte, où Conrard fut entièrement défait. Cet événement détacha de plus en plus notre Sainte de toutes les choses créées, et Dieu seul fut toute sa consolation.

Ce fut vers ce temps qu'elle engagea le duc, son mari, à fonder un monastère de religieuses à Trebnitz, dans la Silésie. Ce monastère fut bientôt rempli de ferventes religieuses, et d'un grand nombre de jeunes filles nées de parents pauvres, qu'on élevoit dans la piété, et à qui l'on donnoit une bonne éducation, après laquelle on pourvoyoit à l'établissement de celles dont la vocation n'étoit pas d'embrasser la vie religieuse. Sainte Hedwige visitoit souvent ces

ferventes religieuses, et les édifioit par sa vie pénitente, sa charité pour les pauvres, et son assiduité à l'oraison. Animée d'un désir ardent d'avancer dans la perfection, elle quitta son palais, du consentement de son mari, et se fixa près de Trebnitz, pour y pratiquer plus librement ce que la pénitence a de plus austère. Sous des habits simples, un extérieur modeste, elle ne permit jamais qu'on usât envers elle de la moindre distinction ; et, quoique sa santé fût délicate, elle jeûnoit tous les jours, excepté le dimanche ; les mercredis et les vendredis, du pain et de l'eau faisoient toute sa nourriture. Elle vécut quarante ans sans manger ni viande ni poisson. Elle passoit une grande partie de la nuit en prières, et elle prenoit sur la terre nue le peu de repos qu'elle accordoit à la nature.

Notre Sainte jouissoit depuis quelque temps des avantages de la retraite, quand elle apprit que le duc de Pologne son mari, avoit été blessé dans un combat, et fait prisonnier. Elle partit aussitôt pour réclamer son époux, et l'arracher des mains de son vainqueur. A peine fut-elle arrivée auprès du duc de Kirne, qui tenoit son mari dans les fers, qu'elle lui parla avec une éloquence si persuasive, qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Le duc de Pologne, frappé plus que jamais des exemples de vertu qu'il voyoit dans son épouse, lui laissa toute liberté par rapport à sa manière de vivre. Il devint lui-même insensiblement son imitateur, et mourut saintement en 1238. Hedwige prit alors l'habit parmi les religieuses de Trebnitz, et vécut sous la conduite de sa fille Gertrude, qui étoit abbesse de cette maison. Elle ne fit cependant point de vœu, afin d'être toujours à portée de secourir les malheureux par ses aumônes.

Trois ans après la mort de son mari, elle eut le malheur de perdre son fils Henri-le-Pieux, duc de Pologne et de Silésie. Les Tartares venus du nord de l'Asie, ne se proposoient rien moins que d'envahir toute l'Europe. Ayant ravagé tout le pays qui se trouvoit sur leur passage, ils arrivèrent devant Cracovie, qu'ils trouvèrent abandonnée : ils y mirent le feu. De là ils passèrent dans la Silésie, et se retirèrent du côté de Legnitz. A leur approche, le duc Henri rassembla ses troupes, et leur livra le combat ; mais il fut tué près de Legnitz. Hedwige s'étoit retirée avec ses religieuses dans la forteresse de Chrosne : mais elle survécut peu à ce désastre. On rapporte plusieurs guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument, et on dit aussi qu'elle prédit sa mort. Lorsqu'elle se vit malade, elle demanda les sacrements, quoiqu'elle ne parût point être en danger. Ses derniers instants furent une méditation continuelle et affectueuse sur la Passion de Jésus-Christ. Elle expira dans ce saint exercice, le 15 octobre 1243. Clément IV l'a canonisée en 1266.

PRATIQUE. Cette vie n'est qu'une suite de peines et de douleurs pour tout le monde ; et elles sont, sans exception d'états ni de personnes, aussi inévitables que continuelles. La religion peut seule les adoucir et les rendre méritoires auprès de Dieu ; la vie des Saints le démontre, tandis que la vie des pécheurs prouve évidemment que, pour eux, les tribulations ne produisent que l'aigreur, le désespoir et l'injustice.

PRIÈRE. O Dieu Sauveur ! nous unissons nos peines à vos souffrances, nous adorons et acceptons en esprit de pénitence toutes celles qu'il vous plaira de nous envoyer. Que votre miséricorde nous punisse en ce monde, pour nous sauver dans l'autre par vos mérites infinis. Ainsi soit-il.



Le saint Evangéliste dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête, étoit d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par son agréable situation, par la richesse de son commerce, et surtout par ses écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres fort habiles dans les arts et les sciences. Saint Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études des sciences et des arts, spécialement de la médecine. Saint Jérôme assure qu'il y excelloit; saint Paul, en disant *Luc, médecin, notre très cher frère*, semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer, et qu'il exerça envers les fidèles cet art qui, dans ses charitables effets, étoit un exercice de la charité du ministère apostolique.

On croit que saint Luc embrassa le christianisme à Antioche, où l'apôtre saint Paul avoit annoncé l'Evangile : il en connut toute la morale divine, en pratiqua les vertus, et devint un modèle parfait pour les disciples de la foi dans cette ville. Il étoit déjà un parfait modèle de toutes les vertus, lorsque saint Paul le choisit pour être son coopérateur et le compagnon de ses travaux. Il s'embarqua avec lui l'an 51 de Jésus-Christ, pour passer de Troade en Macédoine : ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où ils annoncèrent l'Evangile avec succès. Dès ces premiers temps, des ministres du mensonge répandirent des histoires fabuleuses et apocryphes concernant Jésus-Christ. Ce fut pour en empêcher l'effet que saint Luc écrivit son Evangile. L'ouvrage de saint Luc est souvent attribué à saint Paul. Le maître aida sans doute son disciple, et approuva depuis son Evangile; mais saint Luc assure lui-même qu'il avoit eu d'autres secours, et qu'il avoit écrit d'après les témoins oculaires des actions de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit lui révéla aussi tout ce qu'il a rapporté concernant nos mystères, et il l'assista d'une inspiration spéciale jusque dans les plus petits événements.

Selon saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze, saint Luc écrivit son Evangile dans le temps que saint Paul prêchoit dans l'Achaïe, et il alla deux fois dans ces contrées avec l'Apôtre, en 53 et en 58. Ce n'est que dans l'Evangile de saint Luc que l'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'incarnation, comme l'annonciation du mystère à la Sainte Vierge, sa visite à sainte Elisabeth, la parabole de l'enfant prodigue, et plusieurs autres particularités importantes. Le style en est clair, élégant, varié. Les actions et la doctrine du Sauveur y sont présentées de la manière la plus touchante; chaque mot renferme des mystères cachés, offre des richesses inépuisables, et devient le principe de toutes les vertus pour ceux qui lisent ces oracles sacrés avec humilité. L'énergie avec laquelle l'Evangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous, de ses leçons, de sa vie; tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant, de persuasif, que l'on chercheroit en vain dans les plus beaux ornements du langage.

Vers l'an 56, il fut envoyé à Corinthe avec saint Tite par saint Paul, qu'il accompagna à Rome lorsqu'il y fut envoyé prisonnier. Saint Luc ne quitta point l'Apôtre pendant les deux ans que dura son emprisonnement : il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut cette année qu'il acheva les Actes des Apôtres. Ils sont comme la suite de son Evangile, et renferment l'histoire authentique des merveilles dont Dieu s'est servi pour former son Eglise: ils renferment aussi les travaux des apôtres depuis l'ascension du Sauveur. Dans le reste de l'ouvrage, il se borne presque entièrement aux actions et aux miracles de saint Paul, dont il avoit été le témoin oculaire, et auxquels il avoit eu beaucoup de part.

Le saint Evangéliste ne quitta point son maître après son élargissement. L'Apôtre, durant son dernier emprisonnement, écrivit de Rome que tous les autres l'avoient quitté, et que saint Luc étoit seul avec lui. Il paroît certain que le saint Evangéliste ne quitta Rome qu'après le martyre de saint Paul. Plusieurs auteurs anciens assurent qu'il partit alors d'Italie, et qu'il alla annoncer Jésus-Christ en différentes contrées. Ils nomment la Macédoine, l'Egypte, la Thébaïde. Il fut martyrisé dans un âge fort avancé. En 357, l'empereur Constance fit transporter ses reliques de Patras en Achaïe, à Constantinople, dans l'église des Saints-Apôtres, bâtie par Constantin-le-Grand.

Pratique. Pour croire à l'Évangile, il ne faut, avec la grâce que Dieu donne, qu'être docile à l'enseignement de l'Église. Le fait seul de son établissement, de sa propagation, de sa conservation pendant plus de dix-huit siècles, prouve invinciblement à la simple raison la divinité de son auteur, l'infaillibilité de ses promesses et l'autorité de sa loi.

Prière. Seigneur, qui nous avez instruits par vos prophètes et par vous-même en la personne de Jésus-Christ fait homme pour nous racheter, donnez à nos ames le goût de votre parole sainte, et la fidélité pour en observer la morale et la loi. Ainsi soit-il.



Ce Saint naquit à Alcantara, petite ville d'Espagne dans la province d'Estramadure, l'an 1499. A l'âge de seize ans il entra dans l'ordre de saint François, et fut reçu au couvent de Manjarez. Il s'y distingua par une ferveur extraordinaire, et à l'âge de vingt ans il fut fait supérieur avant que d'entrer dans les ordres sacrés. Il reçut le sacerdoce l'an 1524, et fut peu de temps après appliqué au ministère de la prédication, dont il s'acquitta avec beaucoup de fruit et de succès. L'an 1534, il composa un petit traité de l'oraison et de la contemplation, qui fut lu et recherché avec avidité dans toute l'Espagne, et que sainte Thérèse, Louis de Grenade, saint François de Sales et le pape Grégoire XV, ont comblé d'éloges. Il fut appelé à la cour de Jean III, roi de Portugal, où il édifia tout le monde par sa mortification et par son humilité.

Sainte Thérèse, qui l'avoit connu particulièrement, l'ayant eu durant quelque temps pour directeur, nous a laissé le détail des austérités de ce grand Saint.

« Durant l'espace de quarante ans, dit-elle, il ne dormoit qu'une heure et demie sur les » vingt-quatre heures qui composent la nuit et le jour. Cette mortification lui fit dans les » commencements plus de peine que toutes les autres. Pour vaincre le sommeil, il se tenoit » toujours debout ou à genoux. Quand il vouloit dormir, il se tenoit assis, la tête appuyée » sur un morceau de bois attaché à la muraille de sa cellule.

» Il ne mangeoit pour l'ordinaire que de trois jours en trois jours, quelquefois il en passoit » huit sans rien prendre. C'étoit apparemment, ajoute sainte Thérèse, dans le temps de » ses extases et de ses ravissements extraordinaires, dont j'ai été témoin une fois. Jamais il ne » levoit les yeux, et ne remarquoit aucun objet; et il me dit un jour, qu'il lui étoit » indifférent de voir, ou d'être aveugle.

» Je ne l'ai connu que dans sa vieillesse; et lorsqu'il étoit épuisé de forces. Cependant » il n'avoit rien de sévère dans ses mœurs. Il étoit doux et affable, et quoiqu'il ne parlât » guère qu'on ne l'interrogeât, il répondait toujours agréablement. »

L'empereur Charles-Quint s'étant retiré au monastère de saint Just, dans l'Estramadure.

pour ne plus penser qu'à son salut, voulut avoir saint Pierre d'Alcantara pour son confesseur, mais le Saint ne put jamais se résoudre à accepter cette commission.

Il établit une réforme dans l'ordre de saint François, dont le premier couvent fut celui de Pedroso.

Ce Saint mourut dans le couvent d'Arenas, l'an 1562, âgé de soixante-trois ans, après avoir donné à tous les religieux de cette maison des leçons admirables d'humilité, de mortification et de patience. P. Gr.

Pratique. Nous admirons le bonheur dont jouissent les Saints dans la possession du trésor de l'amour divin. Il ne l'ont obtenu et conservé, que par l'exercice de la prière et de la contemplation, que par la pratique de l'humilité et de la pénitence. Il n'en coûte rien de dire qu'on veut aimer Dieu; mais on se fait illusion, si l'on ne s'efforce pas de mourir à soi-même. Il faut réprimer ses sens, et purifier son cœur de tout attachement désordonné, si l'on veut en faire un cœur spirituel, où le feu de l'amour divin puisse s'allumer.

Prière. Divin Sauveur, vous êtes venu sur la terre y allumer le feu de votre amour; et votre désir, selon votre parole, est qu'il embrase tous les cœurs. Je vous offre le mien; purifiez-le par l'humilité et la pénitence, afin que votre amour le sanctifie, et qu'il en soit la vie et le bonheur. Ainsi soit-il.

SAINTE JULIENNE, martyre.

La ville de Nicomédie donna naissance à sainte Julienne. Ses parents étoient fort riches et de la première noblesse; mais ils avoient le malheur d'être païens. Notre Sainte joignoit à une éclatante beauté une grande pénétration d'esprit, qui, lui faisant admirer l'ordre qui règne dans l'univers, l'éleva à la connoissance d'un Dieu, seul auteur de la nature. Dès qu'elle l'eut connu, elle s'appliqua à le servir d'une manière digne de sa grandeur. Un sénateur nommé Eleuse, ennemi déclaré des chrétiens, la demanda en mariage, et ses parents la lui accordèrent; mais Julienne, se voyant pressée de l'épouser, lui dit qu'il falloit qu'il obtînt la charge de préfet de la ville. Comme il avoit beaucoup de crédit auprès de l'empereur, il obtint en peu de temps cette dignité.

Eleuse fit savoir à Julienne qu'il étoit pourvu de la charge qu'elle désiroit, et qu'il se flattoit qu'elle voudroit bien l'agréer pour époux. Notre Sainte, voyant son projet échoué, prit le parti de découvrir qu'elle étoit chrétienne, et que, s'il vouloit l'épouser, il falloit qu'il embrassât sa religion. Eleuse, étonné de cette réponse, en fit part au père de notre Sainte, qui mit en usage les caresses les plus tendres, et les violences les plus cruelles pour ébranler sa foi. Cet impitoyable père, voyant l'inutilité de tous ses efforts, prit le parti de mettre sa fille entre les mains d'Eleuse même.

La violente passion d'Eleuse pour Julienne, lui fit tenter mille nouveaux moyens pour l'obliger d'adorer ses dieux; mais, voyant son peu de succès, son amour se change en fureur, et il devient son juge et son bourreau. Il la fait dépouiller et battre de verges, la fait suspendre par les cheveux, lui fait brûler les côtés avec des torches ardentes, et ensuite la fait enfermer en prison. Le démon se présente à notre Sainte sous la forme d'un ange brillant de lumière, et lui dit qu'on lui prépare de nouveaux tourments, mais que Dieu se contente du sacrifice du cœur, et que, pourvu qu'elle lui demeure fidèle, elle peut donner de l'encens aux idoles. Notre Sainte, s'étant mise en prière, reconnut le piége de l'ennemi du salut, et le mit en fuite. Eleuse condamna notre Sainte au feu, mais il fut éteint miraculeusement; il la fit mettre dans une chaudière d'huile bouillante, et par ses prières la chaudière fut mise en pièces. Le peuple, témoin de ces prodiges, s'écrie qu'il n'y a pas d'autre Dieu que celui de Julienne. Eleuse, en fureur, lui fait trancher la tête à l'âge de 18 ans, l'an 312; et, peu de temps après, il périt lui-même misérablement.

Pratique. Rien de plus adorable que la passion; Eleuse est épris de Julienne à cause de sa beauté et de sa vertu; il la demande pour épouse: le refus change son amour en fureur, et il la traite avec la dernière cruauté. Il faut donc peu compter sur l'amour des créatures, puisqu'il est capable d'un tel changement: il vaut bien mieux s'attacher à son Dieu qui ne change jamais, et fallût-il comme sainte Julienne sacrifier pour lui sa vie, on sera encore trop heureux de lui donner à ce prix des preuves de son amour.

Prière. Vous avez fait voir, Seigneur, dans sainte Julienne, ce que peut la passion humaine et la force divine: faites, par son intercession, que nous soyons en garde contre nos passions, et que nous soyons prêts à tout souffrir pour votre gloire. Ainsi soit-il.



Saint Agricol naquit à Avignon, sous le règne de Clotaire II. Il eut pour père saint Magne, seigneur de la plus haute naissance, que sa piété éleva sur le siége d'Avignon. Sa mère, Gandaltrude, étoit aussi d'une famille très distinguée. Ces pieux parents lui inspirèrent, dès sa plus tendre enfance, l'amour et la crainte de Dieu, et le formèrent à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Leurs soins ne furent pas infructueux : le jeune Agricol montra les plus heureuses dispositions à la vertu, et Dieu répandit sur lui les grâces les plus abondantes. Modeste, obéissant, respectueux envers ses parents, il montrait une déférence entière à leurs avis. Les exercices de la religion avaient seuls quelque attrait pour lui, et il sembloit n'avoir d'ardeur que pour les pratiques de piété, qui cependant ne lui faisoient point négliger les études convenables à son âge.

Arrivé à l'âge de quatorze ans, ils se retira dans le monastère de Lérins, situé sur la côte de Provence, et fondé par saint Honorat. Là il profita si bien des leçons et des exemples qu'il avoit sous les yeux, qu'il devint bientôt un modèle de vertus. Au milieu des éloges que lui attiroient de tous côtés sa ferveur et sa charité, Agricol néanmoins ne concevoit de lui-même qu'une très mauvaise opinion, et ne voyoit dans les louauges qui lui étoient adressées qu'un nouveau motif pour s'humilier devant Dieu. Il étoit surtout d'une pureté de mœurs et d'une modestie singulières : sa charité ne faisoit acception de personne. Dans cette retraite il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la théologie et des Saintes Ecritures, et en cela il croyoit remplir un devoir, puisque les peuples sont en droit d'attendre des ministres des autels les connoissances nécessaires pour les diriger dans les voies du salut.

Les progrès qu'il fit dans la science et dans la piété engagèrent ses supérieurs à lui

conférer les ordres sacrés et à l'élever même au sacerdoce. Malgré la frayeur que lui inspiroient les redoutables fonctions dont il alloit être chargé, il se soumit, et sa déférence pour ses supérieurs triompha de son humilité et de ses craintes. Peu de temps après, saint Magne, qui depuis environ deux ans occupoit le siége d'Avignon, le rappela auprès de lui, et Agricol s'empressa de se rendre aux ordres de son pasteur et de son père. Il exerça d'abord les fonctions inférieures du saint ministère avec autant de zèle que d'édification, et bientôt il fut jugé capable et digne de seconder son père dans les travaux de l'épiscopat. Revêtu de la dignité d'archidiacre, il y fit de nouveau admirer sa sagesse et sa piété. Saint Magne étoit alors affoibli par l'âge et par les infirmités, et vouloit d'ailleurs entreprendre le voyage de Châlons-sur-Saône pour assister au concile qui s'y tenoit. Il résolut donc de se choisir un successeur, et rassembla dans ce dessein le clergé et les principaux de la ville. La délibération ne fut pas longue : tous d'une voix unanime nommèrent Agricol pour succéder à son père, quoiqu'il n'eût alors que vingt-trois ans.

Agricol, seul chargé du soin du diocèse, se livra avec un zèle infatigable à la conduite de son troupeau. Il étoit véritablement le père de son peuple, et il s'appliqua surtout à le préserver de la contagion du libertinage. Les soins et les instructions du saint prélat produisirent de grands fruits : les sacrements étoient fréquentés, les prières publiques réunissoient un si grand nombre de fidèles, que l'église cathédrale, le seul temple qu'il y eût alors, se trouvoit trop petite. Saint Agricol en fit bâtir une autre à ses dépens. Il choisit les ministres dont il avoit besoin pour la desservir parmi les religieux de l'abbaye de Lérins : il en fit venir plusieurs, et en plaça un à leur tête, avec le titre d'abbé. Enfin, pour assurer des revenus à cette église il sacrifia une partie de ses propres biens, et fit encore bâtir plusieurs chapelles qui devinrent dans la suite plus considérables. Ce fut lui qui introduisit dans l'église d'Avignon l'usage de chanter l'office divin alternativement et à deux chœurs : usage qui avoit commencé à Antioche et fut ensuite transporté à Rome par le pape saint Damase, et à Lyon par saint Patient.

Saint Agricol, sentant sa fin approcher, voulut, à l'exemple de son père, se choisir un successeur. Saint Vérédème, qui vivoit en ermite dans le voisinage, lui parut le plus digne d'occuper sa place, et ce fut sur lui qu'il fit tomber tous les suffrages. Après avoir assuré à son troupeau un pasteur charitable et capable de le conduire, il légua ses biens à son église : il affranchit tous ses esclaves et les récompensa généreusement ; enfin il se recommanda d'une manière particulière aux prières de ses ouailles pour l'aider dans le grand voyage de l'éternité. Peu de temps après, plein de mérites et de bonnes œuvres, il expira tranquillement et alla se reposer dans le sein de Dieu. Sa mort arriva le second jour du mois de septembre de l'année 700, et c'est à ce jour qu'est marquée sa fête dans un précieux manuscrit du onzième siècle, et qui existoit en 1771, sous le titre *De Compoto*, dans la bibliothèque de M. le marquis de Cambis Velleron.

(*Extrait de sa Vie.*)

Pratique. Deux choses surtout sont à remarquer dans la vie de saint Agricol, son amour pour ses parents et son zèle pour la gloire de Dieu. Faisons tous nos efforts pour ressembler à un aussi beau modèle.

Prière. Votre amour, ô mon Dieu, a dévoré vos Saints : donnez-nous aussi quelque étincelle de ce feu divin qui vivifie toutes nos actions et les rend agréables à vos yeux. Ainsi soit-il.



Il paroît que nos saintes Martyres quittèrent la Grande-Bretagne ou l'Angleterre, vers le temps où les Saxons, encore païens, ravageoient ce pays; c'est-à-dire, dans le cinquième siècle. Un grand nombre de Bretons s'enfuirent dans les Gaules, d'autres passèrent dans les Pays-Bas, et s'arrêtèrent au château de Brittenbourg, près l'embouchure du Rhin : c'est ce que prouve d'anciens monuments, et le témoignage des historiens cités par Ussérius.

Les saintes Martyres aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie, que de perdre leur virginité. Elles furent mises à mort par l'armée des Huns, qui ravagèrent alors le pays où elles s'étoient réfugiées. Ces barbares portèrent le fer et la flamme dans tous les lieux où ils passèrent. On convient que ces Saintes étoient venues originairement de la Grande-Bretagne, et qu'Ursule étoit à leur tête pour les encourager. Les auteurs sont partagés sur le nombre de ces illustres Martyres. Quoiqu'on les désigne en général sous le nom de vierges, il n'est pas hors de vraisemblance que quelques-unes aient été engagées dans l'état du mariage. La chronique de Sigebert met leur martyre en 453. Elles souffrirent près du Bas-Rhin, et furent enterrées à Cologne. On bâtit sur leur tombeau une église, qui étoit fort célèbre en 643.

Sainte Ursule, qui conduisit au ciel tant de saintes ames qu'elle avoit formées, est regardée comme le modèle des personnes qui s'appliquent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse. Il s'est formé, sous son invocation, plusieurs établissements religieux pour l'éducation des jeunes filles. Le premier établissement que les Ursulines eurent en France, fut fondé à Paris en 1611, par Magdeleine l'Huillier, dame de Sainte-Beuve.

Pratique. Rien de plus intéressant pour l'état et pour la religion, que l'éducation de la jeunesse. Rien donc de plus digne d'encouragement que les établissements qui se proposent une fin si noble et si importante. Comment donc se fait-il que l'éducation de la jeunesse soit la chose la plus négligée? C'est que les parents

commencent le mal, et qu'on le continue en se servant de méthodes vicieuses. On ne peut bien élever la jeunesse, à moins qu'on ne joigne un grand fonds de vertu à plusieurs qualités qui supposent une attention suivie et beaucoup d'expérience.

Prière. Faites-nous la grâce, ô mon Dieu! d'inspirer à ceux sur lesquels nous sommes chargés de veiller, de préférer à tout la fidélité à votre loi, en leur faisant contracter de bonne heure l'heureuse habitude de la pratique de toutes les vertus chrétiennes; afin qu'après avoir vécu conformément aux maximes de votre Évangile, ils en reçoivent avec nous la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

SAINTE OPPORTUNE, VIERGE.

Sainte Opportune, originaire du pays d'Auge, en Normandie, étoit d'une des plus anciennes familles de cette province. Ses parents ne pensoient qu'à lui donner un établissement convenable à sa naissance, et la jeune vierge ne songeoit qu'à se consacrer à Jésus-Christ. L'abbaye de Montreuil, près de Séés, étoit le lieu qu'elle avoit choisi; et, tous les jours, elle sollicitoit sa mère de lui permettre de s'y retirer: à force d'instances, elle obtint enfin ce qu'elle demandoit. A peine fut-elle admise dans cette sainte communauté, qu'elle fut un modèle de mortification, d'humilité et de ferveur. Pour repousser la tentation d'orgueil que sa naissance et la vue des biens qu'elle laissoit pouvoit lui inspirer, elle répétoit souvent ces paroles de son divin Maître: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ».

Cette sainte religieuse faisoit les délices de son monastère, tant par la soumission admirable qu'elle avoit pour ses supérieures, que par les manières pleines de cordialité qu'elle avoit pour ses égales. Dure et impitoyable pour elle-même, elle étoit pleine de charité et de condescendance pour les autres: chaque jour on lui voyoit faire des progrès sensibles dans la pratique des plus grandes vertus, et surtout dans l'amour de Jésus-Christ, son divin époux. Quoiqu'elle fût encore peu avancée en âge, elle l'étoit déjà tant en mérite, qu'on la choisit pour remplacer l'abbesse qui venoit de mourir. Son humilité fut forcée de céder aux instances qu'on lui fit, et elle fut bénie par Chrodegrand, son frère, évêque de Séés, qui a été aussi mis au nombre des saints.

La sainte abbesse crut que, pour sanctifier son monastère, et faire de toutes ses religieuses de dignes épouses de Jésus-Christ, il falloit plus se servir d'exemple que de paroles: loin de diminuer ses austérités, elle augmenta les rigueurs de ses pénitences; elle ne changeoit jamais d'habit, elle ne mangeoit point les mercredis ni les vendredis, et elle ne quittoit point ces jours-là le cilice; les autres jours elle ne prenoit que du pain d'orge, des légumes, et de l'eau sur le soir; les dimanches seulement elle souffroit qu'on lui servît un peu de poisson: elle conservoit une égalité d'esprit admirable, et elle alloit au-devant de toutes ses filles, les soulageant et les consolant dans toutes les différentes peines qui pouvoient leur survenir. Son plancher lui servoit de lit, et elle passoit les nuits presque entières à prier. Epuisée de tant d'austérités, elle tomba malade, et se prépara à la mort avec un renouvellement de zèle: elle fit à ses religieuses les discours les plus pathétiques, et surtout elle les exhorta à la pratique d'une tendre et mutuelle charité. Elle alla recevoir la couronne des mains de son époux, le 22 avril 770.

Pratique. Sainte Opportune quitte de grands biens, renonce à de flatteuses espérances, embrasse une rude pénitence pour donner à Jésus-Christ, son cher et divin époux, des preuves de son amour; et, pour l'imiter plus parfaitement, autant elle est dure à elle-même, autant elle est facile et indulgente pour les autres. Il sembloit qu'à l'exemple de Jésus-Christ, elle voulût faire pour elle et pour les autres, tous les frais de la pénitence. Est-ce ainsi que je me comporte? Sensible à mes maux, ne suis-je pas insensible à ceux des autres, et pratiqué-je cette charité parfaite qui voudroit exempter les autres de toutes souffrances?

Prière. Divin Jésus, qui en vous attachant le cœur de sainte Opportune lui avez communiqué toute la tendresse de votre charité, faites que pour vous ressembler nous travaillions à acquérir cette précieuse vertu. Ainsi soit-il.





Saint Philippe, attaché depuis long-temps à l'église d'Héraclée, métropole de la Thrace, lui avoit rendu de grands services, en exerçant successivement avec zèle les fonctions de diacre et de prêtre. Ses vertus l'ayant fait élire pour en être le pasteur, on vit en lui un évêque digne des temps apostoliques. Il se distingua surtout par sa prudence au milieu de la cruelle persécution de Dioclétien. Pour étendre et perpétuer l'œuvre de Dieu, il forma plusieurs disciples dans la connoissance des vérités de la religion, et dans la pratique d'une solide piété. Deux eurent le bonheur d'être les compagnons de son martyre, le prêtre Sévère et le diacre Hermès. Celui-ci avoit été le premier magistrat de la ville, charge qu'il avoit remplie avec autant de zèle que de charité. Lorsqu'il eut prit la résolution de se consacrer au service de l'Eglise, il ne voulut plus vivre que du travail de ses mains.

Les premiers édits de Dioclétien contre la religion chrétienne ayant été publiés, plusieurs fidèles conseillèrent au saint évêque Philippe de quitter la ville; mais il ne voulut pas même cesser d'aller à l'église. Il y exhortoit son peuple à s'armer de courage et de patience, et à se préparer à la fête de l'Epiphanie, qui approchoit. Tandis qu'il prêchoit la parole de Dieu, le commandant vint, de la part du gouverneur, pour sceller la porte de l'église. « Pensez-vous, » lui dit l'évêque, que notre Dieu soit renfermé dans des murailles? Vous ne savez donc pas » que c'est surtout dans le cœur de ses serviteurs qu'il fait sa demeure? » Le lendemain, des officiers mirent le scellé sur les livres sacrés, et Philippe fut arrêté avec plusieurs chrétiens. On les conduisit devant le gouverneur Bassus; et, lorsqu'il fut assis sur son tribunal, il leur dit : « Lequel d'entre vous est le docteur des chrétiens? — C'est moi, répondit Philippe. — Bassus. » Vous ne pouvez ignorer que l'empereur a défendu vos assemblées. Livrez-moi les vases d'or » et d'argent dont vous vous servez, ainsi que les livres que vous lisez. — Philippe. Nous » remettrons entre vos mains les vases et le trésor de l'église; car c'est par la charité, et non par » des métaux précieux, que l'on honore notre Dieu. Mais, quant à nos livres saints, vous n'avez » pas droit de me les demander, et il ne m'est pas permis de vous les livrer. » Le gouverneur donna ordre aux bourreaux de tourmenter le saint évêque, qui souffrit sans se plaindre.

Hermès représenta à Bassus qu'il cherchoit inutilement à détruire les livres saints, et que jamais il n'anéantiroit la parole de Dieu. Son zèle irrita le juge, qui le fit battre de verges; ensuite les officiers prirent les vases sacrés et les livres saints. Pour faire sa cour aux idolâtres, et pour effrayer les chrétiens, il fit conduire Philippe et les autres prisonniers dans la place publique, par une troupe de soldats, et fit découvrir le toit de l'église. En même temps, les soldats brûlèrent les livres saints. Les flammes montèrent si haut, que les spectateurs en furent effrayés. Philippe, informé de ce qui se passoit, prit occasion du feu matériel pour parler des supplices dont Dieu menace les pécheurs. Pendant son discours, on vit paroître Caliphronius, prêtre païen, avec ses ministres et le gouverneur : il venoit avec tout ce qui étoit nécessaire pour offrir un sacrifice. Alors Bassus pressa le saint évêque de sacrifier aux dieux, aux empereurs et à la fortune de la ville; puis, lui montrant une statue d'Hercule, qui étoit d'un beau travail, il lui demanda si un tel dieu n'étoit pas digne de la plus grande vénération. Philippe ne lui répondit qu'en lui montrant l'absurdité d'un tel culte, et en lui faisant sentir combien il étoit contraire à la raison d'adorer un vil métal, et l'ouvrage d'un statuaire qui étoit peut-être souillé des vices les plus honteux.

Le gouverneur s'adressa ensuite à Hermès pour l'engager à sacrifier; mais, voyant que les promesses et les menaces étoient également inutiles, il envoya les Confesseurs en prison. Sur ces entrefaites, le temps du gouvernement de Bassus expira, et Justin fut nommé pour le remplacer : c'était un homme d'un caractère violent et cruel. Zoïle, magistrat de la ville, ayant fait venir Philippe, Justin le pressa de sacrifier. « Je ne peux vous obéir, répondit Philippe, » parce que je suis chrétien. Au reste, votre commission se borne à nous punir de notre refus, et » vous n'avez aucun droit sur notre volonté. — Vous ignorez sans doute, lui dit Justin, » quels tourments vous attendent? — Vous pouvez me tourmenter, répliqua Philippe, mais » vous ne me vaincrez pas; rien ne sera capable de me faire sacrifier. » Justin ayant ordonné aux soldats de le lier par les pieds, on le traîna dans les rues de la ville. Son corps ne fut bientôt qu'une plaie. Les chrétiens le prirent dans leurs bras pour le reporter dans sa prison.

Le prêtre Sévère parut aussi devant le gouverneur, qui, après son interrogatoire, le fit mettre en prison. Hermès fut également interrogé et traité de la même manière que Philippe. Les trois Martyrs souffrirent pendant sept mois les horreurs d'un cachot obscur et malsain : on ne les en retira que pour les envoyer à Andrinople, où on les enferma jusqu'à l'arrivée du gouverneur, qui fit battre si cruellement saint Philippe, qu'on lui voyoit sortir les entrailles. Trois jours après, Justin fit comparoître les saints Martyrs devant son tribunal : après les avoir pressés inutilement de sacrifier, il les condamna à être brûlés. On fut obligé de porter Philippe au supplice, parce qu'il n'avoit pas la force de marcher. Les saints Martyrs ne cessèrent de louer Dieu qu'en cessant de vivre.

Le prêtre Sévère, qui étoit toujours en prison, ayant appris le martyre de Philippe et d'Hermès, se réjouit de leur triomphe, et demanda la grâce de le partager, puisqu'il avoit aussi confessé le nom de Jésus-Christ. Sa prière fut exaucée, et il souffrit trois jours après. L'ordre de brûler les Saintes Ecritures et de détruire les églises, montre que les trois Martyrs souffrirent après les premiers édits de l'empereur Dioclétien. Ils sont nommés dans les martyrologes sous le 22 d'octobre.

Pratique. Qui prépara les Martyrs au combats? qui leur inspira ce courage invincible? qui leur fit remporter la victoire? La crainte de Dieu, la pratique de l'humilité, l'exercice de la mortification, l'usage saint et fréquent des sacrements, la prière et la méditation de la loi de Seigneur, le mépris du monde, le désir du ciel. Employons donc les armes qu'employèrent les Martyrs; nous serons invulnérables, et nous remporterons la victoire.

Prière. Nous ne devons craindre que vous, Seigneur; le monde, l'enfer même, ne pourront rien contre nous, si vos jugements sont la règle de notre conduite. Nous n'avons qu'un intérêt à ménager, celui de vivre et de mourir en vous restant fidèles, pour obtenir par vos mérites infinis le bonheur éternel de vous posséder. Ainsi soit-il.



Saint Théodoret, prêtre de l'église d'Antioche, célèbre par le zèle qu'il avoit montré sous le règne de l'empereur Constance, pour la destruction des idoles et la propagation de la foi de Jésus-Christ, avoit bâti des églises, honoré les tombeaux des Martyrs, et ne cessoit de travailler au salut de ses frères. Il fut long-temps chargé de la garde des vases sacrés du culte catholique. Ayant été dénoncé à Julien, oncle de l'empereur de ce nom, et apostat comme lui, pour le dépositaire des trésors des principales églises de l'Orient, dont Julien étoit comte ou gouverneur, le Saint fut arrêté par son ordre, et conduit devant lui, les mains liées derrière le dos. Ce tyran lui reprocha d'avoir bâti des églises, travaillé avec succès à la conversion des païens, et renversé les statues des dieux sous le règne précédent. Théodoret avoua tout, et dit à Julien qu'après avoir autrefois adoré lui-même le Dieu des chrétiens, il s'étoit rendu coupable de l'apostasie la plus criminelle, en abandonnant son culte. Julien, transporté de colère de s'entendre faire ce reproche, ordonna de frapper le Saint sur le visage, et le fit ensuite attacher à quatre pieux. On lui lia les jambes et les bras avec des cordes et des poulies, puis on l'étendit sur le chevalet.

Tandis que son sang ruisseloit de toutes parts, Julien lui disoit : « Je vois que vous ne sentez » pas assez vos tourments. — Je ne les sens point, répondit le Martyr, parce que Dieu est avec » moi. » Julien lui fit appliquer des torches sur les côtés. Durant cette horrible torture, le Saint levoit les yeux au ciel, et prioit Dieu de glorifier son nom dans tous les siècles. A l'instant, les bourreaux tombèrent le visage contre terre. Le comte lui-même fut effrayé ; mais, reprenant son caractère cruel, il ordonna aux bourreaux d'appliquer de nouveau leurs torches contre le corps du Martyr. Ceux-ci refusèrent d'obéir, en disant qu'ils avoient vu des anges s'entretenir avec Théodoret. Julien, furieux, commanda qu'on allât le précipiter dans la mer. « Devancez-

» moi, mes frères, leur dit le Martyr; je vous suivrai en vainquant l'ennemi. » Et comme Julien demandoit quel étoit cet ennemi : « C'est, reprit Théodoret, le démon, pour lequel » vous combattez. Jésus-Christ, le Sauveur du monde, est celui qui donne la victoire. »

Julien, qui ne pouvoit plus contenir sa fureur, menaça le Saint de lui ôter la vie sur-le-champ. « C'est tout mon désir, lui dit Théodoret. Pour vous, vous mourrez dans votre lit en » souffrant d'horribles tourments. Votre maître, qui se flatte de vaincre les Perses, sera » lui-même vaincu; une main inconnue lui ôtera la vie, il ne verra plus les terres des » Romains. » Julien condamna le Saint à être décapité, et la sentence fut exécutée en 362. Le jour même du martyre du Saint, Julien, conformément à l'ordre de l'empereur, fit enlever les effets de l'église d'Antioche. Il étoit accompagné de deux autres apostats, Félix et Elpidius. Les vases sacrés furent profanés de la manière la plus indigne, dit Tillemont dans son Histoire ecclésiastique, tome VII, page 395; mais les crimes de ces apostats ne restèrent pas long-temps impunis.

Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin, il présenta à l'empereur l'inventaire des effets qu'il avoit enlevés aux chrétiens, et il raconta ce qu'il avoit fait par rapport à Théodoret, s'imaginant par là faire sa cour à l'empereur; mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvoit point que l'on mît à mort les chrétiens pour cause de religion. « C'est donner, dit-il, de l'avantage aux chrétiens, qui ne manqueront pas de » faire de Théodoret un saint et un martyr. » Le soir, le comte Julien ressentit une violente douleur d'entrailles; ses intestins se corrompirent; il vomissoit les excréments par la bouche. Il se forma dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers, et tout l'art des médecins fut inutile. Les trois derniers jours de sa vie, il s'exhala une puanteur de son corps qu'il ne pouvoit supporter lui-même. Félix et Elpidius eurent également une fin malheureuse. L'empereur lui-même, ayant été blessé mortellement en Perse d'un trait lancé par une main inconnue, expira dans la rage et le désespoir, le 26 juin 363. Ainsi s'accomplit la prédiction du bienheureux Martyr.

PRATIQUE. De quelle horreur le pécheur n'est-il pas saisi, quand la vengeance divine éclate sur lui, ou qu'il se trouve dans les angoisses de la mort! Enivré par la prospérité, il semble n'être occupé sur la terre qu'à s'oublier lui-même. S'il est assez malheureux que de tomber dans l'insensibilité, ses frayeurs n'en sont que plus vives, lorsque le prestige qui l'éblouissoit a disparu. Pour le vrai chrétien, il trouve en Dieu une consolation solide dans tous les événements; il met en lui sa confiance, que rien ne peut ébranler; il ne voit en tout que l'accomplissement de la volonté divine qu'il chérit, et à laquelle il s'abandonne sans craindre d'être confondu.

PRIÈRE. Mon Dieu, pardonnez-nous nos iniquités, touchez nos cœurs du regret de vous avoir offensé; un cœur humble et contrit obtiendra toujours sa grâce ici-bas de votre miséricorde. Nous la réclamons, et nous l'espérons par les mérites infinis de notre Sauveur. Ainsi soit-il.



Saint Magloire naquit dans la Grande-Bretagne, sur la fin du cinquième siècle. Il fut mis, avec son cousin, saint Samson, sous la conduite de l'abbé Iltut, disciple de saint Germain d'Auxerre, qui prit un soin particulier de les former aux sciences et à la piété. Lorsqu'ils furent en âge de se décider sur le choix d'un état de vie, Samson se retira dans un monastère, et Magloire retourna chez ses parents, où il pratiqua toutes les vertus chrétiennes. Quelque temps après, le père de Samson, ayant été attaqué d'une maladie dangereuse, envoya chercher son fils, et s'humilia devant Dieu, dont il implora la miséricorde. La santé lui ayant été rendue, il renonça à ses biens pour se consacrer au Seigneur avec toute sa famille.

Cet exemple eut des suites si heureuses, que Magloire et toute sa famille résolurent de quitter le monde. Ils distribuèrent leurs biens aux pauvres et aux églises; après quoi, Magloire et son père prirent l'habit monastique dans la même maison que Samson. Lorsque ce dernier eut été sacré évêque régionnaire, il s'associa saint Magloire, qui avoit été élevé au diaconat, et l'emmena avec lui dans l'Armorique, pour l'aider dans ses travaux apostoliques et à la propagation de l'Evangile. Le roi Childebert appuya de son autorité les saints missionnaires, qui furent bientôt en état de fonder quelques monastères. Samson fit sa résidence dans celui de Dol, et donna la conduite de celui de Kerfunt, ou Kerfunté, à saint Magloire, qu'il ordonna prêtre, afin qu'il pût lui succéder dans les fonctions épiscopales.

Magloire, à l'exemple de son prédécesseur, prêcha l'Evangile aux Bretons qui habitoient sur les côtes, dont la plupart étoient chrétiens; mais les malheurs des guerres avoient affoibli en eux la connoissance de Jésus-Christ, et l'avoient presque entièrement effacée dans plusieurs. Le Saint continua de vivre avec ses moines, comme par le passé. Il ne quittoit point le cilice,

et ne se nourrissoit que de pain d'orge et de légumes. Après trois ans d'épiscopat, il forma le projet d'aller vivre dans la solitude. Croyant que Dieu exigeoit de lui cette entière séparation du monde, il se fit remplacer par Budoc, dont il connoissoit le zèle, les lumières et les vertus. Magloire redoubla ses austérités; et, brûlant du désir d'être uni à Dieu de la manière la plus intime, il évitoit, autant qu'il lui étoit possible, de converser avec les hommes; mais la réputation de sa sainteté fit bientôt découvrir le lieu de sa retraite. On s'y rendoit de toutes parts, pour trouver du soulagement dans les besoins de l'ame et du corps.

Le Saint, ne pouvant plus supporter cette affluence de peuple qui venoit le visiter, résolut de se retirer dans quelque solitude, où il pût être entièrement inconnu au monde; mais Budoc, qu'il consulta, le rassura, en lui faisant entendre que les bonnes œuvres qu'il faisoit devoient lui faire sacrifier son goût particulier pour la retraite. Il resta donc dans l'état où il étoit, et ses miracles rendirent de jour en jour son nom plus célèbre. Le comte Loiescon, qu'il avoit guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre dans l'île de Jersey, il y bâtit une église, et y fonda un monastère, où il rassembla plus de soixante religieux. Durant la famine qui suivit la mort de Chilpéric, il pourvut à la subsistance d'une infinité de personnes qui étoient dans le besoin. Quoique les provisions du monastère fussent épuisées, il ne diminua pas le nombre de ses religieux, ainsi qu'on le lui avoit conseillé; il mit en Dieu sa confiance, et il en recueillit bientôt les fruits. Un vaisseau chargé de vivres arriva dans l'île, et y apporta les secours dont on manquoit.

La nuit de Pâques de l'année suivante, le Saint fut averti par le Ciel de la proximité de sa mort. Il ne sortit plus de l'église, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité ou par l'utilité du prochain. Il répétoit souvent ces paroles du Psalmiste : « Je ne demande qu'une chose au » Seigneur, c'est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie ». Il mourut six mois après. On met sa mort au 24 octobre 575. Il étoit âgé d'environ quatre-vingts ans. Durant les guerres des Normands, ses reliques furent portées à Paris, et déposées dans l'église de Saint-Barthélemi, puis dans la chapelle de Saint-Georges, située hors des murs de la ville. On les transporta ensuite dans l'église de Saint-Jacques, dite depuis de Saint-Magloire.

Pratique. L'exemple de saint Magloire nous retrace ce parfait détachement du monde et de soi-même, si recommandé dans l'Évangile; sans ce détachement, nous sommes esclaves de toutes nos passions, et incapables de servir et d'aimer Dieu comme il doit l'être. Si nous voulons nous vaincre nous-même, employons les moyens dont les Saints se sont servis, et nous serons victorieux.

Prière. Vous l'avez dit, Seigneur, celui qui pèche devient l'esclave du péché; nous sommes grandement coupables à vos yeux de vous avoir offensé si souvent : délivrez-nous, par votre grâce, de l'esclavage de nos passions et des chaînes du péché, afin que désormais nous ne servions que vous seul. Ainsi soit-il.



La mémoire des saints Martyrs que nous honorons en ce jour est, depuis les premiers siècles du christianisme, très célèbre, surtout dans l'Eglise de France. Ils vinrent de Rome, au milieu du troisième siècle, avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques, pour prêcher la foi dans les Gaules. Arrivés à Soissons, ils y fixèrent leur demeure. Le jour, ils annonçoient Jésus-Christ, et la nuit, ils travailloient pour se procurer de quoi subsister. Une tradition ancienne dit qu'ils étoient frères, d'une naissanee distinguée, et qu'ils exercèrent la profession de cordonnier, pour fournir à leurs besoins et à ceux des pauvres qu'ils désiroient de pouvoir soulager. Leur zèle dans les instructions qu'ils donnèrent, soutenu par la lumière de la grâce et la sainteté de leur vie, convertit un grand nombre d'idolâtres.

Il y avoit déjà plusieurs années que nos deux Martyrs cultivoient la vigne du Seigneur, lorsque l'empereur Maximien Hercule vint dans la Gaule belgique. Les Saints lui furent dénoncés comme les ennemis des dieux de l'empire. Maximien, d'un caractère cruel et superstitieux, ordonna de les conduire à Rictio-Vare, gouverneur de cette partie de la Gaule où étoit Soissons, et connu pour le plus implacable ennemi des chrétiens. Il interrogea nos saints Martyrs; et leur confession, aussi glorieuse qu'intrépide sur la foi de l'Evangile, fut suivie de l'ordre donné pour qu'ils fussent tourmentés. Leur joie et leur constance, en souffrant pour Jésus-Christ, les firent enfin condamner à perdre la tête. Ils furent martyrisés en 287. Dès le sixième siècle, on bâtit à Soissons une grande église sous leur invocation; et saint Eloi enrichit la châsse de leurs saintes reliques de divers ornements.

Pratique. L'exemple des Saints confondra toujours cette multitude de chrétiens qui se font des obligations de leur état et de leur sollicitude des besoins de la vie, un prétexte habituel pour se dispenser de l'observation des lois de Dieu et des préceptes de l'Église. Toutes les conditions, tous les sexes, tous les âges

ont eu des Saints qui, toujours fidèles à Dieu, rapportèrent tout à sa gloire, jusque dans leurs actions les plus communes. La charité les anima, la patience les sanctifia, la grâce qu'ils obtinrent par la prière les soutint. Imitons-les; un jour nous partagerons leur gloire.

Prière. Réformez nos cœurs, ô mon Dieu, pénétrez-nous de l'esprit de l'Evangile, alors nous cesserons d'être des chrétiens terrestres et étrangers au règne de la foi. L'eternité sera le point de vue vers lequel nous nous dirigerons pour marcher dans la voie qui seule peut nous conduire au bonheur assuré à tous vos serviteurs fidèles. Ainsi soit-il.

SAINT SAMSON, ÉVÊQUE ET ABBÉ.

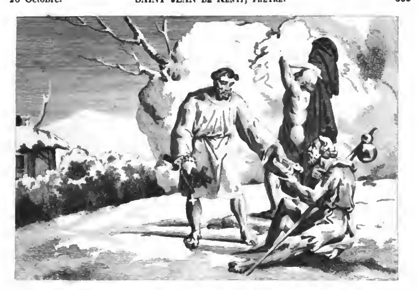
Samson, issu d'une des plus nobles familles de la Grande-Bretagne, fut élevé par Eltut, qui avoit formé, dans le monastère dont il étoit abbé, une fameuse école, où il enseignoit l'Ecriture Sainte et toutes les sciences. Saint Samson, sous un si habile maître, fit de très grands progrès. Eltut, voyant dans son disciple autant de vertus que de lumières, le présenta à saint Dubrice, évêque de Landaf, qui l'ordonna successivement diacre et prêtre, afin qu'il prêchât au peuple la pénitence. Son exemple soutenoit ses prédications. Il entra dans un monastère dont il devint économe et ensuite abbé. Sa famille fut le premier objet de son zèle : il gagna à Dieu son père, son oncle, et trois de ses frères, et les détermina à embrasser la vie monastique.

Pendant ses courses apostoliques dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande, il fit beaucoup de conversions. Revenu en sa patrie, il ne se chargea que malgré lui du gouvernement d'un monastère élevé par saint Germain. Peu de temps après, il fut sacré évêque. Croyant qu'il seroit plus utile à ses compatriotes qui étoient au-delà des mers, il alla exercer sur eux son zèle. Il fixa son siége épiscopal dans le territoire de Dol, et y bâtit trois monastères. Il en fonda un quatrième par la libéralité de Childebert, roi de France, auprès duquel sa vertu l'avoit mis en grande considération. Il assista au troisième concile de Paris, tenu en 557. Il avoit déjà fait divers voyages à Paris avant ce concile, et s'étoit employé fort efficacement avec saint Léonore auprès de Childebert et de la reine Ultrogothe, pour la délivrance de Judwal, prince breton, et pour son rétablissement dans le comté de Bretagne, usurpé par Commor.

Toute la vie de notre Saint, en Bretagne et dans les provinces voisines, ne fut qu'un exercice de zèle, de charité, de pénitence. On ne peut dire combien il corrigea de désordres dans les mœurs, et de superstitions dans la religion des peuples. Qu'il lui en coûta de sueurs pour planter la foi de Jésus-Christ dans les lieux où elle n'avoit point encore été annoncée, dans les îles adjacentes aux côtes de Bretagne! Les grands succès de son ministère font connoître que Dieu l'avoit rendu bien puissant en paroles et en œuvres. Il mourut vers l'année 564, ou la suivante, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans. Il fut enterré à Dol. Au douzième siècle, son corps fut transporté à Paris avec celui de saint Magloire. Ils furent déposés dans l'église de Saint-Barthélemi, près du palais. Le séminaire de Saint-Magloire possède aujourd'hui une partie des reliques de saint Samson.

Pratique. La plus solide de toutes les vertus, c'est la charité, surtout celle qui a pour objet le salut du prochain : c'étoit la vertu de saint Samson. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il signala son zèle pour la sanctification des ames : ce zèle lui fit redouter les dangers du siècle pour son père, son oncle et ses frères, aussi les engagea-t-il à y renoncer. Des prières ferventes, des prédications solides, des voyages pénibles, des établissements de monastères, des travaux infinis, voilà les occupations journalières de notre Saint, qui n'eut pour but que de faire connoître et aimer Jésus-Christ, que de gagner des ames à Dieu, et de le glorifier. Si, comme lui, nous étions embrasés de l'amour de Dieu, nos actions, nos paroles, nos démarches, toute notre vie, ne tendroient qu'à procurer le salut de nos frères et à assurer le nôtre.

Prière. Seigneur, persuadez-nous que la sanctification de notre ame est notre plus importante affaire; et si, par état, nous sommes obligés de travailler au salut de nos frères, faites que ce soit pour le succès du nôtre et non pas à son détriment. Ainsi soit-il.



C'EST un don funeste que la science, lorsqu'elle n'est pas accompagnée de la vertu. Le saint prêtre dont nous écrivons la vie sut réunir ces deux avantages. Il naquit à Kenti, village dont il porte le nom, dans le diocèse de Cracovie en Pologne. Sa jeunesse fut exempte des fautes dont une foule d'autres ne se font point scrupule de se rendre coupables : ils se précipitent dans l'abîme en osant encore alléguer pour prétexte qu'il faut que la jeunesse se passe.

Notre Saint alla étudier dans l'université de Cracovie, peu éloignée du lieu où il étoit né. Il étonna ses maîtres par sa rare intelligence, par la vivacité de son esprit et la droiture de son jugement. Il fut élevé au sacerdoce, et on le chargea d'enseigner dans l'université où il avoit étudié d'une manière si brillante. Ses soins s'étendoient non-seulement à inspirer le goût des sciences à ses élèves, mais encore à les persuader que le vrai bonheur se trouve uniquement dans la pratique de la religion.

Ses succès dans l'enseignement public firent croire qu'il ne réussiroit pas moins dans la conduite d'une paroisse : ce fut dans cette espérance qu'on lui confia le gouvernement de celle d'Ilkusi. Il déploya dans cette nouvelle fonction toutes les vertus d'un véritable pasteur ; mais ce qui attiroit surtout l'admiration, c'étoit sa charité sans bornes envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Il regardoit les pauvres comme ses enfants, et c'est en mémoire d'une action de charité qu'il exerça envers un mendiant, que chaque professeur de l'université de Cracovie est obligé, à un certain jour de l'année, de nourrir un pauvre à sa table. Malgré toute l'ardeur qu'il mettoit dans l'accomplissement de ses devoirs, Jean, effrayé de la terrible responsabilité

qui pèse sur ceux qui sont chargés de la conduite des ames, se démit de sa paroisse, et rentra dans la carrière de l'instruction publique.

Dans l'intention de se préserver des peines du purgatoire, il fit quatre fois le voyage de Rome, et voulut aussi visiter la Terre-Sainte. Arrivé à Jérusalem, il se sentit enflammé d'un vif désir de travailler à la conversion des infidèles, et il ne craignit pas de leur prêcher hautement Jésus crucifié. De retour dans sa patrie, il s'appliqua à acquérir toutes les vertus qui peuvent faire avancer promptement dans le chemin de la perfection. Son horreur pour la médisance surpassoit tout ce qu'on en pouvoit dire : il la haïssoit tellement, qu'à l'exemple de saint Augustin, il avoit fait inscrire sur les murailles de sa chambre des vers où il exprimoit combien ce vice est détestable. Sa vie se passa ainsi dans l'exercice de toutes les vertus. Il mourut le 24 décembre 1473. Long-temps après sa mort, lorsqu'on ouvrit son tombeau, au lieu d'une odeur infecte, on fut tout étonné de n'éprouver qu'une sensation douce et agréable qui se répandit dans l'air. Sa robe de pourpre, qu'il avoit portée en qualité de docteur, fut conservée précieusement, et on en revêtoit le doyen de l'école de philosophie, dans l'université de Cracovie, en lui faisant jurer de suivre les exemples qu'avoient donnés Jean de Kenti.

On n'est pas bien d'accord sur l'époque précise où le christianisme s'introduisit en Pologne : cependant l'opinion la plus générale est que ce fut vers le dixième siècle que Micislas, éclairé par Daubrowska son épouse, reçut la lumière de l'Evangile. Avant cette époque, les relations de commerce, et d'autres circonstances, avoient pu donner quelque connoissance de la religion chrétienne; mais il est certain qu'elle ne commença à s'y répandre qu'au commencement du onzième siècle. Jean XIII, pape vers ce temps-là, travailla efficacement à la conversion des Norwégiens, des Russes et des Polonais. Il envoya dans ces pays Egidius, évêque de Tusculum, pour perfectionner l'œuvre qu'avoit commencée Micislas par sa conversion à la véritable religion. Ces peuples abandonnèrent bientôt leurs superstitions, et se sont conservés jusqu'à nos jours dans l'union avec l'Eglise et le saint-siége. Par une coutume très ancienne en Pologne, ceux qui assistent au saint sacrifice de la messe avec leurs épées, les tirent à moitié pendant la lecture de l'évangile, afin de témoigner par là leur respect pour la religion.

(*Extrait de sa Vie.*)

Pratique. Ceux que Dieu a appelés à instruire les autres doivent se regarder comme responsables de ceux qui viennent entendre leurs leçons. Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a dit, que ceux qui scandaliseroient ses enfants éprouveroient tous les châtiments de sa colère divine; sans doute il exécutera sa menace. Combien donc ne doivent pas se tenir sur leurs gardes les maîtres chargés de l'instruction des enfants et des jeunes gens? que ne doivent-ils pas craindre, s'ils osent leur inspirer des principes irréligieux et immoraux?

Prière. Vous menacez de perdre, ô mon Dieu, ceux que n'effraye pas la crainte de vos jugements redoutables, ne permettez pas, Seigneur, que nous soyons de ce nombre, accordez-nous plutôt une faveur salutaire de votre justice et une grande horreur pour le péché. Ainsi soit-il.



L'Apostolat de saint Frumence, en Éthiopie, est un de ces événements si multipliés dans les annales de l'Eglise, pour procurer aux nations la connoissance de l'Evangile, qu'il est aisé de voir ici l'effet de la divine miséricorde et le secours de la Providence en faveur de l'Éthiopie, au quatrième siècle. Un philosophe nommé Métrodore, voyageant pour s'instruire, pénétra jusque dans la Perse et l'Inde ultérieure, appelée par les anciens l'Éthiopie. Ce philosophe, à son retour, présenta à l'empereur Constantin-le-Grand des pierres précieuses et d'autres curiosités, en assurant que sa collection auroit été plus complète, si Sapor, roi de Perse, n'en eût enlevé une partie.

Mérope, autre philosophe de Tyr, encouragé par le succès de Métrodore, entreprit le même voyage par un semblable motif, et mena avec lui Frumence et Edèse ses neveux, encore très jeunes, dont il soignoit l'éducation. Son voyage achevé, il s'embarqua pour revenir dans sa patrie avec ses neveux. Le vaisseau qui les portoit ayant été obligé d'arrêter dans un port, les barbares du pays, ennemis jurés des Romains, s'emparèrent du vaisseau, qu'ils pillèrent, et tuèrent tous ceux qui le montoient. Edèse et Frumence en étoient sortis avant le massacre, et s'étoient assis, à quelque distance du rivage, sous un arbre, où ils étudioient et préparoient leurs leçons. Les barbares les ayant trouvés, furent touchés de leur innocence et de leur candeur; ils les conduisirent à leur roi, qui faisoit sa résidence à Axuma, qui n'est aujourd'hui qu'un village de l'Abyssinie.

Le prince les reçut avec bonté, prit soin de leur éducation, et finit par les estimer et les aimer.

Il fit dans la suite Edèse son échanson, et Frumence son trésorier et son secrétaire-d'état. L'un et l'autre justifièrent l'intérêt du prince, et se montrèrent en tout dignes de sa confiance jusqu'à sa mort, avant laquelle il leur donna la liberté et des témoignages de sa reconnoissance. La reine, devenue veuve et régente des états de son fils aîné, encore en bas âge, pria les deux frères Edèse et Frumence de rester à la cour, pour l'aider de leurs conseils, et ils se conformèrent à son désir. Saint Frumence étoit, en quelque sorte, le premier ministre. Désirant faire connoître l'Evangile aux Éthiopiens, il engagea à cet effet plusieurs marchands chrétiens qui se trouvoient dans ce pays, à s'y établir; il leur obtint de grands priviléges, et leur facilita tous les moyens de professer leur religion. Sa ferveur et ses exemples contribuèrent surtout à rendre la foi chrétienne respectable aux infidèles; et plusieurs se convertirent.

Le jeune roi étant parvenu à l'âge de gouverner lui-même ses états, Edèse et Frumence obtinrent de quitter les places qu'ils occupoient; et, après bien des instances pour les retenir à la cour, ils partirent. Edèse retourna à Tyr, où il fut ordonné prêtre. Saint Frumence, ayant extrêmement à cœur la conversion de l'Ethiopie, vint à Alexandrie, afin de prier saint Athanase d'envoyer un évêque dans ce pays, pour achever la conversion d'un peuple si bien disposé. Saint Athanase assembla un synode, et tous les évêques qui le composoient nommèrent Frumence pour évêque des Ethiopiens; et, malgré son humilité, il fut sacré pour remplir cet auguste ministère. Il ne tarda pas de partir pour aller remplir sa nouvelle mission, et arriva à Axuma. Il vit bientôt son troupeau de nouveaux catholiques s'accroître autour de lui. Ses discours, ses vertus, et souvent ses miracles, furent suivis d'une multitude de conversions à l'Evangile. Le roi et le prince son frère reçurent le baptême, et leur exemple contribua beaucoup à la propagation de l'Evangile. Saint Frumence porta jusqu'à l'héroïsme l'exercice des vertus apostoliques, et continua d'instruire et d'édifier son peuple jusqu'à sa mort, dont nous ignorons la date. L'Eglise grecque et latine l'honorent comme l'apôtre de l'Éthiopie.

Pratique. Nous avons reçu le don par excellence de la foi catholique presqu'en naissant, et sans qu'elle nous ait coûté, comme à nos pères qui nous l'ont transmise, les plus généreux sacrifices. Nous sommes les enfants des Martyrs et des Confesseurs de la foi. Rendons-lui, par nos mœurs et par l'exercice de la piété chrétienne, le témoignage que nous lui devons à tant de titres. Un chrétien, sans la pratique de sa religion, est aux yeux de Dieu un véritable apostat.

Prière. Je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir fait enfant de votre Église. Ne permettez pas que je perde jamais les droits de l'adoption divine que j'ai reçus par les mérites infinis de votre croix dans le sacrement de la régénération. Faites que la foi vive en moi, et me conduise jusqu'à l'éternité. Ainsi soit-il.



On donne à saint Simon les surnoms de Cananéen, de Canaanite et de Zélé, pour le distinguer de saint Pierre, le chef des apôtres, et de saint Siméon, qui succéda sur le siége de Jérusalem à Saint Jacques-le-Mineur, son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ces surnoms, que le saint Apôtre étoit né à Cana en Galilée; et certains Grecs modernes ajoutent qu'il étoit l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il étoit de la tribu de Nephtali. Si l'on en croit Nicéphore-Calixte, le surnom de Zélé ne fut donné à saint Simon, qu'après qu'il eut été appelé à l'apostolat, à cause de son zèle et de son attachement pour son divin Maître. D'ailleurs, selon le même auteur, il s'étoit toujours montré fidèle observateur de la loi, et fort opposé à ceux qui s'en écartoient; mais cette circonstance ne se trouve dans aucun des évangélistes.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après sa conversion, saint Simon fut toujours fort zélé pour la gloire de son Maître. Il montra toujours une sainte indignation contre ceux qui déshonoroient, par leur conduite, la foi qu'ils professoient. Tout ce que l'Evangile dit de lui, c'est que le Sauveur l'admit au nombre de ses apôtres. Il reçut, avec eux, les dons du Saint-Esprit, et fut toujours très fidèle à sa vocation. On croit qu'il a prêché dans la Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique, et qu'il annonça particulièrement l'Evangile en Egypte. Il revint ensuite en Orient. Les martyrologes de saint Jérôme, de Bède et plusieurs autres, mettent son martyre en Perse, dans une ville appelée Suanir: ce qui peut se concilier avec un passage des Actes de saint André, qui porte qu'il y avoit au Bosphore Cimmérien un tombeau dans une grotte, avec une inscription qui annonçoit que saint Simon-le-Zélé avoit été enterré dans ce lieu. Les martyrologes attribuent la mort du saint Apôtre à la fureur des prêtres idolâtres. Ceux qui parlent du genre de sa mort, disent qu'il fut crucifié.

L'Apôtre saint Jude, que l'Eglise honore aussi en ce jour, est distingué de Judas Iscariote par le surnom de Thadée, qui, en syriaque, signifie *louange*, *confession*; et par celui de Lebbée, qu'on trouve dans le texte de saint Matthieu, et qui, suivant saint Jérôme, désigne un

homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Il étoit frère de saint Jacques-le-Mineur, de saint Siméon de Jérusalem, et d'un nommé Joseph, qui sont appelés les frères du Seigneur. Ils étoient tous fils de Cléophas et de Marie, sœur de la Sainte Vierge. Si cet Apôtre fut cher à son maître, il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle. On ne sait ni quand, ni comment il devint disciple de Jésus-Christ.

L'Évangile ne dit rien de lui, jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les apôtres. Le Seigneur, après la dernière cène, ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeroient, saint Jude lui demanda pourquoi il ne devoit pas aussi se manifester au monde : question qui sembloit donner à entendre qu'il pensoit que le Messie règneroit sur la terre. Mais le Sauveur, par sa réponse, lui fit connoître que le monde ne mérite point que Dieu se manifeste à lui, étant ennemi de ce qui peut rendre une ame digne du royaume céleste.

Après l'ascension et la descente du Saint-Esprit, Jude se réunit aux apôtres pour arracher l'univers à l'empire du démon : entreprise que la seule prédication fit réussir. Eusèbe rapporte que saint Thomas envoya à Edesse saint Thadée, un des disciples du Sauveur, et que le roi Abgare reçut le baptême de ses mains, avec un grand nombre de ses sujets. Saint Jérôme pense que Thadée étoit le même que l'apôtre saint Jude; mais l'opinion la plus commune est que ce sont deux personnes distinguées, et que le Thadée dont il s'agit, étoit un des soixante-douze disciples, lequel est nommé dans les Ménées des Grecs sous le 21 août. Selon Nicéphore, Isidore et les martyrologes, saint Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, et surtout la Mésopotamie. On lit dans saint Paulin qu'il planta la foi dans la Libye.

Le saint Apôtre retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de saint Jacques son frère, et il assista à l'élection que l'on fit de saint Siméon, qui étoit aussi son frère, pour gouverner l'église de cette ville. Nous avons de lui une épître adressée à toutes les églises de l'Orient, et particulièrement aux Juifs convertis, qui avoient été l'objet principal de ses travaux. Le zèle de saint Jude fut enflammé à la vue des ravages que les erreurs des simoniens, des nicolaïtes et des gnostiques continuoient de faire dans l'Eglise. Il se sert, en peignant les hérétiques, d'épithètes très fortes et de similitudes très expressives : il les appelle des météores errants, qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de ce qu'ils sont murmurateurs, de ce qu'ils suivent la perversité de leurs penchants, de ce qu'ils s'abandonnent à l'orgueil, à l'envie, à l'amour des plaisirs sensuels, etc.; de ce qu'ils négligent de crucifier les désirs de la chair. L'Apôtre exhorte les fidèles à traiter avec beaucoup de compassion ceux qui sont tombés dans l'erreur.

De Mésopotamie, saint Jude passa en Perse, suivant Fortunat et plusieurs martyrologes. Ceux qui le font mourir en paix à Béryte en Phénicie, le confondent avec ce Thadée dont nous avons parlé. Quant à saint Jude, il paroît certain qu'il souffrit le martyre en Perse. Quelques Grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avoit auparavant attaché à une croix. Les Arméniens honorent saint Jude et saint Barthélemi, comme leurs premiers apôtres.

Pratique. Rendons à Dieu d'éternelles actions de grâces d'avoir, par sa miséricorde, établi une Église où l'on trouve les plus puissants moyens de se sanctifier, où son nom est glorifié, et où tant d'ames ont le précieux avantage d'être associées, par la pureté de leur amour et la sublimité de leurs fonctions, à la compagnie des esprits célestes. Prions-le en même temps de protéger et gouverner son Église conformément à ses promesses, de l'étendre de plus en plus, de sanctifier les membres qui la composent, et de remplir les pasteurs qui la gouvernent de l'esprit qui animoit les apôtres qu'il avoit choisis pour en être les fondateurs.

Prière. O Dieu, qui nous avez manifesté la grandeur de votre nom par la prédication de vos apôtres! faites que nous célébrions avec ferveur leur gloire immortelle, et qu'en la célébrant nous fassions toujours de nouveaux progrès dans la vertu, pour mériter vos récompenses éternelles. Ainsi soit-il.



Narcisse naquit sur la fin du premier siècle, et il avoit près de quatre-vingts ans lorsqu'il monta sur le siége de l'église de Jérusalem. Il fut le troisième évêque de cette ville ; et en 195 il présida, avec Théophile de Césarée en Palestine, à un concile tenu relativement à la célébration de la Pâque, et dans lequel il fut décidé que cette fête se célébreroit toujours un dimanche, et non le jour où il étoit d'usage de la célébrer chez les Juifs. On lit dans Eusèbe, que, de son temps, on conservoit la mémoire de plusieurs miracles opérés par le saint évêque.

La vénération que les chrétiens de Jérusalem avoient pour ce saint évêque, ne put le garantir de la malice des méchants. Trois scélérats incorrigibles, que son zèle incommodoit, l'accusèrent d'un crime atroce. Ils confirmèrent leur calomnie par des serments et des imprécations horribles. L'un dit qu'il vouloit périr par le feu, l'autre être couvert de lèpre, et le troisième perdre la vue, si ce qu'ils avançoient n'étoit pas vrai. Ils ne purent cependant parvenir à se faire croire. Quelque temps après, ils éprouvèrent l'effet de la vengeance divine. Le feu ayant pris pendant la nuit à la maison du premier, il y fut brûlé avec toute sa famille. Le second fut couvert d'une lèpre universelle. Le troisième, effrayé par ces exemples, avoua le complot et la calomnie ; il pleura son péché avec des larmes si continuelles et si abondantes, qu'il en perdit la vue avant sa mort.

Quoique cette calomnie ne fît aucune impression contre Narcisse, il en parut cependant fort touché lui-même. Elle lui servit de prétexte pour suivre le désir qu'il avoit depuis long-temps de vivre dans la solitude. Comme il étoit impossible de découvrir sa retraite, on lui donna Die pour successeur. Le nouvel évêque vécut peu, aussi bien que Germanion et Gorde, qui le remplacèrent successivement. Ce dernier étant mort, Narcisse reparut, comme s'il fût sorti du tombeau. Les fidèles, transportés de joie à la vue de leur pasteur, dont l'innocence

avoit été si visiblement vengée, le conjurèrent de reprendre le gouvernement de son diocèse. Il se rendit à leur demande; mais se sentant depuis accablé par les infirmités de la vieillesse, il fit saint Alexandre son coadjuteur. Saint Narcisse continua de servir son troupeau par ses prières, par ses exemples et par de fréquentes exhortations à la paix et à l'unité.

C'est ce que nous apprenons de saint Alexandre lui-même, dans sa lettre aux Arsinoïtes. Il est dit que notre Saint avoit alors environ cent seize ans. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Pratiques. La justice divine protége toujours l'innocence, et la venge même souvent dans ce monde par des châtiments éclatants, des attentats de la calomnie, dont le caractère est la fausseté et la perfidie. La calomnie est aussi presque toujours unie à la médisance dans les discours que la haine ou l'envie inspirent. Si nous aimons le silence, ou si nous ne parlons que le langage de la charité, nous serons bientôt parfaits.

Prière. Que nos langues, Seigneur, ne servent qu'à vous bénir, à édifier, à consoler ou à instruire le prochain. Soutenez notre foiblesse dans la résolution que nous prenons de ne parler que par devoir, par charité, et toujours dans la vérité. Ainsi soit-il.

SAINT CHRISTOPHE, MARTYR.

Si l'on examinoit tous les noms d'hommes, en quelque langue que ce fût, on n'en trouveroit guère qui n'eût été commun, avant de devenir propre à des particuliers : ainsi, quoique le nom de Christophe, qui vent dire Porte-Christ, semble être un surnom plutôt qu'un nom propre, rien n'empêche de croire qu'il fut le nom de famille de notre Saint. Nous ignorons l'histoire de Saint Christophe, et nous ne savons pas positivement quel fut le pays qui servit de champ à ses combats et à son triomphe. Plusieurs ont cru que c'étoit la Lycie dans l'Asie Mineure, d'autres la Cilicie; mais son culte est fort ancien dans l'Eglise. Il n'est pas moins célèbre ni moins étendu en France qu'en Espagne. C'est une opinion très commune qu'il souffrit pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution de l'empereur Dèce, qui survint au milieu du troisième siècle, et qu'il mourut martyr dans ce siècle.

La persuasion où le peuple a été long-temps, que la vue d'une seule figure de saint Christophe garantissoit des maladies contagieuses, a fait placer à l'entrée de plusieurs églises cathédrales ces énormes statues que nous voyons aujourd'hui, par lesquelles on a voulu représenter ce saint martyr. On a pu avoir deux raisons de lui donner une si grande stature; la première, c'est qu'elle faisoit allusion à son nom; la seconde, c'est qu'il avoit une taille de géant, comme on en a jugé par la grandeur des ossements qui forment ses reliques. Il y eut autrefois dans la Cité une paroisse qui portoit son nom, et qui étoit une des plus anciennes de Paris.

Pratique. Les Saints dont la vie ne nous est pas connue ne méritent pas moins notre culte que ceux dont on la connoît. Dès que l'Eglise les honore, nous leur devons des honneurs. C'est pourquoi, malgré l'ignorance de la naissance, de la patrie, des actions de saint Christophe, nous ne pouvons lui refuser notre culte : il y aura toujours droit à titre de martyr. Si nous ne scellons pas comme lui de notre sang la foi de Jésus-Christ, soyons du moins d'effet des Christophes; portons Jésus-Christ dans notre cœur : que tout en nous annonce que nous agissons selon son esprit; la foi que nous professons doit paroître dans nos mœurs. Le témoignage que nous lui rendrons par une vie vraiment chrétienne nous sera aussi méritoire que si nous souffrions pour elle. C'est ainsi que sans être des martyrs on peut parvenir à leur bonheur.

Prière. Quelle gloire, Seigneur, que de mourir pour vous! nous n'en sommes pas dignes; mais faites qu'avec votre grâce nous ne vivions que pour vous, et que nous vous portions toujours dans notre cœur. Ainsi soit-il.



L'an 298, lorsqu'on célébra la naissance de l'empereur Maximien-Hercule avec une pompe extraordinaire, et dont les sacrifices aux dieux de l'empire firent une partie considérable de la fête, Marcel, centurion ou capitaine de la légion Trajane, alors campée en Espagne, eut horreur de ces superstitions impies. Pour n'y point participer, il quitta son baudrier à la tête de sa compagnie, et déclara à haute voix qu'il étoit soldat de Jésus-Christ, le roi éternel. Il quitta aussi ses armes, et le bâton, qui étoit la marque de son grade. Le préfet de la légion en ayant été informé, ordonna qu'on le mît en prison.

Dès que la fête fut passée, le préfet fit paroître Marcel devant lui, pour lui demander l'explication de la conduite qu'il avoit tenue. Le Martyr lui répondit : « Lorsque vous célébrâtes » la fête de l'empereur le 12 avant les calendes d'août, je déclarai que j'étois chrétien, et que » je ne servirois jamais que Jésus-Christ, le fils de Dieu ». Le préfet Fortunat lui dit qu'il ne pouvoit dissimuler une pareille témérité, et qu'il étoit obligé d'en informer l'empereur Maximien et le césar Constance. L'Espagne étoit alors soumise au césar, qui étoit favorable aux chrétiens. On envoya cependant Marcel à Aurélien-Agricolaüs, vicaire du préfet du prétoire, lequel étoit alors à Tanger en Afrique. Agricolaüs, lui demanda s'il avoit fait ce qui étoit porté dans la lettre du juge. Marcel ayant tout avoué, il fut condamné à mort, comme coupable de désertion et d'impiété c'est-à-dire d'attachement au christianisme. On le décapita le 30 octobre. Ses reliques furent transférées à Léon en Espagne.

Cassien, greffier de la cour, refusa d'écrire la sentence prononcée contre le Martyr ; il jeta même par terre ses tablettes. Agricolaüs se levant de son siége avec fureur, lui demanda pourquoi il agissoit de la sorte. « C'est, répondit Cassien, que la sentence que vous avez dictée » est injuste. » On le mit en prison, et il subit un second interrogatoire environ un mois

après. Sa fermeté lui mérita la couronne du martyre. Il fut décapité le 3 de décembre. Le Martyrologe romain nomme saint Marcel et saint Cassien, sous leurs jours respectifs.

Pratique. Le martyre est l'acte de vertu le plus héroïque dont l'homme soit capable, le sacrifice le plus parfait et le plus entier qu'il puisse faire de lui-même au Seigneur. De tous les biens de ce monde, la vie est le plus précieux, et celui auquel nous sommes le plus attachés. Il faut donc bien aimer la loi divine, pour s'exposer avec joie à une mort cruelle plutôt que de consentir au péché. Mais aussi Dieu mesure ses récompenses sur nos souffrances et sur notre amour pour lui. Malheur à nous, si nous nous laissons abattre par les moindres contradictions!

Prière. Divin Sauveur, qui nous avez racheté en mourant pour nous sur la croix, faites-nous la grâce de mourir à nos passions, en les sacrifiant à votre amour pendant l'exil de cette vie, en espérant par vos mérites infinis le bonheur de vous posséder dans notre véritable patrie. Ainsi soit-il.

SAINT XISTE, pape et martyr.

Saint Xiste, l'unique pape de ce nom, étoit Grec de nation, et Athénien de naissance; il servit l'église de Rome en qualité de diacre, sous le pape saint Etienne, du temps des empereurs Valérien et Gallien : il succéda à saint Etienne dans le souverain pontificat; il n'y passa pas un an entier, cependant il y signala sa sagesse et son courage. D'un côté, il s'occupa à combattre les ennemis qui attaquoient l'Eglise au dehors, et de l'autre à guérir les maux dont elle étoit affligée au-dedans. Saint Denys d'Alexandrie lui écrivit pour l'informer des progrès que faisoit, dans la Libye et dans l'Egypte, l'hérésie de Sabellius, qui confondoit les trois personnes de la Sainte Trinité, et pour lui faire trouver des moyens d'accommodement et de paix dans la grande dispute de la rebaptisation. C'est à sa sage conduite qu'on doit l'assoupissement et l'extinction entière de cette affaire, qui finit sous son pontificat.

La violence de la persécution commencée à Rome dès la fin de l'année 256, prit de grands accroissements. Valérien ordonna qu'on fit mourir sans délai les évêques, les prêtres, et tous les autres ministres de la religion. Saint Xiste fut une des premières victimes qu'on immola : ce vénérable pasteur servit alors de guide aux fidèles, en les animant au combat par son exemple, comme il avoit fait par ses discours. Saint Laurent le rencontra comme on le conduisoit au martyre : « Saint prêtre, lui dit-il, où allez-vous sans votre diacre? » Saint Xiste lui répondit : « Je ne vous abandonne pas, mon fils; mais un plus grand combat et un plus » grand triomphe vous attendent et vous sont réservés : vous me suivrez dans trois jours». Le cimetière de Calixte fut le théâtre du supplice de saint Xiste et le lieu de sa sépulture. Il mourut, comme on le croit, le 6 août de l'an 258, après onze mois et quelques jours de pontificat. Dans tous les temps et dans tous les lieux de l'Eglise les peuples ont eu de la vénération pour lui. Saint Cyprien eut soin de publier son martyre. Il est du nombre des saints dont on fait mémoire dans le canon de la messe.

Pratique. Peu de temps suffit aux grands hommes pour s'illustrer dans leur place, selon les circonstances où ils se trouvent. Saint Xiste n'occupa pas le saint-siége une année entière; mais dans ce court espace de temps il rendit à l'Eglise le plus important et le plus signalé service : il apaisa les troubles qui s'étoient élevés au sujet du baptême des hérétiques, et triompha, par sa douceur et sa charité, des esprits qui étoient divisés, et qu'il réunit; il affermit les chrétiens dans la foi, et leur apprit à mourir pour elle. Qu'importe que nous fournissions dans notre état une longue ou rapide carrière, si elle est remplie utilement et saintement terminée? Dieu ne mesurera pas nos mérites sur la longueur de nos jours, mais sur la manière dont nous les aurons employés : consacrons-les donc à sa gloire et à notre salut.

Prière. Seigneur, remplissez-nous, comme saint Xiste, de votre divin esprit, afin qu'il nous affermisse dans la croyance des vérités de l'Evangile, et qu'il nous donne le courage de les sceller de notre sang plutôt que d'y renoncer. Ainsi soit-il.



Saint Quentin, Romain de naissance, descendoit d'une famille sénatorienne. Son père, suivant l'auteur de ses Actes, se nommoit Zénon. Rempli de zèle pour la propagation de l'Evangile, et brûlant d'un désir ardent de faire connoître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avoit dans le monde, et partit pour les Gaules avec saint Lucien de Beauvais. Ils prêchèrent d'abord ensemble; mais ils se séparèrent quand ils furent arrivés à Amiens. Lucien fixa sa mission à Beauvais, et y reçut la couronne du martyre, après avoir converti un nombre considérable de païens.

Saint Quentin choisit Amiens pour y exercer son zèle apostolique. Comme il ne désiroit rien tant que de détruire l'empire du démon, il prioit sans cesse l'auteur de tout bien de faire fructifier la semence divine dans le cœur de ceux qu'il instruisoit. Dieu le rendit également puissant en œuvres et en paroles. Plusieurs miracles ajoutèrent un nouveau degré de force à ses discours, que soutenoit d'ailleurs une vie sainte et mortifiée. Son zèle lui coûta la vie au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Rictius Varus avoit été fait préfet du prétoire par Maximien. Il n'y avoit, du temps d'Auguste, qu'un seul préfet du prétoire, dont la fonction étoit de juger les causes et de recevoir les appels de toutes les provinces de l'empire. Mais sous le règne de Dioclétien, chaque empereur eut le sien; en sorte qu'il s'en trouva quatre, parce que quatre empereurs régnoient ensemble. Constantin-le-Grand fut le premier qui en fixa le nombre, et qui détermina les districts et la juridiction de ces magistrats suprêmes de l'empire romain.

Rietius Varus, dont la haine pour le nom chrétien fit tant de martyrs, ayant eu occasion de venir à Soissons, apprit les grands progrès que l'Evangile avoit fait à Amiens, et il résolut d'anéantir le christianisme par la mort de celui qui le prêchoit avec tant de zèle. Lorsqu'il fut arrivé à Amiens, il fit arrêter saint Quentin, et ordonna qu'on le conduisît en prison, chargé de chaînes. Le lendemain, il voulut qu'on le lui amenât; et après avoir employé inutilement les promesses et les menaces, il le fit battre cruellement, puis on le remit en prison, sans permettre aux fidèles de lui procurer ni secours, ni consolation. Dans les deux autres interrogatoires qu'il subit, on le tira sur le chevalet avec des poulies, au point qu'il en eut les os disloqués; on lui déchira le corps avec des verges de fil de fer; on lui versa sur le dos de la poix et de l'huile, et on lui appliqua des torches ardentes sur les côtés.

Le Martyr, fortifié par celui dont il défendoit la cause, resta supérieur à tous ces raffinements de cruauté; et sa tranquillité au milieu des tourments remplit d'effroi les spectateurs. Rietius Varus, en partant d'Amiens, ordonna que l'on conduisît saint Quentin dans le pays des *Veromandui*, par lequel il devoit passer. La capitale se nommoit *Augusta-Veromanduorum*. Le préfet y attaqua de nouveau le soldat de Jésus-Christ par les promesses et les menaces, qui ne lui réussirent pas plus que la première fois. Confus de l'inutilité de ses efforts, il le fit percer depuis le cou jusqu'au cuisses avec deux broches de fer; il lui fit enfoncer des clous entre les ongles et la chair, et en plusieurs autres parties du corps, même jusque dans la cervelle. Enfin, il ordonna qu'on lui coupât la tête; ce qui fut exécuté le 21 octobre 287.

Pratique. Le mot de Martyr signifie témoin; et, dans ce sens, nous devons tous être témoin de la foi que nous professons. Les saints Martyrs ont versé leur sang pour rendre ce glorieux témoignage, et ils n'ont fait en cela que ce que leur saint exigeoit. Le nôtre exige aussi que nous rendions un témoignage qui soit le sacrifice de tout intérêt présent, quel qu'il puisse être, à l'intérêt surnaturel, le seul nécessaire, de la gloir de Dieu et du salut éternel de notre ame.

Prière. Préservons-nous, Seigneur, du crime d'abjurer, par des mœurs dissolues et l'habitude d'une conduite mondaine et presque païenne, la foi divine des enfants de votre Eglise. Que tout soit en nous conforme à vos lois, pour obtenir, par votre grâce l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi soit-il.



L'Église qui est sur la terre, intimement unie avec celle qui est dans le ciel, a fait connoître dans tous les temps cette union par ses louanges, ses prières, ses actions de grâces, en un mot par un culte véritable et sensible, qui, de quelque nature qu'il ait été dans les commencements, a toujours marqué, comme dans la suite, la communion des saints de l'une et l'autre Jérusalem, c'est-à-dire la liaison de tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ. Les saints de la terre aspirant à la félicité de ceux du ciel, et se trouvant obligés de tenir le chemin que ceux-ci ont suivi pour y parvenir, ont cru devoir honorer les traces de ces bienheureux sur lesquelles ils avoient à marcher : en même temps ils ont cru devoir louer et bénir celui qui les y avoit conduits, et les intéresser à demander pour eux des grâces semblables à celles qu'ils en avoient reçues. C'est en quoi consiste principalement le culte que l'Eglise rend aux bienheureux : elle a commencé par nous les proposer chacun en particulier pour les honorer durant tout le cours de l'année, afin que la considération de ces objets si respectables soutenant notre foi, et élevant notre espérance vers le ciel, nous fasse souvenir de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils sont et de ce que nous devons être : mais voyant que tous les jours de l'année ne pouvoient lui suffire pour honorer seulement ceux dont elle a connoissance, et qu'il y en a d'ailleurs une infinité d'autres dont les noms ne sont écrits qu'au livre de vie, et qui, bien qu'ils lui soient inconnus, ne sont pas moins dignes de ses respects et de son culte; elle a choisi un jour où elle pût les honorer tous en Dieu, et par ce moyen adorer dignement Dieu dans tous les saints comme la source de toute sainteté, et comme l'unique félicité qui en est la récompense et la fin. Ce jour est le premier jour du mois de novembre, auquel recueillant comme dans un corps de société toutes ces ames bienheureuses, elle réunit toutes leurs fêtes en une. Long-temps avant que cette fête générale eût été fixée à ce jour, on faisoit dans le temps pascal la fête des Saints en commun, et d'une manière générale; mais on n'y comprenoit encore que la Sainte Vierge, les Apôtres et les Martyrs, dont on célébroit le triomphe au milieu des réjouissances de la résurrection de Jésus-Christ. Le premier jour de mai étoit destiné pour tous les apôtres : on choisissoit un autre jour du même mois pour tous

les martyrs, et l'on ne faisoit la fête d'aucun saint en particulier durant tout le temps de pâque. On se fixa depuis au 13 mai pour célébrer la fête de tous les martyrs, à la tête desquels on mit la Sainte Vierge : Voici ce qui y donna occasion.

Il y avoit à Rome un temple magnifique bâti quelques années avant la naissance de Jésus-Christ, par Agrippa, du temps d'Auguste, et nommé *Panthéon*, pour marquer que c'étoit la demeure de tous les dieux, soit à cause que sa figure ronde et convexe sembloit représenter le ciel, soit parce qu'on y avoit rassemblé les symboles de la plupart des divinités dans les deux statues de Mars et de Vénus. Les maîtres de l'empire romain étant devenus chrétiens portèrent des lois contre le culte des idoles, et firent abattre leurs temples. Ceux que l'on épargna furent fermés et tolérés seulement comme des monuments inutiles servant d'ornement aux villes où ils occupoient une place, et le *Panthéon* fut de ce nombre. La religion chrétienne étant bien affermie partout, l'Eglise crut alors n'avoir plus rien à craindre de l'idolâtrie; on ne fit plus difficulté d'ouvrir ces temples pour les purifier et en faire des lieux d'oraison, où l'on pût adorer le vrai Dieu qui y avoit été autrefois si indignement déshonoré, et le faire triompher ainsi des faux dieux dans leurs temples mêmes. Boniface IV qui monta sur le saint-siége l'an 607, entreprit d'ouvrir le *Panthéon ;* après l'avoir purifié, il le bénit et en fit une consécration à Dieu sous le nom de la sainte Vierge Marie et de tous les Martyrs. Cette dédicace se fit le 13 mai 613 : cette église fut nommée alors *Sainte-Marie-aux-Martyrs :* dans les derniers temps sa figure l'a fait nommer *Notre-Dame la Ronde* ou simplement *la Rotonde*. On ignore si l'intention de Boniface, dans cette dédicace, fut d'opposer tous les saints à tous les dieux du paganisme; mais on ne peut pas dire que la fête de cette dédicace fût encore celle de tous les Saints, parce qu'on n'y faisoit mémoire que de la Sainte Vierge et des martyrs de la ville et des environs. Le premier qui semble avoir donné lieu à célébrer tous les Saints dans Rome, fut le pape Grégoire III, qui fut élu en 731, et qui fit bâtir une chapelle dans l'église de Saint-Pierre au Vatican en l'honneur du Sauveur, de la Sainte Vierge, des Saints Apôtres, de tous les saints Martyrs et Confesseurs, et de tous les justes parfaits qui reposent par toute la terre. Il institua une fête avec un office pour la veille et le jour, et ordonna que l'on insérât dans le canon de la messe de tous les jours une commémoration de tous les Saints reposants par toute la terre, et insensiblement la fête de tous les Saints passa de la chapelle de l'église de Saint-Pierre à Sainte-Marie-aux-Martyrs. Enfin le pape Grégoire IV, étant venu en France vers l'an 835, exhorta l'empereur Louis-le-Débonnaire à faire célébrer cette fête par tous ses Etats comme elle se célébroit à Rome. L'empereur y acquiesça volontiers, et du consentement de tous ses évêques, il publia un édit par lequel il ordonnoit que dorénavant la fête de tous les Saints seroit célébrée au premier jour de novembre par toute la France et l'Allemagne. Le même pape en prescrivit ensuite l'observation aux fidèles dans toute l'Eglise latine.

PRATIQUE. « Quelle seroit notre lâcheté, dit saint Bernard, si nos ames ne s'élançoient pas au milieu de » cette troupe bienheureuse, si nos cœurs ne se consumoient pas par des soupirs continuels? L'Eglise des » premiers-nés nous appelle, et nous ne répondons point! Les Saints désiroient ardemment nous avoir avec » eux, et nous les méprisions!... Prévenons avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, ceux qui nous » attendent; hâtons-nous d'aller à ceux qui souhaitent que nous leur soyons associés. »

PRIÈRE. Dieu éternel et infini en perfection, qui vous glorifiez dans vos Saints, vous nous avez appelés à partager dans le ciel leur félicité; rendez-nous fidèles à notre vocation, nous vous consacrons tous les moments de notre vie, pour vous servir, vous aimer et nous rapporter tout à vous; et dès ce jour jusqu'au dernier soupir, nous formons la résolution de réparer nos péchés par la pénitence, afin de mériter un jour d'être associés à tous les Saints dans le ciel. Ainsi soit-il.



Cette fête, d'un intérêt si touchant pour des cœurs sensibles et chrétiens, est l'effet de la charité de l'Eglise militante sur la terre, pour le soulagement de l'Eglise souffrante dans le purgatoire. Cette dénomination de purgatoire, consacrée par la doctrine catholique, exprime un dogme de foi professé dans l'ancienne alliance comme dans la nouvelle, et fondé sur la révélation divine. De là, les purifications et les vœux en usage chez les Hébreux pour les morts, les sacrifices offerts à la demande de Judas Machabée, et le motif qu'il exprime, en disant « que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de » leurs péchés ».

La même doctrine, encore plus développée dans les livres de la nouvelle alliance, est liée avec tous les articles fondamentaux de la religion chrétienne; et les écrits des premiers Pères prouvent que, dès le commencement de l'établissement de la foi évangélique, on a toujours cru, dans l'Eglise, qu'il y avoit, après cette vie, un purgatoire, où les ames, encore redevables à la justice divine pour des fautes légères, ou pour des satisfactions de pénitence temporelle à acquitter, étoient détennes dans un état d'exil et de souffrance dont nous ne pouvons ni concevoir, ni moins encore expliquer les rigueurs. A tout péché miséricorde; mais à tout péché pénitence et satisfaction : c'est le langage de la foi. Mais il y a des péchés griefs et des péchés légers, des péchés mortels et des péchés véniels : les premiers donnent la mort à notre ame, en lui ôtant la vie de la grâce, et méritent l'enfer éternel; les seconds ne font pas perdre la grâce, quoiqu'ils l'affoiblissent quant à ses effets; et ces péchés, n'ôtant pas la justice, Dieu ne les punira jamais par les peines infinies des damnés. Mais, parce que sa justice divine est infinie, inexorable même après cette vie, où une parole inutile, dit l'Evangile, sera condamnée à son

redoutable tribunal, il faut qu'avant d'être admises dans le sanctuaire éternel de la sainteté par essence, les ames des justes soient d'une pureté parfaite, et que toute satisfaction de leur part ait été accomplie. D'après ce point de la foi, l'Eglise sur la terre, dépositaire des mérites infinis de Jésus-Christ, et de ceux de tous les saints qui sont couronnés, pour secourir les ames souffrantes du purgatoire, offre à Dieu l'auguste sacrifice de l'agneau divin, qui efface le péché; elle prie, elle exerce différents actes extérieurs de pénitence temporelle, pour aider, dans la charité habituelle qui la presse, les ames du purgatoire à acquitter leurs dettes.

De là, son assiduité à ne jamais omettre dans la lithurgie de ses offices, soit que les ministres les récitent en chœur, soit en particulier, de leur prescrire de prier pour les fidèles trépassés; et de là enfin, ses exhortations fréquentes pour recommander à tous ses enfants d'offrir souvent à Dieu leurs vœux, leurs aumônes et toutes les œuvres de mortification, pour la délivrance de leurs frères détenus dans le purgatoire. Tous les siècles de l'Eglise, tous les monuments de l'exercice public de la foi, presque tous les saints docteurs Grecs et Latins, rendent témoignage sur ce dogme à la doctrine catholique. La fête de la Commémoration de tous les fidèles trépassés, étoit autrefois célébrée à des jours déterminés par les évêques dans chaque diocèse; mais, ayant été fixée en 998 par saint Odilon, abbé de Cluni, pour tous les monastères de sa congrégation, au 1er novembre, l'Eglise d'Occident adopta ce même jour pour la célébrer; et, bientôt après, le pape et tous les évêques ordonnèrent de la faire le même jour.

La dignité des ames du purgatoire, la rigueur des peines qu'elles y souffrent, l'obligation où nous sommes sur la terre de prier pour elles, notre intérêt personnel, enfin tout nous presse d'exercer pour nos frères morts dans le baiser de paix, la charité qui les aide à s'acquitter parfaitement envers la justice divine, pour être admis au souverain bonheur. Les ames du purgatoire sont, en effet, des ames saintes d'une sainteté inadmissible : elles sont assurées de posséder Dieu un jour à jamais; elles l'aiment par-dessus toutes choses, et ne cessent de le bénir, et d'adorer, avec une résignation parfaite, la sévérité de sa justice envers elles. Elles sont donc chères à Jésus-Christ, ces épouses chéries, destinées infailliblement à devenir les cohéritiers de sa gloire! L'état actuel de souffrance auquel elles sont assujetties, est inexplicable dans sa rigueur : c'est la privation du bien infini pour un temps; et les ames du purgatoire n'ont de ressource que la résignation, la patience et l'espérance, en gémissant sur elle-mêmes, sans que la justice infinie en perde rien de ses droits.

PRATIQUE. « Ah! c'est à nous sur la terre, disoit saint Chrysostôme, à nous unir avec l'Eglise pour prier » et offrir des œuvres de pénitence qui, par les mérites du sacrifice de la croix, obtiennent le soulagement et » la délivrance des ames de nos frères détenues dans le purgatoire. Si l'aumône la plus légère, continue le » même Père, a son mérite éternel devant Dieu, de quelle récompense ne sera pas digne la charité des fidèles » de la terre pour les ames du purgatoire, et quelle reconnoissance n'auront-elles pas pour solliciter en » notre faveur la divine bonté, quand elles auront le bonheur ineffable de jouir parfaitement de Dieu! »

PRIÈRE. Mon Dieu, j'unis, de tout mon cœur, ma prière aux vœux et aux désirs de votre Eglise pour les ames saintes du purgatoire, et je vous offre les mérites infinis de mon Sauveur, pour vous demander en son nom, et par l'intercession de tous les Anges et des Saints, la délivrance des ames justes qui, hors de cette vie, soupirent au moment de vous posséder dans l'éternité. Ayez pitié, Seigneur, de ceux pour lesquels je dois plus spécialement supplier votre infinie bonté, et réunissez-nous tous, par la vertu de votre grâce, dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.



Dieu, toujours admirable dans ses miséricordes, employa des voies extraordinaires pour faire passer saint Hubert d'une vie toute mondaine à une vie entièrement consacrée à son service. On ne sait rien sur ce qui concerne ce Saint, jusqu'au temps où il se mit sous la conduite de saint Lambert, évêque de Maestricht. On dit qu'il sortoit d'une famille noble de l'Aquitaine, qu'il passa sa jeunesse à la cour de Thierry III, et que, selon toutes les apparences, il fut quelque temps au service de Pépin d'Héristal, qui devint maire dn palais d'Austrasie en 681. On dit aussi qu'il aimoit la chasse avec passion, et qu'il se livroit aveuglément aux vanités mondaines, quand, touché par la grâce, il prit la résolution de ne plus vivre que pour Jésus-Christ.

Saint Lambert fut celui qu'il choisit pour le conduire dans les voies du salut. Sa ferveur, ses progrès dans la perfection et dans les sciences ecclésiastiques, lui méritèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Bientôt après, le saint évêque l'associa au gouvernement de son diocèse. Saint Lambert ayant été indignement massacré, Hubert fut unanimement élu pour lui succéder en 708 ou 709. Hubert portoit envie à son bienheureux maître, et il eût désiré terminer sa vie de la même manière. Les injures les plus atroces ne faisoient qu'enflammer son zèle pour le salut des pécheurs; il leur rendoit le bien pour le mal, mais sans jamais s'écarter de la règle du devoir. Rempli de charité pour les pauvres, il leur distribuoit tous ses revenus; sans cesse occupé à l'exercice des fonctions épiscopales, il travailloit avec une ardeur infatigable à détruire le vice et à extirper l'idolâtrie.

Il prêchoit l'Evangile avec tant de force et d'onction, que la parole de Dieu, dans sa bouche, étoit véritablement un glaive à deux tranchants. Le peuple accouroit à ses sermons de tous les côtés. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentoit de jour en jour, et se manifestoit par la

continuité de ses jeûnes, de ses prières et de ses veilles. Il conserva toute sa vie une singulière vénération pour saint Lambert. Il transféra son corps, en 720, de Maestricht à Liége, et fit bâtir une église à l'endroit même où il avoit répandu son sang, et qui devint cathédrale, lors de la translation du siége épiscopal de Maestricht à Liége, en 721. Depuis ce temps, la ville de Liége regarde saint Hubert comme son fondateur et comme son premier patron.

La forêt d'Ardenne, si connue dans l'histoire, servoit encore de retraite aux païens en plusieurs endroits. Saint Hubert, animé d'un zèle ardent, pénétra jusque dans les lieux les plus éloignés et les plus sauvages, et détruisit les idoles. Comme il exerçoit les fonctions des apôtres, Dieu lui communiqua le don des miracles. L'auteur de sa Vie rapporte le suivant, dont il avoit été témoin oculaire. Le saint évêque faisoit la procession des Rogations avec son clergé, on y portoit la croix avec les reliques des saints, et on y chantoit les litanies, selon l'usage de l'Église. Cette pieuse cérémonie fut troublée par une femme possédée du démon; mais Hubert lui imposa silence, et lui rendit la santé, en formant sur elle le signe de notre rédemption. Dans un temps de sécheresse, il obtint de la pluie par ses prières.

Saint Hubert, instruit de sa mort, par révélation, un an avant qu'elle arrivât, mit ordre aux affaires de sa maison, et redoubla de ferveur. Il alloit surtout prier fréquemment au tombeau de saint Lambert et à l'autel de saint Aubin, afin de recommander son ame à Dieu par l'intercession de ces saints. Ayant été consacrer une église à Fur, il fit ses adieux à son peuple dans un discours qu'il prononça à l'occasion de cette cérémonie. Immédiatement après, il fut pris de la fièvre, et mourut le sixième jour de sa maladie, le 30 mai 727. Son corps fut déposé à Liége, dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 825, on le transféra dans les Ardennes, à l'abbaye d'Andain, qui porte aujourd'hui le nom du Saint. Un grand nombre de pélerins vont visiter la châsse de saint Hubert, qu'on invoque, surtout contre la rage, et par l'intercession duquel il s'est opéré plusieurs guérisons miraculeuses. On célèbre la principale fête de saint Hubert le 3 novembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

Pratique. Les Saints ont été mortels comme nous, foibles et sujets aux passions de cette misérable vie; si nous sommes fidèles à nos engagements envers Dieu, nous deviendrons bientôt les compagnons de leur gloire et de leur bonheur. Mais il faut pour cela que nous marchions sur leurs traces, que nous portions leurs croix, que nous renonçions au monde et à nous-même, que nous menions une vie de travail, de prière et de pénitence.

Prière. Quels que soient nos crimes, Seigneur, nous espérons en votre infinie miséricorde; elle nous ressuscitera à la vie, et nous rendra cette justice que nous avons perdue, pourvu qu'à l'exemple des Saints, nous fassions pénitence. Accordez-nous cette grâce, par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur. Ainsi soit-il.



Saint Charles, issu des illustres maisons de Borromée et de Médicis, naquit au château d'Arone, dans le territoire de Milan, l'an 1538. Son penchant pour la vertu se déclara dès ses premières années, et ses pieux amusements annonçoient de bonne heure son goût pour l'état ecclésiastique. Dès l'âge de douze ans, il fut pourvu d'une riche abbaye, et il sut dès lors en employer le revenu au soulagement des pauvres. Quelque grands que fussent les progrès qu'il faisoit dans les sciences, ils n'égaloient point encore ceux qu'il faisoit dans la vertu. Le démon, jaloux de son innocence, mit tout en usage pour lui enlever ce précieux trésor : une courtisane sut pénétrer jusque dans la chambre du jeune Borromée pour le séduire; mais elle eut la confusion d'être honteusement chassée comme elle le méritoit.

Le mérite de notre Saint lui avoit déjà fait une grande réputation, lorsque son oncle, le cardinal Médicis, fut élevé sur le saint-siége, sous le nom de Pie IV. La connoissance qu'avoit ce grand-pape du mérite supérieur de son neveu, fit qu'il l'appela auprès de lui, pour l'aider à soutenir le poids de cette suprême dignité. Il le fit cardinal, archevêque de Milan, et lui donna les premières places du sacré-collége. Notre Saint n'usa de l'autorité que lui donnoient tant de dignités que pour procurer la conclusion du concile de Trente, arrêté depuis long-temps par de grands obstacles; et il commença à former sa maison sur le plan de réforme de ce saint concile, avant que d'en prescrire l'exécution dans le monde entier.

Le pape Pie IV étant mort, notre Saint quitta la cour de Rome pour aller résider dans son diocèse. Il se défit de tous ses bénéfices, vendit jusqu'à son patrimoine pour soulager les pauvres, et s'appliqua tout entier à la réforme de son peuple, parmi lequel il régnoit depuis long-temps de grands désordres. Il parcourut, avec des fatigues inconcevables, la vaste étendue de son diocèse, annonçant partout la parole de Dieu, embrasant les cœurs par son zèle, et charmant les esprits par son éloquence. Il gagnoit tout le monde par son exemple et sa douceur; et, en peu de temps, il fit de tous les états et de toutes les contrées de son diocèse une Eglise nouvelle, qui ne respiroit que le service et l'amour de Jésus-Christ. Quelque grande que fût la vertu de notre Saint, qui joignoit aux travaux apostoliques la plus grande mortification,

Dieu voulut l'éprouver dans le creuset de la persécution : des hommes impies s'élevèrent contre lui, et attentèrent à sa vie : une peste cruelle désola sa ville épiscopale et tout son diocèse. Ces épreuves ne servirent qu'à relever la vertu du saint pasteur; elles firent éclater son zèle et sa charité : il apaisa la colère de Dieu par une procession solennelle, où il assista, pieds nus et la corde au cou. Les travaux, les jeûnes, les veilles, les austérités de notre Saint, ayant épuisé sa santé, il tomba malade; et, sentant sa fin approcher, il s'y prépara avec ferveur. Jamais peuple ne sentit mieux le prix de son pasteur que celui de Milan, lorsqu'il fut près de le perdre; ce n'étoit que pleurs et que soupirs. Après sa mort, qui arriva le 4 novembre 1584, chacun voulut avoir quelque chose qui lui eût appartenu. Un grand nombre de miracles, qui se firent à son tombeau, confirmèrent l'idée qu'on avoit de sa sainteté; et, vingt-un ans après sa mort, l'an 1605, il fut canonisé par le pape Paul V.

Br. P.

Pratique. Les ministres du Seigneur, et surtout les pontifes et les prêtres de son Eglise, doivent être, selon sa parole dans son Evangile, la lumière du monde et le sel de la terre, en instruisant avec zèle des vérités divines, de l'excellence et de la nécessité des vertus chrétiennes, dont ils doivent être eux-mêmes des modèles; mais il faut aussi, de la part des fidèles, le désir d'être éclairés par la foi, et le courage d'en observer avec le secours de la grâce les maximes et les préceptes. Sans cet accord de dispositions saintes dans les pasteurs et leurs troupeaux, la mission divine de l'Eglise ou sera sans succès, ou n'en aura que de médiocres.

Prière. Donnez, Seigneur, dans ces dernier temps d'illusion et d'erreur, des pasteurs selon votre cœur à votre sainte Eglise, et ranimez en votre peuple cet esprit de foi qui vous adore, dans l'exercice de la charité qui sanctifie, par les mérites infinis de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SAINT SPIRE, évêque de Bayeux.

L'Église de Bayeux, en Basse-Normandie, se reconnoît redevable de la lumière de l'Evangile à saint Exupère, que le vulgaire appelle communément saint Spire. Selon l'opinion des savants il n'est que de la fin du quatrième siècle, et doit avoir vécu assez long-temps dans le cinquième. Saint Spire, ayant à remplir les fonctions d'un apôtre de Jésus-Christ, apporta toutes les dispositions nécessaires pour s'en acquitter très dignement. Animé de cette foi vive qu'il devoit inspirer à des Idolâtres dont le diocèse de Bayeux étoit plein, il faisoit voir dans ses mœurs et dans ses actions la sainteté de l'Evangile qu'il leur annonçoit. La paix où étoit alors l'Eglise ne contribua pas peu à faciliter le succès de ses travaux. Il ne mourut pas martyr, mais il en eut le mérite. Il eut pour successeur saint Ruffinien.

Les calamités publiques des Gaules, causées par l'inondation des Barbares détachés de l'empire romain, ont fait périr tant de monuments ecclésiastiques où se conservoit la mémoire des hommes apostoliques et de nos premiers évêques, que nous n'avons pas d'autre connoissance de la vie de saint Spire. Nous savons encore que le corps de notre Saint demeura dans l'église de Bayeux, jusqu'au temps des irruptions que les Normands du Danemarck et de la Norwége firent en France : alors il fut transporté à Palluau, où on le garda pendant cinquante ans, et de là à Corbeil, sur la rivière de Seine, dans le diocèse de Paris, où on l'a depuis conservé religieusement. Saint Spire est devenu patron de cette ville, qui a bâti en son honneur une église, dans laquelle il reçoit un culte beaucoup plus brillant que celui qu'on lui a rendu à Bayeux.

Pratique. Le zèle des fidèles ministres de Jésus-Christ a toujours eu deux objets : le premier de se pénétrer de plus en plus des vérités chrétiennes, et de s'occuper constamment de leur sanctification; le second de travailler au salut des autres, et de gagner à Jésus-Christ des ames dont chacune a coûté le sang de ce Dieu Sauveur : telle fut la conduite de saint Spire. Toutes les années de sa vie ont été consacrées à l'ouvrage de son salut et de sa perfection, et employées d'ailleurs aux travaux apostoliques, pendant lesquels il fit à l'Eglise des conquêtes sans nombre. Verrons-nous un zèle si admirable sans être touchés du désir de l'imiter? Quel plus infaillible moyen pouvons-nous avoir d'opérer notre salut, que de contribuer à celui de nos frères par nos instructions ou nos bons exemples? espèce d'apostolat qui est de toutes les conditions.

Prière. Seigneur, par qui saint Spire a toujours eu un zèle ardent pour la conversion et la sanctification des ames, mettez dans nos cœurs une étincelle de ce feu divin qui l'embrasoit, et qui l'a sanctifié. Ainsi soit-il.



SAINTE Bertille, issue d'une illustre famille du Soissonnois, est née sous le règne de Dagobert Ier. Dès son enfance, elle annonça le goût de la plus tendre piété dans tout ce qui regardoit le service de Dieu, évitant tout ce qui pouvoit la distraire de la présence du Seigneur et de l'assiduité à la prière. Son attrait pour la vie religieuse se fit sentir de bonne heure, et les douceurs qu'elle goûtoit en désirant de renoncer au monde pour se consacrer à Dieu, la portèrent à consulter saint Ouen sur sa vocation. Après des prières ferventes, le saint évêque confirma Bertille dans son parti et l'engagea à faire part à ses parents de sa résolution pour embrasser la vie religieuse. La Sainte ne tarda pas à leur découvrir ce qui se passoit dans son ame; et la grâce ayant secondé son désir, ses parents s'empressèrent de lui donner leur consentement pour suivre sa vocation. Ils la conduisirent bientôt après eux-mêmes au monastère de Jouarre en Brie, dont sainte Telchide étoit alors la première abbesse. Elle reçut Bertille avec empressement, et l'instruisit dans les voies de la perfection religieuse.

La jeune novice y fit des progrès rapides; mais ses exemples d'humilité, de charité, de mortification et de régularité la faisoient admirer dans cette communauté. La prudence et la vertu prévenant en elle le nombre d'années, on lui confia successivement le soin de recevoir les étrangers, de pourvoir au soulagement des malades, et de veiller à l'éducation des enfants qu'on élevoit dans le monastère. Dès que son âge le permit, elle fut élue prieure, pour aider l'abbesse dans le gouvernement du monastère. Vers ce temps, sainte Bathilde, épouse du roi Clovis II, ayant fait reconstruire l'abbaye de Chelles, au diocèse de Paris, pria l'abbesse de

Jouarre de lui envoyer quelques-unes de ses religieuses, dont les vertus et l'expérience pussent établir la régularité, et soutenir dans la ferveur le nouveau monastère de Chelles. Bertille fut mise à la tête de la pieuse colonie, et désignée pour être première abbesse de Chelles, vers l'an 646. Ce monastère fut fondé auprès du palais où la plupart des rois de France firent leur principale résidence, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne. On l'appeloit *Kala* ou *Cala*. Ce palais subsista encore plusieurs siècles après Charlemagne. Le roi Robert y fit assembler un concile en 1008. La réputation dont jouissoit Bertille, se répandit bientôt au loin, et elle compta parmi ses religieuses plusieurs princesses étrangères. De ce nombre fut Héreswith, reine d'Angleterre, qui mourut saintement à Chelles, où elle avoit pris le voile.

Sainte Bathilde (dont nous avons donné la Vie, sous la date du 8 août), étant devenue veuve en 655, gouverna le royaume en qualité de régente; mais à la majorité de Clotaire III son fils, elle se retira à Chelles, où elle prit l'habit. Elle vécut sous la conduite de Bertille jusqu'en 680, que le Seigneur récompensa ses vertus par une heureuse mort. Quelque nombreuse que fût la communauté de Chelles, et quelque qualifiées que fussent la plupart des religieuses qui la composoient, la paix n'y étoit jamais troublée; toutes s'efforçoient, par une sainte émulation, de se surpasser les unes les autres en humilité, en douceur, en mortification, en charité. Bertille, qui voyoit parmi ses filles deux grandes reines, ne cherchoit à se distinguer que par son amour pour la perfection. Elle montroit, par ses exemples, qu'on ne sait bien commander que quand on a appris à obéir. Cette heureuse disposition la préservoit de l'orgueil et des vices qui en sont la suite ordinaire. Elle gouverna 46 ans, toujours avec la même vigueur et la même prudence. Les infirmités de la vieillesse, loin de diminuer sa ferveur, ne firent que l'augmenter. Elle mourut en 692.

Pratique. Une personne qui a renoncé véritablement au monde, méprise la frivolité de ses occupations; elle frissonne à la vue des scènes qu'il offre si souvent; elle redoute ses pièges; elle dédaigne ses promesses; elle se défie de l'amorce de ses plaisirs, qui conduisent tant d'ames à une perte éternelle. Semblable à un homme qui est tranquille dans le port, elle contemple la fureur de cette mer orageuse, au milieu de laquelle les gens du monde périssent après avoir lutté quelque temps contre les vagues qui les engloutissent.

Prière. Donnez à mon ame, Seigneur, cette ferveur qui se soutient en se renouvelant tous les jours par le sacrifice de tout ce qui s'oppose à votre règne sur mon cœur, et ne permettez pas que le sommeil d'une tiédeur coupable, ou que des affections terrestres et désordonnées, m'entraînent à la mort du péché. Ainsi soit-il.



SAINT LÉONARD étoit un seigneur français qui jouissoit d'une grande réputation à la cour du roi Clovis I. Il fut converti à la foi par saint Remi. A peine eut-il connu les obligations que le christianisme impose à ceux qui le professent, et les récompenses promises aux fidèles disciples de Jésus-Christ, qu'il quitta la cour pour profiter des leçons et des exemples de celui auquel il étoit redevable du plus précieux des dons. Fidèle imitateur de son maître, il en retraça bientôt toutes les vertus. Il prêcha la foi pendant quelque temps; mais craignant d'être rappelé à la cour, et d'ailleurs brûlant d'un désir ardent de se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, il partit secrètement, et se retira dans le territoire d'Orléans. A deux lieues de cette ville étoit le monastère de Mici, fondé en 508, et dont saint Maximin ou Mesmin étoit le supérieur. Léonard se mit sous sa conduite, et fit profession à Miei, où il trouva des modèles de perfection, surtout dans son supérieur.

Après la mort de saint Mesmin, arrivée en 520, saint Lifard son frère, fonda un monastère à Meun-sur-Loire. Saint Léonard, qui soupiroit après une solitude parfaite, se retira dans le Berri, où il convertit plusieurs idolâtres. Il gagna le Limousin, et fixa sa demeure dans la forêt de Pauvin, à quatre lieues de Limoges. Il se construisit un oratoire dans un lieu appelé Nobiliac ou Noblac. Des herbes et des fruits sauvages faisoient toute sa nourriture. Il fut pendant quelque temps inconnu aux hommes, et Dieu seul étoit témoin de l'austérité de sa pénitence. Son zèle l'ayant porté à instruire les peuples du voisinage, plusieurs de ses auditeurs furent singulièrement touchés de ses discours; il y en eut même qui imitèrent son genre de vie. Ils

allèrent donc le trouver dans son désert ; ce qui donna naissance à un monastère, qui devint célèbre par la suite, et auquel on donna le nom de Noblac, puis de saint Léonard de Noblac. Le roi, pénétré de vénération pour notre Saint, lui fit don d'une partie considérable de la forêt où il vivoit avec ses disciples. Il ne faut pas confondre notre Saint avec saint Léonard, abbé de Celles en Berri, qui florissoit en 542, et qui est honoré dans le diocèse de Bourges le 30 décembre.

Léonard avoit une grande charité pour les captifs et les prisonniers ; il travailloit avec un zèle infatigable à leur procurer tous les soulagements dont ils avoient besoin, et surtout à les retirer du vice. Il obtint même la liberté de plusieurs d'entre eux. L'auteur de sa vie rapporte que quelques prisonniers furent miraculeusement délivrés de leurs chaînes par ses prières, et que le roi lui accorda, par un privilége spécial, de pouvoir quelquefois les mettre en liberté. Ce fut vers ce temps-là que certains évêques, et autres personnes illustres, commencèrent à jouir du même privilége. Le Saint ayant comblé la mesure de ses bonnes œuvres, alla en recevoir la récompense dans le ciel, le 6 novembre, vers l'an 559. Saint Léonard est patron de plusieurs églises de France, où il est honoré avec une grande dévotion. On l'invoque particulièrement en faveur des prisonniers et des femmes en travail d'enfant. Un des plus éclatants miracles attribués à notre Saint, est la délivrance de Martel, sire de Bacqueville, que les Turcs avoient fait prisonnier, et qu'ils devoient condamner à mort. Martel ayant invoqué saint Léonard, faisant vœu de bâtir une chapelle en son honneur, s'il le délivroit du péril dont il étoit menacé. Il s'endormit ensuite. A son réveil, il se trouva miraculeusement transporté à l'entrée de la forêt de Bacqueville. Il s'empressa de témoigner sa reconnoissance à son libérateur, et fit bâtir, sous l'invocation du Saint, une chapelle dans son château. Ce fait est rapporté par un grand nombre d'historiens.

Pratique. La solitude a toujours fait les délices des vrais serviteurs de dieu, parce que la retraite facilite les moyens de s'entretenir avec le Ciel. C'est ce que nous prouve l'exemple de Jésus-Christ et de tous les Saints. Le silence de la solitude arrête les égarements de l'esprit ; la force et la vigueur de l'ame augmentent par le repos et le recueillement ; et dans cet état de calme, on est plus capable de réfléchir sur soi-même, sur ses besoins, et de contempler les mystères de la religion, le bonheur de la patrie céleste, les fondements de l'espérance chrétienne.

Prière. Parlez à nos cœurs, ô mon Dieu ! afin que nous n'aimions ni l'esprit ni les maximes du monde, et que nous soyons aussi recueillis que peut nous le permettre le genre de vie que nous avons embrassé ; faites que nous n'oubliions jamais que le salut de notre ame est notre plus importante et même notre unique affaire. Ainsi soit-il.





SAINT WILLIBRORD naquit vers l'an 658, dans le royaume de Northumberland. Il n'avoit encore que sept ans, lorsqu'on l'envoya dans le monastère de Rippon, gouverné alors par saint Wilfrid, son fondateur. Le père de Willibrord s'appeloit Wilgis, et vivoit dans une grande piété. Il quitta le monde pour embrasser l'état monastique, et ne négligea rien pour donner une éducation chrétienne à son fils. Willibrord, en s'accoutumant de bonne heure à porter le joug du Seigneur, le trouva toujours depuis doux et léger. Pour mieux conserver les fruits de l'éducation qu'il avoit reçue, il prit l'habit à Rippon. Les progrès qu'il fit dans la vertu et dans les sciences, furent également rapides. A l'âge de vingt ans, il obtint la permission de passer en Irlande, dans l'espérance de se perfectionner de plus en plus dans les voies de la piété.

Willibrord ayant été ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, témoigna un désir ardent de passer dans la Frise; et il en demanda la permission à ses supérieurs. Egbert, qui connoissoit sa ferveur, son zèle et ses talents, acquiesça à sa demande. Saint Eloi, évêque de Noyon, et saint Wilfrid, avoient, quelque temps auparavant, prêché l'Evangile dans la Frise: mais ces premières tentatives avoient produit peu de fruit. Saint Willibrord, et ses compagnons, y arrivèrent en 690 ou 691. Ils se rendirent à Utrecht, ou ils furent bien reçus par Pepin-le-Gros, maire du palais de France, qui venoit de s'emparer d'une partie de la Frise. Willibrord crut devoir faire un voyage à Rome, pour demander au pape Sergius sa bénédiction apostolique, et une autorisation pour prêcher l'Evangile aux idolâtres. Le souverain pontife, qui connoissoit son zèle et sa sainteté, lui accorda les plus amples pouvoirs. Le Saint de retour de Rome, alla prêcher la foi, avec les autres missionnaires, dans cette partie de la Frise qui appartenoit aux Français. Le nombre des chrétiens étoit si considérable au bout de six ans, que Pépin, de l'avis des autres évêques, envoya Willibrord à Rome avec des lettres de recommandation pour le Pape, qui étoit instamment prié de l'honnorer du caractère épiscopal. Le pape Sergius le reçut avec de grandes marques d'honneur, changea son nom en celui de Clément, et le sacra archevêque des Frisons, dans l'église de Saint-Pierre. Il lui donna aussi le *pallium*, avec le pouvoir de fixer son siége en tel lieu qu'il jugeroit le plus convenable.

Le Saint, après avoir passé quatorze jours à Rome, revint dans la Frise, et fixa sa résidence à Utrecht, où il bâtit l'église de Saint-Sauveur, dont il fit son siége métropolitain. Il répara aussi celle de Saint-Martin, que les païens avoient presque entièrement détruite. Elle devint depuis cathédrale d'Utrecth. L'onction épiscopale sembla donner encore plus de force et d'activité au zèle de Willibrord. Deux ans après son sacre, les libéralités de Pépin et de l'abbesse Irmine le mirent en état de fonder l'abbaye d'Eptërnac, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Charles Martel fit aussi plusieurs donations à diverses églises fondées par le Saint archevêque. Dans tous ces établissements, Willibrord ne se proposoit que d'affermir et de perpétuer l'œuvre de Dieu.

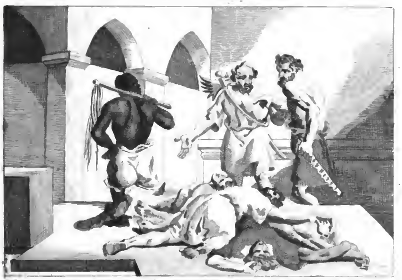
Willibrord passa dans le Danemarck; mais Ongend, qui y régnoit alors, étoit nn prince méchant et cruel; et son exemple qui avoit beaucoup d'influence sur ses sujets, mettoit un obstable presqu'invincible à leur conversion. En revenant, le Saint fut assailli d'une tempête, qui le jeta dans l'île appelée Fositeland, aujourd'hui Alemaud, sur la côte de la Frise, au nord. Les Danois et les Frisons révéroient singulièrement cette île, qui étoit consacrée à leur dieu Fosite. Ils auroient regardé comme impie et sacrilége, quiconque auroit osé tuer les animaux qui y vivoient, manger quelque chose de ce qu'elle produisoit, ou parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y étoit. Le Saint, touché de leur aveuglement, voulut les détromper d'une superstition aussi grossière. Il fit tuer quelques animaux, que lui et ses compagnons mangèrent; et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Eglise. Les païens s'attendoient qu'ils alloient être punis de mort; mais voyant qu'ils ne leur arrivoit rien, ils ne savoient si c'étoit patience ou défaut de pouvoir de la part de leur dieu. Radbod fut transporté de fureur, quand il apprit ce qui s'étoit passé. Il ordonna de tirer au sort trois jours de suite, et trois fois chaque jour, dans le dessein de faire périr eelni sur lequel il tomberoit. Dieu permit qu'il ne tombât pas sur Willibrord; mais un de ses compagnons fut sacrifié à la superstition, et mourut martyr de Jésus-Christ.

Le Saint ayant quitté Radbod, se rendit à l'île de Walcheren; il y fit un grand nombre de conversions, et y établit plusieurs églises. La mort de Radbod, arrivée en 719, lui laissa la liberté de prêcher dans toute la Frise. Il fut joint par saint Boniface, qui passa trois ans avec lui avant d'aller en Allemagne. Saint Willibrord étoit, suivant Alcuin, doux et toujours gai dans la conversation, sage dans les conseils, infatigable dans les fonctions apostoliques, et en même temps attentif à nourrir et à fortifier son ame par la prière, le chant des psaumes, les veilles et les jeûnes. Notre Saint et ses compagnons, par leurs larmes, leurs prières et leur zèle, détruisirent le paganisme dans la plus grande partie de la Zélande et de la Hollande, et dans tous les lieux des Pays-Bas, où saint Amand et saint Lebwin n'avoient pas pénétré. Quant aux Frisons, qui avoient été jusque-là un peuple barbare, ils se civilisèrent peu à peu et devinrent célèbres par leurs vertus, ainsi que par la culture des sciences et des arts.

Willibrord choisissoit avec beaucoup de soin ceux qu'il destinoit à recevoir les ordres sacrés; il étoit aussi fort exact à s'assurer des dispositions de ceux qu'il admettoit au baptême, afin de ne pas exposer nos augustes mystères à la profanation. Pour bannir l'ignorance et faciliter la propagation de l'Evangile, en éclairant les esprits et en adoucissant les mœurs, il établit à Utrecht des écoles qui devinrent célèbres. Enfin Willibrord se voyant parvenu à un âge fort avancé, prit un coadjuteur, qu'il sacra évêque, pour le charger du gouvernement de son diocèse, et il se prépara dans la retraite au passage de l'éternité. Il mourut, selon l'opinion la plus probable, en 738.

PRATIQUE. Un vrai pasteur a de continuels devoirs à remplir pour sa propre sanctification et celle des fidèles confiés à ses soins; mais les chrétiens en ont aussi de grands à exercer. Nous aurons tous à répondre au tribunal de Dieu; pères, mères, maîtres et maîtresses, hommes en dignité, ministres de l'autorité publique, vieillards scandaleux, savants dont l'érudition fut prostituée au blasphème et plus souvent encore à l'apologie des passions, vous répondrez ame pour ames de celles à la sainteté desquelles vous n'aurez pas contribué autant que vous le deviez. Vous rendrez compte aussi de celles que vos exemples, vos discours et vos œuvres auront entraînées au mal.

PRIÈRE. Nous implorons, ô mon Dieu, votre infinie bonté pour obtenir le pardon de nos péchés. Pardonnez-nous surtout ceux que David appeloit ses péchés cachés, ses péchés étrangers. Ne permettez pas, Seigneur, qu'aucune ame périsse ou par notre négligence, ou par nos mauvais exemples. Faites que nous veillons sur nous-mêmes et sur ceux dont votre providence nous a confié le soin, pour que nous bénissions à jamais avec eux votre infinie miséricorde. Ainsi soit-il.



QUATRE frères qui occupoient à Rome des places de distinction et de confiance, furent arrêtés durant la persécution de Dioclétien, pour s'être déclarés contre le culte des idoles. On les fouetta avec des escourgées de plomb, et on ne cessa de les frapper que quand ils eurent cessé de vivre. Ils furent enterrés sur la voie Lavicane, et connus d'abord sous le titre *des quatre Couronnés*. Leurs noms étoient Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorius. Le pape saint Grégoire-le-Grand fait mention d'une ancienne église dédiée sous leur invocation. Léon IV la fit réparer en 841, et on y transféra les reliques des saints Martyrs, du cimetière où elles étoient sur la voie Lavicane.

Un incendie ayant réduit cette église en cendres, Paschal II la fit rebâtir. On découvrit les reliques de nos Saints dans une voûte sous l'autel, elles étoient renfermées dans deux urnes, l'une de porphyre et l'autre de marbre serpentin. On mit le nouvel autel à la place de l'ancien. On retrouva les reliques dans la même situation, sous le pontificat de Paul V. On avoit également enterré dans le cimetière de la voie Lavicane cinq autres martyrs, dont les noms étoient, Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplicius. On dit qu'ils furent condamnés à mort, parce qu'étant sculpteurs de profession, ils avoient refusé de faire des idoles. Le pape Léon IV fit porter leurs reliques dans la même église, et on les y honore encore aujourd'hui avec celles des quatre Couronnés. Tous ses martyrs sont nommés dans les anciens Martyrologes. L'église des Quatre-Couronnés est un ancien titre de cardinal-prêtre.

PRATIQUE. La rage des tyrans contre l'Église, loin de la détruire en voulant éteindre la foi dans le cœur de ses enfants, ne servit qu'à la propager dans l'univers. Le sang des Martyrs étoit toujours le plus puissant témoignage et le plus persuasif pour faire des prosélytes à l'Évangile. La douceur des Martyrs, la ferveur de

leur piété, leur constance dans les tortures, triomphèrent de l'opiniâtreté des plus implacables ennemis de la vérité. De quelle énormité sera donc devant Dieu la conduite de tant de chrétiens d'aujourd'hui, dont les mœurs déshonorent la religion qu'ils professent, et dont la conduite impie est une sorte d'apostasie publique ?

Prière. Seigneur, exaucez les prières de votre Eglise pour la conversion des infidèles, des hérétiques et des pécheurs. Eclairez-les de vos lumières, touchez leurs cœurs par votre grâce; et que leurs conversion, en réparant parmi nous les outrages faits à votre gloire, serve de témoignage à notre sainte religion. Ainsi soit-il.

SAINT HONEST, martyr.

Saint Honest, natif de Nîmes, fut disciple de saint Saturnin, évêque de Toulouse. Dès qu'il fut élevé au sacerdoce, on l'envoya prêcher l'Evangile dans les pays au-delà des monts, que nous appelons la Navarre et la Biscaye : ses prédications eurent des succès; elles étoient soutenues par une vie sainte. Il éleva et forma saint Firmin. Ce disciple, qui lui fit tant d'honneur, fut pendant trois ans sous sa discipline. Il l'envoya à l'évêque de Toulouse pour l'ordonner prêtre; et, le trouvant en état d'instruire les peuples, il se l'associa dans son ministère : voilà tout ce que l'histoire nous apprend de certain sur sa vie : cependant on sait encore que quelques-uns le regardent comme un martyr, et d'autres comme simple confesseur; que son corps fut apporté d'Espagne en France; que son chef s'est gardé long-temps à Toulouse, dans l'élise de Saint-Saturnin, où quelques-uns prétendent qu'il est encore; car il y est exposé et révéré particulièrement le 12 juillet. L'église de Saint-Denys de la Chartre, à Paris, se glorifie, avec raison, de le posséder, sinon en entier, du moins en partie. Le reste du corps de notre Saint a été distribué en plusieurs églises de France : l'abbaye d'Hières, à quatre lieues de Paris, en conserve la portion principale. La paroisse du village de même nom est dédiée sous le titre de Saint-Honest. Elle le représente et l'honore, sans fondement, comme évêque : il est plus vraisemblable que, vivant dans un siècle de persécutions, il a souffert pour la foi : aussi son office n'est que de simple martyr. Saint Honest est mort et vivoit dans le troisième siècle.

Pratique. Les grands maitres dans la vie spirituelle ont toujours formé de grands disciples : leurs leçons, appuyées par l'exemple de leurs vertus, jettent communément dans les cœurs de profondes racines, qui leur font produire beaucoup de fruits. Quand saint Honest n'auroit d'autre gloire et d'autre mérite que d'avoir donné à l'église d'Amiens un excellent évêque, il seroit d'ailleurs très recommandable. Comme la perpétuité de son culte depuis tant de siècles ne peut être fondée que sur les actions mémorable d'une vie sainte, nous devons regretter la connoissance de son histoire, qui s'est perdue dans la nuit des temps. L'Église invoque et honore saint Honest; honorons-le et prions-le avec elle : elle le reconnoît pour saint, ce seul titre lui mérite notre confiance. Mais en vain serions-nous fidèles à son culte, si, par une conduite vraiment chrétienne, nous ne nous rendions pas dignes de sa protection auprès de Dieu.

Prière. Seigneur, qui glorifiez saint Honest par les honneurs qu'il reçoit et les prières qu'on lui adresse dans votre Eglise, faites que nous ressentions les effets de son intercession, et qu'elle nous serve à être des saints. Ainsi soit-il.



Saint Théodore servoit dans les troupes des empereurs Dioclétien et Maximien, et il étoit à Amasée lorsqu'on y publia l'édit de ces deux princes, contre la religion chrétienne. La menace de mort portée par cet édit ne l'étonna pas, et il déclara hautement qu'il étoit chrétien. Il fut conduit au gouverneur de la province de Pont, et le tribun ou le colonel de la légion où il étoit enrôlé, fut présent à son interrogatoire.

« D'où vous vient cette audace, lui dit-on, de violer publiquement la loi des empereurs? » Ne devez-vous pas vous soumettre à la volonté des maîtres du monde? »

Il répondit avec fermeté : « Je ne reconnois point vos dieux, ce ne sont que des démons et » des imposteurs. J'adore le Christ, Fils unique de Dieu. Arrachez-moi la langue, si ce » discours vous déplaît; faites moi brûler, déchirer, tourmenter; il n'y a rien que je ne sois » prêt à souffrir pour le Dieu que j'adore. »

« Est-ce que votre Dieu a un fils? lui dit un officier qui étoit présent. — Oui, reprit » Théodore; mais un Fils qu'il a engendré d'un manière divine, et digne de lui. »

Alors le juge et les officiers dirent entre eux : « Il a perdu l'esprit, il faut lui donner du » temps pour se reconnoître. »

Ainsi on le renvoya. Il retourna donc à Amasée, où il exhortoit publiquement les fidèles à persévérer dans la foi. Il y avoit au milieu de la ville un temple de Cybèle, que les Païens appeloient la mère des dieux. Théodore y mit le feu durant une nuit où il faisoit un grand vent, de sorte que le temple fut bientôt réduit en cendres. Les Païens furent indignés de cette action, que Théodore ne désavoua pas. Le tribun de la légion l'abandonna au juge, qui lui demanda pourquoi il avoit brûlé le temple de la déesse? Il répondit qu'il avoit voulu éprouver la puissance de cette divinité, et qu'elle s'étoit trouvée trop faible pour résister aux flammes.

Le juge lui proposa de réparer un si grand crime en offrant des sacrifices aux idoles, et lui promit de le tirer de l'obscurité de son état, s'il vouloit sacrifier. « J'ai pitié de votre aveuglement » reprit Théodore : ce que vous me proposez comme le plus grand des biens, seroit pour moi » le plus grand des maux; j'aime mieux être le dernier dans la maison du Seigneur, que le

» premier dans le temple des idoles. Celui qui tient le premir rang parmi vos pontifes, est le » plus coupable, comme le chef des voleurs et des assassins est plus criminel que ceux qui lui » obéissent. J'ai pitié même des empereurs, quand je leur vois prendre le titre de prêtres et » de pontifes des faux dieux. »

Comme on désespéroit de le gagner, on ne le ménagea plus. Il fut mis sur le chevalet, où il souffrit une longue et cruelle torture. Il ne donna aucun signe d'impatience, et se contenta de dire ce verset : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange sera toujours dans » ma bouche. » On le mit ensuite en prison, où il fut favorisé d'une vision céleste, et on ne l'en tira que pour le brûler vif, conformément à la sentence prononcée contre lui.

« C'est ainsi, dit saint Grégoire de Nice, dans le sermon qu'il prononça le jour de sa fête, » c'est ainsi que ce généreux soldat de Jésus-Christ arriva au ciel, par la route glorieuse du » martyre. Il nous a laissé le souvenir de ses combats; l'appui de sa protection, le secours » de ses prières, le remède à tous nos maux, un asyle assuré contre toutes les disgrâces. Il » éloigne de nous les démons, il éclaire l'Eglise.

» Grand Saint, nous sommes ici rassemblés pour invoquer votre nom, pour chanter vos » louanges et pour célébrer votre victoire. Vous nous appelez au ciel et nous vous appelons à » notre secours. Vous avez aujourd'hui autant d'admirateurs de votre courage, que vous aviez » de témoins de votre supplice. vous connoissez nos besoins, nous sommes vos frères et vos » fidèles serviteurs. Présentez nos vœux au trône du Seigneur : vous voyez les maux dont nous » sommes menacés, les dangers qui nous environnent. Les Scythes, indomptés, se préparent » à nous faire la guerre : daignez combattre pour nous, comme un invincible Martyr de » Jésus-Christ. Quoique vous ayez vaincu le monde, vous connoissez les misères et les » foiblesses de la condition humaine: demandez pour nous la paix, afin que nos saintes » assemblées ne soient point troublées, et que la gloire des barbares ne vienne point profaner » le saint temple et renverser les autels. Que si Dieu ne se laisse pas d'abord fléchir par vos » seules prières, engagez tout le corps des Martyrs, qui sont les compagnons de votre gloire, à » se joindre à vous. Avertissez Pierre, excitez Paul, priez le disciple bien-aimé d'intercéder » auprès de Dieu pour le salut de ces Eglises qu'ils ont établies par tant de travaux, et pour » lesquelles ils ont souffert les chaînes, les tourments et la mort; afin que l'idolâtrie ne » s'élève pas contre l'Eglise, que les épines de l'hérésie ne paroissent pas dans le champ du » Seigneur, que la zizanie ne vienne pas y étouffer le bon grain. »

Le même Père parle ainsi de la gloire du saint Martyr, au commencement de son discours : « Son ame est présentement dans le ciel, et son corps qui a été l'instrument vénérable de » son martyre, repose dans un lieu sacré, où il est mis en réserve comme un précieux trésor » jusqu'au grand jour de la résurrection universelle. Les cadavres et les ossements des autres » morts nous font horreur, et nous ne voyons qu'avec peine ces pitoyables restes et ces tristes » monuments de la fragilité humaine; mais les reliques des Martyrs nous inspirent d'autres » sentiments quand nous les voyons placés avec honneur sous la voûte de nos temples, où l'on » aperçoit l'image de leurs combats tracés par la peinture : nous nous sentons remplis d'une » secrète joie, et emportés par le mouvement d'une tendre et respectueuse affection, et nous » nous croyons heureux de pouvoir recueillir la poussière de leurs tombeaux. Apprenez de là, » peuple fidèle, combien la mort des Saints est glorieuse et précieuse devant Dieu. Quel est » le roi à qui l'on a jamais rendu des honneurs semblables? Quel conquérant a jamais été » honoré après la mort comme ce pauvre soldat, que les Anges ont préparé au combat, et » dont Jésus-Christ a couronné la victoire? »

P. Gr.

Pratique. Les Saints ont été les seuls vrais sages, en préférant la volonté de Dieu à tout, et l'observation de sa loi à la tyrannie des passions et du monde; source féconde de tous les maux de la terre, que le péché propage dans les cœurs qui lui sont livrés.

Prière. Eclairez-nous, Seigneur, pour marcher dans la voie de vos commandements. Votre joug est léger, l'onction de votre grâce l'accompagne; elle porte avec elle la paix de l'innocence, et la joie d'être tout à vous. Ainsi soit-il.



Saint Hyacinthe, appelé par l'histoire ecclésiastique de son siècle, l'Apôtre du nord et le Thaumaturge de son temps, étoit de la maison des comtes d'Oldrovans, une des plus illustres de la Silésie, alors province de la Pologne. Son grand-père, qui commanda les armées avec gloire, laissa deux fils en mourant, Eustache et Ives. Le second fut chancelier de Pologne et évêque de Cracovie. Le premier fut comte de Konski, et mena dans le monde une vie vertueuse. L'un de ses enfants fut saint Hyacinthe; il naquit en 1185, au château de Saxe, diocèse de Breslaw, en Silésie, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vertu, que ses parents secondèrent par les soins de son éducation; aussi conserva-t-il son innocence au milieu des dangers qu'il courut dans le cours de ses études à Cracovie, à Prague, à Bologne, où il prit le degré de docteur. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Vincent, évêque de Cracovie, qui lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et le fit son vicaire-général. Hyacinthe fut, dès ce moment, un modèle de piété et de régularité; il pratiquoit des mortifications extraordinaires, visitoit et servoit les malades dans les hôpitaux, et distribuoit ses revenus aux pauvres. Vincent, évêque de Cracovie, s'étant démis de sa dignité pour ne plus s'occuper que de son salut, eut pour successeur Ives de Konski; il alla à Rome peu de temps après, et y mena avec lui son neveu saint Hyacinthe et Ceslas son frère. C'étoit l'an 1218. Saint Dominique étoit pour-lors à Rome.

L'évêque de Cracovie et celui de Prague lui demandèrent des missionnaires pour leurs diocèses. Le saint fondateur s'excusa sur l'impossibilité de leur accorder ce qu'ils désiroient. Il avoit envoyé un si grand nombre de ses disciples en mission, qu'il ne lui en restoit presque plus auprès de lui. Sur ces entrefaites, plusieurs personnes de la suite de l'évêque de Cracovie embrassèrent le nouvel institut. Hyacinthe et Ceslas furent de ce nombre et reçurent l'habit

des mains de saint Dominique, l'an 1218. Sous un si grand maître, ils se formèrent aux vertus religieuses et à celles de la vie apostolique; et ils obtinrent une dispense pour faire leurs vœux, après six mois de noviciat. Hyacinthe, âgé de trente-trois ans, fut établi supérieur de la mission que saint Dominique envoya en Pologne. Les missionnaires partirent à pied et sans provisions, selon leur règle, allèrent dans la Haute-Carinthie, où ils restèrent six mois. Hyacinthe y fonda un couvent de son ordre. Ils traversèrent la Styrie, l'Autriche, la Moravie, la Silésie, annonçant par tout la parole de Dieu avec succès. Ils arrivèrent en Pologne, où le zèle de saint Hyacinthe eut des succès merveilleux pour le salut des ames. Il fonda à Cracovie un couvent de Dominicains, un à Sendormir et un troisième à Plocsko, dans la Moravie, où plus de quatre cents personnes le virent marcher sur les eaux pour traverser la Vistule, et aller prêcher à Wisgrade, de l'autre côté du fleuve.

Il entreprit ensuite de porter l'Evangile chez les peuples barbares du Nord. Il y convertit grand nombre d'idolâtres et d'autres pécheurs, fonda des couvents de son ordre en Prusse, en Poméranie et autres pays voisins. Il alla aussi prêcher en Danemark, en Suède, dans la Gothie, la Norwège; fonda partout des monastères, pour y perpétuer le bien commencé. Toujours humble et pénitent, ses jeûnes continuels, la fatigue et les dangers auxquels il fut souvent exposé dans ses voyages, n'arrêtèrent jamais son ardeur pour la gloire de Dieu; elle le conduisit en Russie : de là, il pénétra jusqu'à la mer Noire, dans les îles de l'Archipel, et entra dans le duché de Moscovie. Par tout les infidèles, les schismatiques, les pécheurs des différents états, frappés de sa vertu et de ses miracles, accouroient à lui en foule, et un grand nombre se convertissoient. Il revint à Cracovie en 1231, visita les couvents qu'il avoit fondés, pénétra jusque chez les Tartares, et y gagna à Dieu une multitude d'infidèles. Enfin, après avoir parcouru environ quatre mille lieues, il revint en Pologne en 1257. Il y reçut les témoignages de la vénération du pieux roi Boleslas V et de sa vertueuse épouse. Le Saint, dans ce même temps, ressuscita un jeune homme, que sa mère lui avoit envoyé pour le prier de venir instruire des peuples qui le désiroient : ce jeune homme, en passant une rivière pour retourner chez lui, se noya; le Saint s'étant mis en prière, prit le mort par la main, et lui rendit la vie.

Dieu lui fit connoître que sa fin approchoit; il tomba malade le 14 août et mourut le lendemain, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, qu'il avoit toujours honorée comme sa patrone et son auguste mère; il assista ce même jour à matines et à la messe, reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction aux pieds de l'autel, exhorta ses religieux à la pratique de la douceur, de l'humilité et de la pauvreté, et, quelques heures après, il expira, dans la soixante-douzième année de son âge. Il fut canonisé par Clément VIII, en 1594.

Pratique. Si comme chrétiens nous ne sommes pas tous appelés à prêcher l'Évangile, au moins nous sommes tous obligés à édifier par des exemples de vertus, à instruire ceux dont la Providence nous a chargés, à réprimer autour de nous, autant que nous le pouvons, les scandales de l'impiété et du libertinage, et à seconder par tous nos moyens le zèle et les succès du ministère évangélique. Il y aura dans le ciel des ames justes couronnées pour la charité qu'elles auront exercée en vue du salut des autres; l'enfer punira éternellement ceux dont la conduite mauvaise, ou la négligence grièvement coupable, aura contribué à la perte de plusieurs.

Prière. Notre ame est sans prix à vos yeux, ô mon Dieu; créée à votre image, et rachetée par le sang de Jésus-Christ, sauvez-la par votre grâce, et aidez-nous à préférer à tout notre salut et celui de nos frères. Ainsi soit-il.



Saint Martin, considéré comme l'un des principaux apôtres des Gaules, naquit à Sabarie, ville de Pannonie. Son père étoit tribun militaire, et le fit élever à Pavie. Le jeune Martin, n'ayant encore que dix ans, courut à l'Eglise, malgré ses parents, qui étoient païens, et demanda à être reçu au nombre des cathécumènes. A l'âge de quinze ans, il fut engagé dans les troupes, suivant l'édit des empereurs, qui obligeoit les fils de vétérans à s'enrôler, et il servit sous l'empereur Constance. Un jour qu'il passoit à Amiens, il aperçut, à la porte de la ville, un pauvre presque nu qui lui demandoit l'aumône; comme il n'avoit que ses armes et ses habits, il lui donna la moitié de sa casaque. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut revêtu de cette moitié de casaque; et parlant aux Anges qui l'environnoient, il leur dit: « Martin qui n'est encore » que catéchumène m'a couvert de ce vêtement. » Il reçut le baptême à l'âge de dix-huit ans; et, renonçant à la profession des armes, il alla trouver saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui le fit exorciste, après qu'il eut refusé le diaconat par humilité. Quelque temps après, il retourna dans le pays de sa naissance, et convertit sa mère à Jésus-Christ. Comme il étoit presque le seul dans l'Illyrie qui confondît la perfidie des évêques Ariens, il fut chassé de cette province, après avoir été publiquement battu de verges. Ce fut aussi par la même raison, qu'Auxence, évêque de Milan, le chassa de cette ville, où il s'étoit bâti un monastère. Il se retira donc à Poitiers, résolu de fixer sa demeure auprès de saint Hilaire; et il commença en effet à travailler au salut des peuples sous les ordres de ce grand évêque, soit en prêchant l'Evangile dans les environs, soit en prenant soin des moines de Ligugey. Lorsqu'il fut évêque de Tours, il établit à deux milles de la ville un monastère, où il rassembla jusqu'à quatre-vingt disciples qui n'avoient rien en propre, et dont plusieurs furent faits évêques dans la suite. Assez près de ce lieu, il détruisit un autel qu'on croyoit faussement avoir été élevé en l'honneur d'un saint Martyr. Il renversa les

temples des idoles, et brûla les bois qui leur étoient consacrés ; et dans une occasion, pour achever de détruire l'idolâtrie, il s'exposa sans crainte à perdre la vie. Des affaires importantes l'ayant appelé à la cour de l'empereur Valentinien, ce prince refusa d'abord de l'écouter ; mais, sept jours après, le saint évêque s'étant encore présenté, l'empereur se sentit miraculeusement ébranlé sur son trône ; il se leva et lui accorda ce qu'il demandoit. Saint Martin reprit fortement l'évêque Ithace de ce que, contre les lois de l'Eglise, il demandoit la mort de l'hérétique Priscillien. Il fit à la cour un second voyage, pour obtenir de l'empereur Maxime, qui étoit alors à Trèves, différentes grâces, et surtout la vie de deux gentilshommes ; mais l'empereur ne voulant pas lui accorder ce qu'il demandoit, qu'il ne promît de communiquer avec les évêques du parti d'Ithace, il promit de le faire, pourvu que l'on pardonnât à ceux dont il demandoit la grâce, et que l'on rappelât les tribuns qu'il savoit être déjà partis pour l'Espagne avec ordre de faire mourir les Priscillianistes. Il communiqua en effet avec les Ithaciens, en assistant avec eux à l'ordination de Félix, évêque de Trèves ; il crut qu'il valoit mieux céder pour un temps, que de ne pas sauver la vie à des malheureux sur la tête desquels le glaive étoit déjà comme suspendu ; mais on ne put jamais lui faire signer cet acte de communion. Dans la suite, se repentant de cette condescendance, il eut grand soin de ne plus participer à la communion de ces évêques ; et comme il délivroit les possédés plus difficilement et avec une grâce moins puissante, il avouoit, de temps en temps, à ses disciples, en pleurant, qu'il sentoit en lui le don des miracles affoibli depuis cette fausse démarche. Il vécut encore seize ans, pendant lesquels il ne voulut se trouver dans aucune assemblée d'évêques. Il souffroit les injures avec une extrême patience, jusqu'à se laisser insulter par les moindres clercs, se contentant de répandre des larmes pour ceux qui l'injurioient. Dans un repas, l'empereur lui ayant fait présenter la coupe par honneur, afin qu'il bût le premier, il la donna au prêtre qui l'accompagnoit, avant de la présenter à l'empereur. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie sont sans nombre. A Trèves, il guérit, avec de l'huile qu'il avoit bénie, une femme paralytique presque sans vie ; à la porte de Paris, il rendit la santé à un lépreux, en l'embrassant ; il éteignit un incendie en exposant son corps à l'ardeur des flammes ; il rendit la vie à trois morts. Enfin, accablé d'années et de fatigues, il visitoit l'église du bourg de Condé dans son diocèse, lorsqu'il tomba dans une foiblesse qui lui fit sentir que sa fin approchoit, et il en avertit ses disciples. Cette foiblesse, ayant été suivie d'une grosse fièvre, il se coucha sur la cendre et le cilice, et ne voulut pas souffrir qu'on mît sous lui une simple paillasse. Les prêtres qui l'environnoient, le voyant toujours couché sur le dos, le prioient de changer de position pour se soulager ; mais il leur dit : « Laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin que mon » ame ne perde pas de vue le chemin qui va la conduire au Seigneur. » Comme il étoit près de rendre l'esprit, il vit le démon, et lui dit : « Que fais-tu ici, bête cruelle ? Tu ne trouveras » rien en moi qui t'appartienne ; le sein d'Abraham va me recevoir. » Il mourut en prononçant ces paroles, le dimanche 8 novembre 397, ou plutôt le 11 novembre 400.

Pratique. Une humilité profonde, une douceur inaltérable, le renoncement à soi-même, le mépris des choses créées, et l'amour des choses célestes, une union parfaite avec Dieu, par l'exercice de la prière et de la méditation des vérités de l'Evangile, une résignation absolue à la volonté divine ; voilà le fondement sur lequel portoit la vertu de saint Martin, qui fut le miracle du monde. Quel que soit notre état, nous devons pratiquer les mêmes vertus, afin de nous revêtir de l'esprit du Sauveur, et de former en nous la ressemblance avec ce divin modèle. Autrement il ne nous admettra point dans la société de ses élus.

Prière. Divin Sauveur, c'est de vous seul que nous pouvons recevoir le secours qui nous est nécessaire pour nous rendre conformes à vous. Faites-nous la grâce d'imiter saint Martin par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, afin d'avoir part à sa gloire. Ainsi soit-il.



Une naissance illustre et l'éclat des dignités, distinguèrent saint Nil aux yeux du monde ; mais il sacrifia tout à la seule vraie gloire, en quittant tout pour l'amour de Jésus-Christ. Il se cacha dans une retraite si profonde et si inconnue au monde, que nous ignorons le détail du genre de vie qu'il mena dans le désert, et ne savons de l'histoire de ce grand serviteur de Dieu, dont les pieux et savants écrits sont parvenus jusqu'à nous, que quelques traits et circonstances frappantes de sa vie. Il paroît qu'il étoit originaire d'Ancyre en Galatie, et ses ouvrages nous prouvent qu'une excellente éducation l'avoit formé aux sciences et à la vertu. Il fut très attaché à saint Jean Chrysostôme, qu'on croit qu'il prit pour maître à Antioche, pour se perfectionner dans la connoissance des voies de Dieu, lorsqu'il eut renoncé au monde.

Saint Nil fut marié, et la Providence lui donna une épouse digne de lui ; il en eut deux enfants, un fils et une fille. Il vivoit, dans les premières années de son établissement, d'une manière conforme à sa naissance. L'empereur Arcade le fit gouverneur de Constantinople ; mais bientôt les vices qui régnoient à la cour, et dont l'influence sur la capitale de l'empire lui faisoit craindre une corruption presque générale, le déterminèrent à quitter sa charge pour suivre l'attrait de la grâce qui, depuis quelque temps, le portoit intérieurement à quitter le monde pour ne s'occuper que de Dieu. Son épouse qui lui étoit chère, et dont il connoissoit toute la tendresse pour lui, consentit à sa retraite vers 390. Il lui laissa sa fille, bien persuadé qu'elle l'élèveroit dans la vertu. Saint Nil retira son fils avec lui, et l'emmena dans le désert de Sinaï. Ils y pratiquèrent ensemble les exercices de la vie érémitique, et eurent de grands combats à soutenir



STANISLAS, fils de Jean Kotska, sénateur de Pologne, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, naquit au château de Rostkou le 28 octobre 1550. Sa mère lui inspira de bonne heure de tendres sentiments de piété, et le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur au-dessus de son âge. On confia son éducation, et celle de Paul son frère aîné, à un gouverneur, nommé Jean Bilinski, qui les suivit depuis au collége des Jésuites de Vienne en Autriche, où ils furent admis dans la maison des pensionnaires, attachée à ce collége. Stanislas fut bientôt l'exemple et l'édification de tous les jeunes gens, qui admirèrent en lui la plus grande vigilance sur lui-même, une assiduité soutenue à tous les devoirs de la religion, et un zèle pour la gloire du Seigneur, qui, dans ses entretiens sur les choses célestes, communiquoit souvent à ceux qui l'écoutoient une partie du feu divin dont son cœur était embrasé.

La maison où étoient les pensionnaires des Jésuites, et qui ne leur étoit que prêtée ayant été reprise, Stanislas et son frère Paul prirent un logement dans la maison d'un luthérien, avec leur gouverneur, qui, dans cette circonstance, se laissa gagner par le désir du frère aîné de notre Saint, pour être plus libre dans une conduite opposée à celle de Stanislas son frère. Dès-lors le gouverneur lui-même employa tout ce qu'il eut de moyens, et quelquefois d'autorité, pour détourner Stanislas des exercices d'une piété qu'il disoit ne point convenir à sa naissance. Les procédés de la part de son frère et du gouverneur, furent, pendant deux ans, toujours durs et mortifiants pour notre Saint, sans que cependant il perdît rien de sa ferveur et de son assiduité à fréquenter les sacrements, à veiller sur lui-même et à sanctifier ses études par l'exercice de la présence de Dieu, qui faisoit de sa vie une sorte de prière continuelle.

Il eut une maladie, dont la violence le mit en danger, malgré tous les soins qu'on lui procura. Il pria instamment qu'on lui procurât le bonheur de recevoir le saint viatique; mais le luthérien chez qui il logeoit, ne voulut pas permettre qu'on fît chez lui cet acte extérieur du culte catholique; il paroît même que le gouverneur et Paul Kostka n'en furent point fâchés. Alors

le Saint s'adressa Dieu, par l'intercession de sainte Barbe, martyre, patrone de la bonne mort; et, dans une vision dont il fut favorisé, il crut avoir reçu la sainte communion de la main des Anges. La Sainte Vierge lui apparut aussi, et lui déclara que l'heure de sa mort n'étoit pas encore venue, et que la volonté du Seigneur étoit qu'il suivît son attrait pour entrer dans la compagnie de Jésus. A peine eut-il recouvré la santé, qu'il se présenta au provincial des Jésuites d'Allemagne, pour être reçu; mais la crainte d'exciter l'indignation du père de notre Saint, fut cause du refus qu'il éprouva.

Le cardinal Commendon, légat du pape Pie V, étoit alors à Vienne. Stanislas alla le supplier de s'intéresser pour lui auprès du provincial des Jésuites; mais ce prélat ne voulut jamais, par les mêmes motifs, se mêler de cette affaire. Stanislas, plein de confiance dans les secours divins, sous la protection de la très Sainte Vierge, se détermina, après avoir pris l'avis de son confesseur, à partir secrètement pour Dillingen, après avoir écrit une lettre aussi tendre qu'édifiante à son gouverneur et à son frère. Il arriva heureusement auprès du Père Canisius, provincial, qui, au bout de trois semaines, l'envoya à Rome à saint François de Borgia, alors général de la compagnie de Jésus. Stanislas en fut reçu avec une bonté et une joie digne de ces deux grandes ames. Stanislas entra au noviciat, et prit l'habit le jour de saint Simon et de saint Jude, en 1567. Ayant reçu, quelques jours après, une lettre de son père, qui annonçoit un homme transporté de colère, il y répondit avec respect, mais en témoignant la résolution ferme d'être fidèle à sa vocation. Depuis ce moment, il fut favorisé des plus grandes grâces, en avançant toujours dans les voies de la plus sublime perfection.

Son humilité, son obéissance, sa ponctualité pour l'observation des règles, sa charité pour ses frères, et l'union intime de son cœur par tous ses mouvements vers Dieu, étoit en lui comme le caractère et la disposition habituelle de son ame. On le vit souvent en extase à la messe et après la communion. Il étoit déjà mûr pour le ciel, et la Sainte Vierge, à laquelle il s'étoit dévoué, lui obtint la grâce d'être averti que sa mort approchoit. Il déclara, en particulier, à quelques pères Jésuites, qu'il espéroit célébrer dans le ciel, avec les Anges et les Saints, la prochaine fête de l'Assomption. On étoit alors dans les premiers jours du mois d'août. Il tomba malade le jour de saint Laurent, et porté à l'infirmerie. En y entrant, il fit le signe de la croix sur son lit, en disant qu'il n'en relèveroit point. Le 14 de ce mois, il assura qu'il mourroit la nuit suivante. Sa maladie devint si grave en peu d'heures, qu'ayant demandé le saint viatique et l'extrême-onction, il les reçut couché sur la terre, comme il l'avait désiré; et, après avoir demandé pardon de toutes ses fautes, il dit qu'il voyoit la Sainte Vierge accompagnée de plusieurs Anges. Il expira vers trois heures du matin, le 15 août 1568, à l'âge de dix-huit ans environ, et après dix mois de noviciat. Clément VIII l'a béatifié en 1604, après plusieurs miracles opérés par son intercession.

Pratique. Heureux celui, dit l'Ecriture Sainte, qui dès sa jeunesse aura porté le joug du Seigneur. Les vertus et les vices de cet âge ont en effet comme une influence nécessaire sur tous les périodes de la vie. De quelle importance n'est-il donc pas de se donner à Dieu dès les premiers temps de la raison; et de quel prix n'est pas à ses yeux le zèle de ceux qui concourent au salut de la jeunesse?

Prière. Nous devons, Seigneur, à votre amour tous les instants de notre vie, pour être saints et heureux. Accordez-nous la grâce de ne plus vivre que pour vous, et de réparer, par notre zèle à vous servir, les infidélités sans nombre dont nous nous avouons coupables. Ainsi soit-il.



Pantène, digne des temps apostoliques, florissait dans le second siècle de l'Eglise. Il étoit Sicilien de naissance, et faisoit profession de la philosophie stoïcienne. Son éloquence l'a fait appeler, par Clément d'Alexandrie, *l'Abeille de Sicile*. L'amour qu'il avoit pour la vertu, lui inspira de l'estime pour les chrétiens, et il se lia étroitement avec quelques-uns d'entre eux. Frappé de l'innocence et de la sainteté de leur vie, il se désabusa des superstitions du paganisme, et ouvrit les yeux à la lumière de l'Evangile.

Après sa conversion, il étudia les livres saints, sous les disciples des apôtres. Pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla fixer sa demeure à Alexandrie en Egypte. Il y avoit dans cette ville une célèbre école où l'on enseignoit la doctrine chrétienne, et qui devoit son établissement aux disciples de saint Marc.

Pantène fit de rapides progrès dans la science des saintes lettres, mais il cachoit par humilité ses rares talents. On les découvrit bientôt malgré lui, et on le tira de l'obscurité dans laquelle il avoit cherché à vivre inconnu. Il fut mis à la tête de l'école des chrétiens, quelque temps avant l'an 179 de Jésus-Christ, qui étoit la première du règne de l'empereur Commode. Sa capacité, jointe à l'excellente méthode qu'il suivoit en enseignant, lui acquit une réputation dont ne jouirent jamais les plus fameux philosophes. Ses leçons, qui étoient un composé du suc des fleurs qu'il ramassoit dans les écrits des prophètes et dans ceux des apôtres, portoient la lumière de la science et l'amour de la vertu dans les ames de tous ceux qui venoient l'entendre. C'est le témoignagne que lui rend Clément d'Alexandrie, un de ses disciples.

Les Indiens, que le commerce attiroit à Alexandrie, eurent occasion de connoître saint Pantène. Ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des Brachmanes, par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances, quitta son école, et partit pour les Indes, avec la permission de son évêque, qui l'établit prédicateur de l'Evangile pour les nations orientales. En arrivant dans les Indes, il y trouva quelques semences de la foi qui y avoient été jetées précédemment. Il y vit aussi un livre de l'Evangile de saint Matthieu en hébreu, qui

avoit été laissé dans le pays par saint Barthélemi. Etant revenu à Alexandrie quelques années après, il y apporta ce livre avec lui.

L'école de cette ville étoit alors gouvernée par le célèbre Clément. Saint Pantène continua toujours d'enseigner; mais il ne le fit plus qu'en particulier. Il exerça cet emploi jusqu'au règne de Caracalla, et, par conséquent, jusqu'avant l'année 216. On lit son nom sous le 7 de juillet dans tous les martyrologes d'Occident.

Pratique. Admirons la beauté et la sainteté de la morale évangélique, qui opérèrent la conversion de saint Pantène, et qui se font principalement sentir, lorsqu'on les compare avec ces vertus imparfaites et souvent fausses des plus fameux sages du paganisme. Que penser donc de ces philosophes dont quelques-uns affectent de relever si haut la sagesse et les vertus païennes? Il n'y a que le christianisme dont la morale soit véritablement pure, et qui ait le privilége de former de vrais sages, parce qu'elle fait seule les vrais saints.

Prière. Eclairez, Seigneur, cette foule d'impies de nos jours qui blasphément une religion qu'ils ne connoissent point, ou dont ils rejettent la morale, parce qu'elle ne peut s'accorder avec leurs passions. Ils ne connoîtront pas plutôt la vérité qu'ils l'embrasseront, s'ils ont de la bonne foi, et qu'ils soient fidèles à suivre les impressions de votre grâce; votre saint nom en sera glorifié, et votre Eglise consolée. Ainsi soit-il.

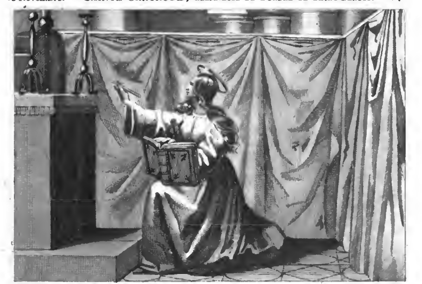
SAINT MESMIN, Abbé de Mici.

Saint Maximin, que l'on appelle vulgairement saint Mesmin, étoit neveu de saint Euspice, que le roi Clovis estimoit et avoit auprès de lui. Euspice, accompagnant son prince à Orléans, apperçut un lieu fort propre à la solitude, qu'on appeloit Mici : il demanda ce lieu à Clovis, pour s'y retirer, sous prétexte que son grand âge exigeoit qu'il se reposât; non-seulement Clovis le lui accorda, mais il y fit bâtir un monastère, et le dota richement. Saint Mesmin s'y renferma avec son oncle qui, deux ans après, lui laissa, en mourant, l'administration du monastère. Mesmin avoit déjà assez d'expérience dans la vie spirituelle pour gouverner dignement.

Ce fut Eusèbe, évêque d'Orléans, qui l'avoit ordonné prêtre et qui l'établit abbé. La vertu de ce saint abbé et le bruit de la discipline qu'il avoit établie à Mici, lui attirèrent des disciples de tous côtés. On vit plusieurs religieux, déjà fort avancés dans les voies de la spiritualité, se rendre à cette sainte école, dans l'espérance d'y parvenir à une plus haute perfection. Dieu rendit saint Mesmin puissant en œuvres et en paroles; mais il semble qu'il n'ait voulu que le montrer aux hommes, car, après dix ans et quelques mois d'administration, il l'appela à lui : on étoit déjà suffisamment persuadé de sa sainteté. Sa mort est marquée au 15 décembre 520. L'évêque Eusèbe, qui vivoit encore, voulut faire ses funérailles. Son corps fut mis dans la grotte d'une montagne proche de la Loire, où il avoit souhaité d'être inhumé. On éleva depuis, sur son tombeau, une chapelle où Dieu manifesta la gloire de son serviteur par les miracles qu'il accorda à son intercession.

Pratique. Quand on est guidé et encouragé dans la carrière du salut par un homme de Dieu, on y a toujours des succès. Saint Mesmin, sous les auspices et par les leçons de saint Euspice son parent, fit en peu de temps de solides progrès dans la piété. Il devint un si grand maître dans la vie spirituelle, que des hommes vraiment religieux, vraiment parfaits, se mirent sous sa conduite pour le devenir encore plus. Dieu remplit toujours de son esprit ceux qu'il appelle à conduire les autres dans ses voies. Le monde n'a jamais manqué d'avoir de ces hommes qui ont pu le sanctifier par leurs exemples autant que par leurs instructions; mais le monde est de nos jours si pervers, qu'on y voit rarement des personnes qui confient le soin de leurs ames à des guides d'une sainteté reconnue. Craint-on donc de devenir saint, et peut-on l'être trop?

Prière. Seigneur, suscitez sans cesse parmi nous des ministres selon votre cœur, et faites qu'attentifs à écouter leurs leçons, et fidèles à les suivre, nous parvenions à la sainteté du chrétien parfait. Ainsi soit-il.



SAINTE GERTRUDE, issue d'une famille illustre, naquit à Eisleben ou Islèbe, dans la Haute-Saxe. Elle étoit sœur de sainte Melchtilde. On la mit, à l'âge de cinq ans, chez les Bénédictines de Rodersdorf. Elle prit l'habit religieux dans cette maison, dont elle devint abbesse en 1294. L'année suivante, elle gouverna le monastère de Heldelfs, où elle se retira avec ses religieuses. Elle avoit appris le latin dans sa jeunesse, et acquit une connoissance peu commune de l'Ecriture-Sainte et des sciences qui ont la religion pour objet; mais la prière, et surtout la contemplation de la Passion de Jésus-Christ et du mystère ineffable de sa présence réelle dans l'adorable eucharistie, l'occupèrent plus habituellement. Elle fut favorisée de Dieu de dons extraordinaires, tels que les ravissements et les extases; et sa vie, crucifiée en tout dans l'exercice d'une humilité et d'une douceur inaltérable, l'éleva à la plus haute perfection. En gouvernant les autres, elle se montra toujours comme la mère et le modèle de toutes ses sœurs. Son union avec Dieu ne donnoit que plus d'activité et de zèle à sa tendre sollicitude pour les personnes de son monastère.

Elle écrivit le livre de ses *Révélations*, où elle a tracé le vrai portrait de son ame, en faisant le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour pour lui. Cet ouvrage, si estimé par tant de Saints, est, comme ceux de sainte Thérèse, plein d'instructions sur les voies intérieures de l'oraison et de la contemplation, et fait connoître les divers exercices qui conduisent une ame à la perfection. Toute la vie de sainte Gertrude retrace, dans l'exercice de la pénitence intérieure et extérieure, ce qu'elle avoit écrit; et l'habitude des vertus les plus excellentes qu'elle pratiqua jusqu'à la fin, ainsi que les grâces sensibles et les miracles qu'elle opéra, prouvèrent que sa doctrine étoit celle du Dieu Sauveur, quand il assura, dans son Evangile, que celui qui fera la volonté divine vivra de son esprit et lui sera uni dès cette vie dans la charité, qui fait ici-bas le mérite et le bonheur des Saints. Sainte Gertrude mourut en 1334, après avoir été quarante ans abbesse. Sainte Melchtilde, sa sœur, étoit morte quelque temps auparavant.

PRATIQUE. C'est une vérité de foi, que le Saint-Esprit seul éclaire et conduit nos ames dans la justice; mais

84*

il faut que nous soyons dociles à écouter sa voix pour nous conformer à ses desseins de salut et de grâce, et que nous ôtions, autant qu'il est en nous, tous les obstacles qui s'opposent au règne de Dieu sur nos cœurs. Veuillons sincèrement être ses vrais adorateurs, nous serons bientôt ses enfants et les objets de sa bonté d'une magnificence infinie.

Prière. Divin Sauveur, éclairez-moi sur vos mystères, apprenez-moi à les méditer tous les jours; j'y puiserai la connoissance de votre amour pour moi, et le sentiment de la plus juste reconnoissance, afin de ne vivre que pour vous. Ainsi soit-il.

SAINTE EMMELIE, veuve.

Sainte Emmelie est issue d'une de ces illustres familles de la province du Pont, que saint Grégoire Thaumaturge convertit à la foi. Son père eut le bonheur de donner son sang pour Jésus-Christ, et sa mère, femme d'une grande piété, la laissa orpheline fort jeune. Ses tuteurs prirent un grand soin de son éducation, et cultivèrent les premières semences de vertus qu'elle avoit reçues de sa sainte mère. Quelque jeune qu'elle fût, elle ne respiroit que l'amour et le service de Dieu. Comme elle avoit de grands biens, quoiqu'elle en eût encore beaucoup perdu dans le temps de la persécution, et parcequ'elle étoit d'une rare beauté, il se présenta à elle un grand nombre de partis avantageux : elle auroit bien désiré demeurer vierge; mais la circonstance des temps ne le permettant pas, elle préféra Basile à tous les autres, par le seul motif de sa vertu.

Emmelie ne fut pas trompée dans son choix, et elle trouva en lui cette condescendance et cet accord pour la piété qu'elle désiroit. La paix qui fut rendue à l'Eglise lui permettant d'assister à nos saints mystères, elle y étoit d'une assiduité et d'une modestie qui servoient d'exemple à tous les fidèles. Ces deux saintes personnes étoient comblées de bénédictions par les pauvres, qui éprouvoient sans cesse leur charité. Le premier enfant qu'eut Emmelie fut une fille, qu'elle fit nommer Thècle, pour l'animer, comme cette sainte, à soutenir la foi de Jésus-Christ, et qui depuis fut appelée Macrine, du nom de sa grand'mère; le second enfant fut saint Basile, surnommé le grand; le troisième, saint Grégoire de Nisse; plusieurs autres dont l'histoire ne nous dit rien; et le dixième fut saint Pierre de Sébaste. Peu après la naissance de ce dernier, Emmelie perdit son mari, que Dieu appela à lui pour couronner ses vertus. Cette sainte veuve s'occupa, avec sa fille aînée, à élever ses enfants dans cette piété qui en a fait des Saints. Les garçons aînés ayant été envoyés dans les plus savantes écoles, pour les former aux sciences, elle fit de sa maison comme une espèce de monastère, où se joignirent plusieurs filles de piété, dont sainte Macrine, sa fille, étoit la supérieure. Ce fut dans cette solitude que notre Sainte s'exerçoit continuellement à la pratique des plus éminentes vertus, et qu'elle se disposa à paroître devant Dieu. Une longue infirmité, qu'elle souffrit avec une patience admirable, acheva de purifier sa vertu, et la conduisit à sa dernière heure, où elle fut assistée par son fils, saint Pierre de Sébaste, et sa fille sainte Macrine. Elle leur donna sa bénédiction pour tous ses autres enfants, et elle mourut l'an 373, d'une mort précieuse devant Dieu, qui lui procura la gloire du ciel.

Pratique. Sainte Emmelie nous donne un modèle sur lequel les familles chrétiennes pourroient et devroient se former. Dès que la vertu seroit le premier motif du choix que des époux feroient l'un de l'autre, qu'ils s'animeroient ensuite mutuellement à la piété; qu'ils formeroient leurs enfants dans l'exercice des vertus chrétiennes; qu'ils feroient de leurs maisons comme autant de monastères où Dieu seroit fidèlement servi; qu'ils consacreroient une partie considérable de leurs biens aux pauvres et à l'entretien des autels, chaque famille ne deviendroit-elle pas comme celle d'Emmelie et de Basile, une famille de Saints? pourquoi imite-t-on si peu de si beaux exemples? Tandis qu'on sacrifie tout au monde, au faste et à la vanité, qui ruinent les familles.

Prière. Seigneur qui avez sanctifié sainte Emmelie par la pratique des vertus à la portée de tous les chrétiens; faites qu'un exemple qui devroit être si efficace sur nous ne soit pas un jour pour nous un sujet de condamnation. Ainsi soit-il.



Le nom que nous donnons ici à ce Saint, est celui qu'il prit en entrant en religion : son premier nom étoit Paul Jérôme de Casa-Nuova. Il dut le jour à des parents pieux et honnêtes qui habitoient Port-Maurice, sur la côte de Gênes. Il fut placé à Rome, dès l'âge de douze ans, dans le collége romain, dirigé alors par les jésuites. Sous de si habiles maîtres, son intelligence se développa rapidement, et il avança promptement dans ses études. Ses condisciples l'admiroient, tant il étoit studieux et en même temps humble et austère dans sa conduite. Jamais ses talents ne lui inspirèrent le moindre mouvement de présomption : il rapportoit tout à Dieu de qui il avoit tout reçu.

Sur la nouvelle demande qu'il fit à sa famille de la permission d'entrer dans un couvent des Mineurs-Observantins réformés, un de ses oncles, qui étoit médecin, s'emporta tellement contre lui, qu'il lui défendit de jamais se présenter devant lui, et il le chassa après l'avoir accablé d'injures. Cependant, après bien des obstacles, il exécuta son pieux dessein, et il sentit alors combien on est heureux d'être séparé du monde, de se voir à l'abri de ses funestes doctrines et de ses exemples corrupteurs. Il disoit souvent : Nous pouvons, avec le secours de la grâce, non-seulement être bons, mais encore devenir des saints. Cette maxime se vérifioit chaque jour en lui : on le voyoit sans cesse occupé à s'acquitter de ses devoirs de prêtre, en prêchant et en confessant assidument. Mais, comme ses forces ne secondoient pas l'ardeur de son zèle, on lui défendit, pendant cinq ans, de vaquer aux travaux du saint ministère, à la suite d'une longue maladie que lui causa une trop grande ardeur pour le salut du prochain. Enfin, ayant repris ses forces par la protection particulière de la Sainte Vierge, il obtint de nouveau de travailler au salut des ames. Partout où on l'envoya, à Rome, en Toscane, à Gênes, en Corse, il opéra un nombre infini de conversions. L'illustre Lambertini, qui fut depuis pape,

sous le nom de Benoît XIV, l'ayant entendu prêcher, conçut la plus haute estime de sa vertu et de ses talents, et ne put s'empêcher d'en parler hautement.

Léonard établit plusieurs confréries, une entr'autres, dans l'église de Saint-Théodore à Rome, en l'honneur du sacré cœur de Jésus, et il recommandoit surtout aux membres de ces différentes congrégations une grande attention à méditer souvent sur la Passion du Sauveur. Ceux qui vouloient prendre les moyens d'avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection, il leur conseilloit de faire des retraites, en y suivant la méthode prescrite dans les exercices spirituels de saint Ignace : il ne la conseilloit que d'après l'expérience qu'il avoit faite que cette méthode étoit excellente, et c'est à cela qu'il attribuoit l'amour qu'il avoit pour le sacrement de nos autels. Il lui arrivoit souvent de passer des heures entières devant un autel où reposoit Jésus-Christ. Il y puisoit des consolations ineffables, et n'en sortoit qu'enflammé d'un nouvel amour envers notre adorable Sauveur, qui veut bien demeurer parmi nous, pour être la nourriture de nos ames. Sa charité paroissoit surtout lorsqu'il célébroit le sacrifice redoutable de la messe : sa piété alors se manifestoit au dehors, et les assistants s'apercevoient facilement que Dieu accordoit à son serviteur des grâces et des consolations extraordinaires.

Après avoir passé quarante-quatre ans dans les fatigues du sacerdoce, il revint à Rome; épuisé, et sentit que sa fin approchoit. Il se prépara au passage de l'éternité par la réception des sacrements, qui lui firent éprouver mille douceurs et comme un avant-goût des délices du ciel. Il mourut dans le couvent de Saint-Bonaventure, maison de son Ordre, le 26 novembre 1751. Lorsque Benoît XIV, qui gouvernoit alors l'Eglise, apprit que le serviteur de Dieu n'étoit plus : « Nous avons beaucoup perdu, dit-il; mais nous avons gagné un protecteur dans » le ciel. » Pie VI publia, le 14 juin 1796, le décret de béatification de Léonard de Port-Maurice. Ce saint a laissé plusieurs ouvrages : nous nous bornerons à indiquer ici *le Manuel sacré* et *les Avertissements utiles aux confesseurs*.

(*Extrait de sa Vie.*)

Pratique. Ce n'est pas assez d'admirer la conduite vertueuse des Saints, il faut encore les imiter. Que rien ne nous arrête : plus nous rencontrerons d'obstacles, plus nous aurons de mérites à les vaincre et à mépriser tout ce qui pourroit nous empêcher de songer à autre chose qu'à l'éternité. Dieu ne nous a pas créés pour ne rien faire; travaillons à l'exemple des Saints, travaillons à la seule chose pour laquelle Dieu nous a mis sur la terre.

Prière. Que vos véritables serviteurs sont heureux, ô mon Jésus, quand donc serai-je pénétré de cette vérité, qu'on ne trouve de bonheur que par vous, en vous et avec vous. Hélas ! entraîné par le tourbillon du monde, je pense à peine à ce qui vous a fait descendre dans cette vallée. Vous y êtes venu pour me sauver, et moi ne semble-t-il pas que je veux me perdre. Mais, on peut tout avec votre grâce, ô mon Dieu, faites donc que j'agisse comme vos élus et que j'arrive comme eux au bonheur éternel. Ainsi soit-il.



George-Florentius Grégoire, issu d'une des plus riches et des plus illustres familles d'Auvergne, où la piété fut comme héréditaire, est né le 30 novembre 539. Il fut élevé sous la conduite de saint Gal, son oncle, évêque de Clermont, et acquit une grande connaissance dans toutes les sciences ecclésiastiques. Il fit des miracles de bonne heure ; car, étant encore presque enfant, un homme lui apparut dans une maladie de son père, et lui enseigna que, comme le jeune Tobie, il trouveroit dans un poisson de quoi guérir celui de qui il tenoit la naissance : ce qui arriva en effet. Son oncle lui conféra la tonsure cléricale, et saint Avit, successeur de saint Gal, l'ordonna diacre. Quelques années après, ayant été guéri d'une maladie dangereuse, il voulut, pour remercier Dieu, visiter le tombeau de saint Martin, à Tours. On eut occasion, pendant son séjour dans cette ville, d'admirer sa piété, son humilité et son savoir ; et, peu de temps après son départ, le clergé et le peuple de Tours l'élevèrent pour successeur du saint évêque Euphrone, qui venoit de mourir.

Les députés chargés de lui annoncer son élection, le trouvèrent à la cour de Sigebert, roi d'Austrasie. Il se vit comme forcé de se rendre aux vœux du diocèse de Tours, et fut sacré le 22 août 573 : il avoit alors trente-quatre ans. Son zèle et sa piété firent bientôt fleurir la religion avec un éclat digne d'un successeur de saint Martin sur son siége : il rebâtit sa cathédrale, répara plusieurs autres églises, maintint, avec une fermeté modeste, les priviléges accordés aux lieux saints. Il assista, en 577, au concile qui se tint à Paris contre Prétextat, évêque de Rouen, que la reine Frédégonde vouloit perdre. Le saint évêque de Tours prit hautement sa défense. Frédégonde, pour s'en venger, engagea Leudaste, comte de Tours, à charger saint Grégoire de diverses accusations, qu'il tâcha de rendre vraisemblables, et dont il se vanta de fournir les preuves devant une assemblée d'évêques qui fut convoquée à Berni, près de Compiègne, pour juger l'évêque de Tours ; mais son innocence y fut reconnue avec tant d'évidence, que ses accusateurs furent couverts de honte ; et Leudaste, leur chef, périt depuis misérablement.

Notre Saint eut souvent occasion de défendre la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ

contre les Juifs, les ariens, et autres hérétiques répandus çà et là dans les Gaules. Il les confondit, et en convertit plusieurs. Son zèle éclairé convainquit le roi Chilpéric, qui se piquoit d'être théologien, d'être tombé dans l'erreur du sabellianisme, en composant un écrit dont il prétendoit faire une instruction de foi. Notre Saint sut toujours allier la douceur avec le zèle. Tous ses diocésains étoient l'objet de sa sollicitude pastorale. Sa charité étoit constante et si générale, que ses ennemis même en éprouvèrent les effets les plus sensibles. Les malheureux, ceux même qui paroissoient les moins dignes de compassion, trouvoient en lui un père et un défenseur. Les rois Childebert et Gontran lui marquèrent leur vénération et leur confiance : il employa son crédit auprès d'eux pour la gloire de la religion et le bien de l'Etat. Il opéra divers miracles de son vivant, qu'il attribuoit toujours à saint Martin, et mourut le 17 novembre 595, après plus de vingt ans d'épiscopat.

Pratique. Les talents distingués, le crédit auprès des hommes puissants, les dignités, l'opulence, ne sont dans cette vie que de grands dangers ou de grands obstacles au salut de nos ames, si la crainte du Seigneur et la pratique constante de sa loi ne dirigeot toute notre conduite. Pensons souvent au jugement de Dieu, que nous subirons tous, et nous mépriserons les jugements des hommes.

Prière. Mon Dieu, dirigez nos pas dans la voie de la justice qui conduit à vous, pour que jamais nous ne préférions les avantages frivoles du temps à l'intérêt unique et nécessaire du salut de nos ames. Ainsi soit-il.

SAINTS SERGE ET BACQUE, martyrs.

Serge et Bacque sont deux Martyrs célèbres en Orient : ils étoient les premiers d'une compagnie d'officiers qui suivoient l'armée de Syrie, sous l'empereur Maximilien. Le prince, à qui on les dénonça comme chrétiens, lorsqu'ils étoient près de l'Euphrate, voulut les obliger à se trouver avec lui à un sacrifice qu'il faisoit offrir à Jupiter, et à manger, avec les autres, des viandes immolées à l'idole ; ils refusèrent constamment: alors il leur ôta le casque qui marquoit leur dignité, les revêtit d'un manteau de femme avec une chaîne de fer au cou. En cet état humiliant, il les fit passer devant l'armée et le peuple de la ville jusqu'à son palais, où, après divers reproches sanglants, il les envoya au préfet d'Orient ou gouverneur de Syrie, Antioque, pour les tourmenter jusqu'à ce qu'ils changeassent ou mourussent.

La prison et les tourments qu'ils éprouvèrent ne purent les faire changer de sentiments. Antioque, désespérant de les vaincre, ordonna qu'on étendît Bacque sur le chevalet, où il expira accablé de coups par ses bourreaux, et fit trancher la tête à Serge, après l'avoir contraint à marcher nu pieds sur des pointes de clous. Les fidèles rendirent secrètement à nos saints Martyrs les devoirs de la sépulture. Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, on réunit leurs corps qui avoient été enterrés séparément, afin que les honneurs qu'on devoit rendre à leur mémoire leur fussent communs, et que ces deux serviteurs de Dieu qui avoient été unis pendant leur vie, le fussent aussi après leur mort. Dieu rendit leur tombeau glorieux par des signes et des prodiges de toutes parts. On se souvient encore de deux célèbres miracles accordés à leur intercession : c'est, l'un, la levée du siége de Sergiopolis par Chosroës, qui la croyoit sans défense, et qui la trouva défendue ; l'autre, la conservation d'une église où étoient leurs reliques, lorsqu'un incendie général dévoroit tous les édifices de la ville de Bordeaux. L'Eglise de la paroisse Saint-Benoît, à Paris, possédoit quelques reliques de ces Martyrs, et portoit encore leur nom dans le onzième siècle. Ils y étoient honorés et invoqués comme patrons titulaires.

Pratique. Qui n'admireroit pas nos deux officiers chrétiens? Autant ils se sont distingués par leur mérite au service de leur prince, autant ils se signalent par leur fermeté dans celui de Jésus-Christ : rien n'est capable de les faire renoncer à leur croyance, ni même de l'ébranler; et pour le moindre intérêt, le moindre plaisir, le moindre sujet de mécontentement, nous manquons aux devoirs les plus essentiels de la religion que nous professons. Que l'exemple de ces généreux martyrs nous condamnera un jour, si, loin d'imiter leur fidélité, nous suivons l'exemple pernicieux des partisans du siècle, et si, par des mœurs toutes profanes, nous dérogeons à la sainteté et à la dignité de chrétiens!

Prière. C'est vous, Seigneur, qui avez rendu saint Serge et saint Bacque inébranlables dans la foi; faites, par leur intercession, que notre fidélité à votre service soit telle que rien ne puisse nous détourner de nos devoirs. Ainsi soit-il.



La première année de la persécution générale de Dioclétien, et la dix-neuvième de son règne, le gouverneur de la Palestine, qui résidoit à Césarée, obtint de l'empereur, suivant l'usage, la grâce de tous les criminels de son département, pour la célébration des jeux publics de la vingtième année du règne de ce prince. Les chrétiens seuls furent exceptés de la grâce, et réputés plus indignes de vivre que les meurtriers et les scélérats. Dans le même temps, on arrêta saint Zachée, diacre : il fut conduit, chargé de fers, devant le juge, et confessa la foi de Jésus-Christ avec fermeté. On le battit cruellement sur l'heure même, et tout son corps fut déchiré avec des peignes de fer. Les bourreaux le traînèrent ensuite en prison, où il ne cessoit de bénir Dieu et de jouir d'une tranquillité parfaite.

Saint Alphée, son parent, issu d'une famille distinguée, mais plus recommandable encore par le zèle et l'esprit de prière, fut mené dans la même prison. Il étoit exorciste et lecteur dans l'église de Césarée : il fut arrêté, parce qu'il ne cessoit d'exhorter les fidèles à ne jamais trahir la foi de leur baptême. Il subit deux interrogatoires publics, où sa constance inébranlable le fit condamner à être battu de verges et déchiré avec des ongles de fer. Peu de jours après, les deux saints Martyrs ayant subi un dernier interrogatoire, qu'ils soutinrent ensemble, furent condamnés à perdre la tête, et exécutés le 17 de novembre.

L'Eglise célèbre aussi en ce jour la mémoire de saint Romain et de saint Barulas, deux autres Martyrs. Le premier étoit né en Palestine, et exerça l'ordre d'exorciste dans une église, près de Césarée. Il quitta sa demeure au moment où la persécution étoit le plus vive, pour aller

exhorter les chrétiens à demeurer fidèles à l'Evangile. Il vint jusqu'à Antioche, où il avoit appris que les saints Confessenrs étoient exposés aux plus cruels tourments : il en fut bientôt témoin lui-même chez le juge païen, où, ayant suivi les chrétiens qu'on y menoit des prisons, il les exhorta tout haut à persévérer dans la foi, en pensant au bonheur du ciel et aux tourments de l'enfer, qui n'auront point de fin. Le juge, transporté de colère, ordonna de lui déchirer le corps avec des ongles de fer, et de le brûler vif. Dioclétien arriva sur ces entrefaites à Antioche; on lui fit part de cet événement : il ordonna qu'on suspendît l'exécution du saint Martyr, à qui il voulut cependant qu'on coupât la langue. Saint Romain souffrit tout avec une patience héroïque, parce que la grâce étoit en lui le principe qui le faisoit agir. Dieu, par un miracle, lui donna l'usage de la parole, dont il se servit pour continuer à exhorter les chrétiens à préférer la foi à tout. Dioclétien, informé des choses, voulut le soustraire à l'admiration presque générale que témoignoit le peuple, et donna ordre de remettre Romain en prison, où il fut étranglé.

Un jeune enfant, nommé Barulas, que le saint Martyr avoit instruit des premiers éléments de la religion chrétienne, ayant dit qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, fut arraché des bras de sa mère, battu et décapité sous ses yeux. Cette mère généreuse et chrétienne bénit le Seigneur de la glorieuse mort de son fils. Nous lisons encore dans les écrits de saint Jean Chrysostôme panégyrique de saint Romain, qu'il prononça le jour de sa fête, à Antioche. C'est de là et des actes des Martyrs, conservés par Eusèbe, historien ancien, que nous avons tiré ce que l'on sait de certain sur nos saints Martyrs.

PRATIQUE. Tout vrai chrétien doit à sa foi le courage de lui rendre témoignage, d'en défendre les intérêts et d'en étendre les conquêtes par ses exemples, ses prières, ses conseils et ses leçons. Ainsi, quoi qu'il puisse en coûter, quand il y va de son propre salut ou de celui de ses frères, il faut tout sacrifier, les Martyrs et les autres Saints sont ici nos modèles pour tous les états.

PRIÈRE. Divin Sauveur, soutenez-nous par votre grâce, pour que nous rendions constamment témoignage à la foi de votre Evangile, en résistant aux scandales des mœurs et de l'impiété du monde, et en préférant à tout l'observation de votre loi jusqu'au dernier soupir de notre vie. Ainsi soit-il.



Elizabeth eut pour père André II, roi de Hongrie, et pour mère la reine Gertrude. Elle naquit l'an 1207. Elle étoit encore au berceau lorsqu'elle fut promise en mariage au prince Louis, fils d'Herman, comte palatin, landgrave de Thuringe, et prince de Hesse et de Saxe.

A l'âge de quatre ans, elle fut conduite à la cour du landgrave, pour y être élevée avec Agnès, sœur de son futur époux.

Elle n'eut pas plus tôt l'usage de la raison, qu'elle donna des marques d'une piété singulière. Lorsque la princesse Sophie, femme du landgrave, alloit à l'église, Agnès et Elisabeth marchoient devant elle, parées toutes deux de la même manière, et portant sur leur tête une couronne enrichie de pierreries; mais, lorsqu'on étoit entré dans l'église, Elizabeth ne manquoit jamais d'ôter sa couronne. Sophie lui en demanda la raison, et elle répondit : « A Dieu ne » plaise que je veuille porter une couronne dans un lieu où je vois la tête de Jésus-Christ, mon » Sauveur, couronnée d'épines. »

A mesure qu'elle avançoit en âge, elle croissoit en piété; mais comme les princesses Sophie et Agnès n'avoient pas les mêmes sentiments, Elisabeth leur devint odieuse par sa dévotion. Elles disoient qu'Elizabeth, n'ayant ni les inclinations, ni les talents d'une princesse, n'étoit propre qu'à être religieuse. Les courtisans appuyoient ces discours, et l'on disoit publiquement qu'il falloit la renvoyer en Hongrie, que la dot qu'elle avoit apportée étoit trop modique, que le fils du landgrave avoit pour elle une aversion invincible, et qu'il ne l'épouseroit jamais.

Elizabeth, se voyant ainsi méprisée, ne mettoit qu'en Dieu seul toute sa confiance, et le conjuroit souvent avec larmes d'être son protecteur. Elle fut exaucée : Dieu tourna vers elle le cœur du prince Louis, qui déclara qu'il préféreroit Elizabeth à toutes les richesses de la terre: ce qui ferma la bouche aux ennemis de cette princesse, qui ne la persécutoient qu'à cause de sa vertu. Elle épousa donc le prince qui lui étoit destiné, et vécut dans son mariage avec une piété qui ne se démentit jamais.

Il y avoit alors en Allemagne un célèbre missionnaire, nommé Conrad, que le pape y avoit envoyé pour prêcher l'Evangile. Elizabeth se mit sous sa conduite, et ne fit plus rien sans le consulter. Elle pratiquoit plusieurs mortifications secrètes, portant le cilice, couchant

quelquefois sur la dure, et obligeant les filles qui la servoient de la réveiller durant la nuit, afin qu'elle eût plus de temps à donner à la prière. Elle eut trois enfants, qu'elle porta elle-même dans ses bras pour les présenter au Seigneur la première fois qu'elle alla à l'église après ses couches. Sa charité pour les pauvres étoit sans bornes; elle travailloit de ses propres mains à leur faire des habits; elle en nourrissoit tous les jours un grand nombre, et n'épargnoit rien quand il s'agissoit de les soulager.

L'an 1225, il y eut une grande famine en Allemagne, qu'elle regarda comme une occasion d'exercer sa charité dans toute son étendue. Elle fit alors des libéralités immenses, jusqu'à nourrir neuf cents personnes en un seul jour. Elle bâtit un hôpital, où elle retiroit les pauvres malades, qu'elle servoit elle-même avec tant d'affection qu'on l'auroit prise pour une mère qui prenoit soin de ses propres enfants, et non pour une reine qui s'abaissoit jusqu'à servir des pauvres. Son mari approuvoit sa conduite, et s'efforçoit d'imiter ses vertus.

L'an 1227, il se croisa pour le voyage de la Terre-Sainte, et se rendit en Sicile, pour y joindre l'empereur Frédéric II. Il mourut à Otrante, ville de Calabre, et la princesse Sophie, belle-mère d'Élizabeth, se hâta de lui apprendre cette affligeante nouvelle. Élizabeth en fut vivement touchée, et se contenta de répondre que, puisque son époux étoit mort, elle vouloit mourir au monde.

La mort de son époux lui attira les plus indignes traitements de la part du prince Henri, qui lui succéda. On la chassa du palais, comme si c'eût été une personne de la lie du peuple; on lui prit tous ses meubles et tous ses habits, et elle se vit obligée de chercher un logement dans une hôtellerie, et d'y mendier en quelque sorte ce qui lui étoit nécessaire. Pour comble d'affliction, on lui renvoya ses enfants, qui étoient encore en bas âge, afin de les rendre participants de l'infortune de leur mère. Elle alla en remercier Dieu, et fit chanter le *Te Deum* dans l'église des religieux de Saint-François, dont elle avoit embrassé le tiers-ordre, en action de grâces de ce que le Seigneur l'éprouvoit ainsi par la tribulation, pour la rendre conforme à Jésus-Christ crucifié.

L'abbesse de Kitzing, sa parente, ayant appris son désastre, engagea l'évêque de Bamberg à la recevoir chez lui. Ce prélat reçut aussi le corps du prince Louis, qui fut rapporté d'Italie par les seigneurs qui l'avoient accompagné. Élizabeth assista à ses funérailles, et ces seigneurs, ayant appris la manière dont on la traitoit, firent de si fortes remontrances au prince Henri et à ses ministres, qu'on lui rendit son bien, et qu'on commença à avoir pour elle les égards qui lui étoient dus: mais ce calme ne dura pas long-temps; elle fut encore chassée et dépouillée, Dieu voulant qu'elle mourût entièrement au monde, ainsi qu'elle le désiroit. Elle se vit réduite à vivre du travail de ses mains. Le saint prêtre Conrad la soutenoit par ses instructions; et, voulant l'élever au plus sublime degré de l'abnégation parfaite, il l'engagea à se séparer de deux filles qui l'avoient toujours servie, et auxquelles cette princesse étoit extrêmement attachée. Rien ne lui coûta davantage que cette séparation; mais le désir de se rendre plus agréable à Dieu, en lui sacrifiant ses plus légitimes attachements, la détermina à les quitter pour toujours.

Le roi son père, qui vivoit encore, ayant appris sa triste situation, lui écrivit pour la rappeler auprès de lui; mais elle chérissoit tellement l'état de pauvreté et d'humiliation où elle étoit réduite, qu'elle ne put jamais se résoudre à retourner à sa cour. Il lui fit rendre sa dot par le prince Henri, qui la retenoit injustement; et, dès qu'elle l'eut reçut, elle vouloit la distribuer tout entière aux pauvres; mais son confesseur l'obligea d'en garder une partie, qu'elle trouva encore le moyen de donner aux pauvres, pour ne vivre que de ce qu'elle gagnoit par son travail. Elle mourut ainsi dans l'exercice de la charité la plus héroïque et de l'abnégation la plus parfaite, l'an 1231, à l'âge de 24 ans. Elle fut bientôt célèbre par ses miracles, qui déterminèrent le pape Grégoire IX à la canoniser quatre ans après sa mort. P. Gr.

Pratique. La perfection d'une ame consiste essentiellement dans la charité, et l'ame la plus parfaite est plus intimement unie à Dieu. Pour cela, il faut que l'humilité et le renoncement à soi-même soit généreux et constant. On n'est vraiment à Dieu que quand on est tout à lui. Personne, dit Jésus-Christ, ne peut servir deux maîtres.

Prière. Que votre amour, Seigneur, règne seul dans nos ames; aidez-nous pour cela à lui sacrifier tout. Alors il sera une source ineffable de consolations pour notre vie, un principe de force et de confiance à l'heure de notre mort, et la première cause du bonheur infini que nous espérons en vous dans le ciel. Ainsi soit-il.



Edmond, suivant les historiens de sa vie, fut placé sur le trône de ses ancêtres à l'âge de uinze an s , et couronné le jour de Noël 855, au château de Burum, sur le Stour. Ses qualités morales et religieuses en firent le modèle des bons rois. On admiroit dans un prince si jeune l'aversion la plus décidée pour les flatteurs. Il vouloit voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles, tant il craignoit la surprise dans ses jugements, l'infidélité des rapports et les manœuvres des passions humaines. Toute son ambition étoit de maintenir la paix et d'assurer le bonheur de ses sujets : de là ce zèle pour faire administrer la justice avec intégrité, et pour faire fleurir la religion et les bonnes mœurs dans ses Etats. Il fut le père de ses sujets, et surtout des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins, le soutien et l'appui des foibles. Sa ferveur dans le service de Dieu rehaussoit l'éclat de ses autres vertus.

Il y avoit quinze ans qu'Edmond régnoit, lorsqu'il fut attaqué par les Danois. Hinguar et Hubba, princes qui surpassoient en barbarie tous les pirates danois, débarquèrent en Angleterre, et passèrent l'hiver au milieu des Est-Angles. Ayant fait une trêve avec cette nation, ils partirent dans l'été pour le Nord. Il mirent à feu et à sang les provinces où ils passèrent. Par un excès de rage et de cruauté, et encore plus par haine pour le nom chrétien, ils détruisirent les églises, les monastères, et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent de prêtres et de moines. Edmond, comptant sur la foi des traités, avoit cru ses sujets en sûreté, et ne s'étoit point préparé à la guerre. Mais comme il vit qu'il n'y avoit rien de sacré pour les barbares, il rassembla ce qu'il put de troupes, et marcha contre eux. Il battit une partie de leur armée, près de Thetford ;



Les parents religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfants au Seigneur, avant et après leur naissanee. Parmi les Juifs, on ne se contentoit pas toujours de cette consécration générale, quelques-uns offroient leurs enfants à Dieu lorsqu'ils étoient nés : ces enfants logeoient dans les bâtiments dépendants du temple, et servoient les prêtres et les lévites dans les fonctions de leur saint ministère. Nous avons un exemple de cette consécration spéciale dans la personne de Samuel et de quelques autres Juifs. Il y avoit aussi des appartements pour les femmes qui se dévouoient au service divin dans le temple. Du nombre de ces femmes furent Josabeth, femme de Joïada, et Anne, fille de Phannel.

C'est une ancienne tradition que la Sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple. C'est ce qui a donné lieu à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. On l'appelle Présentation, et les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la Sainte Vierge dans le temple*. Il en est fait mention dans les plus anciens martyrologes, ainsi que dans une constitution de l'empereur Emmanuel, rapportée par Balsamon. Nous avons plusieurs discours sur cette fête, lesquels ont pour auteurs des hommes dignes de foi. Elle passa des Grecs en Occident, et on la célébroit à Avignon en 1372. Trois ans après, elle est nommée dans une lettre de Charles V, roi de France. Sixte-Quint ordonna, en 1585, qu'on en récitât l'office dans toute l'Eglise.

La consécration que la Sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu, lorsqu'elle fut capable de se servir de sa raison, nous rappelle une de nos obligations les plus étroites et les plus importantes. Tous les théologiens conviennent que le premier usage que tout le monde doit faire de sa raison, est de tourner son cœur vers Dieu par un mouvement d'amour; en sorte que, si la foi divine lui est alors dûment proposée, comme il arrive aux enfants nés dans le christianisme, il est tenu

d'y acquiescer surnaturellement, et de produire des actes de foi, d'espérance et de charité. L'ame de Marie étoit ornée des grâces les plus précieuses ; et en même temps qu'elle étoit l'objet de l'étonnement et des louanges de la cour céleste, elle étoit aussi l'objet le plus distingué des complaisances de l'adorable Trinité, le Père la regardant comme sa fille bien-aimée, le Fils comme une mère digne de lui, et le Saint-Esprit comme une épouse chérie. Comment donc le Seigneur n'auroit-il pas reçu comme le plus agréable des sacrifices, la première présentation de la Sainte Vierge, faite par les mains de ses parents, et ratifiée par elle-même?

Consacrons-nous à Dieu sous sa puissante protection; et, en union de ses mérites, veillons ensuite sur nous-mêmes, pour conserver et augmenter la ferveur de notre consécration ; renouvelons-la chaque jour, et tâchons de la rendre parfaite de plus en plus. En un mot, imitons Marie. Elle fut la première qui leva l'étendard de la virginité : de là, tant de vierges qui, à son exemple, se sont spécialement consacrées au Seigneur. Mais inutilement voudroit-on embrasser cet état, si on n'agissoit point par les mêmes motifs que Marie. Il faut encore la prendre pour patrone, et, comme elle, aimer la prière, l'humilité, la modestie, le silence et la retraite. « Marie, dit saint Ambroise, ne désiroit point converser, même avec les autres » vierges; elle avoit pour compagnie les saintes pensées; elle n'étoit jamais moins seule que » quand elle paroissoit l'être. Pourroit-on, en effet, regarder comme seule celle qui avoit avec » elle tant de livres pieux, tant d'archanges, tant de prophètes? Elle fut troublée en voyant » l'ange Gabriel, non pour n'être pas accoutumée à converser avec les anges, mais parce qu'il » se faisoit voir à elle sous la forme d'un homme..... Nous pouvons juger de là combien ses » yeux et ses oreilles étoient chastes. »

Marie vécut dans la retraite jusqu'au temps où elle épousa saint Joseph. Quelques-uns ont pensé qu'elle n'avoit été que fiancée; mais on doit conclure des raisons alléguées par les Pères, qu'il y eut un véritable mariage. Voici, d'après saint Jérôme, les principales de ces raisons : 1° il étoit démontré par la généalogie de Joseph que Marie descendoit de la tribu de Juda; 2° Marie étant mariée, n'étoit plus exposée à être lapidée par les Juifs, comme adultère, lorsqu'elle deviendroit mère; 3° destinée à fuir en Egypte, elle trouvoit dans un époux un consolateur et un appui. Le Martyr saint Ignace, dit saint Jérôme, ajoute une quatrième raison : c'est que Dieu vouloit que la naissance de son Fils fût cachée au démon.

Voici comment s'exprime ce Père apostolique : « Trois mystères que Dieu a opérés dans le » silence, ont été cachés au prince du monde : la virginité de Marie, l'enfantement de son fils, » la mort du Seigneur ». Ce n'étoit pas que Dieu craignît des obstacles à l'exécution de ses desseins, mais il voulut que ces mystères s'opérassent en silence, sans pompe et sans éclat, afin de triompher plus efficacement de l'orgueil et de l'enfer, le démon s'empressant lui-même de concourir au mystère de la croix.

PRATIQUE. Que les parents chrétiens apprennent, dans cette fête, le zèle avec lequel ils doivent veiller sur les premières années de la vie de leurs enfants, pour conserver leur innocence, en les instruisant des principes de la foi et des actes de piété qu'ils peuvent faire. Sans cette vigilance, l'innocence baptismale est perdue presque aussitôt que la raison a fait quelques progrès, et les suites de cette perte sont, pour le grand nombre, aussi rapides que honteuses et déplorables.

PRIÈRE. Je renouvelle, ô mon Dieu! dans ce saint jour et sous la protection de la très Sainte Vierge, votre auguste Mère, les promesses sacrées de mon baptême, et me consacre de nouveau à vous aimer, à vous servir de tout mon cœur. Faites-moi la grâce d'être fidèle à cet engagement, pour avoir part à vos promesses éternelles. Ainsi soit-il.



Le nom de sainte Cécile a toujours été fort célèbre dans l'Eglise; il fut inséré dans le canon de la messe dès les premiers temps du christianisme : on le lit dans les sacramentaires et les calendriers les plus anciens. Les mêmes monuments font également mention des saints Valérien, Tyburce et Maxime, qui souffrirent le martyre avec la servante de Dieu. Sainte Cécile étoit romaine, et issue d'une famille noble. Elle fut élevée dans les principes de la religion chrétienne, et elle en remplit toujonrs les devoirs avec la plus parfaite fidélité. Elle fit vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie; mais ses parents l'obligèrent à entrer dans l'état du mariage. Celui qu'on lui donna pour époux étoit un jeune seigneur, nommé Valérien, qu'elle gagna à Jésus-Christ, en le faisant renoncer à l'idolâtrie. Peu de temps après, elle convertit aussi Tyburce, son beau-frère, et un officier, nommé Maxime. Valérien, Tyburce et Maxime furent arrêtés comme chrétiens, et condamnés à mort. Cécile remporta la couronne du martyre quelques jonrs après.

Les actes de ces Saints les font contemporains du pape Urbain I, et mettent conséquemment leur martyre vers l'an 230, sous Alexandre Sévère. A la vérité, cet empereur étoit favorable aux chrétiens, mais cela n'empêcha pas que les païens n'en fissent mourir un grand nombre sous son règne, soit dans des émeutes populaires, soit par la cruauté des premiers magistrats. Ulpien, qui, dans ce temps, exerçoit la fonetion de premier ministre, se montra l'ennemi déclaré du christianisme, et le persécuta jusqu'à sa mort. Il fut assassiné par la garde prétorienne, qu'il commandoit. D'autres mettent le martyre de sainte Cécile et de ses compagnons sous Marc-Aurèle, entre les années 176 et 180. Les corps de ces Saints furent enterrés dans le cimetière de Calixte, lequel prit depuis le nom de Sainte-Cécile.

Il y avoit à Rome, dans le cinquième siècle, une église dédiée sous l'invocation de cette Sainte, et dans laquelle le pape Symmaque tint un concile en 500. Cette église tombant en ruine, le pape Pascal I la fit rebâtir. Il désespéroit d'abord de trouver le corps de la Sainte. On pensoit que les Lombards, qui avoient enlevé plusieurs corps saints des cimetières de Rome, lorsqu'en 755 ils assiégèrent cette ville, n'avoient point épargné celui de sainte Cécile; mais on rapporte que le pape, assistant un dimanche à matines dans l'église de Saint-Pierre, s'endormit, et eut un songe, dans lequel il apprit de sainte Cécile elle-même, que les Lombards avoient inutilement cherché son corps, et qu'ils n'avoient pu le trouver. On le découvrit dans le cimetière qui portoit le nom de la Sainte. Il étoit enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et on trouva aux pieds des linges teints de son sang. Le corps de Valérien étoit avec celui de sainte Cécile. Le pape les transféra dans la nouvelle église avec ceux de saint Tiburce, de saint Maxime, et des saints papes Urbain et Luce, qui reposoient dans le cimetière de Prétextat, attenant à celui de notre Sainte, et également situé sur la voie Appienne. Cette translation se fit en 821.

Le pape Pascal fonda, en l'honneur de ces Saints, un monastère près de l'église de Sainte-Cécile, afin que l'office pût s'y célébrer nuit et jour. Il orna cette église avec beaucoup de magnificence, et fit de riches présents. Sur un des ornements étoit représenté un ange couronnant sainte Cécile, saint Valérien et saint Tiburce. Cette église est un titre de cardinal-prêtre. Elle fut rebâtie par le cardinal Paul Emile Sfondrate, neveu du pape Grégoire XIV, et décorée avec une richesse qui étonne les spectateurs. On retira les reliques de nos Saints de dessous le grand-autel, pour les mettre dans un magnifique caveau, connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de Sainte-Cécile*. Outre cette église, il y en a encore deux autres à Rome, qui sont dédiées sous l'invocation de Sainte-Cécile.

Nous apprenons des Actes de sainte Cécile, qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignoit souvent la musique instrumentale à la musique vocale. C'est pour cela que les musiciens ont choisi cette Sainte pour patrone. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin; les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des Juifs, celle des chrétiens, ne permettent pas d'en douter.

Pratique. Ne nous y trompons pas, la foi des Martyrs leur fit un devoir, sous peine de damnation éternelle, de verser leur sang plutôt que de la trahir. La même foi nous oblige aussi, et sous la même peine, à lui sacrifier tout ce qui s'oppose en nous à la fidélité pour ses lois, non-seulement sur nous, comme chrétiens, mais encore sur tous ceux qui, dépendants de nous, sont honorés du même nom.

Prière. Donnez-nous, Seigneur, dans ces jours d'illusions et d'erreurs, la grâce et le courage de faire triompher notre foi de la tyrannie de nos passions et des persécutions d'un monde réprouvé, en confessant hautement votre nom adorable, par une conduite toujours conforme aux maximes de votre Evangile. Ainsi soit-il.



Saint Clément étoit fils de Faustin, et Romain de naissance, mais Juif d'extraction : du moins il se dit lui-même de la race de Jacob. Il fut converti à la foi par saint Pierre et saint Paul. Son attachement à ces apôtres fut si constant, et il les assista dans leur ministère avec tant de zèle, que saint Jérôme et d'autres Pères lui donnent le titre d'*homme apostolique*. Quelques auteurs prétendent que sa conversion ne doit être attribuée qu'à saint Pierre, qu'il trouva à Césarée avec saint Barnabé. Quoi qu'il en soit, il suivit saint Paul à Philippes, en 62, et y partagea les souffrances de cet apôtre. Nous apprenons de saint Chrysostôme qu'il fut, en plusieurs occasions, ainsi que saint Luc et saint Thimothée, le compagnon des voyages, des travaux et des dangers de saint Paul. Cet apôtre l'appelle son coopérateur, et le met au nombre de ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie.

Saint Clément suivit saint Paul à Rome; il y entendit aussi prêcher saint Pierre, et fut instruit à son école, au rapport de saint Irénée et du pape Zozime. Tertullien dit que saint Pierre l'ordonna évêque. Quelques-uns entendent par-là qu'il fut fait évêque des nations, pour aller prêcher l'Evangile dans différentes contrées; d'autres pensent, avec saint Epiphane, que saint Pierre le fit son vicaire à Rome, et qu'il lui conféra le caractère épiscopal, afin qu'il pût le remplacer, lorsque ses fréquentes missions l'obligeroit de s'absenter; d'autres enfin croient qu'il put être d'abord évêque de l'église des Juifs qui étoit à Rome. Saint Pierre et saint Paul ayant terminé leur vie par le martyre, saint Lin fut mis sur le siége de Rome, et gouverna l'Eglise pendant onze ans. Saint Clet lui succéda. On plaça saint Clément sur la chaire apostolique, en 89, ou plutôt en 91 : il siégea, suivant le calendrier de Libère, neuf ans, onze mois et vingt jours.

Il y eut de son temps, parmi les fidèles de Corinthe, une division qu'il appelle lui-même

impie et détestable, et qui ressembloit à celle que saint Paul avoit apaisée dans la même église. Il se forma un parti qui se révolta contre des prêtres saints et irréprochables, et on en vint jusqu'à les déposer. Clément leur écrivit une lettre, au nom de l'Eglise de Rome, et il paroît que ce fut en 96, peu de temps après la mort de Domitien. Eusèbe qualifie cette lettre d'ouvrage admirable. On en faisoit, dans les premiers temps du christianisme, une estime singulière; on la mettoit immédiatement après les livres canoniques de l'Ecriture-Sainte, et on la lisoit dans les églises. Saint Clément s'y sert des expressions les plus propres à lui concilier la bienveillance des Corinthiens. Il leur rappelle l'édification que donnoit leur conduite, lorsqu'ils étoient sans orgueil, qu'ils aimoient mieux obéir que gouverner, donner que recevoir; lorsque, contents de l'état où la Providence les avoit placés, ils écoutoient avec soin la parole de Dieu, et que brûlant de zèle pour faire le bien, les dons du Saint-Esprit se répandoient sur eux avec plénitude.

La dernière partie de la lettre de saint Clément contient une exhortation pathétique à l'humilité, à la paix, à la charité. Nous avons un long fragment d'une seconde épître de saint Clément aux Corinthiens. Il paroît, par le témoignage de saint Denys de Corinthe, que les anciens Pères ne l'estimoient pas moins que la première, et qu'on la lisoit également dans plusieurs églises. Il écrivit aussi deux autres épîtres, qu'il adressa aux eunuques spirituels, ou aux vierges. C'est d'elles que parle saint Jérôme, quand il dit de certaines lettres de notre saint pape : « Dans les épîtres que Clément, successeur de l'apôtre Pierre, écrivit aux vierges, le » discours presque entier roule sur l'excellence de la virginité. » Ces lettres ne sont point indignes de celui dont elles portent le nom. On y trouve l'explication des conseils que donne le grand Apôtre sur le célibat et la virginité.

La persécution de Domitien donna lieu à saint Clément de faire éclater sa patience et sa sagesse. Les fidèles respirèrent sous Nerva; mais son règne ayant été très court, la tempête recommença sous Trajan, qui, dès son avénement au trône impérial, défendit aux chrétiens de tenir des assemblées. Il alluma le feu de la troisième persécution générale, l'an 100 de Jésus-Christ : ce qui fut d'autant plus affligeant pour l'Eglise, que ce prince se rendit recommandable par sa modération et son amour pour la justice. On ne peut guère douter que saint Clément n'ait été du nombre de ceux qui versèrent leur sang pour la foi. Ruffin, le pape Zozime et le concile de Bazas, tenu en 452, lui donnent expressément le titre de martyr. Il est mis aussi au nombre des martyrs dans l'ancien canon de la messe de l'Eglise romaine. Il y avoit à Rome, dans le huitième siècle, une célèbre église de saint Clément, qui étoit un des titres ou paroisses de la ville. Saint Clément est l'ancien titulaire de saint Marcel, et second patron de l'église paroissiale de Saint-Severin, à Paris.

PRATIQUE. Saint Clément fait consister l'esprit du christianisme dans un parfait détachement des choses créées. « Nous devons, dit-il, regarder les choses de ce monde comme indignes de nous, et ne pas les désirer..... Le « siècle présent et le siècle à venir sont ennemis; nous ne pouvons les aimer tous les deux. Il faut donc opter « puisque nous ne pouvons nous attacher à l'un, sans nuire à l'autre. Soyons convaincus qu'il vaut beaucoup « mieux haïr les choses présentes, qui sont méprisables et de peu de durée, et rechercher les biens à venir, « qui sont vrais, solides et nullement sujets à la corruption. Ayons du courage, sachant que nous sommes « appelés à combattre, et qu'il s'agit de remporter une couronne immortelle. «

PRIÈRE. Préservez-nous, Seigneur, de la séduction du monde, des faux attraits et des erreurs de notre amour-propre afin que nous soyons fidèles à votre grâce, et que nous renoncions sincèrement à tout ce qui pourroit nous séparer de vous. Ainsi soit-il.



Saint Jean de la Croix, le plus jeune des enfants de Gonzales d'Yepez, est né, en 1542, à Fontibère, près d'Avila, dans la Vieille-Castille, en Espagne. Sa mère, devenue veuve, resta, sans secours, chargée de trois jeunes enfants en bas âge. Elle se retira avec eux à Médina, où Jean fut envoyé au collége, pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire. Sa piété, dont sa mère lui avoit inspiré le goût, et surtout sa dévotion à la Sainte Vierge, ayant été remarquées par l'administrateur de l'hôpital de cette ville, il le prit chez lui, et l'employa au service des malades. Jean s'acquitta de son office avec un zèle et une charité au-dessus de son âge. Il pratiquoit dès lors les austérités les plus rigoureuses, et ménageoit son temps, de manière que le service des malades, aux heures prescrites, n'empêchoit pas qu'il ne s'appliquât à ses études, en continuant d'aller au collége des jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-unième année, il prit l'habit chez les Carmes, à Médina. Son dévouement, pour honorer la Sainte Vierge, le détermina pour cet ordre religieux, qui lui est consacré. Il fut, pendant son noviciat, l'exemple de tous ses confrères; et, ses vœux étant faits, on l'envoya à Salamanque, pour faire son cours de théologie. Il continua d'y pratiquer des austérités extraordinaires. L'humilité la plus profonde, et son union avec Dieu, par la pratique de l'oraison, en firent dès lors un homme mort au monde et à lui-même. Son cours de théologie, qu'il avoit fait avec succès, étant achevé, il fut ordonné prêtre. Il avoit alors vingt-cinq ans. Il se prépara à la célébration de sa première messe par de nouvelles mortifications, par de ferventes prières, par de longues méditations, et les actes intérieurs des vertus.

Sainte Thérèse, qui travailloit alors à la réforme du Carmel, eut occasion de faire un voyage à Médina del Campo. Ce qu'elle avoit entendu dire de notre saint religieux lui inspira le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle lui dit que Dieu l'appeloit à se sanctifier dans l'ordre de Notre-Dame du Carmel; qu'elle étoit autorisée par le général de l'ordre à établir deux maisons réformées pour les hommes, et qu'il devoit être le premier instrument que le Ciel emploieroit à cet important ouvrage. Peu de temps après, la Sainte fonda en effet son premier

monastère d'hommes, dans une maison pauvre du village de Durvelle. Saint Jean de la Croix s'y retira, et, deux mois après, quelques autres religieux carmes vinrent l'y joindre. Ils renouvelèrent tous leur profession, le premier dimanche de l'avent, en 1568. Telle fut l'origine des carmes Déchaussés, dont l'institut fut approuvé par Pie V, après bien des contradictions, et confirmé, en 1580, par Grégoire XIII. Les austérités de ces premiers carmes réformés étoient portées si loin, que sainte Thérèse, si mortifiée elle-même, crut nécessaire de leur prescrire une mitigation.

L'odeur de leur sainteté se répandit bientôt en Espagne, et trois autres monastères furent successivement fondés en très peu d'années. L'exemple et les exhortations de saint Jean de la Croix animoient tous ses religieux à tendre à la plus haute perfection; et Dieu, pour le rendre encore plus conforme à Jésus-Christ crucifié, l'éprouva par les plus rigoureuses peines, tant intérieures qu'extérieures. Il éprouva souvent des sécheresses, des désolations, des inquiétudes sur lui-même. Les tentations du démon furent long-temps violentes. Les hommes le calomnièrent plusieurs fois; ses anciens confrères irrités contre lui, le firent arrêter comme apostat de l'Ordre, et le renfermèrent pendant plus de neuf mois dans une sorte de cachot, où la plus mince nourriture et toutes les incommodités d'une situation si triste, lui firent éprouver les plus longues souffrances.

Toute la vie de notre Saint offre une vicissitude continuelle de croix et de privations, auxquelles succédoient cependant des grâces extraordinaires, des consolations même sensibles, et toujours un surcroît de résignation et d'amour pour la divine volonté, en s'unissant au Dieu Sauveur, obéissant jusqu'à la mort de la croix. Sainte Thérèse se servit utilement de saint Jean de la Croix pour le succès de la réforme qu'elle établissoit parmi les religieuses carmélites. L'esprit de Dieu, qui le conduisoit, le rendoit capable de suffire à toutes les bonnes œuvres pour lesquelles on lui demandoit du secours, en même temps qu'il fondoit ou gouvernoit les nouveaux monastères des Carmes réformés. Il fut élu, en 1585, vicaire provincial d'Andalousie et premier définiteur. Quelques années après, obligé d'assister au chapitre de l'Ordre tenu à Madrid, saint Jean de la Croix, ayant dit son avis sur les abus introduits dans les monastères, et parlé de la nécessité de la réforme, il fut censuré par le chapitre, dépouillé de ses emplois, et obligé de se retirer dans un de ses pauvres monastères, fort solitaire, où il tomba malade. Voyant qu'il ne pouvoit se procurer aucun secours dans cette espèce de désert, son supérieur l'engagea à aller au couvent d'Ubéda. Le Saint obéit; mais la fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avoit à une jambe, et elle fut bientôt couverte d'ulcères, qui exigèrent des opérations douloureuses, qu'il supporta sans pousser un soupir.

Au fort de ses peines, il baisoit son crucifix, et le pressoit sur son cœur. Le prieur de la maison où il étoit mourant, rempli de préjugés et d'aversion pour notre Saint, en agissoit à son égard de la manière la plus indigne: il défendit même aux autres religieux d'aller le voir. Sur ces entrefaites, le provincial étant arrivé, fut indigné de la conduite du prieur; il fit tirer Jean de la Croix de la cellule incommode où il étoit mourant, et rendit à ses vertus un témoignage qui toucha le prieur, et lui fit demander pardon à genoux au Saint, du traitement qu'il lui avoit fait éprouver. Les douleurs de saint Jean augmentant, il récita tout haut le psaume *Miserere*, avec ses frères; il se fit lire ensuite une partie du livre du Cantique des Cantiques. A la fin, il s'écria: «Gloire à Dieu!» Puis, pressant le crucifix sur son cœur, il dit: «Seigneur, je remets « mon ame entre vos mains», et expira le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut canonisé par Benoît XIII, en 1726.

PRATIQUE. Saint Jean de la Croix fut un des plus excellents maître de la vie spirituelle. Nous prenons ici dans ses écrits une de ses maximes, qu'il aimoit à répéter: « Nous voyons, disoit-il, par l'exemple de « Jésus-Christ et de ses Martyrs, que souffrir pour Dieu, est le caractère distinctif de l'amour divin. Les « persécutions sont des moyens pour parvenir à la connoissance du mystère de la croix, et la condition « nécessaire pour comprendre la sagesse de Dieu et son amour. »

PRIÈRE. Je me jette aux pieds de votre croix, Seigneur, et vous supplie d'étendre jusqu'à moi les lumières divines dont elle est la source, pour que je comprenne tout le prix de mon salut, et le bonheur de vous aimer et de souffrir en vous aimant. Ainsi soit-il.



Sainte Catherine, appelée par les Grecs Æcatherine, glorifia Jésus-Christ en confessant généreusement la foi à Alexandrie, sous Maximin II. On ne peut guère compter sur ses actes, parce qu'ils ont été considérablement interpolés ou corrompus. On lit dans le Ménologe de l'empereur Basile, qui les a suivis, que sainte Catherine étoit née du sang royal; qu'elle avoit de rares connoissances; qu'elle confondit une assemblée de philosophes païens, avec lesquels Maximin l'obligea de disputer; que ses philosophes se convertirent; et que, persistant dans la profession du christianisme, ils furent brûlés tous ensemble. Les actes de la Sainte ajoutent qu'elle fut attachée sur une machine composée de plusieurs roues, garnies de pointes très aiguës; mais que, quand on voulut faire agir les roues, les cordes se brisèrent miraculeusement, en sorte que la Sainte fut délivrée, et qu'on la condamna ensuite à perdre la tête.

Le savant Joseph Assemani dit que ce qu'Eusèbe rapporte d'une vierge, que toutefois il ne nomme pas, convient à sainte Catherine. « Il y avoit, à Alexandrie, dit cet historien, une » femme chrétienne, distinguée par ses richesses et son illustre naissance. Elle eut le courage » de résister à la brutalité du tyran Maximin, qui se faisoit un jeu de déshonorer les autres » femmes de la ville. Elle joignoit aux avantages dont elle jouissoit dans le monde, un savoir » peu commun; mais la vertu et la chasteté lui parurent préférables à tout. Quoique le tyran » n'eût pu réussir à la séduire, il ne voulut point la condamner à mort; il se contenta de la » dépouiller de ses biens, et de l'envoyer en exil. » Maximin fut défait par Licinius, en 313, et s'enfuit à Tarse, où il périt malheureusement.

Les chrétiens qui gémissoient en Egypte sous le joug cruel des Sarrasins, découvrirent le corps de sainte Catherine, vers le huitième siècle : il fut porté dans le monastère que sainte Hélène avoit fait bâtir sur le mont Sinaï, en Arabie, et que l'empereur Justinien avoit considérablement augmenté et embelli. Falconius, archevêque de San-Severino, parle ainsi de cette translation : « Il est dit que le corps de la Sainte fut porté par des anges sur le mont Sinaï. » Ceci veut dire que les moines de Sinaï le portèrent dans leur monastère, pour l'enrichir de » ce pieux trésor..... On sait qu'on a souvent désigné l'habit monastique par un habit » angélique, et qu'anciennement les moines étoient appelés *anges*, à cause de la sainteté de

» leurs fonctions toutes célestes. » Depuis ce temps-là, il est plus fréquemment parlé de la fête et des reliques de sainte Catherine. Saint Paul de Latre, anachorète, célébroit la fête de cette sainte avec une dévotion et une solennité extraordinaire.

Dans le onzième siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen, pour recevoir l'aumône annuelle de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville. On garde encore, dans l'église du monastère du mont Sinaï, la plus grande partie de la dépouille mortelle de la sainte martyre.

Pratique. Sainte Catherine fut savante; mais sa science, en augmentant ses connoissances, ne servit qu'à l'attacher davantage aux règles de la vertu et à la fidélité pour la foi. Que les personnes de son sexe apprennent d'elle à s'appliquer, surtout à la science de la religion, afin d'en connoître la divinité et les lois, en défendre les intérêts, et lui rendre le témoignage d'une conduite conforme à la sainteté du christianisme.

Prière. C'est tout savoir, ô mon Dieu, que de vous connoître et de se connoître soi-même. Donnez-nous pour cela vos lumières divines, et avec elles la grâce de nous rapporter entièrement à vous, afin que toutes les facultés de notre âme servent à vous louer et à vous bénir à jamais. Ainsi soit-il.

SAINTE MARGUERITE, vierge et martyre.

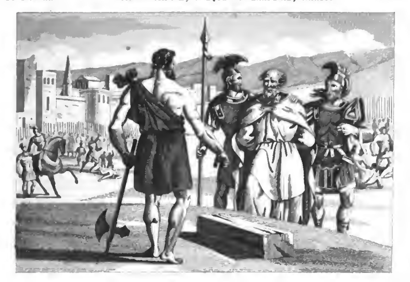
Cette Martyre, si révérée dans l'Église, et qu'un grand nombre de personnes prennent pour leur patrone, étoit, dit-on, originaire de la ville d'Antioche. Son père adoroit et servoit les faux dieux. Elle eut le bonheur d'être nourrie par une femme chrétienne, qui l'éleva dans la religion : la jeune Marguerite écouta ses saintes leçons avec docilité, et les mit de bonne heure à profit. Jamais elle ne voulut avoir d'autre époux que Jésus-Christ, et souvent elle exprimoit le désir qu'elle avoit de mourir pour son amour.

Le père de notre Sainte ne tarda pas à être informé des dispositions de sa fille. Il l'appelle auprès de lui pour connoître, par lui-même, ses sentiments, et les lui faire changer. « On m'a » rapporté, lui dit-il, que vous êtes chrétienne : dois-je le croire ? Qui a pu vous fasciner » l'esprit jusqu'à ce point ? — Oui, mon père, lui répond-elle, je me félicite d'être chrétienne, » et c'est ma plus grande gloire. Le père, étonné de cette réponse, lui dit : « Qu'elle est » votre folie ! Attendez-vous aux plus sévères traitements, si vous n'adorez les dieux de votre » père et de l'empire. — Rien ne sera capable, repartit Marguerite, d'arracher de mon cœur » la foi du vrai Dieu. Je suis prête à répandre mon sang pour lui, et je serois au comble de » mes vœux si vous l'adoriez avec moi. » Outré de dépit, le père la chasse de sa maison : elle est réduite à garder les troupeaux.

La Sainte bénissoit le Seigneur de cette humiliation, et se réjouissoit de pouvoir le servir en liberté, lorsque le général des troupes de l'empire, passant à l'endroit où étoit Marguerite au milieu de son troupeau, fut charmé de sa modestie et de sa beauté. Il l'interroge ; elle lui dit qu'elle est chrétienne. « Vous êtes la plus heureuse des mortelles, si vous le voulez, lui dit-il. » Renoncez à votre Dieu, et je vous fais mon épouse : si vous n'y consentez pas, vous vous » exposez aux plus cruels tourments — Les tourments soufferts pour Jésus-Christ, feront mes délices, dit la bergère, » Aussitôt on lui arrache ses habits, on l'accable de coups, et, après de grandes tortures, on la conduit dans un affreux cachot. Notre Sainte, armée de sa foi, triomphe de tout. Le général, qui la fait comparoître une seconde fois, la trouve d'une beauté éblouissante. Il fait de nouveaux efforts; mais il trouve la même résistance : n'ayant pu l'ébranler, il lui fit trancher la tête.

Pratique. Telle est, selon des auteurs trop peu critiques pour n'être pas crédules, l'histoire de sainte Marguerite : comme elle est aussi possible qu'édifiante, on n'a pas craint de la rapporter après eux. Il est incontestable que le culte de sainte Marguerite est très anciennement accrédité dans l'Église, et qu'elle l'approuve. Honorons donc, avec elle, cette sainte comme vierge et martyre : sous ce double titre, elle nous offre un double objet d'imitation. A son exemple, persévérons dans la sainte pureté et dans la véritable foi. Pour conserver des vertus si précieuses, soyons disposés à tout sacrifier, même notre vie. Puissent ces deux vertus régner parmi les chrétiens ! Leur foi ne sera jamais plus vive que quand elle sera soutenue par l'innocence des mœurs, et la sainteté de leur vie plus durable que lorsqu'elle sera soutenue par les sentiments de la foi.

Prière. Seigneur, qui, par votre grâce, avez fait triompher sainte Marguerite du monde et de l'enfer, des promesses les plus séduisantes et des tourments les plus cruels, faites-nous remporter la même victoire sur tous les ennemis de notre salut. Ainsi soit-il.



Eusèbe appelle saint Pierre d'Alexandrie l'excellent docteur de la religion chrétienne, le principal et le divin ornement des évêques. Il nous apprend qu'il se rendit admirable par sa vertu, par l'étendue de son savoir, et par une profonde connoissance des divines Ecritures. Ce saint évêque fut placé sur le siége d'Alexandrie après la mort de Théonas; il gouverna son église avec une éminente sainteté, et montra autant de courage que de prudence pendant la violente persécution de Dioclétien et de ses successeurs. Plus le danger étoit grand, plus il faisoit paroître de zèle et de ferveur pour les rigueurs de la pénitence. Ainsi, quoique la persécution effrayât plusieurs évêques et plusieurs ministres de l'Eglise, elle ne diminua rien de l'attachement de notre Saint à veiller sur son troupeau; elle ne fit que rendre sa charité plus active et plus généreuse. Il consoloit et fortifioit les confesseurs par ses paroles, et plus encore par ses exemples. Il fut le père de plusieurs martyrs qui acellèrent leur foi par l'effusion de leur sang.

Malgré le zèle et les soins du saint évêque d'Alexandrie, il se trouva des chrétiens dans lesquels l'amour du monde prévalut, et qui, pour échapper aux tourments et à la mort, trahirent lâchement leur religion; mais, de tous les apostats, aucun ne scandalisa plus l'Eglise que Mélèce de Lycopolis, dans la Thébaïde. Quoiqu'il fût déjà coupable de divers crimes, on ne pensa pour lors qu'à son apostasie. Saint Pierre assembla un concile, où Mélèce fut convaincu d'avoir apostasié et d'avoir commis d'autres crimes, et il fut déposé. Le coupable, loin de se soumettre, se mit à la tête d'un parti de mécontents; et, pour justifier sa révolte, il affecta un

grand zèle pour la discipline. Il publia diverses calomnies contre l'évêque d'Alexandrie et contre son concile : il en vint jusqu'à dire qu'il avoit quitté la communion de Pierre, parce qu'il étoit trop indulgent envers ceux qui étoient tombés dans l'apostasie. Toutes ces manœuvres donnèrent naissance à un schisme qui prit le nom de son auteur, et qui dura cent cinquante ans. Mélèce tâcha, par ses artifices, de surprendre notre Saint; et, s'il ne réussit pas, il mit au moins le trouble dans toute l'église d'Egypte. Il méconnut l'autorité de son métropolitain, ordonna des évêques, et en plaça un dans le diocèse d'Alexandrie. Il ne fut point inquiété pendant un certain temps par rapport à ces usurpations, parce que saint Pierre avoit été obligé de se cacher pour se soustraire à la fureur de la persécution.

Arius, alors membre du clergé d'Alexandrie, donna des preuves de son orgueil et de son caractère turbulent, en épousant le parti de Mélèce; mais il le quitta quelque temps après, et saint Pierre l'ordonna diacre. Il se déclara de nouveau en faveur des Méléciens, et blâma hautement la conduite de saint Pierre, qui avoit excommunié ces schismatiques. Le saint évêque connoissoit trop la nature du cœur humain et la trempe du caractère d'Arius, pour compter que ce diacre se convertiroit sincèrement, tant qu'il seroit dominé par l'orgueil. Il le retrancha donc de la communion de l'Eglise, et ne voulut jamais révoquer sa sentence. Nous apprenons de saint Epiphane, que saint Pierre fut emprisonné pour la foi, sous le règne de Dioclétien, ou plutôt de Galère-Maximien; mais il recouvra sa liberté quelque temps après.

Maximin Daïa, césar en Orient, renouvela, en 311, la persécution, qui fut cependant beaucoup diminuée, d'après une lettre que Galère écrivit la même année en faveur des chrétiens. Cela n'empêcha pas que Maximin, étant venu à Alexandrie, ne fît arrêter le saint évêque de cette ville, et ne le condamnât à mort, sans observer aucune formalité. Les prêtres Fauste, Dion et Ammonius, furent décapités avec leur pasteur. Ce Fauste est, d'après Eusèbe, le même que celui qui étoit diacre de saint Denis, et qui fut le compagnon de son exil.

Pratique. Les infidèles, les hérétiques et les libertins se sont, de tout temps, déclarés contre l'Eglise ; mais Dieu, qui veille à sa conservation, a envoyé, dès les premiers siècles, des hommes qui se sont opposés à l'intrigue des méchants, et qui se sont dévoués à la mort pour nous conserver le précieux dépôt de la foi, dont les fruits salutaires nourrissent tous les hommes qui lui sont fidèles.

Prière. Oui, divin Sauveur, nous espérons que vous achèverez en nous l'ouvrage de votre infinie miséricorde; cette espérance repose nuit et jour dans notre sein. Donnez-nous la force de fermer l'oreille à tous les discours de ces faux docteurs du mensonge, et faites que les maximes de votre Evangile soient notre règle. Ainsi soit-il.



Saint Maxime naquit en Provence, à Décomer, appelé aujourd'hui Château-Redon, près de Digne. Ses parents, recommandables par leur piété, l'élevèrent dans la pratique de la vertu et dans l'horreur du vice. Il apprit, dès son enfance, à mortifier ses passions, et se rendit le maître de tous ses penchants. Sa vertu se perfectionnoit à mesure qu'il avançoit en âge. Un extérieur intéressant, une douceur inaltérable de caractère, une ame généreuse, une extrême affabilité, le firent estimer de tous ceux qui le connoissoient; mais il veilloit en même temps sur lui-même, pour se prémunir contre les dangers qu'entraîne le commerce du monde. Il menoit une vie retirée dans la maison de son père; il consacroit la plus grande partie de son temps à la prière, à des lectures et à des études sérieuses. Le désir des choses célestes fit sur son esprit et sur son cœur une impression si vive, qu'il foula aux pieds les avantages de la naissance, et prit la résolution de vivre dans une continence perpétuelle. Il passa de la sorte quelques années dans le monde, sans se laisser conduire par ses maximes.

Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il se retira dans le monastère de Lérins, gouverné par saint Honorat. Ce saint abbé ayant été élu archevêque d'Arles en 426, Maxime fut chargé de la conduite du monastère, qui acquit un nouveau lustre sous son second abbé; et les religieux s'apercevoient à peine de la sévérité de la règle, tant ils obéissoient avec zèle et avec joie. Le don des miracles dont Maxime fut favorisé, et la réputation que sa sainteté lui avoit faite, attirèrent à Lérins une foule prodigieuse de peuple. Maxime ayant su qu'on vouloit le faire évêque, se retira dans une forêt de l'île, et ne reparut à Lérins que lorsqu'il crut n'avoir plus rien à

craindre. Dieu, qui le destinoit au gouvernement de son Eglise, permit qu'il fût élu pour remplir le siége de Riez en Provence. Il y avoit alors environ sept ans qu'il étoit abbé de Lérins. A peine eut-il été informé de son élection, qu'il prit la fuite; mais on trouva le moyen de le découvrir, et on le força d'accepter l'épiscopat. Les habitants de Riez, d'où sa famille étoit originaire, le reçurent comme un ange envoyé du ciel, à cause de son éminente sainteté.

Maxime continua de porter le cilice et d'observer la règle monastique, autant que les fonctions épiscopales pouvoient le lui permettre. Il conserva le même amour pour la pauvreté, le même esprit de pénitence et de prière, la même indifférence pour le monde, la même humilité; mais sa patience et sa charité eurent plus d'exercice que dans le cloître, parce qu'il étoit chargé d'un peuple nombreux qu'il falloit conduire au ciel. Il nous reste encore quelques-uns de ses sermons. Trois ou quatre qui ont été publiés sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, lui appartiennent. Le premier qui se trouve parmi ceux de Fauste de Riez, passe également pour être de lui. Saint Maxime assista au concile de Riez en 439, au premier d'Orange en 441, et à celui d'Arles en 454. Il mourut le 27 novembre, quelque temps avant l'année 462. Son corps est dans la cathédrale de Riez, dédiée sous l'invocation de la Sainte Viege et de saint Maxime. On a quelquefois confondu saint Maxime de Riez avec saint Maxime de Vime en Artois, qu'on appelle saint Mans à Abbeville, et saint Masse à Boulogne-sur-Mer, où il est honoré.

Pratique. Apprendre l'art de bien vivre, et se revêtir de Jésus-Christ, voilà quelle fut l'étude des Saints. Ils en firent leur occupation dans la retraite et dans le monde. C'est en effet la fin de l'homme, et l'unique voie qui puisse le conduire au bonheur de cette vie et dans l'entre. Il n'y a, suivant le langage de l'Ecriture Sainte, d'entre science que celle-là; toute autre science est appelée vanité, folie. Les connoissances humaines ne sont rien en comparaison de la science du salut.

Prière. Apprenez-nous à connoître, Seigneur, ce qui est le plus utile pour notre sanctification, en nous rendant dociles aux instructions de votre Eglise, en faisant des lectures pieuses, en méditant votre sainte loi, et en ouvrant nos cœurs à la doctrine céleste, afin de nous perfectionner par des actes de vertu dans les temps d'épreuves. Ainsi soit-il.



Etienne naquit à Constantinople, l'an 713 : il fut instruit dans les lettres, et apprit par cœur, dans sa jeunesse, presque toute l'Écriture-Sainte. Il étudia aussi, avec beaucoup de soin, les ouvrages de saint Chrysostôme.

L'an 726, l'empereur Léon l'Isaurien déclara la guerre au culte des saintes images; et, deux ans après, Etienne fut mis par ses parents dans le monastère de Saint-Auxence, en Bithynie, parce qu'ils ne le crurent pas en sûreté dans aucun des monastères de Constantinople.

Le bienheureux Jean, abbé de Saint-Auxence, le reçut avec joie, et s'appliqua à le former à la vertu. Il fut chargé d'abord d'apporter au couvent les provisions nécessaires, et particulièrement celle de l'eau qu'il falloit aller chercher fort loin, et par un chemin très rude.

Il revint quelques années après à Constantinople, pour y recueillir la succession de son père, qu'il donna toute entière aux pauvres, et retourna ensuite au monastère de saint Auxence, où il se consacra entièrement à Dieu.

L'an 744, après la mort de l'abbé Jean, il fut élu pour le remplacer, et alla loger au haut de la montagne de Saint-Auxence, dans une cellule qui dominoit toutes les autres par sa situation. Là, il s'occupoit de la prière et du travail des mains, veillant sur la conduite des autres solitaires. Son monastère n'étoit pas nombreux, et le Saint craignoit d'y admettre ceux qui se présentoient, dans la crainte que le grand nombre des religieux n'y introduisît la dissipation et le relâchement. Cependant, ayant fait réflexion à la conduite de Jésus-Christ, il en reçut jusqu'à douze. Mais bientôt le désir de travailler à sa propre perfection, sans être chargé de celle des autres, le détermina à quitter sa supériorité pour aller vivre dans une entière solitude.

L'an 755, il se retira dans le lieu le plus écarté et le plus inaccessible de la montagne, et s'y renferma dans une cellule qui ressembloit à un tombeau; mais il ne put être long-temps caché, et sa sainteté le fit rechercher, malgré la peine qu'il falloit prendre pour arriver à son ermitage.

Une veuve illustre, nommée Auxe, vint le consulter sur le désir qu'elle avoit de se consacrer à Dieu dans un monastere. Il l'exhorta à se donner à lui promptement et sans réserve. Cette

veuve partit aussitôt pour aller vendre son bien, dont elle donna une partie aux pauvres, et garda le reste, qu'elle apporta au Saint. Il la reprit sévèrement de cette réserve : elle lui répondit qu'elle n'en avoit pas usé ainsi par avarice, mais uniquement pour le prier de faire lui-même la distribution de cet argent, comme il le jugeroit à propos. Il lui déclara qu'il ne se chargeoit point de faire les aumônes des autres, et se contenta de lui indiquer les pauvres du voisinage, afin qu'elle leur distribuât elle-même l'argent qu'elle avoit apporté. Quand elle se fut dépouillée de tout son bien, il la fit entrer dans un monastère qui étoit situé au pied de la montagne.

L'an 761, l'empereur Constantin Copronyme, qui étoit monté sur le trône de son père, résolut de punir les solitaires qui demeuroient attachés à la pratique et à la doctrine de l'Église sur le culte des saintes images, et de commencer par ceux qui avoient le plus de réputation. Le patrice Calixte vint trouver le Saint, de la part de l'empereur, pour lui persuader de renoncer au culte des images; mais le Saint lui déclara, avec fermeté, qu'il n'étoit pas homme à préférer les ténèbres à la lumière, et qu'il verseroit jusqu'à la dernière goutte de son sang, plutôt que de renoncer aux traditions apostoliques.

On envoya des soldats pour l'arracher de sa solitude. Il étoit si pâle et si décharné, qu'on l'eût pris pour un cadavre, et les soldats furent touchés de compassion dès qu'ils l'aperçurent. Le patrice Calixte, homme lâche et malfaisant, suborna un religieux nommé Sergé, qu'il engagea à noircir Étienne par les plus horribles calomnies. On l'accusa d'avoir dit, en parlant de l'empereur, que c'étoit un hérétique et un tyran; d'avoir cherché à soulever ses sujets, et d'avoir entretenu des habitudes criminelles avec cette veuve dont on vient de parler, et qui s'étoit retirée dans le monastère voisin.

Ces accusations ayant été portées à l'empereur, il commença par décharger sa colère contre cette religieuse, qu'il envoya chercher, pour lui reprocher ses débordements : elle fondit en larmes, et soutint qu'Étienne n'avoit jamais pensé à la corrompre, et qu'elle n'avoit rien vu dans sa conduite et dans ses discours qui ne fût édifiant. L'empereur la fit déchirer à coups de fouet, avec tant de cruauté, qu'elle pensa mourir dans ce supplice. Ensuite on la renferma dans un monastère, avec ordre de l'y laisser mourir de faim.

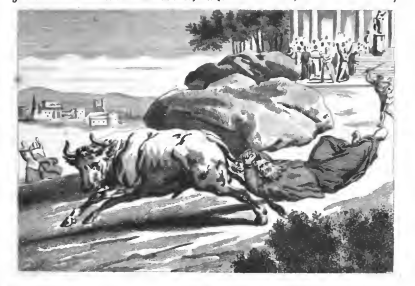
Étienne parut aussi devant lui, et commença par jeter à terre une médaille de ce prince, qu'il foula aux pieds. L'empereur n'osa d'abord s'en offenser, parce qu'il comprit que le Saint lui auroit répondu : *Si vous ne pouvez souffrir qu'on outrage votre image, pourquoi traitez-vous indignement celle de Jésus-Christ.*

Les courtisans exhortoient le prince à le faire jeter dans la mer, mais il se contenta de le faire mettre en prison, les mains liées et la corde au cou. Le Saint trouva dans la prison trois cent quarante-deux solitaires, dont les uns avoient le nez ou les oreilles coupées, les autres avoient perdu les mains ou les yeux, et il bénit le Seigneur, en voyant le triomphe de Jésus-Christ dans les souffrances de ses serviteurs. Il chanta avec eux les louanges de Dieu; et, quelque temps après, il fut livré à la populace, qui l'accabla de mille coups, et reçut ainsi la couronne du martyre.

P. Gr.

Pratique. Les Martyrs, livrés à la rage des tyrans et aux horreurs d'une mort cruelle, paroissent au monde charnel et impie les plus malheureux des hommes; mais aux yeux de la foi, leur sort glorieux est bien digne d'envie. Quoi de plus grand, en effet, et de plus juste, que de préférer Dieu à tout, à sa vie même, plutôt que de violer sa foi, d'aimer ses ennemis, de prier pour eux comme des frères? Examinons-nous ici de bonne foi, et voyons de quel esprit nous sommes animés. Dieu règne-t-il sur nos cœurs? aimons-nous pour lui notre prochain? supportons-nous avec résignation les peines et les tribulations de la vie? *Le royaume des cieux*, a dit Jésus-Christ, *souffre violence, et les vainqueurs seront seuls couronnés.*

Prière. Renouvelez en nous, Seigneur, le couronnement de vos saints Martyrs, afin qu'héritiers de leur foi, nous marchions sur leurs traces, en combattant et souffrant pour vous jusqu'à la fin de notre vie, pour mériter de vous posséder à jamais dans la gloire. Ainsi soit-il.



Saint Saturnin, vulgairement appelé saint Sernin, fut envoyé de Rome par le pape saint Fabien, pour prêcher la foi dans les Gaules, vers l'an 245. Dieu donna de si grands succès à son zèle, que l'an 259, sous le consulat de Dèce et de Gratus, le saint évêque fixa son siége épiscopal à Toulouse, capitale des Tectosages. Nous ne savons que peu de choses sur les travaux apostoliques de notre Saint. L'auteur des actes de son martyre, qui écrivoit cinquante ans après sa mort, nous apprend que saint Saturnin assembloit son troupeau dans une église, et que le Capitole, qui étoit le principal temple des idoles, étoit sur le chemin qui conduisoit de sa demeure à son église.

C'étoit dans ce temple que se rendoient les oracles; mais la présence du Saint, qui passoit par là, rendit les démons muets. Les prêtres idolâtres, persuadés que le silence de leurs dieux n'avoit point d'autre cause, épièrent le moment où Saturnin passoit, se saisirent de lui, et l'ayant conduit dans le temple, ils lui déclarèrent qu'il falloit ou qu'il sacrifiât pour réparer son impiété prétendue, ou qu'il l'expiât dans son sang : « Que me proposez-vous, répondit le « Saint? J'adore un seul Dieu, et je suis prêt à lui offrir un sacrifice de louanges. Vos dieux ne « sont que des démons; ils sont bien plus jaloux du sacrifice de vos âmes, que de celui de vos « victimes. Pourrais-je les craindre, eux que je sais trembler devant un chrétien? » Cette réponse excita la fureur des idolâtres; ils firent souffrir au Saint toutes les indignités qu'un zèle aveugle peut inspirer. Enfin ils l'attachèrent par les pieds à un taureau qu'on avoit amené pour le sacrifice. L'animal, excité, traîna le saint Martyr avec tant de violence, qu'on vit bientôt la cervelle sauter de la tête, et ses entrailles sortir de son corps.

Il expira dans cet affreux tourment. Le taureau continuant de le traîner, ses membres se détachèrent, et les rues furent teintes de son sang. Deux femmes chrétiennes ramassèrent ce qu'elles purent du corps de saint Saturnin, dans une bierre, qu'elles cachèrent dans une fosse profonde, pour le dérober aux insultes des païens. Ces précieuses reliques furent retrouvées sous le règne du grand Constantin, et le culte de saint Saturnin s'étendit bientôt en France.

Pratique. L'esprit dont furent animés les premiers apôtres des différentes nations, doit être celui de tout vrai disciple de Jésus-Christ. Ces hommes apostoliques étoient humbles, charitables, zélés pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Par le secours de la grâce, ils firent oimer et pratiquer la religion de Jésus-Christ qu'ils prêchoient par leurs exemples, encore plus efficacement que por leurs discours. Imitons-les chacun dans notre état: en nous sanctifiant nous-mêmes, noua contribuerons aussi au salut des autres, et notre vie sera conforme à l'Evangile.

Prière. Eclairez, Seigneur, tant de mauvais chrétiens, dont les mœurs et toute la conduite sont en opposition avec vos saintes lois; augmentez la ferveur des justes, touchez de componction le cœur des pécheurs, et bénissez partout le zèle des ministres de votre saintes Eglise. Ainsi soit-il.

SAINT ERBLANT, Abbé.

Quoique tous les hommes soient appelés à la sainteté, et qu'il n'y ait point d'état qui n'ait donné des Saints, cependant la vie solitaire a cet avantage qu'elle en a donné le plus grand nombre. L'illustre Saint que l'Église révère a pris ce parti pour assurer son salut. Il étoit originaire de Noyon et d'une famille distinguée par sa noblesse. A peine eut-il fait le cours de ses études, que son père le produisit à la cour de Clotaire II. La manière dont il se comporta lui attira les bonnes grâces de ce prince, qui le fit son maître-d'hôtel. Son père pensa à lui chercher une épouse, et il en trouva une qui répondoit à sa naissance et à son bien: le jour des noces fut arrêté.

Notre saint, qui n'étoit occupé que de Dieu, voyoit avec peine les projets de son père, qui l'éloignoit fort du plan de vie qu'il s'étoit proposé. Il a recours à Dieu dans la peine où il se trouve. Il fut inspiré de faire part au roi de son dessein; il lui demanda la permission de quitter la cour et de se retirer dans un monastère. Quelque instance que notre Saint fit au roi, ce prince lui refusa deux ou trois fois la grâce qu'il lui demandoit; enfin il persévéra si constamment, qu'il obtint la permission qu'il désiroit depuis si long-temps. Aussitôt il se rendit au monastère de Fontenelle, dont saint Lambert étoit abbé. Le saint novice fit en peu de temps des progrès surprenants dans toutes les vertus religieuses: l'obéissance, le jeûne, l'oraison faisoient ses délices, et à peine eut-il reçu le saint ordre de la prêtrise des mains de saint Ouen, qu'on vit encore en lui une augmentation de piété. Rien n'étoit plus admirable que la préparation qu'il apportoit aux saints mystères et la ferveur avec laquelle il les célébroit.

L'évêque de Nantes ayant envoyé vers saint Lambert pour demander de ses religieux, notre Saint y fut envoyé avec douze de ses frères. Il choisit une île de la Loire où il fit construire un spacieux monastère. La vertu de notre Saint lui attiroit de toutes parts des disciples; et les miracles qu'il faisoit rendoient un témoignage continuel à sa sainteté. Notre Saint ayant bien affermi ses disciples dans la vertu et l'amour de Jésus-Christ, se dépouilla du titre d'abbé et se retira, avec quatre de ses fervents religieux, dans une solitude plus reculée, afin que rien ne les pût distraire du service de Dieu. Il eut une révélation du temps de sa mort, et il en avertit ses religieux. Il s'y prépara par la réception des sacrements, et rendit son ame à son Créateur, à l'âge de soixante-dix ans, l'an 690. Dieu continua de l'honorer, après sa mort, du don des miracles.

Pratique. Dieu proportionne ses dons aux sacrifices que ses serviteurs font pour son amour. Saint Erblant renonce aux grandeurs et aux biens qu'il possède, il quitte la cour et le monde, il embrasse la pénitence et la solitude; dans cet état d'abjection, Dieu se plaît à le glorifier, et fait éclater sa sainteté par le don des prodiges. Si nous nous appliquions à parcourir l'histoire des Saints, pourrions-nous voir sans admiration les faveurs qu'ils ont reçues de Dieu? Nous comprendrions combien il est avantageux de servir un tel maître, et nous ferions nos délices de nous attacher à lui.

Prière. Seigneur, qui avez inspiré à saint Erblant tant de détachement du monde et d'amour pour la retraite, faites, par son intercession, que nous goûtions les mêmes moyens de vous plaire et de vous servir. Ainsi soit-il.



SAINT ANDRÉ étoit de Bethsaïde, petite ville de Galilée. Son père, pêcheur de profession, se nommoit Jonas, ou Jean; il étoit frère de Simon-Pierre; ils avoient une maison dans la ville de Capharnaum, et le Sauveur logeoit chez eux lorsqu'il prêchoit dans cette ville. Saint André fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste; il étoit présent lorsque le saint précurseur voyant passer Jésus, qu'il avoit baptisé la veille, s'écria : *Voici l'Agneau de Dieu.* Saint André, éclairé par la grâce, comprit tout le sens de ces paroles mystérieuses. Il quitta Jean-Baptiste sans délai, avec un autre disciple du saint précurseur, pour suivre Jésus-Christ, qui, en se retournant, leur demanda *ce qu'ils cherchoient.* Ils répondirent qu'ils désiroient connoître sa demeure; Jésus leur dit : *Venez et voyez.* Ils passèrent avec lui le reste de ce jour, et, suivant le sentiment de plusieurs Pères, une partie de la nuit suivante. Qui peut exprimer tous les effets de grâces et de lumières que produisit dans le cœur de saint André l'instruction qu'il reçut de Jésus! Il le reconnut pour le Messie et le Sauveur du monde, s'attacha à lui pour toujours, et fut le premier de ses disciples.

André s'empressa de partager son bonheur avec Simon son frère, et l'amena à Jésus, qui l'admit au nombre de ses disciples, et lui donna le nom de Pierre. Les deux frères restèrent un jour avec Jésus, pour entendre sa doctrine, et retournèrent chez eux exercer leur profession, qu'ils ne quittèrent que quelque temps après. L'Evangile nous apprend les différentes époques où ils se trouvèrent avec le Dieu Sauveur. Ils étoient à Cana, en Galilée, avec la Sainte Vierge, quand Jésus opéra son premier miracle. Ils l'accompagnèrent aussi en allant célébrer la pâque à Jérusalem. L'automne suivant, Jésus étant revenu dans la Basse-Galilée, vit les deux frères qui prêchoient dans le lac, les appela pour toujours au

ministère évangélique, et leur dit qu'il les feroit *pêcheurs d'hommes*. Aussitôt André et Pierre abondonnèreut leurs filets pour le suivre, et ne se séparèrent plus de lui.

L'année suivante, le Fils de Dieu forma le collége des apôtres. Les saints évangélistes mettent Pierre et André à la tête des autres. Peu de temps après, Jésus vint à Capharnaum ; il logea dans la maison des deux frères, et, à leur prière, il guérit de la fièvre la belle-mère de Simon. Le Seigneur ayant été suivi dans le désert par cinq mille personnes qui désiroient l'entendre, et ne voulant pas les renvoyer qu'il n'eût rassasié leur faim, saint André lui dit qu'il se trouvoit là un jeune homme qui avoit cinq pains d'orge et deux petits poissons : mais, ajouta-t-il, qu'est-ce que cela pour une si grande multitude, dans la persuasion où il étoit que si le Sauveur le vouloit, il pourvoiroit au besoin de tous par son infinie puissance ; ce qui arriva, comme le raconte le texte sacré de l'évangile. Saint André et saint Philippe, et quelques autres disciples, ayant accompagné Jésus-Christ à Béthanie, dans la maison de Lazare, des Grecs, venus à Jérusalem pour la fête de Pâques, s'adressèrent à Philippe, pour avoir le bonheur de voir le Sauveur. Celui-ci consulta André, et tous deux obtinrent du divin Maître la grâce que ces étrangers désiroient.

Nous savons par Origène, saint Jérôme, d'autres Pères et anciens auteurs, qu'après l'ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit dans le cénacle, saint André prêcha l'Évangile dans la Scythie, la Grèce, le Pont et autres contrées, dans lesquelles il étendit le royaume de Jésus-Christ. La tradition la plus constante est qu'il donna sa vie pour la foi, à Patras, en Achaïe, où il fut crucifié.

On rapporte que le Saint voyant sa croix de loin, s'écria : « Je vous salue, croix précieuse, » qui avez été consacrée par le corps de mon Dieu, et ornée par ses membres, comme avec de » riches pierreries... Je m'approche de vous avec de vifs transports de joie : recevez-moi dans » vos bras. O croix salutaire, qui avez été embellie par les membres du Seigneur, je vous ai » ardemment aimée! Il y a long-temps que je vous désire et que je vous cherche. Enfin mes » vœux sont accomplis; recevez-moi dans vos bras, en me tirant du milieu des hommes, et » présentez-moi à mon Maître. Que celui qui s'est servi de vous pour me racheter, puisse me » revoir par vous. »

En 357, on transféra de Patras à Constantinople le corps de saint André, avec ceux de saint Luc et de saint Timothée, et on les déposa dans l'église des Apôtres, que Constantin avoit fait bâtir quelque temps auparavant. Saint Paulin et saint Jérôme parlent des miracles qui furent opérés en cette occasion. Nous apprenons de saint Ambroise et de saint Gaudence, que les églises de Milan, de Nole, de Bresce, etc., reçurent dans le même temps quelques portions de ces reliques. Après la prise de Constantinople par les Français, le cardinal Pierre de Capoue porta les reliques de saint André en Italie, et les déposa dans la cathédrale d'Amalfi, où elles sont restées depuis. Les Écossais honorent saint André comme le principal patron de leur pays.

Pratique. C'est par le sacrifice de Jésus-Christ mouraot sur sa croix que nous avoos été rachetés ; mais oous o'auroos part à ses mérites infinis pour le salut, qu'autant que nous auroos oni oos souffrances à celles du Dieu Sauveur. Nous savoos d'ailleurs qu'il est impossible d'éviter en cette vie de souffrir et de mourir. Acceptoos dooc en esprit de péniteoce, et sooffroos avec résignation et dans l'exercice de la charité, les tribulations ioévitables de cette vie ; elles seroot alors mêlées de véritables coosolatioos, et méritoires pour la gloire éteroelle.

Prière. Que votre saint nom soit béni, divin Sauveur, dans tous les événements de notre vie ; nous vous en offrons les peines, unies à vos souffrances sur la croix pour l'expiation de nos péchés. Soutenez-nous par votre grâce dans la résignation à votre adorable volonté jusqu'à notre mort. Ainsi soit-il.



Saint Éloi naquit à Cadaillac, à deux lieues de Limoges, vers l'an 588, et dans sa jeunesse son père lui fit apprendre le métier d'orfévre. Il se rendit très habile dans cet art, et fut employé à divers ouvrages par le roi Clotaire II, dont il fut particulièrement connu et estimé. Ce prince se plaisoit à le voir travailler. Il devint riche, et n'employa ses grands biens qu'à des œuvres de charité. Il fonda l'abbaye de Solignac, dans le diocèse de Limoges, et un célèbre monastère à Paris, dont sainte Aure fut la première abbesse. Les pauvres le regardoient comme leur père, et le suivoient en foule partout où il alloit, parce qu'ils étoient sûrs d'éprouver toujours sa charité.

Il travailloit durant le jour, et passoit une grande partie de la nuit en prières. Il affligeoit sa hair par le cilice et par le jeûne, et méditoit sans cesse les Saintes Écritures, et les vérités du salut.

Sa sainteté, qui avoit déjà éclaté par plusieurs miracles, le fit juger digne de l'épiscopat, et il fut sacré évêque de Noyon, sous le règne de Clovis II, l'an 639. Comme il étoit instruit dans es lettres, rien ne lui manquoit pour s'acquitter dignement des fonctions de son ministère. Il nous reste de lui quelques homélies, qui montrent combien il étoit versé dans la lecture et l'intelligence des Livres saints. Lorsqu'il avoit expliqué à son peuple quelque point de la morale évangélique, il avoit coutume de dire à la fin de son discours :

« Si vous pratiquez ce que je viens de vous enseigner, vous en serez recompensés dans le » ciel. Si vous ne le pratiquez pas, vous en serez éternellement punis dans l'enfer ; quant à » moi, j'ai déchargé ma conscience devant Dieu, et je prends à témoin le ciel et la terre, que » j'ai rempli le devoir de mon ministère, en vous annonçant la vie ou la mort : que si vous » méprisez mes exhortations et mes menaces, je serai contraint de devenir votre accusateur au » tribunal du souverain Juge. »

Il restoit encore des idolâtres dans une partie de la Flandre; le saint évêque travailla à leur conversion, et Dieu bénit tellement ses travaux, qu'il eut la gloire d'en convertir un grand nombre. A l'âge de soixante-dix ans, après dix-neuf ans d'épiscopat, il déclara à ses prêtres et à ses diacres, que sa fin étoit proche; ils se mirent aussitôt à pleurer amèrement. Le Saint fut touché de leurs regrets et de leurs larmes, et demeura quelque temps en suspens entre le désir de vivre plus long-temps pour les cousoler, et celui d'entrer au plus tôt dans la joie du Seigneur; enfin il leur dit qu'ils devoient plutôt se réjouir que s'affliger de sa mort; que s'il étoit absent de corps, il leur seroit toujours présent en esprit; qu'après tout, ils ne devoient mettre qu'en Dieu toute leur espérance; que ce Dieu ne les abandonneroit pas; qu'il les recommandoit à sa miséricorde; qu'il avoit travaillé pour leur salut; qu'il n'étoit cependant qu'un serviteur inutile; mais qu'il espéroit que Dieu auroit égard à sa bonne volonté. Il finit par les conjurer, au nom de Jésus-Christ, de pratiquer fidèlement toutes les instructions qu'il leur avoit données, et surtout de prendre toujours un soin particulier des monastères qu'il avoit fondés.

Lorsqu'il sentit qu'il n'avoit plus que quelques moments à vivre, il leva les yeux et les mains au ciel, et adressa cette prière à Dieu.

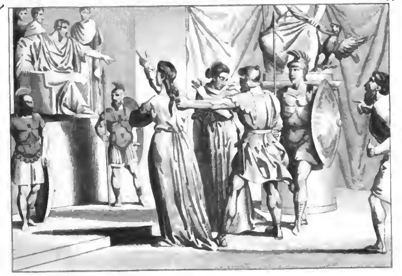
« C'est donc aujourd'hui, Seigneur, que vous laissez mourir votre serviteur en paix, selon » votre parole : souvenez-vous que vous m'avez formé avec un peu de terre, et n'entrez point » en jugement avec moi. O Jésus, mon Rédempteur! souvenez-vous de moi : vous seul êtes » exempt de péché : ouvrez-moi l'entrée de votre royaume; je remets mon esprit dans vos » mains, et je meurs en confessant votre nom; je sais que je suis indigne de vous posséder; mais » j'ai toujours mis ma confiance dans votre miséricorde : ne permettez pas que mon espérance » soit confondue; éloignez de moi le prince des ténèbres, défendez-moi par votre puissance, » et conduisez-moi dans cette céleste demeure, que vous avez préparée à ceux qui vous » craignent. »

En disant ces dernières paroles, il expira, l'an 659. Il avoit déjà fait plusieurs miracles avant d'être évêque, et depuis son épiscopat; il en fit encore après sa mort. Sa vie a été écrite par saint Ouen, archevêque de Rouen, son contemporain et son ami.

P. Gr.

Pratique. Saint Eloi devint un saint en vivant au milieu du monde, et même à la cour, parce qu'il ne fut point attaché de cœur au monde, et qu'il se préserva de sa corruption par une fidélité constante aux exercices de la religion. Suivons son exemple en vivant chrétiennement dans ce même monde, en y remplissant, selon l'ordre de la Providence, les obligations de notre état; que surtout la prière, la méditation de la loi du Seigneur, soit pour nous un devoir sacré; la vérité nous éclairera, et sa lumière, si nous sommes fidèles, nous dirigera toujours dans les routes de la justice.

Prière. Que votre loi, Seigneur, et vos divins mystères soient toujours présents à mon esprit et à mon cœur. J'y puiserai par votre grâce la paix et l'innocence de la vie, la confiance à la mort et l'avant-goût de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.



Sainte Bibiane, née à Rome, de parents chrétiens et fort zélés, reçut une éducation pieuse ; elle y répondit par une sainteté soutenue. Flavien son père, chevalier romain, et Dafrose sa sa mère, eurent le bonheur de donner leur vie pour la foi de Jésus-Christ, sous le règne de Julien-l'Apostat. Apronien, gouverneur de Rome en 663, fit arrêter Flavien, père de notre Sainte. On le dépouilla d'un emploi considérable qu'il avoit dans la ville ; on lui brûla le visage avec un fer rouge, et il fut exilé à Acquapendente, où il mourut des suites de ses tourments, peu de jours après son arrivée. Dafrose, mère de sainte Bibiane, fut d'abord renfermée dans sa propre maison ; quelque temps après, on la conduisit, par ordre d'Apronien, hors de la ville, pour lui couper la tête.

Sainte Bibiane et Démétrie sa sœur se trouvèrent orphelines, et privées de tout ce qu'elles possédoient dans le monde. Elles éprouvèrent pendant cinq mois toutes les rigueurs de la pauvreté, sans que cette épreuve altérât, comme le gouverneur l'espéroit, leur constance pour la foi. Il les fit donc comparoître devant lui. Dieu permit que Démétrie, après avoir généreusement confessé la foi, tombât morte aux pieds du juge. Apronien fit remettre Bibiane entre les mains d'une méchante femme, qui, après avoir inutilement employé tous les artifices pour séduire la Sainte, eut recours aux plus indignes traitements, qui n'eurent aucun succès. Le tyran, furieux d'être vaincu par la jeune vierge, la condamna à la mort. La sentence portoit qu'elle seroit attachée à un pilier, et battue avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'elle expirât. La Sainte souffrit ce supplice avec joie, et mourut sous les coups des bourreaux. On laissa son corps exposé, pour que les bêtes le dévorassent ; mais un saint prêtre nommé Jean, l'enleva secrètement, et l'enterra près du palais de Licinius. Ses reliques reposent à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Pratique. Apprenons de la généreuse constance des martyrs, que le seul intérêt essentiel d'un chrétien dans le monde, est de sauver son ame, en se proposant avant tout, de glorifier Dieu, ne désirant que la possession de sa grâce et de son amour, et vivant toujours soumis à sa très sainte volonté. Avec cette disposition persévérante, le chrétien s'élève au-dessus des choses créés; sa foi et les œuvres qui la vivifient l'unissent de cœur sur la terre, à l'objet ineffable qui fera dans le ciel la félicité éternelle des justes.

Prière. Dieu infini en perfections, qui nous avez créés pour votre gloire, allumez dans nos cœurs le feu sacré de votre amour: qu'il y détruise tout ce qui s'oppose à votre gloire, afin que vous régniez seul en nous dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SAINTE AURE, VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Aure étoit Française de naissance. Quelques-uns croient qu'elle a été élevée à Orléans, ou qu'elle y a passé sa jeunesse. Quoi qu'il en soit, l'éclat de la piété, et de toutes les autres vertus chrétiennes, dont elle faisoit profession, la fit connoître au public du temps des rois Dagobert Ier et Clovis II. Saint Eloi, vivant à la cour avant son épiscopat, fonda, vers l'an 633, un monastère de filles en l'honneur de saint Martial, auquel il avoit une dévotion particulière. Ce fut la règle de saint Colomban, abbé de Luxeu, qu'il donna à ce nouveau monastère. Il y assembla jusqu'au nombre de trois cents religieuses, et leur donna pour abbesse sainte Aure, dont saint Ouen, évêque de Rouen, a fait l'éloge en peu de mots; il la qualifie de *Fille de Dieu*.

Sainte Aure gouverna cette nouvelle maison avec une sagesse admirable. Saint Eloi avoit pour cette sainte abbesse et pour ses filles une affection de père. Il fit construire pour la sépulture de ces servantes de Dieu, une église hors de Paris, parce qu'alors on ne souffroit pas de cimetières dans l'enceinte de cette ville. Cette église est aujourd'hui celle de la paroisse Saint-Paul, où notre Sainte fut inhumée. Elle survécut à saint Eloi près de sept ans. Elle conduisit son abbaye pendant l'espace de trente-trois ans, et mourut avec beaucoup de ses religieuses, de la peste qui désoloit et dépeuploit Paris, l'an 666. Dans la suite des temps, l'abbaye Saint-Martial a changé. L'église qui en est restée, a été dédiée en partie à saint Eloi, et donnée aux Barnabites, qui y conservent le corps de sainte Aure. On y célèbre solennellement sa fête, comme dans celle de Saint-Paul. Il y avoit une communauté de filles sous l'invocation de sainte Aure, qui est devenue un fervent monastère, dont les religieuses sont adoratrices perpétuelles du sacré cœur de Jésus.

Pratique. On croit dans le monde que quand on fait profession de piété et de vertu, on y mène une vie obscure; et c'est à cette profession que sainte Aure doit son élévation à la dignité d'abbesse, et le brillant éloge que fit d'elle un illustre évêque. Notre Sainte, dans la place qu'elle occupa, ne démentit pas l'idée avantageuse qu'on en avoit conçue. La sainteté solide et véritable se montre toujours la même: après nous avoir illustré pendant la vie, à la mort elle nous immortalise. Si l'abbesse de Saint-Martial n'eût pas été sainte, son nom seroit tombé dans l'oubli; elle ne seroit pas aujourd'hui placée dans le ciel, ni honorée sur la terre. Ne cherchons donc pas la véritable grandeur où elle ne se trouve pas. La sainteté seule nous rend grands devant Dieu et devant les hommes: quel plus puissant motif pour nous d'acquérir celle qui est propre de notre état?

Prière. Seigneur, sainte Aure vous a glorifié et s'est sanctifiée en gouvernant un grand monastere, faites que nous l'imitions, soit que nous soyons dans la grandeur, soit que nous soyons dans l'obscurité. Ainsi soit-il.



Saint François Xavier, originaire d'une famille d'Espagne des plus distinguées, naquit près de Pamplune, l'an 1506; il fut doué des plus heureuses dispositions de l'esprit et du corps. L'application qu'il donna à l'étude fut suivie de grands succès, et les progrès qu'il avoit faits dans les études en son pays, engagèrent son père à l'envoyer à Paris, pour se perfectionner dans les sciences. Il se rendit si habile dans la philosophie, et il la professa avec tant d'éclat, que sa réputation se répandit de toutes parts. Dieu permit qu'il connût saint Ignace, et qu'il s'attachât à lui; celui-ci lui fit envisager le néant des choses de la terre, et lui persuada de consacrer ses talents à la gloire de Dieu. Notre Saint s'y engagea par un vœu qu'il fit avec ses compagnons et le saint Fondateur, à Montmartre, le jour de l'Assomption 1554 : de là ils passèrent ensemble en Italie, dans le dessein de visiter les lieux saints que Jésus-Christ avoit arrosés de son sang, ce qu'ils ne purent cependant exécuter. Dieu réservoit à notre Saint des travaux où sa gloire étoit plus intéressée.

Saint Ignace ayant eu la consolation de voir son ordre approuvé par le pape Paul III, l'an 1540, ne pensa plus qu'à exécuter les projets admirables qu'il avoit conçus, pour procurer la sanctification des ames; il s'y prépara, avec tous ses compagnons, par la retraite la plus fervente, et par les plus saintes pratiques de la vertu. Les délices de saint Xavier étoient de servir les pauvres dans les hôpitaux. Pour surmonter la répugnance qu'il avoit à panser les plaies, il suça un jour celle d'un malade, dont l'infection soulevoit le cœur des hommes les moins délicats; et, dès ce moment, il ne sentit pas la moindre difficulté dans cette œuvre de charité, qui fait horreur à la nature. Le roi de Portugal, Jean III, ayant demandé des missionnaires pour

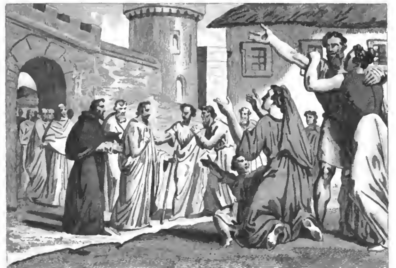
envoyer aux Indes, Dieu fit connoître qu'il y destinoit notre Saint, qui, par le succès de ses prédications, étoit alors regardé comme l'apôtre de l'Italie.

Saint Ignace ayant donné sa mission à Xavier, il alla demander la bénédiction apostolique. Etant parti avec un bréviaire pour tout meuble, il arriva à Lisbonne, où il ne voulut point d'autre logement que l'hôpital. Le peu de séjour qu'il fit dans cette grande ville, il l'employa à la prédication, et ce fut comme l'essai des grandes merveilles qu'il alloit opérer dans les Indes. Notre Saint s'étant embarqué sur un vaisseau où il y avoit neuf cents hommes, il commença dès lors sa mission; il accoutuma ces personnes aux exercices de piété les plus édifiants. Ayant abordé à plusieurs ports de l'Afrique, il répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et y laissa des preuves de cette ardente charité qui l'embrasoit. Arrivé à Goa, tout nonce apostolique qu'il fût, il alla se jeter aux pieds de l'évêque, et demander sa bénédiction. Il commença à prêcher dans cette ville, où il fit des fruits de conversion surprenants: il passa de là à la côte de la Pêcherie, qu'il rendit toute chrétienne, et de là au royaume de Travancor, où, en un mois, il baptisa dix mille idolâtres. Les prodiges surprenants de malades guéris, de morts ressuscités, qu'il opère, font voler son nom dans tous les pays, et le font désirer dans tous les lieux où il est connu par ses travaux infinis. On vit en peu de temps le christianisme fleurir dans les Indes et dans les îles qui les environnent. Insatiable de travaux, il passe jusqu'au Japon, où il convertit des idolâtres sans nombre: là, il médite la conversion de la Chine, et, se préparant à y passer, il débarque dans l'île de Sancian, qui est vis-à-vis. Ce fut là que Dieu lui fit connoître qu'il étoit content de ses services, et qu'il vouloit les récompenser. Instruit de l'heure de sa mort, il s'y prépara avec cette ferveur angélique dont il brûloit, et il expira dans des transports d'amour pour Jésus-Christ, le 2 décembre 1552, âgé de quarante-six ans. Son corps ayant été mis en terre, il fut trouvé au bout de trois mois sans aucune altération, exhalant une odeur très agréable, et fut transporté à Goa. Des miracles sans nombre annonçoient authentiquement sa sainteté dans tous les lieux où il passoit.

Br. P.

Pratique. Le zèle de la religion formoit comme le caractère distinctif de saint François Xavier. Il brûloit d'une soif ardente pour le salut des ames, et la propagation du royaume de Jésus-Christ sur la terre. Comme un autre saint Paul, il se faisoit tout à tous, et regardoit comme un gain les fatigues, les souffrances et les dangers pour travailler à la conversion des pécheurs et des infidèles. « Ah! disoit ce grand Saint, si les » chrétiens avoient plus de zèle pour le salut de leurs frères, ils vivroient plus contents, et verroient arriver » avec plus d'assurance le moment de la mort. Des millions de pécheurs se convertiroient, s'il y avoit plus » de personnes qui cherchassent, non leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. »

Prière. Vous êtes, Seigneur, la charité par essence; répandez-la dans le cœur des ministres et de tous les enfants de votre Eglise; que le zèle de votre gloire et du salut de nos frères nous anime, afin qu'en ne vivant que pour vous, nous puissions, par votre grâce, aider les autres à se donner à vous. Ainsi soit-il.



SAINT-PIERRE, surnommé Chrysologue, ou éloquent, est né à Imola, ville épiscopale de l'Etat Ecclésiastique. Il fut instruit dans les saintes lettres et ordonné diacre par Corneille, évêque de cette ville. Ce fut sous la conduite de ce savant et saint prélat, dont notre Saint fait l'éloge dans ses ouvrages, en l'appelant son père, qu'il apprit à maîtriser ses passions, à tendre à la perfection par les exercices de la vie intérieure. Pour se revêtir enfin de l'esprit de Jésus-Christ, il embrassa l'état monastique, et ne sortit de la solitude que quand on le chargea du gouvernement de l'église de Ravenne. Jean, archevêque de cette ville, étant mort en 430, le clergé et le peuple lui choisirent un successeur, et prièrent Corneille, évêque d'Imola, de se joindre à leurs députés, qui alloient à Rome demander la confirmation de l'élection qu'ils avoient faite. Xiste III occupoit alors le saint-siège; Corneille prit avec lui Pierre Chrysologue, qui n'étoit encore que diacre. Le pape refusa de ratifier l'élection faite pour le siége de Ravenne, et proposa d'y placer le diacre Pierre, comme celui que le ciel y destinoit. Les députés de Ravenne, après quelques difficultés de leur part, se rendirent au désir du pape. Pierre fut sacré évêque.

On le conduisit à Ravenne, où il fut reçu avec des démonstrations de respect et de joie. Le nouvel évêque implora d'abord, par la prière et le jeûne, les grâces de Dieu sur son peuple et sur lui-même; et soit par ses exemples, soit par ses discours, il travailla à la réforme des abus qui s'étoient introduits, à extirper les restes des superstitions païennes, et à sanctifier tous les états par tous les moyens que le zèle pastoral peut inspirer. Il recommandoit surtout la prière, l'aumône, la mortification des sens, et exhortoit les fidèles à la fréquentation de l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Son zèle pour l'extirpation des hérésies et le maintien de la paix de l'Eglise, se manifesta par la fermeté avec laquelle il répondit à l'hérésiarque Eutychès,

qui lui avoit adressé une sorte d'apologie de ses erreurs. Notre Saint reçut à Ravenne, en 448, saint Germain d'Auxerre. Ces deux grands évêques étoient liés d'une amitié étroite; et quand saint Germain mourut, Pierre lui rendit les plus grands honneurs funèbres, et regarda comme un bonheur pour lui d'hériter de sa coule et de son cilice. Il ne lui survécut pas long-temps. Averti par ses infirmités, et sentant que sa mort approchoit, il voulut retourner à Imola sa patrie. Il y mourut le 2 décembre 450, et fut enterré dans l'église de Saint-Cassien, à laquelle il avait fait quelques riches présents.

Pratique. Les saints docteurs de l'Eglise consacrèrent leur science et leurs talents à la gloire et à la défense de la religion. A leur exemple, faisons servir nos études et notre érudition aux avantages de la vertu, et à confirmer dans les autres le respect et la pratique des lois divines, et craignons, comme le poison le plus dangereux, toute lecture frivole ou dangereuse.

Prière. Accordez-nous, Seigneur, une foi humble et entière; qu'elle soit la règle de l'usage que nous ferons du savoir et des talents, et ne permettez pas que jamais le langage ou les écrits de l'impiété et de l'hérésie altèrent en nous notre ferme croyance à vos divins oracles. Ainsi soit-il.

SAINT FABIEN, pape et martyr.

Le pape Saint Antère ayant, par sa mort, laissé vacant le siége de Rome, l'Eglise s'assembla pour lui donner un successeur. Le choix étoit difficile, parce qu'on étoit dans un temps de persécution. Entre tous ceux qui paroissoient mériter le souverain pontificat, il y en avoit un auquel on ne songeoit pas et qui en étoit plus digne que tout autre; mais Dieu qui ne manque jamais aux besoins de son Eglise, manifesta sa volonté et son choix par une colombe qui vint se reposer sur la tête de Fabien : aussitôt il fut élu d'une voix unanime pour remplir le siége pontifical. Notre Saint répondit parfaitement aux desseins de Dieu sur lui, et à l'attente des fidèles. Saint Cyprien et le célèbre Origène nous ont fait l'éloge de sa conduite et de sa foi.

Saint Fabien signala sa fermeté et sa vigilance pour la conservation de la sainte doctrine; il reprit et censura un hérétique de vie scandaleuse nommé Privat. C'est à la sollicitude pastorale de notre Saint, que l'Eglise de France se croit redevable d'une mission apostolique, qui vint de son temps planter la foi de Jésus-Christ dans les Gaules. Saint Fabien ne survécut pas long-temps à cette grande mission. Sous l'empereur Dèce, il eut à combattre pour la défense de la foi. La solidité de ses instructions et l'exemple de son courage affermirent merveilleusement les fidèles dans la profession du Christianisme. Il reçut la couronne du martyre l'an 250, après avoir gouverné saintement l'Eglise pendant quatorze ans.

Pratique. Quoique Dieu ne fasse plus connoître par des signes visibles ceux qu'il appelle aux dignités de son Eglise, cependant il veille toujours pour lui donner de bons évêques. On en voit de nos jours qui, comme saint Fabien, édifient les fidèles par l'éclat de leurs vertus, et qui se signalent par leur zèle à conserver le dépôt de la foi, et à préserver leur peuple des erreurs qui l'altéreroient. Plus on connoit le prix de la foi, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu, plus l'on doit se féliciter d'être éclairé des ses lumières, plus aussi doit-on marquer de reconnoissance à ceux dont on les a reçues. O qu'elles sont à plaindre ces contrées où n'a pas encore brillé le flambeau de l'Evangile! mais qu'elles sont moins coupables que celles qu'il éclaire et qui n'en profitent point!

Prière. Seigneur qui, par le ministère de saint Fabien, avez suscité des hommes apostoliques pour la conversion des Gaules, faites que la foi qu'ils y ont annoncée s'y conserve pure, et triomphe des assauts de l'impiété et du libertinage. Ainsi soit-il.



Ce que l'histoire nous a conservé de la vie du saint Evêque que l'Eglise honore en ce jour, est d'autant plus précieux, que nous y trouvons des traits frappants de la piété des Français envers plusieurs Saints que l'Eglise gallicane honore comme ses patrons. Saint Nicet, issu d'une famille vertueuse, fut mis, étant encore enfant, dans un monastère, pour y être élevé; il y fit de grands progrès dans les sciences et la piété, et son mérite lui acquit une réputation qui le fit connoître à la cour. Le roi Thierry l'honora d'une estime particulière, et l'obligea d'accepter l'évêché de Trèves en 527. Théodebert, fils et successeur de ce prince, eut pour notre Saint les mêmes sentiments; mais Clotaire I, oncle de Théodebert, ayant dans la suite réuni toute la monarchie française, tint une conduite bien différente à l'égard du saint Evêque. Il ne put souffrir le zèle qui l'animoit pour le rétablissement de la discipline, et le bannit injustement. La Providence permit que cet exil ne fût pas long; car Sigebert, qui succéda bientôt à Clotaire son père, ne voulut prendre possession de son royaume, qu'après que saint Nicet eût été rendu à son Eglise.

Les fruits de grâce que produisirent ses prédications, la sainteté de sa vie, le don des miracles et son zèle pour toutes les bonnes œuvres dans l'exercice du saint ministère, le firent universellement admirer et respecter. Nous savons qu'il assista au second concile de Clermont en 535, au cinquième d'Orléans en 549, et au second de Paris en 551, et que, quatre ans après, il assembla lui-même un concile à Toul. La confiance qu'avoit en lui le roi Sigebert, et sa protection, n'empêchèrent cependant pas que le saint Evêque n'éprouvât, de la part des mauvais chrétiens, de grandes contradictions, auxquelles il n'opposa qu'une fermeté vraiment

apostolique à soutenir la cause de Dieu, et à procurer toujours le salut des ames. Il eut surtout à surmonter de grandes difficultés pour l'abolition des mariages incestueux ; mais enfin toutes ses peines furent couronnées de succès. Il défendit aussi avec lumière et fermeté la doctrine de l'Eglise contre les erreurs des Ariens et des Eutychiens ; et nous avons encore deux lettres qu'il écrivit à ce sujet. La première, écrite vers l'an 561, est adressée à Clodosinde, princesse catholique, fille de Clotaire I. Elle avoit épousé Albouin, roi des Lombards, qui professoit l'arianisme. Le Saint l'exhorte à travailler à la conversion de son mari, et lui prouve la vérité de la foi catholique, par la forme même du baptême, et par les miracles qu'opéroient dans l'Eglise les reliques des Saints, reconnus par les Ariens eux-mêmes.

« Que le roi Albouin, disoit-il, envoie à l'église de Saint-Martin de Tours ; si ses députés » veulent y entrer, ils y verront les aveugles éclairés, les sourds entendre, les muets parler, » des lépreux et d'autres malades guéris..... Que dirais-je des saints évêques Germain, » Hilaire et Loup, qui opèrent tant de miracles, que nous ne pouvons les raconter tous? Les » démoniaques sont contraints de reconnoître le pouvoir de ces serviteurs de Dieu. Voit-on » rien de semblable dans les églises des Ariens!....... Quo n'avez-vous pas vu au tombeau des » saints évêques Médard et Remi? Vous avez entendu raconter à votre aïeule Clotilde ce » qu'elle fit pour convertir le roi Clovis. ».

La seconde lettre de saint Nicet est adressée à l'empereur Justinien, prince favorable aux hérétiques de ce temps, qui soutenoient que le corps de Jésus-Christ, dans sa vie mortelle, avoit été impassible. Le saint Evêque eut le courage de déclarer à Justinien que son nom étoit anathématisé dans les églises d'Italie, d'Afrique, d'Espagne et des Gaules. Saint Nicet est mort vers l'an 566. Tous les grands hommes qui ont vécu dans le même temps, rendent témoignage dans leurs écrits à l'innocence de ses mœurs, à son éminente sainteté et à l'éclat de ses miracles.

Pratique. La connoissance de l'histoire de la vie des Saints sera toujours, pour les vrais fidèles, une instruction lumineuse, un encouragement présent, une consolation précieuse, en travaillant à les imiter, autant qu'avec la grâce chacun le peut dans son état. Ces grands modèles sont destinés à être aussi les juges de ceux qui seront condamnés par la divine justice pour n'avoir pas, en professant la même foi, observé la même conduite.

Prière. Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession des Saints qui jouissent de vous dans la gloire, la grâce de marcher sur leurs traces, pour être un jour admis, par l'effet de votre miséricorde, à partager leur bonheur. Ainsi soit-il.



Saint Nicolas, évêque de Myre, métropole de la province de Lycie, est honoré d'un culte très ancien et très répandu chez tous les peuples ; mais comme il ne nous reste aucun monument authentique de son histoire, nous imiterons ici la discrétion qui règne dans la légende du bréviaire de Paris, où l'on ne parle que de son culte, de ses reliques, et de ses miracles. Une prière qui se trouve insérée dans la liturgie qui porte le nom de saint Chrysostôme, prouve combien il étoit honoré chez les Grecs. Vers le milieu du sixième siècle, l'empereur Justinien fit bâtir une église sous son nom à Constantinople, dans le quartier des Blaquernes, et l'on a compté jusqu'à quatre églises élevées à sa mémoire dans cette ville. Théodore, qui fut aussi lui-même évêque de Myre, témoigna aux Pères assemblés dans le deuxième concile de Nicée, au huitième siècle, le secours qu'il avoit reçu par l'intercession de saint Nicolas, et s'en servit pour confirmer la vénération qui est dne aux images des Saints, et qu'il avoit auparavant combattue en suivant le parti des Iconoclastes. Dans le siècle suivant, en l'année 807, Chnmid, général de l'armée navale d'Aaron, prince des Arabes on Sarrasins, revenant d'une expédition militaire où il avoit pillé l'île de Rhodes, se saisit de la ville de Myre, et étant entré dans l'église, voulut rompre le tombeau de saint Nicolas : mais, par une méprise qu'on lui fit faire, sa fureur tomba sur un autre cercueil qui étoit proche. Il ne se fut pas plutôt remis en mer, qu'il fut accueilli d'une effroyable tempête, qui fit périr sa flotte. Ce malheur fut pris pour la punition de son sacrilége, et comme une juste vengeance de l'outrage fait à saint Nicolas, que l'on invoquoit déjà, ce semble, sur mer, comme un patron de la navigation, pour détourner

les tempêtes et prévenir le naufrage. Du tombeau de ce saint Évêque couloit une huile que l'on éprouvoit être salutaire pour la guérison des maladies; on en remplissoit de petits vases que l'on distribuoit aux fidèles. Quelques-uns de ces vases ayant été apportés dans l'Occident, commencèrent à faire connoître chez les Latins le nom et les miracles de ce saint Évêque, comme le témoignent dans ce même siècle les martyrologes d'Usuard et d'Adon. Dès l'année 1030, le roi Robert éleva à Paris dans son palais, sous le nom de saint Nicolas, une église, où saint Louis déposa dans la suite la sainte couronne d'épines, avant qu'il eût bâti en ce lieu la Sainte-Chapelle. Mais ce qui augmenta plus particulièrement le culte de ce saint Évêque, ce fut la translation de ses reliques, lorsque la ville de Myre ayant été prise par les Turcs, son corps fut apporté à Bari dans la Pouille, en l'année 1087. On y bâtit aux dépens de la ville une église que le pape Urbain II dédia en l'honneur de saint Nicolas, lorsque étant venu dans la Pouille deux ans après cette translation, il déposa dans cette église le corps du saint Evêque. Depuis ce temps, la fête de la translation de saint Nicolas s'est communiquée de Bari dans les autres églises d'Occident, où elle se célèbre le 9 mai, qui est le jour de sa réception dans cette ville. On voit quelques-unes de ses reliques à Paris, surtout dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, et dans celle de Saint-Louis-du-Louvre réunie à celle de Saint-Louis. Depuis l'érection de la Sainte-Chapelle, le titre de l'ancienne église de Saint-Nicolas-du-Palais a été transporté à la chapelle qui subsiste encore aujourd'hui en ce lieu, au bout de la galerie de la grande-salle.

Pratique. Saint Nicolas est honoré comme le paton des enfants, parce qu'il fut, dès ses premières années, un modèle d'innocence et de vertu, et qu'il regarda comme un devoir du ministère pastoral, le zèle de s'employer à former à la piété le premier âge. Cette fonction, d'une obligation si rigoureuse pour les pères et mères, et pour tous ceux qui sont chargés de l'éducation particulière ou publique, exige d'eux une vigilance assidue, et des exemples de vertu qui correspondent aux leçons de la religion et des mœurs, qu'ils doivent donner. Sans cela, les plus belles maximes ne produiront dans les élèves aucun effet, se trouvant en opposition avec la conduite de ceux qui les instruisent.

Prière. O Dieu Sauveur! donnez-nous par votre grâce cette ingénuité de l'enfance et cette simplicité évangélique, qui, selon vos oracles, caractérisent les prédestinés et les saints; et bénissez le zèle de ceux qui, dans tous les états, doivent édifier et instruire. Ainsi soit-il.



Saint Ambroise étoit fils d'Ambroise, préfet du prétoire des Gaules, dignité qui donnoit alors dans l'empire le premier rang après l'empereur. Il naquit vers l'an 340, et étoit encore au berceau, lorsque, dormant un jour dans la cour du palais, un essaim d'abeilles vint se reposer sur sa bouche; ce qui fit dire à son père que cet enfant seroit un jour quelque chose de grand, si Dieu lui conservoit la vie. Son éducation répondit à la piété de ses parents et à la noblesse de sa naissance. Il surpassa en sainteté son frère aîné, saint Satyre, et sa sœur sainte Marcelline. Il demeura dans les Gaules jusqu'à la mort de son père, après quoi il suivit sa mère à Rome. Il fit paroître un génie si supérieur à tous ceux de son âge, qu'on se hâta de l'appliquer à l'étude des belles-lettres. Il s'y rendit en peu de temps si habile, et surtout dans l'art de l'éloquence, qu'il devint un homme accompli. Anicius Probus, préfet du prétoire, le prit en amitié; notre Saint plaida quelque temps dans son tribunal avec tant de succès, que Probus le choisit pour son assesseur: et l'empereur Valentinien le fit gouverneur de l'Emilie et de la Ligurie, deux provinces qui comprenoient ce que nous appelons le Milanez, le Piémont, le Parmesan, etc. Lorsqu'il partoit, Probus lui dit: Allez, agissez, non pas en juge, mais en évêque. Au bout de deux ans qu'il fut à Milan, il s'éleva une contestation entre les Ariens et les orthodoxes sur le choix du successeur d'Auxence, évêque arien. Chaque parti s'obstinant à mettre sur le siège un sujet de sa communion, Ambroise crut qu'il étoit du devoir de sa charge d'aller apaiser le tumulte; il alla à l'église, où il harangua le peuple avec tant d'éloquence au sujet de l'élection, qu'il porta tout les esprits à la paix. A peine eut-il finit de parler, qu'un enfant s'écria au milieu de l'église, *Ambroise évêque:* tout le peuple se mit aussitôt unanimement à répéter, *Ambroise évêque*, quoiqu'il ne fût que séculier. Ambroise, qui se regardoit comme indigne de cette place, ne parla jamais avec plus de force et plus d'éloquence que pour s'en défendre; il employa pour cet effet les prières, les larmes, la fuite, et tous les artifices imaginables; mais l'empereur Valentinien ayant appris ce qui s'étoit passé, et étant ravi qu'on demandât pour évêque celui qu'il avoit fait gouverneur, ordonna à Italicus, vicaire de l'Italie, de faire ordonner promptement Ambroise.

Ambroise ne pouvant plus douter que ce ne fût la volonté de Dieu, reçut le saint baptême (car il n'étoit encore que cathéeumène), et successivement on lui conféra tous les ordres ; en sorte qu'il fut sacré le huitième jour, qui étoit le 7 décembre. Aussitôt il distribua à l'église et aux pauvres tout ce qu'il avait d'or et d'argent ; pour ses terres, il les donna à l'église, et se contenta d'en réserver l'usufruit à sa sœur Marcelline. Il s'imposa trois devoirs, dont il ne se dispensa jamais : le premier, de dire la messe tous les jours, pour témoigner à Jésus-Christ l'amour qu'il avoit pour lui dans le Saint Sacrement, et il n'offroit point le divin sacrifice sans répandre des larmes ; le second, de prêcher l'Evangile à son peuple tous les dimanches ; le troisième, de contribuer de tout son pouvoir à faire fleurir la religion, et à détruire l'hérésie.

Ses fréquents exercices étoient l'oraison, le jeûne, la prédication et la charité ; dans ses discours, il exaltoit par-dessus tout l'excellence de la virginité ; ce qui engagea bien des filles de venir de toutes les villes d'Italie à Milan, pour s'y consacrer à Dieu, et prendre le voile de la main du saint Evêque. Il étoit d'un facile accès à tout le monde ; il terminoit avec patience et équité les différends dont on le rendoit l'arbitre : toutes les fois qu'un pécheur alloit à lui s'accuser de ses péchés, il pleuroit si amèrement, qu'il engageoit son pénitent à pleurer aussi. Il abolit les festins qui se faisoient sur les tombeaux des martyrs. Il sut contenir son clergé dans les bornes de la frugalité ; et, loin de lui permettre de s'attirer les présents des veuves, il lui défendit même de les recevoir. Il empêcha le jeune Valentinien d'accorder à Symmaque, préfet de Rome, le rétablissement de l'autel de la Victoire. Il convertit beaucoup d'hérétiques, surtout des Ariens ; il contribua aussi à la conversion du grand saint Augustin, qu'il enfanta à Jésus-Christ, et qui fut depuis une des plus brillantes lumières de l'Eglise. Il eut beaucoup à souffrir des persécutions de l'impératrice Justine, mère du jeune Valentinien, qui, séduite par les hérétiques, vouloit rétablir l'arianisme dans Milan, et prétendoit avoir une église où ils pussent s'assembler ; mais malgré ses menaces notre Saint la refusa courageusement ; et ce fut à cette occasion qu'il ordonna qu'on chanteroit des antiennes, des psaumes et des hymnes, selon la coutume des orientaux, pour bannir l'ennui et le chagrin du peuple fidèle, qui, se montrant disposé à mourir avec son Evêque, passoit les nuits avec lui dans l'église. Dieu consola notre Saint, en lui découvrant les reliques des deux frères martyrs saint Gervais et saint Protais. Les miracles que Dieu opéra par ces saintes reliques, déconcertèrent l'impératrice, et l'obligèrent de cesser la persécution qu'elle faisoit au saint Evêque. Il fut envoyé auprès du tyran Maxime, qui avoit fait assassiner l'empereur Gratien ; et l'ayant trouvé inflexible, il lui déclara qu'il ne vouloit point avoir de communion ecclésiastique avec lui, et l'exhorta à faire pénitence du parricide qu'il avoit commis. Il interdit l'entrée de l'église à l'empereur Théodose, à cause du cruel massacre qu'il avoit fait faire des habitants de la ville de Thessalonique ; et comme ce prince lui représentoit que le roi David avoit été homicide et adultère, saint Ambroise lui répondit : *Vous l'avez imité dans son péché, imitez-le dans sa pénitence.* Théodose, pénétré d'un repentir sincère, passa sept mois sans entrer dans l'église, jusqu'à ce qu'il eût fait la pénitence que le saint Evêque lui avoit imposée ; et tout empereur qu'il étoit, il n'eut point de honte de s'humilier.

Après avoir donné tous ses soins à son église, tant par ses travaux que par ses exemples, et avoir écrit beaucoup de livres avec une admirable éloquence, il tomba malade. Saint Honorat, évêque de Verceil, qui se trouvoit auprès de lui, lui donna le saint Viatique ; et peu d'heures après il mourut, le quatrième jour d'avril, veille de Pâques de l'an 397, en la vingt-troisième année de son épiscopat.

Pratique. Saint Ambroise sut allier un zèle inflexible pour l'observation de la loi de Dieu avec une prudence, une douceur et une charité constantes. On connoissoit le motif saint de sa fermeté, et on l'aimoit, parce qu'elle étoit tempérée par la charité la plus tendre. Ses larmes ont souvent fait couler celles de ses pénitents au tribunal de la pénitence. Cette vraie charité doit caractériser tous les chrétiens, plus spécialement encore les ministres de Jésus-Christ ; mais il faut pour cela ne se proposer que la gloire de Dieu et le salut des ames.

Prière. Esprit Saint, la charité par essence, répandez-la sur nous tous cette charité ; que sa force nous anime pour combattre les ennemis de votre gloire ; que sa douceur nous dirige pour attirer à la vertu, aider la foiblesse de nos frères, et les soutenir dans le sentier de la justice. Ainsi soit-il.



Nous célébrons aujourd'hui, avec l'Eglise catholique, l'aurore de ce beau jour où l'univers a été éclairé par le soleil de justice dans le grand mystère de l'incarnation du Verbe éternel, le Messie et le Sauveur des hommes. La Conception de la très Sainte Vierge, choisie de toute éternité pour en être la mère, comme Homme-Dieu, fut aussi un mystère glorieux pour Marie, une grâce unique, le premier effet de sa prédestination à la plus haute sainteté, à la dignité la plus sublime et à la plus grande gloire. C'est d'elle surtout que le prophète Isaïe avoit dit, ch. XLIX : *Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère ; il s'est souvenu de mon nom lorsque j'étois encore dans ses entrailles.* Marie, en effet, destinée par le Fils de Dieu à devenir son tabernacle sur la terre, fut, dès le premier instant de sa conception, exempte du péché d'origine, et vint au monde dans une sainteté parfaite. La charité ne souffrit jamais en elle la moindre diminution ; et du moment qu'elle eut atteint l'âge de la raison, elle avança tous les jours dans les voies de la perfection la plus sublime.

Marie est la seule qui ait été prévenue de cette grâce, et quoique fille d'Adam comme nous, elle n'a jamais participé à l'anathème qui fut prononcé contre le chef du genre humain et sa postérité tout entière. Nous naissons tous, dit l'Apôtre, enfants de colère, conçus dans l'iniquité, suivant l'expression du roi-prophète ; sujets à l'ignorance et à la convoitise, à l'inconstance et à l'orgueil : au lieu que Marie, destinée à donner au monde l'auteur de la sainteté, ne fut jamais ni souillée par le péché, ni sujette à ses suites honteuses, qui l'eussent rendue l'objet de la haine de Dieu, malgré sa destination à la maternité divine. Aussi, dit saint Augustin, nous ne parlons jamais de Marie toutes les fois que nous traitons du péché ; et le saint concile de Trente a fait la même déclaration. Ainsi, quoique l'Eglise n'ait point défini

comme article de foi que la Sainte Vierge ait été immaculée dès le premier moment de sa conception, l'institution de la fête que nous célébrons en ce jour a également été observée dans l'Eglise d'Orient et d'Occident, et plus anciennement dans celle d'Occident.

Tant de grâces spirituelles accordées par plusieurs souverains Pontifes, à la prière des fidèles, dans cette solennité, les écrits d'une foule de saints personnages et de célèbres docteurs, prouvent assez quel est le sentiment et la doctrine de l'Eglise. Elle veut aussi, sans doute, que nous reconnoissions Jésus-Christ comme le Sauveur de Marie; il l'a sauvée en effet d'une manière ineffable, en la préservant du péché originel et de ses suites, en la comblant de grâces pour la préparer à devenir sa glorieuse mère. Comme fille d'Adam, elle n'avoit d'elle-même aucun droit de plus que nous; elle auroit donc contracté la dette commune, si la volonté divine ne l'en eût affranchie par les mérites infinis de celui qui vouloit devenir son fils sur la terre. Aussi, les grâces signalées que reçut Marie dans sa conception, furent l'effet de sa rédemption, et le germe des vertus éminentes qu'elle pratiqua.

Marie affranchie de toute inclination perverse, l'entrée de son cœur étoit fermée à toutes les passions déréglées; quoique élevée à la plus sublime dignité, elle ne voyoit en elle que le néant, et rapportoit à Dieu seul toute la gloire des avantages qu'elle possédoit. Elle se reconnoissoit indigne du choix qu'il avoit fait d'elle; elle confessoit qu'il avoit uniquement voulu montrer sa toute-puissance, en se servant d'elle comme de l'instrument le plus vil et le plus foible, pour l'exécution de ses desseins éternels et glorieux. Suivant l'expression du cantique de l'Eglise en ce jour : « C'est la Conception de la glorieuse Vierge Marie, issue du sang d'Abraham, de la » tribu de Juda, de l'illustre maison de David, dont la vie, par son éclat, illustre toutes les » Eglises. »

Pratique. La Sainte Vierge fut confirmée en grâce dès le premier instant de sa conception. Pour nous, pécheurs dès le premier moment de notre être, nous venons au monde déjà coupables et sujets à toutes les suites du péché; notre misère est extrême, et nous ne la sentons presque pas; elle ne nous humilie pas, en nous précautionnant contre les dangers de nous perdre, par la vigilance, la mortification et la prière. Marie employa ces moyens prescrits à tous chrétiens; et pendant tout le cours de sa vie, quoiqu'elle n'éprouvât jamais aucune de ces suites malheureuses qui restent en nous, même après le baptême, pour exercer notre fidélité, elle se rapporta toute à Dieu. Imitons ses exemples, en résistant à nos passions, en réprimant nos sens, en mourant à nous-mêmes avec le secours de la grâce, et sous la protection de la Reine du ciel et de la terre, l'auguste mère de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Prière. Daignez, Seigneur, par l'intercession de la très Sainte Vierge que vous nous avez donnée pour mère en mourant sur la croix pour nous, nous faire la grâce de persévérer dans la vigilance du salut, dans la mortification des sens et dans l'assiduité de la prière, pour avoir part au bonheur infini de vous posséder dans l'éternité. Ainsi soit-il.



Pierre Fourrier, naquit, le 30 novembre 1565, à Mirecourt, dans le diocèse de Toul. Son père, d'une fortune médiocre, mais d'une grande piété, l'envoya à Pont-à-Mousson ; et il eut les plus grands succès dans l'Université de cette ville, où il étudia. Quoique bien jeune encore, sa réputation de vertu étoit si bien établie, qu'on le chargea de l'instruction de plusieurs enfants, auxquels il s'appliqua surtout à inspirer la crainte du Seigneur et l'amour de l'innocence.

A l'âge de vingt ans, malgré le relâchement qui s'étoit introduit dans l'abbaye des chanoines réguliers de Chaumousey, il se détermina à y entrer ; et après y avoir fait sa profession, il alla de nouveau à Pont-à-Mousson, pour y étudier la théologie. De retour à Chaumousey, il fut exposé aux reproches sanglants des autres religieux que sa piété, son recueillement et ses autres vertus sembloient accuser et condamner. Enfin, en 1597, il prit la direction de la paroisse de Mathincourt, où l'hérésie et l'irréligion avoient fait les plus grands ravages. Le jour où il entra en possession, un discours qu'il prononça fit une si profonde impression, qu'il fit couler des larmes en abondance, et pénétra les cœurs les plus endurcis. Joignant bientôt les actions aux paroles, il mit tous ses soins à dissiper les funestes suites de l'ignorance, à détruire les abus et à éloigner les occasions de scandale et de péché pour ses paroissiens. Non content d'instruire les enfants dans les catéchismes qu'il leur faisoit souvent, il tâchoit de faire naître des circonstances favorables pour instruire en particulier ceux qui lui paroissoient les plus ignorants. Il excelloit surtout dans la conduite des âmes. Si quelque pécheur persistoit, malgré son zèle, dans son endurcissement, il employoit tous les moyens que peut imaginer une charité ardente pour l'arracher à ses désordres : larmes, prières, supplications, rien ne lui coûtoit, pourvu qu'il parvînt à lui persuader enfin d'avoir pitié de son âme. Lorsque ses efforts auprès du pécheur étaient inutiles, il adressoit à Dieu les vœux les plus ardents pour obtenir sa conversion, et ne cessoit ses instances que lorsqu'il voyoit une brebis égaré revenir au bercail. Il imposa aux membres de diverses confréries, qu'il établit dans son église, l'obligation de se confesser au moins tous les mois. A ce zèle, à cet empressement pour la guérison des maux de l'âme, il ajoutoit une grande compassion pour ceux du corps. Avec son revenu, tout

modique qu'il étoit, il soulageoit les misères des pauvres. *La frugalité*, disoit-il, *est une banque d'un grand rapport.*

Ses prédications et ses exemples changèrent en peu de temps la face de la paroisse de Mathincourt; et l'on y vit bientôt quelques filles former le dessein de consacrer à Dieu leur virginité. Pierre Fourrier leur commanda d'abord d'examiner leur vocation plus sérieusement; puis s'étant assuré qu'elles avoient un goût décidé pour l'état religieux, il permit qu'elles assistassent à la messe revêtues d'un habit noir, avec un voile sur la tête. C'est ainsi qu'a été formée la congrégation des Filles-de-Notre-Dame, que Pierre Fourrier parvint à établir en corps de communauté, malgré différents obstacles, et dont l'institut fut approuvé par le pape Paul V.

Le zèle du P. de Mathincourt ne se borna pas à sa paroisse; il résolut de réformer sa propre Congrégation, soutenu de l'autorité de l'évêque de Toul, que le pape avoit chargé de travailler à cette réforme. Il s'éleva d'abord quelques difficultés, mais bientôt les efforts du serviteur de Dieu triomphèrent de toutes ces résistances; son entreprise réussit même beaucoup mieux qu'il ne l'avoit espéré, et la réforme, dont quelques maisons particulières avoient donné l'exemple, s'étendit sur tout l'ordre des chanoines réguliers, qui prit alors le titre de *Congrégation de Notre-Sauveur*. Nommé général à la place du P. Guinet, son humilité lui fit croire qu'il n'étoit pas digne d'occuper cette place importante. Forcé, malgré sa répugnance, d'accepter cet emploi, il y déploya toutes les vertus chrétiennes. Sa charité, sa douceur, son humilité, alloient au-delà de toute expression. Suivant le précepte de Jésus-Christ, il pardonnoit généreusement à tous ceux qui le haïssoient ou lui faisoient du mal, et saisissait toutes les occasions de leur rendre des services. Il avoit une dévotion particulière à la Sainte Vierge, qu'il regardoit comme un modèle d'innocence et de pureté; vertu dont l'amour et la pratique commencèrent en lui dès sa plus tendre enfance. Son zèle pour la foi catholique lui suggéroit les moyens les plus propres à l'étendre et à la propager partout, et en particulier parmi les hérétiques. En un mot, sa sainteté étoit telle, que le cardinal de Bérulle, qui conversa avec lui à Nancy, dit publiquement, lorsqu'il fut de retour, que si quelqu'un vouloit considérer d'un coup d'œil toutes les vertus, il n'avoit qu'à aller en Lorraine, où elles étoient réunies en la personne du P. de Mathincourt. Après cela, on ne doit pas s'étonner si Dieu, qui a promis de glorifier ceux qui le glorifieroient, accorda à Pierre Fourrier le don des prophéties et des miracles, qui ne servirent qu'à répandre au loin la réputation qu'il avoit déjà méritée.

La Lorraine ayant été désolée par la guerre, il fut obligé de se retirer en Bourgogne. Il passa deux ans à Grey, et acheva les constitutions des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, destinées à l'instruction des enfants de leur sexe. Se voyant attaqué de la maladie dont il devoit mourir, il laissa dans son testament des avis salutaires aux chanoines réguliers, qu'il avoit si heureusement réformés. Sa mort arriva le 9 décembre 1636. On conserve son corps à Mathincourt. Il a été béatifié le 29 janvier 1730.

(*Extrait de sa Vie.*)

Pratique. La charité est la marque des enfants de Dieu. Aimez-vous les uns les autres, disoit Jésus-Christ à ses disciples; aimez même vos ennemis, et rendez-leur le bien pour le mal; pardonnez-leur. Hélas! que de chrétiens aujourd'hui semblent avoir oublié ce divin précepte!

Prière. Votre amour envers les hommes, ô mon Sauveur, vous a fait descendre du ciel pour les arracher de l'enfer; faites qu'à votre imitation, nous ne négligions rien, lorsqu'il est question de procurer le salut des ames que vous avez rachetées au prix de votre précieux sang, et que vous avez appelées à partager votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.



Sainte Eulalie étoit de Mérida, capitale de la Lusitanie, en Espagne. Issue d'une des meilleures familles d'Espagne, elle fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance, elle fit paroître une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété et un grand amour pour l'état de virginité. Sa gravité, son éloignement pour la parure et les plaisirs du monde, prouvoient qu'elle avoit un désir sincère de mener sur la terre une vie vraiment céleste. Elevée au-dessus des choses créées, elle n'aimoit rien de ce qui flatte les jeunes personnes; sa vertu prenoit chaque jour de nouveaux accroissements. Elle n'avoit encore que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il étoit ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux de l'empire.

Malgré son extrême jeunesse, Eulalie regarda la publication de ces édits comme le signal du combat. Sa mère, inquiète de l'ardeur qu'elle montroit pour le martyre, crut devoir la mener à la campagne. Eulalie s'échappa pendant la nuit; et après beaucoup de fatigues, elle arriva au point du jour à Mérida. Le juge, nommé Dacien, ne fut pas plutôt assis sur son tribunal, qu'elle vint se présenter à lui pour lui reprocher l'impiété dont il se rendoit coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonna qu'elle fût arrêtée. Il employa d'abord les caresses, et lui représenta le tort qu'elle se feroit à elle-même, et la douleur qu'elle causeroit à ses parents, si elle persistoit dans sa désobéissance. Ces moyens étant inutiles, il eut recours aux menaces; et après avoir fait exposer à ses yeux les instruments destinés à la tourmenter, il lui dit qu'elle ne subiroit aucune torture, si elle vouloit prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens.

Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisseroit pas séduire, renversa l'idole, et foula aux

pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Prudence, qui naquit en 348, et que l'on a toujours regardé comme le plus savant des poètes chrétiens, ajoute qu'elle cracha au visage du juge. On ne pourroit excuser cette action, qu'en disant que la Sainte étoit très jeune, que la véhémence de son zèle ne lui laissoit point assez de réflexion, et qu'elle agit ainsi par la crainte des piéges qu'on lui tendoit. Deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appeloit trophées de Jésus-Christ les plaies qu'on lui faisoit. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle soutint cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. La neige, qui tomba en abondance, couvrit son corps, qu'on avoit laissé dans le Forum: circonstance qui prouve que notre Sainte souffrit en hiver, on croit que ce fut au mois de décembre de l'an 304. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre. On bâtit depuis en cet endroit une magnifique église, et ses reliques furent placées sous l'autel; elles y étoient dans le quatrième siècle, lorsque Prudence composa son hymne en l'honneur d'Eulalie. Cet auteur assure qu'on venoit la vénérer de toutes parts, et qu'Eulalie, placée auprès du trône de Dieu, voyoit ceux qui lui adressoient des prières, et leur faisoit ressentir les effets de sa protection. Il ne faut point confondre notre sainte Martyre avec sainte Eulalie de Barcelone, dont parlent Adon, Usuard, etc.

Pratique. Une bonne éducation est la chose la plus avantageuse que les pères et mères puissent donner à leurs enfants. La jeune Eulalie renonça de bonne heure aux pompes, aux vanités du monde, et elle fuit les vains ajustements. Que les femmes et les filles chrétiennes apprennent d'elle à suivre les règles de la modestie; qu'elles considèrent qu'elles ne peuvent légitimement relever par de frivoles ornements l'éclat d'une beauté qui peut souvent devenir un piége; qu'elles se souviennent que, pour être vraiment chastes, il ne faut pas donner lieu aux autres de concevoir des désirs contraires à cette vertu. La chasteté, dit Tertullien, est une vertu dont on doit être tellement rempli, que l'abondance en découle de l'ame jusque sur l'habit.

Prière. Seigneur, rendez-nous participants de cette ardente charité qui remplit d'un courage si extraordinaire sainte Eulalie. Faites que cette charité divine consume notre cupidité, et qu'elle nous dispose à souffrir avec soumission tout ce qui peut servir à nous purifier de nos péchés, et nous conduire à vous. Ainsi soit-il.



Saint Damase est né à Rome, suivant les plus exacts historiens et les plus habiles critiques. Nous savons d'ailleurs peu de chose sur sa famille et la première éducation qu'il reçut; mais ses écrits en prose et en vers, sur des sujets dignes de sa tendre piété et de son zèle pour la gloire de la religion, prouvent, par leur élégance et leur variété sur l'histoire et la doctrine de l'évangile, que saint Damase eut une érudition profonde et cultivée. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut diacre et prêtre de l'église paroissiale de Saint-Laurent à Rome. Damase exerça les fonctions du saint ministère dans la même église, et vécut toujours dans une parfaite continence, suivant saint Jérôme. Il étoit archidiacre de l'Eglise romaine, lorsque le pape Libère fut exilé par Constance à Berée, en 355. Il l'accompagna jusqu'au lieu de son exil, et revint peu de temps après à Rome. Le pape Libère étant mort, le 24 septembre 366, saint Damase, alors âgé de soixante ans, fut élu pour son successeur.

Un prêtre nommé Ursin, furieux de ce que Damase lui avoit été préféré, ameuta le peuple, qui s'assembla dans la basilique Libérienne, et engagea Paul, évêque de Tibur, à ordonner Ursin évêque de Rome. Cette ordination sacrilége et schismatique le fit bannir de Rome par le préfet Juventius. Il y eut une espèce de sédition; on en vint aux mains entre les catholiques et les schismatiques, et cent trente-sept personnes furent tuées. Saint Damase, pendant toute cette tempête, ne cessa de prier pour son peuple, et de faire tous ses efforts pour ramener à la paix et à l'unité tous les dissidents. Dieu bénit son zèle; les partisans d'Ursin se convertirent et se soumirent à notre saint Pontife, dont l'élection fut déclarée canonique dans un concile tenu à Aquilée en 381. Ce concile confirma sur ce point la décision de celui qui avoit été tenu à Rome trois ans avant pour éteindre le schisme.

L'empereur Valentinien adressa au pape la loi pour réprimer l'ambition et la vie peu régulière des ecclésiastiques. Saint Damase ne négligea rien pour la faire exécuter; mais son zèle parut surtout pour arrêter les progrès de l'arianisme. Valens, empereur d'Orient, favorisoit cette hérésie; elle étendoit ses ravages en Occident jusqu'à Milan, et dans la Pannonie. Damase assembla un concile à Rome, où Ursace et Valens, évêques ariens, furent déposés, et après eux, Auxence de Milan. Le schisme de l'Eglise d'Antioche, dont le saint évêque Eustathe, banni par les ariens, avoit été remplacé par Mélèce, mais que les catholiques ne voulurent pas reconnoître, occupoit notre Saint. Il travailla à rétablir la paix de cette Eglise célèbre; et il eut la consolation de voir la charité réunir enfin les évêques d'Orient et d'Occident.

Peu de temps après, il assembla un concile à Rome, à la tête duquel on condamna l'hérésie d'Apollinaire. Il reçut à Rome saint Epiphane et saint Paulin d'Antioche, que saint Jérôme accompagna. Le pape retint ce dernier auprès de lui en qualité de secrétaire, et le chargea de répondre aux consultations qu'on lui adressoit de toutes parts. Ce saint docteur fait les plus grands éloges de Damase en plusieurs endroits de ses ouvrages; il l'appelle dans une de ses lettres, « un homme excellent en vertus, incomparable en talents, savant dans les » divines écritures, un docteur vierge d'une Eglise vierge. » Théodoret et d'autres savants ont parlé avec admiration de la constance de saint Damase pour maintenir la pureté de la foi dans l'univers catholique. Ils ont célébré l'innocence de ses mœurs, sa profonde humilité, sa charité pour les pauvres, son zèle à décorer les lieux saints, sur-tout les tombeaux des Martyrs. Il occupa le saint-siège pendant dix-huit ans et deux mois, et mourut à Rome à l'âge de près de quatre-vingts ans, le 10 décembre 384.

Pratique. Les sciences et le succès d'une érudition sage et variée, sont sans doute des avantages que, dans plusieurs états, méritent l'application de l'étude et l'assiduité des exercices qui développent les plus estimables talents; mais apprenons des saints docteurs que, si nous n'étudions, comme eux, pour une fin digne d'un chrétien, et ne sanctifions pas nos études par la prière, nous ne retirons de ce travail pénible, et presque aussi long que la vie, aucun fruit pour l'éternité.

Prière. C'est de vous seul, Seigneur, que nous pouvons apprendre toute vérité; donnez-nous les lumières pour en étudier les oracles dans vos saints livres, et faites-nous la grâce d'en suivre les maximes saintes, dans nos désirs, nos actions et nos pensées. Ainsi soit-il.



Vers le milieu du treizième siècle, si mémorable pour la Provence, à cause de l'importance des événements politiques, on vit, par un contraste aussi singulier qu'honorable pour la religion, la fille de l'un des plus illustres barons qui entouroient le dernier des Bérenger, annoncer, dès l'âge le plus tendre, sa vocation pour la retraite, les bonnes œuvres et la piété; on la vit, du sein de la cour chevaleresque et brillante des princes de la maison d'Aragon, se dérober aux séductions du monde, et ensevelir sa beauté et ses charmes dans le silence d'un cloître, pour ne plus songer qu'à la couronne virginale qui l'attendoit dans le ciel.

Telle est, en peu de mots, l'histoire de sainte Roseline de Villeneuve, née au château des Arcs, demeure de sa famille, vers l'an 1253, au mois de mai, selon la tradition perpétuée jusqu'à nous. Elle devoit le jour à Arnaud II, sire des Arcs et de Trans, et à Sibille d'Usès, de la maison de Sabran. De nombreux prodiges signalèrent sa naissance, et firent pressentir sa future destinée.

Sœur d'Hélion de Villeneuve, devenu dans la suite grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes; cousine germaine de saint Elzéar de Sabran, et de sainte Delphine de Signe, dame de Puymiche, son épouse, qu'elle précéda de plus de vingt ans dans la carrière de la vie, et à qui sans doute elle servit d'exemple, la jeune Roseline reçut au milieu de sa famille une éducation toute chrétienne; elle fut élevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans dans l'innocence la plus pure, et dans une foi fervente qui se manifestoit sans cesse par un penchant irrésistible vers la retraite.

Combattus entre leur tendresse et leur piété, ses parents ne crurent pas devoir s'opposer à une vocation qui sembloit surnaturelle. Roseline entra, de leur aveu, dans le monastère de la Celle-Roubaud, fondé par Diane de Villeneuve, sa tante, et enrichi des bienfaits de sa maison. Ce monastère, soumis à la règle des chartreux, étoit situé à deux lieues de Draguignan, diocèse de Fréjus, et prenoit son nom d'un solitaire appelé Roubaud, qui y avoit bâti une cellule peu d'années auparavant. Ce fut entre les mains de la prieure ou abbesse, sa tante, que Roseline proféra le vœu de vivre et de mourir dans l'ordre de saint Bruno.

Les chroniques et légendes de Provence ne tarissent pas en éloges sur les exemples angéliques que la novice religieuse donnait de la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et surtout de cette charité inépuisable dont elle avait, en quelque sorte, contracté le besoin avant de quitter la demeure de ses aïeux : elle était telle, que dans l'intérêt de sa santé, son père se crut obligé de lui défendre de porter elle-même ses aumônes et des secours aux indigents, souvent éloignés de sa résidence. Suivant une tradition accréditée et répétée d'âge en âge, le sire de Trans ayant rencontré sa fille, un jour qu'elle allait distribuer du pain aux malheureux, « Roseline, lui » dit-il, qu'avez-vous dans votre tablier ? — Mon père, ce sont des fleurs, » répondit la vierge, et elle lui montre en effet plusieurs touffes de roses épanouies, et répandant un suave parfum. Émerveillé de ce miracle, le baron de Trans se prosterna aux genoux de sa fille ; et l'on croit que, dès cette époque, il ne s'opposa plus au désir qu'elle témoignoit de prendre le voile.

Roseline fut nommée, en 1288, à l'âge de vingt-cinq ans, diaconesse du monastère de la Celle-Roubaud ; et en 1310, à la mort de sa tante, Bejon, général de l'ordre des Chartreux, l'éleva à la dignité de prieure.

Placée à la tête du monastère, Roseline redoubla de zèle pour la religion, et édifia, par sa conduite, la Provence entière : d'une indulgence à toute épreuve avec les [illegible]res, elle était pour elle d'une extrême rigueur, qui la tenait continuellement dans le jeûne, les prières et les austérités. Elle se consacra spécialement à soigner les pauvres malades, et l'on invoquoit le secours de ses prières dans les grandes calamités. On attribua, entre autres, à son intercession l'extinction de l'hérésie des Albigeois, et la délivrance de son frère Hélion, chevalier de Rhodes, prisonnier des infidèles.

Enfin, après une vie pleine de bonnes œuvres, Roseline eut la révélation du jour de sa mort, qu'elle annonça avec joie à sa communauté réunie. Marguerite de Villeneuve, sa nièce, religieuse du même ordre, qui l'assista dans ses derniers moments, crut voir apparoître saint Bruno et saint Hugues, évêque de Lincoln, suivis d'une troupe d'anges et de saints, qui enlevèrent l'ame de Roseline vers la céleste demeure, le 17 janvier 1329 ; elle étoit âgée de 66 ans.

Afin de satisfaire aux vœux des innombrables fidèles qui affluoient de toutes parts pour voir encore une fois Roseline, baiser ses mains et invoquer sa protection, l'inhumation de son corps fut retardée de trente jours, sans qu'on y remarquât le moindre signe de décomposition. Il se manifesta une foule de miracles durant cette époque, et ensuite dans le cimetière claustral, lorsque les restes de la Sainte y furent transférés. Cinq ans après elle en fut retirée pour être ensevelie dans le tombeau de sa famille, érigé dans l'église du monastère. Son corps fut alors trouvé encore tout entier, et sans altération. Cette translation eut lieu le 11 juin 1334, en présence d'Elzéar de Villeneuve, évêque de Digne, frère de Roseline.

Dix ans plus tard elle fut exhumée une seconde fois, et l'on admira encore la conservation surnaturelle de son corps. Enfin, en 1360, Hugues Harpajon, évêque de Marseille, assista à une troisième translation de ses précieux restes, qui furent exposés à la vénération publique dans une châsse d'argent.

L'ordre général des Chartreux a solennellement reconnu le culte de la bienheureuse Roseline, en l'adoptant pour sa patrone, et en faisant célébrer sa fête le 16 octobre de chaque année. On l'observoit le même jour dans le diocèse de Fréjus, et le bréviaire contenoit la vie et l'histoire des bonnes œuvres de la Sainte dans l'ancien monastère, possédé pendant 130 ans par les religieux de Saint-François, et dont il n'existe plus aujourd'hui que l'église. Il étoit situé dans un endroit solitaire, entouré de collines boisées, et arrosé de sources limpides qui y entretenoient la verdure et la fraîcheur. Le souvenir de Roseline y attire encore beaucoup de fidèles qui viennent célébrer sa fête, le second jour de la Pentecôte.

Pratique. Les hommes épris de l'amour du monde, qui négligent le service de Dieu, pour s'attacher à la poursuite des honneurs, des louanges et des biens de la terre, sont très éloignés de la possession du souverain bien. Ce qu'ils cherchent avec tant d'empressement est non-seulement vain, frivole, périssable, mais encore dangereux. Ils se trompent et s'abusent eux-mêmes, puisqu'il n'y a rien de solide et d'assuré dans leurs biens, et que tous les jours ils approchent de la mort et du jugement de Dieu.

Prière. Délivrez-moi, Seigneur, des embarras qui m'empêchent de méditer sur les biens promis à vos élus. Inspirez-moi le goût de la retraite, du silence et de la prière, puisque ce sont autant de moyens de me rapprocher de vous, qui êtes mon souverain bien, mon unique félicité. Ainsi soit-il.



SAINTE LUCE, la gloire de l'église de Sicile, sortoit d'une famille noble et riche de la ville de Syracuse. Elle eut le bonheur d'être élevée dans la religion chrétienne. Son père étant mort lorsqu'elle étoit encore enfant, sa vertueuse mère eut soin de lui inspirer les plus vifs sentiments de piété; et ces premières impressions, que la grâce fit fructifier, opérèrent dans son cœur de merveilleux effets. Luce n'avoit de goût que pour la vertu, et elle promit à Dieu, dans un âge encore tendre, de garder une virginité perpétuelle; mais elle tint ce vœu secret; et sa mère, qui n'en avoit aucune connoissance, lui ayant proposé quelque temps après un établissement, notre Sainte employa d'abord tous les moyens pour empêcher l'exécution de ce projet. Sur ces entrefaites, sa mère tomba malade d'un flux de sang, qui la fit beaucoup souffrir, et qui dura quatre ans. Inutilement les médecins employèrent toutes les ressources de l'art pour la guérir. Luce, affligée du triste état de sa mère, lui conseilla d'aller à Catane, pour y demander sa guérison au Seigneur, sur le tombeau de sainte Agathe. Elle l'y accompagna; et après avoir toutes deux uni leurs prières, elles furent exaucées.

Ce fut alors que notre Sainte découvrit à sa mère le dessein où elle étoit de faire à Dieu, comme sainte Agathe, le sacrifice de sa virginité. Sa vertueuse mère, pénétrée de reconnoissance de la grâce qu'elle venoit de recevoir, et touchée du désir de sa fille, qui ne désiroit que de se consacrer toute entière à Dieu, lui donna son consentement pour suivre sa généreuse et sainte résolution. Peu de temps après, le jeune homme auquel Luce avoit été destinée, ayant appris qu'elle vouloit rester vierge, et qu'elle vendoit ses biens pour en donner le prix aux pauvres, entra dans une grande fureur; il l'accusa d'être chrétienne devant le gouverneur Paschase. La persécution de Dioclétien ravageoit alors le troupeau de Jésus-Christ

Le juge ne tarda pas de condamner la Sainte à être exposée dans un lieu de prostitution; mais Dieu veilla sur sa pudeur, et personne n'osa y porter atteinte. Les tourments qu'on employa de suite pour vaincre sa constance, furent également sans succès. On la remit en prison toute couverte de plaies, et elle y mourut vers l'an 304. Sainte Luce, dont le nom a été

inséré dans la liturgie du saint sacrifice de la messe, comme une des plus illustres vierges et martyres, est honorée depuis bien des siècles dans toute l'Eglise catholique.

Pratique. Toute la suite de la vie dépend beaucoup de la première éducation donnée par les parents chrétiens, et soutenue de leurs pieux exemples. Les enfants imitent tout, et si l'on ne montre que des actes de vertus à portée de leur âge, ils s'accoutumeront peu à peu à se vaincre pour les pratiquer. Sainte Lucie auroit bien plus d'imitatrices, si les mères chrétiennes étoient moins sensuelles et moins livrées au luxe et à la vanité. Quel compte à rendre à Dieu, pour tant d'ames perdues par la faute des pères et des mères!

Prière. Inspirez, Seigneur, aux parents chrétiens ce vrai amour pour leurs enfants, afin qu'ils leur procurent, par une éducation vigilante et pieuse, le seul moyen d'être heureux, en réprimant leurs passions, et gardant votre loi pour vivre dans l'exercice des vertus qui sanctifient sur la terre, et que vous couronnerez dans le ciel. Ainsi soit-il.

SAINTE REINE, MARTYRE.

L'illustre martyre qui, par une ame grande et un courage au-dessus de son sexe, a égalé la noblesse de son nom, étoit originaire d'Alise en Bourgogne. Elle perdit sa mère en naissant : Clément, son père, étoit fort distingué par sa noblesse et par ses biens, il se faisoit un mérite de son attachement au paganisme. La jeune Reine eut le bonheur d'être confiée à une femme vertueuse et chrétienne, qui la fit baptiser, et qui l'éleva dans les principes de notre sainte religion. Elle lui donna une si grande idée du bonheur des martyrs, que l'enfant ne désiroit rien tant que de donner sa vie pour son Dieu. Son père l'ayant rappelée auprès de lui, s'aperçut qu'elle étoit chrétienne; il conçut tant d'aversion pour elle, qu'il la méconnut pour sa fille et la renvoya. Reine retourna chez cette femme qui l'avoit élevée et qui la reprit avec grande joie. Plus la jeune Reine croissoit en âge, plus elle se faisoit aimer, non pas tant par sa grande beauté que par sa modestie et ses autres vertus. Obligée de garder les troupeaux, elle choisissoit les lieux les plus déserts afin d'échapper à la vue des hommes et de s'occuper librement de Jésus-Christ, qu'elle avoit pris pour époux.

Olibre, gouverneur des Gaules pour l'empereur Dèce, passant par Alise, vit la jeune Reine, sa beauté le frappa, il se la fit amener; il lui déclara qu'il vouloit l'épouser, et qu'elle seroit la première dame des Gaules. J'ai pris Jésus-Christ pour mon époux, lui répondit la jeune fille, et je lui serai fidèle. Il n'y eut pas de flatteries, de promesses, de menaces, que le gouverneur ne mît en usage pour la séduire; mais elle fut inébranlable. Outré de son refus, il ordonne qu'on la mette en prison; on en confie le soin à son père. Ce père barbare la fit attacher par deux chaînes aux murs du cachot; elle ne pouvoit ni se remuer ni se coucher, et demeura pendant un mois dans cette cruelle situation. Elle bénissoit le Seigneur et le remercioit de la grâce qu'il lui faisoit de souffrir pour son amour. Elle reparoît devant Olibre, qui la trouve encore plus aimable; il fait de nouvelles, mais inutiles instances. On la déchire à coups de fouets et on la remet au cachot par ses ordres. Le lendemain, elle reparoît devant lui, sa beauté lui semble plus éclatante que jamais: Ne sacrifieriez-vous pas à nos Dieux, lui dit-il; non, repartit la courageuse Reine, je ne sacrifierai qu'à Jésus-Christ, qui a donné pour moi sa vie, et je m'estimerois trop heureuse de répandre mon sang pour lui. Olibre, confus de se voir vaincu par une jeune fille de quinze ans, lui fait infliger les plus affreux tourments: le courage invincible avec lequel elle les endure, procure la conversion d'un grand nombre de personnes. Le tyran voyant ses efforts inutiles, devient plus furieux et lui fait trancher la tête. Le concours des peuples qui venoient réclamer son intercession sur son tombeau, a fait bâtir une ville qui porte son nom.

Pratique. Combien de triomphes ne remporte pas sainte Reine! Loin d'étaler les charmes de sa beauté, elle cherche les lieux écartés pour n'être pas vue des hommes. Loin d'aspirer aux grandeurs du siècle, elle refuse une alliance qui l'auroit rendue la première des Gaules; et plutôt que de manquer à son divin époux, elle souffre avec joie les tourments les plus inouis. Faut-il s'étonner si Dieu se plaît à manifester sa sainteté par un nombre infini de miracles qui s'opèrent dans tous les lieux où on l'invoque? Ne nous contentons pas d'admirer les prodiges de force et de grâces qui paroissent dans cette incomparable sainte: étudions ses vertus, faisons-en nos délices, pour avoir part à sa gloire.

Prière. Seigneur, qui avez fait paroître tant de force en sainte Reine, faites qu'en implorant son intercession, nous imitions ses vertus pour partager ses mérites et participer au bonheur dont elle jouit dans le Ciel. Ainsi soit-il.



Spiridion ou Spyridon, était de Chypre; il se maria, et eut une fille, nommée Irène, laquelle resta vierge toute sa vie. Il étoit berger, et retraçoit dans sa vie la simplicité des patriarches; aussi Dieu la combla-t-il des grâces les plus extraordinaires. Nous lisons dans Sozomène, qui écrivoit au commencement du cinquième siècle, que des voleurs étant venus la nuit pour enlever une partie de son troupeau, ils furent arrêtés par une main invisible, qui ne leur permit ni d'exécuter leur dessein, ni même de s'échapper. Saint Spiridion, qui les trouva le matin dans cet état, pria pour eux, et leur obtint la liberté. Il les exhorta avec zèle à changer de vie, leur donna à chacun un mouton, en leur disant qu'il leur auroit accordé ce qu'ils désiroient, s'ils le lui eussent demandé.

Spiridion sanctifioit sa vie par la prière et la pénitence; ses austérités augmentoient encore pendant le saint temps de carême : toute sa famille en observait le jeûne. Pour lui, il passoit quelquefois plusieurs jours sans prendre de nourriture, Il arriva que, dans ce saint temps, un voyageur fatigué se présenta chez lui, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec la plus grande charité; mais ne se trouvant ni pain, ni farine dans sa maison, il se mit en prière, après laquelle il dit à sa fille de faire cuire un peu de lard qu'il y avoit encore dans la maison. Quand il fut prêt, il exhorta son hôte à en manger, et commença le premier, pour lui donner l'exemple. Comme le voyageur s'en excusoit, en disant qu'il étoit chrétien, Spiridion lui dit, pour le rassurer, qu'il n'y avoit point de mets impurs de leur nature, et qu'il étoit des occasions où l'on pouvoit être dispensé de la loi du jeûne. La sainteté de Spiridion lui avait acquis une si grande réputation, qu'il fut élu évêque de Trémythonte, ville située sur le bord de la mer, près de Salamine.

Dans ce nouvel état, il continua son même genre de vie, et sut allier les fonctions du ministère pastoral du salut des ames, avec les travaux de la campagne. Son diocèse, il est vrai, étoit fort petit, et ceux qui l'habitoient, presque tous pauvres, dont plusieurs étoient encore idolâtres; mais ceux qui professoient le christianisme, menoient une vie fort régulière. Le saint Evêque partageoit son revenu entre les pauvres, et l'entretien de son église et le juste

nécessaire de sa maison; encore prenoit-il sur cette dernière portion de quoi pouvoir prêter à ceux qui se trouvoient dans des besoins imprévus. Il confessa la foi durant la persécution de Maximilien Galère, et fut un des confesseurs à qui on arracha l'œil droit, et qui eurent le jarret gauche coupé, avant d'être envoyés aux mines. Il assista au premier concile général de Nicée, et l'on l'y distingua parmi les autres prélats qui avoient eu l'honneur de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Ce fut vers ce temps que mourut Irène sa fille, sans avoir donné connoissance du lieu où elle avoit déposé une chose précieuse qui lui avoit été confiée. La personne à qui la chose appartenoit vint la demander au saint Evêque qui, ne sachant où pouvoir trouver ce qu'on lui demandoit, alla prier sur le tombeau d'Irène, et y connut par révélation le lieu du dépôt de la chose précieuse. Ce saint prélat, sans avoir fait de longues études des lettres humaines, avait acquis une connoissance des divines Ecritures. Il assista au concile de Sardique en 347, dans lequel il se déclara hautement en faveur de saint Athanase, et mourut peu de temps après.

Pratique. La parole de Dieu dans la bouche d'un chrétien, mais plus encore dans celle des ministres de l'Evangile, n'est jamais sans succès, quand celui qui parle est un saint. Le savant peut quelquefois convaincre, mais il n'y a d'ordinaire que les Saints qui touchent et qui convertissent. Le bon exemple est d'ailleurs si persuasif, qu'il laisse sans excuse tout ce qui s'oppose à la vertu. Plus celui qui exhorte en instruisant est reconnu pour un disciple de l'Evangile, plus il a d'autorité sur les esprits et sur les cœurs.

Prière. Sanctifiez, Seigneur, en prévenant de votre grâce, tous ceux qui, par état ou par le zèle de la vraie charité, sont obligés de servir de modèle aux autres, afin qu'ils puissent avec succès les ramener ou les diriger dans les voies de la justice, qui conduisent à vous. Ainsi soit-il.

SAINT HONORÉ, ÉVÊQUE D'AMIENS.

Ce saint évêque est beaucoup mieux connu par son culte que par son histoire. Nous savons cependant qu'il est né de parents illustres, à Leport, bourg dans le Ponthieu, et que sa vertu et sa capacité le firent élever sur le siége épiscopal de la ville d'Amiens : il gouverna cette église avec beaucoup de réputation, sous le règne de deux rois enfants, Clotaire II et Childebert II. Il mourut vers le commencement du septième siècle, après s'être sacrifié par toutes sortes de bonnes œuvres dans sa vie privée et dans l'épiscopat : il eut pour successeur saint Sauve. Son corps fut enterré dans le lieu de sa naissance, où il étoit mort.

Il ne demeura dans ce lieu jusqu'au neuvième siècle, que pour le soustraire aux ravages des Normands. On le transporta dans la ville d'Amiens ; son culte y est devenu depuis fort célèbre : on en sépara la tête pour la donner à la chartreuse d'Abbeville, qui possède cette précieuse relique. On voit encore, à Paris, une église très-ancienne, bâtie sous le nom de notre Saint ; elle est occupée par des chanoines qui forment aujourd'hui un beau et opulent chapitre. Elle possède une portion des vraies reliques de saint Honoré, que le jour de sa fête on expose à la vénération des Fidèles.

Pratique. Les Saints dont la vie nous est moins connue ne sont pas ceux dont la sainteté soit moins grande, moins certaine, moins vénérable. L'Eglise, qui ne peut se tromper dans les jugements qu'elle porte sur leurs mœurs en autorisant leur culte, nous offre le secours de leur protection : il doit nous suffire qu'elle les ait déclarés Saints pour que nous puissions les prier avec confiance. Si saint Honoré n'eût pas mené une vie vraiment sainte, certainement après sa mort son culte ne se seroit pas si accrédité et si constamment soutenu : Dieu est trop sage, trop juste, pour permettre que nous rendions de continuels hommages à quelqu'un qui ne les auroit pas mérités. La célébrité et la perpétuité du culte de notre saint évêque d'Amiens nous garantissent donc la sainteté de sa vie, quoique l'histoire ne nous en ait transmis aucun fait particulier.

Prière. Seigneur, que ce soit pas en vain que nous employons auprès de vous l'intercession de saint Honoré ; accordez-nous les grâces de salut que nous le prions de vous demander pour nous, afin de partager avec lui votre gloire. Ainsi soit-il.



Eusèbe étoit né dans l'île de Sardaigne, où sa famille tenoit un rang considérable. Ses parents l'élevèrent dans la religion chrétienne, dont il faisoient profession. On prétend que son père mourut en prison pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution de Dioclétien.

Restitude, sa mère, l'amena à Rome après la mort de son père. Il y fut instruit dans les lettres, et admis dans le clergé de Rome par le pape saint Sylvestre, qui le fit lecteur. Il fut ensuite ordonné prêtre par le pape saint Marc, successeur de saint Sylvestre, et sous le pontificat de saint Jules, il vint à Verceil, ville de Piémont, dont il fut ordonné évêque.

Saint Ambroise nous apprend qu'il fut le premier dans l'Occident, qui joignit la vie cléricale à la vie monastique. Ses clercs vivoient en effet en communauté comme des religieux; ils pratiquoient les mêmes règles et les mêmes austérités.

Après le concile de Nicée, Eusèbe défendit avec courage la foi catholique et la cause d'Athanase contre les Ariens, que l'empereur Constance favorisoit ouvertement. Il se rendit au concile de Milan, après avoir écrit à ce prince et aux prélats du concile, que lorsqu'il seroit arrivé il feroit tout ce qui lui paroîtroit juste et agréable à Dieu. Les légats qui assistoient au concile, l'avaient prié de venir dissiper les artifices des Ariens et résister à Valens, qui étoit alors un de leurs principaux chefs, comme avoit fait saint Pierre à l'égard de Simon le Magicien.

Arrivé à Milan, il se rendit au concile avec les trois légats du pape, et dès qu'il fut entré, on lui proposa de souscrire à la condamnation d'Athanase. Il répondit qu'il falloit commencer par souscrire au symbole de Nicée, afin de s'assurer de la foi des évêques, parce que quelques-uns d'eux étoient infectés d'hérésie. L'empereur, irrité de sa fermeté, l'exila à Scytopolis en Palestine; il partit aussitôt pour se rendre au lieu de son exil, et comme l'hérésie d'Arius s'étoit répandue dans ces contrées, il travailla avec succès à la combattre. Il y souffrit beaucoup de la part des Ariens, mais il soutint leur persécution avec une patience héroïque. Ces hérétiques le tinrent enfermé quatre jours dans une maison, sans permettre qu'on lui apportât à manger. On apporta contre lui toutes sortes de violences, et les Ariens ne pouvant souffrir sa présence, le firent reléguer en Cappadoce, d'où il fut

encore envoyé dans la Basse-Thébaïde ; ce fut son troisième exil, qu'il ne finit qu'à la mort de l'empereur Constantin, l'an 361.

Il revint dans les Gaules, où il lia une amitié très étroite avec saint Hilaire de Poitiers, et ils travaillèrent ensemble à confondre l'arianisme. On ne sait pas précisément l'année de la mort de saint Eusèbe, mais on croit qu'il fut martyrisé par les Ariens, vers l'an 370.

PRATIQUE. A l'exemple des saints docteurs qui ont défendu la foi par leur zèle et leurs lumières, tous ceux qui le peuvent doivent prendre un intérêt constant à la défense de la doctrine de l'Eglise ; mais pour se préserver de l'orgueil, de la *science qui enfle*, comme s'exprime saint Paul, il faut que la foi soit humble, et toujours soumise à l'enseignement de l'Eglise, dans ce sens où saint Augustin disoit de lui : « Je peux tomber dans « l'erreur, mais je ne serai jamais hérétique, parce que j'obéirai toujours à l'Eglise. »

PRIÈRE. Votre Eglise, Seigneur, *est la colonne de la vérité*, et soutenue par votre main, elle est inébranlable. Inspirez-nous toujours la docilité pour l'écouter et observer ses lois, en contribuant par votre secours au succès de son zèle pour le salut de tant de pécheurs. Ainsi soit-il.

SAINT ZACHARIE, PAPE.

L'INTÉGRITÉ des mœurs accompagnée de l'humilité, de la douceur, est capable de gagner les esprits les plus féroces et les plus aigris. La conduite du saint pape que l'Eglise révère en ce jour, confirme cette vérité. Zacharie étoit originaire de Grèce, et passa en Italie vers l'an 714, dans le temps que ce pays étoit en proie à la fureur des princes Lombards. Ce saint prêtre, qui réunissoit une grande intégrité de vie à la science la plus sublime, sut gagner les cœurs par les charmes de sa douceur. Après la vacance du siége de Rome par la mort de Grégoire III, tous jetèrent les yeux sur notre Saint pour le remplir.

Ce saint pape commença par remettre l'ordre dans ses affaires publiques ; ensuite il donna toute son attention à rétablir la discipline de l'Eglise dans son premier état. Il écrivit une lettre à Luitprand, Roi des Lombards, en des termes qui lui gagnèrent son cœur. Il alla ensuite le trouver, accompagné des principaux de son clergé. Ce prince, touché de démarches si prévenantes, lui rendit les honneurs extraordinaires. Le fruit que le saint Pape tira de la paix qu'il conclut avec Luitprand, et qu'il renouvella avec Rachis, son successeur, fut la réforme des peuples et le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Notre Saint ne borna pas son zèle en Italie; il envoya en Allemagne et dans le Nord des missionnaires qui firent des conquêtes à Jésus-Christ.

Ce ne fut pas la seule consolation qu'eut notre Saint. Il vit éclater deux de ces prodiges de la grâce, qui donnent tant de satisfaction aux hommes vertueux qui en sont témoins. L'un parut en la personne de Rachis, Roi des Lombards, qui quitta le trône pour embrasser la pénitence. Il lui donna lui-même l'habit de religieux au Mont-Cassin. Sa femme et sa fille eurent le courage de l'imiter. L'autre fut en la personne du prince Carloman, duc des François, qui partageoit la puissance royale avec Pepin, son frère, et qui renonça à ces honneurs pour s'enfermer dans le même monastère. Ce saint pape, qui savoit si bien détromper les autres sur la fragilité des grandeurs mondaines, fit toujours paroître pour elles un grand mépris. Occupé à méditer l'excellence du bien du ciel, il tâchoit d'inspirer aux autres l'idée qu'il en avoit lui-même. L'auguste qualité de vicaire de Jésus-Christ ne lui servoit qu'à animer son zèle pour inspirer l'amour de son divin maître. Ce fut sa grande, ou, pour mieux dire, son unique occupation qui ne cessa qu'avec sa vie. Il mourut le 3 mars 752, plein de mérites et de vertus, et l'Eglise a fixé le 15 mars, jour de sa sépulture, pour les honorer.

PRATIQUE. Il faut que la vertu d'humilité et de douceur soit bien agréable aux yeux de Jésus-Christ, puisqu'il la recommande si particulièrement, et qu'il veut qu'on apprenne de son exemple à la pratiquer. Aussi voit-on que ceux qui la possèdent se gagnent tous les cœurs : de là cet ascendant que le saint pape Zacharie prenoit sur les esprits. A quoi tient-il que nous ne nous étudions à acquérir une vertu si précieuse aux yeux de Dieu et si agréable à ceux des hommes ? Sera-ce donc toujours en vain que nous aurons devant nous des modèles de sainteté? Ah! que nous sommes coupables et que nous serons punis de ne les pas suivre!

PRIÈRE. Seigneur, qui nous dites : Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur, faites, par l'intercession de saint Zacharie, que nous acquérions cette vertu pour nous rendre agréables à vos yeux et vous gagner les cœurs de nos frères, Ainsi soit-il.



Saint Adon, né vers l'an 800, étoit d'une des familles les plus riches et les plus nobles du Gâtinois, au diocèse de Sens. Ses parents, qui étoient très religieux, le formèrent à la piété dès son enfance. Ils le mirent dans le monastère de Ferrières, afin qu'il y apprît en même temps les sciences et les saintes maximes du christianisme. Doué d'un esprit vif et d'un bon jugement, il joignoit à ces heureuses dispositions une grande docilité et l'amour le plus fervent pour la religion. Ses progrès dans les lettres, et plus encore dans la perfection des vertus, firent bientôt l'admiration de ses condisciples et la satisfaction de ses maîtres. Quelques-uns de ses jeunes amis, plus livrés à l'esprit du monde, voulurent, en applaudissant à ses talents, lui inspirer le goût des honneurs et des plaisirs du monde, en lui vantant tous les avantages qu'il pouvoit se promettre de son mérite et de sa haute naissance; mais il vit le piége que le démon lui tendoit, et sentit le danger du parti qu'on lui proposoit. Pour rompre entièrement avec le monde, et se consacrer sans retour au service de Dieu, il prit l'habit dans le monastère de Ferrières.

Il était encore jeune, lorsque Marcuard, abbé du monastère de Prom, le demanda pour enseigner les saintes Lettres à ses religieux. Adon, en inspirant l'amour de l'étude à ses disciples, leur apprenoit en même temps à éviter l'écueil où la science conduit quelquefois, et à profiter, pour leur sanctification, des connaissances qu'ils acquéroient. Son objet principal étoit de faire de vrais serviteurs de Dieu; mais il plut au Ciel de l'éprouver, pour perfectionner sa vertu. L'abbé Marcuard étant mort, notre Saint fut renvoyé de Prom, après y avoir essuyé la calomnie, et jusqu'à des outrages. Il profita de sa liberté pour aller à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres, et passa cinq ans dans cette ville, d'où il se rendit à Ravenne.

Il travailla, pendant le sejour qu'il y fit, à quelques ouvrages théologiques, quitta l'Italie, et vint à Lyon, où il s'arrêta quelques temps. Retenu par saint Remi, archevêque de cette ville, qui, après avoir obtenu le consentement de l'abbé du monastère de Ferrières, de qui dépendoit saint Adon, le chargea du soin de la paroisse de Saint-Romain, près de Vienne. Le siège épiscopal de cette ville étant devenu vacant, notre Saint fut élu pour le remplir. On le sacra au mois de septembre de l'an 860, et le pape Nicolas lui envoya le pallium.

Adon ne changea rien à sa première manière de vivre. Il conserva la même humilité, la même modestie, le même amour pour la mortification; il annonçoit avec un zèle infatigable les vérités du salut. Son clergé, dont il étoit le modèle, étoit un des objets de sa plus grande sollicitude; il exigeoit qu'il réunît à la science nécessaire, toutes les vertus qui doivent caractériser les bons ministres de l'Eglise : aussi n'admettoit-il aux saints ordres que ceux qu'il avoit long-temps éprouvés et examinés. Il fit de sages réglements pour la décence du culte public, et d'autres pour la réforme des mœurs parmi son peuple. Sa vie, toujours austère, ne diminuoit rien de la charité avec laquelle il recevoit tous les pécheurs qui, dans le désir sincère de devenir pénitents, s'adressoient à lui. Il fut surtout le père des pauvres, et pourvoyoit à leurs besoins particuliers, soit dans leurs maisons, soit dans les hôpitaux qu'il fonda. Il parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne, et nous avons encore un fragment de celui qu'il tint en 870.

Saint Adon s'éleva avec force contre la divorce que le roi Lothaire voulut faire avec la reine Thietberge. Il eut aussi beaucoup de part à d'autres affaires publiques qui se traitèrent de son temps, et se montra toujours le zélé défenseur de la religion et de la justice. Le pape Nicolas 1, Charles-le-Chauve et Louis de Germanie eurent pour lui la plus grande estime et la vénération la plus sincère. Ce saint prélat, qui toute sa vie avoit étudié celle des Saints, qu'il se plaisoit à lire, afin de s'exciter à les imiter, mourut, comblé de mérites devant Dieu, le 16 décembre de l'an 875.

Pratique. En lisant les vies des Saints, servons-nous, comme saint Adon, de leurs exemples pour nous encourager dans les peines et les combats à soutenir dans les sentiers de la vertu. Nous avons, comme eux, la foi de l'Evangile qui nous éclaire, la grâce pour seconder nos efforts, et tous les autres moyens nécessaires pour arriver à la gloire dont jouissent les Saints. Aimons-les comme nos frères, honorons-les; ils sont nos patrons; mais n'oublions jamais que c'est par la croix que nous devons entrer dans le ciel après eux.

Prière. Vous êtes, Seigneur, la voie unique qui conduit à la véritable vie, et tous les Saints n'y sont parvenus qu'en vous prenant pour modèle. Accordez-nous, par leur intercession, la grâce d'imiter leur vertus, et de participer par vos mérites infinis à leur félicité éternelle. Ainsi soit-il.



Olympiade, la gloire des veuves de l'église d'Orient, sortoit d'une famille illustre et opulente. Elle naquit vers l'an 368; elle resta orpheline dans un âge encore tendre, et l'administration de ses biens fut confiée à Procope, un de ses oncles. La vertueuse Théodosie, sœur de saint Amphiloque, se chargea de l'éducation d'Olympiade, et la forma aux plus grandes vertus, par ses instructions et ses exemples. Elle fut mariée fort jeune à Nébridius, intendant du domaine particulier de Théodose-le-Grand, qui le fit aussi préfet de Constantinople. Olimpiade devint veuve après vingt mois de mariage. On lui proposa bientôt plusieurs partis considérables; Théodose lui-même la pressa d'épouser Elpidius, son parent; mais elle se refusa à tous les établissements, déclarant qu'elle vouloit passer dans la viduité le reste de sa vie. Le préfet de Constantinople fut chargé d'administrer ses biens, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Il la traita souvent avec rigueur, pour l'empêcher de suivre son goût de piété et de retraite. La Sainte, loin de s'en plaindre, remercia l'empereur de l'avoir déchargée de la sollicitude des biens qu'elle avoit hérités de ses parents, et ajouta qu'elle prendroit pour la plus grande faveur, s'il vouloit ordonner qu'on vendît ces mêmes biens pour en distribuer le prix aux pauvres églises. Théodose, frappé d'une vertu si héroïque, lui fit rendre l'administration de ses biens, et ne l'inquiéta plus sur sa manière de vivre.

Olympiade, devenue tout-à-fait maîtresse d'elle-même, voulut imiter la conduite et pratiquer toutes les vertus recommandées par saint Paul aux veuves de la primitive Eglise. Une vie simple et frugale, la retraite et le silence, les œuvres de charité en tous genres, l'assiduité à la prière, le jeûne et les autres austérités de la pénitence, devinrent les exercices de sa conduite ordinaire. Saint Chrysostôme compare ses abondantes aumônes à un fleuve dont les eaux coulent partout. Ses richesses étant en effet immenses, et sa vie mortifiée n'en diminuant presque rien, notre

Sainte étendit ses libéralités pieuses dans les villes les plus éloignées, et jusque dans les îles et les églises les plus abandonnées. Dieu, pour perfectionner sa vertu, permit qu'elle éprouvât souvent des contradictions et les suites de la malice de plusieurs jugements téméraires, des calomnies même et d'injustes persécutions. Elle fut aussi affligée de maladies douloureuses; mais son amour pour Dieu et sa résignation à son adorable volonté, la soutinrent toujours et en firent un modèle de sainteté, que les plus grands évêques de son siècle admirèrent. Saint Amphiloque, saint Epiphane, saint Pierre de Sébaste, étoient en correspondance avec elle, et l'objet de cette correspondance étoit de procurer partout la gloire du Seigneur et le salut des ames. Nectaire, archevêque de Constantinople, la fit diaconesse de son église. Saint Chrysostôme, qui lui succéda, eut pour elle les sentiments les plus distingués de vénération.

Elle fut une des personnes qui se séparèrent les dernières de ce saint docteur, quand il partit, en 404, pour aller en exil. Après le départ de saint Chrysostôme, on persécuta cruellement ses amis. Sainte Olympiade ayant été obligée de paroître au tribunal du préfet, se justifia aisément des calomnies avancées contre elle; mais elle déclara hautement que jamais elle ne communiqueroit avec Arsace, qui avoit usurpé le siége de saint Chrysostôme. Elle fut malade pendant tout l'hiver de cette année, et eut ordre de sortir de Constantinople au commencement du printemps. En 405, ayant eu la liberté d'y revenir, le préfet la condamna à une amende considérable, sur le refus qu'elle fit de reconnoître Arsace. On fit même vendre ses biens publiquement, et elle éprouva plusieurs fois devant les tribunaux mille traitements indignes. Ses maisons furent pillées par la populace; elle fut insultée par ses propres domestiques, et souvent par des personnes qu'elle avoit comblées de bienfaits.

Atticus, successeur d'Arsace, fit disperser et bannir la pieuse communauté qui étoit sous la conduite de notre Sainte. Saint Chrysostôme lui écrivoit aussi souvent qu'il le pouvoit, pour la consoler. Il recevoit d'elle les secours pour sa subsistance et pour toutes les bonnes œuvres de charité auxquelles son zèle le portoit. Un ancien auteur, en parlant des vertus éminentes de sainte Olympiade, dit qu'elle mourut vers l'an 410, sous le poids des souffrances; qu'elle méritoit la récompense due aux confesseurs, et qu'elle jouissoit de la gloire céleste parmi les Saints. Les Grecs font sa fête le 25 juillet; mais elle est nommée en ce jour dans le Martyrologe romain.

Pratique. Les Saints, frappés de la brièveté de la vie, en ménageoient tous les moments, dans la crainte d'être surpris par la mort, et regardoient tous les instants comme autant de moyens pour se préparer à l'éternité, tandis que nous perdons un temps si précieux dans une tiédeur, une négligence et des infidélités presque habituelles. La dernière heure approche, hâtons-nous de travailler à mériter la récompense promise dans le ciel aux fidèles serviteurs de l'Evangile.

Prière. Que tout en nous, Seigneur, soit consacré à votre gloire. Vous êtes présent partout; dirigez nos pensées, purifiez nos motifs dans nos désirs, nos actions, nos souffrances. Nous sommes en vous sur la terre, parce que tout est en vous et à vous. Faites-nous la grâce de vous posséder à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.





Sainte Euphémie, l'une des plus célèbres d'entre les Vierges et les Martyres de tout l'Orient, avoit reçu de la nature une rare beauté, avec toutes les qualités de l'esprit qui font le sujet de l'estime et de l'affection des hommes; mais elle les consacra toutes à Dieu avec sa virginité, qu'elle lui voua dès l'enfance. Il ne nous reste de la connoissance que nous devrions avoir des vertus et des actions remarquables d'une si grande Sainte, que ce que l'on a tâché d'en exprimer dans le tableau qu'on fit d'elle après sa mort, et que saint Astère, évêque d'Amasée, dans le Pont, qui vivoit à la fin du quatrième siècle, nous a conservé dans une de ses homélies. La Sainte étoit représentée dans ce tableau avec la beauté et les grâces qu'on avait remarquées en elle de son vivant. Sa modestie et sa gravité marquoient ses mœurs : son habit brun, semblable à celui des philosophes, insinuoit la profession qu'elle faisoit de renoncer aux espérances, aux délices et aux ornements du siècle. On voyoit dans cette peinture comment elle étoit amenée devant le juge Prisque par deux soldats, dont l'un la traînoit par devant, et l'autre la poussoit par derrière. Sa retenue et sa pudeur lui faisoient tenir les yeux baissés vers la terre; mais en même temps on voyoit son courage intrépide marqué par la sérénité de son visage, et par une contenance qui ne donnoit aucune marque de crainte. Plus avant dans le tableau, on la voyait entre deux soldats, dont l'un lui tiroit les cheveux par derrière, pour lui faire lever la tête; l'autre lui cassoit les dents avec un maillet, et le sang qui couloit de ses lèvres était capable d'attendrir les spectateurs, et de leur faire verser des larmes. Dans un enfoncement, le peintre avoit représenté la prison, où la Sainte étoit assise toute

seule, revêtue des habits bruns, étendant ses mains vers le ciel, pour demander le secours dont elle avoit besoin dans ses souffrances. Le signe de la croix paraissoit au-dessus de sa tête, soit pour marquer en quoi elle faisoit consister sa force, soit pour désigner le martyre auquel elle étoit toute préparée. A côté de la prison, on voyoit un bûcher allumé, sur lequel le peintre avoit placé la Sainte qui, au milieu des flammes étendoit encore les mains vers le ciel, sans donner aucun signe de douleur, et marquoit la joie qu'elle avoit d'aller jouir bientôt d'une vie immortelle et bienheureuse. C'est tout ce que représentoit le tableau de sainte Euphémie, et saint Astère nous marque aussi que c'étoit toute l'histoire de son martyre. Elle souffrit à Calcédoine, ville de Bithynie, et l'on met avec assez de vraisemblance son martyre en l'année 307, cinquième de la persécution de Dioclétien. La fête de cette Sainte se célébroit tous les ans à Calcédoine avec une grande solemnité du temps de saint Astère : il y avait en ce lieu une Eglise consacrée sous son nom, où fut assemblé, en 451, le quatrième concile œcuménique, qui donna à cette église le titre de métropole, en l'honneur de la Sainte. Au huitième siècle, l'empereur Léon l'Isaurien, ou selon d'autres Constantin Compronime, son fils, ayant entrepris d'abolir le culte des images et des reliques, fit jeter le corps de sainte Euphémie dans la mer. Dieu permit que ce saint corps fût retrouvé et déposé dans l'île de Lemnos, où il demeura jusqu'au temps de l'impératrice Irène, et de son fils Constantin, qui à la fin de ce même siècle retablirent le culte des saintes reliques et des saintes images, et firent rapporter le corps de sainte Euphémie à Constantinople. Les reliques de la Sainte ayant été transportées long-temps après dans l'île de Malte, l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem fit présent en 1606, aux docteurs de Paris, d'un pied de la sainte Martyre, dans un reliquaire d'argent; on le conserve jusqu'à présent avec beaucoup de respect dans l'église de Sorbonne.

Pratique. Cette glorieuse victime de Jésus-Christ est une voix puissante qui annonce dans toute l'Eglise aux fidèles avec quelle ardeur ils doivent aimer Dieu. Cette Sainte ne ressentiroit-elle pas une douleur plus vive et plus pénible que celle des tourments, si elle voyoit de nos jours l'indifférence des Chrétiens et le peu d'amour qu'ils ont pour un Dieu qu'elle a tant aimé? Si son zèle ardent, si son courage héroïque, si sa charité généreuse dans un âge si tendre ne nous touche pas, notre insensibilité ne doit-elle pas nous étonner? Ouvrons donc les yeux pour voir dans ce parfait modèle combien il manque encore à notre amour, et ayons recours aux prières de cette vierge si zélée pour Jésus-Christ, afin d'obtenir de Dieu, par son intercession, qu'il fonde la glace de nos cœurs, et qu'il rallume en nous le feu de la charité, sans laquelle nous ne sommes rien à ses yeux.

Prière. Seigneur, qui avez animé sainte Euphémie d'un courage qui lui a fait mépriser les supplices les plus cruels et la fureur des tyrans, faites que nous profitions de ses exemples pour marcher constamment dans la voie du salut, sans être jamais ébranlés par la crainte des hommes. Ainsi soit-il.





SAINT CYPRIEN, surnommé *le Magicien*, est un de ces exemples frappants de la grâce et de la grandeur de la miséricorde divine, qui laissera à jamais sans excuse le désespoir du pécheur. Notre Saint étoit d'Antioche, entre la Syrie et l'Arabie. Ses parents, superstitieux et impies, dévouèrent leur fils au démon dès son enfance, le firent instruire des mystères impies du paganisme, de l'astrologie judiciaire et de la magie. Il parcourut, en Grèce, en Egypte et jusque dans les Indes, tous les pays où les écoles infernales de la magie étoient fameuses. Après ses courses, il s'abandonna à tous les crimes; blasphémant avec fureur contre la religion chrétienne; il égorgea nombre d'enfants dont il offroit le sang au démon, et cherchoit dans leurs entrailles palpitantes la connoissance de l'avenir ou des moyens diaboliques, et employoit sa science funeste à séduire les vierges; mais il ne put parvenir à ravir l'honneur des femmes chrétiennes. Nous avons tout ce détail, par ce qu'ont écrit plusieurs anciens pères de l'Eglise, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous.

Il vivoit à Antioche en même temps qu'une vierge, nommé Justine, recommandable par sa naissance et sa beauté. Elle étoit née de parents idolâtres, mais elle avoit eu le bonheur d'embrasser, avec sa famille, la foi de l'Evangile qu'elle observoit. Un jeune païen, épris d'une passion violente pour Justine, et voyant tous ses efforts inutiles pour l'attacher à lui, pria Cyprien de le servir par tous les moyens de son art infernal. Celui-ci devint bientôt passionné pour le même objet, mit tout en œuvre dans le dessein de réussir pour lui-même. Justine, fidèle à la prière et au culte du Seigneur dans la conduite la plus chrétienne, resta invulnérable aux traits des démons, que le seul signe de la croix éloignoit d'elle. Cyprien, à qui l'esprit de ténèbres fit connoître qu'il étoit vaincu et sans force pour triompher de

sainte Justine, réfléchit d'abord sur la foiblesse de l'enfer contre ceux que les armes de la foi défendent. Touché des lumières de la grâce, il résolut de renoncer au démon en se donnant à Dieu, et de quitter le vice. Agité de ces pensées, et des tentations les plus violentes par lesquelles le démon cherchoit à le séduire, Dieu lui inspira de s'adresser à un saint prêtre, nommé Eusèbe, qu'il connoissoit depuis long-temps. Cyprien, après lui avoir découvert l'état de son ame, se sentit éclairé et fortifié. Le dimanche suivant, Eusèbe le conduisit à l'assemblée des fidèles, présidée par l'évêque. Cyprien y témoigna son repentir sur sa vie passée, et le désir où il étoit d'embrasser la foi de Jésus-Christ, et de se dévouer pour toujours à son service.

Dès le lendemain, il brûla devant le clergé tous ses livres de magie, distribua ses biens aux pauvres, se mit au nombre des catéchumènes. Lorsqu'il eut été instruit de la doctrine chrétienne, l'évêque le baptisa. Agladius, le premier amant de Justine, se convertit de la même manière. Sainte Justine, touchée de ces grands exemples de la miséricorde divine, se coupa les cheveux en signe du sacrifice qu'elle faisoit à Dieu de sa virginité, et distribua tout ce qu'elle possédoit aux pauvres. L'église d'Antioche, toujours édifiée de la ferveur de Cyprien et de la piété de Justine, fut, peu de temps après, exposée à la persécution de Dioclétien. Cyprien fut un des premiers fidèles arrêtés et conduits devant le gouverneur de Phénicie. Sainte Justine, qui s'étoit retirée à Damas, éprouva le même sort, et fut menée au tribunal du même gouverneur : elle y confessa la foi de Jésus-Christ, et son intrépidité la fit condamner à une flagellation cruelle. Cyprien, après elle, rendit témoignage à Jésus-Christ avec la plus intrépide constance, et fut déchiré avec des ongles de fer. On les conduisit l'un et l'autre chargés de chaînes à Nicomédie, où étoit Dioclétien, qui les condamna tous deux à être décapités; la sentence fut exécutée sur les bords du fleuve Gallus, qui passe auprès de Nicomédie, vers l'an 304. Un chrétien, nommé Théoctiste, fut aussi décapité pour avoir parlé à Cyprien lorsqu'il alloit au supplice.

Pratique. Le péché seul est la cause de toutes les calamités dont la terre est couverte, les maux physiques qui la ravagent n'en sont que la première punition. Mais à combien d'erreurs, et dans quels abîmes de crimes ne conduit pas l'esclavage des passions? Il n'y a que la religion et la foi qui puissent nous préserver de nos dangers, en éclairant notre entendement, et en guérissant notre volonté de la perversité, pour la porter à la vertu.

Prière. Rétablissez en nous, Seigneur, votre image effacée par nos péchés : que la pénitence de nos cœurs soit aussi constante qu'exemplaire, et que votre infinie miséricorde soit à jamais glorifiée sur la terre comme dans le ciel. Ainsi soit-il.



SAINT PIERRE, après avoir triomphé du démon en Orient, alla le combattre à Rome dans la personne de Simon le magicien. Il fallait bien du courage pour une telle entreprise, puisqu'il s'agissoit d'attaquer l'idolâtrie jusque sur son trône. Ce courage, le Saint-Esprit l'inspira à celui que la voix d'une simple servante avoit autrefois fait trembler. Il étoit réservé au prince des Apôtres de planter la foi dans une ville dont la puissance ne s'étoit étendue si loin, que pour faciliter la promulgation de l'Evangile, et qui, après avoir été long-temps le centre de toutes les superstitions du paganisme, étoit destinée, dans les desseins de Dieu, à être le centre de l'unité catholique. Saint Pierre n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y prêcha Jésus-Christ, et y établit son siége épiscopal.

Que le prince des Apôtres ait prêché l'Evangile à Rome, et qu'il ait fondé l'Eglise romaine, c'est ce qu'attestent tous les auteurs les plus voisins de ce temps-là. Récuseroit-on leur témoignage sur des faits qu'ils n'ont pu ignorer, parce qu'ils étoient trop intéressants, ni altérer, parce qu'ils étoient trop publics et trop notoires? C'est là-dessus que sont fondés les priviléges, les droits et les prérogatives dont l'Eglise romaine jouit dès les premiers siècles du christianisme. Non, jamais toutes ces distinctions ne lui eussent été accordées, sans la ferme persuasion où l'on étoit que saint Pierre avoit établi sa chaire à Rome; et sans doute il étoit bien juste que les chrétiens fissent tous les ans mémoire de la fondation de cette Eglise qui est la mère commune de tous les fidèles, et le centre de la communion dans l'unité catholique.

PRATIQUE. Remercions Dieu de nous avoir fait naître dans le sein d'une Eglise dont un des caractères distinctifs est la catholicité, d'une Eglise qui est la seule dépositaire des moyens et des grâces qui procurent le salut, d'une Eglise qui est la *colonne de la vérité*, et hors de laquelle on ne peut que s'égarer et se perdre.

Prière. Multipliez, Seigneur, le nombre des enfants de cette sainte Mère, par l'extinction des schismes, l'extirpation des hérésies, et la conversion des infidèles. Donnez-nous surtout des pasteurs qui, par un zèle apostolique, puissent ranimer la foi qui s'éteint de toutes parts, et renouveler la face de la terre, qui est couverte d'un déluge de crimes. Que la gloire de votre saint nom s'étende d'un pôle à l'autre, et votre règne dans tous les cœurs. Ainsi soit-il.

SAINT PHILOGONE, évêque d'Antioche.

C'est du panégyrique de saint Philogone, qui fut prononcé le jour de sa fête par saint Jean Chrysostôme, que nous avons pris le peu que nous savons de certain sur le saint Évêque d'Antioche que l'Eglise honore en ce jour. Sa première éducation fut très soignée, et il y apporta les dispositions les plus heureuses. Il fit de grands progrès dans l'étude du droit, et parut au barreau avec éclat. On admira souvent son éloquence; mais son intégrité et la sainteté de sa vie, lui méritèrent une confiance et un respect si général, qu'on se crut autorisé à ne point observer à son égard la rigueur des canons, qui défendoient d'élever aux grandes dignités de l'Eglise, quiconque ne l'avoit pas servie un certain temps dans les places et les ministères inférieurs du clergé.

Saint Vital, évêque d'Antioche, étant mort, on plaça notre Saint sur le siége de cette grande ville, en 318. Saint Chrysostôme, dans son panégyrique, fait le plus grand éloge du zèle et de la sagesse du gouvernement de saint Philogone, et cite en preuve l'état florissant où fut l'Eglise d'Antioche pendant son épiscopat. Ce fut dans ce temps que saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, condamna les impiétés de l'hérésiarque Arius. Il en informa saint Philogone, et lui envoya la sentence prononcée contre ce chef d'hérésie. Notre Saint prit hautement la défense de la foi catholique, et n'oublia rien pour arrêter les progrès de l'arianisme. Son zèle pour la doctrine catholique éclata aussi durant les persécutions de Maximien et de Licinius, et lui mérita le titre glorieux de Confesseur de Jésus-Christ. Il mourut en 323, la cinquième année de son épiscopat. Le panégyrique qu'a fait de saint Philogone saint Jean Chrysostôme, fut prononcé à Antioche, en 386, le 20 Décembre, fête de notre Saint.

Pratique. Comme les Saints par l'édification qu'ils donnoient dans toute leur conduite, ont attiré à la pratique de la vertu le prochain autant que par leurs exhortations les plus vives, ainsi la dépravation des mœurs et les mauvais exemples des pécheurs et des impies ont contribué à la damnation éternelle de tant de millions d'ames. Suivons le conseil de saint Paul, revêtons-nous de Jésus-Christ; qu'on voie en nous sa charité, son humilité, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des autres. On contribue à la sanctification d'autrui par une vie édifiante, comme on contribue à sa dépravation et à sa réprobation par une vie scandaleuse.

Prière. Préservez-nous, Seigneur de la séduction de tout scandale, et du malheur de nous rendre coupables en le donnant aux autres; que la morale de votre Evangile soit la règle de toute notre conduite, afin de mériter les récompenses promises à la fidélité constante pour nous y conformer. Ainsi soit-il.



SAINT THOMAS étoit Juif, et l'on croit qu'il étoit né en Galilée. Il eut deux noms, celui de Thomas et celui de Didyme, dont la signification hébraïque et grecque veut dire *jumeau*. Il eut le bonheur de suivre Jésus-Christ, qui l'appela à l'apostolat. Sa candeur et la simplicité de son ame, ainsi que la vivacité de sa ferveur, parurent en différentes circonstances de sa vie. Il en donna une preuve, lorsque notre Sauveur alloit dans le voisinage de Jérusalem pour ressusciter Lazare. Comme les prêtres et les pharisiens vouloient mettre Jésus à mort, ses disciples tâchèrent de le détourner de ce voyage: mais saint Thomas leur dit : *Allons-y, aussi, afin de mourir avec lui.* Lorsque, dans la dernière cène, Jésus-Christ annonça à ses apôtres qu'il alloit bientôt les quitter, pour leur préparer une place dans la maison de Dieu son père, saint Thomas lui dit : *Seigneur, nous ne savons où vous allez ; comment pouvons-nous connoître la voie qui doit nous conduire?* Le divin Maître lui fit cette réponse, aussi consolante que lumineuse, qui explique toute la grandeur du mystère de l'Homme-Dieu : *Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne va à mon père que par moi.*

Le Seigneur ayant apparu à ses disciples le jour de sa résurrection, Thomas, qui n'étoit point en ce moment avec les autres, refusa de croire, sur leur rapport, que Jésus-Christ fût ressuscité, et ajouta qu'il ne le croiroit que quand il auroit vu la marque des clous dans les mains du divin Maître, et celle de la lance dans son côté. Le Sauveur, par une condescendance admirable pour la foiblesse coupable de cet apôtre, apparut de nouveau à ses disciples, lorsqu'ils étoient tous assemblés. Il leur souhaita la paix ; puis, s'adressant à Thomas, il lui dit de considérer ses mains, de mettre le doigt dans les trous des clous et dans celui de son côté. L'apôtre, dans cet instant, convaincu de la résurrection de son adorable maître, et pénétré des sentiments de la plus vive componction, de respect et d'amour, s'écria : *Mon Seigneur et*

mon Dieu! En prononçant ces paroles avec foi, il déclara, disent les saints Pères, qu'il adoroit comme son Dieu celui dont il ne voyoit que l'humanité sainte; qu'il reconnoissoit sa toute puissance dans la victoire qu'il a remportée sur la mort et sur l'enfer; qu'il rendoit hommage à la connoissance que le Sauveur avoit de ce qu'il y a de plus caché dans les cœurs, et exprimoit par ces paroles toute la vivacité de son amour pour Jésus-Christ; en sorte, dit saint Grégoire-le-Grand, que l'incrédulité de saint Thomas est pour nous une forte preuve de la résurrection du Sauveur du monde. Notre foi, continue ce Père, se trouve encore plus affermie par le doute de saint Thomas, que par la foi prompte des Apôtres. Par cette confession, il reconnoît en Jésus-Christ deux natures distinctes, subsistantes en une seule et même personne, la nature humaine, en l'appelant son Seigneur, et la nature divine, en l'appelant son Dieu.

Nous apprenons d'Origène, qu'après la dispersion des Apôtres, saint Thomas alla prêcher l'Evangile aux Parthes, qui dominoient alors en Perse; qu'il passa ensuite chez d'autres nations, et parcourut tout l'Orient. Un autre auteur ancien, cité par saint Jérôme, dit que saint Thomas planta la foi chez les Mèdes, les Perses, les Carmaniens, les Hircaniens, les Bactriens. D'autres auteurs, plus modernes, le font aussi apôtre des Indiens et des Ethiopiens; et dans ces derniers siècles, les chrétiens des Indes et les Portugais assurent, d'après les monuments trouvés des siècles antérieurs, que saint Thomas annonça la foi aux Bracmanes et aux Indiens, et qu'il souffrit le martyre à Méliapour, ou San-Thomé, sur la côte de Coromandel et en deçà du Gange. L'historien Eusèbe le compte parmi les principaux martyrs de l'Eglise. Il paroît certain aussi que le corps du saint apôtre a été porté à Edesse, où il étoit honoré dans la grande église, aux deuxième, troisième et quatrième siècle.

Saint Chrysostôme et d'autres auteurs graves ont écrit que, de leur temps, on ne connoissoit, des tombeaux des saints Apôtres, que ceux de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean et de saint Thomas. Dans la suite des temps, plusieurs églises obtinrent quelques portions des reliques de notre Saint. Celles de Milan, de Bresse, de Méliapour, en furent enrichies. Jean III, roi de Portugal, ayant ordonné, en 1523, de creuser la terre d'une ancienne chapelle de saint Thomas, hors les murs de Méliapour, on découvrit une voûte construite en forme de chapelle, où étoient les reliques de saint Thomas, avec une partie de la lance dont on s'étoit servi pour lui ôter la vie, et une fiole teinte de son sang. Les Portugais ayant fait bâtir une nouvelle ville auprès de cet endroit, lui donnèrent le nom de San-Thomé, et y portèrent les reliques du saint apôtre. Les chrétiens s'y sont établis et multipliés. Quoique cette ville ne soit plus sous la domination du Portugal, les missionnaires portugais continuent toujours d'y exercer les fonctions de ministres de l'Eglise catholique. Les latins célèbrent la fête de saint Thomas le 21 décembre, les Grecs le 6 octobre, et les Indiens le 1er. juillet.

Pratique. Il est écrit que les saints Apôtres seront, au dernier jour, assis autour du tribunal de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Imitons leurs vertus, en suivant leur doctrine. Ils sont nos docteurs, nos guides et nos modèles, comme premiers pasteurs et les princes des Saints; ayons confiance dans leur intercession, en la réclamant auprès de Dieu, dans le sentiment d'une vive reconnoissance, puisque c'est à leur zèle, à leurs travaux, à leurs souffrances que nous devons l'avantage inestimable d'être chrétiens.

Prière. Grâces vous soient rendues à jamais, Seigneur, du don de la foi qui nous éclaire. Accordez-nous, par l'intercession de vos saints Apôtres, la ferveur et le zèle pour aider et garder votre loi, en sacrifiant tout intérêt humain pour lui rester toujours fidèles, afin d'être en vous à jamais unis aux Saints qui vous posséderont. Ainsi soit-il.



Saint Timothée, né d'un père Gentil et d'une mère Juive, nommée Eunice, étoit de Lycaonie. Eunice avoit embrassé la religion chrétienne. D'après le bon témoignage que les fidèles de Lystres rendirent de lui à saint Paul, cet apôtre le choisit pour compagnon de ses travaux à la place de saint Barnabé. Il le circoncit, quoique les observances légales n'obligeassent plus depuis la mort de Jésus-Christ. Il en agit de la sorte, parce que ces observances furent regardées comme une chose indifférente jusqu'à la ruine de Jérusalem et du temple. D'ailleurs il conciliait par là à son disciple l'estime des Juifs. Ce fut donc, de la part de saint Paul, un trait de prudence et de charité.

L'apôtre confia à Timothée, par l'imposition des mains, le ministère de la parole. Depuis ce temps-là, il le regarda toujours non-seulement comme son disciple et son cher fils, mais comme son frère et comme le compagnon de ses travaux. Il l'appelle *homme de Dieu*, et dit aux Philippiens que personne ne lui étoit plus uni que lui de cœur et de sentiments.

Saint Paul étant sorti de Lystres, parcourut avec son disciple le reste de l'Asie, puis s'embarqua pour la Macédoine. La fureur des Juifs l'obligea de quitter Bérée. Il y laissa Timothée pour affermir les nouveaux chrétiens dans la foi. Il l'envoya ensuite à Thessalonique, où les fidèles souffroient une cruelle persécution; puis à Corinthe, pour y corriger quelques abus, et rappeler aux fidèles la doctrine qu'il leur avait prêchée.

Saint Timothée fut ordonné évêque, en conséquence d'une prophétie et d'un ordre particulier du Saint-Esprit. Il reçut, par l'imposition des mains, non-seulement le pouvoir de gouverner l'Eglise, mais encore celui de faire des miracles, avec tant d'autres dons extérieurs. Saint Paul le laissa à Ephèse pour gouverner l'Eglise de cette ville, pour s'opposer à ceux qui semoient une fausse doctrine, pour ordonner des prêtres, des diacres, et même des évêques.

Dans la première des deux épîtres de saint Paul à Timothée, on voit l'effusion du cœur d'un père tendre pour un fils bien-aimé. Dans la seconde, qui fut écrite de Rome, l'apôtre, qui étoit alors dans les fers, conjure son disciple de venir le trouver dans cette ville, afin qu'il ait la consolation de le voir encore une fois avant de mourir. Il l'exhorte à ranimer ce courage, ce feu du Saint-Esprit, dont il fut rempli le jour de son ordination. Saint Timothée a toujours été regardé comme le premier évêque d'Ephèse.

PRATIQUE. Apprenons de saint Paul, par l'éloge qu'il a fait de l'assiduité de son disciple à lire et à méditer la parole de Dieu, que c'est de là que nous recevons la lumière divine pour nous éclairer sur les devoirs du salut, sur ceux de notre état, et les obligations que nous impose la charité envers nos frères. Que les ministres sacrés de la parole sainte, en méditent devant Dieu les oracles; que les fidèles en écoutent, en étudient avec foi les leçons, et bientôt la vertu sanctifiera tous les âges.

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes seul le Dieu de toutes vérités, et vous avez confié à votre Eglise le dépôt de celles que nous devons connoître sur la terre pour ne tendre qu'à vous. Faites, par votre grâce, que, zélés pour nous en instruire et dociles à les croire, nous soyons constamment fidèles a en observer les leçons. Ainsi soit-il.

SAINT ISCHYRION MARTYR EN EGYPTE.

Le saint Martyr nommé en ce jour dans le Martyrologe romain, vivoit dans le troisième siècle de l'Eglise. Saint Denis d'Alexandrie, cité par l'historien Eusèbe, nous apprend que la persécution de l'empereur Dèce ayant été des plus cruelles, elle causa beaucoup de ravages en Egypte, et fournit à un grand nombre de chrétiens, aussi courageux que fervents, l'occasion heureuse de remporter la couronne du martyre. Dans ce nombre, saint Denis d'Alexandrie compte saint Ischyrion. Il demeuroit chez un officier d'une ville d'Egypte, auquel il étoit attaché en qualité d'agent ou d'homme d'affaires. Son maître ayant appris qu'il professoit le christianisme, lui ordonna de sacrifier aux idoles, et voulut même l'y forcer. Le saint ayant refusé d'obéir, fut d'abord maltraité de paroles, auxquelles il ne répondit que par une patience toujours ferme. Bientôt la constance inébranlable du généreux Martyr de Jésus-Christ, transporta de fureur l'officier païen qu'il servoit, et qui, ne se possédant plus, saisit un pieu aiguisé qu'il rencontra sous sa main, le lui enfonça dans le ventre, et lui creva les entrailles.

PRATIQUE. Ce n'est que la vertu qui peut rendre l'homme véritablement grand et heureux. Fût-on serviteur ou esclave, on peut parvenir à cette grandeur, à ce bonheur qui fait disparoître la différence que le monde met entre les hommes. On trouve même dans l'état de servitude plus de facilité pour se sanctifier, et bien moins d'obstacle à la pratique de la vertu. Il faut d'abord y être fidèle à Dieu, et remplir avec zèle les devoirs que prescrit la piété chrétienne. On prie quand on fait pour Dieu ce qu'on est obligé de faire par état. Servir un maître avec fidélité, lui obéir, le respecter, l'aimer, sont des choses agréables à Dieu. Que ceux qui sont attachés au service des autres se pénètrent de ces sentiments; qu'ils en fassent la règle de leur conduite, ils se feront aimer de Dieu et des hommes; ils seront la bénédiction des familles dans lesquelles ils auront à vivre.

PRIÈRE. Seigneur, c'est votre Providence qui, en nous donnant l'être, nous place selon vos desseins dans les différents états de la vie présente. Faites que, dociles à la direction de votre grâce, nous accomplissions toujours votre sainte volonté, et que votre amour seul règne en nous sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.



Après la publication de l'édit de Dèce contre les chrétiens, on versa leur sang de toutes parts; mais ce fut surtout dans l'île de Crète ou de Candie que les païens les traitèrent avec le plus de cruauté. On distingue parmi ceux qui y souffrirent alors, Théodule, Saturnin, Eupore, Gélase, Eunicien, Zotique, Cléomène, Agatope, Basilide et Evareste, appelés vulgairement les *dix martyrs de Crète*. Les trois premiers étoient de Gortyne, métropole de l'île. On croit qu'ils avoient été instruits dans la foi par saint Cyrille, évêque de cette ville, qui fut décapité dans la même persécution, dont la fête est marquée pour le 9 juillet dans le Martyrologe romain.

Les autres saints Martyrs étoient aussi Crétois, mais nés en différents endroits de l'île. Zotique ou Zétique étoit de Guosse, Agatope étoit de Panorme, Basilide de Cydonie, et Evareste d'Héraclée. Leur zèle les réunit dans la confession de Jésus-Christ. A peine eurent-ils été arrêtés, qu'on leur fit souffrir mille outrages et diverses tortures; ils furent ensuite conduits devant le gouverneur, qui faisoit sa résidence à Gortyne. Ils subirent le 25 décembre leur interrogatoire, après lequel l'ordre leur fut donné de sacrifier à Jupiter, la principale divinité du pays, en l'honneur duquel on célébroit ce jour-là une fête solennelle. Les saints Martyrs ayant horreur de ce qu'on exigeoit d'eux, répondirent qu'ils ne pouvoient offrir de sacrifice à de vaines idoles.

« Vous connoîtrez bientôt, leur dit alors le juge, la puissance des dieux, et ce ne sera pas » impunément que vous manquerez de respect à cette illustre assemblée qui adore le grand

» Jupiter, Junon, Rhée et les autres divinités. — Cessez, répondirent les Martyrs, cessez de » nous parler de Jupiter et de Rhée sa mère; nous savons leur généalogie et l'histoire de leurs » actions. Nous pouvons vous montrer le tombeau de Jupiter; il est né dans cette île, il a été » roi, ou plutôt le tyran de son pays. Il s'est abandonné au désordre et aux crimes les plus » infames; il a eu même recours aux enchantements pour corrompre les autres. Ceux qui » l'honorent comme un dieu, ne doivent point se faire scrupule de l'imiter. » Le juge ne pouvant nier ni réfuter les faits allégués par les saints Confesseurs, se livra à tous les excès de sa fureur contre eux. Le peuple, de son côté, dans le transport de la, rage menaçoit de déchirer en pièce les Martyrs; et l'autorité publique eut de la peine à l'en empêcher.

On se hâta donc de les condamner à des tortures affreuses. Les uns furent étendus sur le chevalet, et déchirés avec des ongles de fer; les autres eurent le corps percé avec des pierres ou des bâtons aiguisés; on battit ceux-ci avec des fouets armés de plomb, jusqu'à leur briser les os; ceux-là souffrirent d'autres espèces de tourments, dont la cruauté, moins vive, ne servoit qu'à prolonger différentes sortes de douleurs. Les Martyrs, loin de se plaindre, ne cessoient de répéter : « Nous sommes chrétiens et prêts à souffrir mille morts pour notre foi. » Le juge, désespérant enfin de vaincre leur constance héroïque, ordonna de les décapiter; et tandis qu'on les conduisoit à ce dernier supplice, ils prièrent pour leurs persécuteurs, et demandèrent à Dieu avec ferveur la conversion de leurs compatriotes. Les chrétiens de l'île emportèrent secrètement les corps des saints martyrs, qu'ils enterrèrent en un lieu sûr et caché. On transféra dans la suite les reliques à Rome. Les Pères du concile de Crète, tenu en 458, disent, dans une lettre à l'empereur Léon, que leur île avoit été préservée de l'hérésie par l'intercession de nos saints Martyrs, qui sont honorés également par l'Eglise grecque et latine.

PRATIQUE. Un chrétien qui aime Dieu de tout son cœur, et dont la foi et l'espérance sont vives pour une éternité de bonheur et de gloire, ne soupire qu'après le ciel, où il verra Dieu et le possédera. Le monde n'est pour ce juste qu'un lieu d'exil, de danger et de misères, où il sacrifie tout à l'amour du Seigneur, comme les saints Martyrs qui ne comptoient pour rien dans ces grands sentiments, les tourments et la mort, pour rester fidèles à la foi de l'Évangile.

PRIÈRE. Daignez, Seigneur, nous éclairer par votre grâce, nous conserver dans la crainte de votre justice, nous embraser de votre amour, nous protéger par votre toute-puissance, et nous conduire jusqu'à vous. Ainsi soit-il.



SAINT GRÉGOIRE-LE-GRAND eut trois tantes du côté paternel. Elles firent toutes vœu de virginité, et se consacrèrent aux exercices de la vie ascétique dans la maison du sénateur Gordien, leur père. Leurs noms étoient Thrasille, Emilienne et Gordienne. Les deux premières renoncèrent au monde le même jour, et tendoient à l'envi l'une de l'autre à la perfection. La ferveur et la charité les unissoient encore plus intimement que les liens du sang. A force de s'exciter mutuellement à la vertu, elles firent de grands progrès dans la vie spirituelle; elles étoient si détachées de la terre, si attentives à mortifier leurs sens, si fidèles à la grâce, qu'elles paroissoient ne plus vivre dans un corps mortel.

Gordienne fit également vœu de virginité, et partageoit les mêmes exercices; mais les rapports qu'elle entretenoit au dehors, affoiblirent sa ferveur, et elle prit insensiblement du goût pour le monde; en sorte que le Seigneur ne régna bientôt plus dans son ame. Thrasille et Emilienne, qui s'apercevoient de son changement, en conçurent une vive douleur. Elles lui firent des représentations, qui furent accompagnées des plus tendres marques d'affection et de charité. Gordienne y parut sensible, et promit de se corriger; mais elle retomba bientôt dans les mêmes défauts; elle ne pouvoit même cacher le dégoût qu'elle avoit pour le silence, la retraite et les exercices de piété. Sa tiédeur empêcha l'effet que devoient produire les discours et les exemples de ses sœurs; et lorsque la mort les lui eut enlevées, elle abandonna le genre de vie qu'elle avoit embrassé volontairement; exemple terrible des dangers du monde, et des suites funestes qu'entraîne la négligence dans le service de Dieu!

Thrasille et Emilienne marchèrent toujours avec courage dans les voies de la perfection; aussi méritèrent-elles de recevoir la couronne de gloire promise à la persévérance. Nous apprenons de saint Grégoire, que Thrasille eut une vision où le saint pape Félix, son oncle, lui apparut, lui fit voir la place qui lui étoit préparée dans le ciel, et lui dit : « Venez, je » vous recevrai dans le chemin de la gloire. » Elle tomba malade le lendemain. Pendant son » agonie, ayant les yeux levés au ciel, elle s'écria tout à coup : « Retirez-vous, faites place, » voici Jésus qui vient à moi. » Après avoir achevé ces paroles, elle expira le 24 décembre.

Son assiduité à la prière lui avoit durci la peau des genoux, et il s'y étoit formé un calus. Elle apparut à sa sœur Emilienne, et l'invita à venir célébrer l'Epiphanie avec elle. Emilienne tomba malade, et mourut le 5 janvier. Ces deux saintes sont nommées dans le Martyrologe romain, le jour de leur mort.

Pratique. *La mort des Saints est précieuse devant le Seigneur.* Mourir de la mort des Saints est le plus grand triomphe d'une ame sur l'enfer; c'est le spectacle le plus intéressant pour la cour céleste; c'est le sujet de la joie la plus vive pour les Anges. Quoi de plus capable que la pensée de cette bienheureuse mort pour nous consoler, nous soutenir dans nos peines, nous détacher du monde, et nous faire mépriser ses faux biens? Si nous voulons mourir comme les Saints, vivons comme eux; soyons détachés du monde, et ne nous laissons point éblouir par ses prétendus biens; que toutes nos actions portent l'empreinte de la charité divine et des autres vertus chrétiennes.

Prière. Prosternés devant vous, Seigneur, nous vous demandons, au nom de Jésus et par ses mérites infinis, le pardon de nos péchés et la grâce d'une bonne mort. Pénétrez nos cœurs d'une contrition véritable, afin que, persévérant dans la pénitence, nous ayons le bonheur de mourir dans votre amour. Ainsi soit-il.

SAINTE MARINE, vierge, solitaire.

Sainte Marine étoit fille unique d'un père qui, devenu veuf, embrassa la vie monastique : alarmé des risques qu'encouroit la jeune Marine dans le monde, il exposa à son abbé les inquiétudes que lui causoit ce cher enfant. L'abbé, qui croit que c'est un fils, répond à son religieux : Faites-le venir ici, on aura soin de son éducation. Habillée en garçon, Marine, sous le nom de Marin, entre au monastère : on l'instruit dans les voies de Dieu, elle y fait des progrès : à dix-sept ans, la mort lui enlève son père; alors notre solitaire travesti demeure seul dans sa cellule, et se conduit si saintement, qu'il passe pour le plus humble, le plus zélé, le plus exemplaire des frères.

Marin fuyoit tant le monde, qu'il évitoit d'aller comme les autres à la provision. Son supérieur lui en fit reproche, dès lors il n'y manqua plus : quand il étoit trop tard pour revenir coucher au monastère, il logeait avec les autres frères dans une hôtellerie. La fille de cette maison, devenue mère, l'imputa au jeune Marin. L'abbé en reçoit des plaintes; il lui reproche amèrement cette faute. Marin lui répond avec ambiguité, au lieu de se disculper; aussitôt il est traité avec rigueur et chassé honteusement. Marine aime mieux subir la peine du crime dont elle étoit innocente, que de se justifier aux dépens du secret de son sexe; elle demeure trois ans couchée à la porte du monastère, y jeûne, pleure, et conjure les solitaires qui entroient et sortoient d'implorer pour elle la miséricorde divine. Touchés de l'extrême pauvreté comme de l'humiliante et longue pénitence de Marin, les frères du monastère supplient l'abbé de le faire entrer dans la maison. Il cède à leurs instances : notre pénitent, sans être coupable, est reçu à condition qu'il remplira pendant toute sa vie les plus pénibles emplois du monastère.

Il s'en acquitta avec beaucoup de courage pendant quelques temps; mais, accablé sous un si lourd fardeau, épuisé par les jeûnes et les mortifications, enfin il succomba. On annonce à l'abbé la mort du frère Marin, il n'en parut pas surpris; il ordonne que par charité on lave son corps, et qu'on l'enterre loin du monastère. Ici, quel spectacle et quelle surprise! On voit une sœur et non pas un frère; l'abbé averti veut s'en convaincre par lui-même : à l'aspect du corps de Marine, il est saisi de douleur, et se repent de la rigueur avec laquelle il l'a traitée. L'innocence du solitaire découverte, la calomniatrice est confondue, et la sainteté de Marine proclamée : on l'inhume avec honneur, on la révère, et l'on bénit Dieu qui l'a sanctifiée par des grâces si extraordinaires.

Pratique. Le déguisement de sainte Marine semblera d'abord blâmable, parce qu'il ne paroît pas conforme à l'esprit de la religion, on doit l'avouer; mais l'on doit savoir que les divers mouvements du Saint-Esprit dispensent quelquefois de suivre les règles. Notre sainte ne peut être un modèle à présenter aux personnes de son sexe, elle doit seulement exciter leur admiration, et nous apprendre que les voies par lesquelles Dieu nous appelle à la sainteté sont aussi variées qu'elles sont quelquefois singulières. Pour souffrir pendant des années les horreurs de la calomnie jusqu'à en être la victime, il falloit un courage héroïque : c'est à cet égard que notre solitaire fille est un objet bien digne de notre imitation. Ah! que nous sommes éloignés d'avoir une patience si louable, nous que la moindre médisance irrite!

Prière. Seigneur, qui avez appelé à vous sainte Marine par une voie fort extraordinaire, faites que nous ne nous écartions jamais des voies communes que nous trace votre esprit pour nous conduire au salut éternel. Ainsi soit-il.



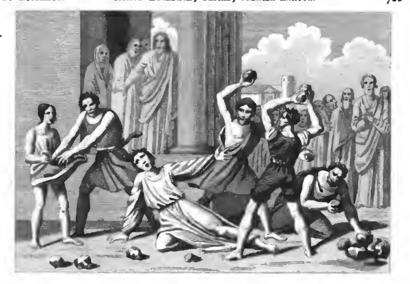
L'homme avoit mérité par sa désobéissance d'être éternellement déchu de la justice, plongé dans la mort, livré aux flammes éternelles, et privé de la vue de Dieu : mais Dieu qui savoit que la jalousie du démon avait été la cause de la perte de l'homme, voulut, en prononçant au démon l'arrêt de sa condamnation, faire entrevoir à l'homme, quoique obscurément, un Sauveur qui écraseroit la tête du serpent infernal. Quatre mille ans, ou même plus, déjà s'étoient écoulés, sans que le Messie, si souvent prédit et si ardemment désiré, eût encore paru sur la terre. Le temps marqué par la prophétie de Jacob étoit arrivé, et le nombre d'années fixé par la célèbre prophétie de Daniel, tendoit à sa fin, lorsque le Seigneur envoya vers une Vierge de la tribu de Juda, épouse de Joseph, de la même tribu, l'ange Gabriel, pour lui annoncer qu'elle concevroit par l'opération du Saint-Esprit, qu'elle enfanteroit un Fils qui seroit appelé Jésus, et qui racheteroit les hommes de l'esclavage du péché. Dieu voulant accomplir la prophétie de Michée, qui marquoit si expressément qu'il naîtroit à Bethléem, d'où David tiroit son origine, permit que l'empereur Auguste fît faire un dénombrement général dans toutes les provinces de l'Empire, pour savoir le nombre de ses sujets et la quantité de ses revenus. L'édit ayant été publié en Judée, chacun alla se faire enregistrer dans la ville d'où il étoit. Joseph, qui étoit de la maison et de la famille de David, partit aussitôt de Nazareth, ville de Galilée, pour aller à la ville de David, appelée Bethléem, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui étoit grosse. Pendant que Joseph et Marie étoient en ce lieu, le temps auquel elle devoit accoucher s'accomplit, et elle enfanta son fils premier-né dans une étable hors du bourg, parce qu'il ne s'étoit trouvé aucune place dans l'hôtellerie, à cause de la multitude du monde que le dénombrement avoit obligé d'y venir. La Sainte Vierge ayant mis au monde Jésus-Christ, dans l'étable où elle s'était retirée avec Joseph, l'emmaillota et le

coucha dans une crèche, qui servoit d'auge aux bestiaux que l'on retiroit dans cette étable, lorsqu'on les ramenoit des champs. La mère et l'enfant n'en furent point embarrassés pour lors, parce que l'hiver étant fort tardif en Judée, la saison n'étoit point encore assez froide pour empêcher de faire parquer les bestiaux. Il y avoit dans le voisinage de Bethléem des bergers qui passoient la nuit dans les champs, veillant tour-à-tour à la garde de leur troupeau : et tout d'un coup un Ange du Seigneur se présenta à leurs yeux, et une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une frayeur extrême. Alors l'Ange leur dit : « Ne craignez » point : je viens vous apporter une heureuse nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet » d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui » est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à laquelle vous le reconnoîtrez : vous trouverez » un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » A l'instant même il se joignit à l'Ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut » des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Après que les Anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem; voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connoître. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie, Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avoit été dit touchant cet enfant. Tous ceux qui l'entendirent en furent fort étonnés, et admirèrent ce qui leur avoit été rapporté par les bergers. Or Marie retenoit toutes ces choses avec beaucoup de soin en elle-même, en les repassant dans son cœur. Les bergers s'en retournèrent glorifiant Dieu, et le louant de tout ce qu'ils avoient entendu et de ce qu'il avoient vu de leurs yeux, selon qu'il leur avoit été dit.

Dès le cinquième siècle, il y avoit trois messes destinées pour la nuit et le jour de Noël ; à la fin du siècle suivant cet usage est expressément marqué par saint Grégoire, qui témoigne que la solemnité de ces trois messes l'obligeoit d'abréger le discours qu'il adressoit au peuple sur cette fête. Ces trois messes se disoient à Rome aux trois stations qui étoient indiquées par les papes pour le service divin : la première à l'église de Sainte-Marie, pour la nuit ; la seconde, pour le point du jour, à l'église de Sainte-Anastasie, dont la mémoire est honorée en ce jour ; et la troisième à l'église de Saint-Pierre, pour l'heure des grandes fêtes. De là vient l'usage de faire mémoire de sainte Anastasie à la messe du point du jour. La première de ces trois messes a pour objet d'honorer particulièrement le moment de la naissance du Sauveur ; dans la seconde, l'Eglise nous propose sa manifestation aux bergers dans la crèche ; dans la troisième, l'Eglise nous occupe de toute la grandeur du mystère du Fils de Dieu fait homme pour sauver les hommes.

Pratique. Les mystères et les actions de la vie de notre Sauveur sur la terre, ne sont pas moins instructifs que ses maximes et sa doctrine. Sa vie est, comme l'Evangile, réduite en pratique jusqu'à la plus haute perfection. Les Juifs s'aveuglèrent pour ne pas entendre les prophètes, qui n'annoncèrent le règne du Messie que comme un règne divin sur les esprits et sur les cœurs. Craignons après eux de nous laisser séduire par la fausse sagesse, qui n'est qu'impiété, ou par les passions, qui ne font que des coupables et malheureux esclaves.

Prière. Divin Sauveur, en naissant pour nous, faites par votre grâce que nos cœurs soient entièrement et pour jamais à vous; régnez-y seul comme Dieu, comme Rédempteur, comme Pere, dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.



Saint Étienne, dont le nom signifie *Couronne*, étoit Juif, et un des soixante-douze disciples du Sauveur, qui, après la descente du Saint-Esprit, fut un des membres de l'Eglise naissante des plus distingués, par son zèle, sa science sur les divines Ecritures et la loi évangelique. Extraordinairement favorisé du pouvoir d'opérer des miracles, il mérita bientôt la vénération et la confiance des fidèles, qui augmentoient à Jérusalem de jour en jour après la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la prédication de ses apôtres. La multitude des premiers chrétiens étoit comme une famille de frères, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une ame. Les riches vendoient leurs biens, et en déposoient le prix dans un trésor commun, les apôtres employoient ces fonds au soulagement des pauvres. Il s'éleva quelques plaintes à ce sujet; mais on fit bientôt cesser la cause qui les produisoit. Les Grecs murmuroient contre les Hébreux, sous prétexte que leurs veuves étoient négligées dans la distribution journalière des aumônes. Les apôtres assemblèrent les fidèles pour arrêter les murmures, qui pouvoient avoir des suites. Ils firent d'abord observer aux fidèles qu'ils ne pouvoient négliger les principales fonctions de l'apostolat, pour se livrer au soin de la subsistance des fidèles, à qui ils dirent de choisir sept chrétiens remplis du Saint-Esprit et d'une sagesse reconnue, qu'ils chargeroient de la juste distribution des aumônes. L'assemblée, pour se conformer aux vues des apôtres, élut sur-le-champ sept diacres, dont Etienne, *homme rempli de foi et du Saint-Esprit*, fut le premier.

Les apôtres, après avoir prié, imposèrent les mains sur les sept diacres, qui reçurent le Saint-Esprit, pour les rendre dignes de devenir les ministres des saints mystères de Dieu. Leur ordination se fit en vertu d'une commission générale ou particulière, que les apôtres avoient reçue de Jésus-Christ, pour établir des lévites ou des ministres inférieurs qui pussent servir l'autel. Saint Paul parle des fonctions de ces ministres, et demande qu'ils aient presque les mêmes qualités que les prêtres et les évêques; c'est le second des ordres sacrés dont les fonctions augustes méritent un respect profond. Suivant saint Chrysostôme, saint Etienne mérita la préséance parmi ses collègues, par son zèle intrépide à prêcher l'Evangile, dont il confirmoit souvent la doctrine par d'éclatants miracles. Mais les succès multipliés de

ses prédications ayant animé la haine furieuse des Juifs contre lui, ils résolurent de le perdre. La conspiration fut bientôt formée par les affranchis, et par ceux de Cyrène, dans la Libye, d'Alexandrie, de Cilicie et de l'Asie-Mineure, qui tous avoient une synagogue distinguée à Jérusalem. Ils voulurent d'abord disputer avec Etienne ; mais ils ne purent résister à la sagesse et à l'Esprit Saint qui parloient par sa bouche. Ils subornèrent alors de faux témoins pour l'accuser de blasphème contre Moïse et contre Dieu même. On l'obligea de comparoître devant le sanhédrin, ou le conseils des Juifs. Après la lecture de charges, le grand-prêtre Caïphe lui dit de parler pour se défendre.

Le fond de l'accusation intentée contre notre Saint se réduisoit à dire qu'il assuroit que le temple seroit détruit, que les rits et les sacrifices prescrits par Moïse n'étoient que des types et des figures ; que les observances légales de la loi n'étant plus agréables à Dieu, elles avoient été abolies par Jésus de Nazareth, en qui avoient été accomplies toutes les figures de l'ancien Testament. Ceux qui étoient assis dans le conseil, ayant les yeux fixés sur saint Etienne, virent son visage tout éclatant de lumière, et semblable à celui d'un ange. Alors le saint diacre, profitant de la permission que lui avoit donnée le grand-prêtre, fit son apologie ; mais de manière qu'il prêcha Jésus-Christ dans le sanhédrin même avec une force vraiment apostolique. Il montra qu'Abraham, le fondateur et le père des Juifs, avoit connu par révélation et figuré le Messie ; que Moïse l'avoit clairement prédit, et annoncé la loi en érigeant un tabernacle ; que Salomon, en construisant le temple, avait confessé que l'immensité de Dieu ne pouvoit être renfermée dans un édifice construit par la main des hommes, et que l'ancienne loi n'avoit été que la figure et la préparation à une loi plus parfaite, dont le Messie envoyé de Dieu, étoit l'auteur. Il ajouta, en adressant la parole aux Juifs, qu'ils ressembloient à leurs pères, durs et obstinés comme eux, mais non dans leur cœur, résistant toujours aux lumières du Saint-Esprit. Vos pères, leur dit-il, ont persécuté et mis à mort les prophètes qui leur prédisoient Jésus-Christ, et vous venez de trahir et de verser le sang de ce même Jésus-Christ, dont la mort fera votre malheur et le plus grand de vos crimes.

Ces reproches piquèrent jusqu'au vif les Juifs ; ils entrèrent dans une rage qui leur déchiroit le cœur, et ils grinçoient les dents contre le saint diacre Etienne, qui, les yeux levés au ciel et ravi en esprit, s'écria : « Je vois les cieux ouverts, et le fils de l'homme, qui est « debout à la droite de Dieu. » A ce langage extatique, les Juifs ne se possédant plus, traitèrent notre saint de blasphémateur, et résolurent de le mettre à mort, sans autre forme de justice ; et, se jetant sur lui, ils le traînèrent hors de la ville, pour lui faire subir la peine portée contre les blasphémateurs. Les témoins, qui, selon la loi, doivent jeter les premières pierres, mirent leurs vêtements au pieds de Saul, qui partageoit ainsi leur crime. Etienne, pendant qu'on le lapidoit, prioit, en disant : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur.

Saint Augustin et d'autres pères de l'Eglise ont attribué la conversion de saint Paul aux prières de saint Etienne, dont le martyre servit à confirmer la foi des fidèles et à gagner de nouveaux prosélytes à l'Evangile. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent en lieu sûr. Ses précieuses reliques furent découvertes par révélation dans le cinquième siècle. Le prêtre Lucien, qui a donné l'histoire de cette découverte, dit que le saint avoit été enterré environ à deux milles de Jérusalem, par les soins et aux frais de Gamaliel. Il paroît que saint Etienne souffrit vers la fin de l'année où Jésus-Christ fut crucifié.

Pratique. La charité évangélique est la vertu la plus essentielle à tout chrétien ; elle ne connoît point d'ennemis, et tous les hommes sont ses frères ; quelque injustes qu'ils soient à son égard, elle les aime, les sert, prie pour eux, sur le modèle adorable du Sauveur qui, avant d'expirer en croix, demanda grâce pour ses bourreaux. Le premier des Martyrs fit tout haut la même prière, et l'imitation de son exemple est un devoir dont aucun prétexte ne sauroit dispenser.

Prière. Seigneur, répandez en nous plus que jamais l'esprit du christianisme, que l'humilité accompagne et que la charité anime toujours. Rien ne déshonore plus votre religion sainte, dans la conduite de ceux qui la professent, que les deux vices opposés aux deux vertus nécessaires ; faites par votre grâce, qu'humbles et charitables de cœur, nous vous soyons unis sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.



Saint Jean, que l'Evangile appelle le disciple que Jésus aimoit, étoit fils de Zébédée, et frère de saint Jacques-le-Majeur. Les SS. Pères attribuent la prédilection que Jésus-Christ eut toujours pour lui, à sa jeunesse, jointe à l'innocence de ses mœurs; car c'est une tradition constante qu'il vécut toujours vierge, et qu'il étoit le plus jeune de tous les apôtres.

On ne parlera point ici des circonstances de sa vie, qui sont rapportées dans l'Evangile et au livre des Actes, parce qu'on les trouve dans les différentes explications que nous avons données sur ces deux livres. Ainsi on ne reprendra la vie de saint Jean, que depuis l'Ascension de Jésus-Christ.

Il prêcha l'Evangile dans l'Asie, et il établit sa résidence ordinaire dans la ville d'Ephèse.

Saint Jérôme nous apprend qu'il déposa un prêtre pour avoir composé un roman sur saint Paul et sur sainte Thècle, ne pouvant souffrir que l'on voulût honorer la mémoire des Saints par des fables.

Il avoit une extrême aversion pour les hérétiques, et saint Irénée en rapporte un trait qu'il tenoit de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui avoit été disciple de saint Jean.

Ce saint apôtre ne prenoit presque jamais le bain: cependant un jour étant obligé de le prendre, peut-être pour quelque incommodité, il se rendit aux bains publics. On lui dit que érétique Cérinthe y étoit actuellement. Le Saint sortit aussitôt, et refusa de se baigner, dans la crainte, dit-il, que la maison des bains ne vînt à s'écrouler, à cause de cet ennemi de Dieu et de la vérité. Action tout-à-fait conforme à la défense qu'il fait dans ses Epîtres d'avoir aucune communication avec les hérétiques.

On croit qu'étant à Rome il fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante par les ordres de l'empereur Domitien, qui le relégua ensuite dans l'île de Patmos, où il écrivit son Apocalypse.

Après la mort de Domitien, saint Jean retourna à Ephèse, et ce fut lui qui ordonna saint Polycarpe évêque de Smyrne.

Avant de quitter la ville d'Ephèse pour se rendre à Rome, il avait baptisé un jeune homme qui lui parut avoir de grandes dispositions pour la vertu; et en partant, il avoit recommandé à l'évêque de prendre un soin particulier de cet enfant, que l'apôtre avoit engendré à Jésus-Christ.

Dès que saint Jean fut de retour à Ephèse, il dit à l'Evêque : *Rendez-moi le dépôt que je vous ai confié ;* l'évêque ne comprit pas d'abord la pensée de l'apôtre, croyant qu'il vouloit lui parler de quelque somme d'argent. Saint Jean le voyant embarrassé, lui dit alors : *Je vous parle de ce jeune homme que je vous avoit recommandé. Rendez-moi compte de l'ame de votre frère.* L'évêque répondit, en soupirant et fondant en larmes: *Il est mort.* Saint Jean voulut être instruit du temps et des circonstances de sa mort. *Il est mort à Dieu*, reprit l'Evêque, *il s'est perdu, il s'est retiré sur la montagne avec une troupe de voleurs dont il est le chef.*

Saint Jean lui dit : *Est-ce ainsi que vous avez gardé ce précieux dépôt?* Ensuite il demanda un cheval et partit. Arrivé sur la montagne, il fut arrêté par un des voleurs qu'il pria de le conduire à leur chef. Dès que ce chef aperçut l'apôtre, il prit la fuite. Le Saint le poursuivit en lui criant : *Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père? ayez compassion de ma vieillesse; votre salut n'est pas encore désespéré, je répondrai de vous. Arrêtez, mon fils, c'est Jésus-Christ même qui m'envoie à vous.* Le jeune homme attendri par ses discours, s'arrêta enfin, et se mit à pleurer amèrement. Le Saint descendit de cheval pour l'embrasser. Mais le coupable n'osoit le regarder, et craignoit de lui présenter la main qu'il avoit souillée par tant de crimes. Le Saint la lui prit en l'assurant qu'il obtiendroit le pardon de ses péchés. Il le ramena ensuite à l'Eglise, et depuis ce jour l'apôtre ne cessa de prier et de jeûner, pour obtenir de Dieu le salut de cette ame. Il consoloit son pénitent par diverses paroles de l'Ecriture, dont il se servoit comme d'enchantements sacrés pour charmer, et pour adoucir la vive douleur dont il étoit pénétré : enfin, il ne le quitta point, qu'il ne l'eut mis en état d'être réconcilié.

On raconte que saint Jean parvint à une extrême vieillesse, et que ne pouvant plus marcher pour aller à l'église, il prioit les fidèles de l'y porter. Comme il n'étoit plus en état de leur faire de longs discours, quand il étoit arrivé à l'assemblée, il se contentoit de leur dire ces paroles, qu'il répétoit toujours: *Mes chers enfans, aimez-vous les uns aux autres.* Ils se lassèrent de lui entendre si souvent répéter la même chose, et le conjurèrent de leur parler sur quelqu'autre sujet. Mais il leur dit : *C'est ce que le Seigneur nous a particulièrement recommandé, et si vous le faites, vous aurez accompli toute la loi.*

Saint Jérôme trouvoit cette réponse admirable, et digne du disciple que Jésus aimoit.

On croit que saint Jean mourut âgé de 94 ans; c'est le sentiment de saint Epiphane. D'autres assurent qu'il vécut 100 ans. P. Gr.

Pratique. Le disciple bien-aimé a renfermé dans les paroles suivantes du chapitre IV de son Evangile, tout ce que la charité duit être dans un cœur chrétien, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain. En voici, selon saint Jean, la pratique: « Celui qui n'aime point Dieu, ne connoît point Dieu ; car Dieu est amour..... « Aimons donc Dieu de tout notre cœur, puisqu'il nous a aimés le premier..... Aimons-nous les uns les autres; « car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?..... Mes chers « enfants, n'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour « du Père céleste n'est point en lui. »

Prière. Faites, Seigneur, par votre grâce, que nous accomplissions fidèlement le précepte de vous aimer, comme nous le devons, et d'aimer pour vous le prochain; attirez-nous à vous, afin que, détachés de la terre, nous ne désirions que de vous posséder à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.



A PEINE Jésus-Christ fut-il né, que le monde et l'enfer s'unirent contre lui. Hérode fut le premier de ses persécuteurs. Ce prince, jaloux et ambitieux, avoit déjà sacrifié à ses soupçons et à ses craintes, son épouse, ses deux enfants et plusieurs de ses amis. Ayant appris des mages, hommes savants et puissants, venus de l'Orient, que le Messie prédit par les prophètes étoit né parmi les Juifs ; il craignit qu'il ne le dépouillât un jour de son royaume, tant les pensées des hommes charnels sont éloigoées de celles de l'Esprit-Saint. Il eut recours, comme à son ordinaire, aux artifices de la politique et de la dissimulation, et feignit de vouloir aussi aller adorer l'enfant, afin d'acquérir toutes les connoissances dont il avoit besoin pour lui ôter plus sûrement la vie; mais Dieu se joua de ses desseins, aussi impies que barbares. Il avertit les Mages de ne point retourner auprès d'Hérode. En même temps, un ange ordonna de sa part à saint Joseph de prendre l'enfant et la mère, et de fuir en Egypte.

Ici, notre raison est peut-être étonnée de voir le Seigneur de l'univers fuyant un ennemi mortel aussitôt qu'il est né ; mais n'oublions pas que c'est un mystère, comme tant d'autres, bien au-dessus de toute la sagesse humaine, prédit plusieurs siècles avant, et dont l'accomplissement tenoit aux desseins éternels pour le salut du monde. Suivant une tradition des Grecs, dont parlent Sozomène, saint Athanase et d'autres auteurs, Jésus, en entrant en Egypte, renversa toutes les idoles de ce royaume; ce qui vérifia la prédiction d'Isaïe. Hérode attendoit avec impatience le retour des Mages; mais se voyant trompé par eux, ses craintes redoublèrent : il entra dans une grande colère. Pour venir plus facilement à bout de se défaire de celui qui lui faisoit ombrage, il forma l'horrible projet de faire massacrer tous les enfans de deux ans, et au-dessous, qui se trouvoient dans Bethléem et dans le pays d'alentour. On voit, par ce trait, de quoi l'ambition est capable. Les soldats chargés d'exécuter

l'ordre atroce donné par Hérode, se rendirent à Bethléem et dans les environs; ils y mirent à mort tous les enfants qui avoient l'âge désigné. Les douleurs et les cris, tant des mères que des enfants, furent tels, que saint Matthieu applique à cet événement la prophétie de Jérémie, conçue en ces termes : *On a entendu dans Rama une voix lamentable, des pleurs et de grands cris, Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus.* Quoique cette prophétie regarde plus immédiatement la captivité des Juifs à Babylone, elle eut aussi son entier accomplissement dans le massacre des saints Innocents, dont le nombre, suivant les plus anciennes liturgies et les calendriers grecs, fut de plusieurs mille.

La mort de ces tendres enfants fut pour eux le plus grand des bonheurs, en la considérant des yeux de la foi. Ils eurent la gloire de mourir, non-seulement pour Jésus-Christ, mais encore de mourir à sa place, et dans un âge où ils ne pouvoient pas même invoquer son saint nom; ils furent les prémices de ses martyrs, en triomphant du monde avant de le connoître, et acquirent, par le sacrifice de leur vie, l'immortalité bienheureuse. Hérode ne survécut pas long-temps à son crime; il fut attaqué d'une maladie extraordinaire, qu'on regarda comme une punition du Ciel. Son ame étoit livrée au désespoir, par le souvenir de ses crimes, dont les images le jetoient dans de violentes et continuelles convulsions. Son corps, dévoré d'une faim qu'on ne pouvoit apaiser, étoit couvert d'ulcères remplis de vers. L'odeur qu'il exhaloit étoit insupportable à ceux qui le servoient, et surtout à lui-même. Antipater, son fils, apprit dans la prison où il l'avoit fait enfermer, l'horrible maladie de son père. Il proposa à l'officier chargé de le garder, de lui rendre la liberté, pour qu'il pût s'assurer la couronne. Hérode en fut instruit, et sur-le-champ il envoya décapiter son fils. Il donna l'ordre ensuite de faire mourir les principaux d'entre les Juifs, rassemblés par son ordre dans le cirque de Jéricho. Enfin, Hérode mourut dans un accès de rage, cinq jours après son fils Antipater.

Pratique. La toute-puissance divine, à laquelle rien ne peut résister, fait tout servir à ses desseins et à sa gloire. Si Dieu permet que les justes soient exposés aux tentations du démon, aux injustices du monde, aux persécutions des méchants, c'est pour le triomphe de la grâce, et pour consommer le mérite de la fidélité de ses Saints. Quand il laisse les pécheurs abuser de ses dons, violer ses lois et se permettre jusqu'aux excès publics des plus grands crimes, c'est pour manifester son infinie miséricorde, en attendant que sa justice se montre avec éclat.

Prière. Seigneur, pénétrez-nous de la crainte de vos jugements, afin que nous ne vivions que pour vous, et que, dans les peines comme dans les consolations de cette vie, rien n'altère notre soumission à votre loi, et notre espérance ferme dans les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, d'être admis pour jamais dans votre royaume. Ainsi soit-il.



Ce Saint naquit à Londres, en Angleterre, l'an 1117. Il se nommoit Thomas Becquet. Son mérite lui attira l'estime de Henry II, roi d'Angleterre, qui le fit chancelier du royaume, et son principal ministre. Une si grande fortune ne fut pas capable de l'éblouir, ni de le détourner des voies de la piété. Il donnoit tout le jour aux devoirs de sa charge, qui étoient fort étendus, et il passoit une grande partie de la nuit en prières. Il pratiquoit plusieurs austérités secrètes, et cachoit avec soin certaines actions de vertu qui auroient pu le faire regarder comme un saint, surtout dans la place qu'il occupoit.

L'estime que le roi avoit pour lui ne fit qu'augmenter par la manière dont il se conduisit dans l'importante charge qu'il lui avoit confiée, et l'archevêché de Cantorbéry étant venu à vaquer, ce prince l'offrit au chancelier, qu'il vouloit mettre en même temps à la tête de l'Eglise et de l'État.

Le Saint, qui connoissoit son caractère et celui du roi, et qui avoit remarqué dans ce prince assez peu de respect et de ménagement pour les gens d'église, lui représenta qu'en le faisant archevêque de Cantorbéry, il le mettroit dans la nécessité de soutenir les droits de l'Eglise, ce qui l'exposerait infailliblement à perdre ses bonnes grâces.

Le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, et Thomas fut fait archevêque de Cantorbéry, l'an 1162.

Dès qu'il se vit revêtu de cette dignité, il résolut de vivre en véritable évêque. Il nourrissoit dans son palais un grand nombre de pauvres, disoit la messe tous les jours avec une piété exemplaire, mortifioit sa chair par le cilice, et il devint le plus régulier et le plus pénitent de tous les religieux dont son chapitre étoit alors composé. Non content de prendre leur manière de vivre, il prit encore leur habit. Cependant il conservoit la place de chancelier et la confiance du roi; mais le prince ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que Thomas avoit eu raison de lui dire qu'il ne seroit pas aussi content de l'archevêque qu'il l'avoit été du chancelier.

Dès qu'il voulut tenter quelqu'entreprise contre les droits et les immunités de l'Eglise, il trouva dans Thomas une fermeté inflexible.

Le roi, qui ne pouvoit souffrir la moindre résistance, surtout de la part d'un homme qu'il avoit comblé de tant de richesses et d'honneurs, le priva de sa charge de chancelier, et voulut lui ôter en même temps son archevêché, ce qui n'étoit pas si facile.

La mésintelligence du roi d'Angleterre et de l'archevêque de Cantorbéry fit un grand éclat dans toute l'Europe. Le pape en prit connaissance, et jugea que l'archevêque avoit fait son devoir. Ce prélat fut obligé de sortir du royaume, pour venir chercher un asile en France. Il se retira dans l'abbaye de Pontigny, qui avoit dans sa dépendance toutes les abbayes de l'ordre de Citeaux qu'on avoit établies en Angleterre; et il y vécut comme un simple religieux, assistant à tous les exercices et au travail des mains.

Il retourna ensuite en Angleterre, par le moyen d'une paix que l'on ménagea entre lui et le roi, mais qui parut ne pas avoir été fort sincère de la part du prince.

De nouveaux démêlés étant survenus, Henry ne put s'empêcher de dire en présence de ses courtisans, qu'il les maudissoit tous, puisqu'il n'avoient pas le courage de le venger d'un prêtre qui lui donnoit lui seul plus d'exercice que tous ses sujets ensemble, et qui troubloit tout son royaume. Ces paroles coûtèrent la vie à l'archevêque de Cantorbéry. Quatre seigneurs partirent aussitôt, après avoir fait serment de venger le roi.

On voulut d'abord intimider l'archevêque, pour l'obliger à se rendre plus complaisant, mais il déclara qu'il mourroit plutôt que de trahir sa conscience; alors les assassins crurent n'avoir plus rien à ménager. Ils entrèrent en armes dans l'église de Cantorbéry pendant qu'on chantoit les vêpres, et se mirent à crier : *Où est Thomas Becquet? où est le traître? c'est le traître au roi et à l'Etat que nous cherchons! Où est l'archevêque.*

Le Saint alla au-devant d'eux, et leur dit : *Je suis l'archevêque, mais je ne suis pas un traître.* L'un d'eux lui dit : *Sauvez-vous, sinon vous êtes mort!* Ils vouloient l'engager à sortir de l'église pour n'être pas obligés de le massacrer au pied de l'autel. Le Saint leur répondit : *Je ne cherche pas à me sauver, étant prêt à mourir pour Dieu, pour la justice et pour la liberté de l'Eglise, mais je vous défends de faire le moindre mal à aucun de mes religieux, de mes clercs et de mon peuple.*

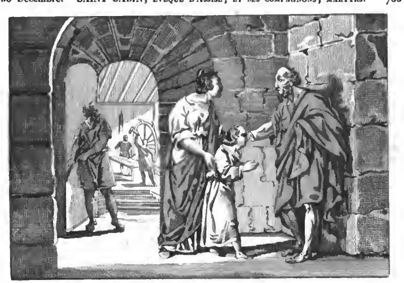
Ils voulurent le forcer à sortir, mais il leur résista; et se tournant vers l'autel, il dit, en baissant la tête, et en tenant les mains jointes : *Je recommande mon ame, et la cause de l'Eglise à Dieu, à la Sainte Vierge, aux saints patrons de ce lieu, et au martyr saint Denis.* Alors Renaud lui déchargea un coup sur la tête, qui tomba en partie sur le bras d'un ecclésiastique, nommé Edouard Grim, qui étoit accouru pour défendre le saint prélat, et qui eut presque le bras coupé pour avoir voulu détourner le coup. L'archevêque tomba sur ses genoux, et eut encore la force de porter ses deux mains à sa tête pour la soutenir. Mais bientôt il mourut percé de plusieurs coups, l'an 1170, âgé de 53 ans, après avoir occupé neuf ans le siége de Cantorbery.

Le roi d'Angleterre désavoua cet attentat, et en fit une pénitence publique. Les quatre assassins allèrent se jeter au pied du pape, qui leur ordonna d'aller à la Terre-Sainte. Un d'eux mourut en chemin. Les trois autres y arrivèrent, et y moururent en vrais pénitents. On mit cet épitaphe sur leur tombeau. *Ci gisent ces malheureux qui ont martyrisé le bienheureux Thomas, archevêque de Cantorbéry.*

P. Gr.

Pratique. Le zèle pour la gloire de Dieu impose des devoirs à tout chrétien dans les différents états, mais surtout aux pasteurs des ames, aux magistrats, aux parents et aux maîtres. Ce zèle doit être toujours l'exercice de la charité; dès lors il est doux et prudent, désintéressé et constant, et se sacrifie, s'il le faut, au salut de ses frères.

Prière. Donnez-nous, Seigneur, les sentiments de David, votre saint prophète, pour que l'amour des biens créés n'intimide et n'arrête jamais notre zèle à vous sacrifier tout; vous serez alors à jamais le Dieu de notre cœur et dans cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il.



Dioclétien et Maximilien-Hercule ayant publié, en 303, de cruels édits contre les chrétiens, saint Sabin, évêque d'Assise, fut arrêté avec plusieurs ecclésiastiques de son clergé. On les mit tous dans une prison, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée de Vénustien, gouverneur de l'Etrurie et de l'Ombrie. Lorsque ce magistrat fut sur les lieux, il fit comparoître devant son tribunal les saints confesseurs de Jésus-Christ. Saint Sabin eut les mains coupées; ses deux diacres, Marcel et Exupérance, furent étendus sur le chevalet, et déchirés avec les ongles de fer d'une manière si cruelle, qu'ils expirèrent l'un et l'autre au milieu des tourments. Les auteurs célèbres qui ont publié les actes de nos saints martyrs, ont écrit que saint Sabin opéra plusieurs miracles éclatants, qui forcèrent en quelque sorte l'admiration et le respect des païens, ayant rendu la vue à un aveugle, et guéri Vénustien lui-même d'un mal qui le menaçoit de perdre totalement la vue.

Ce gouverneur, touché par la grâce qui accompagna ce prodige, se convertit, et fut dans la suite décapité pour la foi. Lucius, qui lui succéda dans son gouvernement, fit venir Sabin à Spolette, et ordonna de le battre jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Le saint Martyr fut enterré par les fidèles à un mille de la ville. Saint Grégoire-le-Grand a parlé, dans une de ses lettres, de saint Sabin et de ses reliques, dont il avoit obtenu quelques portions, qu'il mit dans une église.

Pratique. Ne profiterons-nous jamais des leçons que nous ont données les Martyrs et tous les autres Saints, par les exemples qu'ils nous ont laissés à imiter dans l'histoire de leur vie héroïque ? Ouvrons enfin les yeux à la lumière intérieure de l'Evangile; bientôt les illusions de l'amour-propre et celles de nos sens disparoîtront. Nous verrons clairement que les biens et les maux de cette vie n'ont de réalité que celle que

oos passions leur prêtent. Pour nous en convaincre, comparons-les avec ceux de l'éternité ; nous les apprécierons alors à leur juste valeur, et les mépriserons comme les Saints les ont méprisés.

Prière. Seigneur, vous êtes seul la source infinie et l'arbitre des véritables biens, et vous seul pouvez en ce monde, par votra grâce et votre amour, satisfaire notre cœur, en attendant que vous en fassiez vous-même le bonheur parfait dans les splendeurs de votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SAINT JULES, pape.

Le pape saint Jules étoit originaire de la ville de Rome; il fut élevé dès sa plus tendre enfance dans le clergé de cette grande ville; sa conduite annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour. On ne pouvoit voir sans admiration les progrès qu'il faisoit dans les sciences, quoiqu'ils fussent encore inférieurs à ceux qu'il faisoit dans la vertu : la pureté et la sainteté de ses mœurs fit qu'on lui conféra le titre de diacre de l'Eglise romaine.

Le pape Marc étant mort dans la première année de son pontificat, le clergé et le peuple de Rome jetèrent les yeux sur notre Saint, comme étant le plus capable de remplir cette première place de l'Eglise. Il fallut le forcer à prendre en main le gouvernement du monde chrétien; il s'en disoit indigne; mais à peine fut-il placé sur le saint-siége, qu'il fit voir que personne n'étoit plus capable que lui de succéder au prince des apôtres. Il mit tout en usage par ses soins et son exemple pour faire respecter la discipline ecclésiastique, et faire fleurir l'empire de Jésus-Christ.

L'hérésie d'Arius désoloit le champ de l'Eglise, et la protection que l'empereur Constance lui donnoit, augmentoit son audace. Ses partisans tâchèrent de décrier saint Athanase, le fleau de l'arianisme, dans l'esprit de notre saint pape; ils lui demandèrent un concile, qu'il accorda pour les confondre. Ils furent un an et demi sans oser se présenter : le saint pape frappa d'anathème dans le concile de Rome, et ensuite dans celui de Sardique, les erreurs d'Arius, et rendit les plus glorieux témoignages à la foi de saint Athanase. Il repoussa avec une intrépidité inébranlable les fanatiques entreprises des partisans d'Arius : la pureté de sa foi et la sainteté de ses mœurs confondant tous les traits de leur calomnie, il les condamna sans ménagement. Dieu, content de ses travaux, l'appela pour le couronner; il mourut le 12 avril 352, après quinze ans de pontificat. L'Eglise l'honore comme un de ses plus zélés défenseurs et de ses plus grands pontifes.

Pratique. Quelque puissants que soient les hérétiques, quelle que soit leur fureur contre l'Eglise, le Seigneur l'a bâtie sur un rocher solide, et elle ne sera point ébranlée. La barque de Pierre peut bien être agitée; mais le Seigneur, qui la conduit du Ciel, dirigeant le pilote auquel il la confie, la préservera toujours du naufrage. Depuis qu'elle existe, cette Eglise, combien d'hérésies n'a-t-elle pas vu naître et tomber? Saint Jules nous l'a transmise dans sa pureté; elle s'est maintenue jusqu'à nous malgré les efforts de l'enfer, et elle se soutiendra jusqu'à la fin des siècles. Quelle consolation pour les vrais enfants de l'Eglise!

Prière. Seigneur, qui avez suscité saint Jules pour soutenir la pureté du dogme de votre Eglise, faites qu'à son imitation tous les efforts des hérétiques ne soient point capables d'affoiblir notre foi. Ainsi soit-il.



SAINT SYLVESTRE, destiné par la Providence à gouverner l'Église lorsqu'elle commençoit à triompher de ses persécuteurs, eut Rome pour patrie. Il etoit fils de Rufin et de Juste, et perdit son père étant encore enfant. Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation, et le mit sous la conduite de Charitius ou Carin, prêtre aussi recommandable par sa sainteté que par ses talents, afin qu'il le formât également aux sciences et à la piété. Quand Sylvestre eut atteint l'âge prescrit, il entra dans le clergé de l'église romaine, et fut ordonné prêtre par le pape Marcellin, avant les édits cruels publiés par Dioclétien et le césar qu'il avoit associé à l'empire. La conduite de notre Saint dans ces temps orageux, le fit universellement estimer. Il fut témoin du triomphe que la croix remporta sur l'idolâtrie, après la victoire miraculeuse remportée par Constantin sur Maxence, le 28 octobre 312.

Le pape Melchiade étant mort au mois de janvier de l'année 314, Sylvestre fut élu pour son successeur. La même année, il envoya quatre légats, deux prêtres et deux diacres, pour le représenter au concile que les évêques d'Occident tinrent à Arles. On y condamna le schisme des donatistes, qui subsistoit depuis sept ans, ainsi que l'hérésie des quartodécimans. Le concile, avant de se séparer, écrivit au pape une lettre très respectueuse, en lui adressant les décisions qu'il avoit faites. Saint Sylvestre les confirma, et voulut qu'elles fussent publiées, pour servir de règle à toute l'Église. Plusieurs années après, le saint pape n'ayant pu, à cause de son grand âge et de ses infirmités, assister en personne au concile général de Nicée, tenu en 325, contre l'arianisme, il y envoya comme ses légats, Osius, Viton et Vincent, pour le représenter. Ce saint pontife, dont le zèle et les vertus apostoliques contribuèrent grandement à la propagation du christianisme, mourut le 31 décembre de l'an 335, après avoir occupé le saint-siége vingt-un ans et onze mois. L'Église grecque et l'Église latine l'honorent : le pape Grégoire IX en recommanda le culte spécialement en 1227.

Avant de terminer cet ouvrage, nous croyons devoir donner à la piété française, pour ce même jour, un précis de ce que les auteurs anciens les plus graves nous ont appris de saint Savinien, premier évêque de Sens, de ses compagnons, martyrs, et de sainte Colombe, vierge et martyre, honorée dans le même diocèse.

Saint Savinien, saint Potentien et saint Altin, furent envoyés de Rome dans les Gaules au troisième siècle. Ils vinrent à Sens, et logèrent dans la maison de Victorin, un des principaux habitants de la ville; ils le convertirent avec plusieurs autres païens, entr'autres Eodald et Sérotin. On a attribué à saint Savinien la fondation de l'église, dite depuis de Saint-Pierre-le-Vif. On dit que saint Potentien et saint Sérotin allèrent prêcher à Troyes, et que saint Altin et saint Eodald, après avoir passé quelque temps à Orléans, se rendirent à Chartres, et ensuite à Paris. Ils opérèrent partout un grand nombre de conversions; ils convertirent surtout saint Agoard et saint Aglibert à Créteil, près de Paris. Tous ces saints apôtres vinrent rejoindre saint Savinien à Sens; ils y furent martyrisés avec quelques-uns de leurs disciples, et on les honore ensemble, quoiqu'ils ne paroissent pas avoir tous souffert le même jour.

En 847, leurs corps furent levés de terre, et portés dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif. On les cacha depuis, pour les soustraire à la fureur des Normands. En 1031, le corps de saint Savinien fut renfermé dans une châsse précieuse : c'étoit un don de Constance, femme du roi Robert, laquelle avoit obtenu des grâces singulières par l'intercession du saint Martyr. On mit dans la même châsse le corps de saint Eodald, qui s'étoit trouvé avec celui de saint Savinien. Tous ces Saints sont nommés dans les anciens Martyrologes, sous la date du 31 décembre; mais leur principale fête se célèbre le 19 octobre à Sens et à Paris.

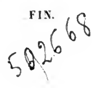
Sainte Colombe fut martyrisée en 258 ou 273. Si on suit la seconde de ces dates, on doit rapporter le martyre de notre Sainte au second voyage qu'Aurelien fit dans les Gaules, lorsqu'il remporta une victoire célèbre à Châlons. Elle souffrit à Sens, où elle fut honorée avec beaucoup de dévotion. Son culte est aussi établi depuis long-temps dans le diocèse de Paris. Il y avoit anciennement dans cette ville une chapelle de son nom; saint Ouen le dit expressément dans la vie de saint Eloi. On gardoit les reliques de la sainte Martyre chez les bénédictins de Sens; mais elles ont été dispersées par les huguenots, avec celles de plusieurs autres saints dont la même église étoit enrichie.

Pratique. Le sang chrétien ayant coulé près de trois siècles dans les différentes parties du monde, les persécuteurs mirent bas les armes, et se soumirent enfin au joug de la foi. Ce triomphe de la vraie religion sur l'idolâtrie, est bien capable d'exciter notre reconnoissance. Mais vivons-nous d'une manière conforme à la foi? la faisons-nous régner dans nos cœurs? Un de nos premiers devoirs, c'est de regarder Dieu comme le principe et la fin de toutes nos actions, et d'avoir continuellement en vue sa gloire et l'accomplissement de sa volonté. Ainsi, les jours, les heures, les moments qui composent l'année, devroient former une couronne de bonne œuvres, digne d'être offerte à Dieu. Déplorons notre négligence à remplir ce devoir essentiel, et formons de saintes résolutions pour l'avenir; tâchons de découvrir les omissions et les fautes de l'année qui finit; prenons des mesures pour nous corriger, et pour mieux régler dans la suite les pensées de notre esprit, les mouvements de notre cœur, et tout le cours de nos actions.

Prière. Nous vous remercions, Seigneur, des grâces intérieures et extérieures dont votre bonté nous a comblés cette année, et vous demandons pardon de tous nos péchés, que nous détestons du fond de notre cœur. Faites que nous soyons plus fervents à vous servir, plus fidèles à vos lois, et plus vigilants sur nous-mêmes, afin que, conduits par votre main adorable, nous arrivions au Ciel, pour vous y posséder à jamais avec les Saints. Ainsi soit-il.

A. L. P. G. G. D. D.

FIN.



TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES FÊTES ET DES SAINTS

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

On a employé 366 planches pour les jours de l'année, et 4 pour les Fêtes mobiles.
Un frontispice orne chaque volume.

Quelques Vies étant trop courtes, on y a suppléé par une seconde.

FÊTES MOBILES.

VIE DES SAINTS.

APPROBATION.

Hyacinthe-Louis de QUELEN, par la Miséricorde divine et la Grâce du Saint-Siége apostolique, Archevêque de Paris, Pair de France, etc.

Nous avons approuvé et approuvons par la présente, la publication d'un ouvrage de Piété, ayant pour titre : Vies des Saints ou abrégé de l'Histoire des Pères, des Martyrs et autres saints, pour tous les jours de l'année, avec une pratique et une prière à la fin de chaque vie, et des instructions sur les dimanches et fêtes mobiles, donné au public par le Sieur J. J. Blaise, Libraire-Éditeur, rue Féron-Saint-Sulpice, n° 24 à Paris, et par lui soumis à notre examen.

Donné à Paris, en notre palais archiépiscopal, sous le seing de notre Vicaire-Général, le sceau de nos armes, et le contre-seing de notre secrétaire, le vingt-quatre novembre mil huit cent vingt-cinq.

LECUY, ancien Abbé de Premontré et Vicaire-Général.

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

TRESVAUX, Chanoine Secrétaire.











